Loukia Efthymiou

EUGÉNIE COTTON

(1881-1967)

Histoires d'une vie - Histoires d'un siècle

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Collections Bibliothèque Marguerite Durand - Ville de Paris/Fonds Eugénie Cotton. Avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Eugénie Cotton.

Je fais partie de ceux qui aiment la vie. J'ai eu le bonheur d'avoir de bons parents, de fonder une famille heureuse... Toute ma vie, j'ai travaillé à des tâches passionnantes : j'ai aimé mes études, j'ai fait avec joie de l'enseignement et de la recherche... Je ne cesse de m'intéresser à la vie du monde, à la promotion de la femme, au maintien de la paix. Je fais confiance aux possibilités de l'homme et je crois au progrès. Je ne demande qu'à travailler, c'est-à-dire à vivre jusqu'à l'extinction de mes forces.

Itinéraire de vie singulier que celui d'Eugénie Cotton. Il s'étend sur deux siècles et trois Républiques, traverse deux grandes guerres, connaît l'âge d'or et l'écroulement d'un Empire colonial. Scientifique et intellectuelle, Cotton pénétra, au début du XXe siècle, dans des territoires perçus alors comme exclusivement masculins. Femme de tête sous le Front populaire, elle réforma l'École normale supérieure de jeunes filles. Dirigeante en pleine guerre froide de grandes organisations procommunistes, féminines ou mixtes, elle fut partie prenante d'un univers à la fois international et transnational de luttes sociales, politiques et féministes. Autant d'histoires d'une vie et d'un siècle racontées « à la manière d'une passionnante enquête ».

mai 2019

Ce livre fut retenu en 2020 pour la liste restreinte du «Ida Blom–Karen Offen Prize in Transnational Women's and Gender History» de l'International Federation for Research in Women's History.

À mon père, en pensée

À la rencontre d'Eugénie Cotton

J'ai croisé Eugénie Cotton, une première fois, au début des années 1990 : moi, jeune doctorante à l'époque, plongée dans les archives de l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres ; elle, figure encore imprécise, se profilant à travers la multitude des documents examinés. Les photos repérées me révélèrent une femme d'un âge indéfini, vêtue de noir, aux allures réservées, discrètes, presque timides, imperturbablement coiffée d'un austère chignon sans apprêts, conforme au style des professeures de la fin du XIXe siècle.

Élève de Marie Curie, à Sèvres, au début du siècle précédent, puis maîtresse adjointe dans ce même établissement, docteure ès sciences en 1925, elle fut choisie en 1936 par le jeune ministre de l'Éducation nationale du Front populaire, Jean Zay, pour occuper le poste de directrice de cette École prestigieuse. Sa fulgurante montée à la tête de Sèvres et sa chute, en 1941, ne pouvaient manquer de m'intriguer. Suggérant des affinités idéologiques avec le Front populaire et une opposition au régime du Maréchal Pétain, elles conféraient une dimension politique à un parcours pensé jusque-là comme purement universitaire. Le rejet, en 1943, de la proposition du ministère de réintégrer les cadres m'avait en outre appris son activité scientifique, au titre de chercheuse du CNRS, qu'elle développa pendant la Seconde Guerre mondiale aux côtés de son époux, le physicien et ancien professeur de la Sorbonne et de l'École normale supérieure de Sèvres, Aimé Cotton. Puis, ma recherche me l'avait révélée sous un autre jour : celui de la militante, qui, au sein ou à la présidence d'organisations nationales et internationales, féminines ou mixtes, avait œuvré dans un contexte de guerre froide en faveur de la paix et de l'amélioration de la « condition » féminine.

Or, je continuais à ignorer des pans entiers de cette trajectoire de femme qui s'étend sur deux siècles et trois Républiques, traverse deux

grandes guerres, connaît l'âge d'or et l'écroulement d'un Empire colonial. En raison de la pluralité des territoires qu'elle investit (enseignement, militantisme, science), des rixes qu'elle provoqua, des éventuels consensus qu'elle fut obligée de conclure, les empreintes de son intervention multiforme sur la marche d'un monde en ébullition ne pouvaient qu'être nombreuses. Mais d'autres priorités l'ayant alors emporté, ma curiosité de chercheuse devait rester inassouvie pendant plusieurs années.

Sa pensée ne cessa de m'accompagner cependant. La découverte du fonds Eugénie Cotton fut pour moi un rappel, en même temps qu'un appel à reprendre la recherche. Au début de notre siècle, sa petite-fille, Françoise Cotton, archiviste de carrière, déposa ses archives à la Bibliothèque Marguerite Durand : neuf cartons remplis de papiers divers qu'Eugénie, en posture sans doute de sujet d'histoire, avait jugé dignes d'être conservés : documents personnels et de travail, brouillons autobiographiques, manuscrits de livres et d'articles édités, courriers reçus pour l'essentiel, carnets et agendas portant les traces tangibles d'un parcours professionnel et militant. Le fonds fut consultable quelque temps après, grâce au travail effectué par une stagiaire bibliothécaire sous la direction de la directrice de la bibliothèque, Annie Metz, et de Françoise Cotton elle-même, en rôle de militante de la mémoire luttant contre l'oubli.

Eugénie Cotton est-elle donc oubliée aujourd'hui ? Pas tout à fait. Dans nombre de municipalités, des rues, des écoles, des crèches, traces indéniables de son souvenir, portent son nom. Mais, à la question « qui était Eugénie Cotton ? », posée en page d'accueil du site du collège « Eugénie Cotton » à Argenteuil, la réponse ne doit certes pas sembler évidente à un public plus large, auprès duquel elle est relativement peu connue. Par ailleurs, si de courtes notices biographiques, qui mettent en valeur un itinéraire à double versant – universitaire et militant –, lui ont été consacrées de temps à autre[1], Cotton ne compte pas parmi les

[1] Michel Dreyffus, « Eugénie Cotton », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. De 1940 à mai 1968*, version CD-Rom, Éditions l'Atelier, 2008, t. 4, p. 43 ; Évelyne Diebolt, *Dictionnaire biographique. Militer au XXe siècle. Femmes, féminisme, Églises et société,* Paris, Michel Houdiard, 2009 — Notes de Jacques Girault ; Sandra Fayolle, *L'Union des femmes françaises : une organisation féminine de masse du Parti communiste français (1945-1965)*, thèse de doctorat en Science politique, Université Paris 1, Département de Science Politique, 2005, t. II : Annexes, p. 14 ; Yvette Sultan, « Eugénie Cotton », *in* Béatrice Didier, Antoinette Fouque & Mireille Calle-Cruber (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Paris, des femmes, 2013, t. 1, p. 1080-1081 ; enfin, une notice biographique concernant sa carrière enseignante lui est consacrée dans

intellectuelles et militantes qui jouissent aujourd'hui d'une importante notoriété auprès de la communauté historienne.

Il y a un demi-siècle déjà que cette « illustre inconnue »[2] a disparu. 2017 fut l'année du cinquantenaire de sa mort : temps privilégié de remémoration et de redécouverte ; temps d'entreprendre sa biographie après trois ans d'un travail de recherche jalonné de nombreux contretemps.

Projet hasardeux, dans la mesure où il se heurta tout d'abord à des difficultés découlant des vides ou, au contraire, de la surabondance de la documentation disponible ou accessible. La reconstitution de la riche activité professionnelle et scientifique ainsi que de l'engagement pluriel d'Eugénie nécessitèrent un périple archivistique long et complexe, qui possède finalement sa propre histoire. Le fonds Eugénie Cotton, déposé à la Bibliothèque Marguerite Durand, fut sans nul doute précieux, tant par les informations fournies sur sa vie privée et publique que par les multiples réseaux de connaissances et de relations familiales, amicales et militantes qu'il dessinait ; par les pistes de recherche qu'il suggérait enfin. Il s'avérait toutefois insuffisant, à lui seul, d'éclairer plusieurs aspects de son action et de ses engagements. Il fallait donc partir à la quête d'autres archives, complémentaires, fouiller, chercher, découvrir... Prioritairement dans celles des établissements ou organismes, au sein desquels Eugénie Cotton avait déployé son activité professionnelle et militante. Or, celles-ci étaient soit éparpillées dans divers centres de recherche, soit tout simplement non conservées[3]. C'est le cas, par exemple, des archives de Sèvres – pas très riches, d'ailleurs, sur la période de la direction Cotton – qui se trouvent en partie aux Archives nationales, en partie aux bibliothèques de l'École normale supérieure (Lettres et Sciences humaines, d'une part, et, d'autre part, Sciences expérimentales) ; ou bien des archives associatives des deux organisations de masse procommunistes qu'elle dirigea, à savoir de l'Union des femmes françaises (UFF) et de la Fédération démocratique internationale des femmes (FDIF), pour

ma thèse, *Identités d'enseignantes, identités de femmes. Les femmes professeurs dans l'enseignement secondaire public en France, 1914-1939*, thèse de doctorat, UFR Histoire et civilisation des Sociétés occidentales, sous la direction de Michelle Perrot et de Françoise Thébaud, Université Paris 7, 2002, t. 1, p. 171-172.

[2] « Illustres inconnus et inconnus illustres », *Le Débat*, vol. 50, n° 3, 1988, p. 230-256.

[3] Je tiens tout particulièrement à remercier ici les historiennes Michelle Perrot, grande dame de l'histoire des femmes, et Annette Wieviorka, bonne connaisseuse de l'histoire du PCF de tous les renseignements fournis et des suggestions de contacts très utiles.

lesquelles il n'existe pas de fonds constitué[4]. Par contre, un fonds existe pour le Mouvement de la Paix, mais les traces d'Eugénie y sont difficilement repérables. J'ai essayé de compenser les vides en cherchant vers d'autres voies, en recourant à des fonds privés, tels ceux de la dirigeante de l'UFF et de la FDIF, Jeannette Vermeersch, et du ministre de l'Éducation nationale du Front populaire, Jean Zay ; ou encore en me tournant vers le dépouillement de la presse féminine communiste de l'immédiat après-guerre (*Femmes françaises*, *Heures claires*) accessible à la Bibliothèque Marguerite Durand (BMD) et à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Le but était de cerner la personne d'Eugénie Cotton au sein des diverses institutions qu'elle dirigea et de comprendre le rôle qu'elle put jouer dans l'évolution de leurs objectifs et l'élaboration de leurs politiques d'action. Il s'agissait d'appréhender aussi le processus de construction, à un niveau national et international, de l'image publique d'une militante passionnée, toujours en partance vers quelque contrée du monde.

Entreprise difficile que celle de raconter la vie d'Eugénie Cotton, vu les écueils méthodologiques à éviter (surinterprétation, surévaluation de l'importance de la personnalité biographiée…)[5] et les choix théoriques à opérer[6]. Une biographie peut-elle prétendre à l'histoire

[4] La thèse de Sandra Fayolle sur l'histoire de l'UFF fut d'une grande aide également, en ce qui concerne les archives répertoriées. Selon l'historienne Francisca de Haan, après l'effondrement des États socialistes européens, une grande partie des archives de la FDIF conservées à Berlin-Est fut détruite ou bien délocalisée dans d'autres pays. V. Francisca de Haan, « The Women's International Democratic Federation (WIDF) : History, Main Agenda and Contributions, 1945-1991 », *in* Thomas Dublin and Kathryn Kish Sklar (eds) *Women and Social Movements International—1840 to Present* (WASI) online archive, oct. 2012.

[5] *Cf.* Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.

[6] Sur l'histoire et les différentes approches théoriques de la biographie, v. Barbara Caine, *Biography and History*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010 ; *ibid.*, « Feminist Biography and Feminist History », *Women's History Review*, n° 2, 1994, p. 247-261 ; François Dosse, *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005 ; Sabina Loriga, *Le Petit x. De la biographie à l'histoire*, Seuil, 2010 ; Jo Burr Margadant, *The New Biography : Performing Feminity in Nineteenth-Century France*, Berkeley, University of California Press, 2000 ; Rebecca Rogers, *Disruptive Acts : the New Woman in Fin-de-siècle France*, Chicago, University of Chicago Press, 2002 ; *ibid.*, *A Frenchwoman's Imperial Story : Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press, 2013, p. 1-17 ; Françoise Thébaud, « Écrire la biographie de Marguerite Thibert (1886-1982) Itinéraire d'une recherche », *Modern & Contemporary France*, n° 20/4, 2012, p. 421-435 ; *ibid.*, « Introduction générale », *Une traversée du siècle. Marguerite Thibert, femme engagée et fonctionnaire internationale*, Paris, Belin, 2017, p. 7-19.

collective ? Comment arriver à « tisser l'individuel et le collectif »[7], le politique, le social et le culturel pour montrer que la vie d'une femme peut embrasser une époque entière[8] ? Comment rendre visibles les voies qu'une femme emprunte pour se poser en tant que créatrice de son identité, pour s'affirmer comme « actrice du changement » ? Et comment, de la vision éclatée d'un parcours, de la multitude des images qu'elle a laissées, des discours tenus et des icônes façonnées par d'autres, arriver à dégager une histoire cohérente ? Le défi était à relever.

Pour composer les différentes facettes de cette histoire, je résolus de suivre tout simplement le mouvement général de la vie d'Eugénie Cotton, de l'esquisser telle qu'elle surgit à travers les traces qu'elle a laissées. En même temps, dans la mesure où elle se pose aussi comme une individue sociale, partie prenante de son milieu et de son temps, je voulus répondre aux exigences de contextualisation que pose tout projet historiographique.

Dans cette perspective, trois séquences majeures se dessinent. Elles correspondent chacune à une phase différente de son parcours, à un pan particulier de son action : les années de formation d'une jeune fille issue des nouvelles couches sociales ascendantes de la Troisième République ; la longue et brillante carrière poursuivie, d'une guerre à l'autre, au sein de l'École de Sèvres ; et, enfin, dans un contexte de guerre froide, le développement à l'échelle nationale et internationale d'une activité sociale et politique axée autour de causes telles que le féminisme et le pacifisme. Ces trois phases, qui renvoient à des moments importants de l'histoire collective – politique, sociale scientifique –, participent aussi à une construction identitaire et subjective à couches multiples qui, dans une perspective temporelle, se superposent, s'entrecroisent ou se fondent l'une dans l'autre au gré des circonstances : celle de la savante, de la femme de tête, de la militante.

Mais raconter la vie d'Eugénie Cotton, c'est aussi essayer d'en faire ressortir ses antinomies, ses aspects paradoxaux fournissant autant de clés pour sa compréhension : son parcours est certes celui d'une femme qui ne remet pas en cause le rôle maternel féminin et, par là, l'ordre familial sexué ; mais, dans le même temps, par la voie qu'elle s'est tracée, elle bouscule les images dominantes de la féminité et les

[7] Selon l'expression heureuse de F. Thébaud.
[8] Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » [1940], *Écrits français*, Gallimard, 1991, p. 347.

conventions de genre de son temps. À cet égard, les concepts de performance, *d'agency*, doivent aussi servir de prismes pour éclairer d'une autre manière les enjeux scientifiques, professionnels, culturels, identitaires dont son parcours est semé.

Dessiner l'espace d'une vie à la fois singulière et représentative d'une époque et d'un sexe, voilà l'objet de ce livre.

Athènes-Paris, septembre 2017

PREMIÈRE PARTIE

Se préparer au professorat féminin des sciences : ambitions sociales et aspirations scientifiques d'une femme sous la Troisième République

Mon père, raconte Eugénie Cotton dans le projet autobiographique qu'elle intitule « Survivances », *ne devait pas rester longtemps cordier […] [Il choisit] la profession de représentant de commerce. […] Il avait l'ambition, en se mariant jeune […], d'avoir des fils qui feraient, eux, les études qu'il n'avait pu faire lui-même. […] Faute de garçons, [il] décida qu'il donnerait à ses deux filles une instruction supérieure*[1].

Ce portrait d'Eugène Feytis, né en 1843, est représentatif de la France des petits patrons de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, des instituteurs et des gendarmes, des maîtres artisans et des employés, qui émergea et s'imposa avec la Troisième République. « Couche sociale nouvelle », selon le terme de Gambetta[2], aux contours mobiles, elle était fortement hétérogène par la diversité des revenus des éléments qui la composaient et par la fragilité de leur statut. Ceux-ci n'en partageaient pas moins le sentiment d'appartenir à des catégories intermédiaires entre la bourgeoisie et le peuple. Ils tenaient donc à se distinguer, d'une part, des classes dirigeantes, rentières ou détentrices du capital, par leur implication physique ou intellectuelle dans le travail et, d'autre part, de la classe ouvrière, par leur qualité de propriétaires : ils possédaient en effet un petit patrimoine, produit du travail et du mérite individuels, que ce soit une boutique, une entreprise, une exploitation agricole ou un diplôme[3]. Ouverts enfin à la démocratie et

[1] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 17 : « Mon père, Eugène Feytis ».
[2] Léon Gambetta, « Discours de Grenoble, 26 septembre 1872 », *Discours et plaidoyers politiques* de M. Gambetta, *Paris, G. Charpentier, 1880*-1885, t. 3 (1880), p. 101.
[3] Christophe Charle, « Les "classes moyennes" en France. Discours pluriel et histoire singulière (1870-2000) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 50, n° 4, oct.-

confiants en « la trilogie républicaine : travail, épargne, instruction »[4], ils étaient aussi avides de promotion et de reconnaissance sociales pour eux-mêmes et pour leur progéniture. Les premières réformes scolaires du régime républicain, qui stimulèrent la diffusion de l'instruction et mirent en place de nouvelles filières méritocratiques, répondaient à leurs aspirations dans la mesure où elles facilitaient le développement des stratégies familiales pour la réalisation du projet social ascendant[5].

Dans ce contexte favorable, Eugène Feytis, père ambitieux et clairvoyant, encouragé par les transformations en cours dans le domaine de l'instruction féminine notamment, put alors planifier l'avenir de ses filles : Amélie et Eugénie allaient recevoir une instruction supérieure, afin d'embrasser une des premières carrières intellectuelles ouvertes aux femmes, celle de professeure[6].

L'histoire de cette promotion sociale féminine par l'instruction constitue l'axe principal autour duquel est organisée la première partie du récit de vie d'Eugénie Feytis.

---

déc. 2003, p. 112 ; Chloé Gaboriaux, « Fonder la République sur les "nouvelles couches sociales" (Gambetta) : description du monde social et préférences institutionnelles dans la France des années 1870 », *Histoire@Politique*, n° 25, 2015/1, p. 12-23.

[4] C. Charle, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 1991, 3e édition, 2001, p. 338-339.

[5] Sur l'histoire de l'enseignement primaire, v. Jérome Krop, *La Méritocratie républicaine : élitisme et scolarisation de masse sous la IIIe République*, Rennes, PUR, 2014 ; Jean-Michel Chapoulie, « L'organisation de l'enseignement primaire de la IIIe République : ses origines parisiennes et provinciales, 1850-1880 », *Histoire de l'éducation*, n° 105, 2005, p. 3-44 ; Maurice Crubellier, *L'École républicaine 1870-1940 : esquisse d'une histoire culturelle*, Paris, Éditions Christian (Vivre l'histoire), 1993. Sur la création de l'enseignement secondaire public féminin, v. l'ouvrage pionnier de Françoise Mayeur : *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la Troisième République*, Paris, PFNSP, 1977. *Cf.* Jean-Noël Luc, « Françoise Mayeur (1933-2006). Les territoires d'une historienne », *Histoire de l'éducation*, n° 115-116 : *L'Éducation des filles XVIIIe-XXIe siècles*, 2007, p. 7-28.

[6] Selon la définition élargie du terme d'intellectuel.le proposée par l'histoire des femmes, de nombreuses professeures peuvent être considérées comme des intellectuelles : par leurs prises de position, leur activité pédagogique et militante, leur posture de femmes savantes, elles eurent l'occasion d'éveiller des consciences, de bousculer des normes, de pénétrer dans des espaces masculins. C'est notamment autour de l'identité d'intellectuelle que se construit la biographie de la professeure socialiste et féministe Collette Audry. V. Séverine Liatard, *Colette Audry, 1906-1990. Engagements et identités d'une intellectuelle*, Rennes, PUR, 2010. Sur la question du genre en histoire des intellectuel.le.s et celle des femmes intellectuelles, v. F. Thébaud, *Une traversée du siècle…, op. cit.* p. 22-23 ; Florence Rochefort (dir.), « Intellectuelles », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 13, 2001 ; Nicole Racine & Michel Trebitsch (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles*, Paris, Éditions Complexe, 2004.

CHAPITRE PREMIER

Les Feytis et les Menant. L'irrésistible avènement des nouvelles couches sociales au XIXe siècle

Eugénie-Élise-Céline Feytis voit le jour le 13 octobre 1881 à Soubise – petite localité de la Charente-Inférieure –, juste deux mois avant l'ouverture de l'École normale supérieure de jeunes filles qu'elle allait diriger un demi-siècle plus tard[1]. Comme cela se pratique à l'époque, l'accouchement a lieu au domicile de la famille. Son père Charles Eugène Feytis, « marchand-épicier » âgé de 37 ans, enregistre la naissance le lendemain avec comme témoins deux artisans : un tonnelier et un cordonnier. Selon l'extrait du registre des actes de naissance, l'épouse, Émilie Menant – dénommée Amélie pourtant dans les écrits personnels d'Eugénie –, « sans profession », a déjà 29 ans. Bien que mariée très jeune, elle dut attendre environ dix ans la naissance de sa première fille et encore quatre ans celle d'Eugénie.

1. Les Feytis : de l'artisanat au commerce

Son mariage avec Eugène Feytis semble avoir été arrangé par sa mère, Esther Menant, habile gérante du bureau de tabac de la ville et d'une épicerie-mercerie. Malade, sentant sa mort proche, cette mère de cinq enfants voulut assurer par le mariage, perçu comme seul destin social possible pour une femme, l'avenir de sa cadette. Elle choisit pour Amélie un jeune voisin, le fils du cordier de Soubise et cordier lui-même, Eugène, alors âgé de 23 ans.

Le récit d'Eugénie suggère que la jeune Amélie alla vivre après le mariage dans la famille de son époux. Elle s'attacha très vite à son beau-père, Jacques Feytis, originaire d'une petite ville du Lot-et-Garonne, qui vint s'installer à Soubise avec sa femme, rencontrée lors de son tour de France à Rochefort. Même si la crise économique des

[1] École destinée à former les professeures de l'enseignement secondaire féminin.

années 1830 avait durement frappé la région, il espérait trouver dans cette petite commune, juchée sur une éminence dominant l'embouchure de la Charente, une clientèle abondante, compte tenu du grand nombre des pêcheurs et des passeurs du bac qui assuraient alors la traversée de la rivière. En revanche, Amélie eut du mal à supporter le contrôle étroit de sa belle-mère. Cette protestante rigide et austère, venue de Wurtemberg, dirigeait avec autorité une fratrie de quatre garçons. Eugène en était l'aîné. Il avait appris le métier de cordier sous la direction de son père et, à l'âge de 18 ans, était parti pour un an, faire son tour de France comme compagnon cordier. Il travailla ensuite pendant quelque temps dans la corderie familiale avec deux de ses frères, Ernest et Isidore, le troisième, Charles, ayant perdu la vie lors de la guerre de 1870.

Dans les années 1880, des changements importants survinrent dans l'organisation familiale. Les frères d'Eugène se marièrent, sa deuxième fille vint au monde et un accident de voiture, lui faisant perdre deux doigts de la main gauche, l'obligea à quitter le métier. Le commerce rentable que sa femme dirigeait seule depuis la mort d'Esther, lui donna l'idée d'abandonner le milieu artisanal pour se lancer lui aussi dans les affaires. Il devint alors représentant de commerce pour la vente des blés et farines. Amélie, de son côté, continua à veiller à la bonne marche de l'épicerie-mercerie. Or, paradoxalement, sur le certificat de naissance d'Eugénie, elle fut enregistrée comme inactive (« sans profession »), alors que son mari, déclaré « marchand-épicier », lui soustrayait son identité de commerçante. Elle appartint donc à ces milliers de femmes dont l'activité était seulement rapportée à celle de la famille et que l'approche statistique fit tout naturellement disparaître de la sphère publique.

Grâce au développement dans la région, de la céréaliculture et surtout de la viticulture, les affaires du couple prospérèrent[2], ce qui permit aux Feytis, d'une part, d'acquérir une maison, assez modeste du reste, pour y installer à la fois commerce et ménage et, d'autre part, de s'offrir les services d'une domestique. Une photo repérée dans la presse procommuniste montre cette « curieuse » maison à deux étages de la « Grand' rue », enchâssée dans les maisons voisines aux façades

[2] De règle générale, pourtant, au XIXe siècle, ce commerce n'assurait pas toujours une aisance substantielle. V. Sylvie Schweitzer, *Les Femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXe et XXe siècles,* Paris, Éditions Odile Jacob, 2002, p. 159.

alignées. Dans ses écrits autobiographiques Eugénie donne une description détaillée de son intérieur : « La porte qui s'ouvrait sur la rue donnait accès à l'épicerie. [...] Il fallait monter cinq ou six marches pour atteindre l'arrière magasin, où l'on rangeait les pots et les plats en terre cuite, les saladiers, les soupières, les assiettes et les bols blancs. Cet arrière-magasin servait l'été de salle à manger. Il communiquait avec la cuisine où nous mangions l'hiver. Quand on avait du monde les repas se prenaient dans le petit salon attenant au magasin et dans lequel on entrait en passant entre les deux comptoirs »[3]. Une deuxième photographie conservée dans le fonds Eugénie Cotton permet de voir que « ce qui était le premier étage sur la rue était le quatrième étage sur la cour » – la maison étant bâtie sur un « coteau à pente très raide »[4].

La nouvelle profession d'Eugène lui permit de voyager, d'élargir ses réseaux de connaissances et, finalement, de former des projets d'ascension sociale, encouragés peut-être aussi par les récits d'Amélie sur la noblesse de ses origines.

2. Les dames Menant : d'humbles travailleuses aux origines nobles

Ce mythe familial était construit autour de l'histoire tragique de ses arrière-grands-parents, des « châtelains » de Bretagne. Quand la Révolution française enflamma cette région à caractère historiquement marqué, ils furent éloignés de leur domaine de la Prévalaye, situé à l'ouest de la ville de Rennes. Afin d'épargner à leur fille, Marguerite de Janin, les périls de la Révolution, ils la confièrent à leur jardinier. Leur prudence lui sauva la vie, puisqu'eux-mêmes périrent dans les noyades de Nantes, massacres qui laissèrent pour longtemps des traces d'horreur dans la mémoire collective[5]. Marguerite grandit dans sa famille adoptive et se maria au fils de ces braves gens. De cette mésalliance naquit au château de la Prévalaye Jean-Marie Menant, devenu – sous la Restauration probablement – gendarme.

---

[3] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 26 : « Au travers des récits de ma mère ».

[4] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis.

[5] Entre novembre 1793 et février 1794, des milliers de personnes, considérées comme des ennemies de la République, furent noyées dans la Loire. L'instigateur de ces massacres fut le montagnard Jean-Baptiste Carrier.

Héritière de la maréchaussée de l'Ancien Régime, la gendarmerie fut instituée par les lois de 1791 et 1798. Milieu où se rencontraient et s'alliaient les itinéraires sociaux de catégories, en règle générale, rurales et urbaines, elle ouvrit au jeune Jean-Marie des perspectives d'ascension sociale. Certes, le port du bicorne n'éloignait pas sensiblement d'un statut perçu encore comme fragile. Mais le gendarme, égal des douaniers et des petits fonctionnaires, relais terminal de la puissance publique, bénéficiait de facilités importantes accordées pour l'instruction de ses enfants et d'une retraite avantageuse ; bref, d'une position relativement garantie et enviable[6].

Le conte breton arrive à sa fin avec la mutation du fils de Marguerite à l'île de Ré, au large des côtes aunisiennes et vendéennes, et son mariage avec une fille de cultivateurs locaux, Esther Moreau. L'île se trouvait à l'époque en plein déclin économique. Les guerres napoléoniennes et le blocus britannique avaient anéanti le commerce d'exportation avec l'Europe du nord et multiplié les faillites. La misère aggravée avait intensifié l'immigration de la population rétaise.

Le jeune ménage quitta lui aussi l'île et, sous la Monarchie de Juillet, s'installa définitivement à Soubise. La mère d'Esther les accompagna et les aida à élever leurs cinq enfants : quatre fils et une fille. Cette dernière vit le jour, alors que son père avait déjà pris sa retraite. Esther, femme d'affaires « énergique et pratique », ambitionnait d'offrir à sa progéniture une éducation convenable. Si son aîné, Louis, devenu marin, disparut mystérieusement en mer, au Cap de Bonne Espérance, Jules, bien qu'il mourût lui aussi accidentellement, donna satisfaction à sa mère, puisqu'il réussit à devenir lieutenant des douanes au pays natal d'Esther, l'île de Ré. Quant à Ferdinand et à Charles-Alexandre, ils suivirent les traces de leurs parents : le premier devint quincailler dans la Loire-Inférieure et le second fit une carrière militaire en Algérie.

Enfin, Esther, étant elle-même analphabète, prit soin d'envoyer sa fille à l'école, à une époque où les parents ne remplissaient pas toujours, pour l'institutrice locale, le rôle d'auxiliaires d'instruction. Sous

[6] Caroline Douki, « Entre État et société : la gendarmerie au XIXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 50-1, 2003/1, p. 195 ; Arnaud-Dominique Houte, « Gendarmes en République, gendarmerie républicaine ? La compagnie du Nord sous la Troisième République (1870-1914) », *Bulletin de la Commission historique du Nord*, t. LIII, 2005-2006, novembre 2007 ; Jean-Noël Luc (dir.), *Gendarmerie, État et société au XIXe siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 324-330.

le Second Empire, Soubise, petit bourg de 660 habitants, avait échappé à l'obligation imposée par la loi Falloux de 1850 de créer une école de filles[7]. Amélie fréquenta donc pendant quelques années la vieille école communale mixte de la ville. Datant du règne de Louis XIII, cette bâtisse était, avec une des tours de l'ancien château, un souvenir du riche passé d'une ancienne place-forte, fait d'histoires de princes, de guerres et de sièges. De cette période de la vie de sa mère, Eugénie aime surtout évoquer les attitudes garçonnières et la liberté d'éducation d'une jeune fille élevée au milieu de quatre frères aînés. Elle ne livre pourtant aucune information sur la brève scolarisation d'Amélie. Une lecture des mémoires rédigés par les instituteurs de l'académie de Bretagne en 1861 peut toutefois en donner une idée. Ils dépeignent la décevante réalité scolaire de cette période où l'école est facultative et où le maître exerce souvent plusieurs fonctions : manque de suivi et faible possibilité d'assiduité, les enfants abandonnant souvent l'école à l'âge de la communion, au moment des semences, puis des récoltes. Cette fréquentation épisodique est à l'origine d'une initiation difficile aux exigences d'un travail régi par un emploi du temps strict impliquant ponctualité et assiduité, éléments consubstantiels à la culture scolaire[8].

Une fois Amélie sortie de l'école, sa mère entreprit de la préparer aux rôles sociaux qu'elle devrait bientôt remplir, comme d'ailleurs toute jeune fille de son milieu : celui de ménagère et de travailleuse[9]. Amélie participa alors aux tâches quotidiennes du ménage, apprit à coudre et aida Esther à tenir son petit commerce. Mais c'est sans doute son contact avec l'école et sa culture, fut-elle élémentaire, qui permit à son don de conteuse de s'épanouir.

---

[7] Cette loi, qui intervint moins d'un an après le succès du Parti de l'Ordre aux élections législatives (mai 1849), mit fin au monopole de l'État dans l'enseignement établi par Napoléon 1er. Elle favorisa surtout les intérêts de l'Église catholique, puisque désormais les congrégations catholiques eurent la possibilité d'ouvrir en toute liberté un établissement secondaire avec les enseignants de leur choix. Pour ce qui est de l'instruction féminine, les communes de plus de 800 habitants étaient tenues d'avoir une école de filles.

[8] Gilbert Nicolas, « Les instituteurs sous le Second Empire », *Histoire de l'éducation,* n° 93, 2002, mis en ligne le 09 mai 2013, consulté le 03 décembre 2017, disponible sur <http://histoire-education.revues.org/271>.

[9] Plusieurs travaux d'historiens et d'historiennes ont montré ce destin social des femmes. V. Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4 : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987 ; Anne-Marie Sohn, *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996.

3. L'enfance heureuse d'Eugénie

> *Il y avait, à la fin du siècle dernier, un épicier de Soubise qui avait une femme enjouée et imaginative et deux petites filles très éveillées.*
>
> Dominique Desanti, « La vie si belle d'Eugénie Cotton », *Femmes françaises*, n° 313, 18 novembre 1950.

Récits peuplés de merveilles, contes de fées et histoires d'un passé proche ou lointain émaillent l'enfance d'Eugénie. Cette période de sa vie insouciante et heureuse est évoquée dans ces mémoires inachevés – faute sans doute de temps – à travers une multitude d'images enveloppées de sons, de bruits et de chants. Ils ressemblent à des instantanés se succédant telles les séquences d'un film : la « pittoresque » maison de la « grand'rue de Soubise » ; la vue éployée depuis la salle à manger sur les grandes étendues de prairies qui permet à Eugénie, guettant l'arrivée de son père, de voir, le jour, les bateaux remonter jusqu'à Rochefort et, la nuit, les lanternes des voitures sur la route du Port des Barques ; les chants d'Eugène et de ses frères filant dans la corderie le chanvre, opération non sans danger pour les deux sœurs qui y voient un jeu d'autant plus intéressant qu'il est interdit[10] ; son père, encore, brisant des pains de sucre pour préparer des sacs d'un kilo pour l'épicerie ; sa mère aussi pleine d'entrain derrière le comptoir et, sur les étagères, un véritable règne du vrac ; le magasin animé par les conversations des clientes porteuses de mille petites nouvelles de la ville et de ses quartiers[11] ; les vacances passées dans la région de Saintonge, dans le petit paradis qu'avaient créé chez eux ses « parents nourriciers », « le papa et la maman Bourdeau », ce couple de paysans « éclairés » qui l'avaient accueillie les deux premières années de sa vie, et la sensation très intense de liberté illimitée dont elle y jouissait[12] ; l'affection profonde qui unissait sa mère et son père, « deux êtres, dont l'intelligence et la sensibilité se complétaient admirablement »[13] ; les jeux avec sa sœur, une jeune fille aux boucles

[10] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 17 : « Mon père Eugène Feytis ».
[11] *Ibid.*, 1 AP 26 : « Au travers des récits de ma mère », doc. cité.
[12] *Ibid.* : « Souvenirs d'enfance en Saintonge » (1 AP 15-18, non classifié).
[13] *Ibid.*

châtains et aux yeux rieurs, reflétant sa joie de vivre[14]. Chaleur, douceur et tendresse se dégagent de ses souvenirs d'enfance.

Ce monde duveté, bien protégé, fermé sur l'extérieur est vite éclipsé ou plutôt affadi par un autre, plein de promesses, qui s'ouvre devant elle : l'école communale d'abord, le lycée ensuite. C'est son père qui a rendu possible cette envolée.

[14] *Ibid.*, 1 AP 18 : « Ma sœur, Amélie Feytis ».

CHAPITRE II

Écolière et lycéenne aux débuts de la Troisième République

Dans ses écrits personnels, Eugénie forge de ce père qu'elle admire l'image d'un homme audacieux, tenace et progressiste. Elle y met en valeur sa compétence, sa clairvoyance et son amour du progrès qu'elle associe à ses convictions politiques, ses préoccupations sociales, ses positions féministes, sa confiance dans la science et les avancées techniques. « Homme d'avant-garde », à l'affût de choses nouvelles, il n'hésite pas à mettre en application, dans sa petite vigne, des techniques culturales originales dont le succès favorise la diffusion à Soubise ; à acheter également un des premiers bicycles à pétrole utilisé en Saintonge.

Dans la mesure où implicitement Eugénie Cotton inscrit son propre engagement social et politique dans la continuité des positions démocratiques paternelles, elle aime aussi revenir sur deux anecdotes qu'elle enveloppe de toutes les marques d'un mythe personnel. Républicain dans une famille de bonapartistes convaincus, Eugène Feytis est le seul dans sa ville à avoir vaillamment répondu « non » au dernier plébiscite organisé en 1870 par Napoléon III. Un peu plus tard, il « applaudit » la proclamation de la République. Très estimé à Soubise, il est élu conseiller municipal. La question des femmes indigentes qui accouchent seules, sans l'aide d'une professionnelle, le préoccupe tout particulièrement. Il réussit alors à convaincre le conseil municipal d'économiser sur les frais d'entretien du curé, pour obtenir les crédits nécessaires à payer une sage-femme qui les assisterait tout au long de l'accouchement.

Enfin, Eugène, homme représentatif de son temps et de son milieu social, est profondément influencé par l'idéal de l'instruction hérité des Lumières. Il est présenté dans le récit de sa fille comme une personne qui a bien compris le rôle fondamental de l'école dans le processus de mobilité sociale, dans lequel il est d'ailleurs lui-même

déjà pris. N'ayant pas eu cependant de fils, il reporte ses attentes et aspirations sur Amélie et Eugénie. À une époque où la grande majorité des femmes ne suit point d'études supérieures, il envisage, lui, pour ses propres filles des carrières intellectuelles « en rapport avec les aptitudes qu'il avait su discerner en elles » : voyant dans une instruction élevée le seul moyen pour des femmes sans fortune de gagner convenablement leur vie plus tard, il prend même la décision, en 1887, de quitter Soubise pour Rochefort, où Amélie et Eugénie pourraient préparer les grandes écoles que la Troisième République avaient ouvertes aux filles.

Cette migration est vécue par toute la famille comme un déchirement : Eugène doit sacrifier la belle situation acquise dans son petit pays natal et repartir presqu'à zéro dans une autre ville.

1. Aller à l'école au temps de Jules Ferry

En aval de Soubise et retirée à quelques kilomètres de l'embouchure de la Charente, Rochefort et son port, protégé des vents du large par les îles de Ré, d'Aix et d'Oléron connaissent un développement considérable à la fin du XIXe siècle : sous la pression d'une population ouvrière en croissance, la ville géométrique avec ses rues rectilignes sort de son « corset de rempart » construit par Vauban et de vastes faubourgs, composés de maisons de plain-pied, se forment rapidement.

Les Feytis habitent d'abord dans le quartier de l'Arsenal. Eugène poursuit son commerce de grains et décide d'ouvrir à sa femme une graineterie, considérant qu'une telle initiative aurait favorisé le développement de ses affaires. Mais des difficultés dans le placement des farines ainsi que son inexpérience font que cette entreprise échoue rapidement. Il se voit alors obligé de céder la graineterie et de quitter le centre pour louer un logement plus modeste dans les faubourgs. Les difficultés affrontées renforcent sa conviction de l'importance de l'investissement scolaire. Vers la fin de sa vie, il allait confier à sa fille qu'elle avait été « la seule affaire qui lui ait réussi »[1] !

[1] *Ibid.*, 1 AP 26 : « Au travers des récits de ma mère », doc. cité ; *ibid.*, 1 AP 29, brouillons autobiographiques manuscrits. *Cf.* Jacques Ozouf & Mona Ozouf, *La République des instituteurs,* Paris, Gallimard, Le Seuil, 1992, p. 50. Dans une lettre, sa mère y revient : « toi seule de toutes ses entreprises ne lui fait pas défaut et tu es la bonne, la grande part de toute notre existence ». BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 12 juillet 1904.

Amélie et Eugénie entrent à l'école communale dans une période marquée par une intense activité législative. Ce temps fondateur, qui s'ouvre en 1877 avec la consolidation au pouvoir des républicains et se clôt en 1886 avec le vote de la loi organisant l'enseignement primaire, est intrinsèquement lié au nom de Jules Ferry. Homme politique influencé par les idées de Condorcet, il a su, soit comme ministre de l'Instruction publique, soit comme président du Conseil, imposer ses vues sur les questions de l'instruction. En harmonie avec les évolutions et les nouvelles attentes sociales, avec les angoisses également d'une nation en mal d'être au lendemain du désastre de 1870, les lois scolaires promulguées alors mettent en application une série de principes dans le triple but d'instruire, de moraliser et d'unifier : la gratuité (1881), tout d'abord, nécessaire pour la mise en place d'une école accessible aux enfants des deux sexes de six à treize ans (1882) et préalable indispensable à la réalisation d'un second principe, celui d'obligation ; la laïcité (1881), enfin, érigée en garantie du respect des droits de la conscience. Ainsi, l'enseignement élémentaire est soustrait à l'emprise de l'Église.

L'intégration d'Eugénie dans son nouveau milieu scolaire s'avère difficile. La déformation de son visage due au grave accident qu'elle avait eu à l'âge de quatre ans (une casserole pleine d'eau bouillante lui était « tombée sur la tête ») lui vaut le surnom aberrant de « gueule brulée ». Une opération esthétique à l'âge de neuf ans devait redonner à ses lèvres leur forme. La vilaine cicatrice qui déflore son visage pâle ne disparaît cependant jamais complètement. Je n'ai pu trouver des photos datant de l'époque « rochefortaine ». Eugénie se décrit comme une jeune fille de petite taille, aux cheveux noirs lisses et aux yeux graves, qui aime de plus en plus l'étude et fait des économies sur son argent de poche pour s'acheter des livres dans la librairie la plus proche de son école. Studieuse donc, elle est aussi une très bonne élève dont les performances scolaires placent à la tête de sa classe.

Aucun des souvenirs évoqués ne porte toutefois sur l'instruction reçue à l'école communale ; pas un mot non plus sur ses institutrices. Ces femmes, pourtant, qui ont conquis autonomie et légitimation professionnelle, sont susceptibles de devenir de puissants modèles d'identification pour des jeunes filles douées et ambitieuses. Eugénie reçoit probablement dans une classe de filles, séparée de celle des garçons, les mêmes savoirs qu'eux. Ceux-ci sont organisés autour d'une morale de la nation empreinte de quelque dogmatisme : ainsi la

jeune élève s'initie à une nouvelle instruction civique, à une histoire qui promeut l'idée d'unité du territoire français et met en place un panthéon scolaire de grands hommes de l'ancienne et de la nouvelle France[2]. Seuls les symboliques travaux manuels rappellent le destin social différent des deux sexes : alors que les garçons s'adonnent aux exercices militaires, les filles, quant à elles, vouées aux tâches ménagères, apprennent à tirer l'aiguille.

Or, Eugène Feytis pense autrement. Au café qu'il fréquente au centre-ville, il a l'occasion, entre deux parties de billard, de discuter avec des professeurs du lycée masculin de l'avenir de ses filles. Ces enseignants qui préparent leurs élèves à l'École navale lui parlent alors des deux nouvelles écoles normales supérieures créées en 1880 et 1881, la première à Fontenay-aux-Roses pour former les professeures des écoles normales, la seconde à Sèvres pour préparer les professeures des lycées féminins. Eugène conçoit progressivement son projet : Eugénie, qui a « plus de temps devant elle », suivrait la filière royale : lycée féminin, puis École normale supérieure de Sèvres ; Amélie, elle, passerait par l'école normale de La Rochelle et se présenterait ensuite au concours de l'École normale de Fontenay-aux-Roses.

C'est la loi dite Paul Bert de 1879, imposant à chaque département d'entretenir une école normale primaire féminine destinée à la formation des institutrices laïques, qui accélère le mouvement de création de ce type d'établissements et permet ainsi à de nombreuses filles comme Amélie de réaliser leurs rêves et ceux de leurs familles. Les normaliennes âgées de 15 à 18 ans et nanties du certificat d'études doivent se préparer pendant les trois ans de leurs études aux examens du brevet supérieur par des programmes plus étendus que dans le passé. C'est que le brevet supérieur, organisé par le décret de 1881 et la loi de 1886, est devenu plus exigeant requérant des connaissances tant littéraires que scientifiques, en somme une éducation primaire et solide à la fois[3]. Or ce diplôme ne donne droit qu'à une nomination en tant que simple

[2] Au programme : la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française, l'histoire nationale, l'histoire ancienne (grecque et romaine), la géographie, le calcul, les sciences naturelles, les leçons de choses, des notions de langues vivantes (anglais et allemand), le dessin, le chant, la couture et la gymnastique. *Cf.* Jean-François Condette, *Histoire de la formation des enseignants en France (XIXe-XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2007.

[3] Ils comprennent la lecture, l'écriture et des éléments de la langue française, le calcul, l'histoire, la géographie et le système légal de la France, l'instruction morale et religieuse, une langue vivante enfin. V. *La Formation des maîtres en France 1792-1914. Recueil de textes officiels*, Textes officiels réunis par Michel Grandières, Rémi Paris & Daniel Galloyer, Paris, INRP, 2007, p. 288.

institutrice stagiaire. C'est donc le Certificat d'aptitude pédagogique qui assure la titularisation. En 1894, la fille aînée d'Eugène passe avec succès le concours d'entrée à l'école normale d'institutrices de La Rochelle. Une fièvre typhoïde qui l'atteint en 1896, ne lui permet sans doute pas de se présenter au brevet. Sa mort survenue le 1er octobre 1896, quelques jours seulement avant le quinzième anniversaire d'Eugénie, coupe court à tout projet formé sur son avenir. Elle entraîne les amers commentaires de la famille d'Eugène qui conseille aux parents malheureux d'être plus prudents avec la santé de leur seconde fille et de la retirer du lycée.

2. Profiter du développement de l'enseignement secondaire féminin

Car, signalons qu'entretemps, Eugénie avait été inscrite au lycée de jeunes filles de Niort. Elle est parmi ces quelques milliers de jeunes filles qui, à la veille du XXe siècle, profitent d'un changement majeur dans les politiques éducatives françaises, à savoir de la création en 1880, par la loi Camille Sée, de l'enseignement secondaire public féminin, suivie de l'organisation d'un réseau national de lycées et collèges payants pour filles[4]. Or, la rétribution exigée, facteur certes de sélection sociale, n'empêche pas le recrutement au sein d'une bourgeoisie travailleuse, petite et moyenne, dans des proportions variant selon le type d'établissement. L'institution des bourses d'études y contribue largement. Encouragée par son père, Eugénie se présente plusieurs fois au concours. Dans ses mémoires, elle évoque cette expérience plutôt éprouvante : paradoxalement, c'est son père – et non pas sa mère – qui l'aidait, « assez maladroitement » d'ailleurs, à enfiler sur sa « plus belle robe » son « petit tablier noir » ; puis, il l'amenait au lycée, avant de repartir dans une autre ville pour ses affaires professionnelles ; il ne venait la rechercher que le soir pour la ramener à la maison.

Sous la Troisième République, l'institution de bourses d'études fonctionne en partie comme un « gage donné au suffrage universel » : le régime souhaite ainsi rassurer sa base électorale que les dépenses faites pour les nouvelles créations scolaires ne profiteraient pas aux

[4] De 1889 à 1899, la population des établissements secondaires de jeunes filles passe de 10 871 à 16 000 élèves. V. Anna Amieux, « L'École normale des professeurs-femmes », *Le Cinquantenaire de l'École de Sèvres, 1881-1931*, Paris, Ateliers Printory, 1932, p. 170.

seules filles de la bourgeoisie. Il n'empêche que leur nombre est limité. Tout d'abord, en raison des sommes modestes engagées par l'État. Ensuite, parce que, l'accès aux brevets et aux certificats à caractère professionnalisant est également possible par une autre filière plus économique, répondant mieux « aux aspirations des plus humbles » : elle passe par l'enseignement primaire supérieur et les écoles normales. C'est la voie choisie par Amélie Feytis. Enfin, le nombre de places limité doit aussi être associé à la politique de recrutement promue à l'époque : on souhaite certes offrir l'occasion à quelques jeunes filles pauvres mais douées d'accéder aux lycées et aux collèges féminins ; mais, on veut également éviter à tout prix de porter préjudice à la composition sociale de la clientèle de ces établissements que l'on veut bourgeoise. Dans le cadre de cette politique boursière, le nombre des bourses nationales diminue au fil des ans : 7,5 % de l'effectif total en 1890 et 2,9 % en 1900. L'effort apporté dans ce domaine par des collectivités locales (création de bourses communales ou départementales) et des fondations privées pour compenser les pertes au niveau national reste néanmoins sans effet, puisque les quelques places mises au concours, de plus en plus convoitées, s'avèrent pleinement insuffisantes. Dans ce contexte, Eugénie, classée pourtant première en 1892 et 1893 aux concours du département de la Charente-Maritime, se voit refuser à deux reprises une bourse d'études pour l'établissement secondaire féminin de la ville de La Rochelle. Dans ses écrits autobiographiques, elle avance une explication : le refus encaissé serait lié à la profession de son père. Un commerçant ne pouvait que disposer des moyens nécessaires pour payer les études secondaires de sa fille. L'examen par Françoise Mayeur des professions des parents des boursières permet pourtant une interprétation plus nuancée de ce rejet. Il révèle qu'entre 1886 et 1905, en raison de la diminution, au profit des fonctionnaires, de la proportion des cultivateurs, des artisans et des ouvriers, le niveau social du père s'élève considérablement. Le choix de privilégier cette catégorie sociale marque la volonté des républicains de donner aux serviteurs de l'État chichement rétribués une compensation de nature économique et sociale[5].

Néanmoins, la persistance d'Eugène Feytis devait être récompensée : en 1894, sa fille âgée alors de treize ans, est une fois de plus

[5] F. Mayeur, *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la Troisième République, op. cit.*, p. 184-189.

reçue en tête de liste du concours départemental et décroche une demi-bourse d'internat pour le lycée de Niort. Parallèlement, nous l'avons vu, Amélie entre à l'école normale de La Rochelle. Ces succès permettent à ce père empli d'ambitions pour ces deux filles d'entrevoir le début de la réalisation de ses projets.

Ils sont aussi à l'origine d'une nouvelle organisation familiale, qui doit prendre en considération une composante spatiale significative, la distance : entre Soubise, La Rochelle et Niort d'abord, puis entre Tonnay-Charente et Niort, enfin entre Tonnay-Charente et Sèvres. C'est ainsi que commencent des déplacements fréquents, un va-et-vient incessant qui obéit au rythme de la vie scolaire ou bien aux obligations professionnelles d'Eugène. Par ailleurs, débute également un dense échange de correspondance, destiné à maintenir le contact entre les jeunes filles et leurs parents et à conforter les angoisses des unes et la solitude douloureuse des autres. C'est surtout la mère, à la fois force réelle de cohésion familiale et symbole d'un foyer déserté, qui alimente assidument cette « causerie » atypique, mais si habituelle entre mères et filles éloignées dans l'espace avant la banalisation du téléphone dans la seconde moitié du XXe siècle[6]. Seules les lettres d'Amélie – et quelques cartes postales d'Eugène – envoyées entre 1898 et 1905 sont toutefois conservées dans le fonds déposé à la Bibliothèque Marguerite Durand. Densément remplies d'une petite écriture serrée jusqu'à recouvrir perpendiculairement les espaces libres de la première page, elles montrent le souci maternel de faire tout insérer sur une seule feuille de papier, pour des raisons liées sans doute aussi au coût de l'affranchissement ; compte tenu, en outre, du niveau de scolarité d'Amélie, la fréquence des fautes d'orthographe ne surprend pas.

Conteuse talentueuse, Mme Feytis rédige des lettres vivantes, colorées et détaillées, véritable journal de sa vie, qu'elle envoie à Eugénie deux fois par semaine. Malgré leur nombre relativement limité (169 pièces), elles permettent de dessiner les contours de la nouvelle vie du couple à Tonnay-Charente, petit port sur la Charente en amont de Rochefort, où ils avaient déménagé pour offrir à Amélie, déjà gravement malade, des « vacances au grand air » recommandées par

[6] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité. « Alors je passe avec toi un moment de loin, mais je suis avec toi tout de même ». *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 26 novembre 1904.

le médecin. Dans cette petite localité où les bateaux anglais apportent du charbon et remportent du cognac, Eugène décide de se lancer aussi dans la vente de vins, d'eaux-de-vie et d'alcools. Il est fort probable qu'il collabore avec son frère Ernest, lui-même propriétaire d'un commerce de vins à Soubise. Amélie, de son côté, très affectée par la séparation d'avec Eugénie, notamment après la mort de son aînée, aide son mari à cultiver et à vendre différentes variétés de chrysanthèmes, auxquelles elle donne des appellations insolites, inspirées de personnalités de la vie politique et intellectuelle qu'elle admire sans doute. En été, Eugène passe de longues heures dans le jardin pour arroser ses fleurs. Les Feytis les vendent ensuite dans des magasins, où elles sont disposées dans de « beaux pots », ou bien sur les marchés et les foires de Tonnay-Charente, de Rochefort, de La Rochelle et de Niort. Remplis de marchandises de toute sorte, ces espaces urbains grouillent de monde. Une carte postale qu'Amélie envoie à sa fille en 1905 permet de visualiser le « Champ de foire » de Tonnay-Charente. Vers 1900, Eugène achète même un camion pour transporter sa production qui augmente sans cesse.

En raison des voyages fréquents de ce dernier, Amélie reste souvent seule à la maison. Les tâches d'entretien – notamment le ménage, les courses, la cuisine – absorbent une bonne part de son temps, même si des fois elle a recours à l'aide d'une lingère. Par ailleurs, comme beaucoup de femmes de la petite bourgeoisie de province pour lesquelles le prêt-à-porter n'est point encore entré dans les habitudes de consommation, elle fait sa couture et confectionne avec sa machine à coudre des robes pour elle-même et Eugénie. Du moins, la lecture d'ouvrages tels que les *Serments* de Bossuet et de Massillon lui offrent quelques moments de détente et de plaisir dans la journée. Elle s'amuse également à apprendre les fables de La Fontaine à une petite voisine, en qui elle reconnaît l'intelligence de ses filles. Son aînée étant enterrée à Soubise, elle s'y rend toutes les semaines environ pour nettoyer sa tombe et pour l'orner de jolies fleurs. C'est aussi une occasion de garder contact avec la famille d'Eugène. Le soir, après le dîner, le couple joue d'habitude aux cartes ou aux dames. Dans une note introductive aux lettres de sa mère, Eugénie, émue, évoque ces moments de douce intimité conjugale : « chacun accuse l'autre de se passionner au jeu. Au travers de ces accusations on sent la grande affection qu'ils ont l'un pour l'autre, le soutien qu'ils y trouvent et que

j'ai connu plus tard »[7]. Ce tendre compagnonnage fonctionne comme un rempart contre la douleur causée par la perte de leur première-née. L'amour pour Eugénie également. Désormais, tous les deux allaient se replier sur leur cadette qui devient le centre de leurs préoccupations.

La scolarité d'Eugénie Feytis au lycée de jeunes filles de Niort commence donc à la rentrée de 1894. Dans l'histoire de cet établissement, un des premiers de l'Académie de Poitiers, se lit celle des débuts de l'enseignement secondaire féminin en France. Le lycée, qui ouvre ses portes le 18 octobre 1886, au 63, de la rue Saint-Gelais (hôtel de la Roulière), succède à un cours secondaire créé par la municipalité en 1879, dans le contexte des nouvelles fondations que le changement de majorité dans nombre de mairies, en janvier 1878, avait rendu possibles[8].

Dans ses débuts, l'établissement est petit, familial, un « peu paysan » même. Les cours sont organisés en externat comme la loi de 1880 l'impose. Quarante-et-une élèves seulement sont inscrites en 1886 dans les classes primaires et secondaires. C'est que la bourgeoisie locale boude la nouvelle institution[9]. Dès lors, l'administration du lycée doit nécessairement recruter ses élèves dans la région environnante, mais se heurte au problème de l'absence d'internat. Dans la crainte du vide, la direction de l'enseignement secondaire engage la mairie à ouvrir à ses frais un internat dans les plus brefs délais. Or, les tentatives de la municipalité pour acheter des bâtiments rue Saint Gelais échouent et, sous la pression du ministère qui voit les effectifs du lycée stagner, le conseil prend la décision difficile d'acheter un terrain sur l'avenue de Limoges pour faire construire de nouveaux bâtiments. En attendant, la formule retenue est celle du

[7] *Ibid.*, « Lettres d'Amélie Feytis-Menant ».

[8] Depuis 1877 déjà, certaines municipalités républicaines prennent de telles initiatives. En 1879, sont recensés 64 cours secondaires regroupant 2 868 élèves, alors que, dix ans plus tôt, leur nombre s'élevait à 6 seulement. Ces créations sont inspirées du modèle d'enseignement « secondaire » pour les jeunes filles conçu en 1867 par le ministre de l'instruction publique de Napoléon III, Victor Duruy. Ce dernier avait incité l'ouverture, à l'initiative des municipalités, de cours secondaires payants qui proposaient une scolarité souple adaptée au mode de vie des familles bourgeoises, auxquelles ils étaient en principe destinés. Mais l'opposition cléricale fit échouer cette tentative. Les cours de la période 1878-1882 se distinguent mal d'un enseignement primaire supérieur. Ils allaient servir de vivier au développement de l'enseignement secondaire féminin institué en 1880. V. F. Mayeur, *L'Éducation des filles en France au XIXe siècle*, [1979], Paris, Perrin, 2008, p. 172-225.

[9] Jusqu'à la suppression des congrégations enseignantes (1904), les établissements féminins connaissent une lente croissance. Elle devait s'accélérer après 1905.

pensionnat agréé. Une pension privée, la pension Giraud, accueille les internes. Dépaysée, la jeune lycéenne « aux nattes serrées », y amène sa poupée. Elle supporte mal les petites cellules incommodes (« les boîtes » dans le jargon des élèves), les salles mal chauffées, les longues nuits sans sommeil avec les pieds glacés et les mains violettes, les engelures sur les poignets et le revers des mains à cause du froid.

La réalisation du projet municipal ambitieux est évaluée à 600 000 francs. Bien que l'État accepte d'en financer la moitié, elle soulève les passions. Le maire, Ludovic Martin-Bastard, radical-socialiste convaincu de l'importance de la diffusion de l'instruction notamment féminine pour le succès à long terme des idées républicaines, est traîné dans la boue par la presse locale et ses adversaires politiques. De son côté, la directrice de l'établissement, Gabrielle Duponchel, nommée au début des années 1890, mène son propre combat contre les détracteurs de l'enseignement secondaire public de jeunes filles.

Leurs démarches sont finalement couronnées de succès, puisque le nouveau lycée, dont la construction fut confiée à l'architecte niortais Georges Lasseron, est inauguré à la rentrée 1897 et prend un an plus tard le nom de Jean Macé, en l'honneur du pédagogue et président-fondateur de la Ligue de l'enseignement[10]. Il peut recevoir 250 élèves, dont 100 internes. En 1900-1901, cependant, il accueille encore seulement 114 élèves, parmi lesquelles se trouvent les deux filles du préfet. Ainsi, si l'objectif quantitatif laisse à désirer, il semble que, grâce à l'action de la directrice et aux succès de ses élèves, le recrutement se fait désormais au sein de la bonne bourgeoisie[11].

Dans ce vaste bâtiment de 5 000 mètres carrés au décor sobre et imposant, Eugénie effectue le second cycle de l'enseignement secondaire féminin avec celles de ses camarades qui souhaitent terminer

[10] La Ligue française de l'Enseignement est fondée en 1866 sur le modèle de la Ligue belge. Dans un projet de statut, l'article 1 stipulait : « La Ligue a pour but de provoquer, par toute la France, l'initiative individuelle au profit du développement de l'instruction publique ».

[11] AN/F/17/23709, dossier de carrière de Gabrielle Duponchel-Marcourt. Sur l'histoire du lycée de Niort v. « Histoires parallèles du système éducatif français et des établissements scolaires niortais », Compte rendu des conférences des 27 juin et 3 octobre 2007, document produit par le secrétariat de la section des Deux-Sèvres de l'AMOPA, édité au collège Fontanes, novembre 2007, disponible sur <http://amopa79.org/pages/conferences/Histoires_paralleles/EditionCompteRenduHistoiresParalleles.htm#lycées>. Le bâtiment devait conserver sa vocation de lycée jusqu'en 1993. Sa transformation en musée est décidée en 1995. Dix ans plus tard, en 2006, ouvre ses portes le musée pluridisciplinaire Bernard d'Agesci.

leurs études secondaires – les moins ambitieuses ayant déjà quitté le lycée au bout de trois ans, munies d'un « certificat d'études secondaires », pour continuer la préparation à leur rôle social auprès de leur mère.

A-t-elle conscience à l'époque qu'elle-même et ses semblables n'ont droit qu'à un enseignement spécifique à leur sexe, car différent de celui des garçons tant au niveau des programmes qu'au niveau de la durée du cursus ? Dans « Mon lycée de Niort » et « Ô vous dont le travail est joie ! », ébauches de chapitres de son récit autobiographique, elle dresse un véritable éloge de l'enseignement reçu : « J'ai joui profondément de mes années de lycée pour tout ce qu'elles m'ont appris dans tous les domaines sur le travail des hommes, qu'il s'agisse d'inventions et de découvertes, de laboratoires et d'usines, de monuments, de tableaux, de tragédies, de romans, de poèmes, de symphonies ». Elle se rappelle avec enthousiasme le « cours de morale et de psychologie », cet enseignement philosophique (concret et théorique) qui l'avait initiée aux notions du « Beau, du Vrai, du Bien ». Elle se sent redevable envers ses professeurs qui lui firent découvrir le « monde des atomes » et lui permirent d'imaginer « les voyages dans la lune ». Elle se souvient aussi de sa passion pour les « littératures modernes et anciennes » – ce substitut des langues mortes dans les lycées féminins – et surtout pour la littérature, perçue déjà comme un véhicule de mots et de pensées. Elle eut la chance de faire la découverte de nombreuses grandes œuvres littéraires lors des soirées de lecture tenues chez Mme la Directrice. Sanctuaire de la littérature moderne, le salon de Mlle Duponchel l'envoûte. Elle ne peut s'empêcher d'admirer ses « beaux panneaux de soie brodée » : « l'un d'eux surtout me ravissait, allait-elle écrire plus tard dans une lettre à une amie Sévrienne ; il représentait une branche d'acacias chargée de grappes blanches qui retombaient avec une grâce vraiment harmonieuse ». Dans cet espace calme qui la dépayse et lui fait oublier l'atmosphère parfois « maussade » de l'internat, elle écoute sa directrice lire « des choses intéressantes d'une voix bien timbrée » : c'est là, se rappelle Eugénie, « que j'ai entendu pour la première fois *Cyrano de Bergerac* et je n'en ai pas dormi du reste de la nuit »[12]. Occasion d'en parler avec ses camarades lors d'une veillée à l'internat. Elle ne cesse de dévorer depuis romans, poèmes, pièces de théâtre.

[12] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc.cité.

Elle doit donc son amour pour la littérature – qui devait d'ailleurs rester vivant tout au long de sa vie– à Mlle Duponchel certes et d'abord. Mais ses professeures de lettres y contribuèrent aussi largement. Deux d'entre elles, anciennes Sévriennes, Gabrielle Logerot et Marguerite Aron, allaient même s'imposer dans les premières décennies du XXe siècle en tant que femmes de lettres et intellectuelles. Niort est le premier poste pour toutes les deux. Logerot s'y installe avec sa mère en 1893. Belle femme de 24 ans, elle ne tarde pas à tomber amoureuse d'un militaire veuf qui avait pourtant promis à sa femme défunte de ne jamais se remarier. Seule solution alors « l'union libre ». Malgré les admonestations de la directrice concernant sa conduite inappropriée, la professeure refuse d'abandonner son amant et se voit obligée de démissionner en 1896[13]. Son talent littéraire devait bientôt s'affirmer. Devenue journaliste, elle allait publier sous le pseudonyme littéraire de Gabrielle Reval son premier roman en 1900, dont le succès lui valut une certaine notoriété. Féministe d'avant-garde, elle est la co-fondatrice du prix « La Vie heureuse », le futur « Prix Femina ». Décorée de la Légion d'honneur, elle allait recevoir en 1938 le prix de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre.

De son côté, Marguerite Aron arrive à Niort en 1897 et y reste jusqu'à l'entrée d'Eugénie à Sèvres, en 1901. Intelligente, s'exprimant avec facilité et élégance, cette débutante semble avoir été tout de suite appréciée par les élèves et leurs parents. Selon ces jeunes filles admiratives, « c'est un chic professeur » qui dispense un enseignement « délicieux ». Elles retiennent les expressions de leur professeure, gardent précieusement le souvenir des lectures d'œuvres littéraires faites en classe, telle la pièce de Calderon, *La Vie est un songe*, lue en cinquième. Pourtant, Aron est souvent critiquée par ses supérieurs pour ses attitudes et son ambition professionnelle[14]. Nommée à Versailles en 1908, puis à Paris en 1911, elle devait suivre de près le grand élan spirituel de l'avant-guerre, se convertir au catholicisme en 1914 et finir par entrer dans les ordres après sa retraite. Appartenant à la mouvance qui promeut le retour aux valeurs traditionnelles menacées par la République anticléricale, dont elle fut pourtant l'agente, cette intellectuelle allait pratiquer à partir de ce moment la littérature

[13] AN/F17/23411, dossier de carrière de Gabrielle Logerot. Information livrée par J.-B. Margadant, *Madame le Professeur*, Princeton-New Jersey, Princeton University Press, 1990, p 169.
[14] AN/F/17/24282, dossier de carrière de Marguerite Aron.

comme une mission religieuse. Elle est morte en déportation, à Auschwitz, en février 1944[15].

Mais c'est surtout les sciences qui attirent Eugénie et notamment la physique, les mathématiques et la cosmographie[16] : elles l'aident à comprendre le monde qui l'entoure.

> *J'avais quatorze ans*, se souvient-elle, *lorsque j'appris au cours de cosmographie que l'on pouvait connaître la composition du soleil et celle des étoiles en faisant l'analyse spectroscopique de la lumière que nous recevons des astres. J'étais émerveillée. [...] Et voilà que je comprenais tout d'un coup, que la lumière dans laquelle nous baignons chaque jour peut donner des renseignements sur la source qui la produit, sur le lointain soleil. Cela me fit longtemps réfléchir*[17].

Eugénie partage cette passion pour l'astronomie avec Henriette, interne comme elle. Elle raconte qu'elle réveillait son amie « au cœur de la nuit pour admirer avec elle la pluie dorée des étoiles filantes » et observer le passage des comètes[18]. C'est bien plus tard qu'elle devait formuler une critique sur le caractère trop peu expérimental des cours de ses professeures :

> *Jusqu'à notre entrée à Sèvres nous avions pu croire que la physique s'apprenait uniquement dans les livres. [...] Les salles de collections des lycées renfermaient des instruments en laiton brillant montés sur des supports en acajou verni. Nos professeurs les prenaient en mains pour nous les décrire ou pour reproduire quelquefois une expérience qualitative, mais nous n'y touchions jamais*[19].

---

[15] L. Efthymiou, « L'impact spirituel de Paul Claudel sur le milieu enseignant féminin entre les deux guerres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 181, 2006, p. 50-51 ; Berthon Madeleine, *De Solesmes à Auschwitz. Marguerite Aron, itinéraire d'une Sévrienne*, Paris, Cerf, 1993.

[16] Sur l'enseignement scientifique donné dans les lycées féminins sous la Troisième République v. Nicole Hulin, *Les Femmes et l'enseignement scientifique*, Paris, PUF, 2002.

[17] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 19 : « Mon lycée de Niort » ; *ibid.*, Écrits personnels divers, 1 AP 34.1 : « Ô vous dont le travail est joie ! ».

[18] *Ibid.*

[19] E. Cotton, *Les Curie et la radioactivité*, Paris, Éd. Seghers, collection « Savants du monde entier », 1963, p. 47. Mêmes critiques formulées par une lycéenne, contemporaine d'Eugénie : « Au lycée de province où j'avais fait mes études, la chimie nous était apparue comme une énumération de faits sans grand intérêt et, s'il nous était parfois arrivé d'effectuer nous-mêmes quelques réactions dans des tubes à essai, cela nous avait fait l'effet d'une cuisine dont le produit n'était pas comestible ». BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27 : « Eugénie Cotton entre à l'Union des Femmes Françaises ».

À part cette critique plutôt modérée, la narration mémorielle d'Eugénie révèle donc le regard admiratif qu'elle pose sur l'institution créée par Camille Sée en 1880. Paradoxalement, celle qui devait, plus tard, être si sensible à l'inégalité d'accès des sexes aux grades universitaires, passe sous silence l'exclusion des lycéennes de savoirs tels que les humanités classiques, la rhétorique et la – vraie – philosophie, matières réservées à leurs frères ; elle ne souffle mot non plus sur l'allègement à l'extrême de l'enseignement scientifique destiné aux filles, choix pédagogique et surtout idéologique lié à sa réputation d'être dangereux pour le développement intellectuel et physique féminin (dessèchement de l'esprit et surmenage) ; ne porte aucun jugement enfin sur les heures consacrées dans les lycées féminins aux savoirs conçus pour conforter la vision culturelle de la féminité bourgeoise. Il s'agit des enseignements dits « féminins », à savoir des traditionnels travaux à l'aiguille et des arts d'agrément (chant et dessin). Ainsi espère-t-on conjurer l'épouvantail du « bas bleu » et perpétuer l'ordre sexué fondé sur l'existence d'une nature et d'un destin social féminins.

Et, en effet, à la fin du XIXe siècle, après cinq années d'études secondaires sans visée professionnelle explicite, les camarades de classe d'Eugénie, dans leur très grande majorité, retournent au foyer familial avec le souci exclusif de se marier. Au moins, toutes celles, qui, comme sa si bonne amie Henriette, n'ont pas osé ou désiré franchir l'enceinte à l'intérieur de laquelle on avait voulu les maintenir, ont quitté le lycée avec « le goût de lectures sérieuses », le besoin de « se cultiver tout le long de leur vie » et la volonté affirmée de se transformer en « femmes réfléchies » et « utiles »[20]. Sous ce rapport, elles ont « remarquablement profité » de l'institution des lycées et des collèges féminins. « Même si le mari ne venait pas », note Eugénie dans sa contribution au volume édité pour le 50e anniversaire de l'École de Sèvres, celles-ci ont appris, grâce à l'enseignement secondaire reçu, à « s'organiser une vie intéressante »[21].

Henriette, fille d'instituteur, est érigée dans la narration de la vieille dame qu'est Eugénie vers 1965, en exemple représentatif des jeunes filles « modernes » qui allaient contribuer à faire évoluer les mentalités

[20] Henriette surenchérit. Deux années après avoir quitté le lycée, elle écrit à son amie : « j'aime de plus en plus l'enseignement du lycée, et qu'on nous apprend bien des choses et surtout qu'on nous donne le goût d'en apprendre d'autres, seule après ». *Ibid.*, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : 18 octobre 1900.

[21] E. Cotton, « L'évolution de l'enseignement scientifique à l'École de Sèvres », *Le Cinquantenaire…, op. cit.*, p. 218-219.

sociales. En attendant que son amoureux Paul, un jeune Saint-Cyrien, lui propose de l'épouser, elle « travaille à son trousseau » et apprend à danser, mais, dans le même temps, quand l'occasion se présente, elle supplée efficacement, de manière officieuse, son père en qualité d'institutrice adjointe. Ce maître dévoué à ses élèves, prêt à s'opposer au conseil municipal pour protéger leurs droits, n'hésite pas à confier à une diplômée de lycée féminin tant ses grands que ses petits élèves. Âme romantique, Henriette découvre en outre dans la bibliothèque familiale les œuvres de Lamartine. Elle lit encore l'*Histoire de France* de Michelet, écrite en partie à Saint-Georges de Didonne où l'historien avait fréquenté le pasteur Jarousseau, ascendant de la famille Robin. Enthousiasmée par *L'Oiseau* de Michelet, elle admire le pouvoir de l'auteur de « donner forme à des aspirations vagues ». Elle se lance aussi dans la lecture des pièces de Beaumarchais et d'Eugène Brieux ; elle goûte les vers de la *Légende des Siècles* de Victor Hugo et dévore l'*Histoire de mes idées* d'Edgar Quinet[22]. De son côté, Eugénie lui recommande la lecture de plusieurs livres et lui prête les siens. En un mot, Henriette lit partout : chez elle, chez sa cousine, au bord de la mer, dans le jardin.

Mais, sous un autre angle, ces jeunes bourgeoises sont aussi contraintes à un enseignement qui « ne satur[e] pas les cerveaux, qui [les] laiss[e] sur leur soif » : elles « ne sortent pas du lycée avec un très grand bagage de connaissances »[23]. Et c'est justement à travers ces mots d'Eugénie que l'on sent pour la première fois percer un regret.

Quant à elle, elle appartient aux autres, à ces filles sans fortune de la petite bourgeoisie venues *in fine* peupler les lycées. Encouragées par leur famille, celles-ci ont formé des projets d'avenir d'une nature différente qu'elles discutent entre elles « pendant les longues récréations qui suivaient les repas » à l'internat : à une époque où le mariage devient aléatoire et la dot plus difficile, elles voient dans l'instruction un vecteur pour réaliser leurs aspirations intellectuelles, leurs visées professionnelles.

---

[22] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin. Ses premières impressions au sujet du métier d'institutrice sont négatives : elle n'en a pas la vocation. « Veux-tu que je communique mes impressions sur la façon de mener les élèves (masculins du moins) : il faut être méchant, féroce, cannibale et après devenir gentil si l'on veut. […] Vrai, je n'aimerais pas continuer ce métier » (lettre non datée).

[23] *Ibid.*, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 20 : « Mon amie Henriette ».

Un modèle d'instruction éloigné de toute finalité « utilitaire », détaché de toute préoccupation professionnelle ne peut donc convenir à cette « clientèle besogneuse » de la province. Celle-ci désire plus que tout autre chose s'engager dans la course aux brevets conduisant au métier d'institutrice, ou même se présenter au baccalauréat, seul titre donnant accès aux formations universitaires professionnalisantes. Elle fait alors pression sur la direction et le personnel des lycées pour les contraindre à la préparer à ces diplômes[24]. Dès lors, le temps n'est pas loin où l'enseignement secondaire, tel qu'il avait été conçu pour les femmes en 1880, allait s'étioler.

Eugénie est une de ces lycéennes qui a l'occasion de tenter tout l'éventail des examens ouverts alors aux filles.

3. Une lycéenne ambitieuse

Entourée de la sollicitude de tout le monde au lycée, notamment après la mort de sa sœur, la jeune fille continue d'être une élève modèle, exceptionnellement douée selon sa directrice et ses professeures. D'après les notices individuelles conservées dans son dossier professionnel, Eugénie obtient le brevet élémentaire en 1896 et son diplôme de fin d'études secondaires en 1898. Elle suit le conseil de son père, pour qui l'option de la carrière d'institutrice, certes modeste, ne doit pas être délaissée, et passe les examens du brevet supérieur en 1899, la même année où elle se présente à la première partie du baccalauréat moderne. Ce type de baccalauréat couronne l'enseignement secondaire moderne des garçons dérivant de l'enseignement spécial (décret du 4 juin 1891). Celui-ci avait été fondé en 1865 par le ministre de l'Instruction publique Victor Duruy pour répondre aux besoins d'un public nouveau composé d'ouvriers aisés, de commerçants enrichis, de petits propriétaires de campagne qui, au-delà des deux humanismes classique et scientifique, souhaitaient un enseignement secondaire fondé sur une culture plus équilibrée et plus moderne[25]. C'est en 1900, qu'Eugénie Feytis conquiert le titre de

[24] F. Mayeur, *L'Éducation des filles en France…, op. cit.*, p. 240.
[25] F. Mayeur, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, t. 3 : 1789-1930, Paris, Perrin, 1981, p. 566-576.

bachelière, à savoir deux années avant la réforme de 1902 qui devait lancer la mode du baccalauréat chez les filles[26].

Le choix opéré par la jeune candidate pour la filière des « humanités modernes » (troisième série : lettres-mathématiques) est sans doute lié à des raisons à la fois pratiques et scientifiques : sans latin ni grec, matières qu'elle n'avait pas abordées au lycée féminin de Niort, il donne accès aux facultés des sciences et de médecine. Et Eugénie avait opté pour des études scientifiques, non sans hésitations toutefois. À l'encontre du stéréotype dominant de l'époque selon lequel les femmes ne sont pas prédisposées au labeur scientifique[27], cette élève appliquée aime les sciences autant que les lettres et « réussit aussi bien pour les unes que pour les autres ». Bien plus tard, cependant, la justification qu'elle donne de son choix tient compte également du paramètre de l'évolution importante que connurent les sciences physiques à l'aube du XXe siècle : « j'ai pensé qu'en choisissant les Sciences je serais encore capable de jouir des œuvres littéraires », alors qu'avec les lettres, « je me fermais à la compréhension de beaucoup de découvertes scientifiques »[28].

En l'absence d'une préparation au baccalauréat organisée par le lycée, ce sont ses professeures de sciences qui s'en sont chargées au prix d'un grand travail personnel, d'autant plus qu'elles n'étaient pas bachelières elles-mêmes. Dans ses écrits autobiographiques, Eugénie mentionne leur nom avec gratitude et un profond respect mêlé d'un sentiment non dissimulé d'admiration : Amélie Duporge, professeure de mathématiques et Angèle Coustols, professeure de sciences physiques[29].

---

[26] L. Efthymiou, *Identités d'enseignantes, identités de femmes…, op. cit.*, t. 1, p. 108-111. Sur l'histoire du baccalauréat v. Philippe Marchand (dir.), « Le baccalauréat, 1808-2008. Certification française ou pratique européenne ? » *Revue du Nord*, hors-série, n° 24, Lyon, INRP, 2010 ; *ibid.*, « Un chantier à ouvrir : l'histoire du baccalauréat, 1808-1940 », *in Histoire de l'éducation*, n° 94, 2002, p. 201-208.

[27] Nicole Mosconi, « Les femmes et les disciplines instituées », *in* N. Racine & M. Trebitsch (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles, op. cit.*, p. 216-217.

[28] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.

[29] *Ibid*. Dans le rapport « La Réforme de l'École de Sèvres » non signé mais très probablement rédigé par elle peu après sa nomination à la direction de l'établissement, Eugénie Cotton consacre tout un paragraphe aux « Sévriennes des premières heures » qui « ont dû s'instruire en même temps que leurs élèves sur de multiples sujets ». AN/61AJ/94, Administration générale, gestion C. Bouglé : rapport « La Réforme de l'École de Sèvres », s. d.

En 1900, la nouvelle bachelière fait encore et sans aucun doute figure de pionnière. Certes, Françoise Mayeur recense pour le lycée de Bordeaux, un des premiers établissements féminins à s'engager dans cette voie, deux baccalauréats classiques et cinq modernes pour dix diplômes en 1897, huit baccalauréats en 1898, autant en 1899. Mais elle reconnaît que ce cas reste plutôt isolé[30]. En effet, en 1900, le registre des candidats de l'Académie de Paris ayant passé la deuxième partie du baccalauréat moderne contient les noms de 411 nouveaux bacheliers et d'une seule bachelière[31].

Bachelière, Eugénie aurait pu s'inscrire à la faculté des sciences d'une université parisienne ou provinciale. A-t-elle, ne fût-ce qu'un moment, considéré cette éventualité ? Je ne le pense pas. C'est qu'elle est bien consciente de la situation financière de ses parents – sa mère emploie même le terme de « gêne » pour la décrire. Ils n'auraient jamais pu payer sans l'aide d'une bourse de licence les études de leur fille dans une ville universitaire, où de surcroît une vie d'« étudiante libre » bien organisée est encore inexistante. Seule voie donc ouverte devant elle – non sans risques d'ailleurs –, celle qui conduit à l'École normale supérieure de Sèvres et à l'une des premières professions intellectuelles accessibles aux femmes, le professorat dans les collèges et les lycées féminins. Elle passe obligatoirement par la préparation, dans une classe spéciale dite « sixième année »[32], d'un concours de plus en plus difficile en raison du nombre volontairement restreint des

[30] F. Mayeur, *L'Enseignement secondaire des jeunes filles…, op. cit.*, p. 398.

[31] AN/AJ/16/4691, enquête de 1906. Deuxième série (Mathématiques-sciences) : 218 reçus dont une femme et troisième série (Mathématiques-lettres) : 194 reçus. AJ/16/3544, Faculté des sciences - Baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne - 2ème partie - 3ème série, lettres-mathématiques et lettres-sciences, 1900. Le nombre des candidats de l'académie de Paris qui se présente à l'examen représente plus de la moitié de l'ensemble des candidatures. *Cf*. session de juillet 1905 : nombre total des candidats au baccalauréat moderne, deuxième partie sciences, 177 ; contingent de Paris : 97 (54,80 %). Sur le nombre des femmes titulaires du baccalauréat à la fin du XIXe siècle v. Michèle Tournier, *L'Accès des femmes aux études universitaires en France et en Allemagne, 1861-1967. Contribution à l'étude du féminisme en France et en Allemagne durant ces cent dernières années*, thèse de troisième cycle, Sciences de l'éducation, Université Paris 5, 1972. D'une manière générale, au début du XXe siècle, le pourcentage des bacheliers dans une génération ne dépasse guère 1 %. V. Yves Marion, *Madeleine Deries (1895-1924), première docteure « ès histoire »*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2017, p. 98. *Cf*. Paul Meuriot, « Le baccalauréat. Son évolution historique et statistique des origines (1808) à nos jours (suite et fin) », *Journal de la Société française de statistique*, t. LX, 1919, p. 67-89.

[32] « Première supérieure » entre les deux guerres.

candidates reçues. Il est rare par conséquent qu'une seule année de sixième suffise pour forcer la porte de Sèvres : « il y en a si peu qui réussissent du premier coup », soupire Henriette dans une des lettres qu'elle envoie à son amie. Dans ces conditions les lycées confirmés finissent par créer des cursus de deux ans[33]. Le programme à étudier est d'une telle ampleur qu'il est en partie seulement traité sous forme de cours. Le reste, étudié par les élèves dans le livre et en dehors des heures du cours, est repris en classe par une interrogation accompagnée d'explications complémentaires et d'un plan donné par les professeures.

Niort, petit établissement provincial dépourvu d'une préparation instituée, ne peut concurrencer les grands lycées parisiens. Par conséquent, Eugénie sait gré encore une fois à ses professeures de sciences d'avoir réussi à la préparer « tranquillement » et de lui avoir ainsi épargné le « surmenage qui caractérise les classes de préparation aux grandes écoles »[34]. Amélie s'inquiète tout de même de la santé de l'adolescente. Selon le discours médical de l'époque, une fille n'est-elle pas après tout, de par sa constitution physique, peu adaptée au travail intellectuel et donc exposée aux fatigues de la préparation intensive que requiert un concours difficile – du moins davantage qu'un garçon, puisqu'elle doit faire preuve de plus de volonté et de ténacité dans l'effort que ce dernier[35] ? Elle conseille à Eugénie de prendre quotidiennement une portion de l'huile de foie de morue qu'elle-même avait pris soin de lui envoyer et de se ménager. Elle l'exhorte aussi à modérer ses ambitions exagérées : préparer parallèlement Sèvres et le baccalauréat, c'est risquer sa santé d'autant qu'Eugénie souffre de plus en plus de « malaises » et que les douleurs d'estomac semblent avoir repris : « Tous les succès du monde, lui écrit-elle en avril 1900, ne compenseraient pas le mal que tu pourrais faire ».

La perte prématurée de son aînée en 1896 justifie pleinement l'inquiétude matemelle. Quoi qu'il en soit, en 1901, le médecin qui signe

---

[33] Pour la section scientifique : Fénelon et Versailles à Paris, Bordeaux et Marseille en province. V. L. Efthymiou, *Identités de femmes…, op. cit.*, t. 1, p. 177-180.

[34] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc.cité ; *ibid.*, Écrits personnels divers, 1 AP 34.1, doc. cité.

[35] Charlotte Foucher, « Le Péril bleu. Images psychopathologiques de la femme artiste au passage du siècle » *in* Éric Darragon & Bertrand Tillier (dir.), *Image de l'artiste, Territoires contemporains*, nouvelle série – 4, mis en ligne le 3 avril 2012, disponible sur <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/image_artiste/Charlotte_Foucher.html>.

le certificat médical indispensable pour qu'Eugénie puisse se présenter au concours de Sèvres certifie que la jeune candidate de 19 ans « est de bonne constitution et exempte de toute infirmité ou lésion organique ». Elle peut alors « sans inconvénient suivre le cours de Sèvres et supporter les fatigues de l'enseignement »[36]. En cas de succès, un nouvel examen médical est prévu : il est destiné à établir qu'aucun changement ne s'est produit dans la santé de la future Sévrienne depuis la date de son admission à concourir. Ce souci dénote – je me répète ici bien évidemment – la ferme conviction chez les responsables pour le recrutement des boursières d'État que la constitution physique des jeunes filles, déjà fragile par « nature », peut être aggravée par un travail intellectuel soutenu.

Le rythme de travail d'Eugénie s'accélère progressivement. Pour elle, le but à atteindre est fort important. Elle le répète souvent dans ses lettres : « gagner [sa] vie au plus vite », « arriver [même] à une belle situation par son travail » devrait lui permettre d'« aider ses parents »[37]. Cette ambition est renforcée par une vocation scientifique et pédagogique manifestée au long des années. Inspirée par l'exemple de ses professeures, elle veut faire comme elles : « c'est-à-dire enseigner et ouvrir à d'autres le chemin à la connaissance et aux joies de la pensée »[38].

Nécessité ou vocation, nécessité et vocation : devenir Sévrienne revêt pour la jeune lycéenne le caractère d'une aspiration existentielle plus globale, dans la mesure où elle est aussi intrinsèquement liée à la réussite professionnelle et sociale que ce statut promet. Dès lors, la préparation au concours d'entrée à la prestigieuse école féminine devient en 1900 absolument prioritaire[39].

Le lycée de Niort y présente deux candidates munies du diplôme de baccalauréat : Eugénie Feytis et Alix Lambert. Fille d'un professeur d'anglais, cette dernière est liée à Eugénie d'une solide amitié. D'ailleurs, les deux lycéennes ont les mêmes rêves, les mêmes ambi-

[36] AN/F17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton.

[37] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 7 mai 1900, 9 janvier 1901.

[38] *Ibid.*, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité ; *ibid.*, Écrits personnels divers, 1 AP 34.1, doc. cité.

[39] « Te voilà convoquée pour le Baccalauréat à Poitiers jeudi ; tant pis pour Poitiers que tes idées soient toutes à Sèvres. Si tu y tiens tu passeras en Octobre. » *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 17 juillet 1900.

tions. Les épreuves ont lieu à Poitiers. Cette période fiévreuse de la vie d'Eugénie prend forme à travers les lettres de sa mère. La directrice du lycée et quelques-unes des professeures accompagnent les élèves pour les soutenir moralement. Eugénie, qui n'a pas eu le temps de finir sa composition de chimie, ne croit plus fermement à son succès. Son père se rend à Niort, où on le renseigne sur la difficulté des « devoirs » proposés aux candidates en mathématiques et en physique[40]. Bientôt les résultats sont annoncés : Alix échoue, mais Eugénie est reconnue admissible. Sur sa notice individuelle, le président du jury marque à l'encre violette : « très bonne élève. De l'intelligence, du travail, du sang-froid ».

La candidate peut donc se présenter à l'oral qui a lieu à Sèvres même. À tous points de vue, ce premier voyage à Paris a dû lui paraître comme un événement majeur. Elle doit l'entreprendre toute seule et Amélie Feytis, qui probablement n'avait jamais non plus jusque-là quitté sa région natale, s'en inquiète : après tout, Eugénie n'a que 19 ans. Il est émouvant de lire les longues lettres qu'elle adresse à sa fille. Elles regorgent de conseils pratiques « aussi nécessaires au corps comme les études à l'esprit » : la jeune fille doit penser à avoir dans son petit sac à main du chocolat, un citron, des acides, car « par ces chaleurs on se trouve incommodé » ; à porter son chapeau noir pour ne pas abîmer son chapeau blanc ; à emporter deux jupons de dessous noirs, des corsets, un cache-poussière, ses plus larges bottines, ses souliers vernis, une chemise, une flanelle, des bas, des mouchoirs… La liste des « précautions » à prendre est sans fin. Elle comprend encore des conseils sur le compartiment à choisir, l'attitude à adopter envers les autres voyageurs (« n'accepte les complaisances de personne », l'exhorte Amélie), des astuces sur la manière de veiller à ses affaires personnelles et à son argent…[41]

Pendant ce mois de juillet 1900, la chaleur est insupportable et les horaires de train fort incommodes. Il est très probable que, le lundi 16 juillet, Eugénie prit finalement l'express (Paris-Bordeaux via Saumur, Thouars, Niort), que l'administration des chemins de fer de l'État avait mis en service depuis juillet 1886. Mais il fallait encore passer par Saumur, Chartres[42]… Elle voyage en compagnie d'un couple

[40] *Ibid.* : lettre d'Eugène Feytis, 14 juin 1900.
[41] *Ibid.* : lettre d'Amélie Feytis, 14 juin 1900.
[42] Michel Harouy, *De Saumur à Poitiers par le rail*, Turquant, Éditions Cheminements, 2006, p. 236. Sur le mélange de crainte et d'attirance pour le monde en mouvement qui

de « gens honorables qui connaissent bien [la] famille » Feytis et arrive à Paris lundi soir à 20h00, après dix heures de voyage environ[43]. Est-elle accueillie par la famille de son oncle Charles-Alexandre Menant militaire retraité qui habite Paris ? Curieusement, les lettres de sa mère restent silencieuses sur une question qui avait sûrement dû beaucoup la préoccuper.

L'oral est prévu pour le lendemain à 8h00 du matin. En train suburbain, elle traverse le vallon et les coteaux boisés de Sèvres et, arrivée sans doute en haut du parc de l'École, elle aperçoit de loin le bâtiment de l'École perdu derrière la verdure. Comment a-t-elle vécu cette nouvelle expérience ? A-t-elle pu répondre aux questions du jury, d'autant plus qu'elle n'avait pas eu le temps d'étudier tout le programme des sciences naturelles ? A-t-elle gardé son sang-froid ? Impossible de savoir, ses propres lettres n'ayant pas été conservées[44]. Jeune provinciale, elle s'est peut-être sentie isolée face au groupe compact, « très en vue », car de loin « le plus nombreux », des élèves de Fénelon, un des plus grands lycées parisiens. Dans les romans ou les mémoires publiés à cette époque par d'anciennes Sévriennes, les Féneloniennes apparaissent solidaires, dynamiques, sûres d'elles-mêmes. « À nous les premières places, s'exclame une héroïne de Gabrielle Reval, à vous les autres, s'il en reste »[45]. Les statistiques justifient cet air de supériorité : au début du XXe siècle, les Sévriennes sont recrutées en grande partie parmi les Féneloniennes. Celles-ci, majoritairement Parisiennes – Fénelon ne disposant point d'internat –, sont préparées au concours par une équipe de professeures expérimentées et compétentes[46]. La future belle-sœur d'Eugénie, Marie

défile devant le regard des voyageurs du XIXe siècle, v. Tommaso Meldolesi, « Le chemin de fer entre XIXe et XXe siècle : manifestations de l'inquiétude se penchant vers la folie pendant le voyage en train et à la gare », *Conserveries mémorielles*, n° 17, 2015, mis en ligne le 07 juin 2015, consulté le 28 décembre 2017, disponible sur <http://journals.openedition.org/cm/2070>.

[43] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 17 juillet 1900.

[44] Sa mère les avait pourtant gardées dans une boîte.

[45] Gabrielle Reval, *Les Sévriennes - Primary Source Edition*, 17e édition, Paris, Ollendorf, 1907, p. 2. *Cf*. Jeanne Paul Crouzet-Benaben, *Souvenirs d'une jeune fille bête*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1971, p. 386.

[46] La clientèle de « sixième » s'oriente progressivement vers les lycées qui ont le plus de succès : alors qu'en 1893, quinze établissements envoient à Sèvres les élèves de la 13e promotion, en 1904, avec le nombre des élèves, c'est également celui des centres de préparation qui diminue et se limite à trois lycées provinciaux (Besançon, Bordeaux, et

Cotton, en fait partie. Le récit d'une autre ancienne Sévrienne, Jeanne Benaben, permet de se faire une idée de la manière dont se déroulent les épreuves orales : « Nous étions réparties, écrit-elle dans les différentes classes suivant la nature des épreuves à subir. Je me souviens surtout de l'épreuve de morale. Pour répondre aux interrogations, il fallait quitter les bancs de la classe où étaient massées les candidates, et monter sur la chaire, à côté du professeur-examinateur »[47].

Les résultats du concours sont annoncés le 19 juin. Eugénie avait échoué. Déçue, elle ne s'attarde probablement pas à Paris, bien que son père l'eût encouragée à y prolonger son séjour, afin de visiter la ville. Ce retour anticipé est aussi suggéré par l'interruption de la correspondance maternelle jusqu'à la rentrée de 1901.

Après avoir passé de longues vacances reposantes chez elle, Eugénie commence sa dernière année au lycée de Niort. Elle s'annonce difficile, puisque la jeune élève avait pris la décision de présenter à la fois le concours d'entrée à Sèvres et à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses. Car, finalement, ce qui lui semble être prioritaire, c'est de se faire une situation qui lui permette de gagner honorablement sa vie. D'autant qu'elle doit aussi tenir compte d'un paramètre supplémentaire : le nombre limité des fois qu'une candidate a droit à se présenter à Sèvres.

De Tonnay-Charente, ses parents l'encouragent et la soutiennent par tous les moyens. Son père se rend souvent au lycée pour la voir et pour se renseigner de son progrès auprès de professeures qui se veulent rassurantes. C'est en ces termes que son père lui écrit, la veille du concours : « Le moment des grandes épreuves pour toi va commencer. [...] j'ai confiance ; je sais que tu as fait tout le possible pour réussir ; je le désire de tout mon cœur pour te récompenser de la grande somme de travail que tu as fourni depuis le commencement de tes études ; ce serait pour nous tous une grande satisfaction »[48].

Toulouse) et deux de la capitale (Fénelon et Versailles). Sous ce rapport, le succès en 1901 d'Eugénie et des professeures du petit lycée de Niort apparaît comme un véritable exploit.

[47] J. Crouzet-Benaben, *op. cit.*, p. 387. Jeanne Crouzet-Benaben, élève de la promotion de 1888, est, depuis 1909, la responsable de la rubrique de la *Revue universitaire* intitulée « Le Bulletin de l'enseignement secondaire des jeunes filles ». Petite revue insérée dans la grande, elle paraît dans chaque numéro et ambitionne de devenir une tribune des agentes de l'enseignement secondaire féminin.

[48] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Eugène Feytis, 14 juin 1901.

Le dimanche 16 juin, dans une chaleur insupportable, les trois candidates du lycée de Niort, dont son amie Alix, prennent ensemble le train pour Poitiers. Comme en juin 1900, professeures et directrice s'y rendent également pour les encourager, leur donner quelques derniers conseils, leur offrir des moments de distraction. Leur succès est important. Il en va de la réputation de l'établissement et de l'honneur des professeures certainement, mais il y a plus. Au cours d'une scolarité qui peut durer plusieurs années, une amitié affectueuse, des liens intimes ont pu s'établir entre des enseignantes dévouées à leurs fonctions et des élèves douées pour les études. Ainsi, à Poitiers, la directrice du lycée invite Eugénie chez des amies à elle : « C'est plus qu'une Directrice, tient à lui rappeler sa mère, c'est une amie »[49].

L'écrit a lieu à l'école normale de la ville, du 17 au 20 juin, et comporte quatre épreuves : physique, langue vivante, sciences naturelles et chimie. La chaleur étouffante n'aide sûrement pas les candidates. À la fin des épreuves, Eugénie est davantage satisfaite d'elle-même que l'année précédente. De retour à Niort, elle rencontre sa mère qui tenait absolument à venir la voir, pour quelques jours, avant l'écrit du concours d'entrée à Fontenay-aux-Roses. Elle passe le dernier examen le 29 juin. Entretemps, elle apprend son admissibilité à Sèvres. Ainsi, le 13 juillet, Eugénie se rend de nouveau à Paris pour passer l'oral. Même long voyage solitaire en train – Alix ayant encore une fois échoué à l'écrit ; mêmes conseils de la part de sa mère, qui lui écrit tous les jours. Amélie s'est même arrangée pour que quelqu'un vienne la chercher à son arrivée à Paris. Par l'intermédiaire de ses connaissances, elle arrive aussi à lui trouver une chambre dans un « couvent ». L'annonce de son admissibilité à Fontenay la laisse indifférente, puisque, cette fois-ci, après un oral brillant, elle est définitivement reçue au concours d'entrée à Sèvres. À Tonnay-Charente ses parents, pleins de joie, se permettent de petites « folies ». Eugène s'achète « en l'honneur » de la nouvelle Sévrienne deux pantalons et deux chapeaux, Amélie, elle, se limite à de petites touches de coquetterie : elle se fait par exemple regarnir son chapeau « en tulle grec ». Ainsi endimanchés, ils vont se promener « tous les deux dans les bois »[50].

[49] *Ibid.* : lettre d'Amélie Feytis, 21 juin 1901. Tant Eugénie que son amie Henriette ne cachent pas leur affection pour leur directrice. Cette dernière écrit notamment au sujet de Mlle Duponchel : « Voilà encore une affection que le temps n'amoindrit pas ». *Ibid.*, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : lettre non datée.

[50] *Ibid.*, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis : 18 juillet 1901.

Eugénie est une des quatre scientifiques qui forment la 21e promotion de l'École. Deux de ses nouvelles compagnes avaient été admissibles, comme elle, au concours de 1900 ; aucune n'est pourtant bachelière.[51]. Classée troisième, elle est enfin « au comble de ses désirs »[52]. Elle doit bien évidemment signer l'engagement qui la voue pour dix ans à enseigner dans les lycées publics de jeunes filles[53] pour recevoir en contrepartie, de la part de l'État, instruction, logement et nourriture pour trois ans, mais point de pension ni de pécule comme les Ulmiens[54]. Elle arrive à Sèvres en octobre. Elle ne devait quitter l'établissement que quarante ans plus tard.

[51] La section littéraire compte dix recrues. Au concours de 1901, la concurrence fut intense. Selon les données fournies par le livre du cinquantenaire de l'École, l'année suivante 110 candidates prennent part au concours ouvert pour l'obtention de dix littéraires et quatre scientifiques toujours. A. Amieux, *op. cit.*, p. 156.

[52] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 1er juin 1901.

[53] Conformément à l'arrêté du 3 avril 1882. Document du 18 octobre 1901. AN/F17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton.

[54] Contrairement aux Normaliens qui reçoivent une indemnité mensuelle de 200 francs, les Sévriennes sont bien plus pauvres. C'est dans les années 1930 que ces dernières allaient avoir droit à un pécule comme leurs camarades de la rue d'Ulm. Toutefois en 1939, « la pension et le pécule des élèves internes » continuent d'être inférieur de 40 % à ceux des élèves de la rue d'Ulm. V. L. Efthymiou, *Identités…, op. cit.*, p. 164.

CHAPITRE III

Sévrienne à l'aube du XXe siècle

> *Le métier de professeur est, je pense, l'un des plus beaux métiers qui soient au monde*.
>
> BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 29, doc.cité.

Quand Eugénie Feytis entre à Sèvres en 1901, Gabrielle Reval venait juste de publier son premier roman, *Les Sévriennes*, critique virulente de la préparation intellectuelle, morale et professionnelle des futures professeures des lycées et collèges publics à la fin du XIXe siècle. Cette ancienne Sévrienne rejette surtout la morale stoïcienne prêchée à Sèvres par une directrice nourrie de la pensée d'Epictète, de Kant et d'Emerson, Mme Jules Favre – Mme Ferron dans le roman – et refuse d'intérioriser ses leçons qui encouragent le sacrifice du corps féminin et du bonheur des sens au profit d'une existence entièrement dévouée à l'œuvre d'éducation et à la pratique du devoir. Comme d'autres lycéennes, Eugénie a lu le roman de son ancienne professeure, qui provoque un véritable scandale à sa sortie, et en a longuement discuté avec son amie Henriette Robin. Les échos de cet échange sont perceptibles dans les lettres de cette dernière. Leur jeune âge aidant, les deux amies furent plutôt touchées par le romantisme du sacrifice amoureux mis en scène, version romancée de l'expérience intime de Gabrielle Réval[1], qu'impressionnées par les griefs de l'auteure concernant le sort

[1] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : lettres non datées et lettre de septembre 1900 : « lorsque nous lisions ensemble [*Les Sévriennes*]. […] J'ai pleuré comme une Madeleine à la mort de Charlotte. Il est vrai que j'avais le cœur plus gros que la tête à l'avance. Pauvre Charlotte ! Je ne sais trop encore que penser de ce livre. Je les plains beaucoup. Elle et lui ; il me semble qu'il ne doit y avoir rien de plus terrible que d'aimer aussi passionnément le fiancé d'une amie morte. Comme toi Jenie, ce que je trouve mauvais, ce n'est pas la décision de la fin, le don, … mais c'est ce parjure ». En 1902, elle voit à toutes les vitrines de Saintes et de La Rochelle le second roman de Reval, *Les*

réservé aux professeures des lycées féminins. « Cette vie-là me fait horreur, s'exclame une héroïne du deuxième roman revalien. Je ne suis pas assez parfaite pour faire une Apôtre »[2]. Voilà comment cette jeune fille justifie sa décision d'abandonner la préparation au concours d'entrée à Sèvres.

1. L'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres : s'installer

Pour une candidate telle qu'Eugénie, que peut représenter Sèvres au tournant du siècle ? Pense-t-elle, comme Jeanne Benaben (promotion de 1888), que toutes les élèves de l'École sont « des "étoiles", tous les professeurs sûrement des génies »[3] ?

Elle connaissait Sèvres au travers des récits de sa directrice et de ses professeures de lycée, dont elle admire le savoir et le dévouement : des anciennes élèves de cette grande École elles-mêmes, elles lui avaient appris à l'aimer « par avance ». Lui avaient-elles parlé de l'âme de la maison, de la directrice protestante et républicaine Julie Favre décédée en 1896[4] ? Sans doute. D'ailleurs, les « lectures du mercredi de Mme la Directrice » étaient inspirées de la coutume analogue introduite par Julie Favre à Sèvres pour déclencher et alimenter la conversation avec les élèves. Peut-être, sa professeure de lettres, Marguerite Aron (promotion de 1893) lui avait-t-elle évoqué la célèbre cérémonie du « bonsoir », devenue au cours des quinze années de direction de Mme Jules Favre une autre tradition sévrienne : pratiquement toute l'école défilait chez elle après le dîner, pour lui souhaiter le bonsoir et échanger avec elle quelques réflexions, sorte de bilan de la journée et « d'examen de conscience » à la fois. En 1901, Aron décrit longuement cette cérémonie dans un texte autobiographique paru dans *L'Enseignement secondaire des jeunes filles*, revue dirigée par le

Lycéennes, paru cette même année. Mais elle hésite à l'acheter : « J'ai vu à une quatrième page de journal une réclame qui ne me dit rien. À côté de trois fois ce titre *Lycéenne* une petite jeune fille vue de profil avec un petit nez en l'air, une taille trop cambrée, une serviette sous le bras ».

[2] Gabrielle Réval, *Lycéennes*, Paris, Ollendorf, 1902, p. 354-355.

[3] J. Crouzet-Benaben, *op. cit.*, p. 386.

[4] Institutrice, puis maîtresse de pension, Julie Velten avait épousé peu après 1870 Jules Favre, décédé en 1881. À ce moment-là, elle accepta la direction de la nouvelle école normale supérieure destinée à la formation pédagogique et scientifique du corps professoral de l'enseignement secondaire féminin nouvellement institué.

promoteur de l'institution Camille Sée. Réponse en substance aux griefs formulés par Reval dans *Les Sévriennes*, il devait être publié en 1912 sous le titre *Le Journal d'une Sévrienne*[5].

À la rentrée de 1901, Eugénie ne pénètre pas pour la première fois « dans l'enceinte sacrée » de l'École. À l'occasion de l'épreuve orale des concours de 1900 et de 1901, elle avait par deux fois déjà franchi le seuil du pavillon central surmonté d'un fronton orné de l'horloge de l'ancienne Verrerie royale. Est-elle au courant que dans ces mêmes lieux avait été installée en 1756 la manufacture de porcelaine de Sèvres, fondée sur l'initiative de la marquise de Pompadour ? Peut-être pas encore, mais elle devait assez rapidement se familiariser avec l'histoire des lieux.

L'édifice imposant de l'École, œuvre de l'architecte Lindet, adossé à la colline de Meudon, figure sur plusieurs cartes-photos éditées à la fin du XIXe siècle. On y voit une bâtisse majestueuse, d'une ordonnance toute classique, longue de 130 mètres et haute de quatre étages. Les extrémités de la grande façade rectiligne sont flanquées de deux ailes. Une longue allée de marronniers sépare le pavillon central de la Grand-Rue de Sèvres où se trouve l'entrée principale fermée par une haute grille de fer forgé. C'est la même rue, dont le pavé historique avait vu passer le 5 octobre 1789 le cortège des 5 000 femmes qui ramenait à Paris Louis XVI et sa famille.

Sans doute, Eugénie arrive-t-elle à Sèvres tard dans l'après-midi encombrée de paquets et de malles. Au fond du vestibule, un court escalier tournant, massif et sombre, la conduit à l'étage supérieur. Elle a peut-être l'occasion d'admirer le « magnifique escalier » d'honneur qui, agrémenté de fenêtres sur la façade, se développe à gauche de l'entrée principale jusqu'à la « Grande Bibliothèque » aux portes en bois massif, sculptées et couronnées de guirlandes qui encadrent le médaillon du roi et les armes de France ; un grand portrait du roi y fait face. Eugénie a dû suivre les autres jeunes filles à l'étage supérieur et regarder par les fenêtres la cour intérieure couverte d'un fin cailloutis et plantée d'éternels platanes, ainsi que les paysages, devenus classiques, des terrasses, des couloirs conventuels et du parc qui s'élève à hauteur et grimpe sur la colline. Peut-être, aperçoit-elle le « pavillon Lulli », cher à plusieurs générations de Sévriennes, petite construction gracieuse du XVIIe siècle à trois arcades que rejoint un double escalier de pierre. Des escaliers et des couloirs se succèdent sans fin. La voici

[5] Marguerite Aron, *Le Journal d'une Sévrienne*, Paris, Felix Alcan, 1912.

errant à la recherche de sa chambre. Tout en haut, dans le couloir avec la longue rangée de portes numérotées, elle repère son gîte. « Un instant de surprise et d'émotion ».

Elle a enfin une « chambre à elle », dont l'importance pour le travail intellectuel féminin devait être mise en valeur quelques trente années plus tard par Virginia Woolf. Elle peut alors l'arranger selon son goût personnel. Sur une carte-postale conservée dans ses papiers, on voit l'intérieur d'une chambre du troisième étage : un lit, une table de travail placée sous la fenêtre, une cheminée, une commode, une étagère. Des meubles « d'uniforme » selon l'expression de Marguerite Aron qu'Eugénie essaya d'embellir en recouvrant son lit de coussins et d'un couvre-lit fleuri, en ajustant la nouvelle garniture de table que lui avait préparée sa mère, en apportant des bibelots et des gravures, en ornant les sièges d'étoffes claires. Son père fabriqua une bibliothèque pour qu'elle puisse garder chez elle ses livres. À cette chambre, manque évidemment l'eau courante, privilège directorial. Les salles de bains et quatre douches communes se trouvent tout en bas, au sous-sol. Mais, en comparaison avec les lavabos de la pension à Niort qu'elle partageait avec les autres filles, ce petit confort a dû l'impressionner[6].

Une photo de cette période[7] montre Eugénie, fine, habillée d'une jolie robe blanche avec corsage drapé à col noir montant – que sa mère avait dû lui confectionner –, en train de servir à l'heure du goûter, le thé à ses compagnes de promotion, dans sa chambre tapissée d'un papier peint aux motifs caractéristiques de la Belle Époque. Elle fixe l'objectif. On voit sur la table-servante, couverte de la petite nappe blanche que son amie Henriette lui avait offerte au début de l'année 1902, un service à thé en faïence blanche et deux petits vases avec de belles fleurs. Un dessin de la Vénus de Milo, acheté sans doute lors d'une visite au musée du Louvre, orne le dos de la porte. Accrochée au mur, une grande gravure représente un bouquet de chrysanthèmes rappelant ceux que ses parents cultivent à Tonnay-Charente. C'est en bas, au coin droit de l'encadrement de cette image qu'Eugénie avait coincé la photo d'Amélie. Sa mère la lui avait envoyée sans doute pour lui rappeler quotidiennement sa présence : « Regarde ma photographie,

[6] Jeanne Benaben, de onze ans son ainée, ne manque pas non plus de marquer son agréable surprise : « cette moderne École de Sèvres où les élèves avaient [...] une doucheuse ! Décidément, je montais de grade ». J. Crouzet-Benaben, *op. cit.*, p. 450.

[7] « Madame Cotton, une vie au service de toutes les causes généreuses », *Femmes du monde entier,* n° 3, 1967.

lui écrit-elle en décembre 1901. Tu vois que je n'ai pas l'air triste. C'est que, vois-tu, je pensais que c'était pour toi que j'étais là et que, pendant trois ans, tes yeux se lèveront vers ce carton et qu'il fallait te montrer une mère à l'air heureux d'avoir une si bonne fille »[8].

Autour de la table, ses deux amies de promotion. Leurs postures, leurs robes, leurs coiffures indiquent que le long XIXe siècle empiète sur le XXe. À droite, débout, Anna Cartan, « *le* cacique » de la promotion et à gauche, assise, la « très gentille », selon l'expression d'Amélie, Marthe Baillaud, reçue seconde à Sèvres. Cette dernière venait d'une grande famille d'astronomes : son père, Benjamin Baillaud, était le directeur de l'Observatoire de Toulouse ; quant à ses oncles, Jules Tannery et Edmond Bouty, ils furent, le premier, sous-directeur de l'École normale et, le second, professeur à la Sorbonne. De quelques années plus âgée que ses compagnes, Anna Cartan était, pour sa part, issue d'une famille de propriétaires fonciers du Dolomieu dans l'Isère. Elle avait suivi un itinéraire de professeure d'école normale avant de prendre la décision de préparer au lycée de Lyon le concours de Sèvres. Elle est en outre la petite sœur du mathématicien Élie Cartan et la tante d'Henri, futur gendre du célèbre physicien et patron d'Eugénie au laboratoire de Zurich, Pierre Weiss. Une amitié romantique de jeunes filles se développe entre les trois Sévriennes qui se confient leurs « émotions les plus intimes », se partagent « les admirations qui [les] enlèvent absolument »[9].

De la photo décrite plus haut est absente la quatrième élève de la promotion de 1901, la Parisienne et Fénelonienne Madeleine Routaboul, orpheline de père[10]. Est-ce tout simplement parce que c'est elle qui prend la photo ? Ou bien, « trop fière pour entrer en intimité avec vous trois », comme écrit Amélie à sa fille en décembre 1901[11], elle ne participe pas à cette petite cérémonie sévrienne ? Dans son témoignage, paru dans la revue *Sévrienne d'hier et d'aujourd'hui* quelques mois

[8] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Eugène Feytis, 18 décembre 1901.

[9] *Ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettre d'Eugénie, 23 septembre 1902. Une partie des lettres échangées entre Eugénie et Marthe pendant la pause des vacances d'été est conservée dans les archives du fonds Eugénie Cotton.

[10] C'est sa mère, employée à la Caisse nationale d'Épargne qui, en 1901, signe l'engagement décennal en tant que tutrice. AN/F17/23207, dossier de carrière de Madeleine Besseteaux-Rotaboul.

[11] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 18 décembre 1901.

après la mort d'Eugénie Cotton, Marthe Baillaud se souvient : « Elle n'avait ni notre mentalité ni nos goûts ; nous l'avons traitée en bonne compagne, mais elle n'a jamais fait partie du groupe si étroitement uni que nous avons si rapidement formé, que nous avons baptisé "la promo", et qui avait pour totem le loup. Pendant deux ans, la promotion a eu quatre membres, la "promo" trois »[12]. Il se peut aussi que la photo soit tirée après le départ de Madeleine de l'École : en juillet 1903, celle-ci échoue au certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire de jeunes filles que les Sévriennes passaient à la fin de leur deuxième année d'études et doit en conséquence quitter Sèvres[13].

Ce goûter dans la chambre d'Eugénie, moment de réjouissance et de détente après les cours, est, à l'époque où elle arrive à l'École, un « élément essentiel d'une vie de Sévrienne »[14]. Dans les faits cependant, elle transgresse le règlement précis et sévère de 1883, selon lequel les élèves « ne peuvent se retirer dans leurs chambres qu'à dix heures » pour passer la nuit. D'où l'absence de prévision de chauffage par calorifère à air chaud. Pour chauffer leur petit « home » le soir ou tôt le matin, les Sévriennes reçoivent quotidiennement trois bûches. Eugénie, comme d'autres, arrive à en mettre en réserve quelques-unes et peut alors recevoir autour de sa table à thé ses compagnes. Sa mère, toujours attentive et inquiète de sa santé, lui envoie de son côté une bouillote pour les nuits froides d'hiver.

De petites transgressions anodines sont toujours permises dans un établissement où règne encore la même discipline libérale qu'avait initiée la première directrice Mme Jules Favre. Reposant sur une morale privilégiant le sentiment du devoir et le souci de la liberté personnelle, elle met l'accent sur le développement d'un individualisme qui sert surtout à former des fonctionnaires « responsables et libres ».

---

[12] Marthe Privat-Baillaud, « Eugénie Feytis, Sévrienne de la 21e promotion, *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 50, décembre 1967, p. 9.

[13] AN/F17/23207, dossier de carrière de Madeleine Besseteaux-Rotaboul. Nous reviendrons plus loin sur les concours d'aptitude à l'enseignement secondaire féminin.

[14] De pareilles réunions sont immortalisées sur d'autres photos également conservées dans les archives de l'Association des Élèves et Anciennes Élèves de Sèvres. ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, collections de photos : collection de Catherine Schulhof. Entre les deux guerres, ces séances intimes sont déjà considérées comme une institution : « Qu'ils sont gais, ces goûters où, réunies quatre ou cinq dans quelque chambre autour d'alléchantes brioches, on rit, on s'anime, on juge sans appel les plus subtiles questions de littérature, les plus profonds problèmes de philosophie ! ». M. C., « La Sévrienne littéraire », *Le Cinquantenaire…, op. cit.*, p. 413. En tant que répétitrice, puis maîtresse adjointe, Eugénie Feytis-Cotton allait souvent être invitée par ses élèves à y assister.

Par ailleurs, c'est aussi l'usage qui adoucit le règlement. Certes, la cloche règle encore les occupations des Sévriennes. Sauf le dimanche, elle sonne le réveil à six heures et demie du matin ; le soir, tous feux doivent être éteints à dix heures et demie. Mais, en dehors des heures de conférences, chaque élève répartit son temps à son gré entre la solitude et la vie commune, le travail et le repos. On travaille partout : à l'étude et à la bibliothèque, où l'on consulte les livres enfermés dans des placards à vitrines ornées de sculpture, dans les salles où se trouvent « les collections de zoologie, des fossiles, des pierres, des oiseaux empaillés »[15], dans les classes, si on a besoin du tableau noir, dans sa chambre même. Et on travaille beaucoup : trente à trente-quatre heures pendant les deux premiers trimestres de l'année scolaire, bien davantage pendant le troisième. À ce travail personnel assidu et persistant, il faut ajouter vingt à vingt-deux heures de conférences et cinq à six heures par semaine d'exercices, de compositions écrites ou d'interrogations[16].

Le spectre du surmenage préoccupe alors l'administration de l'École qui veille de près sur l'état physique et moral des élèves. Un registre manuscrit contenant les noms d'élèves de l'année 1925 accompagnés d'observations est indicatif de l'importance qui est donnée à la santé des Sévriennes. On fait attention au nombre des repas pris, au poids des jeunes filles, à leurs différents malaises (rhumes, toux, crises d'entérite) et à leur état moral ; on évalue leur fatigue. Parfois on propose une semaine de repos ou même un congé plus long pour donner la possibilité aux plus faibles physiquement de se remettre et de « pouvoir supporter les fatigues » d'un cursus exigeant[17].

À ce tournant de siècle, la « promo » de 1901, « le groupe le plus remarquable de l'École »[18], s'adapte vite à ce rythme de travail intense.

---

[15] J. Crouzet-Benaben, *op. cit.*, p. 451.

[16] L. Efthymiou, *Identités…, op. cit.*, p. 161.

[17] AN/20080426/71, Registre relatif à la vie scolaire. Ce registre consigne, semaine après semaine, des renseignements relatifs à l'exactitude (cours, repas, entrées et sorties, lumière), à la tenue des chambres ainsi qu'à la santé de chaque élève, à la suite de quoi sont recensées les sorties et activités effectuées dans la semaine ainsi que diverses informations (tournées de nuit, ouvrages manquants à la bibliothèque, etc.).

[18] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b, Lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettre de Jeanne-Frédérique Renault, 14 septembre 1953. Alors que la promotion scientifique de 1901 se présente comme un groupe très uni, Jeanne-Frédérique Renault (promotion 1902) tient à souligner le « lien promotionnel très faible » à ce moment-là, à Sèvres. Elle se rappelle les discussions politiques ou religieuses plutôt aigres et surtout « l'opposition Sciences-Lettres » : « Il

Mais elle doit en outre se montrer à la hauteur d'un niveau d'études qui s'élève au cours de cette période grâce à l'introduction « de méthodes de l'Enseignement supérieur » à l'École. Sous ce rapport, la 21e promotion est bien pour les scientifiques une « promotion charnière », selon l'expression de Marthe Baillaud, « objet de modifications imprévues, non seulement des programmes des études, mais même des débouchés ouverts aux élèves. Plus que toute autre la destinée d'Eugénie devait en être changée ; aussi convient-il de s'y arrêter »[19].

2. La 21e promotion scientifique : études et distractions

Quand Eugénie Feytis entre à Sèvres, la période héroïque des débuts de l'institution que relate Réval dans ses *Sévriennes*, étroitement associée à la direction de la protestante Mme Jules Favre, est révolue. À la mort de la fondatrice en janvier 1896, c'est Mme Marion qui est appelée à la tête de l'École. Sur la photo publiée dans le livre consacré à l'histoire des cinquante premières années de Sèvres, on voit une femme bien plus jeune que sa prédécesseure. Brune, au regard sérieux, elle porte les marques de son deuil et de sa fonction : robe noire aux manches bouffantes, chignon austère et raie au milieu dégagent une impression de rigidité. Cette mère de cinq enfants est la veuve du professeur de sciences de l'éducation à la Sorbonne et promoteur des programmes de morale pour les lycées féminins Henri Marion. Une approche biographique de la deuxième directrice de Sèvres semble presqu'impossible, en raison de la pauvreté des informations disponibles sur sa personne : malgré les fonctions importantes assumées, son dossier de carrière est fort mince et reste muet sur plusieurs aspects de sa direction (1896-1906).

Celle-ci coïncide avec le ralentissement des créations d'établissements secondaires féminins[20], ce qui affecte le rythme d'ouverture de nouveaux postes et conséquemment le nombre des places mises au concours. Ainsi s'expliquent la série de maigres promotions recrutées

faut reconnaître, note cette littéraire, que [...] les scientifiques abusaient du prestige, incontestable et incontesté, des récentes découvertes de réputation mondiale ; les littéraires se bornaient à refuser un traitement d'intelligences inférieures ou perverties par des études absurdes (je n'outre rien) ».

[19] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 7.

[20] F. Mayeur, *L'Enseignement secondaire des jeunes filles…, op. cit.*, p. 163.

entre 1896 et 1903 : quatre scientifiques et entre dix et douze littéraires par an.

En outre, en 1898, dans le cadre de la préparation à l'agrégation, est organisé pour la première fois un stage pédagogique au lycée de Versailles, dont la promotion de 1901 a sûrement profité. Cette initiative, réalisée sur les conseils du vice-recteur de Paris Octave Gréard, confirme l'orientation essentiellement pédagogique de l'École[21].

Mais, au cours de cette période, c'est surtout la relève de la garde dans les rangs des professeurs de physique, déclenchée par le départ, en 1900, du professeur de physique Lucien Poincaré nommé inspecteur général[22], qui est d'une importance capitale pour l'avenir de l'École. Sous l'influence du mathématicien Darboux, maître de conférences à Sèvres et doyen de la faculté des sciences de Paris, Poincaré est remplacé par deux jeunes physicien.ne.s qui viennent ainsi s'adjoindre au noyau primitif de l'équipe enseignante. Il s'agit de Marie Curie et de Jean Perrin, l'une et l'autre dans leur trentaine, l'une et l'autre futur.e.s prix Nobel. Ils allaient jouer un rôle décisif dans les transformations du contenu et des méthodes de l'enseignement scientifique à Sèvres. « C'était, écrit Marthe Baillaud, lancer deux brûlots dans un bâtiment bien gréé »[23].

a. Évolutions de l'enseignement scientifique à Sèvres au début du XXe siècle

Selon le témoignage tant d'Eugénie que de Marthe, jusqu'en 1900, l'équipe scientifique de l'École[24], restant fidèle à l'esprit promu par Gréard, avait délibérément évité d'orienter les élèves vers un travail de recherche. Est-ce parce qu'elle « ne fai[t] pas confiance à l'intelligence féminine », comme le suggère ironiquement Eugénie dans son récit autobiographique ? Peut-être. Dans tous les cas, note-t-elle en 1932, dans

[21] Gréard note le 1er février 1899 : « Je viens de prendre connaissance de votre intéressant rapport sur l'expérience pédagogique faite par les Élèves de l'École normale de Sèvres au lycée de Versailles. J'estime avec vous qu'elle a été heureuse et qu'il y a lieu de continuer. » Cité par A. Amieux, *op. cit.*, p. 162.

[22] Il s'agit du frère du futur président de la République, Raymond, et du cousin du célèbre mathématicien Henri Poincaré.

[23] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 8.

[24] Elle est composée de mathématiciens – tels Gaston Darboux, Paul Appel et Jules Tannery –, de disciples de Pasteur – le physico-chimiste Désiré Gernez – ou encore de naturalistes – les professeurs de botanique et de zoologie Philippe Van Tieghem et Edmond Perrier respectivement.

son discours prononcé à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de l'École, ces maîtres « n'envisageaient pas que [les Sévriennes] pussent elles-mêmes faire de la Science ». Ils se limitaient donc à leur transmettre la seule connaissance des résultats, présentée dans une sorte de synthèse de la Science à l'usage des femmes, et les mettaient au courant des progrès scientifiques, quand ils jugeaient que cette connaissance « servait l'éducation proprement féminine qu'on poursuivait » dans l'établissement. Malgré cette critique virulente, Eugénie n'oublie ni de noter que « Darboux faisait de l'enseignement supérieur malgré lui », ni de rendre hommage à Lucien Poincaré pour avoir initié depuis 1894 les Sévriennes à l'enseignement expérimental et développé chez elles le goût des manipulations. Elle souligne également le rôle de ce dernier dans l'amélioration des installations du laboratoire de chimie[25].

Ce sont Jean Perrin et Marie Curie, en d'autres mots, les artisans de la victoire de l'atomisme et de la découverte du radium, qui, à partir de 1900, s'engagent, modestement encore sans doute, à « associer » les Sévriennes « à la Science ». Par ses écrits – livres, articles ou hommages – Eugénie Cotton contribue à façonner l'icône de ces savants qu'elle compare « aux génies universels de la Renaissance, épris de vérité et de beauté » et « aux philosophes du XVIIIe siècle en marche vers un ordre nouveau »[26].

La polonaise Marie Sklodowska-Curie, mariée depuis 1895 à Pierre Curie, chef de travaux à l'École de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris, vient à l'École pour y donner deux conférences par semaine aux élèves de 1re et de 2e année. À l'époque, elle a déjà bien avancé sa thèse sur les rayons de Becquerel (commencée en 1898). Ses recherches s'inscrivent dans la dynamique du mouvement scientifique du tournant du siècle qui donne naissance à la « physique moderne »[27] et voit l'émergence d'une nouvelle génération de physiciens. En 1895, l'allemand Röntgen avait découvert les rayons X ; en France, le nouveau professeur de physique-chimie de la Sorbonne Jean

[25] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 25, doc. cité ; E. Cotton, « L'évolution de l'enseignement scientifique… », *op. cit.*, p. 218.

[26] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Hommages rendus à l'ÉNS, 1 AP 79 : Hommage à Jean Perrin.

[27] Celle qui explore la nature des nouveaux rayonnements et la structure de l'atome. Sur la définition de la « nouvelle physique », v. Paul Langevin, « La physique des électrons. Rapport au Congrès international des Sciences et des Arts, Saint-Louis, 1904 », *Revue générale des sciences,* 1905, p. 275-276.

Perrin cherchait à préciser la nature des rayons cathodiques et, en 1896, le physicien Henri Becquerel signalait à l'Académie des Sciences une propriété nouvelle due à l'uranium appelée aujourd'hui, d'après le terme inventé par Marie Curie, radioactivité. Ces rayons nouveaux ont tout de suite beaucoup intéressé le monde masculin, par excellence, des physiciens. La jeune licenciée de sciences était alors à la recherche d'un sujet de thèse. Elle eut une idée qui devait s'avérer féconde : elle voulut savoir si les « rayons uraniques » provenaient seulement de l'uranium. En deux ans, elle procéda à une extraordinaire série de découvertes passionnantes qui poussèrent son mari Pierre à abandonner ses propres recherches sur le magnétisme pour se consacrer lui aussi à la science nouvelle, où il apporta son expérience et ses instruments. Ensemble, dans un hangar mal chauffé et mal organisé, ils réussirent à découvrir en 1898 un élément nouveau, très radioactif, le radium. Les résultats de leur recherche furent publiés au cours des années 1899-1900. C'est à ce moment que les deux époux prirent la décision de chercher pour Marie un poste, afin d'augmenter les ressources du ménage. Le professeur de physique Henri Poincaré et le doyen Darboux, impressionnés par leur travail, leur offrirent leur soutien. Pierre Curie fut nommé chargé de cours de physique à la Sorbonne et enseigna auprès des étudiants de première année de médecine ; quant à Marie, récemment agrégée, elle accepta de donner des conférences de physique à l'École de Sèvres. Certes, elle n'était pas encore docteure, mais elle était déjà célèbre : la découverte du radium à elle seule justifiait pleinement une telle nomination. Elle fut la première femme à y être chargée d'un tel enseignement.

Elle ne fut pas très bien accueillie par les Sévriennes toutefois. Sa personne, sa froideur, qui selon Eugénie « masquait sa timidité », les trouble : est-ce parce qu'elle est femme et, de surcroît, étrangère ? Les élèves de la 20e promotion – à laquelle Eugénie Feytis faillit appartenir – se moquaient volontiers de son accent polonais qui les « choqua », de son mauvais français, qui contrastait avec le beau parler et la langue si pure de leurs autres maîtres. Pour railler les défaillances linguistiques de cette étrangère, la ridiculiser même, elles répétaient les phrases maladroites qu'elle utilisait et composèrent à son sujet une ritournelle, chantée sur l'air de « la Pompolaise », dont l'antiféminisme choque[28].

[28] « Et pendant que le prof bafouille /Le… le… le… pied en l'air, /Chacune de nous s'exaspère, /Croquant ses poses de travers ; /Et l'on dit tout bas : /"Dieu quel embarras !" / Serait-elle pas mieux à sa place / À cuisiner (remplacé par *physiquer* pour ne pas trop

Mais, surtout, elles apprécièrent peu ses cours qu'elles comprenaient d'ailleurs mal.

Même si l'expérience de l'enseignement lui fit encore défaut, Marie Curie s'aperçut rapidement de leur ignorance et essaya de pallier l'insuffisance de leurs connaissances sans avoir à rabaisser le niveau de son enseignement. À ses yeux, seule une révision des programmes du concours d'entrée pouvait lui permettre de continuer à Sèvres une œuvre pédagogique et scientifique de haut niveau. En attendant, il incombait aux conférenciers de dispenser aux élèves un supplément de connaissances surtout en mathématiques pour qu'elles pussent suivre les cours de physique. L'absence de programme précis à Sèvres le permettait. Elle rencontra certes des résistances, notamment celles du mathématicien Gaston Darboux qui faisait autorité à l'École, peu convaincu de la nécessité d'enseigner aux Sévriennes, destinées à devenir des éducatrices, des mathématiques supérieures, mais elle réussit aussi à s'assurer la collaboration d'Émile Picard, gagné à sa cause et prêt dès lors à initier les nouvelles promotions « aux mystères des intégrales et des dérivées » et à des notions dont Marie Curie avait besoin dans ses cours. La célébrité de la chercheuse aidant, Darboux finit également par entrer dans ses vues et introduisit dans son enseignement le calcul différentiel et intégral.

C'est dans ce contexte marqué par le débat sur l'évolution des études scientifiques à Sèvres qu'Eugénie et ses compagnes de la 21e promotion commencent leur formation. Elles allaient profiter pleinement de l'enseignement de leurs maîtres.

À la veille de la publication de son livre de Thermodynamique, *Les Principes*, Jean Perrin, arrive à Sèvres auréolé de gloire pour avoir découvert la charge négative des rayons cathodiques qui sont à la base de la « physique moderne ». Il y est chargé de l'enseignement de la physique en 3e année où il traite de la thermodynamique, de l'optique et de l'acoustique. Toutefois, les jeunes Sévriennes, n'ayant pas été initiées jusque-là notamment à la science de la thermodynamique et désirant être à la hauteur de l'enseignement dispensé, suivent dès leur deuxième année ses conférences « pour mieux les comprendre l'année

offenser la savante qui venait d'isolait le radium) pour son mari / Que devant l'tableau de not'classe/ À nous faire sécher de dépit ? ». Par ailleurs, une des phrases qu'elle utilise devient célèbre parmi les élèves : « Ne tarabustez pas l'appareil, parce que tout dégoulinerait ». M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 8.

suivante »[29]. Eugénie évoque la parole brève et heurtée, le geste vif du professeur au « beau visage auréolé de cheveux bouclés », qui arpente sans arrêt la longue estrade de la salle de cours[30]. Devant son auditoire féminin, Jean Perrin, en physicien, philosophe et poète à la fois, remet tout en question : le contenu des principes, les méthodes, le vocabulaire même. « C'était le contact direct avec la pensée créatrice », se souvient-elle. Il prend surtout soin de leur donner le goût de l'expérience et de leur révéler « ce qu'était vraiment la Science », dont Eugénie donne une définition, s'inscrivant en droite ligne dans la philosophie des Lumières : « la poursuite de l'inconnu avec les armes de la raison, de l'intuition, de l'expérimentation »[31]. Ce que la jeune Sévrienne a retenu de cet enseignement, c'est qu'un cours doit être constamment remanié : il suffit de tirer des connaissances antérieures des conclusions chaque fois différentes. « Jamais [Jean Perrin] ne refit à Sèvres exactement le même cours ». La « promo » est particulièrement sensible à l'originalité de sa pensée comme à la beauté de sa forme. Dans une des lettres qu'Anna Cartan envoie à Marthe Baillaud, elle écrit : « Je viens de relire la moitié du cours de M. Perrin. Plus je le lis, plus il me ravit… cela est présenté clairement et satisfait l'esprit [quelle différence avec Mme Curie] ! »[32]. Ainsi, ce « chercheur de génie » plein de « confiance dans l'intelligence féminine », « belle tête de Jonas » selon l'expression de l'ancienne amie d'Eugénie, Henriette – serait-il un surnom que la promotion lui avait attribué en raison de son vif regard lumineux ? –, réussit à rajeunir à l'École non seulement l'enseignement de la physique mais aussi celui de la chimie.

Tout aussi essentiel et passionnant, bien que moins « éblouissant », s'avère le cours de Marie Curie. Normalement, il devait durer de 11 heures à midi et demi. Selon le récit autobiographique d'Eugénie, cependant, la conférencière arrivait « dès 10 heures et demie [...] et s'en allait rarement avant une heure ». À cette heure-là, « le déjeuner était terminé, les surveillantes grognaient, le cuisinier réchauffait quelques restes ».

Les quatre Sévriennes de la 21e promotion guettent toujours de la fenêtre sa venue. Elles voient leur professeure remonter l'allée des

[29] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 9.
[30] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 24 : « Toute la saveur de la vie ».
[31] E. Cotton, « L'évolution de l'enseignement scientifique… », *op. cit.*, p. 221.
[32] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 9.

marronniers pour gagner l'entrée principale de l'École, les bras chargés de paquets remplis d'instruments soit provenant du laboratoire de son mari, soit improvisés pour ses élèves pour pallier les insuffisances du laboratoire sévrien. Elles écoutent le coup de cloche, qui signale le moment où elle franchit l'élégante grille d'entrée, et prennent leur place dans la salle de conférences donnant sur le coteau de Ville-d'Avray.

L'enseignement de la professeure traite de questions portant sur la « physique classique » et prépare ses jeunes élèves à « recueillir toutes les idées nouvelles » que Jean Perrin allait aborder en troisième année. Marie Curie, « habile expérimentatrice », accorde en outre une grande importance aux travaux pratiques et procède à d'intéressantes manipulations. Eugénie et ses compagnes peuvent ainsi « faire du laboratoire » : toucher un électromètre, faire avec un magnétomètre improvisé quelques mesures de champ magnétique, visiter même le modeste laboratoire de la rue Cuvier pour voir Pierre Curie avec « ses mains d'artiste » utiliser un calorimètre et mesurer devant elles la chaleur spécifique d'un petit échantillon de cuivre. La partie la plus passionnante du cours semble être la discussion sur les résultats obtenus en commun. Marthe fait revivre dans son témoignage l'enthousiasme que ressentait la promotion pour l'enseignement de Marie Curie : « Nous étions éreintées, affamées, mais ravies ».

La photo prise dans le jardin de Sèvres – probablement au printemps 1902 ou 1903, après un cours de physique – montre la physicienne assise sur un banc, entourée de la 21e promotion. Marie Curie porte sa petite robe grise habituelle, toute simple et austère ; son chignon ne réussit pas à dompter des cheveux blonds mousseux et rebelles ; son visage est grave, ses yeux, d'un gris profond, sous le grand front bombé fixent l'objectif alors que ses mains sur ses genoux révèlent la nervosité d'une personne timide désirant « demeurer effacée » ou tout simplement voulant cacher le frémissement des doigts, symptôme, déjà apparent, de l'action nocive des sels radioactifs. Ses élèves souriantes portent leurs tabliers de laboratoire. Eugénie assise à côté d'elle regarde du côté de « son Maître ». La main d'Anna Cartan, debout derrière elle, est posée sur son épaule, geste qui montre leur lien d'amitié intime.

b. Escapades

Ce lien s'est noué dès les premiers mois de leur vie commune à Sèvres. Marthe évoque une amitié à trois, Eugénie aussi : « Nous sommes toutes trois assez différentes et assez semblables pour nous entendre parfaitement ». Les trois amies – Tony, Ananas et Mamathe – partagent tous leurs moments de liberté. À l'École d'abord, où le parc devient un lieu privilégié de détente. Le règlement permet aux élèves de s'y promener après le déjeuner par groupes de deux ou trois. La « promo » se retrouve aussi certains soirs, après le dîner, dans la vaste salle de réunion, où quelque Sévrienne joue un air au piano et d'autres dansent. Et, bien sûr, elle organise de petites réunions intimes autour d'une tasse de thé. Il y a enfin la préparation des fêtes de l'École, où les élèves trouvent bien du plaisir à jouer dans des pièces connues du théâtre classique, belle occasion de se déguiser.

Elles sortent aussi à Paris. Grâce au développement, dès les années 1840, du réseau ferroviaire suburbain, la capitale s'était rapprochée de la commune de Sèvres, qui était ainsi devenue une campagne résidentielle[33] : la ligne Paris-Saint-Lazare-Versailles (rive droite) est inaugurée en 1839 et la ligne Montparnasse-Versailles (rive gauche) en 1840. Selon le règlement de l'École, il est rigoureusement interdit de sortir en semaine, exception faite pour le jeudi. Des permissions du samedi ou du dimanche soir sont aussi accordées, mais à la condition de coucher hors de l'École, laquelle ferme militairement ses portes à l'heure réglementaire fixée à 19h30. Aucune transgression n'est admise. Pour rentrer les Sévriennes prennent soit le train qui mène en haut du parc de l'École et de là, le veilleur de nuit vient les chercher et les ramener à Sèvres, soit le tramway à vapeur Louvre-Sèvres-Versailles, qui s'arrête dans la Grand-Rue au bout de l'allée des marronniers.

Amélie encourage sa fille à sortir, afin de se détendre, de s'amuser, mais aussi de connaître Paris « ville de toutes les Lumières », comme elle lui écrit. Certains dimanches, Eugénie déjeune avec des connaissances de ses parents. Les lettres de novembre 1901 laissent cependant percer l'inquiétude de sa mère qui se fait des soucis à propos de quelques-unes de ces fréquentations, dont « le langage et la manière de faire » laissent des fois à désirer, et la somme de « ne pas [se] lier intimement avec personne en dehors de [ses] relations de classe ». Elle

[33] V. Isabelle Rabault-Mazières, « Chemin de fer, croissance suburbaine et migrations de travail : l'exemple parisien au XIXe siècle », *Histoire urbaine*, n° 11, 2004/3, p. 10-12.

se rassure, quand Eugénie lui écrit de ses activités avec ses compagnes et notamment avec Anna. Les deux amies vont au théâtre et essaient de se tenir au courant de la vie culturelle de la capitale qui les passionne d'autant plus que, provinciales, elles en ont été privées jusque-là[34]. C'est surtout Sarah Bernhardt qui impressionne Eugénie. Mais le théâtre coûte cher et, si sa mère est bien fière de sa fille devenue « presqu'une Parisienne », elle s'inquiète des dépenses de sa fille : il est temps « maintenant de te reposer de tes allers au théâtre ; plus on y va plus on veut y aller. C'est très beau, mais c'est ta bourse qui se vide », finit-elle par lui écrire[35].

Tout au long des trois années qu'Eugénie passe à Sèvres, la question de l'argent et du maigre budget familial surgit constamment dans la correspondance maternelle. Ainsi, à côté des nouvelles qu'Amélie donne à sa fille sur leur santé et leur vie quotidienne[36], sur la ville et ses habitants, sur les concurrents professionnels d'Eugène et les conditions climatiques, elle y revient, quand, par exemple, sa fille a besoin de se faire coudre une nouvelle robe pour aller à un mariage ou de s'acheter un nouveau chapeau à la Samaritaine ou au Bon Marché. « Nous ne sommes pas riches », répète-t-elle, en lui rappelant cependant, afin de la consoler, qu'une fois professeure, elle oublierait l'époque, où elle était sans argent de poche. Pour qu'Eugénie ne se sente pas désavantagée par rapport aux autres filles, Amélie lui confectionne un manteau, des corsages, une robe. Des conseils de santé reviennent aussi souvent sous la plume de cette mère si attentionnée qui prend même soin d'envoyer à sa fille des fruits de leur jardin ou du beurre.

Eugénie épouse les préoccupations budgétaires évoquées par sa mère : elle cherche d'abord à économiser à ses parents le prix des voyages à Tonnay-Charente. « En chaque petite vacance », des scrupules excessifs la poussent à considérer sérieusement l'éventualité de rester à Sèvres. « Heureusement, se souvient Marthe Baillaud, cela se

[34] Dans sa correspondance de l'année 1900, Henriette lui écrit à propos de la représentation de *l'Aiglon* d'Edmond Rostand jouée à Paris : « Tu n'enrages pas toi de ne rien voir de toutes ces belles choses : théâtre, tableaux, vie intense de la grande ville ? ». BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : lettre d'Henriette non datée.

[35] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 27 novembre 1901.

[36] Petites grippes, mais aussi des questions plus sérieuses sur l'état de santé de son père qui s'aggrave entre 1903 et 1904.

terminait toujours par l'arrivée d'un mandat et l'ordre d'aller voir sa famille »[37]. Parfois, elle voyage la nuit. Ce choix, aussi dangereux que peu convenable à l'époque pour une femme qui se déplace toute seule, inquiète sa mère, mais elle ajoute que le risque est moindre pour sa fille, puisque ses « toilettes n'ont pas l'air riche et la forme n'en n'est pas extravagante »[38].

Ces dépenses supplémentaires grèvent cependant le budget familial et poussent le père à déposer en février 1902 une demande, où il réclame « pour les petites vacances et les cas urgents » des réductions de tarifs aux élèves des écoles normales supérieures, en raison de leur « qualité d'employées d'État »[39]. A-t-il été donné suite à sa demande ? Il se peut, puisque Marthe a droit à « ¼ de place et le trajet Paris-Toulouse [lui] coûte 17 francs… »[40].

Eugène Feytis aurait voulu se rendre à Paris voir sa fille. Amélie en parle dans ses lettres. Mais, son activité professionnelle ne le permet finalement pas. La jeune Sévrienne reçoit cependant la visite d'autres personnes qui lui sont très chères. Celle d'Angèle Coustols, son ancienne professeure de sciences au lycée de Niort, qui passe à Paris une fois par an environ et loge chez des amies à Vincennes. Professeure et élève dînent alors ensemble ou bien vont au théâtre. Eugénie reste aussi très attachée à la directrice du lycée, avec qui elle correspond de temps en temps et surtout au moment où, atteinte de pleurésie, cette dernière tombe gravement malade et se fait opérer (avril 1903). Bonne administratrice, bien entourée par ses collaboratrices, aimée des élèves et respectée par les parents, elle reçoit à ce moment-là les marques de leur sympathie. Une seule lettre de Mlle Duponchel est conservée dans le fonds. Elle permet toutefois de se faire une idée des réflexions échangées entre les deux femmes sur des questions pratiques, pédagogiques ou bien philosophiques. Il semble qu'Eugénie tienne la directrice au courant des découvertes scientifiques des Curie sans rien cacher de son enthousiasme pour la « Science » et pour l'avenir qu'elle promet ; elle évoque en outre les difficultés et la fatigue « qui résultent d'une application continue ». Mlle Duponchel, de son côté, essaie d'encourager son ancienne élève, de la désabuser aussi (« J'admire

[37] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 7.
[38] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, année 1901.
[39] *Ibid.* : lettre d'Eugène Feytis, 16 février 1902.
[40] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 7.

ceux qui travaillent et trouvent. Je suis loin de les croire encore en possession de la vérité absolue »), de l'entretenir des problèmes de son établissement – notamment du manque de personnel. Liés aux restrictions financières, ils menacent le fonctionnement même de la sixième année mise en place depuis le temps de la scolarité d'Eugénie[41]. Souvent, sur le chemin du retour vers Tonnay-Charente, la jeune Sévrienne s'arrête à Niort pour visiter son ancien lycée, voir ses professeures et sa directrice. Les Feytis essaient de montrer à toute occasion leur reconnaissance et leur estime à ces femmes qui ont donné sans compter leur temps et leur énergie pour permettre à Eugénie de réaliser ses projets de vie : ainsi, son père, quand il se trouve à Niort pour ses affaires, passe souvent au lycée pour converser avec elles et Amélie, de son côté, n'oublie pas de les tenir au courant des nouvelles de la famille dans de longues lettres qu'elle leur écrit régulièrement.

Dans le dossier 1 AP 45 du fonds Eugénie Cotton rassemblant la correspondance privée reçue de diverses personnes, seules deux cartes-postales d'Alix, datant de 1902 sont conservées, alors que les lettres d'Henriette, cette autre grande amie du temps de Niort, remplissent à elles seules tout un dossier. En effet, les deux anciennes camarades de classe, si proches dans le temps, se sont progressivement distanciées, notamment après le troisième échec d'Alix au concours d'entrée à Sèvres qu'Eugénie attribue à son manque d'assurance. La jeune fille doit alors se contenter en 1903 d'une place à l'École normale de Fontenay-aux-Roses. Au fur et à mesure qu'elle s'efface de la vie d'Eugénie, son nom disparaît également des lettres de sa mère ainsi que de celles d'Henriette. La dernière rencontre des deux amies ayant laissé une trace dans les archives date de 1905. À ce moment-là Alix est encore élève à Fontenay. À sa sortie de l'école, en 1906, elle part un an en Angleterre en tant que boursière. Elle devait passer presque toute sa carrière à l'École normale de Laval, avant de partir à la retraite en 1940[42].

Si la présence d'Alix s'affadit progressivement entre 1898 et 1912, celle d'Henriette, bien qu'intermittente, reste sensible dans la vie d'Eugénie. La correspondance de « Jette » avec « Jenie », surnoms affectueux qu'elles se sont donnés dès l'époque de leur scolarité à Niort, se transforme en un véritable hymne à l'amitié profonde et sin-

[41] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre de Mlle Duponchel, 28 février 1903.
[42] AN/F/17/24809, dossier de carrière d'Alix Lambert.

cère unissant deux lycéennes qui ont fini par devenir des jeunes femmes bien différentes. Elle est fondée sur une « réelle et complète intimité » et sur une belle complicité : « Nous n'avions aucun secret l'une pour l'autre », révèle la physicienne dans ses mémoires inédits[43].

La plus grande partie de cette correspondance concerne la période sévrienne de la vie d'Eugénie et sa première année d'enseignement (1901-1905). Elle évoque les préoccupations d'une jeune bourgeoise du début du XXe siècle, éprise d'amour pour un jeune officier de cavalerie plein d'avenir, Paul, ainsi que la vie insouciante d'une « fille de campagne » avec « des coquetteries de citadine » : ayant lu les poèmes de Lamartine, l'âme profondément romantique d'Henriette recherche la solitude et se passionne pour la nature, avec laquelle elle se trouve en constante communion ; elle aime ses animaux et en parle comme Colette parlait de Kiki-la-Doucette et Toby-chien dans ses *Dialogues de bêtes* publiés à cette époque. Et, dans le même temps, elle adore les fourrures et passe son temps à regarder les belles robes brodées des catalogues de vente par correspondance lancés par les grands magasins.

À la manière des plus grandes pages de la littérature amoureuse dont elle est imprégnée, Henriette met en mots son histoire d'amour, ses émotions, ses sentiments, ses doutes et exhorte Eugénie de détruire les lettres compromettantes – ce que l'amie fidèle fait à l'instant, puisque des pages entières des lettres conservées manquent ou sont coupées. Une fois mariée (1903), Henriette retrace la vie d'une maîtresse de maison qui essaie, en même temps que son intérieur, de meubler son temps : elle s'abonne au journal *La bonne cuisine pour tous* pour apprendre à cuisiner ; elle se promène beaucoup, elle part souvent en villégiature. Elle adore les sorties et les distractions. Quand elle accompagne son mari à Paris, elle invite son amie à des concerts au Trocadéro. D'ailleurs, elle partage avec Eugénie la même passion pour la musique italienne et le théâtre. Elle profite de ces séjours parisiens pour acheter des vêtements et des meubles : « J'aime trop mon petit salon, écrit-elle à son amie dès son retour à Saintes, il est

[43] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 20, doc. cité.

tout bleu, et laqué blanc, il me va bien, il a de grands rideaux d'ivoire bleu »[44]

Parfois, elle adopte une position critique à l'égard de ce mode de vie superficiel : son instruction au lycée qui se trouve à l'origine de cette volonté de se cultiver, de lire, de se tenir au courant de l'actualité, lui permet de comprendre qu'en réalité elle ne fait que « perdre agréablement son temps ». Ses responsabilités sociales la rebutent : recevoir ou faire la ronde des visites, traîner de salon en salon pour « dire des banalités, parler pour parler ». La comparaison de cette existence oisive et vaine avec les intérêts scientifiques et les ambitions professionnelles de son amie – souvent privée de son identité féminine et appelée « mon pauvre Feytis » – est inévitable. À plusieurs reprises, Henriette exprime haut et fort son admiration pour Eugénie, même si les exploits et les conquêtes de cette dernière font ressortir plus clairement encore ses propres insuffisances.

La distance et des choix de vie différents n'affaiblissent pas le lien d'amitié : si Eugénie ne peut se rendre au mariage de son amie pour des raisons liées à ses faibles moyens pécuniaires, elles se retrouvent régulièrement aux vacances. De 1903 à 1905, période pour laquelle les archives repérées fournissent des informations, Eugénie suit le couple dans tous les déplacements imposés par la carrière militaire de Paul : Saintes, Boyard, Saintes encore. Ainsi, visite-t-elle la petite maison pittoresque à la cour ensoleillée et plantée de tilleuls dans la banlieue de Saintes ; à Pâques 1904, elle traverse les bois de pins et marche sur les plages de l'île d'Oléron ; puis, en 1905, elle goûte le charme du « Château de Montplaisir » que « Jette » a loué aux environs de Saintes encore et s'aventure avec elle à travers le pays de Saintonge à la recherche du régiment de Paul. « Je repense, lui écrit Henriette, […] à notre petite promenade originale à Pont-l'Abbé » ; sans doute aussi au couple insolite qu'elles formaient alors : Eugénie, « la savante » dans sa « sobre tenue de cycliste » et Henriette, l'épouse d'officier de carrière, toute « pimpante dans sa jolie robe de broderie blanche, une grande capeline de la même broderie et de coquettes chaussures à hauts talons ». « Pauvre bon Feytis, il n'y a qu'avec toi que je ferais des tours

[44] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : lettre du 2 juillet 1903.

pareils et que je rirai autant ». Les deux amies allaient se retrouver plus tard à Alençon, à Joinville, à Paris[45].

Le chapitre qu'Eugénie Cotton consacre à Henriette dans ses mémoires est une sorte d'hommage à une amitié qui s'est terminée trop tôt, trop brusquement. À l'âge de 37 ans, son amie est emportée par la grippe espagnole. Transférée à l'hôpital de la Pitié de Paris, Jette, chez qui la conception du couple fusionnel était si bien ancrée, y mourut toute seule loin de son mari bien aimé. Elle venait de rentrer de Salonique, où elle était partie en 1915 en qualité d'infirmière pour rejoindre son mari, officier envoyé au Front d'Orient. Paul devait rentrer à Paris un peu plus tard. Eugénie ne « pu[t] que fournir le drap pour l'ensevelir ». Sachant que Jenie était enceinte à son troisième enfant, Henriette ne voulut pas prévenir à temps sa bonne amie[46].

3. Ambitions de carrière et projets de recherche : succès et entraves

C'est Pierre Curie qui, l'été 1903, sur l'île d'Oléron, apprend à Eugénie, non sans difficulté, à monter à bicyclette : « C'était une bicyclette d'homme, se rappelle-t-elle, et je ne réussissais à m'y installer que lorsque j'étais en costume de bain, costume de bain 1900 comportant une longue tunique et qui ne découvrait que les bras et les jambes, mais tant de modestie ne suffisait pas à me gagner la bienveillance du public d'alors, quand je circulais au bord de la mer à bicyclette »[47].

Bien qu'engin assez coûteux encore (il vaut trois fois le traitement mensuel d'un instituteur stagiaire[48]), la jeune femme, prise dans le mouvement de modernité de l'époque, allait acquérir bientôt sa propre bicyclette et parcourir en pédalant la région de Saintonge pour aller rencontrer Henriette. Elle ne va pas jusqu'à porter le pantalon « à la zouave » ni, bien évidemment, la « culotte collante », mais opte pour le « jupon court » et le « corsage ajusté » ou « boléro », autre version du costume de la vélocipédiste[49]. Elle a dû certainement goûter la

[45] *Ibid.*, lettre d'Henriette Robin, 3 octobre 1905 ; *ibid*, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 20, doc. cité.
[46] *Ibid*.
[47] E. Cotton, « Souvenirs… », *Heures claires*, n° 118, mai 1955.
[48] Jacques Ozouf, *Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Julliard, 1967, p. 123.
[49] Sur l'histoire des premières vélocipédistes, v. Claude Pasteur, *Les Femmes à bicyclette à la Belle Époque*, Paris, France Empire, 1986.

sensation de liberté et d'autonomie que la bicyclette lui offre. Mais y voit-elle un « instrument » d'affranchissement ? Les échos de la controverse amorcée dès la fin du XIXe siècle sur la question de l'émancipation féminine l'ont-ils atteinte ? Sans doute pas encore. Se considère-t-elle à ce moment de sa vie comme une émancipée ? Je ne le pense pas. C'est plutôt comme une pionnière qu'elle se voit : « En 1903, les femmes n'allaient pas en bicyclette », allait-elle noter dans son récit autobiographique. Mais j'anticipe…

a. Premiers réseaux scientifiques

Le cadre des premières promenades à vélo d'Eugénie est donc bien l'île d'Oléron, où Marie Curie l'avait invitée à venir passer « quelque temps » auprès de sa famille en septembre 1903. Voulant partager son enthousiasme avec les compagnes de la « promo », elle achète une carte postale où elle écrit : « Petite Marthe, je t'envoie une vue de l'île où je suis depuis quelques jours (bien courts) avec Mme Curie. Tu devines ma joie… ». Marie Curie y ajoute également quelques mots[50]. Ce temps passé à Saint-Trojan l'a rapprochée davantage de sa professeure. À partir de la rentrée 1903, elle devait passer de nombreux dimanches au pavillon du boulevard Kellermann, à l'extrême sud de Paris, face à la porte de Gentilly.

Eugénie se rappelle que la première fois où elle fut invitée chez les Curie date de mai 1903[51]. À ce moment-là, la série de conférences que la professeure donnait en seconde année arrivait à son terme et la relève allait être assurée en troisième année par Jean Perrin. Voulant mieux connaître les Sévriennes de la 21e promotion scientifique qui allaient bientôt cesser d'être ses élèves, l'intimidante, jusque-là, Marie Curie leur avait proposé de venir passer un après-midi de jeudi chez elle. Pénétrer dans « l'intimité de cette grande intellectuelle »[52] excite Eugénie. Elle est toutefois surprise de constater la modestie de leur intérieur, perceptible à travers la banalité du mobilier et l'absence totale de bibelots. Ce dépouillement qui étonne en milieu bourgeois, implique le sacrifice des biens matériels au profit de l'investissement dans la recherche scientifique. Seul signe d'aisance bourgeoise, mais aussi de

[50] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 11.
[51] Le récit de Marthe Baillaud introduit la confusion dans la chronologie. Elle situe les premiers déjeuners chez les Curie en 1902 mais, ailleurs, son témoignage coïncide avec celui d'Eugénie.
[52] E. Cotton, *Les Curie…, op. cit.*, p. 50.

modernité, leurs deux bicyclettes. Tous les protagonistes des déjeuners qui allaient suivre sont rassemblés cet après-midi dans la salle à manger autour de la grande table ovale. Le docteur Curie, le père de Pierre, qui vit avec eux ; la petite Irène « lointaine » et boudeuse, qui réclame instamment l'attention de ses proches ; leur voisin, le professeur Perrin avec sa femme Henriette, amie de Marie Curie, et leur fils, un beau garçon de deux ans aux cheveux blonds bouclés vêtu, conformément à la mode de l'époque, d'une robe de velours bleu ; enfin, André Debierne, le chimiste et proche collaborateur du couple. Plus tard dans la soirée, tout ce petit monde passe au jardin. Le cliché repéré au musée Marie Curie saisit l'instant où professeure et élèves assises sur la pelouse, sous le vieux cerisier, discutent avec Jean Perrin et sa femme.

Eugénie Cotton se rappelle que c'est lors de cette visite qu'elle révèle pour la première fois à sa professeure son désir de faire de la recherche et de travailler dans un laboratoire de physique. Anna, elle, fidèle à la tradition familiale, s'intéresse aux études mathématiques et Marthe aux sciences naturelles. Sans doute, Marie Curie prend-elle un réel plaisir à écouter, attentive, ses élèves parler de leurs ambitions scientifiques. Est-ce à ce moment-là qu'elle a commencé à s'intéresser plus particulièrement à Eugénie, comme celle-ci le laisse entendre ? Je ne le pense pas. Dans le cadre de ses conférences, Curie avait dû reconnaître en elle la passion, la perspicacité et la ténacité de la chercheuse. Elle s'est sans doute aussi aperçue de la situation financière difficile de la Sévrienne. Eugénie lui rappelle donc beaucoup la jeune étudiante polonaise qu'elle avait été une dizaine d'années plus tôt, sans moyens financiers, mais dotée d'une volonté de fer pour réaliser ses rêves scientifiques. Les aptitudes exceptionnelles de la Sévrienne avaient été aussi remarquées par ses camarades : « quelque chose émanait d'Eugénie qui prouvait sa supériorité, note Marthe dans son témoignage de 1967. On le vit bien cette année-là, quand elle fut choisie entre toutes pour assister aux réunions du comité de l'Association des anciennes élèves de Sèvres. Il s'agissait de signaler les élèves qui pouvaient avoir besoin d'un secours financier : c'était un poste de confiance entre tous »[53]. Ce choix est aussi peut-être lié à la situation financière modeste de la famille d'Eugénie.

En juin, Marie Curie invite ses élèves à la soutenance de sa thèse. Dans la mesure où sa recherche ouvrait à la science physique de nouvelles perspectives, beaucoup de savants y assistent pour entendre la

[53] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 11.

candidate répondre aux questions des professeurs de physique et de chimie de la Sorbonne : Edmond Bouty, Henri Moissan et Gabriel Lippmann, lauréat du prix Nobel de physique de 1908. Dans son récit biographique, Eugénie Cotton souligne l'importance pour Sèvres et pour ses élèves du triomphe de Marie Curie, première femme titulaire d'un doctorat de physique reçue avec la mention très honorable avec félicitations du jury : « Quel grand exemple et quel encouragement pour d'autres femmes Marie Curie venait de donner là ». Chercheuse et enseignante exemplaire, elle devient un modèle d'identification important[54].

À la fin d'une année scolaire fort fatigante, Marie Curie a voulu offrir à son élève préférée quelques jours de repos « auprès d'elle ». Ce bref séjour de vacances dans la région natale des Feytis, la Saintonge et l'île d'Oléron, dont j'ai déjà parlé, est ressenti par Eugénie mémorialiste comme un temps fort de sa vie. Elle se lie intimement à tous les membres de la famille et notamment à la petite Irène et le docteur Curie. Au cours de longues promenades à bicyclette, elle écoute Pierre Curie lui parler de physique et lui révéler des mondes scientifiques nouveaux, celui des cristaux et surtout celui du magnétisme : « Je découvrais, écrit-elle qu'il y avait beaucoup à faire dans ce domaine et de ce moment date, je pense, le désir que j'eus de choisir pour ma future thèse un sujet de magnétisme »[55].

Après les vacances de 1903, Eugénie est souvent invitée le dimanche chez les Curie soit avec ses deux amies de la « promo » soit toute seule. Dans la salle à manger du couple, parfois aussi dans le grand cabinet de travail du premier étage ou même dans le jardin, quand il fait beau, les trois filles ont l'occasion d'assister à des réunions où les savants, leurs amis et collègues (Jean Perrin, André Debierne, Paul Langevin, Georges Sagnac) engagent des discussions animées et enthousiastes, discutent passionnément de leurs travaux, formulent des hypothèses, « lancent dans la conversation un argument de poids », ou, au contraire, tête baissée, absorbés dans d'intenses

[54] « Cette femme […] était destinée à forcer l'attention et à ouvrir pour les femmes des portes nouvelles. » E. Cotton, *Les Curie…, op. cit.*, p. 45. Le sujet de sa thèse : « Recherches sur les substances radioactives ». Sur l'évolution de l'image de Marie Curie véhiculée par les biographies qui lui sont consacrées, v. Natalie Pigeard-Maicault, « Marie Curie et les femmes de son laboratoire », *in* Dominique Bréchemier & Nicole Laval-Turpin, *Femmes de sciences. Quelles conquêtes ? Quelle reconnaissance ?*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 109-124.

[55] E. Cotton, *Les Curie…, op. cit.*, p. 55.

réflexions, s'abandonnent au silence pendant de longs moments. Marthe Baillaud se rappelle cette fois où Mme Curie « releva la tête et rompit le silence en disant "Si Planck confirme son hypothèse des quanta, toute la physique est par terre" »[56]. La savante ne fait que mettre en mots la grande révolution qui est en train de se produire en ce début de XXe siècle, à la suite d'une formidable succession de découvertes fondamentales en physique : en ébranlant des dogmes bien ancrés, elles font voler en éclats nombre de certitudes scientifiques. Les laboratoires et les grandes figures de savants de toute l'Europe occidentale participent à cette effervescence, dont ils sont parties prenantes.

La phrase de Marie Curie ne fait qu'augmenter chez Eugénie le besoin de participer à la construction et à l'évolution de la nouvelle Science. Dans une lettre de 1902 adressée à Marthe Baillaud, bel exemple de la copieuse correspondance qui garde la « promo » soudée pendant les vacances, Eugénie écrit à propos d'une conversation qu'elle eut avec Jean Perrin : « Je buvais ses paroles, parce que je sentais qu'elles répondaient à mille aspirations que j'ai souvent senties s'éveiller en moi. J'ai compris plus vivement que jamais la noblesse d'une vie consacrée à la science. [...] Il me semblait que par l'intermédiaire de notre jeune maître, j'entrais en commerce avec les choses éternelles qui nous remplissaient par moment d'un respect qui fait tomber à genoux »[57].

La remise du prix Nobel de physique à Pierre et Marie Curie et à Henri Becquerel, le 14 novembre 1903 a un retentissement certain auprès du grand public. Reconnus dans le monde entier pour l'importance de leurs découvertes, leur popularité est tout d'un coup très grande. Au cours de l'année 1904, les deux savants sont invités à donner nombre de conférences. Eugénie et ses compagnes de la « promo » sont autorisées à assister à celles qui sont organisées à Paris et à passer la nuit en ville.

De Tonnay-Charente, les Feytis suivent avec émotion toute cette intense activité scientifique et partagent leur enthousiasme avec leur fille. Amélie se réfère souvent dans ses lettres aux articles sur les Curie lus dans *Le Soleil du Dimanche,* aux conférences et aux expériences

[56] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 10. Le physicien allemand Max Planck (1858-1947) est un des fondateurs de la mécanique quantique et lauréat du prix Nobel de physique de 1918.
[57] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettre d'Eugénie Feytis, 4 septembre 1902, doc. cité.

de physique auxquelles elle assiste avec son mari. Eugène se charge de la « correspondance scientifique » : il cherche et envoie à sa fille tous les articles qu'il lit sur l'application des découvertes dans le domaine de la physique. Il s'intéresse plus particulièrement aux améliorations apportées aux armes. Les tirs de canon sans fumée ni bruit l'intriguent. Il aurait été sans aucun doute très attiré par les recherches de son futur gendre qu'il n'a pourtant pas eu le temps de connaître. Fiers des rapports qu'Eugénie entretient avec ce milieu de savants et d'intellectuels, les Feytis racontent à la famille de Soubise, à leurs amis et connaissances toutes les nouvelles reçues de Paris.

Amélie surtout est tout à fait consciente du privilège – scientifique et social à la fois – dont jouit sa fille. Elle lui rappelle constamment sa « grande chance » d'être admise dans ce cercle de grands savants : « tu as vraiment de la chance d'être de cette promotion qui t'as mise tout à fait dans de grandes relations ». Et ailleurs : « La fréquentation de la famille Curie t'a fait sous tous les rapports le plus grand bien… »[58]. C'est pourquoi elle essaie de la soutenir, par tous les moyens, dans cette nouvelle vie qui s'ouvre devant elle. Elle invite Jean Perrin et le frère d'Anna, Élie Cartan, rencontrés à Rochefort, à venir passer une journée chez eux à Tonnay-Charente ; elle envoie fréquemment des gourmandises ou des bouquets de violettes, de chrysanthèmes et d'œillets de son jardin pour faire plaisir à la petite Irène et correspond avec Marie Curie pour la remercier de s'occuper de sa fille ; elle incite sa « Grande Niche » à inviter la petite fille à venir passer les vacances d'été dans la Saintonge. Après la remise du prix Nobel aux Curie, Eugénie se rapproche beaucoup d'Irène et passe du temps avec elle. Elle se charge notamment de l'éloigner d'une maison prise d'assaut par les journalistes. Elle l'emmène alors à Sèvres, où la petite « aime visiter la salle des collections d'Histoire naturelle. [...] Elle aime particulièrement aller [...] dans la salle de cours et le laboratoire où Mé enseigne »[59].

Au cours de ces années de formation, Eugénie a également la chance de se faire introduire par Marthe « dans le milieu si élevé des Tannery et des Bouty », ses oncles, et fait ainsi la connaissance de ces

[58] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 18 février 1904 et 27 juin 1904.
[59] E. Cotton, *Les Curie…, op. cit.*, p. 61.

savants confirmés. Juste avant de quitter Sèvres, elle tient à exprimer sa reconnaissance à son amie de promotion[60].

Ainsi, même avant l'obtention du titre d'agrégée, se mettent en place les premiers réseaux scientifiques dont la jeune Eugénie Feytis saura tirer avantageusement parti au début de sa carrière. Il n'en reste pas moins que le succès aux concours de recrutement de professeures de lycée demeure le passeport obligatoire vers la réalisation de ses ambitions scientifiques.

b. Passer les concours d'enseignement destinés au sexe féminin

Au début du XXe siècle, deux concours sont possibles pour Eugénie : le « certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles » et l'« agrégation pour l'enseignement secondaire des jeunes filles ». Le premier, théoriquement équivalent à un niveau de licence, donne droit au titre de « chargée de cours dans les lycées » et de professeure dans les collèges. Les Sévriennes s'y présentent à la fin de la deuxième année. Il ouvre, par ailleurs, la voie au second concours que les candidates issues de l'École préparent en troisième année. Les agrégées se réservent le titre de professeure de lycée.

Le niveau exigé ne peut être comparé à celui des concours et examens masculins. D'ailleurs, signale le professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne et président de l'agrégation du jury d'histoire, Henri Lemonnier, on « ne demande pas à des jeunes filles d'être professeurs absolument à la façon de nos agrégés ». Et il incite « qu'on fasse pour elles un examen où leur originalité personnelle puisse rester intacte et où il leur soit possible de développer des aptitudes qui ne sont pas les nôtres[61] ». Manifestement, les concours de recrutement du personnel enseignant ont un genre[62].

Toutefois, alors que le certificat, avec un examen pour l'ordre de lettres et un autre pour l'ordre de sciences, demeure un concours polyvalent à l'extrême, l'agrégation, grâce à la réforme de 1894, évolue dans le sens d'une plus grande spécialisation. Chacune des sections, est subdivisée en deux parties : mathématiques et sciences physiques,

---

[60] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 10-11. Les deux amies continuent à s'écrire jusqu'à la fin de la vie d'Eugénie.

[61] *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*, Paris, Dupont, mai-juin 1884, p. 33.

[62] *Cf.* L. Efthymiou, « Le genre des concours », *in* Françoise Thébaud & Michelle Zancarini-Fournel (dir.), « Coéducation et mixité », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 18, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002, p. 99-112.

d'une part, lettres et histoire, de l'autre. Cette spécialisation, si elle allège certains aspects de la préparation, élève inéluctablement le niveau de difficulté des concours. Elle inaugure aussi une nouvelle période dans la formation des Sévriennes liée par ailleurs à l'arrivée, comme nous l'avons vu, d'éminents spécialistes notamment dans le domaine des sciences physiques.

Mais Sèvres ne détenant point le monopole de la préparation au professorat de l'enseignement secondaire, ses élèves sont concurrencées par des candidates préparées dans des établissements privés ou, plus rarement, aux facultés des sciences et des lettres. De toute manière, le nombre des places mises aux concours est inférieur à celui de l'effectif d'une promotion. Qui plus est, « il n'y a plus de coordination entre les matières des programmes d'admission à l'École, du Certificat et de l'Agrégation »[63].

Les échecs se multiplient alors parmi les rangs des Sévriennes et l'École semble perdre progressivement le « monopole des bonnes candidates ». C'est notamment l'échec au concours du certificat qui coûte cher aux candidates Sévriennes : tout d'abord, il les prive de leur troisième année à l'École, celle consacrée à la préparation de l'agrégation ; il oblige, en outre, celles qui ont besoin d'un poste de se contenter d'une nomination en tant que répétitrices ou maîtresses primaires, plus rarement comme chargées de cours de collège. Elles doivent alors ajouter aux heures de service « la lourde tâche » de préparer à nouveau toutes seules, sans maîtres ni conseils, le concours raté. Eugénie trouve leur sort scandaleux et s'en indigne. En septembre 1902, elle écrit à son amie Marthe : « Tant de fois j'ai pensé à ces postes de répétitrices [...] C'est vraiment révoltant que l'avarice d'un gouvernement profite de l'infériorité politique des femmes pour tuer leurs âmes et ruiner leur santé »[64]. Pourrait-on voir dans cette réflexion l'éveil de sa conscience politique et féministe ?

Six places sont mises au concours du certificat des sciences en 1903. Quatorze candidates s'y présentent dont les quatre élèves de la 21e promotion. Or, Madeleine Routaboul s'avère inférieure au niveau exigé par le concours. Dernière admissible, elle échoue à l'oral (7e). « Entrée très jeune » à Sèvres (née en 1883) et après un an seulement de préparation, explique Eugénie Cotton, elle a des difficultés à

63 A. Amieux, *op. cit.*, p. 164.
64 M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 10.

« trouver sa voie »[65]. Elle réussit pourtant à être certifiée l'année suivante. Elle profite alors en 1904 de la mesure favorable, en vigueur depuis 1894 (précisée par l'arrêté de juin 1896), qui consiste à autoriser les certifiées méritantes – plus tard les licenciées également –, en exercice dans les établissements publics, à préparer l'agrégation au sein de l'École. De 1894 à 1907, 33 personnes sont admises à faire usage de cette disposition. Après avoir passé une nouvelle année à Sèvres, Madeleine essuie en 1905 un premier échec au concours de l'agrégation de mathématiques et y est seulement admissible en 1906. Elle est alors mariée et enseigne au collège de Roubaix. Elle allait décéder prématurément en décembre 1906[66].

Malgré les difficultés (fatigue, « état d'esprit non satisfaisant ») rencontrées au cours de sa préparation au concours du certificat, Eugénie Feytis est classée 3e à l'écrit, derrière Anna première admissible[67]. À l'oral, sa professeure du lycée de Niort Angèle Coustols vient à Paris la soutenir par sa présence. Eugénie est finalement classée première, alors qu'Anna seconde et Marthe quatrième. La note du président du jury, Dominique Piéron, confirme les espoirs que l'on place en Eugénie : « Bon esprit, écrit-il le 7 août. Instruction générale étendue. De rares dispositions pour les sciences »[68]. Henriette, alors jeune mariée, apprend le succès de son amie par le journal où sont communiqués les résultats du concours. Pour ses parents, ce titre est déjà suffisant, puisqu'il lui assure un poste dans un collège. Le projet commun conçu quinze ans plus tôt semble enfin arriver à terme : « Notre but [est] atteint […] pour ta situation », lui écrit Amélie[69].

La troisième année est consacrée à la préparation de l'agrégation. Or, Anna Cartan a failli ne pas revenir à l'École. La lettre envoyée par Marie Curie à Eugénie le 7 octobre 1903 fournit une curieuse information au sujet de cette Sévrienne : « on l'autorise à rentrer à Sèvres pour y faire sa troisième année en travaillant librement et ensuite on lui

---

65 E. Cotton, *Les Curie…, op. cit.*, p. 52.

66 AN/F17/23207, dossier de carrière de Madeleine Besseteaux-Rotaboul.

67 Son ancienne directrice Gabrielle Duponchel lui écrit en février 1903 : « Vous sentez la difficulté de tout concilier : le besoin de repos avec les nécessités de l'avenir. Vous vous sentez encore plus de force que vos compagnes et vous subissez pourtant la fatigue qui résulte fatalement d'une application continue. Il vous faut des vacances… » BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre de Mlle Duponchel, doc. cité.

68 AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton.

69 BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 26 juillet 1904.

promet de lui laisser faire une quatrième année à Sèvres l'année prochaine dans la section de mathématiques »[70]. Je n'ai pu identifier les faits qui sont à l'origine de cette mesure exceptionnelle. Il se peut qu'ils soient liés à la santé délicate de la Sévrienne.

Eugénie, quant à elle, tout en se faisant du souci au sujet de la santé de son père qui souffre d'une maladie des yeux, travaille beaucoup. Ce qui l'inquiète surtout, c'est de ne pas avoir le temps nécessaire pour voir tout le programme. Amélie est en mesure de comprendre les craintes de sa fille : sa situation n'étant pas comparable à celle de ses compagnes, le succès à l'agrégation devient pour elle autrement important. Madame Feytis, si discrète d'habitude dans sa manière de s'exprimer, ose expliciter cette pensée, quand elle écrit à sa fille à propos de Marthe Baillaud, candidate comme elle à l'agrégation de sciences physiques : « Mlle Marthe s'en moque peut-être ayant un mari tout prêt ».

Dans sa manière personnelle de considérer les choses, mariage et études, s'ils peuvent promettre aux femmes une belle situation, engagent aussi dans des voies qui convergent difficilement. Pour ce qui est cependant du titre d'agrégée, il est tout à fait compatible avec le mariage et la création d'une famille – qui demeure finalement le destin de toute femme –, puisqu'il fait office de dot chez les filles sans fortune : « aussitôt que l'on va voir sur les journaux que vous êtes agrégées, écrit Amélie à sa fille, les demandes en mariage vont pleuvoir parmi vous ». Et le lendemain elle ajoute : « Si on n'a guère de sou, on est riche quand on possède une agrégée ! »[71].

L'écrit de l'agrégation commence le 7 juillet 1904. Il se passe à la Sorbonne. Une fois de plus, la chaleur est accablante, suffocante. Eugénie est pourtant satisfaite de ses compositions écrites. Une semaine plus tard, une professeure du lycée Fénelon lui apprend son admissibilité. À cette annonce, ses parents ne peuvent retenir leur joie et se décident à ouvrir la dernière bouteille de champagne de la caisse qu'ils gardent dans la cave. Mais « voilà que cette si grande chaleur l'a fait partir. Papa l'avait couchée sur cette étagère dans la cave. Le fil de fer que retenait la bouteille était coupé par la rouille. Il y avait bien plus

[70] *Ibid*, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 136 : lettre de Marie Curie, 7 octobre 1903. Marie Curie écrit en outre à Amélie Feytis que sa fille est « contente d'avoir retrouvé ses amies et surtout Anna, car elle craignait bien de ne plus la voir cette année ». *Ibid.*, 10 novembre 1903.

[71] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 25 et 26 juillet 1904.

de 7 ans que ces bouteilles étaient dans cette caisse. Alors nous avons bu ce qui restait, qui n'était guère bon ». Égayée, Amélie ne se lasse pas de fredonner le refrain d'un des succès du moment : « Mon fils est reçu bachelier, sa mère en est folle à lier »[72]. Or, dans le cas des Feytis, fait-elle remarquer à sa fille dans une de ses lettres, il faut inverser les sexes, ce qui est significatif des évolutions sociales en cours au début du XXe siècle.

L'oral débute le lundi 25 juillet au lycée Fénelon et dure jusqu'au 28. Deux jours plus tôt, les candidates admissibles avaient tiré au sort leurs leçons. À l'École, les surveillantes ne peuvent plus empêcher les élèves de travailler jusqu'à très tard le soir. Le temps, déjà plus frais en raison de l'orage du dimanche soir, est cette fois-ci leur allié. Les lettres qu'Amélie envoie à sa fille sont de nouveau pleines de conseils pratiques. Eugénie estime que sa première leçon fut plutôt faible. Elle est plus satisfaite de la seconde. La dépêche envoyée aux Feytis le soir du 28 juillet annonce les bonnes nouvelles : trois candidates sont refusées ; Eugénie est reçue : elle est agrégée ! L'identité de savante, construite progressivement à l'École et nourrie constamment au sein de la famille, est consolidée par cette réussite : « tout le monde n'a pas une grande savante dame », lui écrivent ses parents. Et Henriette de s'exclamer : « Ma grande savante. Agrégée de sciences physiques et naturelles, reçue la première »[73] !

Marthe décroche le titre, elle aussi. Amélie jubile et commente avec une bonne dose de féminisme : « Ton amie Marthe fera voir à son ami Jean comment on fait pour bien faire. Et puis, il dira : ma petite Marthe n'est pas une sotte »[74]. Quant à Anna, elle est reçue première à l'agrégation de mathématiques. Ainsi, la réussite de la 21e promotion scientifique au concours de 1904 atteint 100 %. Grand succès pour Sèvres et pour leurs professeurs Jean Perrin et Marie Curie.

La conquête du titre devait être suivie par la nomination dans un lycée de province. Eugénie rentre donc à l'École pour préparer son déménagement, rituel répété tous les ans par des dizaines de Sévriennes qui quittent les lieux : elle expédie en port dû les choses lourdes et emporte avec elle son édredon, son carré de plume, ses ustensiles de

[72] *Ibid.* : lettres d'Amélie Feytis, 19 et 21 juillet 1904.
[73] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : 29 juillet 1904.
[74] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 21 juillet 1904, doc. cité.

cuisine qui lui serviront à installer son nouveau ménage dans la ville où elle allait être nommée.

Or, Marie Curie et Jean Perrin sont bien décidés d'assurer à Eugénie et à Anna les conditions qui leur permettraient de se lancer dans la recherche. Ce projet avait commencé à se nouer quelques mois plus tôt : conçu par Perrin, il est mis en œuvre avec détermination par Marie Curie qui s'intéressait aussi – notamment après la remise du prix Nobel – à augmenter l'effectif du laboratoire de son mari par le recrutement de jeunes chercheuses formées par ses soins. Elle encourage alors les deux filles à solliciter une bourse d'études, ce qui était courant pour les Ulmiens, mais « jamais fait » jusque-là pour des Sévriennes. Grâce à ses démarches ainsi qu'à celles du professeur de mathématiques Jules Tannery, les deux agrégées finissent par obtenir, malgré le manque de crédits, la bourse tant désirée, Eugénie près de la faculté des sciences de Paris (1 500 francs) et Anna près de la faculté des sciences de Nancy (1 200 francs), où son frère Élie Cartan, nouvellement marié, est professeur[75]. Pour faire plaisir à sa protectrice, Eugénie passe, en été 1904, quelques jours à Saint-Rémy, dans la maison de campagne des Curie.

c. Premières expériences professionnelles

La conjoncture politique n'est pas favorable aux deux boursières pourtant. L'application des lois qui visent à contrôler, puis, après la victoire du Bloc des Gauches aux élections législatives de 1902, à supprimer les écoles congréganistes, conduit à la fermeture d'un très grand nombre de maisons dirigées par des religieuses : 3 000 écoles des deux sexes en été 1902 sur le territoire national par ordre d'Émile Combes[76]. En 1903, le mouvement s'accélère. Il s'ensuit une intensi-

[75] De sa maison de campagne, Marie Curie en informe Eugénie par lettre. Elle lui conseille aussi de prévenir immédiatement ses supérieurs qu'elle ne serait pas en mesure de « prendre son service régulier » dans l'enseignement secondaire ; elle lui propose enfin de se remettre sérieusement à l'étude du calcul infinitésimal. BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 136 : lettre de Marie Curie, 5 août 1904.

[76] L'article 13 de la loi de 1901 sur la liberté d'association de Waldeck-Rousseau interdit aux membres d'une congrégation non autorisée d'enseigner ou de diriger un établissement d'enseignement. La loi de 1903 expulse les congrégations non autorisées. La loi de mars 1904 supprime les congrégations enseignantes. V. Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Paris, Perrin, 2005 ; Patrick Cabanel & Jean-Dominique Durand (dir), *Le Grand Exil des congrégations religieuses françaises, 1901-1914*, Paris, Le Cerf, coll.

fication des créations de collèges de jeunes filles et une augmentation considérable du nombre d'élèves dans les établissements publics existants. Ces circonstances entraînent inévitablement la création de nouveaux postes de professeures. Ils ne peuvent cependant être tous pourvus, en raison de l'insuffisance du personnel en place. La pénurie de professeures qualifiées est telle que le ministère se voit obligé de faire appel au concours de candidates seulement admissibles au certificat d'aptitude à l'enseignement féminin.

Dans ces conditions, la Direction de l'enseignement secondaire se trouve dans l'impossibilité de satisfaire la demande d'un congé pour raison d'études formulée par les deux agrégées. Du moins, elle respecte leur vœu d'être nommées dans le même établissement. Elles sont en effet toutes les deux chargées de l'enseignement scientifique dans le nouveau collège public de jeunes filles de la ville de Poitiers, ce qui de surcroît rapproche considérablement Eugénie de sa famille. Une troisième Sévrienne de la promotion littéraire de 1901, originaire de la région, Madeleine Vignes, y est nommée également. Marthe Baillaud, elle, obtient un poste au lycée d'Agen, où elle n'allait rester qu'un an, puisqu'en 1905, elle est mutée au lycée de Toulouse, où elle avait d'ailleurs passé toute sa scolarité. Elle devait quitter les cadres de l'enseignement après son mariage, en 1906, avec le médecin Jean Privat[77]. D'une manière générale, une administration, le plus souvent bienveillante, facilite de tels arrangements qui permettent aux débutantes d'affronter plus efficacement les nombreuses difficultés de la première installation dans une ville inconnue. Ainsi se comprend l'indignation d'une autre littéraire de la 21e promotion, Antoinette Thélier, qui, n'ayant pas obtenu le poste désiré au lycée d'Agen, se retrouve isolée à La Rochelle, où elle enseigne aux cours secondaires de la ville.

Ne considérant pas la décision du ministère au sujet des deux boursières comme définitive, Jules Tannery et Marie Curie poursuivent leurs démarches, qui restent cependant sans effet. Ils se voient même obligés d'invoquer pour Anna Cartan des raisons de santé. Une autre solution envisagée est de faire nommer Eugénie maîtresse répétitrice à

« Histoire », 2005 ; Guy Laperrière, *Les Congrégations religieuses. Au plus fort de la tourmente, 1901-1904*, t. 2, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999.

[77]Il est le fils du libraire toulousain qui publie les catalogues de l'Observatoire dirigé par le père de Marthe, Benjamin Baillaud. Entre les deux guerres, il allait ouvrir une clinique privée à Paris. AN/F17/26410, dossier de carrière de Marthe Baillaud-Privat. *Cf*. BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 27 avril 1904.

Sèvres en remplacement de Mlle Michotte partie en congé. La jeune agrégée accepte cette « place du moment » qui lui permettrait de ne pas s'éloigner de Paris et de s'engager dans la recherche[78]. Aucun de ces projets n'aboutit toutefois.

Pour le directeur de l'Enseignement secondaire Rabier donner satisfaction à la demande d'Eugénie Feytis et d'Anna Cartan « c'est mettre dans la presque impossibilité d'ouvrir le collège de Poitiers ». Dès lors, le succès même de l'enseignement laïque dans cette ville catholique et très réactionnaire est en péril. Le directeur prend au moins la décision de reporter sur l'année 1905-1906 la mesure concernant les bourses, ce qui ne l'empêche pas de signaler que les deux professeures pourraient trouver à Poitiers, ville universitaire, « les ressources nécessaires pour poursuivre leur travail ».

La note de service du 17 août se termine par cette recommandation indignée à l'attention de son collègue Blondel, directeur de l'enseignement supérieur :

> *M. le Directeur de l'Enseignement secondaire prie d'autre part son collègue de vouloir bien le consulter avant de prendre une décision qui ait pour conséquence de détourner des élèves de Sèvres de leurs fonctions, pour les lancer dans des études dont l'utilité, au point de vue de l'enseignement secondaire est lointaine et fort douteuse*[79].

Il ne fait pas de doute que Rabier juge ici nécessaire de rappeler à son homologue de l'enseignement supérieur, les finalités de la formation du corps professoral féminin : à la différence des Normaliens, les Sévriennes, destinées exclusivement à une carrière d'enseignantes dans les lycées et collèges de jeunes filles, n'ont pas le droit de prétendre au statut de « chercheur » associé à la découverte et à l'innovation, apanage masculin.

C'est Marie Curie qui est chargée par Blondel de notifier à ses élèves la décision de Rabier. Elle ne peut que leur conseiller d'accepter le poste[80]. « Cela m'a été un coup très rude, confie Eugénie à Marthe quelques jours plus tard, mais ce serait de l'enfantillage de s'en

[78] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 30 août 1904.
[79] AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton : Note de service à l'attention du Directeur de l'Enseignement supérieur du 17 août 1904.
[80] Lettre de Blondel du 19 août 1905. *Ibid.* ; BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 136 : lettre de Marie Curie, 5 septembre 1904.

tourmenter outre mesure »[81]. Son sang-froid étonne. C'est justement cet aspect de sa personnalité que Marie Curie apprécie : « vous savez prendre la vie avec courage et avec espoir », lui écrit-elle. Elle les doit en grande partie à sa mère, qui tout au long de cette affaire n'a cessé de lui répéter de « laisser marcher les événements ».

À Poitiers, en compagnie d'Anna Cartan, Eugénie essaie tout d'abord de s'acclimater. Elle loue une chambre. C'est là qu'elle reçoit la première lettre de sa professeure. Comme une seconde mère, Marie Curie multiplie les conseils : prendre soin de sa santé, ne pas économiser sur la nourriture, se promener tous les jours[82]. Eugénie doit aussi résoudre le problème du chauffage et, surtout, vaquer aux tâches du ménage. Mais, elle finit par envoyer le linge sale à sa mère.

La vie s'organise donc doucement pour ce groupe de jeunes professeures fraîches émoulues des concours. Une photographie conservée par la fille d'Eugénie, Jeannette Manigault, les montre arborer, lors d'une promenade dans la ville de Poitiers, leurs jolis corsages et leurs grands chapeaux à plumes. Celui d'Eugénie est particulièrement impressionnant. Son manteau classique est orné d'un renard. À côté d'elle sa collègue porte, elle aussi, un renard noir sur un tailleur de couleur claire, élégant et discret. En ce début de XXe siècle, ces cinq jeunes débutantes qui s'exposent si naturellement à l'objectif n'évoquent donc plus l'image de nonne laïque si courante dans la littérature de l'époque.

Après les cours, elles se reçoivent mutuellement. Les Feytis rendent aussi visite à Eugénie. D'abord Eugène, qui est même invité à déjeuner avec sa fille chez la directrice du collège. Consciente de l'ascension sociale de sa fille, Amélie prend soin de sa propre tenue qui doit être « irréprochable », afin de pouvoir s'intégrer dans « ce beau monde » que fréquente sa fille à Poitiers. « Toi ma chérie, lui écrit-elle, tu vas et viens, tu trottes de chez le maire chez le recteur, de chez le recteur chez l'inspecteur etc. [...] on dit de toi et d'Anna, ces dames les professeurs avec déférence »[83]. En mai, Angèle Coustols vient passer une journée avec son ancienne élève. Et aux vacances de la Toussaint et du Nouvel An, Anna se rend avec Eugénie à Tonnay-Charente. Cette

[81] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 11.

[82] BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 136 : lettre de Marie Curie, 2 octobre 1904.

[83] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 14 octobre et 30 novembre 1904.

dernière visite se fait dans la nouvelle maison de la famille, louée en octobre 1904. Amélie avait entrepris l'aménagement intérieur de sa « petite maison très coquette » et « bien close » et acheté ou repeint quelques nouveaux meubles. Car « quand on possède à soi une Eugénie comme toi ma chère Grande, une maman et un papa comme nous devons chercher à l'entourer d'un peu plus de chic que jusqu'à présent nous avions pu le faire »[84].

Au collège, le service de la jeune professeure s'élève à 15 heures par semaine. Néanmoins, Eugénie, à côté de l'enseignement qu'elle donne surtout dans les petites classes, est chargée également, à sa grande surprise, de cinq heures de travaux d'aiguille, ce qui l'oblige à suivre elle-même un cours de tricot, afin de pouvoir mener à bien cette tâche. La nouvelle étonne ses parents : « c'est faux, note avec quelque amusement sa mère, de faire enseigner le tricot et la couture à de jeunes filles qui ont fait vos études [...] Vous êtes l'élite de Sèvres »[85]. Indignée, Curie lui écrit également : « Il est probable que l'une de vous aurait suffi pour le collège de Poitiers [...] On n'avait réellement pas besoin d'agrégées pour faire la couture et les petites classes des mathématiques »[86]. En novembre, Eugénie, déchargée de cette obligation pénible, se voit confier l'enseignement des sciences physiques en sixième année. Cette classe comprend deux élèves. La jeune professeure, consciente qu'il en va du succès de son établissement[87], s'efforce de faire son service le mieux possible. C'est d'ailleurs un des premiers conseils donnés par Curie, qui l'informe aussi de la promesse formelle donnée par Rabier devant une assemblée assez nombreuse de leur accorder leurs bourses l'année d'après. C'est une manière de montrer à ces professeures qu'il leur sait « gré de [leur] sacrifice »[88].

Les notes de ses chefs administratifs confirment l'effort et le savoir-faire de la débutante. « Elle ne ménage ni son temps ni sa peine », écrit sa directrice, qui fait en outre l'éloge, comme d'ailleurs l'inspecteur d'Académie et le recteur, de son enseignement solide, clair et at-

[84] *Ibid.* : 8 novembre 1904.
[85] *Ibid.* : 7 octobre 1904.
[86] *Ibid.*, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 136 : lettre de Marie Curie, 31 octobre 1904.
[87] L'effectif du collège en 1904 : 15 élèves en première année, 24 en deuxième, 19 en troisième, 18 en quatrième, 6 en cinquième et 2 en sixième ; en 1905 : 38 élèves en première année, 30 en troisième, 10 en quatrième, 6 en cinquième et 2 en sixième. Notes. AN/F/17/23575B, dossier de carrière d'Anna Cartan.
[88] BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 136 : lettre de Marie Curie, 2 octobre 1904, doc. cité.

trayant, bien approprié à l'âge et aux compétences de jeunes filles mal préparées aux études secondaires par leurs cursus antérieurs[89]. Tous, élèves, parents, administration, insistent sur son talent pédagogique inné. En 1905, elle est, selon son désir, mutée à Paris. Elle laisse à Poitiers « un bon souvenir et des regrets », exactement comme l'avait souhaité Marie Curie. Jeune débutante dans le même collège trois ans plus tard, Catherine Schulhof, allait retrouver encore très vivant le souvenir d'Eugénie Feytis. Qualifiée de professeure « remarquable » et méthodique, Anna n'est pas en reste[90].

Rabier ne garde pas sa promesse toutefois. Aucune bourse d'études ne devait être accordée aux deux jeunes filles. Anna reste alors encore une année à Poitiers avant d'être affectée au lycée de Dijon où elle enseigne jusqu'en 1908[91]. Elle bénéficie à ce moment-là de la bourse Albert Kahn qui lui permet de voyager pendant l'année 1908-1909 « autour du monde » (en Europe et en Amérique)[92]. Elle visite nombre d'institutions et d'établissements dans plusieurs pays dont les États-Unis, Cuba, le Mexique et le Québec. Elle reprend ensuite son poste à Dijon. En 1916, elle réussit à être mutée à Paris, au lycée Jules-Ferry et, en 1920, elle est nommée au nouveau lycée d'application annexé à l'École de Sèvres. Elle y rejoint ainsi son ancienne compagne de promotion devenue, entretemps, maîtresse adjointe à Sèvres. À côté de l'enseignement des mathématiques, elle écrit plusieurs livres scolaires pour les lycéennes et est chargée de la direction du stage des

[89] AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton : « Notes et Propositions », 1905.
[90] Notes. AN/F/17/23575B, dossier de carrière d'Anna Cartan. Une de ses élèves et future Sévrienne devait confier à Eugénie Cotton à la nouvelle de la mort de sa professeure en 1923 : « La parole de Mlle Cartan, douce, aisée, son regard qui rassemble nos attentions guette dans les nôtres l'éclair signalant que c'est compris : tout était plein de lumière ». BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 20 novembre 1923.
[91] Anna renonce à sa bourse à condition d'être nommée dans un lycée de ville de faculté qui la rapprocherait aussi de sa famille.
[92] Ces bourses furent fondées en 1898. Tous les ans à partir de 1905, deux bourses sont réservées à des agrégées féminines. En 1908, la bourse Albert Kahn est accordée à Anna Cartan et à une professeure de lettres du lycée de Bordeaux, Marguerite Clément. *Cf*. Whitney Walton, « Professional Women and Travel in the Albert Kahn Around-the-World "Boursières" Reports on France and the United States, 1898-1930 », *in* Nicolas Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin. Aspects historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 131-149 ; Yaelle Arasa, *Les Voyageuses d'Albert Kahn, 1905-1930, vingt-sept femmes à la découverte du monde*, Paris, L'Harmattan, 2014.

Sévriennes de troisième année[93]. Anna meurt d'un cancer trois ans plus tard et Eugénie perd ainsi prématurément une deuxième amie intime[94]. Or, à part quelques courtes références repérées dans le récit autobiographique d'Eugénie Cotton, Anna Cartan n'a pas droit comme Henriette à un long texte mémoriel, constructeur du souvenir. Cette constatation étonne. Mais les éléments justificatifs nécessaires manquent pour pouvoir en donner une explication plausible.

Quant à Eugénie, sur l'insistance de ses anciens professeurs, elle est rappelée à l'École où un poste de répétitrice était devenu vacant avec la nomination de Mlle H. Dubois dans un lycée parisien[95]. Elle peut ainsi reprendre sa vie à Sèvres et espère, tout en enseignant, pouvoir commencer sa thèse au laboratoire de Jean Perrin. Ses travaux sur le magnétisme des sels allaient l'introduire dans un nouveau cercle de jeunes savants ; et c'est parmi eux qu'elle allait rencontrer en 1905 son futur mari, Aimé Cotton. Commence alors une nouvelle étape dans sa vie, marquée par « les joies de la science et les douceurs de la vie familiale »[96].

[93] Quelques-uns de ces manuels portent comme nom d'auteurs le sien et celui de son frère Élie Cartan. V. Michèle Audin, « Dans la famille Cartan, je demande… la sœur », *En Hommage à Henri Cartan, SMF – Gazette,* n° 122, 2009, p. 47-48.

[94] Quelques-uns de ces manuels portent comme nom d'auteurs le sien et celui de son frère Élie Cartan. V. Michèle Audin, « Dans la famille Cartan, je demande… la sœur », *En Hommage à Henri Cartan, SMF – Gazette,* n° 122, 2009, p. 47-48.

[95] « Madame Curie, Madame Marion et Mlle Dubois elle-même tombèrent d'accord pour demander que ce poste soit attribué à Eugénie. Leur demande reçut satisfaction… ». BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.).

[96] M. Privat-Baillaud, *op. cit.*, p. 11.

DEUXIÈME PARTIE

Chercheuse, enseignante et femme de tête. Lever des barrières pour les femmes dans le premier XXe siècle (1905-1944)

J'avais rencontré de grandes difficultés à faire une Thèse de Doctorat car les études féminines ne donnaient pas les titres nécessaires. J'ai dû passer la Licence après l'Agrégation des jeunes filles et sans Madame Curie je n'aurais sans doute pas pu y arriver.

BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.

Vous avez voulu éviter à d'autres femmes les difficultés, les résistances, les oppositions même que vous aviez dû vaincre, avant de pouvoir vous livrer à la recherche scientifique. Aussi avez-vous travaillé de toutes vos forces à obtenir l'identification des études supérieures féminines aux études masculines.

Catherine Schulhoff, ancienne présidente de la Société des Agrégées. BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27, doc. cité.

Le 20 août 1902, Jean Perrin et le frère d'Anna, Élie Cartan, étaient en visite à Tonnay-Charente chez les Feytis. Après le dîner et avant leur départ, tout le monde, hôtes et invités allèrent faire « un tour au clair de lune ». Les paroles de Perrin devaient rester gravées pour toujours dans la mémoire de la jeune Sévrienne. C'est ainsi qu'elle les rapporte dans sa lettre du 4 septembre à Marthe Baillaud : « Vous êtes un peu sacrifiées, les générations actuelles [des Sévriennes], lui disait-il, parce que vous êtes celles qui préparez le

chemin des autres »[1]. En effet, Eugénie Feytis et ses compagnes se préparèrent à la carrière de professeure dans une période qui pourrait être considérée sous plusieurs rapports comme transitoire dans l'histoire de l'enseignement secondaire et supérieur féminin. Je m'explique.

Dans le climat d'insécurité grandissante des dix années qui précèdent la Grande Guerre, la mode du baccalauréat chez les filles s'intensifia : sous la pression de familles soucieuses de préserver leurs filles sans dot de la précarité, les lycées publics se virent contraints de suivre l'exemple des établissements privés et d'organiser à partir de 1908, à Paris d'abord, en province ensuite, des préparations officieuses au baccalauréat. Dictée par le besoin, l'idée d'une mutation rapide des programmes gagnait inexorablement du terrain et allait provoquer au sein de l'enseignement secondaire féminin une crise qui, en mettant au grand jour l'obsolescence de la loi de 1880, en menaçait les fondements mêmes : en raison de l'ouverture aux femmes de nouvelles voies passant par la faculté et la mixité, le caractère désintéressé de l'institution voulu par ses promoteurs républicains et garanti encore par les règlements en vigueur était vidé de son sens.

Face à l'évolution en cours, le régime des études à Sèvres, complètement indépendant de l'enseignement dispensé dans les facultés, resta cependant longtemps sans changement : programmes vieillis ou inadaptés aux concours auxquels ils étaient censés préparer, d'où un taux considérable d'échec notamment au certificat. Qui plus est, ce concours très difficile continuait en raison de son caractère encyclopédique de n'être point considéré comme équivalent de la licence, qui seule donnait accès à la préparation d'une thèse de doctorat. Par ailleurs, les Sévriennes, qui, à la différence des Ulmiens, ne remettaient pas de mémoire de diplôme attestant un travail original[2], ni ne fréquentaient les cours, les bibliothèques et les laboratoires de la Sorbonne, demeuraient de fait écartées de la recherche, car destinées à la carrière professorale dans le secondaire féminin. Elles continuaient enfin, depuis la réforme de 1894, à se présenter à des agrégations réputées de second ordre en raison de leur manque de spécialisation. Un certain nombre de candidates au professorat choisit alors de s'en détourner et de s'orienter, par l'intermédiaire de la faculté, vers les

[1] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettre d'Eugénie, 4 septembre 1902, doc. cité.

[2] Le diplôme d'études supérieures fut institué progressivement pour les Ulmiens depuis la fin du XIXe siècle.

agrégations masculines que des mesures provisoires, reconduites d'année en année, avaient ouvertes aux femmes.

Non formée selon les normes de l'enseignement supérieur, Eugénie Feytis se vit donc refuser l'inscription en doctorat. Temps fort dans son parcours, ce rejet est présenté dans son récit mémoriel comme un facteur déclencheur de conscience de genre : il lui permit de se rendre compte des différences des cursus scolaires et universitaires des deux sexes qui justifiaient les exclusions dont elles étaient frappées. Certes, elle réussit à vaincre les difficultés rencontrées, mais avec bien plus d'effort qu'un étudiant masculin : elle dut se présenter, en plus des concours déjà passés, aux certificats de la licence pour pouvoir s'inscrire en doctorat.

Son expérience personnelle se trouve donc à l'origine de sa vision égalitaire de la formation professorale destinée aux Normalien.ne.s. Chargée depuis 1905 des fonctions, mal définies d'ailleurs, de répétitrice, puis de maîtresse adjointe à Sèvres – dans ses écrits ultérieurs, elle préfère utiliser le terme « professeur adjoint », quand elle se réfère à cette période-là de sa vie – elle travailla systématiquement dans cette direction[3].

L'identification de l'enseignement secondaire des filles avec son homologue masculin, décrétée après la guerre, imposait aussi des réformes au niveau du recrutement des professeures de lycée. Elles allaient inévitablement affecter les finalités et le contenu des études à l'École de Sèvres, malgré les résistances tenaces dressées notamment du côté de son administration. En 1936, la vacance de direction après la mise à la retraite d'Anna Amieux et l'avènement du gouvernement socialiste du Front populaire devaient accélérer les changements déjà entamés. Les idées, les positions, l'expérience et les titres d'Eugénie Cotton la désignaient comme la candidate idéale pour continuer et achever l'assimilation des concours féminins et masculins à laquelle le jeune ministre de l'Education nationale Jean Zay était favorable. Il lui proposa le poste. Elle accepta le défi.

[3] Le décret du 14 avril 1920 sur l'organisation de l'École normale supérieure de jeunes filles stipule que « les maîtresses adjointes, chargées d'enseignement, sont choisies parmi le personnel des agrégées en exercice dans les lycées de jeunes filles. Elles sont rattachées au cadre des lycées de la Seine et de Seine-et-Oise. Elles sont déléguées pour la période de trois ans ; leur délégation est renouvelable ». ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier études et BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 64 : décret du Président de la République relatif à l'ÉNS de Sèvres.

La direction Cotton entama une nouvelle période dans l'histoire de l'École. Eugénie a 56 ans à l'époque. Docteure depuis 1925, elle a derrière elle trois décennies d'expérience d'enseignement à Sèvres même. En pleine possession de ses moyens, elle est aussi et surtout, selon son propre témoignage, disponible, car libérée de ses responsabilités maternelles – ses deux enfants venant de quitter le foyer familial pour créer leur propre famille.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, compte tenu de son parcours de femme exceptionnelle – qualification qu'elle-même devait rejeter toutefois, notamment dans ses écrits d'après-guerre où, femme engagée, elle privilégie, au nom des causes assumées, son identité de mère et de grand-mère, destin commun à son sexe – tout en ayant donc par ses choix personnels bouleversé divisions spatiales et représentations traditionnelles, Eugénie Cotton semble, toutes proportions gardées, respecter les hiérarchies et les rôles sexués normatifs au sein du couple conjugal : ainsi, l'éducation de ses enfants fut – avec son enseignement à Sèvres – sa priorité pendant deux bonnes décennies ; de ce fait, cependant, recherche et carrière universitaire furent reléguées au second plan. Au cours de la même période, son mari, Aimé Cotton, professeur de physique à la Sorbonne, procédait à des découvertes scientifiques importantes, réussissait à réaliser ses projets ambitieux, recevait des honneurs et gagnait la reconnaissance de ses pairs. Inévitablement, le grand savant sera très présent d'un bout à l'autre de cette deuxième partie, son histoire et celle d'Eugénie étant profondément imbriquées l'une dans l'autre depuis leur première rencontre en 1905.

La période envisagée ici s'étale sur quatre décennies (1905-1944) et englobe deux guerres mondiales. Elle fut pour Eugénie Feytis-Cotton très riche en expériences et en épreuves sur tous les plans. Dans les pages qui suivent, j'essaie de reconstituer en trois chapitres chronologiques la vie très active d'une jeune savante qui ambitionne de s'immiscer dans le monde masculin de la science, d'une épouse heureuse et d'une mère qui lutte contre les épreuves de sa vie de famille, d'une professeure et femme de tête, enfin, qui s'engage fermement à faire évoluer des institutions surannées, à enrayer des inégalités, à faire bouger des frontières et des consciences ; qui doit de surcroît affronter le cataclysme de la Seconde Guerre mondiale tant sur le plan professionnel que personnel. Comprendre les motivations et les choix de cette femme de sciences et de tête contribuerait à éclairer, à travers un

autre prisme, l'évolution des concours de recrutement féminins et masculins de professeur.e.s vers leur assimilation et la conquête de territoires essentiellement masculins.

CHAPITRE IV

Être chercheuse avant la Grande Guerre (1905-1913)

Eugénie Feytis est nommée répétitrice pour les sciences à Sèvres en 1905. Un an plus tard, l'École fête ses vingt-cinq ans d'existence et change de direction[1]. La très catholique Mme Marion est démise brusquement de ses fonctions pour d'obscures raisons, politiques semble-t-il : ses tendances « cléricales » ont sans doute gêné une administration très attentive à de telles questions[2]. C'est une protestante de nouveau, Louise Belugou, qui lui succède. La nomination de la première directrice Sévrienne est un signe que l'École a atteint sa majorité. Ce passage à la maturité se fait cependant, nous l'avons vu, dans un contexte de crise de l'enseignement secondaire féminin.

---

[1] Le jubilé est célébré en 1909.

[2] Françoise Mayeur fait remarquer pourtant qu'il n'est pas « possible de prouver que [ces tendances] sont la raison première et principale de sa disgrâce ». Son très mince dossier de carrière contient sa réponse pleine de dignité à la mesure qui la frappe ainsi qu'une coupure de presse qui nous apprend que, quatre ans plus tard, elle enseigne à l'École normale catholique. Elle participe enfin aux fêtes du cinquantenaire de Sèvres en 1931. M. Mayeur, *L'Enseignement secondaire…, op. cit.*, p. 371 ; *ibid.*, « Sèvres : une institution originale pour l'éducation féminine (1881-1940) », *Société des Amis de l'École Normale Supérieure, Bulletin spécial*, mars 2005, p. 13. Quelques bribes de l'histoire de Mme Marion sont fournies en 1938 par Eugénie Cotton, directrice, à cette époque, de Sèvres. Dans sa réponse du 25 avril 1936 à l'invitation du maire de Sèvres, Maurice Vacle, à suggérer des noms pour les rues voisines de son École, Cotton l'informe que Madame Henri Marion « s'est retirée à Sèvres […]. Elle s'est longtemps occupée des enfants de Sèvres ». Par délicatesse, la directrice évite de s'impliquer directement dans cette affaire de dénomination de rue. Finalement, à l'occasion de la cérémonie organisée par la municipalité pour célébrer le centenaire de Gambetta, on donne aux trois parties d'une rue, qui venait d'être mise en état, les noms de deux directrices – à savoir de la fondatrice Mme Jules Favre et d'Anna Amieux, promotrice du lycée annexé à l'École en 1920 – ainsi que du directeur d'études de la première heure, de l'académicien Ernest Legouvé. Lors de la rentrée de 1940, Cotton annonce aux élèves la mort de Mme Marion, qui jusque-là continuait malgré son âge à participer fidèlement à toutes les réunions des Sévriennes.

1. Répétitrice et maîtresse adjointe pour les sciences à Sèvres

« Élève et confidente » de Mme Jules Favre, la nouvelle directrice maintient « l'esprit » de la maison, mais ne procède pas à la réforme des études imposée par un mouvement favorable à l'identification des enseignements des deux sexes. Contrairement au temps de Julie Favre, où Sèvres commandait les évolutions, Belugou laisse aux directrices parisiennes l'initiative d'improviser sous la pression d'élèves désirant obtenir un diplôme autrement prestigieux que le brevet.

À l'École, l'orientation reste essentiellement pédagogique. Dans ce contexte, le stage pédagogique introduit par Mme Marion est élargi en 1908. Il n'en reste pas moins une initiation aux méthodes enseignantes bien imparfaite. Par ailleurs, Louise Belugou et le conseil des professeurs s'intéressent tout particulièrement à améliorer les instruments de travail des élèves : ainsi la bibliothèque est enrichie de livres et de revues françaises et étrangères ; en outre, vers 1910, est réalisée, suivant les plans du nouveau professeur de physique Paul Langevin, l'installation électrique dans les laboratoires de physique et de chimie. Celui-ci peut alors diriger une première série de manipulations quantitatives d'électricité[3].

En matière d'enseignement, parallèlement à l'effort d'introduire « l'esprit scientifique dans les études littéraires », on cherche à rénover celui des sciences naturelles : l'accent est mis sur une plus grande spécialisation et une culture expérimentale plus développée. Le renforcement de l'équipe de professeurs par l'arrivée de nouveaux spécialistes (tels que Louis Gentil, Léon Lutaud ou Charles Pérez) ainsi que la nomination d'une répétitrice spéciale, Charlotte Philoche, y contribuent[4]. Cette dernière notamment participe très activement à la création du laboratoire d'histoire naturelle où sont organisées régulièrement de nombreuses manipulations. L'École lui doit aussi la plantation d'un nouveau jardin botanique. Cette maîtresse adjointe a enfin l'idée d'organiser des promenades scientifiques. D'abord limitées aux environs de Sèvres, elles s'étendent bientôt à toute la banlieue parisienne. Des excursions ont aussi lieu au bord de la mer. Mlle Philoche, devenue entretemps Mme Piédallu, ainsi que des professeurs, comme le géographe Louis Gentil, accompagnent les Sévriennes.

[3] E. Cotton, « L'évolution de l'enseignement scientifique… », *op. cit.*, p. 221.
[4] A. Amieux, *op. cit.*, p. 161-162.

La question du certificat préoccupe enfin sérieusement administration et professeurs dès le début de cette période : le taux d'échecs des élèves inquiète. Essayant d'en déceler les causes, la directrice écrit dans son rapport de 1911 :

> *Le programme [...] qui date de l'origine de l'École n'est plus en rapport avec nos études. Extrêmement chargé de préparation lourde et fatigante, il tient peu compte des travaux pratiques et il ignore la plus grande partie des cours de l'École. Moins élevé dans son esprit que l'examen d'entrée, il pourrait être obtenu par les candidates avant l'admission à Sèvres [...] Les programmes des deux examens se suivent sans se supposer. Aussi n'est-il pas étonnant que, partout, s'organisent des préparations au Certificat dans les facultés, les lycées [...]. L'État se fait concurrence à lui-même et prépare, à côté de professeurs qu'il soumet à la discipline des Maîtres les plus distingués, des certifiées hâtivement préparées. Il est nécessaire de remédier à cet état de choses*[5].

Sur la proposition du mathématicien Appel, une réforme de ce concours est introduite en 1911 : mais plutôt qu'une révision de sa philosophie, elle concerne sa réorganisation en fonction d'une série d'épreuves passées à deux temps. La première partie se substitue au concours d'entrée à Sèvres. Seules les candidates classées en tête sont nommées Sévriennes. Elles se présentent à la deuxième partie (composée d'épreuves à la fois écrites, orales et pratiques) au bout de leur seconde année d'études. Les candidates classées dans la deuxième partie de la liste préparent ce dernier concours par leurs propres moyens. Même passé en deux parties, le certificat n'en demeure pas moins, en raison de l'étendue des connaissances exigées, un concours dont la préparation est bien plus lourde en comparaison avec celle demandée pour les certificats de la licence. Qui plus est la coordination des programmes des deux parties ne devait pas être par la suite entièrement établie. Enfin, la première partie du concours, ne recrutant plus exclusivement les Sévriennes, continue à être jugée par un jury composé pour moitié des professeurs de l'École ; quant aux épreuves orales, elles sont présentées à Paris et non plus à Sèvres même, comme dans le temps où Eugénie y était candidate.

1911 est aussi l'année où l'École passe sous la tutelle du directeur de l'enseignement secondaire, le nouveau recteur Liard, nommé depuis 1902, n'ayant pas montré le même attachement à cette institution que

[5] *Ibid.*, p. 177.

son prédécesseur Octave Gréard. Le décret du 14 avril 1920 allait confirmer officiellement ce rattachement administratif.

C'est dans cette École qui devient de plus en plus accueillante matériellement (extension du chauffage[6], électricité qui se substitue au gaz, murs fraîchement peints, chambres réparées) et libérale, puisque le règlement s'adoucit (élèves autorisées à travailler dans leur chambre, à recevoir des visites, à sortir avec nuitée), qu'Eugénie commence à exercer ses fonctions de répétitrice de sciences[7]. Elle retrouve Jeanne Michotte, maîtresse adjointe de sciences mathématiques (1887-1925), qu'elle connaît depuis le temps où elle y était élève. Sa jeunesse, considérée par le Directeur de l'enseignement secondaire et ancien professeur à Sèvres Lucien Poincaré, comme un handicap, se transforme en atout important dans ses relations avec les élèves : « la jeunesse, note dans un de ses témoignages Catherine Schulhof, élève de la 24e promotion et amie d'Eugénie, aime à être enseignée par des jeunes »[8].

Eugénie remplace Hélène Dubois d'abord dans le service de la chimie et des sciences naturelles, puis, après l'arrivée de Mlle Philoche, dans celui de la physique. Les Sévriennes voient donc « avec une surprise ravie » arriver une répétitrice très proche d'elles par l'âge, pleine d'enthousiasme et d'entrain et déjà auréolée de prestige en raison de ses rapports privilégiés avec les Curie et Jean Perrin. Ses fonctions consistaient d'une part à combler les lacunes de la préparation des Sévriennes et, d'autre part, à les initier au travail expérimental.

Quelques-unes de ses anciennes élèves de « la période heureuse d'avant les guerres », invitées, en 1951, à lui rendre hommage lors de la célébration de son 70e anniversaire, se rappellent le plus grand souci de leur maîtresse : celui d'élever le niveau de leurs études. Bien que disposant de moyens de fortune, la jeune physicienne s'évertuait à leur faire découvrir à la fois « le véritable visage de la chimie » et la magie de la physique moderne et ainsi de les sensibiliser au devenir de la science. « Dans le petit laboratoire d'autrefois », pauvrement équipé, Eugénie tentait avec elles de modestes expériences. Ce qui manquait à

[6] En 1912, le chauffage central arrive jusque dans les chambres d'élèves. Les calorifères à vapeur remplacent partout dans le bâtiment les anciens à air chaud. *Ibid.*, p. 175-176.
[7] En tant que répétitrice, elle loge de 1905 à 1907 à Sèvres même. À partir de 1907, elle exerce les fonctions de maîtresse adjointe et doit alors prendre un appartement à Sèvres.
[8] Catherine Schulhof rapporte également le dialogue entre Poincaré et Hélène Dubois : « "Elle est bien jeune" avait-[il] déclaré – "Cela lui passera" avait répondu avec à-propos Mlle Dubois ». BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27, doc. cité.

Sèvres, elle allait le « quêter » d'habitude au laboratoire de Georges Urbain à la Sorbonne, où elle faisait son travail de thèse : ainsi ses élèves pouvaient préparer les organomagnésiens qui avaient valu à Grignard le prix Nobel de chimie de 1912 ou bien faire « des pointées de mouvement brownien » en vue de vérifier une formule d'Einstein, signalée par Jean Perrin. Tant ce dernier que Paul Langevin passaient toutes les semaines au laboratoire pour encourager maîtresse et élèves dans ce travail stimulant.

« Grâce à elle, note Madeleine Courtin (30e promotion), nous avons pu, une fois par mois, aller entendre à Paris les admirables conférences sur la structure de la matière, faites à la Société de Physique, avec la permission de rentrer à minuit, par la petite porte du parc »[9]. Les Sévriennes vont aussi parfois au laboratoire de Perrin à la Sorbonne, où elles ont l'occasion de voir leur professeur faire de « belles expériences ». Catherine Schulhof, de son côté, se rappelle en particulier cette fois où, grâce à Eugénie Feytis, la troisième année put aller suivre, le 5 novembre 1906, à la Sorbonne, le cours inaugural de Madame Curie appelée à la chaire de Pierre Curie après la mort tragique de ce dernier. Les élèves firent ensuite partager à leur maîtresse, que des obligations de service avaient retenue à Sèvres, « leur émotion et leur admiration ». En 1956, à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de ce cours, Schulhof allait signaler l'importance historique capitale de cet événement qui avait consacré une savante dans ce sanctuaire du savoir masculin qu'est la Sorbonne. Pour ces quelques élèves placées au premier rang, « le plus près possible d'elle », mais perdues tout de même parmi une assistance majestueuse composée de gens du monde, d'artistes, de reporters, de savants, de personnalités étrangères et françaises, cette longue heure de cours – « une de ces heures qui comptent » – fut une révélation. Marie Curie leur montra que la voie menant aux postes élevés de l'enseignement supérieur et de la recherche était désormais ouverte aux femmes : elles pouvaient donc elles aussi commencer à en rêver[10]. Ainsi, et je reviendrai plus longuement sur ce point dans un autre chapitre, les Sévriennes doivent beaucoup à leur ancienne professeure : « elle a changé notre vie, confie

[9] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Eugénie Cotton, Allocution de Mademoiselle Courtin, Présidente de l'Association des élèves et anciennes élèves de l'École normale supérieure de Sèvres, *Hommage à Madame Eugénie Cotton, 23 Juin 1967*, Paris, 1967, p. 14.

[10] Allocution de Catherine Schulhof, *Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne*, Cahors, Imprimerie Coueslant, 1957. *Cf.* E. Cotton, *Les Curie…, op. cit.*, p. 73-75. V. aussi troisième partie du présent ouvrage.

un peu avant sa mort Eugénie Cotton à son ancienne compagne Marthe Baillaud-Privat. Mais Sèvres le lui a bien rendu [...]. Jamais elle n'aurait pu remplacer son mari à la Sorbonne, si elle n'avait appris, à l'École, l'art d'enseigner »[11].

À Sèvres, Marie Curie est remplacée en 1906 par Paul Langevin, ancien élève de son mari à l'École de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris. Partie prenante du bouillonnement de « ce merveilleux début du 20e siècle », le jeune physicien, déjà célèbre par la théorie qu'il avait donnée du diamagnétisme, est en train de « trouver les lois du magnétisme »[12]. Après la guerre, Eugénie Cotton devait rendre plusieurs fois hommage au grand savant. Son récit hagiographique évoquant l'enseignement dispensé aux Sévriennes (1906-1937) rappelle sous de nombreux rapports celui consacré à Marie Curie et à Jean Perrin.

Habitant à l'époque Fontenay-aux-Roses, Langevin avait l'habitude de venir à pied à l'École. Il traversait le bois de Meudon et, en marchant dans la jolie campagne parisienne, préparait la conférence qu'il allait donner. « Il pénétrait dans l'école, écrit Eugénie Cotton dans un Hommage préparé pour les dix années de la mort du physicien, par la petite porte tout en haut du parc et les élèves guettaient impatiemment sa venue. Dès qu'elles avaient aperçu sa haute silhouette au niveau du pavillon Lulli, elles se rendaient dans la salle de physique pour ne rien perdre d'un cours qui faisait leur admiration »[13].

Dans son discours mémoriel consacré à cet homme exceptionnel, Eugénie Cotton revient à l'idée de l'alliance de la physique à la philosophie. Ainsi, tout comme Perrin, Langevin est présenté comme un physicien « doublé d'un philosophe » et comme un professeur doté de qualités remarquables : aisance, qui lui permet de dispenser son cours sans consulter ses notes, parole nette, belle diction, pensée claire, habileté à « calculer admirablement ». Admirative, la mémorialiste évoque aussi sa capacité de remplir d'immenses tableaux noirs avec des « formules parfaitement ordonnées » et d'expliquer les questions les plus ardues par une exposition claire qui captivait l'attention des jeunes

[11] M. Baillaud-Privat, *op. cit.*, p. 9.

[12] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Association des Anciennes Élèves de l'ÉNS de Sèvres, 1 AP 92 : Eugénie Cotton, Hommage de l'Association à Catherine Schulhof, 7 juin 1960.

[13] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Hommages rendus à ÉNS, 1 AP 77, Hommage rendu à Paul Langevin, 15 décembre 1957 (probablement au Panthéon).

femmes : « La Conférence durait généralement trois heures au lieu d'une heure et demie, mais aucune élève ne s'en plaignait ». Faits, raisonnements, démonstrations mathématiques, travaux pratiques composaient un enseignement que Cotton qualifie sans réserves de « complet ». De « stimulant » également, puisque le physicien, en apportant aux Sévriennes le fruit de ses dernières réflexions et en leur révélant les découvertes les plus récentes, réussissait à les associer à la Science et, par là même à susciter des vocations[14]. Paul Langevin et Eugénie Feytis sont ainsi des alliés dans l'effort de l'amélioration des études à Sèvres.

Tout le travail réalisé à l'École par la nouvelle maîtresse adjointe est aussi très bien évalué par la directrice qui dans sa note appuie la demande de promotion au choix de sa subordonnée : « [elle] donne, écrit-elle en janvier 1907, un travail personnel considérable et rend aux élèves de l'École des services précieux notamment pour la Chimie »[15].

Mais l'encadrement des Sévriennes, très consciencieusement organisé, laisse forcément à Eugénie Feytis peu de temps à consacrer à son travail scientifique personnel, qui se trouve malgré cela au centre de ses préoccupations du moment.

2. « La Recherche dans l'enthousiasme et l'amitié »[16]

Comme nous l'avons vu plus haut, Eugénie avait, dès 1903, choisi sous l'influence de Pierre Curie le champ de recherche qui l'intéressait : les cristaux et le magnétisme. Dans ses textes des années 1950 consacrés à la mémoire des grands savants qu'elle a connus, elle aime rappeler ce qu'elle doit au mari de Marie Curie : « La thèse de Pierre Curie et le mémoire de Paul Langevin sont parmi les plus belles choses qu'il m'ait été donné de connaître, et ils m'ont guidée directement dans les quelques recherches que j'ai pu faire par la suite »[17]. Elle allait pourtant tarder à commencer sa thèse de doctorat, ses titres n'étant pas reconnus comme équivalents de la licence en sciences physiques. Elle

[14] *Ibid.* : « Hommage à Paul Langevin », pour *L'Humanité* du 18 décembre 1956, doc. cité.
[15] AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton : Louise Belugou, 10 janvier 1907.
[16] Titre d'une ébauche de chapitre pour « Survivances ». BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 23.
[17] *Ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Hommages rendus à ÉNS, 1 AP 77, doc. cité.

doit donc d'abord préparer les certificats constitutifs de ce diplôme qu'elle obtient en 1909. Malheureusement, ses archives restent muettes sur son expérience d'étudiante dans le monde masculin de la faculté des sciences parisienne[18]. Mais il est fort probable aussi que, compte tenu de ses obligations professionnelles et familiales, elle n'a pas cherché à fréquenter les milieux estudiantins de la Sorbonne. Je n'ai trouvé par ailleurs aucune trace non plus de l'obtention des trois diplômes d'enseignement spécialisé, tout aussi nécessaires pour l'inscription en doctorat.

Son travail de recherche commence en substance en 1908 au laboratoire de chimie-physique de la Sorbonne. Elle y retrouve l'ami et collaborateur de Pierre Curie, Georges Urbain, nouvellement nommé à une chaire de chimie de la faculté des sciences de Paris. Ce savant-artiste (peintre passionné et musicien talentueux), qui travaille sur la phosphorescence cathodique des oxydes de terres rares, venait de découvrir un élément chimique, le lutécium. C'est lui qui entreprend de diriger la recherche de la doctorante. Étant au courant de l'intérêt qu'Eugénie porte aux travaux de Pierre Curie, il lui propose d'étudier la relation entre les propriétés magnétiques de certains sels et leur composition. « Ce sujet était nouveau à cette époque, où l'on ne savait pas encore tout le profit que la chimie pouvait tirer des mesures du magnétisme », fait remarquer Irène Joliot-Curie dans l'hommage qu'elle consacre à Eugénie Cotton en 1951[19].

La jeune chercheuse consacre à son travail de recherche les quelques heures par semaine dont elle peut disposer compte tenu des exigences de son service à Sèvres. Une photographie prise en 1910 la montre devant les appareils du laboratoire, sérieuse mais souriante, les mains cachées derrière le dos, dans sa robe de laboratoire aux larges poches[20].

En suivant l'exemple de ses collègues de laboratoire, elle se rend régulièrement aux séances de la Société de physique. Depuis 1875, celles-ci se tiennent tous les deuxième et quatrième vendredis de

[18] Jusqu'en 1914, le taux des étudiantes à la Sorbonne est de 9 %. Sur la présence des femmes dans les universités françaises au XIXe et au début du XXe siècle, v. Natalia Tikhonov Sigrist, « Les femmes et l'université en France, 1860-1914. Pour une historiographie comparée », *Histoire de l'éducation*, n° 122, 2009, p. 53-70 ; Pierre Moulinier, *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*, Paris, Belin, 2002.

[19] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, membres, 1 AP 212 : « Madame Cotton a eu 70 ans », par Irène Joliot-Curie.

[20] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Eugénie Cotton.

chaque mois à 20h30 dans les locaux de la Société de l'Encouragement pour l'Industrie, au 44, rue de Rennes, en face de l'Église de Saint-Germain-des-Prés. Dans cette petite salle, toujours pleine à craquer, sont présentées des expériences et des études qui illustrent les tendances de la recherche en physique en France. Le plus grand nombre des communications portent sur les propriétés des corps, l'électricité, le magnétisme, l'optique, la chaleur. En invitant, par ailleurs, des savants d'autres pays à présenter lors de ces séances les résultats de leur recherche, la Société contribue largement à la diffusion de leurs travaux en France[21].

Au début du XXe siècle, les plus grands animateurs de la Société sont les physiciens Jean Perrin, Paul Langevin, Charles Fabri, Aimé Cotton et quelques chimistes, comme Georges Urbain. De temps en temps, les Curie y font une communication pour présenter les nouveaux phénomènes qu'ils avaient découverts. En assistant à cet échange scientifique, la jeune physicienne goûte l'expérience enivrante, sinon de participer à l'ouverture de nouvelles voies à la Science, du moins d'en être l'une des témoins privilégiés. Après les séances, Eugénie suit ce groupe de grands savants dans un café où la discussion se poursuit avec passion ; puis tous ensemble accompagnent Marie et Pierre Curie de Saint-Germain-des-Prés au boulevard Kellermann dans le 13e arrondissement en s'arrêtant de temps en temps pour commenter, répondre à une remarque ou pour réfléchir sur une « suggestion sensationnelle ». Pour éviter que son ancienne élève ait à rentrer à Sèvres, Marie Curie met à sa disposition un vieux divan peu confortable.

Eugénie allait bientôt faire à la Société française de physique une communication sur le paramagnétisme appliqué à l'étude des sels métalliques pour présenter quelques résultats de sa recherche[22]. Ayant entrepris un vaste travail d'unification pour l'interprétation des propriétés magnétiques des corps, le physicien alsacien Pierre Weiss, directeur d'un important laboratoire de magnétisme à l'École polytechnique de Zurich, devait manifester son intérêt pour les découvertes

[21] Le bulletin de la Société sert à rendre compte et à diffuser les travaux présentés aux séances. Sur l'histoire de la Société v. Andrés Martinez Matiz, *Les Origines et les premières années de la société française de Physique (1873-1905)*, Mémoire de DEA, Épistémologie et histoire des Sciences, Université Paris 7, 2004 ; *cf.* Jean-Pierre Chaline & Jean Jacquart, *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1998.

[22] AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton : demande de promotion, janvier 1916.

de la jeune physicienne. Est-il présent lors de son exposé ? Il est fort peu probable. Eugénie raconte qu'elle avait rencontré ce spécialiste du magnétisme, ancien normalien et ami de Jean Perrin et d'Aimé Cotton, en 1905, lors d'un dîner chez les Perrin « boulevard Kellermann »[23]. Elle a dû, à ce moment-là, l'entretenir de sa propre recherche. Par la suite, elle a su gagner son amitié. Le physicien était alors de passage à Paris, afin de visiter l'exposition annuelle de la Société de physique, dont il sera question dans le chapitre suivant. Plusieurs soirées de ce genre, réunissant des savants de divers pays, avaient été organisées dans la capitale à cette occasion.

En 1912, Weiss invite la jeune physicienne à aller travailler dans son « beau laboratoire ». Mais Eugénie ne peut accepter cette invitation, sans avoir réglé d'abord deux questions. La première est d'ordre financier : trouver une subvention ; la seconde, liée à la première, concerne son service à Sèvres. Eugénie réussit à décrocher, peut-être aussi grâce à ses appuis influents (les professeurs Bouty, Perrin et Weiss), une bourse de 4 000 francs de la fondation Commercy pour l'année 1912-1913, fait qui rend envisageable, voire possible ce séjour coûteux en Suisse[24]. De son côté, la Direction de l'enseignement secondaire accepte de lui accorder un congé d'un an. Une de ses anciennes élèves, Alice Lapotaire (promotion de 1905) est désignée comme sa suppléante.

Dans un climat international de plus en plus tendu, Eugénie arrive à Zurich en décembre 1912 et entre dans le « monde merveilleux » du laboratoire de Pierre Weiss, nettement mieux organisé que celui de la Sorbonne. C'est ainsi qu'elle met en mots son admiration et son enthousiasme : « tous les aspects du magnétisme étaient étudiés, tous les appareils réalisés souvent avec les seules ressources du laboratoire. J'y vis pour la première fois les électro-aimants qui portent le nom de Pierre-Weiss »[25]. Weiss est un patron attentionné : il suit de près sa recherche, la félicite pour les mesures effectuées, apporte, si nécessaire, des corrections dans ses nombres, la guide avec sûreté.

---

[23] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 23, doc. cité ; *ibid.*, autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.

[24] La bourse demandée par Eugénie Feytis est définitivement agréée par le Conseil de la Faculté des Sciences le 4 juillet 1912. AN/AJ/16/7003, fondation Commercy : Faculté-boursiers 1911-1918 et Arrêtés de nomination des Boursiers (1908-1952).

[25] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 23, doc. cité.

Dans ce laboratoire travaillent des Français comme elle, mais encore des Allemands et des Suisses. Aucune autre indication n'est fournie pourtant par Eugénie, ni sur la composition de ce personnel scientifique (sexe, âge) ni sur son statut. L'organisation du laboratoire de Marie Curie pourrait être éclairante à cet égard : largement ouvert aux femmes, il accueille lui aussi un grand nombre de chercheur.e.s étranger.ère.s. Leur rattachement au laboratoire est de trois types : le personnel rémunéré, « socle stable du laboratoire », les étudiants préparant des travaux de recherche, et les « travailleurs libres », comme Eugénie, qui, recommandés par un directeur de laboratoire étranger, y passent, le plus souvent, entre quelques mois et un an pour étudier les phénomènes scientifiques qui les intéressent. Avant la Grande Guerre, le laboratoire de Marie Curie a déjà recruté une dizaine de femmes[26]. Malheureusement, je ne dispose pas de données concernant les physiciennes qui ont travaillé dans le laboratoire de Weiss. Peut-être, Eugénie Feytis est-elle la seule femme qui profite à Zurich de l'équipement très moderne du laboratoire pour procéder à des mesures précises difficilement réalisables à la Sorbonne[27].

La vie sociale si harmonieusement associée à l'activité scientifique l'enthousiasme. Le personnel du laboratoire a souvent l'occasion de se réunir autour d'une tasse de thé. De brillantes réceptions sont par ailleurs organisées à l'occasion du passage de grands savants. « C'est ainsi, raconte Eugénie, qu'il m'a été donné d'assister auprès d'Albert Einstein [...] à une Conférence de Von Laue sur la diffraction des Rayons X par les cristaux, phénomène que ce savant venait de découvrir »[28]. Elle est, enfin, souvent invitée chez Pierre Weiss. Elle peut alors discuter avec des physiciens, entendre Einstein jouer du violon, rencontrer le poète lyrique belge Verhaeren qu'elle admire. La fibre socialiste de ce dernier l'avait poussé à s'intéresser dans les années 1890, quand les ravages de la révolution industrielle étaient bien sensibles en Europe, à des questions comme, par exemple, l'inégalité sociale ou le déclin des régions rurales). Eugénie avait lu son poème « La Recherche » (*Villes tentaculaires*, 1895), consacré à la recherche

[26] Elles possèdent au moins la licence. Deux sont Françaises. L'une d'elles est son ancienne élève Marthe Klein qui forme avec Irène Curie au cours de la guerre de nombreuses infirmières radiologues. V. Natalie Pigeard-Micault, *Les Femmes du laboratoire de Marie Curie*, Paris, Editions Glyphe, 2013.

[27] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques, manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.

[28] *Ibid.*, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 23, doc. cité.

naissante. Au cours de soirées plus intimes, Eugénie a l'occasion de mieux connaître Jeanne Weiss originaire comme elle de la Charente Maritime, avec qui elle correspondait dès 1911 : « nous aimions évoquer en pleine Suisse allemande le parler savoureux des paysans saintongeais ». Eugénie lui parle du laboratoire, des autres chercheurs, de ses expériences.

Au cours de cette année, Eugénie Feytis participe donc activement par ses recherches au développement de la science physique : selon les dires de son élève et seconde épouse de Pierre Weiss, Marthe, ses travaux permirent au grand physicien d'étayer la théorie du magnéton, véritable atome de magnétisme[29]. La chercheuse réussit aussi grâce à sa bourse à voyager hors de France, à travailler dans un grand laboratoire européen et à intégrer ainsi des réseaux scientifiques internationaux. En d'autres termes, elle suit le parcours de toute jeune personne ambitionnant de « s'imposer dans la science ». Sous ce rapport, elle fait partie des pionnières qui ont ouvert des voies nouvelles et intéressantes aux générations suivantes de femmes. A-t-elle affronté des obstacles du fait de son sexe ? A-t-elle été victime du stéréotype d'infériorité intellectuelle des femmes dominant à cette époque-là ? Dans ses écrits, elle se réfère aux seules difficultés institutionnelles rencontrées, ce qui me laisse supposer qu'elle n'a probablement pas souffert d'une quelconque mésestime ; qu'encouragée à continuer sa recherche, elle considère au contraire avoir été admise dans les rangs de la communauté des hommes de sciences.

3. Famille, cercles intimes et cénacles savants parisiens

Eugénie prend la décision de demander un congé d'études pour aller achever sa recherche à Zurich juste après la mort de son père survenue à Sèvres, en 1911. La douleur, le deuil y ont peut-être joué leur rôle. L'encouragement aussi d'Amélie qui l'« adjure » de ne pas sacrifier ses recherches pour lui tenir compagnie : d'ailleurs, la rassure-t-elle, depuis qu'habite Sèvres, elle a pu se faire de « bonnes relations dans la maison ». Ce séjour scientifique conduit donc à une nouvelle longue séparation d'avec sa mère, la dernière toutefois. Amélie a alors 55 ans.

[29] *Ibid.*, 1 AP 27, doc. cité.

Les Feytis étaient venus s'installer à Sèvres en décembre 1907. C'est le changement du statut professionnel de leur fille qui avait imposé cette nouvelle organisation familiale. Devenue maîtresse adjointe, celle-ci avait dû abandonner le logement de répétitrice à l'École même auquel elle n'avait plus droit et louer un petit appartement. Inquiète pour les dépenses supplémentaires que sa nouvelle situation professionnelle générait, elle avait demandé conseil à son ancienne professeure Marie Curie qui la rassure dans ses prudents choix : la recherche de leçons particulières et la réunion de la famille à Sèvres dans un petit appartement ensoleillé, au 5 bis, rue des Rouillis, près du bois de Saint-Cloud[30].

En arrivant à Sèvres, Eugène espère pouvoir continuer son activité professionnelle. Mais son âge avancé – il a 64 ans à l'époque – l'oblige à renoncer à ce projet ambitieux : « Il faut être jeune, explique sa fille dans son récit, pour être accepté par la clientèle parisienne »[31]. Les seules ressources de la famille viennent donc désormais du traitement d'Eugénie et des leçons particulières que celle-ci donne.

C'est sûrement de cette période de leur vie que date la photographie prise probablement dans le parc de Sèvres. Le regard est tout de suite attiré par la « longue et mince » figure de la jeune professeure encadrée de ses parents : à sa gauche, Eugène, petit, mince et élégant dans un costume gris, le visage auréolé de cheveux blancs ; à sa droite sa mère robuste, aux cheveux gris, un sourire malicieux sur les lèvres, portant sans doute une des robes qu'elle-même avait confectionnées[32].

Eugénie se rappelle avec nostalgie de ces dernières années de vie commune avec ses parents (1907-1911). Sa narration autobiographique se plaît à mettre en valeur la vivacité d'esprit de sa mère et la passion pour les progrès techniques de son père, qualités appréciées par les « grands amis » qui passent à la maison[33]. Jean Perrin, en particulier, vient déjeuner chez les Feytis tous les mercredis, entre ses deux conférences données aux Sévriennes. Eugénie raconte les plaisanteries

[30] ÉNS, AAC, 5, Correspondance familiale : lettre de Marie Curie, 8 décembre 1907.
[31] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.
[32] *Femmes françaises*, n° 359, 6 octobre 1951, p. 5.
[33] « J'avais apprécié directement sa bonté, sa gaieté, sa délicatesse, la vive et large compréhension qu'elle avait de tant de choses et la noblesse de son caractère », écrit en 1916 Jean Perrin dans sa lettre de condoléances adressée à Eugénie. BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Jean Perrin, 1 AP 131, Correspondance avec la famille Perrin : lettre de J. Perrin s. d.

échangées entre le couple et le savant. Les deux hommes prennent progressivement l'habitude de jouer après le déjeuner une partie de dames tout en discutant l'actualité politique du moment. Perrin « gagnait la première partie, raconte-t-elle, laissait mon père gagner la deuxième et s'arrangeait pour que la troisième et dernière partie, la belle, reste indécise »[34]. Ces quelques heures en compagnie de cet homme fort intéressant et d'une grande délicatesse égayent la vie isolée de ces provinciaux dépaysés. De temps en temps, la jeune maîtresse accueille aussi ses anciennes élèves, professeures désormais dans quelque lycée provincial. Le soir, la famille se réunit dans la salle à manger, seule pièce de la maison chauffée, où Eugénie travaille et souvent fait des calculs à haute voix. Elle se souvient avec tendresse de son père qui, essayant de suivre l'évolution de ses recherches, demandait souvent des explications sur les terminologies obscures qu'elle utilisait.

Mais le brutal changement de climat et de vie, conjugués à l'âge, allaient rapidement altérer la santé de M. Feytis. Clairvoyante, Eugénie l'avait vu venir. En 1909, il doit subir une grave opération « qui lui laiss[e] à peine deux ans de survie »[35]. Il meurt le 29 novembre 1911 d'une crise d'urémie. Sa vieille amie Henriette l'invite à passer avec sa mère quelques jours chez elle. « Tu n'es qu'une pauvre petite femme qui doit être brisée physiquement et moralement », lui écrit-elle en décembre[36]. A-t-elle réellement été un moment cette « femme brisée » qu'évoque Henriette ? Difficile de savoir. Ferme de caractère, décidée, autonome pendant toute sa vie, elle adore ses deux parents, auxquels elle doit ses succès, la vie même qu'elle s'est créée. Elle a dû donc être dévastée par la perte de ce père admiré. Sa douleur n'est toutefois pas évoquée dans ses écrits. Et ses lettres qui auraient pu révéler ses pensées n'ont pas été conservées. A-t-elle accepté l'invitation d'Henriette ? Pas de trace non plus dans ses archives, ni d'un refus ni d'un séjour dans la Saintonge. Le départ pour Zurich arrive donc au bon moment.

En revenant à Paris en 1913, pleine de nouvelles expériences, elle retrouve le petit cercle de physiciens et de chimistes rencontrés jadis chez Marie Curie. Celle-ci ayant cessé, depuis la mort de son mari en

[34] *Ibid.*, brouillons autobiographiques, manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.
[35] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.
[36] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : lettre non datée.

1906, de les recevoir[37], ils se rencontrent désormais chez les Perrin ou les Langevin : « c'est surtout par certains soirs d'été que je la revois, raconte la fille de Perrin, Aline Lapicque. On dînait dans le jardin parmi les troènes en fleurs qui sentaient bon. Il y avait d'autres amis parfois, Paul Langevin, Mme Curie, Georges Urbain »[38].

Eugénie reprend volontiers, dans ses divers brouillons ou livres, l'énumération de tous ces savants qui l'« ont marquée dans [sa] vie ». Autour de la cellule initiale constituée par Perrin, Langevin, Urbain, Cotton, gravitent bien d'autres : le mathématicien Émile Borel, spécialiste de la théorie des fonctions et des probabilités, les physiciens Charles Maurain et Pierre Weiss, le botaniste Noël Bernard, des savants étrangers également, comme le physicien danois Niels Bohr, l'homme de la mécanique quantique. Bref, tous ceux qui ont participé à la naissance de la physique moderne. Il arrive aussi que le cercle s'élargisse à des artistes et à des écrivains comme le Belge J. H. Rosny, un des fondateurs de la science-fiction moderne, le poète français Paul Valéry ou encore Marcelle Tinayre, auteure de nombreux romans d'inspiration catholique qui ont rencontré un grand succès auprès du public français. « On y discutait de tout, écrit Eugénie Cotton : de science, d'art, d'éducation ou de politique. Les contacts variés stimulaient les esprits et favorisaient le travail de tous »[39]. Ces « soirées de l'amitié », où la science rencontre la poésie et l'art mais aussi des « propos de la plus franche gaîté » révélant des aspects peu connus de la vie de ces hommes[40], se tiennent parfois également au laboratoire de Perrin, rue

[37] « Ma vie, lui écrit en 1907 son ancienne professeure, est devenue à ce point difficile que je n'ai plus la possibilité de consacrer un peu de mon temps à la vie sociable. Tous nos amis vous diront que je ne les vois plus jamais que pour affaire ». ÉNS, AAC, 5, Correspondance familiale : lettre de Marie Curie à Eugénie Feytis, 8 décembre 1907, doc. cité. La mort de Pierre Curie avait bouleversé Eugénie également : « j'étais dans le train pour Paris. Je devais habiter chez Pierre et Marie Curie pendant l'Exposition de la Société française de Physique. Une amie me montra à Tours le journal qui annonçait la mort de Pierre Curie… Je fus bouleversée. J'avais avec moi de belles giroflées roses que mon père envoyait à nos grands amis. Elles ne fleurirent pas la table de la famille, mais la tombe de Pierre Curie ». Elle vint ensuite pleurer chez les Perrin. BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 151 : Commémoration du Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne.

[38] Aline Lapicque-Perrin, « Elle n'a jamais été vieille », *Heures claires*, n° 41, sept. 1967.

[39] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Hommages rendus à l'ÉNS, 1 AP 78 : Hommage à Jean Perrin.

[40] Leurs passions artistiques, leur amour pour les promenades dans la nature. *Ibid.*, BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 24.

Cuvier. Eugénie raconte comment le thé et le sirop de grenadine sont servis dans les verres gradués de la chimie sur la terrasse du laboratoire ; des agitateurs servent de cuillers. Jean Perrin procède à des expériences sur le mouvement brownien[41] et les invités voient « des jolies lumières, des flammes colorées » et « les beaux tubes illuminés par les phosphorescences cathodiques » qu'étudie Georges Urbain.

Ce récit mémoriel, avant tout soucieux de vaincre l'oubli, reste focalisé sur ce cercle d'hommes encore jeunes qu'unit une grande estime, sinon une amitié étroite née souvent de travaux effectués en commun : leurs propos, leurs plaisanteries, leurs occupations et loisirs, les histoires qu'ils se racontent sont reproduites fidèlement. Mais Eugénie reste peu loquace sur sa propre place dans le cénacle savant. Elle est à l'époque une jeune fille au « visage grave et doux, encadré de bandeaux romantiques » qui ressemble selon Henriette Perrin à George Sand. Certes, elle aime écouter les réflexions formulées et les histoires racontées. Certes, étant savante (la seule au cours de ses réunions ?) et femme, elle est proche aussi des épouses exclues le plus souvent des conversations scientifiques et joue peut-être un rôle de chaînon fédérateur entre ces deux groupes. Mais un certain nombre d'indications parsemées dans plusieurs textes laissent deviner qu'elle discute aussi beaucoup avec ces hommes importants qui l'accueillent « comme une des leurs ». Avec chacun d'eux séparément toutefois. C'est ainsi qu'elle réussit à attirer l'intérêt de Pierre Weiss pour ses recherches ; qu'elle parle de son enseignement à Sèvres et de son travail sur le magnétisme avec le physicien Aimé Cotton, un autre habitué du cénacle et ami proche de Weiss et de Perrin.

Ses rencontres avec ce savant deviennent même progressivement plus fréquentes. « Nous découvrions, se souvient Eugénie avec la tranquille logique et le réalisme sans forfanterie qui la caractérisent tout au long de sa vie, que nous avions les mêmes goûts pour la recherche, pour l'enseignement et pour une vie de famille tranquille et nous décidâmes d'unir nos existences de célibataires : il avait alors quarante-trois ans et j'en avais trente-et-un »[42].

[41] Jean Perrin, « Mouvement brownien et molécules », *Journal de Physique Théorique et Appliquée*, 1910, 9/1, p. 5-39.
[42] E. Cotton, *Aimé Cotton, l'optique et la magnéto-optique*, Paris, Éd. Seghers, 1967, p. 28-29.

CHAPITRE V

Piété conjugale : entre Famille et Science (1913-1936)

La modestie est la qualité, mise en avant par Eugénie toutes les fois qu'elle se met à dépeindre la personnalité de son mari Aimé Cotton. La mémorialiste l'associe à la grande valeur scientifique du savant et y voit la clé qui explique sa bienveillance, sa générosité et sa simplicité envers les jeunes chercheurs. Dès le début de leur connaissance plus intime, leurs longues conversations lui permettent de découvrir et d'apprécier ce côté du caractère de son futur mari[1].

L'union de « deux destinées » qui se ressemblent, car vouées toutes les deux à la recherche, devait toutefois, malgré ses particularités, obéir aux normes sociales : elle ne serait pas égalitaire. Les belles qualités de réserve, de modestie et de discrétion masculines, un parcours féminin atypique allaient s'avérer insuffisants pour changer, au sein du nouveau couple, les équilibres traditionnels genrés. Aussi Aimé, déjà confirmé, allait-il continuer à « dévouer sa vie à la science » et Eugénie, encore à ses débuts en tant que chercheuse[2], allait-elle oublier pendant quelques années sa carrière scientifique à laquelle elle s'était consacrée toute entière jusque-là[3]. Une de ses anciennes élèves résume parfaitement en une seule phrase ce choix conforme finalement au rôle social assigné à son sexe : « Mais votre mariage eut lieu peu après et

---

[1] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 28.

[2] Sur sa demande de promotion, elle mentionne la publication de « trois notes aux Comptes Rendus [du *Bulletin* de la Société de physique] sur le Magnétisme des sels ». AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton : demande de promotion, janvier 1916, doc. cité. Une liste de ses publications est fournie dans le dossier Eugénie Cotton conservé aux AAÉAÉÉNSJF : « Magnétisme et Chimie », *Bulletin* trimestriel de Sèvres, n° 38, avril 1911 ; « Les théories du para- et du ferromagnétisme (notes prises au cours de M. Perrin) », *Bulletin* trimestriel de Sèvres, n° 43, juillet 1912 ; « Le paramagnétisme appliqué à l'étude des sels métalliques », Conférence faite à la Société de Chimie Physique, *Bulletin*, n° 49, janvier 1914.

[3] N'a-t-elle donc pas intériorisé le modèle de relation conjugale proposé par Marie et Pierre Curie ? V. Christine Bard, « Marie Curie et Irène Joliot-Curie. Le féminisme arcouestien », *Revue de la BNF*, n° 32, 2009/2, p. 30-41.

la naissance de quatre enfants en moins de cinq ans vous empêcha de rédiger votre thèse »[4]. Il lui faudra attendre la longue convalescence nécessitée par une opération de la vésicule biliaire en 1923, pour terminer ce travail de longue haleine commencé quinze ans plus tôt. Une fois docteure, devoirs familiaux et enseignement à Sèvres absorbent presque tout son temps.

1. Quand Eugénie rencontre Aimé

Dans le livre qu'elle consacre vers la fin de sa vie à son mari, Eugénie débute l'histoire de leur amour tranquille en 1905. Leur rencontre a lieu à l'exposition annuelle de la Société de physique organisée pendant la seconde semaine des vacances de Pâques. Eugénie est alors encore professeure au collège de Poitiers. Comme beaucoup de ses collègues, elle profite de cette interruption des cours pour venir à Paris la visiter et assister aux conférences des plus grands noms de la physique tenues à l'occasion de cet événement scientifique. En parcourant les stands des exposants, un appareil attire son attention. C'est son inventeur en personne, Aimé Cotton qui lui explique le fonctionnement de l'ultramicroscope. Le regard de la jeune professeure est capté par les mains du manipulateur : « je ne voyais que les mains fines d'Aimé Cotton, raconte-t-elle en 1967, […] ces mains que je devais plus tard comparer à celles d'Érasme dans le tableau d'Holbein ». C'est seulement à la fin de la démonstration que ses yeux rencontrent le regard « perçant » et « direct d'homme loyal » d'Aimé Cotton[5].

La rencontre de 1905 fut le premier contact de deux physiciens passionnés par leur science. D'ailleurs, Eugénie précise qu'à cette époque-là elle « ne pens[ait] pas du tout qu'il [lui] arriverait un jour d'épouser Aimé Cotton »[6]. C'est après sa nomination à l'École de Sèvres que leur relation allait se développer. Vivement intéressée par les travaux du jeune maître de conférences de l'École normale supérieure, la professeure de lycée qu'elle était alors, s'emploie à découvrir d'abord Aimé Cotton, le physicien, le savant. C'est un peu plus tard, au sein des réseaux de sociabilité scientifiques – cénacles de savants et d'amis réunis boulevard Kellermann – que la jeune femme a

[4] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27, doc. cité.
[5] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 10.
[6] *Ibid.*, p. 11.

l'occasion de connaître l'homme Aimé Cotton. Elle ne tarde pas à comprendre que Marie Curie serait favorable à leur mariage comme d'ailleurs toute la petite communauté scientifique qu'elle fréquente. En particulier, son ancien patron Pierre Weiss encourage avec enthousiasme cette relation. La décision est prise rapidement après le retour d'Eugénie de Suisse en 1913. À l'annonce de cette nouvelle, l'émotion de ses amis les plus proches est grande. Henriette Perrin tout comme la mère de Marthe Baillaud qui connaissait bien Aimé, depuis le temps où celui-ci enseignait à la faculté des Sciences de Toulouse, la félicitent chaleureusement et louent la « sensibilité discrète » de son fiancé : « vous avez tiré un bon numéro », lui confie cette dernière.

« Ayant la même passion pour l'enseignement et la recherche, les mêmes goûts simples dans la vie », écrit la mémorialiste dans un de ses brouillons, « Aimé Cotton et Eugénie Feytis étaient faits pour s'entendre ». Ils partageaient d'ailleurs les mêmes origines sociales et les mêmes valeurs : ils sont tous les deux issus des nouvelles couches républicaines portées par la conviction que le progrès passe par l'instruction.

Tout comme Eugène Feytis, le père d'Aimé, qui par une heureuse coïncidence porte le prénom Eugène lui aussi, rêve pour ses enfants une importante carrière universitaire. Aimé nourrit pour ce père dévoué à sa famille et à sa fonction une admiration profonde. Ce culte paternel rappelle sous plusieurs rapports celui qu'Eugénie voue à Eugène Feytis. En 1948, lors de la cérémonie consacrée à son jubilé, l'ancien professeur de la faculté des sciences allait reconnaître publiquement son dû à ce père vaillant : « c'est à lui, dit-il, que je dois l'orientation de ma vie vers l'enseignement et la recherche »[7]. De son côté, Eugénie semble être consciente de la stratégie quasiment identique mise en œuvre par les deux hommes : « Nos deux pères [...] avaient fait preuve [...] de la même clairvoyance en orientant leur fille vers l'école de Sèvres et nous en gardions, Marie [la sœur d'Aimé] et moi, une même profonde reconnaissance »[8].

Elle apprend des détails sur la vie de son beau-père mort en 1904 à travers les récits de sa belle-sœur, l'austère Marie Cotton. Fils d'agriculteurs du Jura, Eugène Cotton, représente un cas exemplaire de rapide promotion sociale par les voies qu'offre l'Université française

[7] « Réponse d'Aimé Cotton », *Hommage à Aimé Cotton, 5 juin 1948*, Paris, Librairie Duranton, 1951, p. 49.
[8] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 32.

aux éléments pauvres mais doués. Il était « autodidacte », puisqu'il avait préparé seul le concours d'entrée à l'école normale de Bourg, puis, parallèlement à l'enseignement qu'il assurait au collège de Nantua, le baccalauréat en sciences[9]. En 1861, nommé répétiteur au lycée Louis-le-Grand à Paris, il eut la possibilité de suivre les cours de la faculté des sciences et de réussir en licence de mathématiques. Son succès lui valut le poste de maître adjoint à l'école normale de Bourg où il enseigna les mathématiques pendant neuf ans (1863-1872). Ce fut une période décisive de sa vie : sur le plan professionnel, il put poursuivre ses études et préparer la licence de physique à Lyon et, sur le plan personnel, il fit la connaissance de la fille de son directeur, Marie Félicité Nathalie Vincent. Le mariage, qui eut lieu en 1867, fonctionna pour cet homme ambitieux comme un second vecteur d'ascension. Le contrat de mariage signé avant la cérémonie en témoigne. Bientôt, il aspira à succéder à son beau-père à la direction de l'école normale, mais il fut vite déçu : « Je croyais, écrit-il avec amertume en 1871 au ministre de l'Instruction publique, que [...] mes grades [...] étaient suffisants pour pouvoir remplacer mon beau-père dans la direction de l'école normale de Bourg. Je m'étais trompé… »[10]. Eugène Cotton demanda alors sa mutation et reçut une nouvelle nomination pour le lycée de Mont-de-Marsan. Il passa ensuite au lycée de Grenoble, pour revenir enfin à Bourg, « berceau de la famille »[11]. Ce retour s'imposait étant donné qu'en 1872 il avait perdu sa femme à la naissance de son troisième enfant. Afin de faire face aux difficultés pratiques qui résultaient de ce malheur familial, il dût souvent confier Marie, Aimé et Émile à leurs grands-parents maternels.

Une photographie prise un an environ après la perte de Marie Félicité Nathalie montre les trois enfants soigneusement mis en scène par un photographe[12]. Debout à l'arrière, Marie, l'ainée, vêtue d'une petite robe à carreaux avec col blanc, pose tendrement son bras sur le dossier de la chaise où Aimé est quelque peu inconfortablement installé en raison de sa petite taille qui l'empêche de poser les pieds sur le sol. Celui-ci, tel un « petit homme » au regard sérieux, porte une veste, un gilet et un pantalon court qui contraste avec la robe du cadet,

[9] Alfred Kastler, « Aimé Cotton », *Annales de Physique*, vol. 14, n° 5, 1970, p. 8.
[10] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : lettre du 18 juillet 1871.
[11] *Ibid.* : Discours de M. Berthier, professeur à l'ÉNS de Bourg, *Discours prononcés aux funérailles de M. Cotton*, 21 février 1904, p. 5.
[12] *Ibid*.

première vêture pour les deux sexes. Émile, qu'Aimé tient par la main, est assis devant sa sœur sur un tabouret. Malgré sa mise en scène élaborée, cette photographie laisse transparaître la relation fraternelle solide qu'Eugénie met ainsi en mots dans son livre consacré à Aimé : « Marie est restée maternelle avec ses frères et par ailleurs les deux aînés [...] avaient pour Émile [...] une sollicitude toute particulière. [...] Il était bien touchant aussi de voir les attentions que les deux frères avaient pour leur sœur et l'affection nuancée de déférence qu'Émile portait à ses aînés »[13]. Ce sont encore les conversations avec sa belle-sœur qui ont le mieux renseigné Eugénie sur l'histoire de la famille d'Aimé.

Nommé d'après sa grand-mère maternelle, le premier fils d'Eugène, né en 1869, disposait des qualités nécessaires pour jouer un rôle important dans le projet du père de fonder une famille d'universitaires. « Bon petit élève » du lycée de Bourg, selon ses bulletins de notes[14], il avait très tôt manifesté, grâce aussi à l'encouragement d'Eugène Cotton, un goût prononcé pour les sciences expérimentales. En été, dans la maison de campagne des Vincent à Treffort, où les enfants venaient passer leurs vacances, il risquait avec son frère ses premières expériences de chimie et, influencé par son père, porta une véritable vénération pour Ampère, qui avait été professeur de physique-chimie à l'école centrale de Bourg. Aimé se souvient avec nostalgie des longues promenades que la famille faisait sur les traces du grand savant.

Il raconte aussi volontiers un autre sacrifice de ce père qui désirait avant tout faciliter les études de ses enfants. Étant donné que le petit établissement de Bourg n'avait pas de classe de mathématiques spéciales, Eugène Cotton demanda un poste de professeur à Clermont-Ferrand. C'est donc au lycée Blaise Pascal qu'Aimé continua sa scolarité à partir de l'âge de 13 ans. Souvent, dans son discours mémoriel, il se réfère longuement au mathématicien Constantin, au physicien Izarn et au philosophe Bergson, trois de ses professeurs qui l'ont profondément marqué au cours de ses études secondaires[15].

Son travail persévérant lui valut en 1889 son entrée à l'École normale supérieure. Ce succès arriva trois ans après celui de sa sœur aînée

[13] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 37.
[14] *Ibid.*
[15] ÉNS, AAC, 3, Travaux, articles, notes, discours d'Aimé Cotton, 1907-1950 : discours prononcé par A Cotton, Distribution solennelle des prix, Lycée Saint-Louis, 12 juillet 1935, p. 4-5.

au concours d'admission à Sèvres[16]. Le départ du foyer familial avait été vécu cependant par la jeune fille comme un « arrachement douloureux ». À son tour, Émile réussit au concours d'entrée à l'ÉNS de 1892.

Aimé ne put toutefois poursuivre tout de suite ses études à Ulm, puisqu'un nouveau règlement l'obligea à faire d'abord un an de service militaire. Depuis la direction Pasteur (1857-1892), l'École constituait, un foyer de rayonnement scientifique[17]. Son directeur d'études fut Jules Tannery, l'oncle de Marthe Baillaud. Cette amie de promotion d'Eugénie devait garder une photo de son « oncle Jules » entouré des Ulmiens de la promotion d'Aimé. Au premier rang à gauche figure le jeune Cotton. De cette période datent des amitiés, qui allaient durer toute sa vie, avec de futurs professeurs de la faculté des sciences comme Émile Borel et Élie Cartan. Charles Maurain, futur doyen de la Sorbonne, puis recteur de l'Université de Paris, Pierre Weiss, de quelques années plus âgé que lui, ainsi qu'Henri Mouton devinrent également des intimes. Dans ce « milieu particulièrement actif et brillant », le jeune Normalien reçut l'enseignement de grands savants (Marcel Brillouin, Henri Poincaré, Émile Picard) qui contribuèrent à ouvrir son esprit à des connaissances très variées. Il n'en adopte pas moins également, comme il l'admet plus tard, une attitude critique au sujet de la non inclusion de la théorie atomique dans l'enseignement de l'École et tente d'apporter une explication : « sans doute parce que Marcelin Berthelot, qui faisait autorité, ne s'y était pas encore rallié », suggère-t-il[18]. Il aime particulièrement raconter l'histoire de sa rencontre avec Pasteur : faisant partie de la délégation d'élèves chargée de lui offrir en hommage un souvenir de l'École, il eut l'occasion d'échanger quelques mots avec le grand savant et de lui serrer la main. La préparation à l'agrégation de physique le rapprocha davantage de certains de ses camarades comme Sagnac et Brizard. Il garda surtout en mémoire sa grande fatigue lors de l'oral.

Reçu en 1893, il put désormais se consacrer à des recherches en vue d'une thèse. Il fut attiré par de subtils problèmes d'optique physique.

---

[16] Marie Cotton fut scolarisée avant le vote en 1880 de la loi Camille Sée. Elle fréquenta d'abord des pensionnats catholiques, puis, après l'ouverture des établissements secondaires publics féminins, les cours secondaires de jeunes filles à Bourg et à Clermont-Ferrand (en 1882 et de 1883 à 1885 respectivement).

[17] Jean-François Sirinelli (dir.), *École normale supérieure : le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994.

[18] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Aimé Cotton : « Réponse d'Aimé Cotton », *Hommage à Aimé Cotton, op. cit.*, p. 51.

Boursier, il travailla au laboratoire de physique de l'École des Hautes études dirigé par Jules Violle, où bientôt arriva comme agrégé préparateur Jean Perrin. Il eut ainsi la chance d'être le premier à assister à l'expérience désormais classique du physicien qui découvrit la charge négative des rayons cathodiques. C'est donc de cette époque que date leur amitié qui allait s'étendre un peu plus tard à Paul Langevin. Son mariage avec Eugénie allait approfondir ces relations. Dans ce même laboratoire, Cotton inaugura sa carrière scientifique avec une découverte qui, selon le rapport de thèse du professeur Edmond Bouty, fut importante : celle du dichroïsme circulaire, phénomène que la communauté scientifique appelle « effet Cotton »[19].

Cette découverte lui valut en 1895 sa nomination en tant que maître de conférences à Toulouse, avant même la rédaction de sa thèse. Les débuts dans la carrière académique furent très prometteurs. Aimé, dont la jeunesse visible sur des photos de l'époque étonne, enseigna la physique aux candidats au certificat d'études physiques, chimiques et naturelles (PCN). Son habileté d'expérimentateur se manifestait déjà. Les commentaires de ses supérieurs étaient élogieux : « très bon professeur, très laborieux, note en mai 1897 le doyen de la faculté des sciences. La Faculté aurait intérêt à le garder »[20]. Bientôt son frère Émile vint le rejoindre à Toulouse. Il fut chargé à la faculté de l'enseignement des mathématiques. On prit bientôt l'habitude, se rappelle Marthe Baillaud, d'appeler les deux frères « les petits Cotton ».

Pendant son temps libre, Aimé fit avec des collègues ses premières expériences en alpinisme dans les Pyrénées ou bien fréquenta les dîners du directeur de l'Observatoire Baillaud. Chez lui, il rencontra sa fille Marthe, qui fit ainsi la connaissance du physicien avant Eugénie. Cette coïncidence renforça la conviction de Marthe que les réseaux scientifiques qui se formèrent à l'orée du nouveau siècle marquèrent plusieurs destins pour la vie. Dans la lettre qu'elle allait envoyer à Eugénie, plusieurs décennies plus tard, elle lui rappela les liens indissolubles tissés au sein de ces cercles : « Nos destins sont si étroitement imbriqués (Baillaud, Cotton, Feytis, Privat) que je ne vois pas ce qui pourrait nous séparer »[21].

[19] AN/F/17/24865, dossier de carrière Aimé Cotton.
[20] *Ibid.*
[21] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : lettre du 21 février 1967.

Après la soutenance de sa thèse en 1896[22], les travaux d'Aimé prirent une nouvelle direction. Il collabora avec son ami Pierre Weiss pour pouvoir étudier en profondeur l'effet Zeeman, cette relation mystérieuse entre la lumière et le magnétisme que le physicien néerlandais avait constatée. Dans ce but, Aimé mit au point une balance (la « balance Cotton ») qui lui permit de « peser », en d'autres termes de mesurer avec précision, l'intensité du champ magnétique. Il arriva à en éclaircir le mystère, rectifia des erreurs de mesure et ouvrit ainsi « la voie aux conceptions actuelles de l'électronique »[23]. Son petit livre sur l'effet Zeeman date de cette époque préquantique.

En 1900, il fut appelé à l'ÉNS pour suppléer le professeur Jules Violle. Désirant le conserver, le conseil de la faculté des sciences de Toulouse le proposa pour le titre de professeur adjoint, mais pour Cotton, le cycle provincial était bel et bien clos.

Dans son ancienne École, il fut chargé de guider les Normaliens dans la préparation de l'agrégation. Ses élèves gardèrent un « souvenir ébloui » de son cours riche en expériences parfaitement exécutées. En 1904, à la suite du rattachement, en 1902, de l'École normale supérieure à l'Université de Paris, Cotton fut nommé chargé de cours, puis, en 1910, professeur adjoint à la Sorbonne tout en restant délégué à Ulm.

Au cours de cette période, ce spécialiste de la magnéto-optique, « digne continuateur, selon Alfred Kastler, de l'œuvre de Michael Faraday et de Pieter Zeeman », s'engagea dans la physique moléculaire et en devint le pionnier. À partir de 1903, en collaboration avec son ancien camarade de promotion, le chimiste et biologiste Henri Mouton, attaché à l'Institut Pasteur, il poursuivit des recherches sur les particules ultramicroscopiques. Les deux chercheurs réalisèrent un modèle perfectionné d'ultramicroscope et dépassèrent ainsi « la limite des grossissements que la théorie de l'optique avait cru démontrer infranchissable »[24].

C'est ce même appareil qu'admira en 1905 Eugénie Feytis à l'exposition annuelle de la Société de physique et qui lui donna l'occasion d'engager pour la première fois la discussion avec Aimé Cotton. Il constitue le point de départ de recherches dont les résultats furent

[22] Titre de la thèse : « Recherches sur l'absorption et la dispersion de la lumière par les milieux doués de pouvoir rotatoire ».

[23] Albert Châtelet, discours prononcé devant l'Assemblée de la faculté des sciences, le 26 avril 1951 et inclus dans *Hommage à Aimé Cotton, op. cit.*, p. 6.

[24] A. Kastler, « Avant-propos », *in* E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 5.

communiqués à la Société de Physique. Alors répétitrice à Sèvres, Eugénie, assista régulièrement à ces séances et se tint ainsi directement au courant des découvertes des deux physiciens. Leurs premières publications datent de 1907 et valurent à Aimé, lauréat de l'Institut, le prix Pierson-Perrin. Au cours des années qui suivent, Cotton et Mouton menèrent des recherches étendues sur un phénomène nouveau : la biréfringence magnétique des liquides purs.

Parallèlement à ses multiples activités professionnelles, Cotton intègre la sociabilité scientifique parisienne. Il fréquente surtout des camarades d'École : « Nous formions, raconte son collègue et ami Charles Mauguain, un petit cénacle qui se réunissait tous les jours à la terrasse de *Mahieu* pour prendre le café et échanger des propos amènes »[25]. Souvent, il se rend aussi chez Pierre et Marie Curie. Il « aime à rappeler », écrit Eugénie, que c'est dans ce milieu qu'il avait fait la connaissance de celle que devint sa compagne de vie. Il avait très certainement apprécié son intelligence, sa modestie, sa maturité, son esprit d'économie qui convenaient si bien à ses propres valeurs et à son mode de vie. Le statut professionnel d'Eugénie a dû aussi peser dans le choix conjugal d'Aimé : bien rémunéré, le professorat était aussi tout à fait compatible avec les devoirs d'une mère de famille. Ainsi, le vœu d'Amélie formulé quelques années plus tôt est exhaussé : « tu voudrais toi être riche pour trouver un SOT de mari ? Y en a, c'est vrai tout plein de cette espèce qui cherchent la dot. Mais toi, quand tu seras en situation de penser au mariage, j'espère que ce n'est pas ta fortune qu'on aura remarquée mais ton intelligence »[26].

La décision du mariage prise, les préparatifs commencent. Aimé écrit à sa famille pour annoncer ses fiançailles. « Ta bonne humeur de futur mari fait plaisir, lui répond son cousin le médecin Henri Tronchon. On te sent heureux d'avance »[27]. Quant à la famille de Soubise, elle apprend aussi par lettre la nouvelle. Eugénie leur écrit pour leur présenter Aimé et « énumérer ses qualités »[28]. De son côté, Henriette Robin est contente de voir son amie suivre l'exemple de

[25] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : lettre du 17 avril 1951.
[26] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettres d'Amélie Feytis, 15 février 1904.
[27] ÉNS, AAC, 5, Correspondance familiale : lettre du 22 juin 1903.
[28] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettre d'Alcide Bourdeau, 23 juin 1913.

Mme Curie et de s'engager dans un mariage « où tous les deux poursuivent le même but, travaillent à la même œuvre »[29].

Le récit qu'Eugénie consacre dans un brouillon autobiographique à sa robe de fiançailles est à la fois amusant et captivant. Sa fin inattendue montre qu'elle avait hérité du talent de conteuse de sa mère. Cette histoire, qui déborde du cadre chronologique des préparations pour les fiançailles et s'étend jusqu'en 1919, raconte la création et la destruction d'une « robe d'été, très claire », « de forme très simple et ornée du fichu Marie-Antoinette à pois » ; l'effort commun également d'une mère et d'une fille de « sortir d'un deuil qu'[elles ont] longtemps porté », celui du mari et père mort deux ans plus tôt[30].

L'apprentissage du rôle d'épouse préoccupe sérieusement la physicienne. « Je dois confesser, écrit-elle, que je n'avais rien d'une femme d'intérieur ». Sa « nature féminine » ne semble pas suffire à elle seule pour la préparer à ses nouveaux devoirs. Du temps et beaucoup d'effort sont en effet requis de sa part. Elle a peut-être déjà l'habitude – héritée certainement de sa mère – de la gestion du ménage[31]. Des camets remplis de comptes en témoignent[32]. Mais elle doit apprendre à faire la cuisine, tâche qu'elle compare à la chimie, domaine qu'elle connaît sûrement mieux. Elle s'y met consciencieusement. Son futur mari et ses amis assument alors le rôle de juges. Malicieux, Jean Perrin, qui continue à venir fidèlement les mercredis entre ses cours à Sèvres déjeuner chez Eugénie, informe son ami : « Je ne sais pas exactement ce que Mlle Feytis te prépare pour dimanche, je n'ai mangé que le brouillon, mais c'était déjà très bien » ; bienveillant, Aimé formule des jugements modérés, afin de ne pas froisser sa fiancée. Même si le cousin Henri Tronchon voit dans cette union « de physiciens supérieurs » un véritable « défi », leur mariage ne fait que renvoyer finalement chaque sexe à sa place. La norme sociale est ainsi préservée sinon reconfirmée. Malgré sa carrière professionnelle atypique, Eugénie est donc loin d'être « une Ève nouvelle » : elle n'a sûrement pas encore

[29] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : 20 juin 1904.

[30] *Ibid.*, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 21 : « Ma robe de fiançailles ».

[31] « L'argent file vite, lui écrivait Amélie en 1902. Tu sais bien, je suis obligée souvent de faire mon compte pour savoir où est passée la monnaie d'une pièce de 5 francs. Enfin, que veux-tu l'argent ne fait pas le bonheur, mais il l'entretient. » *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettre d'Amélie Feytis, 16 février 1902.

[32] *Ibid.*, 1 AP 46, Agendas personnels d'Eugénie Cotton : 1934.

réfléchi aux inégalités établies par le Code civil entre les sexes. Pour elle, la séparation des rôles à l'intérieur du couple va de soi ou, du moins, il fait partie des convenances à respecter. Ce qui ne l'empêche pas de se dire parfois : « il n'est vraiment pas féministe mon mari », preuve qu'elle se forme progressivement une conscience de genre[33].

2. « Entrer dans une vie de douce et solide affection »[34]

Leur mariage civil a lieu le 5 août 1913. Il n'est suivi d'aucune cérémonie religieuse ; décision qui révèle, sept ans seulement après la séparation de l'Église et de l'État, qui achève la laïcisation de la France, des positions républicaines fortement ancrées et publiquement affichées. Eugénie les hérite de son père qui, déjà, à la fin du XIXe siècle, avait refusé d'assister aux fêtes de première communion de ses nièces. Cette attitude lui vaut la réputation de libre penseur[35]. La cérémonie est fort simple : du côté d'Aimé, seuls Marie et Émile y assistent et du côté d'Eugénie sa mère et ses deux oncles. Grands absents toutefois, Eugène Cotton et Eugène Feytis. Une fois cette « petite et simple formalité » terminée, les jeunes mariés commencent à édifier leur vie commune.

a. Un long voyage de noces : apprendre à connaître Aimé Cotton

Cette vie commune commence par un long voyage de noces dont la famille de Soubise, fort impressionnée, suit fidèlement les étapes à travers les cartes postales qu'Eugénie leur envoie des lieux visités. Son cousin Louis, nouvellement marié lui aussi, lui confie que son propre voyage de noces n'a point dépassé les limites du département de Charente Maritime[36]. Sédentaire désormais, ce cousin préféré d'Eugénie avait pourtant quelques années plus tôt fait le tour du monde comme marin et adressé à la jeune Sévrienne de longues lettres avec de belles descriptions de sites et de villes. Elles furent postées à chaque escale : le Pirée, Constantinople, Smyrne, Saigon. Les récits viatiques du jeune marin ont dû inviter l'interne studieuse qu'était Eugénie alors

[33] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 40, 88.
[34] BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Jean Perrin, 1 AP 131, Correspondance avec la famille Perrin : lettre d'Henriette Perrin, 3 août 1913.
[35] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettres d'Amélie Feytis-Menant.
[36] *Ibid.* : lettre de Louis Feytis, 3 septembre 1913.

au rêve et à l'évasion. Elle allait s'en souvenir bien plus tard, quand elle deviendrait à son tour une grande globe-trotteuse.

Mais le voyage de noces des Cotton, entièrement planifié par Aimé, n'enthousiasme pas toujours la jeune femme. Son mari, longtemps célibataire et attaché à ses « habitudes rigides », n'a probablement pas cru nécessaire de demander son opinion sur la question. Eugénie se rend alors compte que, lui aussi, avait besoin de faire « son apprentissage » d'homme marié. Elle justifie toutefois la manière d'agir d'Aimé et se plaît à y voir l'effort d'un homme désireux de faire connaître à sa jeune épouse les choses qu'il aime : la montagne, l'espéranto et Dhuys[37].

Première étape du voyage, Tines dans la vallée de Chamonix, face au Mont Blanc que le physicien connaît bien, puisqu'en 1907, à une époque où l'alpinisme n'avait pas encore émergé comme sport[38], il avait réussi à atteindre son célèbre sommet vêtu en costume de ville et chapeau de feutre mou comme le montrent des photographies prises à cette occasion. Eugénie découvre à Chamonix un homme nouveau, moins réservé et timide, un guide sûr, capable de l'initier, elle, si peu sportive en général, aux secrets de la montagne. Munie d'un bâton de marche inadéquat, mal chaussée et sévèrement critiquée en conséquence par Aimé, elle fait avec lui l'ascension du Brévent et la traversée de la Mer de Glace.

De Chamonix, les deux époux voyagent à Berne, où devait avoir lieu un congrès d'espérantistes. Seconde grande surprise, puisqu'Eugénie découvre encore un aspect inconnu de son mari. La perspective de devoir y assister semble être loin de l'« enthousiasmer » au départ. Aimé fait à Berne sa première communication relative au grand électro-aimant, équipement qui allait être installé à Bellevue après la guerre – j'y reviendrai plus loin. Il explique à sa femme qu'espérantiste depuis 1907, il a déjà assisté à tous les précédents congrès internationaux pour l'esperanto et même publié un long article sur le congrès

[37] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 40.

[38] V. Dominique Lejeune, *Les « Alpinistes » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1988. Pour une approche genrée de l'alpinisme v. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, « Des femmes à la conquête des sommets : Genre et Alpinisme (1874-1919) », *in* Thierry Terret & Michelle Zancarini-Fournel (dir.), « Le genre du sport », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 23, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, p. 165-178.

de Cambridge[39]. Cette quête de compréhension internationale lui avait permis de connaître plusieurs villes européennes (Cambridge, Dresde, Barcelone, Anvers, Cracovie) et de traverser même l'Atlantique pour se rendre à Washington : « cela m'a fait faire de beaux voyages », reconnaît-il dans un discours prononcé pendant la Seconde Guerre mondiale[40]. Partout où il est passé, il a lié de solides amitiés avec des physiciens espérantistes. Eugénie découvre à Berne que « le silencieux Aimé Cotton s'était transformé en un espérantiste bavard »[41].

Dans un contexte international extrêmement instable, l'intérêt qu'Aimé Cotton porte à la diffusion de cette langue auxiliaire, susceptible de faciliter les relations et la compréhension entre « les hommes et les femmes de toutes les catégories sociales », de favoriser le rapprochement des peuples par delà les frontières, finit par gagner Eugénie à la cause et à l'idéal promu[42]. Elle retient une phrase que son mari aimait répéter : l'esperanto « a, disait-il, l'intérêt que présente un passe-partout par rapport à un trousseau de clés »[43]. Elle se lance alors, elle aussi, dans l'étude de l'esperanto. En 1963, au Conseil mondial de la Paix réuni à Varsovie, elle devait affirmer qu'elle est « favorable à l'Esperanto » et à son instigation la session allait lancer un appel à « tous les peuples et toutes les organisations à unir leurs efforts selon les méthodes qui leur conviennent le mieux et les priorités que leurs

[39] A. Cotton, « L'Esperanto, Le Congrès de Cambridge », *Revue du Mois*, t. 4, octobre 1907, p. 490-498. Sur l'histoire de l'esperanto dans la première partie du XXe siècle, v. Jean-Claude Lescure, « L'espéranto, ou comment se protéger de l'exil (1900-1930) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 67, 2002, p. 17-27.

[40] ÉNS, AAC, 3, Travaux, articles, notes, discours d'Aimé Cotton, 1907-1950 : brouillon de discours, 1940-1944. Cotton allait présider en 1925 la Conférence scientifique internationale espérantiste tenue à Paris ; participer à la Conférence internationale réunie à Paris en 1937 dans le cadre de l'Exposition universelle ; être un des présidents de la revue *Scienca Revuo*, organe d'une Société scientifique espérantiste internationale fondée en 1908. Son action est certainement à l'origine de la note-circulaire de 1938 adressée par le ministre de l'Éducation nationale aux recteurs, où celui-ci notait : « il me paraît souhaitable de faciliter le développement des études espérantistes […] si des cours facultatifs peuvent être institués, je n'y verrai que des avantages ». AN/20080426/13, Sèvres, correspondance officielle 1938 : note du 11 octobre 1938.

[41] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 31.

[42] ÉNS, AAC, 3, Travaux, articles, notes, discours d'Aimé Cotton, 1907-1950 : brouillon de discours, 1940-1944, doc. cité.

[43] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

problèmes propres leur imposent »[44]. Elle rendait ainsi un hommage à son mari mort déjà depuis 1951.

Pour revenir en 1913, Eugénie n'en finit pas de voir Aimé Cotton « sous de nouveaux aspects ». La dernière surprise de ce grand voyage de noces, c'est d'apprendre que son mari aime chasser. « Ainsi, cet homme que j'avais vu si réservé et si timide était chasseur ! », s'exclame-t-elle. Il est vrai que jusque-là, elle n'avait pas eu de nombreuses occasions de mieux connaître son mari : dans les milieux parisiens qu'ils fréquentaient, leurs conversations portaient essentiellement sur des questions scientifiques et professionnelles. Ses explications ne la convainquent pas, du moins « pas immédiatement ». La saison de chasse s'ouvre au moment où ils arrivent dans la maison de famille de Dhuys, petit village de l'Ain, pas très loin des vignes que les Cotton avaient héritées de leur mère.

En s'approchant de la propriété, Eugénie aperçoit une « vraie, bonne maison de famille sans prétention mais saine et bien construite », une écurie et un jardin « moins bien entretenu » avec des pommiers et des poiriers. Quelques jours plus tard, elle fait la connaissance de la famille d'Émile Cotton, professeur de mathématiques nouvellement nommé à la faculté des sciences de Grenoble. Marié, alors qu'il enseignait encore à Toulouse, avec Jeanne Bernard, fille d'universitaire, il avait déjà quatre petites filles toutes blondes. Eugénie se rappelle avec nostalgie le premier repas du soir, très animé, passé en famille.

Marie Cotton y est également présente. Eugénie connaissait depuis 1910 environ sa belle-sœur, professeure très estimée au lycée Fénelon. Elle était venue la voir à Sèvres pour lui proposer une leçon particulière. Les deux femmes ont sympathisé tout de suite en raison de l'affection qu'elles portaient toutes les deux à leur père. Cette relation privilégiée entre Eugène Cotton et sa fille est particulièrement manifeste sur une photographie conservée dans le fonds Aimé Cotton. On voit, dans l'encadrement d'une large porte, debout, le père, sérieux dans son costume noir, ses deux mains tendrement posées sur le dos du siège de Marie, assise devant lui, souriante, vêtue d'une robe claire imprimée de style fin XIXe siècle. Ses grands yeux fixent l'objectif. On aperçoit, juste à côté d'elle, le poignet et le genou d'un autre homme, mais la photographie est coupée, afin d'isoler les deux Cotton. Ce lien père-fille explique pourquoi Marie, première agrégée des

[44] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : brouillon d'E. Cotton s. d.

sciences en 1889, demanda, à sa sortie de Sèvres, à intégrer le lycée de jeunes filles de Bourg et refusa tant que vécut Eugène Cotton une nomination dans un établissement parisien, proposée pourtant à plusieurs reprises par le ministère. Mathématicienne reconnue, elle avait été désignée en 1897 membre du jury d'agrégation de sciences[45]. Elle consentit à venir à Paris après la mort de son père et habita avec Aimé qui louait depuis 1900 un appartement du boulevard Saint-Jacques. Le mariage de son frère, en 1913, met inévitablement un terme à cette cohabitation.

b. Au service de la patrie : famille, enseignement et recherche scientifique

Le couple doit en effet remodeler des équilibres familiaux depuis longtemps établis et composer avec les besoins pratiques qu'impose l'organisation de sa nouvelle vie. Il opte alors de s'installer dans l'appartement des Feytis à Sèvres, ce qui devait permettre à la jeune femme de combiner plus facilement ses obligations professionnelles avec ses futurs devoirs maternels. Il loue pour Amélie, dans la même maison, l'appartement du rez-de-chaussée, de sorte que mère et fille ne sont pas obligées de se séparer. La bonne qu'ils engagent couche aussi au rez-de-chaussée. Le dimanche toute la famille se réunit à Sèvres ou à Paris chez Marie Cotton.

La vie à deux s'édifie sur des règles bien définies d'avance par le couple, respectant au premier chef les exigences de leurs fonctions enseignantes et scientifiques. Ainsi, tous les deux s'engagent à ne jamais reprocher l'un à l'autre de rentrer en retard pour le repas du soir. Ils prennent aussi progressivement l'habitude de passer des soirées à travailler côte à côte. Pour le repas de midi, le couple se sépare : Eugénie déjeune à Sèvres avec sa mère et Aimé à Paris, où il est retenu par ses obligations professionnelles.

Amélie devait s'avérer une aide précieuse notamment après l'arrivée du premier enfant du couple, « Cottonido ». Ce nom provisoire, qui en esperanto signifie descendant de Cotton, lui est donné par son père et utilisé au cours des premiers mois de sa vie par tous les membres de la famille. Ce « gros bébé », mignon et comblé de cadeaux reçoit pourtant officiellement le prénom de ses deux grands-pères. Eugène aime particulièrement entendre Amélie lui chanter. « Je tâche

[45] AN/F/17/23581A, dossier de carrière de Marie Cotton.

de me rappeler, écrit-elle en novembre 1914 à son neveu Valentin, soldat au front d'Occident, mes vieilles chansons d'autrefois que je lui chante tout bas, tout doucement; il rit [...] quelle belle petite frimousse »[46].

Car Cottonido est né le 21 juillet 1914, quelques jours avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Celle-ci ne devait pas séparer la petite famille des Cotton : l'âge d'Aimé le dispense de partir aux armées. Mais son frère Émile, père de cinq enfants en 1914, et le cousin d'Eugénie Valentin, âgé de 21 ans, sont appelés au front.

Les premiers mois du conflit sont évoqués par Eugénie dans la biographie qu'elle consacre à Aimé Cotton sous forme d'instantanés aperçus à travers les fenêtres de leur appartement : « nous avons vu d'abord le défilé des soldats, fleurs aux fusils, qui partaient vers le front en chantant » ; puis, « le triste convoi des réfugiés » qui fuient devant la rapide avancée des Allemands, suivie de l'exode des Parisiens : seuls les plus pauvres ou les plus courageux restent dans la capitale et les Cotton sont parmi eux. Mais la victoire de la Marne repousse les Allemands, Paris peut revivre et les canons entendus de Sèvres se taisent.

De juillet à novembre, Eugénie et sa mère correspondent avec Valentin qui se trouve enfoncé dans la boue des tranchées. Les lettres du jeune sergent révèlent l'horreur de la guerre, l'odeur de la mort, la souffrance des soldats. Les deux femmes lui envoient plusieurs paquets avec des tricots et des mouchoirs, du chocolat et des cigarettes, des médicaments, la photo de Cottonido pour lui remonter le moral. Mais, le 3 novembre 1914, la nouvelle de la mort du soldat bouleverse toute la famille et surtout sa mère qui le savait « continuellement en contact avec l'ennemi ». Au moment de l'avancée foudroyante des Allemands sur Paris, il est tombé dans l'Aisne, « à 50 mètres des tranchées françaises et enterré par les soins de son ami Balet » qui rapporte à ses parents les dernières paroles du « petit sergent » courageux. Afin d'honorer le vaillant Valentin, Eugénie procède à un versement d'or pour la défense nationale. D'autres membres de la famille Cotton allaient également suivre son exemple[47].

---

[46] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40a, correspondance familiale côté Feytis : lettre d'Amélie Feytis, novembre 1914.

[47] *Ibid.* : lettres d'Eugénie, 28 octobre, 9 novembre, 23 décembre 1914. Plusieurs bons de souscription aux emprunts de la défense nationale ou de versement d'or sont conservés au fonds Aimé Cotton à l'ÉNS (ÉNS, AAC, 1).

D'une manière générale, les premiers combats causent beaucoup de deuils dans leur entourage immédiat. L'École normale supérieure de la rue d'Ulm en particulier paie un lourd tribut à la guerre et Aimé perd plusieurs de ses élèves. À vrai dire, le cas de cette institution illustre exemplairement l'engagement des intellectuels au feu ainsi que la surmortalité des élites au long du conflit, puisque la moitié des Normaliens alors en cours de scolarité meurt aux tueries de la Grande Guerre[48].

Eugénie évoque aussi l'autre front, celui de l'arrière où les femmes sont surtout mobilisées pour combler les vides créés par le départ des hommes aux armées[49]. Autour d'elle, ses anciennes élèves remplacent leurs collègues dans les lycées et collèges masculins. Elle-même ne peut pourtant s'engager plus activement dans l'effort de guerre : accouchements et deuils successifs l'en empêchent. Elle se limite ainsi à remplir scrupuleusement son service à Sèvres, où, sous sa direction, les élèves préparent des réchauds d'alcool solidifiés qui permettent de renouveler plusieurs fois la matière combustible. Plus de deux mille en sont envoyés au front. En outre, Eugénie, aidée par un chimiste belge retraité, entreprend de faire en première année des conférences de thermodynamique. Si l'enseignement de l'électricité continue à être dispensé par Paul Langevin, Perrin, qui avait été mobilisé en tant qu'officier de réserve, est remplacé par son ami Aimé Cotton. Pour alléger le service de sa femme enceinte à leur troisième enfant, ce dernier accepte en 1916 de faire une partie des travaux pratiques[50]. Cet emploi du temps est quelque peu perturbé, lorsque le physicien part faire des essais au front.

Dès le début de la guerre, Aimé Cotton s'emploie à faire reconnaître le rôle que la recherche peut jouer dans la défense nationale. Il n'est pas le seul d'ailleurs. Autour de lui de nombreux savants, dont Marie Curie, Jean Perrin et Paul Langevin, unissent leurs efforts et participent à façonner l'image du « savant-inventeur », autre voie

[48] Nicolas Mariot, « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », *Pôle Sud*, n° 36, 2012/1, p. 9-30.

[49] V. F. Thébaud, *Les Femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2013.

[50] 1re année : conférence de physique et manipulations de physique ; 2e année : leçons de chimie générale et interrogations de chimie ; 3e année : correction de problèmes pour l'agrégation et manipulations en vue de l'agrégation et de l'enseignement. En 1918-1919, Eugénie Cotton supplée pendant un trimestre Jean Perrin et reçoit une rémunération de 25 francs par conférence. AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton : lettres du 30 novembre 1916 et du 30 octobre 1918.

d'engagement dans la guerre[51]. L'innovation technique par le biais de la science appliquée devient un objectif privilégié et nécessaire pour rattraper le retard pris sur l'Allemagne dans ce domaine.

La guerre est à l'origine donc de la redéfinition du rapport des savants à l'État. La nouvelle « Commission supérieure des inventions intéressant la défense nationale », dont la direction est confiée au professeur de mathématiques à la Sorbonne et homme politique Paul Painlevé, est issue de la réorganisation, en août 1914, de l'ancienne commission d'examen des inventeurs. Cette initiative témoigne de l'intention de l'administration de guerre de soutenir les représentants de la science dans leur nouveau rôle.

Étant fermement convaincu que le nouveau front à conquérir est celui de la science appliquée, Aimé Cotton œuvre dès novembre 1914, en collaboration avec son ami alsacien Pierre Weiss, dans une nouvelle catégorie de recherche, le repérage des canons d'ennemis par le son : il s'agit de déterminer et de reporter sur la carte la position de la « pièce » qui a tiré. Mais la mobilisation générale de 1914 avait vidé les laboratoires. Grâce aux démarches entreprises, plusieurs physiciens et des élèves d'Aimé – Maurain, Cabannes, Bruhat, Jules Baillaud, le frère de Marthe, Borel, Bouty, Hadamard, entre autres – sont affectés au laboratoire de physique de l'ÉNS sur la demande des chefs des sections de repérage qui cherchent aussi un personnel spécialisé pour construire et essayer les appareils des chercheurs. Plus d'une année plus tard, la méthode Cotton-Weiss est mise au point. Elle avait posé de nombreux problèmes tant aux physiciens qu'aux mathématiciens[52]. Six sections de physiciens pour le repérage des canons ennemis entrent en service d'avril 1915 à l'armistice pour surveiller la partie du front comprise entre Prosnes et l'Argonne. À l'occasion d'essais d'appareils sur le front, Aimé Cotton visite ces jeunes chercheurs dans les tranchées et leur apporte des informations et des encouragements.

[51] André Langevin, *Paul Langevin mon père*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1974. Eugénie Cotton raconte : « Marie Curie organise le service radiographique de l'armée, équipe des voitures avec le matériel nécessaire et va souvent elle-même l'expérimenter sur le front. Elle recrute en même temps des infirmières radiographes bénévoles et les instruit dans son laboratoire ». AMC, Don Eugénie Cotton (28 mars 1991), Statuts procès-verbaux, correspondance, bulletins (1958-1959) : E. Cotton, « Irène Joliot-Curie », Extrait de *La Pensée*, avril 1956. *Cf.* Anaïs Massiot, Natalie Pigeard-Micault, *Marie Curie et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Glyphe, 2014.

[52] ÉNS, AAC, 16, Physique de guerre, 1914-1918 : A. Cotton, « Recherches de physique de guerre ». Dans cette publication, Aimé Cotton rend compte des résultats obtenus au cours de cette période.

Dans ses archives, j'ai retrouvé un sauf-conduit temporaire de 1915 l'autorisant à circuler en voiture dans la « zone de l'intérieur » ainsi qu'une photographie qui le montre en civil, entouré de militaires. Petit et mince, il a l'air très jeune malgré ses 45 ans.

De son côté, Émile Cotton est bien déçu de ne point pouvoir faire partie d'une telle équipe[53]. Du moins, à la naissance de son sixième enfant en 1916, il a la permission de se « mettre en civil » et reprend l'enseignement à la faculté des sciences de Grenoble devant des auditoires de 150 étudiants[54].

Le système mis en place, s'étant avéré efficace, intéresse aussi les Italiens : des appareils Cotton-Weiss sont livrés au Commandement suprême italien et une section travaille au Carso et sur la Piave[55]. Mais au grand regret des savants, elle n'obtient pas toute l'attention requise de la part de l'administration militaire[56].

À Sèvres, en février 1916, à l'heure où commence justement la grande bataille de Verdun, la famille d'Aimé et d'Eugénie s'agrandit avec l'arrivée prématurée d'un second fils, Paul. Mais le physicien, parti aux armées du Nord, se trouve loin de sa femme. Eugénie, très malade, n'est pas en condition de prendre toutes les précautions nécessaires pour protéger le nouveau-né : il n'est donc pas mis en couveuse, bien que dans la chambre la température ne dépassât pas les treize degrés. Il meurt au bout de deux jours d'une broncho-pneumonie, victime de la sévère crise du charbon et de l'hiver très rude[57].

Et les malheurs s'enchaînent : le petit Eugène, confié provisoirement à sa grand-mère, est lui aussi menacé à la suite d'une forte coqueluche de broncho-pneumonie. Peu après, Amélie tombe gravement malade et s'éteint le 5 octobre 1916 « après de grandes souffrances ». Sans doute, Eugénie passe-t-elle de longues nuits à réfléchir sur les causes de la mort de sa chère maman. Elle arrive à la conclusion qu'Amélie s'étant considérée responsable de la maladie de son petit-fils avait succombé à ses maux. Le petit garçon, quant à lui, allait

---

[53] ÉNS, AAC, 5, correspondance familiale : lettre du 6 mai (« pendant la guerre de 14 »).
[54] *Ibid.* : lettre s. d.
[55] *Ibid.*, 16, physique de guerre, 1914-1918 : note n° 3765 4/O.P., 16 novembre 1917.
[56] Il faut attendre l'attribution à Painlevé, fin 1915, du ministère de l'Instruction publique pour voir l'institution d'une Direction des inventions dotée d'un vrai budget et surveillée par Perrin et Borel, membres de son cabinet technique. V. Christophe Prochasson & Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996, p. 214-216.
[57] *Cf.* F. Thébaud, *Les femmes…, op. cit.*, p. 300-303.

souffrir jusqu'à l'âge de treize ans d'un asthme infantile et causer beaucoup de soucis à sa mère.

La douleur s'est quelque peu apaisée au moment de la naissance de la petite Amélie, appelée Minnie, en mars 1917. Eugénie en fait dans ses brouillons autobiographiques la description d'un petit ange : « C'était, écrit-elle une petite fille blonde aux yeux bleus, fine et délicate. Elle avait une âme d'artiste qui s'exprimait en multitude de petits dessins »[58]. Rapidement, sa narration se transforme en un recueil de paroles, de phrases, de vers d'une petite poétesse à la répartie facile, destiné à garder vivant le « souvenir radieux » d'une douce fillette disparue précocement. Mais, pour le moment, en 1917, la naissance de Minnie ne donne que de la joie.

1918 apporte aux Cotton encore un deuil cruel – la grippe espagnole emporte Henriette Robin –, des menaces – zeppelins, raids des gothas et tirs de la Grosse Bertha – et des joies – l'armistice attendu avec impatience. Paris se métamorphose, la vie devient tout d'un coup légère[59]. Le récit de guerre d'Eugénie se termine par un instantané devant la fenêtre de son appartement de Sèvres, laissée enfin ouverte :

> *J'ai longtemps,* raconte-t-elle, *écouté les cloches de Sèvres dont le son montait jusqu'à nos coteaux boisés. Et parce qu'une nouvelle petite vie s'était récemment annoncée en moi, ces cloches de la paix m'emplissaient d'une émotion profonde*[60].

En 1919, naît sa dernière, Jeannette.

c. Épreuves, joies et succès scientifiques

Les années qui ont suivi mon mariage et où j'avais tous mes enfants autour de moi.

Telle est la réponse d'Aimé Cotton à la question d'un journaliste qui s'intéressait à savoir quelle fut la période la plus heureuse de sa vie. Eugénie l'avait notée dans un de ses brouillons non datés, mais y revient dans la biographie qu'elle consacre à son mari[61].

---

[58] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29 : « La petite Minnie ».

[59] V. Pierre Darmon, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2002, p. 411-415.

[60] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 49.

[61] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : brouillon écrit de la main d'Eugénie s. d. ; E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 128.

Ce bonheur familial transparaît à travers les photographies de cette période. Deux clichés notamment, conservés dans le fonds Aimé Cotton, ont immortalisé des moments de détente, de calme et de joie[62]. Le premier, pris vers 1922, montre toute la famille réunie dans le jardin de la maison de Sèvres. Il fait beau. Les enfants portent des vêtements légers. À droite, Eugène, sérieux, vêtu d'un pantalon court et d'un veston de couleur foncé, est assis, le bras sur la table de jardin en bambou ; dans la même position que son fils, à l'autre bout de la table, Aimé, posant de profil, le regarde tendrement. Au centre, Eugénie, portant une robe grise, veste sur les épaules et coiffée comme toujours de son sage chignon tient sur ses genoux Jeannette. Un sourire imperceptible sur les lèvres illumine son visage. Derrière sa propre petite table, à gauche, Minnie, les cheveux longs en boucles, fixe avec désinvolture l'objectif. Des parents heureux, entourés de leurs enfants, auxquels ils reconnaissent déjà des « aptitudes fort différentes » et, je ne puis m'empêcher de remarquer, conformes à leur sexe : Eugénie loue l'esprit d'abstraction de son fils, admire les dessins de Minnie et aperçoit le talent de Jeannette pour la musique[63].

« Moments de bonheur familial dans le jardin » aurait pu être la légende de cette photographie, « Souvenir de jour de fête », celle du second cliché. Dans le jardin exubérant de la maison de Dhuys selon toute vraisemblance, un large groupe d'amis pose devant la personne qui s'improvise photographe. Tous sont aux anges : les enfants assis tout devant, derrière eux, debout, les mères et au dernier rang, les pères, chacun sur un tabouret. Plusieurs sont déguisés. Célèbre-t-on le carnaval ? Peu probable, étant donné que la tenue légère des invités renvoie à la belle saison. On distingue Eugène au premier rang, mais il est impossible de reconnaître ses sœurs parmi la multitude de petites filles. Eugénie, fidèle à son style personnel, réservée, les bras croisés, se trouve derrière son fils et, à côté d'elle, sur son tabouret, Aimé, les mains dans les poches de sa veste, un panama sur la tête. Tout le monde s'amuse et a déjà bu des rafraichissements. Il en reste quelques-uns sur le plateau que tient un des invités en blouse blanche de laboratoire, à l'extrême droite de la photo.

Dans la biographie d'Aimé, Eugénie évoque avec quelque nostalgie ces réunions conviviales qui rassemblent famille(s) et amis. La

[62] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique.
[63] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

propriété de Dhuys s'y prête tout particulièrement. Dans la vaste salle des cuves, transformée en salle de jeux, les enfants, neveux et cousins, offrent aux parents, qui parfois viennent aussi des communes avoisinantes, « la comédie ». Le déguisement est souvent obligatoire pour tout le monde. Le cliché décrit plus haut en témoigne. Dans ses brouillons, Eugénie évoque les costumes fantaisistes des participants : la robe noire d'Aimé semée d'étoiles et son chapeau d'astrologue, le costume de paysan bressan que porte un cousin. Ces journées de comédie s'achèvent par des chansons et des danses.

À la belle saison, le cercle des amis intimes se réunit aussi à Sèvres : les Cartan, les Borel, les Perrin, les Maurain et de loin en loin les Weiss et Marie Curie profitent alors du jardin. Dans la semaine, au moment du déjeuner, les Cotton accueillent souvent Jean Perrin et Charles Maurain qui viennent partager le repas de la famille et prendre part aux jeux des enfants.

Le jardin est donc le cadre naturel de ces rencontres festives. Il entoure aussi le pavillon que les Cotton achètent en 1923 sur le coteau, pas très loin de la gare de Sèvres et du bois de Meudon. De leurs fenêtres, ils peuvent ainsi contempler un paysage charmant et doux.

L'histoire de cet important investissement est racontée dans un des brouillons autobiographiques d'Eugénie. Le premier déménagement de la famille agrandie date de 1916. Elle avait alors loué un petit pavillon près de la gare (au 3, Sente de la Grande Haie), afin de faciliter les déplacements d'Aimé à Paris. Les Cotton se virent contraints de déménager à nouveau, quand la propriétaire leur annonça sa décision de faire don de son pavillon à une parente. Ne trouvant rien à louer dans le voisinage, Eugénie convainquit Aimé d'acheter la seule petite villa en vente. L'affaire devait s'avérer profitable, puisqu'ils purent payer la maison en plusieurs versements. Aussitôt après sa conclusion, des travaux sont engagés : réparations, maçonneries, travaux d'électricité, désinfection… Puis déménagement, rangement, installation.

La propriété fut baptisée *Villa Dick*, car la famille acquiert en même temps que le pavillon, l'épagneul blanc taché de rouge de l'ancienne propriétaire. Plusieurs chiens allaient lui succéder : Pataud, Gif... En bon maître, Aimé s'en occupe avec sollicitude : il n'oublie jamais leur promenade quotidienne ou leur bain hebdomadaire, il veille à leur nourriture et à leur santé[64]. Une seule pièce de cette maison familiale

[64] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité ; E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 125-126.

est photographiée. Il s'agit du petit cabinet de travail du physicien. Dans les archives d'Aimé Cotton, est conservée une série de clichés qui révèle les différents coins de la pièce : la cheminée en marbre blanc décorée de petits pots et de divers instruments, des armoires avec vitrine remplies de menus appareils, une bibliothèque chargée de manuscrits d'élèves annotés et de livres, dont les travaux de Langevin, un grand bureau avec des fleurs du jardin et sur les murs des portraits d'amis et collègues, tels Perrin et Weiss. Une photographie, prise probablement dans les années 1940, montre le savant dans son cabinet : derrière un bureau qui croule sous des piles de papier, il donne l'impression d'avoir interrompu momentanément son travail pour poser décontracté, l'air calme. À ses pieds son chien, compagnon fidèle de tout instant[65].

L'année 1923 apporte toutefois aussi son lot de deuils : à Pâques, Anna Cartan[66] et, à la Pentecôte, la belle-sœur d'Eugénie sont emportées par un cancer. De santé fragile après une fièvre typhoïde contractée en 1901[67], Marie Cotton continuait à exercer sans défaillir ses fonctions de professeure de mathématiques au lycée Fénelon et offrait « l'exemple d'une vie toute de travail »[68]. Elle se préparait à prendre une retraite anticipée, lorsqu'elle fut frappée par un cancer de l'œsophage. Elle s'éteignit le 18 juin à midi. Selon son désir, elle eut un enterrement religieux, mais sans fleurs, sans couronnes, sans discours : discret et modeste comme elle.

Durement éprouvée, Eugénie tombe bientôt elle-même malade. Elle souffre « atrocement » d'attaques fort violentes de calculs biliaires. Son médecin, Jean Privat, le mari de Marthe, prend la décision de l'opérer pour lui enlever la vésicule biliaire. Une tante – les archives restent silencieuses sur son identité – vient s'installer chez elle pour aider la famille pendant quelque temps. Selon les documents conservés dans son dossier de carrière, son congé dure bien six mois (de novembre 1923 à mars 1924)[69]. Elle profite de cette longue convalescence

[65] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique.
[66] Eugénie se rend à Dolomieu pour exprimer ses condoléances à la mère d'Anna. BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 12 septembre 1923.
[67] La fréquence des congés en témoigne. AN/F/17/23581A, dossier de carrière de Marie Cotton.
[68] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 3 janvier 1924.
[69] Au cours de sa convalescence, elle reçoit de la part de ses amis, collègues et anciennes élèves de nombreuses lettres avec des vœux de bon rétablissement. *Ibid.*

pour reprendre et achever la rédaction de sa thèse, que son mariage, les naissances rapprochées de ses enfants, les exigences de son foyer et de son enseignement avaient interrompue. Elle a dû travailler avec beaucoup de persévérance et une puissance de travail remarquable. Aimé occupant le bureau pour son travail personnel, ses enfants ont retenu l'image de leur mère assise tout au long de la journée devant « son cher secrétaire » en acajou. Appuyée sur l'abattant formant table, Eugénie remplissait de son écriture « claire, aérée, d'une remarquable stabilité » des centaines de grandes feuilles de papier écolier blanc. Elle réussit ainsi à achever ses deux thèses en 1924[70]. Elle a alors déjà 44 ans.

Inscrite à la Sorbonne, principale institution alors de production de docteurs d'État[71], Eugénie aurait dû les soutenir à la faculté des sciences parisienne, qui délivre, en 1925, 53 diplômes, dont trois à des femmes : à savoir, à Irène Curie, fille de Marie et Pierre Curie[72], à Suzette Gillot et à Germaine Marchal. Le retard considérable qu'Eugénie Cotton dut subir dans la préparation de sa thèse reporte sa soutenance dans une décennie où le mouvement de féminisation du grade de « docteur ès sciences », bien que lent, n'en n'est pas moins sensible. Le langage rigoureux des chiffres confirme ce progrès : de 1921 à 1929, sur 391 diplômes 32, soit 8,2 %, sont décernés à des femmes aussi bien célibataires que mariées, étrangères que françaises[73]. Il n'empêche que la maîtresse adjointe de Sèvres peut encore se ranger parmi les « premières ».

Or, Eugénie prend la décision de ne pas soutenir ses thèses à la Sorbonne. Tenant à témoigner sa reconnaissance à son ancien patron Pierre Weiss, elle lui demande de l'accueillir dans son Institut de physique à Strasbourg. Au début du mois de septembre 1924, elle lui avait envoyé son manuscrit et sollicité son avis sur le travail effectué.

---

[70] Thèse principale : « Recherches sur les sels paramagnétiques » et seconde thèse : « Propositions données par la Faculté » (théories électroniques de valence).

[71] Selon Françoise Thébaud, trois quarts des diplômes sont alors délivrés par la Sorbonne. F. Thébaud, *Une traversée du siècle…, op .cit.*, p. 79.

[72] Selon le procès-verbal, la soutenance a lieu le 27 mars ; son sujet de thèse est : « La sursaturation des vapeurs ». Elle reçut la mention « Très honorable ». Signent comme membres de son jury : Georges Urbain, Jean Perrin et André Debierne.

[73] AN/AJ/16/5516, Registre des doctorats d'État, Procès-verbaux d'examens et réceptions : 1921, 21 hommes, 1 femme ; 1922, 31 hommes, 1 femme ; 1923, 41 hommes, 7 femmes ; 1924, 36 hommes, 6 femmes ; 1925, 50 hommes, 3 femmes ; 1926, 45 hommes, 2 femmes ; 1927, 52 hommes, 2 femmes ; 1928, 61 hommes, 7 femmes ; 1929, 22 hommes, 3 femmes.

Dans sa réponse, le professeur la rassurait de la qualité de sa thèse. Il notait cependant que, si le sujet était nouveau en 1912, la « technique s'était perfectionnée » au cours des dix années qui venaient de s'écouler et certaines questions avait été étudiées par d'autres chercheurs. Eugénie avait su tout de même traiter d'une manière qui « [lui est] personnelle » celles « qui sont restées au point où [elle] les a laissées » et faire avec précision de nombreuses expériences « judicieusement choisies »[74]. Weiss lui rendit son manuscrit annoté au crayon et se hâta de préciser – pour ne pas la froisser sans doute – qu'il considérait les améliorations proposées « comme une manière de causer avec [elle] et non comme des suggestions pour des retouches ». Il approuva enfin le sujet de la seconde thèse proposé par Eugénie. En somme, il estimait que sa thèse de doctorat serait jugée recevable par un jury dont il se chargea de la composition[75].

La soutenance a donc lieu à l'université de Strasbourg. Les examinateurs qui composent le jury sont selon l'appréciation de la candidate « des physiciens et des chimistes pleins de bienveillance ». La commission, présidée par Pierre Weiss, comprend les professeurs Helios Ollivier, Louis Hackspill, Gabriel Foex (examinateurs) et Jean Perrin qui, invité par Weiss, accepte de siéger dans le jury[76]. La soutenance est selon le témoignage de l'ancienne Sévrienne et présidente de la Société des Agrégées, Catherine Schulhof, brillante[77]. Eugénie Cotton obtient donc en 1925 le titre de docteure ès sciences physiques.

Au moment de ce succès, aboutissement triomphal d'un projet de vie, Aimé, qui avait quitté l'École normale supérieure, est professeur titulaire à la Sorbonne. Il avait occupé en 1920 la chaire de physique théorique et de physique céleste, puis, en 1922, il avait succédé à Gabriel Lippmann dans la chaire de physique générale et avait été nommé directeur du laboratoire des recherches physiques de la Sorbonne. Son cours inaugural, illustré de nombreuses présentations expérimentales, fut consacré à évoquer l'œuvre scientifique de son prédé-

[74] Irène Joliot-Curie est du même avis : « la rédaction de la thèse d'Eugénie Cotton, écrit-elle, et la manière dont elle orienta son travail témoigne de la maturité d'esprit avec laquelle elle a compris la possibilité qu'offre ce domaine d'expérience ». BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, membres, 1 AP 212, doc. cité.

[75] *Ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Weiss : lettre du 24 septembre 1924.

[76] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 23, doc. cité.

[77] *Ibid.*, 1 AP 27, doc. cité.

cesseur. Dans l'auditoire, parmi les étudiants, se trouvait Eugénie. Les conversations qu'elle entendit la rassurèrent. Fierté conjugale que l'élection d'Aimé un an plus tard à l'Académie des Sciences renforce.

Mais la réussite professionnelle des deux physiciens est vite assombrie par de nouvelles épreuves familiales. Aimé présente les premiers symptômes d'une grave artérite, ce qui l'oblige à cesser de fumer et à « prendre le pas d'un vieillard ». 1926, en particulier, est pour les Cotton une année fort « cruelle ». Minnie a une crise d'appendicite, qui est décelée trop tard. Elle est opérée, mais n'a pu être sauvée. Tout comme Amélie Feytis, Eugénie ne s'est jamais remise de la mort de sa petite fille[78].

Les deux parents malheureux recherchent d'abord la tranquillité d'esprit à Dhuys, refuge paisible qu'ils retrouvent pendant les vacances. Eugénie prépare méthodiquement le voyage : achat de nouveaux vêtements, chapeaux de paille, rangement des malles, provisions pour le train. Car, jusqu'en 1929, les Cotton atteignent le village situé à la sortie d'un petit bois par le train et le break qui les attend à l'hôtel de Simandre. Puis, dans les années 1930, ils voyagent en voiture. L'académicien Louis de Broglie évoque la joie avec laquelle Aimé installait toute la famille dans sa nouvelle C 4, appelée « La Grise », car « commandée grise elle fut livrée beige »[79]. En bafouant les stéréotypes misogynes, Eugénie, chauffeure depuis 1927, aime bien prendre le volant, comme en témoignent des photographies repérées dans ses archives et la presse associative. Ses enfants ont gardé vivant le souvenir de leur mère pilotant la voiture familiale et chantonnant des airs de son enfance et de son pays. Grâce à leur voiture les Cotton sillonnent aussi la campagne jurassienne pour retrouver leurs « chers amis »[80].

À Dhuys, tout le monde connaît le vrai délassement. Aimé retrouve son frère qu'il n'a pas souvent l'occasion de voir à Paris. Une photo-

[78] Le même malheur avait frappé Marthe Privat en 1923. Elle avait perdu « son petit Louis ». Plus tard, elle devait écrire à Eugénie qu'elle « pleure assez cinq enfants ». *Ibid.*, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 3 septembre 1923 ; *ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettre du 2 décembre 1950. ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : lettre du 21 février 1967.

[79] Louis de Broglie, « Aimé Cotton. L'hommage de l'Académie des Sciences », *Villages de l'Ain*, n° 25, 1954, p. 6 ; Eugène Cotton & Jeannette Manigault, « Madame Cotton, ma mère », *Heures claires*, n° 49, mai 1968, p. 22.

[80] *Ibid.* ; BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 46 : Agenda personnel d'Eugénie Cotton, 1928.

graphie de 1948 les montre souriants, assis côte à côte dans le jardin : bien qu'il soit le cadet, Émile paraît plus âgé qu'Aimé en raison des cheveux tout blancs qui auréolent son visage. Eugène et Jeannette s'associent aux jeux de leurs cousins et retrouvent un père plus présent et disponible : accompagné de son chien fidèle, il se promène avec eux, rapporte de ses longues marches des fleurs, des framboises et des champignons, raccommode leurs jouets et comble tous les désirs.

De ses amis fidèles depuis le temps de l'École normale, c'est surtout avec le mathématicien Élie Cartan et le physicien Pierre Weiss, attachés comme lui à leur pays natal (le Dauphiné et l'Alsace respectivement), qu'Aimé se rencontre le plus souvent pendant les vacances, d'autant que la sœur d'Élie, Anna Cartan, et la deuxième femme de Weiss, Marthe Klein, toutes les deux anciennes Sévriennes, sont des amies proches d'Eugénie. Ainsi, alors que les Perrin, les Maurain, les Borel, Marie Curie avec ses filles préfèrent se retrouver pendant les vacances à l'Arcouest, ce hameau de Ploubazlanec sur la côte bretonne[81], les Weiss et les Cartan passent voir les Cotton à Dhuys, font ensemble de grandes excursions dans la campagne jurassienne et de longues marches dans la montagne, partent en Suisse. Eugénie évoque dans l'ébauche de ses mémoires les beaux moments passés ensemble à Dhuys : les déjeuners qui n'en finissaient pas, les longues discussions autour d'une tasse de café sur des « choses familiales et des choses scientifiques »[82]. De fortes amitiés se créent entre leurs enfants : Nicole Weiss, qui allait se marier à Henri Cartan, et Jeannette Cotton deviennent de bonnes amies, au même moment où Eugène Cotton et Louis Cartan, qui s'intéressent aux questions sociales, discutent beaucoup et se forment politiquement. Ce dernier devait connaître sous l'occupation allemande la déportation et la mort par décapitation pour son action résistante.

À Sèvres, les Cotton cherchent, après la mort de Minnie, du réconfort dans leur travail. Eugène et Jeannette apprennent ainsi à grandir avec un père totalement absorbé par la science et une mère qui ne se

[81] Il se peut qu'Eugénie et Aimé s'y soient rendus une ou deux fois pendant la Première Guerre mondiale. ÉNS, AAC, 5, correspondance familiale : lettres d'Émile Cotton. L'Arcouest accueille une sociabilité intellectuelle et politique (physiciens et mathématiciens réunis autour de l'historien Charles Seignobos et du physiologiste Charles Lapicque), dont la mixité exceptionnelle est étudiée par Christine Bard à travers le cas de Marie et d'Irène Curie. V. C. Bard, « Marie Curie et Irène Joliot-Curie…. », *op. cit.*

[82] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 23, doc. cité.

consacre pas exclusivement à son foyer. Cette expérience les amène à valoriser dans leur discours un autre modèle de maternité, évalué à travers un prisme « qualitatif » plutôt que « quantitatif » :

> *Elle savait assumer,* notent-ils*, les charges de notre éducation par la qualité de ses interventions auprès de nous, par son exemple aussi, son équilibre, sa vaillance, plus que par le nombre d'heures passées à nos côtés. Nous vivions dans une atmosphère de travail intense [...] mais nous sentions une tendresse vigilante se manifester en toutes circonstances, une extraordinaire disponibilité… »*[83].

Aimé Cotton, quant à lui, tout en remplissant avec conscience et talent, selon le témoignage de ses étudiants, ses fonctions de professeur et de directeur de recherches, consacre beaucoup de son temps et de son énergie à l'installation à Bellevue du grand électro-aimant de l'Académie des sciences, instrument qui permet d'obtenir commodément des champs magnétiques élevés[84].

Il avait conçu ce grand projet une quinzaine d'années plus tôt et en avait souvent parlé dans ses communications et conférences ainsi que dans de nombreuses publications. Ses collègues et amis avaient chaleureusement soutenu son idée. Ainsi, Jean Perrin avait énuméré à la Société de Physique les services qu'une telle installation rendrait au progrès de la science. Encouragé par Eugénie, qui s'était associée avec enthousiasme au projet, Cotton avait multiplié les démarches dans le but de trouver les fonds nécessaires pour la construction de ce puissant appareil à Paris même ou dans sa banlieue. Il avait déjà réussi à décider en 1912 la faculté des sciences à mettre en réserve, en vue de cette construction, une large somme d'argent ; à la veille de la guerre, c'est au tour de l'Académie des sciences de donner son appui à la réalisation d'une puissante installation magnétique. Un de ses membres, le prince Roland Bonaparte, avait même fait une offre généreuse. Mais le déclenchement de la guerre avait ajourné l'entreprise et orienté, on l'a vu, l'imagination des hommes de science vers d'autres directions.

Persévérant, Aimé avait relancé la croisade dès le début des années 1920. Mais c'est son admission à l'Académie qui avait facilité la reprise en main du projet scientifique par cette institution. Il devait toutefois affronter encore deux difficultés majeures : d'une part, le

[83] E. Cotton & J. Manigault, *op.cit.* p. 21.

[84] En 1920, il était devenu aussi président du Comité de physique à la Direction des Inventions. Il allait jouer depuis un rôle important, selon sa femme, « dans le choix et l'exploitation des inventions susceptibles d'aider au développement scientifique et économique » national. E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 50.

manque de crédits et, d'autre part, la rareté de locaux adéquats. Le projet put toutefois aboutir grâce à divers dons, aux initiatives du secrétaire perpétuel de l'Académie, qui consacra à sa réalisation une partie des fonds collectés auprès du grand public à l'occasion de la Journée Pasteur, et au Service des recherches et inventions, qui céda pour cette construction (électro-aimant et laboratoire) une partie des vastes locaux dont il disposait à Bellevue. Aimé, quant à lui, donna le montant du prix Albert de Monaco qui lui avait été décerné en 1928. Cette mobilisation générale devança et justifia à la fois la campagne de Jean Perrin en faveur d'un budget de la Science.

Ainsi, en 1928, prend enfin corps l'idée conçue en 1912. L'électro-aimant d'un poids total de cent-vingt tonnes entre en fonction. Il est souvent photographié. Plusieurs clichés en sont conservés dans les archives du physicien et reproduits dans les notices biographiques qui lui sont consacrées. L'électro-aimant constitue le premier grand équipement national pour la recherche fondamentale. Alors unique au monde, il offre des possibilités nouvelles et rend des services précieux à des savants illustres, tels que Marie Curie, Frédéric Joliot, Pieter Zeeman, Salomon Rosemblum, Louis Leprince-Ringuet, à des chercheurs isolés ou à des équipes scientifiques, aux étudiants de Cotton. Il est doublé d'un laboratoire de basses températures, le premier à passer dans les années 1930 sous la direction du Centre national de la Recherche scientifique (CNRS). En 1938, Cotton, alors président de l'Académie, allait présenter à la Compagnie un rapport des recherches conduites et les travaux exécutés sur place. Tentant un bilan de l'apport de cet équipement important, son élève Alfred Kastler note qu'il contribua grandement à stimuler l'organisation nationale de la recherche scientifique. Aimé Cotton devait travailler jusqu'à sa mort au laboratoire qui porte aujourd'hui son nom.

Dans le cadre des nombreuses conférences et des rencontres internationales où il est invité à participer, le physicien a l'occasion de présenter cette œuvre de vie ainsi que ses autres recherches en cours : à Côme au Congrès de physique tenu en septembre 1927, à l'occasion de la célébration du centenaire de la mort de Volta ; à Bruxelles, au sixième Conseil Solvay de 1930, où se rassemblent trente-et-un physiciens et une physicienne (Marie Curie), tous à la pointe de la recherche[85] ; à Londres, au Congrès international de physique nucléaire

[85] « Les dames [à savoir les épouses] sauf Mme Curie ne sont pas admises et il n'y pas de public ». Sur l'histoire des Conseils Solvay, rendez-vous international de l'élite des

de 1934, où les Joliot-Curie sont honorés pour la découverte de la radioactivité artificielle[86] ; à Amsterdam, à la fête jubilaire du physicien et prix Nobel, Pieter Zeeman ; en Espagne, comme invité du gouvernement républicain, qui ambitionne par une politique d'attraction des grands savants de l'Europe d'arriver à relever culturellement le pays ; à Strasbourg, en 1939, au Congrès international de magnétisme présidé par Pierre Weiss. Ses lettres à sa famille sont pleines d'informations sur ses voyages en avion, les hôtels où il loge, le lieu du congrès, les visites effectuées, les autres congressistes – souvent des amis, comme Langevin, Zeeman, Marie Curie qui reste jusqu'au début des années 1930 la seule femme à participer aux colloques internationaux – les manifestations ou les excursions organisées en marge des congrès[87].

Eugénie accompagne son mari à la plupart de ces rencontres. Des clichés photographiques montrent le couple au cours d'un dîner, à la sortie d'une conférence internationale. Vêtue d'un manteau élégant et coiffée d'un chapeau qui cache son chignon, la physicienne pose sans prétention. Dépourvue de tout esprit de concurrence – ayant de toute évidence depuis longtemps reconnu et intériorisé la supériorité scientifique de son mari –, elle ne prend pas ombrage des honneurs dont il est l'objet. Au contraire, elle ne cache point dans ses écrits sa fierté de constater l'estime que témoignaient à Aimé Cotton ses pairs[88]. D'ailleurs, sa propre présence scientifique au cours de cette période est presqu'inexistante : elle se limite entre 1935 et 1939 à quelques conférences, à Paris, en province (Grenoble) et en Roumanie, portant le plus souvent sur les Curie, et à un discours prononcé à la cérémonie

physicien.ne.s, v. Pierre Marage & Grégoire Wallenborn, *La Naissance de la physique moderne racontée au fil des Conseils Solvay*, Bruxelles, Les Éditions de l'Université De Bruxelles, 2009 ; Julie de Gac & Fabrice Virgili (coord.), *L'Europe des femmes XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, Perrin, 2017, p. 330-333.

[86] Tout de suite après, un troisième prix Nobel entre dans la famille Curie (1935). À cette occasion, le recteur Roussy donne dans les salons de la Sorbonne un grand dîner, où les Cotton sont invités.

[87] ÉNS, AAC, 5, correspondance familiale.

[88] En 1927 et 1934, il est proposé pour le prix Nobel de physique par le physicien suisse et lauréat du prix Nobel de physique de 1920, Charles Édouard Guillaume. « Vous êtes certainement le savant qui a le plus contribué par ses vues et ses découvertes dans les phénomènes moléculaires », lui écrit ce dernier en 1933. *Ibid.*, 1, Documents à caractère personnel et biographique : lettre du 31 décembre 1933. En 1926 et 1935, c'est Aimé Cotton qui propose Jean Perrin et Irène et Frédéric Joliot-Curie pour le prix Nobel de physique et de chimie respectivement et assume tout le travail de constitution du dossier (rédaction du curriculum vitæ, choix de principaux travaux scientifiques). *Ibid.*, 4, Enseignement.

organisée à l'occasion du jubilé scientifique du physicien Émile Borel[89]. D'un côté ses obligations familiales, de l'autre ses fonctions enseignantes finirent par la détourner de la recherche scientifique. L'image d'Eugénie, telle qu'elle émerge dans certaines hagiographies biographiques d'Aimé Cotton, est bien celle d'une seconde, collaboratrice éclairée d'un grand homme : « Elle devint pour son mari, écrit Alfred Kastler en 1970, non seulement une épouse compréhensive acceptant les servitudes de la vie d'un homme qui partait tôt le matin à son travail et qui rentrait tard, mais aussi une collaboratrice active »[90].

L'ombre que jette le grand physicien – ou du moins l'image que l'on façonne de lui – sur Eugénie Cotton semble affadir le rôle de cette dernière même dans l'organisation de l'enseignement scientifique à l'École normale supérieure de Sèvres[91], où elle occupe jusqu'en 1936 le poste de maîtresse adjointe, chargée officieusement de la direction des études des physiciennes et de leur préparation à l'agrégation. Or son titre de docteure, son prestige scientifique, son habileté enseignante et ses relations privilégiées avec les grands physiciens, maîtres de conférences à Sèvres avaient au contraire contribué à renforcer sa position au sein de l'École.

---

[89] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis ; *ibid.*, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse ; *ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Documentation sur l'ÉNS, 1 AP 95, feuille annonçant une conférence sur « Marie Curie et la découverte du radium », organisée par l'Association des parents d'élèves et anciennes élèves, 1er juin 1935 ; ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Eugénie Cotton. Pour ce qui est du jubilé de Borel, elle fait aussi partie du comité d'organisation. Dans la lettre d'invitation à participer à ce comité, le professeur Georges Valiron lui écrit : « Nous espérons que vous voudrez bien, en acceptant de faire partie de ce Comité, lui apporter l'autorité de votre nom ». AN/20080426/13, Correspondance semi-officielle 1939 : lettre du 10 février 1939.

[90] A. Kastler, « Aimé Cotton », *op. cit.*, p. 13.

[91] Même l'œuvre accomplie sous sa direction est souvent présentée comme le résultat de l'effort commun des deux époux.

3. Une docteure ès sciences à Sèvres : organiser l'enseignement de la physique entre les deux guerres

Aimé en est pleinement conscient, quand il fait remarquer lors de la cérémonie de son jubilé : « Et puis, j'étais devenu [...] le mari d'une Sévrienne qui avait de grandes ambitions pour son École »[92]. Celles-ci commencent à se former au lendemain de la Grande Guerre, où s'ouvre une période de mutations importantes pour l'évolution des études à Sèvres.

En 1919, Louise Belugou, proche de la retraite, avait accepté l'honneur de diriger le premier lycée de jeunes filles de Strasbourg. Elle avait été remplacée à la direction de l'École par la très efficace première directrice du lycée parisien Jules Ferry (1913-1919), Anna Amieux. Cette ancienne Sévrienne (promotion de 1889, section scientifique) arrive à la tête de Sèvres à un moment où le processus d'identification de l'enseignement féminin à son homologue masculin avait considérablement avancé. Certes, la guerre avait empêché toute réforme afférente aux programmes féminins, mais le nombre des bachelières issues des lycées de jeunes filles augmentait sans cesse, les étudiantes obtenaient à la Sorbonne « beaucoup plus de mentions supérieures que les candidats de l'autre sexe » et les Sévriennes avaient fait leurs preuves dans les établissements masculins en tant que professeures[93]. En essayant d'expliquer vingt ans plus tard, dans une émission radiophonique, les raisons à l'origine de ce mouvement « assimilationniste », Eugénie Cotton, pensant sans doute un peu à son propre cas, y entrevoit, non sans grande perspicacité, des facteurs sociaux, telle la modification de la clientèle des lycées féminins : l'enseignement secondaire des jeunes filles, dit-elle, « n'avait pas assez de sanctions pratiques et, organisé pour les filles de la bourgeoisie aisée, il ne convenait plus à des filles appelées à gagner leur vie »[94].

---

[92] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Aimé Cotton : « Réponse d'Aimé Cotton », *op. cit.*, p. 57.

[93] Discours du recteur de Paris Louis Liard prononcé à l'inauguration du lycée Victor-Duruy en 1913. Extrait cité dans A. Amieux, *op. cit.*, p. 189. V. L. Efthymiou, « Témoignages de professeures mobilisées : aspects genrés d'une histoire de l'intime durant la Grande Guerre en France », *in* Gislinde Seybert & Thomas Stauder (Hrsg), *Heroisches Elend, Der Erste Weltkrieg im intellektuellen, literarischen und bildnerischen Gedächtnis der europäischen Kulturen*, Francfort, Peter Lang, 2013, t. 2, p. 857-871 ; F. Mayeur, « Sèvres : une institution originale pour l'éducation féminine (1881-1940) », *op. cit.*, p. 14.

[94] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 68 : Radio reportage sur l'ÉNS, « L'École de Sèvres (1940) ».

Directrice et Conseil des professeurs, réunis en 1920 au ministère de l'Instruction publique, craignent que cette « crise » de l'enseignement féminin ne se répercute sur l'École. Anna Amieux affirme que le personnel enseignant de Sèvres n'est pas, dans son ensemble, favorable à une éventuelle assimilation des enseignements et des concours féminins et masculins et cite l'opinion du naturaliste Edmond Perrier, porteuse d'une vision différentialiste des aptitudes intellectuelles des sexes. Ce professeur considère qu'une société doit chercher avant tout à « mettre chacun dans les meilleures conditions pour qu'il accomplisse sa fonction particulière ». « Il est absurde, souligne-t-il, d'instruire que d'élever de la même façon les jeunes filles et les jeunes gens »[95]. Biologie et rôles sociaux se confondent et étayent le principe cher aux milieux enseignants de cette période : « l'égalité dans la différence ».

Tout comme l'éminent universitaire, Anna Amieux, invitée elle aussi à exposer ses vues personnelles sur le sujet, invoque des arguments essentialistes pour soutenir la perpétuation de la distinction sexuée des agrégations. Elle n'en est pas moins favorable à une spécialisation plus poussée des concours féminins qui imposerait l'élévation du niveau de celui d'admission à Sèvres. Ne concevant enfin pour les Sévriennes, constamment menacées à son avis de surmenage, d'autre destin professionnel que celui de pédagogues et de professeures du secondaire, Anna Amieux craint qu'elles risquent de ne pouvoir mener de front spécialisation disciplinaire et formation pédagogique. Dès lors, pour elle, le programme des concours pour femmes doit surtout tenir compte de la spécificité de la « nature » et des aptitudes intellectuelles féminines. Un choix donc s'impose. Amieux décide de privilégier la pédagogie, estimant que la formation scientifique poussée devait être réservée aux hommes et demande la création d'une école d'application pourvue, comme un lycée ordinaire, de classes primaires et secondaires, où les futures professeures effectueraient leur stage pédagogique de 8 à 9 semaines[96]. En effet, en 1920 (décret du 28 septembre), un établissement est fondé à cette fin dans les locaux de l'École.

Malgré les résistances rencontrées, le ministre de l'Instruction publique Bérard est bien décidé à procéder à la transformation du paysage universitaire. Il commence en 1923 par une réforme de

[95] Jacqueline Ferrand, « Souvenirs de Madame Cotton », *Société des amis de l'École Normale Supérieure, Bulletin spécial*, mars 2005, p. 20.
[96] A. Amieux, *op. cit.*, p. 190-192,197, 207-208.

l'enseignement secondaire masculin et continue par celle, majeure de l'enseignement féminin qui aboutit à l'identification des programmes secondaires des établissements de garçons et de filles (décret du 25 mars 1924). Au sujet des concours de recrutement, cependant, l'assimilation ne respecte pas toujours le principe d'égalité et se décline en plusieurs étapes.

Ainsi, le système initial des concours de recrutement féminins est maintenu : il n'est pas encore question de supprimer, mais simplement de modifier, de compléter, d'adapter. De faire retarder, en un sens, aussi. Alors qu'en 1924, par un arrêté (17 mars), on ouvre aux licenciées l'accès « à toutes les agrégations et à tous les certificats réservés autrefois aux hommes » (art. 2), on en exclut pratiquement les Sévriennes non nanties de ce diplôme universitaire. C'est le décret de 1927 qui devait remédier à cette injustice et ouvrir le chemin à l'alignement des concours d'agrégation.

De son côté, l'administration à Sèvres se limite à une « guerre de positions ». Très attachée à son école d'application, Anna Amieux, résiste autant que faire se peut aux changements susceptibles d'altérer profondément la physionomie pédagogique de son établissement. Ainsi, malgré les défis importants qui s'ouvrent à l'École, à la rentrée de 1924, la directrice se préoccupe surtout d'en modifier le régime intérieur des études. Le but est de permettre aux élèves de commencer leur spécialisation plus tôt. Mais au lieu de supprimer le certificat, concours commode recrutant le personnel enseignant des collèges féminins, on se contente d'en faire passer à partir de 1925, la deuxième partie à la fin de la première année d'études et d'en alléger les épreuves[97].

Eugénie Cotton participe activement au débat ouvert à l'École sur la réorganisation du certificat et, après concertation avec son mari, propose dans une lettre adressée sans doute à Paul Langevin une nouvelle répartition des matières à examiner et une ébauche de programme d'études pour les physiciennes (contenu des conférences, répartition des enseignements sur deux cycles). Elle ne se garde pas non plus de critiquer la nouvelle formule du concours, dans la mesure où elle « retarde d'un an l'élévation du niveau des études ». Du moins, reconnaît-elle, « cela peut faire une 2e année beaucoup plus intéressante »,

[97] En 1929, dans le cadre d'une nouvelle réforme du certificat, on allait procéder à une spécialisation limitée à l'image de la réforme des agrégations de 1894.

puisqu'une plus large place y serait faite à l'étude des questions générales, aux travaux pratiques et au travail personnel dirigé[98].

Au cours de cette période, alors que le personnel enseignant se renouvelle dans son ensemble, Langevin, Cotton et Perrin demeurent les interlocuteurs privilégiés d'Eugénie en matière d'enseignement à l'École. Cette équipe restreinte s'engage à relever – entre les deux guerres et notamment après la publication de l'arrêté de 1927 qui supprime l'épreuve de sciences naturelles de l'agrégation féminine et renforce la part de la physique[99] –, le niveau des études par un enseignement théorique et expérimental plus approfondi et méthodique. L'importance des travaux pratiques grandit.

Au retour de Jean Perrin démobilisé, Aimé Cotton poursuit à Sèvres ce qu'il avait abandonné à Ulm : la correction des leçons d'agrégation. Il apporte aussi à l'École une aide matérielle importante, puisqu'afin de parer à la pauvreté du laboratoire de physique, il ramène de la Sorbonne, puis de Bellevue plusieurs appareils qui servent à réaliser des expériences plus modernes.

Les conférences de Paul Langevin continuent à enthousiasmer les Sévriennes. Le physicien les invite aussi à la Société de physique, où il conduit de délicates expériences d'électricité statique, et au Collège de France, où, en 1922, ont lieu des discussions passionnantes sur la relativité entre Einstein – invité à Paris par Langevin lui-même –, des physiciens et des philosophes français. Dans un contexte international tendu au sortir de la Première Guerre mondiale, ce vif débat suscite chez les futures professeures de physique qui ont la chance d'écouter le grand savant un réel engouement. Soucieux enfin de donner aux Sévriennes une idée des réalisations de la science physique, Langevin organise des visites aux usines du métro à Saint-Denis.

Quant à Eugénie Cotton, responsable du laboratoire de physique équipé souvent d'appareils empruntés aux laboratoires des professeurs de l'École (Langevin, Cotton, Perrin), elle veille à la bonne organisation des manipulations et de l'enseignement expérimental : ses agendas témoignent d'une programmation minutieuse, du soin qu'elle apporte à faire réparer instruments et appareils ou à commander du

[98] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 65, Lettres sur l'organisation des études et des locaux à Sèvres : lettre du 12 juillet 1925.

[99] La première Sévrienne, candidate à l'agrégation masculine des sciences naturelles, commence sa préparation à la Sorbonne en 1930.

nouveau matériel. Outre les conférences dont elle est chargée, elle dirige les petits travaux personnels des élèves, version allégée du diplôme d'études supérieures des Normaliens et initiation à la recherche. Elle tient notamment à souligner l'importance pédagogique de ces travaux : « on n'enseigne bien, écrit-elle, que les questions qui vous ont demandé travail de réflexion personnelle et connaissance des techniques »[100].

Une de ses anciennes élèves évoque l'organisation de ce travail : elle « nous proposait, se rappelle-t-elle, un sujet, nous indiquait les travaux déjà faits. Notre travail comportait la lecture des ouvrages les relatant, puis quelques mois de travail expérimental destiné à la vérification de quelque loi particulière »[101]. Pour l'effectuer, les Sévriennes – internes et externes depuis 1923[102] –, bénéficiant du progrès du métropolitain et de l'assouplissement du règlement intérieur, commencent à fréquenter les grands laboratoires parisiens[103]. Une fois rédigés, les mémoires sont remis aux professeurs de l'École après avoir été présentés devant leur assemblée. Eugénie essaie de susciter des vocations et met les élèves les plus douées en contact avec les grands physiciens et professeurs de la Sorbonne.

C'est cette collaboration scientifique étroite qui rapproche la maîtresse adjointe de ses élèves : toujours dans son laboratoire, disponible à tout instant, elle répond aux questions, explique patiemment des phénomènes difficiles, trouve une solution aux problèmes d'ordre pratique que soulèvent leurs travaux. Son enseignement se transforme ainsi en

---

[100] Elle considère que les Sévriennes doivent absolument être associées à la « Science » et à la recherche. *Cf*. E. Cotton, « L'évolution de l'enseigne-ment scientifique… », *op. cit.*, p. 218 ; BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité. De 1930 à 1936, une partie des travaux pratiques (manipulations de physique) est confiée à Gaston Dupouy, assistant au laboratoire d'Aimé Cotton. Maître de conférences, par la suite, à l'université de Rennes, puis professeur à Toulouse, il devait être nommé directeur du CNRS, de 1950 à 1957. Un autre collaborateur de Bellevue, Roger Servant, lui succède à Sèvres (1936-1939).

[101] *Ibid.*, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27, doc. cité : témoignage de Germaine Journot, née Privat (promotion 1931).

[102] En 1923, sont reçues comme externes pour un an les élèves placées en fin de liste d'admission au concours d'entrée ; à partir de 1931, elles sont autorisées à rester trois ans à l'École comme les internes.

[103] En 1931, sont encore en cours les travaux qui prolongent la ligne du métropolitain jusqu'au pont de Sèvres et qui devaient relier l'École à la Sorbonne par une voie de communication directe. A. Amieux, *op. cit.*, p. 204. La réclusion conventuelle d'autrefois n'ayant plus la même raison d'être, les Sévriennes peuvent sortir en semaine et se rendre à Paris. ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier études : Règlement intérieur.

« une conversation socratique » qui se poursuit en troisième année au moment de la correction des « leçons d'agrégation » que la physicienne guide en collaboration avec son mari.

La discussion peut aussi, certains après-midis, continuer dans une des chambres des élèves, autour d'une tasse de thé. C'est au cours de ces réunions intimes que les jeunes filles ont l'occasion de mieux connaître leur professeure. Ou bien quand celle-ci les invite à goûter chez elle, comme le faisait dans le temps Marie Curie pour la « promo » de 1901. C'est un plaisir pour Eugénie d'accueillir ces jeunes filles qui, sous certains rapports, lui rappellent sa propre jeunesse et expérience étudiante : « J'aimais mes élèves de Sèvres choisies par un difficile concours et avides de se développer, confie-t-elle. Je me sentais très près d'elles »[104]. La photo prise vers 1926 dans le parc de Sèvres en témoigne : assise avec ses enfants, Jeannette et Eugène, sur un banc à côté de Paul Langevin, Eugénie est entourée de ses élèves : délicieux souvenir que cette photographie, rangée sans doute à côté de celle représentant Marie Curie et les quatre scientifiques de la promotion de 1901[105].

Assurément, Eugénie Cotton représente dans l'histoire de l'École un précieux chaînon : elle relie son passé prestigieux aux aléas du présent et, par ses idées et ses titres, elle annonce une ère nouvelle, celle de l'assimilation des études et des concours féminins et masculins.

Or, alors que de nombreux facteurs militent en faveur de cette évolution, la direction de l'École se limite à de timides ajustements qui s'avèrent pourtant insuffisants. Dès lors, il semble que la préparation en faculté offre une plus grande garantie de succès à l'agrégation[106]. Les Sévriennes elles-mêmes, déçues d'être tenues à l'écart des

[104] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27, doc. cité.

[105] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Eugénie Cotton.

[106] Certaines candidates au professorat – se méfiant du niveau de formation offerte à Sèvres – tentent la voie masculine. Entre 1910 et 1939 – date à laquelle les femmes ne sont plus admises à se présenter au concours d'entrée à l'École normale supérieure de jeunes gens (décret du 9 mars 1938) – 41 jeunes filles arrivent à être nommées « Ulmiennes ». L. Efthymiou, « Le genre des concours », *op.cit.*, p. 96-98 ; *ibid.*, « L'École normale supérieure de Sèvres : naissance, évolutions, mutations d'une institution de formation professorale féminine sous la IIIe République », *in* Johanna Godlewicz-Academiec, Dariusz Krawczyk, Malgorzata Luczyńska-Holdys & Małgorzata Sokołowicz, *Les Femmes et le savoir. Women and knowledge. Frauen und Wissen*, Paris, coll. « Rencontres », éd. Classiques Garnier, 2020, p. 89-103.

évolutions, inquiètes de leur avenir, se laissent tenter par les certificats de licence et revendiquent l'accès aux agrégations masculines.

Regrettant de constater la désaffection progressive des élites féminines à l'égard de Sèvres, Eugénie, qui venait d'être décorée de la Légion d'honneur[107], écrit en 1932 dans le livre du *Cinquantenaire* de l'École : « La preuve étant faite maintenant de l'équivalence des professeurs hommes et des professeurs femmes, les nécessités sociales imposant aux lycées de jeunes filles les mêmes programmes qu'aux lycées de garçons, la dernière étape à franchir est d'assurer l'identification des préparations des professeurs hommes et femmes »[108]. Après 1932 cependant, Eugénie demeure silencieuse sur la question.

Dans un pays tétanisé depuis plusieurs années déjà par la crise économique et la montée des périls, d'autres questions, plus larges, la préoccupent sans aucun doute aussi. Le 3 mai 1936, au deuxième tour des élections législatives, le scrutin donne la majorité à une coalition de gauche. Républicaine par son père, progressiste de gauche par son mari, antifasciste convaincu – j'y reviendrai –, elle s'est certainement laissé emporter par l'enthousiasme et le formidable espoir suscités par la victoire du Front populaire. Elle allait bien plus tard écrire cette petite phrase évocatrice de son état d'âme d'alors : « J'ai vu la joie de l'ouvrière lors des premiers congés payés ! Quelle chose précieuse ! »[109]. Bientôt, elle éprouve aussi la grande joie d'apprendre la nomination de sa chère Irène au poste de sous-secrétaire d'État à la recherche. Celle-ci allait pendant deux brefs mois attacher son nom prestigieux à la politique de recherche du Front populaire[110]. Deux autres portefeuilles, à la Protection de l'enfance et à l'Éducation nationale, sont réservés respectivement à la socialiste Suzanne Lacore et à la radicale et féministe Cécile Brunschvicg. Ces trois femmes représentent les « trois sensibilités du Rassemblement populaire » et marquent la réponse de Léon Blum aux féministes qui attendaient

[107] AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie Cotton. C'est Anna Amieux qui l'avait proposée pour la croix de la Légion d'honneur. Cette proposition fut soutenue par Jean Perrin. Une cérémonie intime fut organisée à Sèvres pour honorer Mme Cotton.

[108] E. Cotton, « L'évolution de l'enseignement scientifique… », *op. cit.*, p. 224.

[109] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 234 : rapport présenté devant une assemblée d'assistantes sociales de Seine-et-Marne sur « la participation de la femme à la vie sociale », 24 avril 1961.

[110] Le nombre des bourses publiques augmente considérablement alors. Un an plus tard, le 18 octobre 1939 devait voir le jour le CNRS, un organisme public chargé d'orienter, de développer, de coordonner la recherche. Sur l'histoire du CNRS, v. Denis Guthleben, *Histoire du CNRS de 1939 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2009.

pourtant des socialistes le droit de vote et d'éligibilité pour toutes les femmes[111].

À l'École, les évolutions s'accélèrent. En juin, Jean Zay s'installe au nouveau ministère de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts ; en octobre, Anna Amieux prend sa retraite et quitte Sèvres : ce départ, écrit Jean Perrin au jeune ministre, « constitue une circonstance favorable à l'orientation nouvelle à laquelle devrait être adaptée la nouvelle Directrice ».

Un nouveau chapitre s'ouvre alors à la fois dans l'histoire de Sèvres et dans la carrière d'Eugénie Cotton.

[111] Louis-Pascal Jacquemond, *L'Espoir brisé. 1936, les femmes et le Front populaire*, Paris, Belin, 2016, p. 114-132.

CHAPITRE VI

L'ère de l'assimilation : diriger, transformer, moderniser l'École de Sèvres

De 1936 à 1944, la vie d'Eugénie Cotton illustre à merveille la fusion d'une histoire individuelle et institutionnelle. En effet, au cours de cette brève période, son nom et sa carrière, qui atteint son faîte avec sa nomination à la tête de l'École normale supérieure de jeunes filles et trouve son achèvement dans sa mise à la retraite par le gouvernement de Vichy, sont étroitement liés à deux temps forts de l'histoire de cet établissement : à savoir son rattachement à l'enseignement supérieur et son transfert à Paris après l'occupation des locaux à Sèvres par les Allemands. Or déjà, au cours de cette même période, se prépare la dernière grande rupture d'une longue vie riche en bouleversements. Mais n'anticipons pas…

1. Rompre avec le passé : la nomination d'Eugénie Cotton à la direction de l'École normale supérieure de Sèvres

> *J'ai été nommée directrice de l'École de Sèvres au moment du Front populaire. Le jeune Ministre de l'Éducation national Jean Zay voulait réformer cette École dans le sens de l'identification des études féminines aux études masculines. Sur les conseils de Jean Perrin, il m'appela au Ministère pour me demander comment je souhaitais voir évoluer l'École où j'enseignais depuis plus de trente ans. Je ne souhaitais pas devenir directrice moi-même, car j'aimais beaucoup l'enseignement et la recherche. Mais Jean Zay insista et j'acceptai pour épargner aux Sévriennes les difficultés que j'avais connues autrefois pour faire de la recherche. Je ne compris que par la suite que la poursuite de l'émancipation des femmes était un aspect de la démocratisation du régime.*[1]

[1] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité. La dernière phrase de cet extrait est rayée par Eugénie.

Bref récit d'une histoire de nomination importante s'inscrivant dans le cadre plus large d'une politique de modernisation et de démocratisation du système éducatif, dont l'assimilation des Écoles normales supérieures de jeunes filles et de jeunes gens en fait nécessairement partie[2]. L'idée n'est pas nouvelle bien évidemment. Dès 1931, Mario Roustan avait suggéré à Anna Amieux cette possibilité. Peu favorable à une telle perspective, la directrice s'y était alors vivement opposée[3]. En 1936, pourtant, l'idée, ayant fait son chemin, prend enfin corps : la conception d'Amieux pour les études à Sèvres perd de sa force avec son départ à la retraite et le jeune ministre de l'Éducation nationale, Jean Zay, dans « l'esprit du plus large féminisme », s'avère partisan convaincu du principe d'« identité dans l'égalité »[4].

Les échanges épistolaires disponibles datant de cette période permettent de reconstituer la chronique de la nomination d'Eugénie Cotton à la direction de Sèvres. Selon la candidate, les premières démarches sont entreprises par les professeurs de sciences à Sèvres Perrin, Langevin et Borel. Seule pourtant la trace des interventions d'amis intimes comme Jean Perrin, Irène Joliot-Curie et Catherine Schulhof, présidente de la Société des Agrégées, fut repérable dans les archives consultées[5]. Le soutien de la secrétaire d'État, Cécile Brunschvicg, est également mentionné. En outre, les courriers que Cotton envoie à ses trois interlocuteurs montrent son engagement positif dans le projet qui ambitionne de la porter à la direction de l'École. Celui-ci est mis en œuvre au plus tard au mois de mars 1936. Eugénie compte beaucoup sur l'influence politique de ses amis pour le voir aboutir.

---

[2] « La Réforme de l'École de Sèvres n'est qu'un épisode de la grande réforme de l'Enseignement qui se poursuit actuellement. S'il est juste de donner à tous les hommes les mêmes possibilités devant la connaissance, il paraît non moins juste de donner ces mêmes possibilités aux femmes. » AN/61AJ/94, Administration générale, gestion C. Bouglé : rapport « La Réforme de l'École de Sèvres », s. d.

[3] « À Sèvres, lui répond-elle, nous ne cherchons qu'à former des professeurs […] qui ont besoin de leur santé […] et non pas des savants qui peuvent vivre à l'écart sans avoir de contact avec des classes nombreuses ». Cité par F. Mayeur, « Sèvres : une institution originale… », *op. cit.*, p. 24.

[4] Curieusement, le riche fonds Jean Zay ne comporte aucun dossier relatif à cette affaire, ce qui aurait permis de constater la position du ministre sur la question.

[5] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Dossier personnel d'Eugénie Cotton, 1 AP 50, Cartes de félicitation pour la nomination d'Eugénie Cotton à la direction de l'ÉNS de Sèvres : 21 mars, 7 juin, 20 juin, 22 juillet, 26 juillet et 26 septembre 1936. Dans son hommage à Catherine Schulhof, Cotton reconnaît « l'efficacité de son action ». *Ibid.*, Association des Anciennes Élèves de l'ÉNS de Sèvres, 1 AP 92, doc. cité.

La physicienne s'emploie tout d'abord à les convaincre de promouvoir au premier chef sa propre vision pour l'avenir de l'établissement : « la réforme qui s'impose pour l'École de Sèvres, écrit Cotton à Jean Perrin, c'est son rattachement à l'enseignement supérieur ». Toutes les autres questions, même celles portant sur son transfert à Paris ou son assimilation avec Ulm sont de second ordre, explique-t-elle à son amie Catherine Schulhof. « Si vous en jugez ainsi, ayez la bonté de parler dans ce sens », demande-t-elle à Irène Joliot-Curie[6]. C'est la condition nécessaire à la réussite du projet. Si elle n'est pas remplie, si Sèvres conserve son statut d'établissement rattaché à l'enseignement secondaire, dont le Lycée annexe est le symbole par excellence, elle se juge incapable d'être utile à son École et, en conséquence, d'assumer cette tâche difficile ; d'autant plus que celle-ci est « incompatible » avec « la vie de [son] foyer », son amour pour l'enseignement et pour son laboratoire qu'elle devrait abandonner : « Je mène actuellement, précise-t-elle à Schulhof, la vie de famille et la vie de travail que j'aime. Tout changement sera préjudiciable au bonheur des miens ».

En juillet, le Conseil supérieur de l'Instruction publique se réunit pour étudier les réformes envisagées au sujet de l'établissement féminin. Les journaux diffusent le débat auprès du grand public. De leur côté, les militantes syndicalistes de l'enseignement secondaire féminin y interviennent et prennent activement parti pour le transfert de l'École à Paris. Jean Zay demande alors au directeur de l'ÉNS de la rue d'Ulm de lui envoyer une note avec ses estimations concernant les répercussions des changements projetés sur son propre établissement. Le rapport de Célestin Bouglé, qui laisse percevoir son opposition au projet en question, insiste surtout sur l'insuffisance des ressources matérielles et intellectuelles du « collège masculin » face à un éventuel « transfert à dose massive » des Sévriennes à Paris. Il aboutirait sans faute au dédoublement des conférences et à l'impossibilité de faire travailler cette « clientèle supplémentaire » dans les laboratoires et les bibliothèques de l'École[7].

Sur un plan plus théorique, la note « Sur l'Assimilation des études des Sévriennes à celles des Normaliens de la rue d'Ulm », non signée et trouvée dans les papiers du directeur Bouglé également, énumère et analyse à travers un prisme essentialiste les raisons pour lesquelles une

[6] *Cf. Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 211 : I. Joliot-Curie « Mme Cotton a eu 70 ans », *Défense de la Paix*, novembre 1951.
[7] AN/61AJ/94, Administration générale, gestion C. Bouglé : note du 23 juillet 1936.

telle entreprise est vouée à l'échec. En mobilisant tous les stéréotypes sur l'infériorité féminine, intellectuelle et physique, son rédacteur souligne : « cette assimilation est une erreur à cause des différences essentielles qui caractérisent les intelligences, les sensibilités, les forces physiques, les fonctions naturelles et sociales des deux sexes ». Suit une longue analyse pour étayer ces assertions[8].

Un autre adversaire de taille à l'assimilation semble être le directeur de l'enseignement secondaire, Francisque Vial. Littéraire, normalien de la promotion de 1889, il connaît Aimé Cotton du temps de leurs études. Je n'ai pu repérer des documents éclairant ses vues sur la question, si ce n'est une lettre où le mari d'Eugénie lui rapporte plutôt schématiquement une conversation importante que Perrin avait eue avec Vial. Sa conclusion suggère l'opposition du directeur à l'assimilation et l'influence importante qu'il exerce au sein de l'administration : « À vrai dire, il est plus important de convaincre un directeur qu'un ministre »[9].

Au cours de juillet, Eugénie Cotton reste à Sèvres, alors que « tout [son] monde s'est envolé ». Aimé est parti à la mer, Jeannette à Dhuys avec son oncle Émile et Eugène, fraîchement marié à une petite cousine, Marie-Louise Cotton appelée Malou, a quitté la maison pour fonder sa propre famille. Le jeune âge du fils Cotton et une situation professionnelle encore indéfinie, puisqu'il avait à peine terminé sa seconde année d'études, ont dû préoccuper Eugénie ; aucune réflexion sur ce premier mariage de son fils ne perce toutefois dans ses écrits autobiographiques. Pendant l'Occupation, sa femme devait travailler comme responsable de bibliothèque à Lyon ; plus tard, elle allait être nommée professeure au lycée de Versailles, puis à Marseille.

La future directrice reste donc « seule en tête à tête avec la question de Sèvres ». Elle a la certitude que c'est le moment où au ministère se prennent les grandes décisions : « l'avenir de l'École et de l'Enseignement des jeunes filles dépend de ce qui va se décider ces jours-ci », informe-t-elle les Perrin. Pourtant, en septembre, rien n'est encore conclu. Perrin et Irène Joliot-Curie voient Blum et Jean Zay qui sont positifs au rattachement de Sèvres à l'enseignement supérieur ainsi qu'à la nomination Cotton. Selon la professeure de chimie organique à la Sorbonne, Pauline Ramart-Lucas, chargée d'informer « officiellement » Eugénie de ces pourparlers, « Irène a été très nette pour tout

[8] *Ibid.* : note non signée du 25 octobre 1936.
[9] ÉNS, AAC, 5, correspondance familiale.

ce qui regarde Sèvres »[10]. De son côté, Catherine Schulhof, qui écrit à Zay pour lui rappeler entre autres les engagements pris à l'égard de la Société des Agrégées, laisse entendre à Eugénie que Francisque Vial se trouve à l'origine des retardements. « Il faut bien tout de même une Directrice à l'École ! », finit-elle par s'exclamer.

C'est l'avis également de Jean Zay, qui est à la recherche d'une directrice « de valeur universitaire ». Il convoque Eugénie Cotton par lettre au ministère quelques semaines seulement avant la rentrée du 15 octobre pour écouter son avis sur le fonctionnement de Sèvres. Celle-ci lui expose un projet complet de réorganisation : elle insiste sur le manque de crédits pour la recherche, en raison de l'attachement de l'établissement à l'enseignement secondaire, ainsi que sur la nécessité de modifier le régime des études désuet et d'unifier les titres et les sanctions.

Le récit que fait Eugénie en 1963 de cette rencontre met en scène, d'une part, un ministre qui, enthousiasmé par la perspicacité, la largeur des vues et la cohérence du projet d'une universitaire fort expérimentée, lui offre la direction de l'École de Sèvres – ou, du moins, la lui propose – et, d'autre part, une candidate, qui ne s'attend pas forcément à cette proposition et qui la décline même dans un premier temps en invoquant les mêmes arguments exposés quelques mois plus tôt aux amis qui l'avaient appuyée dans cette affaire : « J'objectai, écrit-elle, que j'étais mariée, mère de famille et plus attirée par mon laboratoire que par un bureau de directrice ». Elle quitte le ministère « émue », mais ayant promis d'examiner une proposition qui n'était d'ailleurs pas « encore une promesse ferme de nomination », puisque Jean Zay lui avait révélé qu'il allait rencontrer une seconde candidate à la direction de Sèvres. Dans ses brouillons autobiographiques, pourtant, Eugénie Cotton présente, on l'a vu, une autre version. Dans tous les cas, son acceptation est présentée comme un acte de transgression et de dévouement ainsi que comme un sacrifice accompli dans l'intérêt des élèves. Dans ce schéma, l'ambition, le besoin de reconnaissance personnelle, l'aspiration à une distinction bien méritée eu égard à ses services n'ont point de place.

[10] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 112, Pauline Ramart-Lucas : lettre, s. d.

Le 5 octobre, Eugénie Cotton est nommée directrice de l'École normale de Sèvres[11]. Elle est la première administratrice de son histoire nantie du titre de docteure. En décembre, Francisque Vial prend sa retraite.

2. « Il y en a en vous l'étoffe d'une grande Directrice »[12] : la réforme de l'École de Sèvres

« La tâche [de l'identification des préparations des professeurs hommes et femmes] est lourde. Il faut avant tout veiller à ce que l'évolution soit profonde et méthodique et non pas hâtive et superficielle »[13]. Ainsi, écrivait Eugénie Cotton déjà en 1932. Cette estimation trahit que, dès cette époque-là, elle avait beaucoup réfléchi sur la question. Au moment où elle assume la direction de Sèvres, sa vision sur l'avenir de l'établissement est, on l'a vu, bien cristallisée.

a. Négocier

Un rapport non signé, qui se trouve dans les papiers du directeur de l'ÉNS de la rue d'Ulm, en donne une idée. Dans les étapes préconisées et les arguments développés, réponses en substance aux insinuations, aux craintes et aux griefs formulés par les adversaires de la réforme, je reconnus tout de suite la pensée et les préoccupations d'Eugénie Cotton. Tout en adoptant la thèse que l'identification des études des Normaliennes et des Normaliens est la solution avec « le minimum d'inconvénients », cette feuille de route vers l'assimilation des deux écoles est la première synthèse officielle des revendications féminines : rattachement de l'École à l'enseignement supérieur, afin de pouvoir obtenir des moyens matériels de travail ; programmes de concours d'admission identiques, dans le but de garantir la qualité du recrutement de l'école féminine ; élaboration d'un nouveau régime à Sèvres et organisation d'une formation dans l'esprit de celle des Ulmiens : préparation aux mêmes examens et concours, ce qui impose le transfert de l'établissement féminin à Paris ; maintien des deux écoles normales

[11] Parmi les nombreuses lettres de félicitations qu'elle reçoit, j'ai repéré celles de deux anciennes directrices : de Mme Marion et de Mlle Belugou. Par contre, je n'ai pas trouvé de lettre de la part d'Anna Amieux.

[12] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 17 octobre 1936 (L. Bernard).

[13] E. Cotton, « L'évolution de l'enseignement scientifique… », *op. cit.*, p. 224.

supérieures : deux maisons et deux directions ; prévision de mesures transitoires et notamment réforme de la deuxième partie du certificat[14].

Il faut maintenant convaincre de la nécessité de ces réformes. D'octobre 1936 à février 1937, à l'instigation de Zay qui demande aux chefs des deux établissements de procéder de concert pour étudier les réformes projetées pour Sèvres et en chiffrer les conséquences financières, ont lieu une série de rencontres et un échange de courriers et de notes entre les deux équipes de travail[15]. On aboutit à un premier accord de principe vers la mi-janvier : il prévoit une collaboration étroite entre les deux écoles tant au niveau de l'organisation des études à Paris que dans le domaine des programmes des concours de recrutement en voie d'unification. Bientôt, il est question de « jumelage » des deux Écoles normales supérieures.

Sans éclats de voix, Eugénie Cotton peut dire, avec le recul, en mars 1940, lors d'une émission radiophonique : « Rien n'a été brusqué dans cette évolution nécessaire de la vieille École, mais les mesures officielles sont venues, à l'heure voulue, sanctionner des réformes lentement mûries »[16]. Ainsi, réformes et mesures transitoires pour protéger les Sévriennes qui avaient commencé leur formation professionnelle sous un autre régime se succèdent tout au long de la direction Cotton. La liste en est longue.

b. Réformer

Premier acquis, de loin le plus important : le décret du 23 décembre 1936 qui rattache l'École normale supérieure de jeunes filles à l'enseignement supérieur et la dote d'un statut nouveau. Cette réforme impose le même organigramme administratif qu'à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm[17] et assure les crédits nécessaires à la création d'un laboratoire d'enseignement expérimental et à l'achat d'appareils de physique et de chimie, de matériel de laboratoire, de livres et de collections importantes pour l'enrichissement de la bibliothèque. Une agrégée, chargée des fonctions d'agrégée-bibliothécaire, devrait

[14] AN/61AJ/94, Administration générale, gestion C. Bouglé : « La Réforme de l'École ».
[15] *Ibid.* : courrier du 19 octobre 1936. Bouglé intègre dans son rapport les observations de Cotton et l'envoie au ministère le 10 novembre : lettres du 4 et 6 novembre.
[16] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 68 : Radio reportage sur l'ÉNS, « L'École de Sèvres (1940) », doc. cité.
[17] L'ancienne maîtresse-adjointe pour les lettres Jeanne Streicher est nommée au poste d'adjointe à la direction de l'École. Elle est chargée plus particulièrement de la direction des études littéraires et remplace la directrice en son absence.

s'occuper plus particulièrement de l'organisation matérielle de la bibliothèque qui, en 1936, laisse beaucoup à désirer. Eugénie Cotton espère ainsi réussir à relever le niveau des études.

Deuxième acquis : l'assimilation complète des concours d'entrée, étape préparant celle des agrégations[18]. Le certificat première partie – section lettres la réalise pour la première fois en 1936[19]. Le décret du 8 octobre 1937 fixe les dispositions transitoires relatives au concours pour l'admission aux ÉNS de Sèvres et prévoit l'assimilation complète pour le programme des sciences en 1940[20]. Il concerne également l'attribution de bourses de licence : les candidates à qui leur classement au concours ne permet pas d'être nommées à Sèvres peuvent désormais comme les Ulmiens obtenir une bourse de licence auprès d'une université des départements[21]. Ainsi prend fin une situation injuste qui laissait sans aucun avantage moral ni matériel des candidates deux ou trois fois admissibles à Sèvres. « Je ne vous cacherai pas, écrit Eugénie Cotton en avril 1937, que l'attribution des bourses de licence aux jeunes filles admissibles à Sèvres est une des premières choses que j'aie demandées à l'Enseignement supérieur »[22]. Désormais les Sévriennes touchent comme les Normaliens un pécule, bénéficient au même titre que les étudiants et étudiantes des facultés des bourses de séjour à l'étranger (Espagne, Angleterre, Allemagne, Pologne) et aux colonies, des bourses de voyage (Guillaume Budé, Ferdinand Buisson) et d'autres issues de donations (Goldstein, Commercy). « En résumé, souligne avec une certaine fierté Cotton, les élèves de l'établissement que je dirige sont assimilées au même régime que les élèves de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm et peuvent bénéficier des mêmes avantages »[23].

---

[18] AN/61AJ/94, Administration générale, gestion C. Bouglé : Rapport du ministre Jean Zay au Président de la République, 8 octobre 1937.

[19] *Ibid.* : Rapport sur le concours du Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire de jeunes filles (lettres 1re partie) et d'entrée à l'École normale supérieure de Sèvres (session de 1936), *Revue universitaire*, p. 289-211. L'identification des programmes des concours d'entrée aux deux écoles normales supérieures avait été amorcée pour les littéraires en 1934 (décret du 27 décembre) et pour les physiciennes en 1935 (décret du 22 juillet).

[20] *Ibid.* Cette même année (1937), on admet à Sèvres pour quatre ans des candidates à l'agrégation de langues vivantes à la Sorbonne.

[21] Jusque-là, le montant des bourses versées aux élèves externes s'élevait à 2 500 francs et fut porté en 1935 à 3 100 francs (bourses de nourriture et d'entretien).

[22] AN/20080426/12, Correspondance semi-officielle 1936-1937 : lettre du 6 avril 1937. Sur proposition des facultés, les Sévriennes pourront par la suite obtenir une bourse de Diplôme d'Études supérieures, puis une bourse de doctorat.

[23] AN/20080426/13, Correspondance semi-officielle 1939 : lettre du 6 mai 1939.

À de partir de 1937, donc, on considère que les deux concours d'admission jouissent des « mêmes prérogatives » et ont le « même prestige ». Pourtant, l'historienne Françoise Mayeur estime que le rapprochement des études entre les deux Écoles, installa « l'habitude des comparaisons » et entraîna le développement du « thème de la prétendue "infériorité" » du concours féminin[24]. L'approche d'Eugénie Cotton, qui, pour sa part, essaie à tout instant de valoriser une œuvre sans aucun doute importante, est cependant différente : des études d'un niveau supérieur ouvrant l'accès à la recherche épargnent désormais aux femmes une formation professionnelle inférieure à celle des hommes. Dans tous les cas, il ne leur est plus permis désormais de se présenter au concours de la rue d'Ulm, mesure qui prend effet en 1939. La sous-secrétaire d'État à l'Éducation nationale, Cécile Brunschvicg, espère ainsi pouvoir empêcher que les promotions féminines soient décapitées de leurs éléments les plus doués.

Troisième préoccupation de la nouvelle directrice : « donner au certificat (deuxième partie) préparé à Sèvres le contenu et les prérogatives de la licence »[25], puis le supprimer. Car l'essentiel est de mettre en train dans les plus brefs délais la préparation des certificats de licence. À cette fin, le décret du 9 mars 1938 institue par mesure transitoire et jusqu'à la fin de 1940 un nouveau concours équivalent à la licence : les Sévriennes passent à leur école une double série d'épreuves (à la fin de la première et de la seconde année d'études), dont les programmes sont calqués sur ceux des certificats d'études supérieures de lettres et de sciences. Même si cet examen est corrigé par des professeurs d'université, d'aucuns se posent des questions sur sa valeur : serait-il tenu pour égal à la licence à l'étranger par exemple ? Sa création est-elle compatible avec le principe d'assimilation ? Car, à la suite de son institution, il y aurait pendant la période transitoire deux types de candidates à l'agrégation : les certifiées nouveau régime et les licenciées. Sous la pression des circonstances, le certificat disparaît dès 1939.

Enfin, le rapprochement, puis l'assimilation des programmes des concours de sortie des deux Écoles, à savoir des agrégations, est le quatrième axe du projet mis en œuvre sous la direction Cotton. Tout en prenant soin de ne pas léser les élèves des promotions précédentes,

[24] F. Mayeur, « Sèvres : une institution originale… », *op. cit.*, p. 15.
[25] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Discours des élèves, 1 AP 76, Discours aux élèves : notes au brouillon sur l'enseignement à Sèvres, s. d.

il vise à offrir aux Sévriennes les mêmes possibilités qu'aux Normaliens. Dans cet effort, Eugénie Cotton est soutenue par la Société des Agrégées. La planification initiale prévoit une période transitoire de deux ans au cours de laquelle les enseignements de philosophie et de langues vivantes devraient s'organiser à Sèvres : les élèves pourraient s'inscrire dès leur entrée à l'École dans les sections correspondantes et suivre les cours magistraux de la Sorbonne. En 1939-1940, il y a en tout sept « philosophes », dont trois en première année et deux en quatrième. La direction veille aussi à ce que les élèves de seconde année fassent régulièrement des thèmes grecs.

En 1938[26], l'identification n'est réalisée que pour les agrégations désormais mixtes (sciences naturelles, grammaire, philosophie, langues vivantes). La réforme des agrégations est établie par l'arrêté du 29 juillet, dont les dispositions entrent en vigueur à partir de 1939. Pour ce qui est des sciences physiques, ce texte législatif réalise presque l'unification des concours masculin et féminin. À partir de 1937, les physiciennes sont autorisées à passer quatre années à Sèvres. L'agrégation féminine d'histoire, qui avait vu entre les deux guerres ses programmes se renforcer d'année en année, n'est pas assimilée en 1938 à celle des hommes. Au contraire : la réforme des agrégations de 1938, abrogeant l'arrêté de 1924, enlève, à celles qui le désiraient, la possibilité de se présenter à l'agrégation masculine. Elles doivent donc toutes passer désormais l'agrégation d'histoire et de géographie pour femmes. Pour ce qui est de l'agrégation féminine de mathématiques, son identification à celle des hommes est prévue à partir du concours de 1940. Afin de respecter le calendrier établi, Eugénie Cotton cherche une solution qui lui permette de déblayer le terrain encombré par tant d'anciennes non reçues. Notamment pour les lettres, le processus d'assimilation s'avère fort compliqué. Il faut ménager les Sévriennes vis à vis desquelles l'administration avait pris un engagement en les laissant entrer à l'École sans épreuves de grec. Par l'arrêté de juillet 1938, est prévu en effet un régime transitoire, applicable à celles qui n'ont pas fait de grec. Il devait s'étendre jusqu'en 1945.

En somme, à partir de 1938, les Sévriennes se répartissent, à leur entrée à l'École entre différentes spécialités dont chacune correspond à une agrégation soit féminine soit mixte : lettres (agrégation féminine), grammaire (agrégation mixte), philosophie (agrégation mixte),

[26] En février 1935, le Conseil supérieur de l'Instruction publique situait la fusion des concours d'agrégation en 1938.

histoire et géographie (agrégation féminine), langues vivantes (agrégation mixte), mathématiques (agrégation féminine), physique (agrégation féminine), sciences naturelles (agrégation mixte)[27].

L'évolution des concours impose la réorganisation du régime des études : une « mise à niveau » est la première tâche à entreprendre. Selon le témoignage d'anciennes élèves, Eugénie Cotton s'emploie à attirer à l'École des maîtres de conférences brillants et expérimentés appartenant aux cadres des facultés des sciences et des lettres[28]. Elle cherche en outre à obtenir la collaboration de professeurs qui enseignent également à Ulm. Ceci dit, au cours des deux premières années, un quart environ de ce personnel est encore issu des premières supérieures des grands lycées parisiens. Le rôle de ces professeurs est plutôt celui de directeurs d'études, chargés d'aborder les parties les plus ardues des programmes des concours. Pour l'année 1936, est accordé au budget de Sèvres un crédit pour 2 253 conférences d'une heure et demie chacune. Jusqu'au rattachement de l'École à la direction de l'Enseignement supérieur, la procédure de désignation des maîtres de conférences est la suivante : la directrice proposait des maîtres de conférences à l'agrément du directeur de l'Enseignement secondaire. La lettre d'acceptation de ce dernier tenait lieu de nomination. Or, par deux fois, Francisque Vial n'a pas retenu les candidatures soumises par la nouvelle directrice.

Au fur et à mesure que les programmes des agrégations féminines s'identifient à ceux des hommes, la directrice s'emploie à organiser et à coordonner les conférences consacrées à la préparation des leçons d'agrégation, notamment en sciences : réunions et correspondance avec les professeurs témoignent de son souci d'équilibrer de la meilleure façon le travail des Normaliennes. Le traitement du programme des mathématiques semble la préoccuper davantage, en raison sans doute du retard pris dans le processus d'assimilation. Il faut en élever le niveau et intéresser les élèves à des questions moins scolaires. Ainsi, l'initiation de la première année aux différents enseignements fait l'objet d'une planification minutieuse.

---

[27] L. Efthymiou, « Le genre des concours », *op. cit.* ; *ibid.*, « L'École normale supérieure de Sèvres : naissance, évolutions, mutations d'une institution de formation professorale féminine sous la IIIe République », *op. cit.*, p. 98-100.

[28] Paulette Libermann, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *À l'École de Sèvres, 1938-1945*, Paris, imprimerie de F.-D. Gié, 1995, p. 19.

Les professeurs sont soutenus dans leur tâche par les agrégées-répétitrices, nouvelle appellation pour désigner après le rattachement de l'École à l'enseignement supérieur les maîtresses-adjointes. Ce corps est renouvelé au cours de la direction d'Eugénie Cotton. Jusqu'à la guerre trois nouvelles répétitrices sont nommées. Tout d'abord, son poste, resté vacant après sa nomination à la direction de l'établissement, est occupé par Madeleine Chenot. Cette professeure, qui prépare une thèse de physique, est chargée des fonctions de « chef de travaux », de directrice de laboratoire et de préparatrice. Elle fait travailler ses élèves à Sèvres et à Ulm. Lucienne Félix, maîtresse adjointe de mathématiques de 1930 à 1938, est remplacée par Marie-Jeanne Roger, ancienne élève de Sèvres elle aussi. Pour les lettres-langues anciennes, c'est Yvette Mestivier qui est détachée à l'École.

Reste le transfert de l'établissement à Paris. Depuis 1936, l'École fait partie des établissements pouvant profiter du « plan des grands travaux contre le chômage » élaboré par le gouvernement du Front populaire. Un terrain contigu à l'Institution nationale des Sourds-Muets dans le 5e arrondissement est réservé à la construction d'une École normale supérieure pour les Sévriennes et d'un lycée d'Expériences. La directrice finit par opter cependant pour le terrain de l'hospice de La Rochefoucauld dans le 14e arrondissement. « J'ai prévu, écrit Cotton à Jean Zay, une maison d'habitation que je désire autant que possible, ensoleillée, jolie et confortable, pourvue d'un jardin et de tennis. Dans cette Maison, j'ai prévu des salles de travail et des Bibliothèques pour les enseignements complémentaires, mais pas de Laboratoires, ceux de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm devant être ouverts aux Sévriennes »[29]. Les crédits nécessaires sont évalués par l'architecte du gouvernement à trente millions. Finalement, vingt millions sont alloués à cet effet. Or les décrets-lois de novembre 1938 suppriment au bénéfice de la défense nationale les crédits qui devaient assurer la réalisation des Grands Travaux prévus pour l'année 1939 et le transfert de l'École semble désormais impossible. Ce contretemps retarde le processus assimilationniste. Il est à l'origine, selon Jean Zay,

[29] AN/20080426/12, Correspondance officielle 1937 : lettre du 22 février 1937. Dans l'avant-projet de construction, Cotton prévoit entre autres : 125 chambres avec eau courante, 15 salles de bains, 2 salles de douches comportant 8 boxes chacune, grand salon des élèves, salon de musique, une salle de gymnastique, des salles de conférences, des bibliothèques…

de l'institution en 1938 du certificat nouveau régime[30] : celle-ci permet d'étendre la période transitoire, afin de résoudre le problème de l'éloignement de l'École de la Sorbonne.

La directrice change alors de cap, mais ne désarme pas. Dès janvier 1939, elle réclame pour la rentrée 1940 une organisation qui n'arrête en rien l'évolution nécessaire des études ni ne nuise à la santé des jeunes filles. Elle prévoit un arrangement avec la Compagnie des Transports en commun en vue de faciliter les transports directs jusqu'à Paris et la mise à la disposition des élèves, au voisinage de la Sorbonne, d'un « foyer provisoire » comprenant salle à manger, salle de repos et salle de travail. Cotton demande aussi instamment au ministre de l'Éducation nationale de hâter les travaux de réparations dans les locaux de la vieille maison, jugés fort urgents : réfection de la façade endommagée notamment après la chute d'une partie de la corniche, de la toiture, de l'installation électrique, du chauffage central, du service des bains-douches, de l'appartement de l'Économe[31]. Mais la guerre se profilant menaçante, impose d'autres priorités. Le ministère commence par adapter l'École à la défense nationale : on construit des refuges dans le parc, on étaye les caves et les sous-sols.

À ce grave contretemps, s'ajoutent les résultats décevants obtenus aux différents concours. Ils suscitent les critiques sévères des jurys et le mécontentement des élèves. Par ailleurs, on associe volontiers le succès de deux Sévriennes aux agrégations de grammaire et de philosophie au régime mixte de leur préparation, qui est aussi celui des Normaliens : assistance aux cours de la Sorbonne et aux conférences de direction à Sèvres. Eugénie Cotton demande alors l'autorisation de procéder aux aménagements nécessaires pour organiser dès la rentrée de 1939 la préparation des agrégations féminines à la fois à la Sorbonne et à Sèvres.

Tenant compte de l'amélioration des moyens de locomotion entre Sèvres et Paris, la directrice songe à conserver aux Sévriennes leur vieille demeure entourée de son beau parc et à lui adjoindre une annexe à Paris près de la Sorbonne. Elle est visiblement de l'avis que « l'élaboration du travail [des élèves] et l'orientation de leur vie » doivent « se [faire] dans leur propre Maison, dans l'atmosphère si favorable

[30] AN/F/17/17699, Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire, 1938-1940 : Jean Zay, rapport au président de la République française ; *cf.* section permanente du CSIP, dossier transmis à M. Maurain, avis du rapporteur, 30 janvier 1939.
[31] AN/20080426/12, Correspondance 1936 : lettre du 8 mai 1936.

que crée le rapprochement de jeunes filles et de Maîtres enthousiastes »[32]. Certes, note-t-elle, « les élèves peuvent suivre les cours de la Sorbonne, mais ce n'est pas tout à fait la même chose »[33]. Ainsi, les Sévriennes devraient continuer à recevoir dans leur École les enseignements complémentaires – conférences de direction et exercices pratiques – qui constituent l'armature de leur formation intellectuelle et professionnelle et contribuent à cultiver l'esprit de la « Maison ».

Le principe d'une telle solution étant adopté, elle procède en août à la location d'un pied-à-terre dans un foyer d'étudiantes pourvu d'abris, situé avenue de l'Observatoire et à l'organisation – en collaboration avec le Cercle amical de Fénelon – d'un service quotidien de 180 repas de midi dans ce local[34].

c. Assouplir, éveiller, ouvrir l'École sur le monde

Le nouveau régime des études entraîne une discipline plus libérale qu'auparavant. Les Sévriennes, devant fréquenter la Sorbonne, les bibliothèques et les laboratoires de Paris, sortent librement dans la journée. Exceptionnellement, quelques-unes sont aussi autorisées à se marier dès 1936. Elles suivent alors les conférences et les travaux pratiques de l'École en qualité d'externes[35]. La naissance du premier bébé déchaîne l'enthousiasme. Toute l'École travaille « fébrilement » pendant les récréations à lui tricoter des lainages.

Mais Eugénie Cotton, dont le fils s'était pourtant marié avant la fin de ses études à Ulm[36], tient à signaler que « l'état de mariage ne peut

[32] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 68, doc. cité.

[33] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : lettre au professeur de lettres Levaillant, 23 novembre 1940.

[34] AN/20080426/13, Correspondance officielle 1939 : note du 8 août 1939 et lettre du 17 août 1939 ; *ibid.*, 14, Correspondance officielle 1940 : lettre du 11 janvier 1940. Le Cercle amical Fénelon est fondé par l'Association amicale des élèves du plus ancien lycée parisien dans le but de « rendre service aux professeurs et aux étudiantes que leurs occupations ou leurs études amènent dans le quartier de la Sorbonne ». Le Cercle accueille des Sévriennes dès l'année 1936-1937. Entre 10h00 et 19h00, elles y déjeunent, y prennent le thé, y profitent des salles de travail et de repos. AN/20080426/12, Correspondance 1936 et Correspondance semi-officielle 1936-1937.

[35] Mais les externes de Sèvres n'ont pas tout de suite les mêmes avantages que ceux des externes Ulmiens. Cotton s'emploie à assurer à ses élèves une situation équivalente à celles des hommes. AN/20080426/12, Correspondance 1936 : lettre du 21 décembre 1936.

[36] Sorti de l'ÉNS en 1938, il est déjà père d'une petite fille, Françoise, affectueusement surnommée Francette, née en 1937.

être qu'exceptionnel » pour les Sévriennes. Dans son discours de 1938 en particulier, elle insiste sur l'incompatibilité de l'institution du mariage avec le statut d'étudiante pour deux raisons qui relèvent de la spécificité de la « nature » féminine : la santé fragile des femmes et leur rôle social particulier, différent de celui de leurs époux. « J'appréhende pour nos jeunes mères de famille, leur dit-elle, le surmenage d'une année de préparation à l'agrégation. [Je vois], continue-t-elle « le danger pour les jeunes foyers dont la femme – et éventuellement la mère – est absente une grande partie du temps ». Manifestement, dans ce cas précis, la fonction sociale du sexe féminin l'emporte sur « l'égalité » de statut entre Sévriennes et Normaliens[37].

Non approuvées par l'administration supérieure non plus, les permissions de se marier n'ont qu'un caractère exceptionnel : à partir de juillet 1939, le célibat devait redevenir obligatoire pour les élèves de Sèvres, internes ou externes. On prévoit cependant l'attribution de bourses de licence pour celles qui seraient exceptionnellement amenées à se marier avant la fin de leur scolarité. En laissant cette marge de souplesse, Eugénie Cotton songe-t-elle à l'éventualité d'une guerre ? En tout cas, le conflit devait annuler la mise en application des décisions envisagées en 1938. La directrice allait même installer les Sévriennes mariées dans des bâtiments indépendants, où elles pouvaient recevoir les permissionnaires.

Si elle finit par tolérer le mariage de ses élèves, elle n'en considère pas moins qu'il représente une menace pour une « vie en commun » riche en activités destinées à renforcer les liens entre les élèves et à étendre leurs relations avec le monde environnant. Cotton s'engage avec fermeté dans la voie ouverte par sa prédécesseure, Anna Amieux, qui à l'instar de Célestin Bouglé, avait fondé à Sèvres un centre de documentation sociale qui s'intéressa au mouvement coopératif et à la Société des Nations (SDN). La correspondance que la nouvelle directrice tient avec diverses institutions montre son intérêt personnel pour

[37] AN/F/17/17699, École normale supérieure de jeunes filles à Sèvres, élèves internes et externes : discours s. d. (probablement de 1938). Les préoccupations concernant la santé des jeunes filles, constantes depuis le début du siècle, trouvent écho dans les mesures prises par la direction pour recruter des jeunes filles « bien portantes ». On s'efforce ensuite de bien les nourrir, de les peser régulièrement, « d'équilibrer la vie intellectuelle et la vie physique » (gymnastique, tennis). AN/20080426/14, Correspondance 1941 : rapport de la directrice, 15 juillet 1941. Pourtant, elle-même ne se soigne pas suffisamment, si l'on en juge par les reproches que lui adresse son mari : « tu manques vraiment d'exercice à Sèvres, lui écrit-il en août 1938 de Saint-Honoré-les-Bains, et il faudra que tu continues à sortir à pied de temps en temps ». ÉNS, AAC, 5, correspondance familiale.

le développement de cette création[38]. Ainsi, la documentation du centre continue d'être enrichie avec les brochures, les rapports (notamment sur la semaine de quarante heures et les congés payés) et les enquêtes du Bureau international du Travail (BIT). Le but est de fournir les moyens pour étudier à l'échelle internationale la législation, les conditions de vie et la pratique du travail. Par ailleurs, le Groupement Universitaire Français pour la SDN organise des conférences documentaires et des causeries dans l'intention d'apporter aux élèves un supplément de connaissances sur un sujet figurant au programme d'enseignement.

Les études relatives au mouvement coopératif sont appuyées par l'Office central de la Coopération à l'école, qui accorde également des bourses de voyage. De 1937 à 1939, plusieurs « conférences coopératives » sont tenues notamment par le professeur de la faculté de droit, occupant la chaire « Institutions et doctrines coopératives », Bernard Lavergne. Ayant déjà travaillé sur le modèle de régie coopérative conçu comme un type spécial de coopérative créé par l'État, ses conférences à Sèvres portent sur « Le Socialisme d'État et le Socialisme coopératif » ou « La Coopération des grandes banques ». D'autres conférenciers sont également invités pour parler des « Rapports de la Coopération avec le Syndicalisme et les Pouvoirs Publics ». La directrice encourage également les élèves à fonder la Coopérative de l'École et à participer à des œuvres sociales et de bienfaisance en tant que déléguées de l'École (p. ex., à « L'Entraide des Femmes Françaises »).

Par ailleurs, la TSF et de nombreux journaux renseignent les Sévriennes sur la vie du monde : la guerre d'Espagne, la montée des fascismes, les accords de Munich. Une bibliothèque circulante bien fournie les informe et les distrait à la fois.

La sensibilisation sociale des élèves est un pan de l'action développée à l'École, la multiplication de ses relations avec des pays étrangers en est un autre. L'ouverture de Sèvres sur l'Europe et le monde est une des priorités de la direction Cotton : elle est jugée nécessaire « pour leur culture générale et pour la préparation à la carrière de professeurs de lycées ». Un volet de cette politique consiste à revendiquer pour les Sévriennes de deuxième année un voyage d'études à l'étranger. Comme pour leurs camarades de la rue d'Ulm, celui-ci a lieu chaque année entre les examens de la licence et avant la

[38] AN/20080426/12, Correspondance semi-officielle 1936-1937 ; *ibid.*, 13, Correspondance semi-officielle 1939.

préparation de l'agrégation. Trois voyages culturels sont organisés jusqu'à la guerre par la sous-directrice Jeanne Streicher : en Allemagne (Rhénanie) en 1937, en Italie (Florence, Assise et Pérouse) en 1938 et, enfin, en 1939, en Belgique (Bruxelles). Eugénie Cotton en soumet le projet (horaires des trains, visites d'universités et de laboratoires) au directeur de l'Enseignement supérieur. Elle s'occupe aussi de tous les détails administratifs et contacte les personnes compétentes pouvant faciliter le voyage des Sévriennes (les chargés d'Affaires et les secrétaires des ambassades françaises)[39]. Les voyages d'études aux colonies, les croisières Guillaume Budé offrent aussi aux élèves, selon Cotton, l'occasion « d'ouvrir leurs yeux sur le monde »[40].

Depuis 1890, Sèvres accepte des élèves étrangères dont la candidature est présentée par leurs gouvernements respectifs au ministère des Affaires étrangères. Eugénie Cotton, favorable à cette pratique, encourage leur venue à l'École. D'habitude, elles sont intéressées par des questions de littérature ou d'histoire de l'art et suivent les conférences correspondantes à Sèvres et à la Sorbonne. Des Américaines, des Anglaises, mais aussi des Bulgares et des Yougoslaves, boursières de leur gouvernement, ont ainsi l'occasion de connaître le pays et d'emporter avec elles « ce que la France a de plus beau et de plus profond ». L'éloge que fait de la France, de l'École et de sa directrice une jeune boursière Yougoslave, professeure à Belgrade, qui vécut à l'École la crise de Munich, témoigne de la réussite de l'objectif culturel de cette institution : « Vous nous avez fait voir le vrai visage de la France, écrit-elle, trop fière, trop réellement modeste […], toujours tendue vers l'idéal, toujours la première à dénoncer l'injustice et le mensonge. Les problèmes posés à la conscience par les événements qui, dès l'an dernier, ébranlaient le monde, je les ai vécus parmi vous, dans cette grande Maison où tout ce qui se passe dans le monde est repensé, corrigé selon l'idéal »[41].

---

[39] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier excursions ; AN/F/17/17699, École normale supérieure de jeunes filles à Sèvres, élèves internes et externes.

[40] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 68, doc. cité.

[41] AN/20080426/13, Correspondance semi-officielle 1939 : lettre de Stana Kosanin, 14 octobre 1939. En 1940, cette jeune professeure yougoslave allait faire dans son établissement une conférence sur Sèvres. Dans sa lettre au ministre de France en Yougoslavie, Cotton écrit : « Je souhaite de tout mon cœur que sa conférence fasse naître en quelque jeune étudiante ardente et désintéressée comme elle le désir de venir aussi dans notre Maison ». AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : lettre du 13 février 1940.

Paris, ses monuments, ses musées, sa vie culturelle, ses expositions attirent ces jeunes étrangères comme d'ailleurs les Sévriennes. La direction cherche à les faciliter dans leurs déplacements. L'organisation d'un service d'autocars permet les sorties en groupe pour aller au théâtre, à l'Opéra, à la Comédie Française, à des concerts ou à des expositions. Eugénie Cotton réussit même à assurer des réductions, des places gratuites, des laissez-passer. Ses élèves peuvent donc visiter en 1937 la grande Exposition internationale qui se tient à Paris entre le 25 mai et le 25 novembre. C'est le dernier événement de ce genre à avoir lieu dans la capitale française avant la guerre. Elles ont ainsi la possibilité de voir de près le Palais de la Découverte, création conçue par leur professeur Jean Perrin dans un but de vulgarisation et de promotion de la science : sous-secrétaire d'État à la Recherche scientifique auprès du ministre Jean Zay, celui-ci est convaincu que « la découverte scientifique a été le facteur principal, et peut-être le facteur unique, du progrès humain »[42]. Très intéressé par ce projet, Aimé Cotton avait été chargé par l'Académie des sciences de l'installation des salles Ampère et Faraday, destinées à initier les nombreux visiteurs et surtout les élèves à l'électromagnétisme par des expériences simples mais frappantes.

Dernier volet de cette activité intellectuelle, les conférences tenues tant à Sèvres qu'à Paris. Elles embrassent une grande variété de sujets : des conférences à la faculté de médecine organisées par l'Association française pour l'avancement des sciences, causeries sur la technique de la peinture et sur la musique française contemporaine illustrée d'exemples au piano, séances de diction et de lecture à l'École et à l'Institut d'Art et d'Archéologie. Une de ces causeries en particulier, présentée à l'assemblée générale des Anciennes Élèves de Sèvres, attira mon attention. Son titre : « Causerie faite par Madame Cotton, Directrice de l'École Normale Supérieure des jeunes filles à Sèvres, le 15 Juillet 1938, sur son voyage en Roumanie et en Yougoslavie »[43].

Prenant en considération la grande mobilité d'Eugénie Cotton qui accompagne souvent son mari à l'étranger, je me suis demandée la raison pour laquelle elle voulut entretenir ses élèves de ce voyage de quinze jours en particulier, effectué avant les examens de fin d'année

[42] V. Ferdinand Lot, *Jean Perrin et les atomes*, Paris, Éd. Seghers, 1963, p. 68-69.

[43] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Discours aux élèves, 1 AP 72 : Extrait de la causerie, accompagné de notes, 17 mai 1938. Le texte de la causerie est publié au *Bulletin* de l'École (n° 76, 1939).

scolaire. J'ai vite compris qu'il était différent des précédents, parce qu'il avait un caractère officiel : il s'agit de sa première invitation à faire des conférences en sa qualité de directrice de l'École normale supérieure de jeunes filles. De son côté, son mari avait organisé une tournée de conférences dans les différentes universités roumaines, où il comptait de nombreux élèves. L'introduction de son récit, qui revêt la forme du texte viatique, révèle l'objectif de cette réunion sévrienne : la volonté de renforcer l'esprit d'ouverture au sein de l'École et de promouvoir, dans une Europe divisée et menacée par la guerre, la solidarité entre Sévriennes unies sous le signe de la culture française.

Dans les deux pays, le couple est accueilli avec tous les honneurs dus à des savants représentant « l'élite spirituelle de la grande Nation » : visites officielles, déjeuners et banquets offerts par l'université et l'Académie des sciences roumaines, par l'Institut français et l'Académie de sciences de Belgrade. Le programme d'Eugénie Cotton prévoit sa décoration de l'ordre du Mérite culturel par le ministre roumain de l'Éducation nationale, des conférences (« L'École normale Supérieure de Sèvres »)[44] et des causeries, des inaugurations de lycées de jeunes filles, des visites à des établissements d'assistance sociale ainsi qu'à des écoles féminines dirigées par des anciennes amies d'école, boursières des gouvernements roumain et yougoslave au début du siècle.

Ce voyage fait prendre conscience aux Cotton du progrès de l'hitlérisme en Europe : « nous percevions à chaque instant [son] influence dans la vie du pays. C'est ainsi qu'une de mes compagnes roumaines qui avait été sévrienne me fit visiter une école où l'on nous reçut avec le salut fasciste. [...] la femme d'un ministre [...] s'exclama avec enthousiasme : "C'était beau comme l'entrée d'Hitler à Vienne !" Nous nous sentîmes gênés et profondément attristés par l'état d'esprit qu'une telle réflexion nous révélait »[45]. En Serbie, qui vivait sous un régime dictatorial, ils sont reçus par les étudiants sous les cris scandés

[44] Une conférence à l'Institut français : « Pierre et Marie Curie » fut annulée. D'autres eurent lieu à Cluj, capitale de la Transylvanie. Elle y fut accueillie par la Présidente des Roumaines Diplômées des Universités, Nora Semeni-Vasilie. ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : Projet du programme pour le séjour de M. et Mme Cotton ; BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Discours aux élèves, 1 AP 71 & 1 AP 72 : Discours de la Présidente des Roumaines Diplômées des Universités et Notes de la directrice ; *ibid.*, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 27 mai 1924.

[45] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 90.

de « Vive la France ». C'est le salut des jeunes Serbes à la liberté associée à la France. Sur le chemin du retour, en passant de la Tchécoslovaquie en Allemagne, Eugénie et Aimé Cotton aperçoivent, à la frontière, des wagons chargés de soldats allemands armés, preuve que la mobilisation avait déjà commencé dans ce pays.

Sentant monter la menace d'une nouvelle guerre, Eugénie fait en septembre 1938 un pèlerinage à Verdun. Elle venait de quitter son fils qui devait faire une année de service militaire à Metz comme sous-lieutenant au 407e régiment de la Défense contre avions (DCA) et remonte seule en voiture vers Paris. Elle s'arrête à Verdun « pour visiter les lieux où s'étaient déroulés de si rudes combats. J'avais le cœur serré, confie-t-elle un demi-siècle plus tard, en pensant au passé et plus encore à l'avenir » qui s'annonce très sombre. Bientôt, elle apprend en effet ce qu'elle appelle la « trahison de Munich »[46].

Cette expression, rencontrée par deux fois dans son texte de 1967 consacré à la vie d'Aimé Cotton, est une des rares indications qu'Eugénie Cotton livre sur ses positions politiques d'avant-guerre, période qui coïncide néanmoins avec des événements politiques importants de l'histoire française et internationale. Rapprochée à deux autres très brefs passages repérés dans ses écrits autobiographiques, elle permet de se faire une idée bien claire sur son appartenance politique : « Les Cotton, écrit-elle vers 1967, [...] étaient parmi les intellectuels anti-fascistes ». Et ailleurs : « Nous avions recueilli des savants israélites allemands chassés par Hitler et des savants espagnols en 1938. J'étais alors directrice de l'École de Sèvres. Nous habitions l'École et nos amis républicains espagnols ont pu être reçus à la Villa Dick »[47]. Sa correspondance administrative révèle, en outre, l'intérêt qu'elle porte à une jeune physicienne espagnole qu'elle avait autorisée en 1939 à travailler pour quelque temps au laboratoire de son établissement afin

[46] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité ; E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 90, 132.

[47] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité. ; *ibid.*, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité. Selon le biographe d'Irène Joliot-Curie, Louis-Pascal Jacquemond, Eugénie Cotton se serait rapprochée du parti communiste en 1927. Il ajoute cependant qu'elle y adhère en 1935, alors qu'en réalité elle ne fut jamais membre du parti. L.-P. Jacquemond, « Irène Joliot-Curie, une féministe engagée ? », *Genre & Histoire,* n° 11, Automne 2012, mis en ligne le 02 août 2013, consulté le 09 août 2018, disponible sur <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1796>.

de lui assurer la vie matérielle[48]. À l'École, elle se conforme toutefois à l'obligation de neutralité et de discrétion qui pèse sur les fonctionnaires de la République française : « Toutes nous connaissions les opinions de Mme Cotton, affirme une Sévrienne de la promotion de 1938, mais jamais [...], il n'y eut tentative de sa part pour influencer les élèves et les leur faire partager : bel exemple de tolérance et de laïcité »[49].

Parmi ces quelques bribes d'informations très générales sur ses vues politiques d'alors, c'est un aveu surprenant qui a tout de suite retenu mon attention. Eugénie Cotton s'identifie explicitement et sans ambages aux choix politiques de son mari : « Je ne me suis mariée qu'en 1913 et, après cette date, j'ai été en plein accord avec mon mari pour toutes ses activités antifascistes »[50]. S'estime-t-elle moins légitime que lui pour en parler et révéler son propre regard sur les choses ? « En ce qui concerne l'affaire Dreyfus, poursuit-elle, j'étais encore très jeune et pensionnaire au Lycée de Niort quand elle éclata ». Elle se dissimule visiblement derrière son jeune âge. Et pourtant, elle a dû se prononcer sur la question, quand elle fut jeune lycéenne. « Lis-tu l'affaire Dreyfus ? », cherche à apprendre en 1899 son amie Henriette. « Moi, je n'en saute pas une ligne »[51]. Malheureusement, la réponse d'Eugénie ne fut pas conservée. Quoi qu'il en soit, puisqu'en matière de politique elle préfère pendant ces années d'avant-guerre s'effacer derrière un « nous » collectif désignant le couple Cotton, représenté par Aimé, la voie à suivre pour décrypter la formation de sa conscience de sujet politique passe obligatoirement par les choix d'Aimé Cotton.

Eugénie raconte une anecdote qui résume en un mot d'esprit les positions politiques de son mari. En 1923, au cours de ses visites de candidature à l'Académie des sciences, celui-ci répond à un acadé-

[48] AN/20080426/13, Correspondance semi-officielle 1939 : lettre du 12 mai 1939.

[49] Marie Girard, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *op. cit.*, p. 17. À l'occasion du vote de la loi sur la dissolution des groupes de combat et milices privées (10 juin 1936), Léon Blum tient à rappeler qu'« il serait intolérable que ceux qui par définition sont les serviteurs de la République la desservent ou la combattent soit ouvertement, soit par des moyens obliques ». AN/20080426/12, Correspondance semi-officielle 1936 : lettre du 27 juin 1936.

[50] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.

[51] *Ibid.*, Correspondance personnelle, 1 AP 42, Correspondance particulière avec Henriette Robin : lettre du 18 août 1899.

micien prêt à se renseigner « à droite et à gauche » sur les travaux du candidat : « Renseignez-vous plutôt à gauche, monsieur »[52].

Qualifié par le professeur en Sorbonne et militant communiste Marcel Prenant d'« homme de progrès », sans être communiste pourtant ajoute le membre de l'Institut Louis de Broglie, Aimé Cotton n'hésite pas à « agir lorsqu'il le fallait »[53]. Il est d'ailleurs persuadé du rôle important dont peuvent s'investir les hommes de sciences dans la société. À Toulouse, il fit partie du petit groupe de professeurs de la faculté des sciences qui prit ouvertement parti en faveur d'Alfred Dreyfus et dut faire face au déchaînement réactionnaire et antisémite. L'engagement dreyfusard s'investit pour lui, comme pour beaucoup de ses amis liés aux milieux de gauche, d'une signification quasi-religieuse[54]. Une carte de membre actif pour l'année 1903 révèle qu'une fois rentré à Paris, il adhéra à la Ligue des Droits de l'Homme créée en 1898 par des dreyfusards politiquement modérés. Après la guerre, très touché par la trahison de la Social-Démocratie, il vit dans la politique menée à l'égard de l'Allemagne le risque de faire renaître le militarisme prussien. Dès lors, l'arrivée au pouvoir d'Hitler, qui suscite une large émotion dans toute la gauche française, ne le surprend guère.

Ce sont l'Anschluss et les accords de Munich qui le décident de prendre énergiquement et publiquement position[55]. Il rejoint, comme la plus grande partie de la gauche, les associations intellectuelles qui luttent contre le fascisme : divers comités d'aide au peuple espagnol[56], le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, l'Union des Intellectuels Français pour la justice, la liberté et la paix présidée par Irène Joliot-Curie – la tendance antimunichoise du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes détachée en 1938, suite à la nouvelle spirale de division qui s'ouvre entre pacifisme et antifascisme. Il donne aussi

[52] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 126.
[53] ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : Marcel Prenant, « Un grand savant progressiste Aimé Cotton », coupure de presse sans aucune autre indication ; Louis de Broglie, « Aimé Cotton. L'hommage…, *op. cit.*, p. 10.
[54] Vincent Duclert, « L'affaire Dreyfus et la gauche », *in* Jean-Jacques Becker & Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, t. 2, Paris, La Découverte, 2005, p. 199-214.
[55] BDIC, Archives personnelles et familiales, Duchêne, Gabrielle, cote F delta res 239/1-7FGD, dossier Antifascisme, Article, 22.04.2932, s. d. : « Quelques éminents savants en face de l'annexion de l'Autriche ». G. Urbain, L. Lapicque, J. Hadmard, A. Cotton, J.B.S. Haldane, G. Chude, J. Needham.
[56] ÉNS, AAC, 22, Guerre de 1939-1940-Recherche.

son adhésion au manifeste publié dans la presse au lendemain du Pacte germano-soviétique (23 août 1939). Ce texte déclare la « stupéfaction [des Intellectuels] devant la volte-face qui a rapproché les dirigeants de l'URSS des dirigeants nazis, à l'heure même où ceux-ci menacent, en même temps que la Pologne, l'indépendance de tous les peuples libres »[57]. La lettre envoyée aux organisateurs révèle son cheminement militant, parsemé de doutes, de craintes, d'hésitations :

> *J'ai hésité, je l'avoue,* écrit-il*, de vous l'envoyer, craignant de me tromper en me prononçant sur de graves questions sur lesquelles nous sommes très mal renseignés. Mais je vois clairement aujourd'hui que votre manifeste doit recevoir l'adhésion des hommes de cœur, dans tous les partis [...]. Nous assistons, impuissants, à la curée de la Tchécoslovaquie, dans l'Espagne républicaine les bombardements des villes ouvertes continuent au mépris du droit des gens*[58].

Eugénie rejoint également le Comité des intellectuels antifascistes. Plus tard, comme son mari et d'autres militantes procommunistes et leaders de l'antifascisme féminin, telles Gabrielle Duchêne, Pauline Ramart, Suzanne Lacore, Elsa Triolet, Luce Langevin, Lucy Prenant, elle signe l'appel de l'Union des Intellectuels Français[59]. Par ailleurs, un rapport de police de 1948 note qu'en 1939 elle aurait aussi tendu la main au Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme, création communiste lancée en 1934 par Gabrielle Duchêne[60].

À l'occasion de son élection en 1938 à la présidence de l'Académie des sciences, Aimé exprime publiquement sa réprobation du défai-

---

[57] Le manifeste est publié dans *L'Œuvre* et *Le Temps* le 30 août. Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 182 ; Serge Wolikow, « Les gauches, l'antifascisme et le pacifisme pendant les années 1930 », *in* Jean-Jacques Becker & Gilles Candar (dir.), *op. cit.*, p. 357-374. En 1938, le nom de Cotton figure sur les affiches protestant contre la politique de Munich à côté de celui de son ami Jean Perrin.

[58] ÉNS, AAC, 5, correspondance familiale : « Paix et Démocratie », 19 rue de Lille à Paris, s. d. (adhésion envoyée en 1939).

[59] V. C. Bard, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, p. 310.

[60] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : note n° 3040 du Commissaire principal-Chef du Service départemental, 23 novembre 1948. Sur le Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme, v. Claire Besné, *Le Comité Mondial des femmes contre la guerre et le fascisme (1934-1939) : un mouvement de femmes communistes*, mémoire de maîtrise, Université Paris 8, 2005 ; C. Bard, « Le dilemme des féministes françaises face au nazisme et à la menace de la guerre », *in* Liliane Kandel (dir.), *Féminismes et Nazisme*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 155 ; *ibid.*, « The French Communist Party and Women 1920-1939 », *in* Helmut Gruber & Pamela Graves (ed.), *Women and Socialism, Socialism and Women*, New York-Oxford, Berghahn Books, 1998, p. 328-329.

tisme munichois français dans un discours qu'Eugénie Cotton qualifie de « courageux », Louis de Broglie d'intervention « vibrant de patriotisme clairvoyant » et que le secrétaire perpétuel considère comme dangereux. Représentant une institution prestigieuse, il avait osé écrire :

> *Nous avons le cœur serré en pensant que la France elle-même a paru oublier sa tradition d'honneur et de générosité. La guerre lui a été épargnée [...] Mais de quel prix la France a-t-elle payé la paix ? Un pays de l'Europe centrale était son allié. Après l'avoir encouragé à la résistance, on l'a abandonné au moment du péril. [...] N'est-ce pas se faire le complice de ces crimes que d'y assister impassibles ? [...] La France ne reprendra son rang parmi les nations que si elle défend comme autrefois la justice et le droit... ».*

On l'oblige à des coupures. Mais même censuré, ce discours prononcé du haut de la tribune officielle n'en fut pas moins un réquisitoire contre le fascisme destructeur de l'indépendance des peuples, un appel à la protestation « contre cette déchéance de l'humanité civilisée »[61]. « Cette attitude attira l'attention sur lui », allait soutenir plus tard Marcel Prenant. Elle lui valut son arrestation par les Allemands en 1941, devait affirmer Eugénie. Mais j'anticipe. En 1939, les Cotton assistent impuissants au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

3. Le tournant de la guerre : ruptures et réorientations

> *La guerre éclate en septembre 1939 et de terribles nouvelles nous parviennent de la Pologne envahie. L'image des torses des cavaliers polonais face aux lance-flammes des Allemands hante nos nuits et le martyre de la Tchécoslovaquie nous remplit d'indignation et d'horreur. En France nous vivons les heures douloureuses de la mobilisation et l'inquiétude des premiers combats en Alsace. Et puis l'action s'arrête sur le front Ouest et c'est la drôle de guerre qui s'installe avec son atmosphère trouble, propice à l'espionnage et c'est l'angoisse de ce qui va se passer.*

Ainsi commence le récit de guerre d'Eugénie Cotton. Comme pour la grande majorité des Françaises, le conflit allait être vécu par elle aussi comme un cataclysme. Suit la défaite militaire sans appel de juin 1941. Aux inquiétudes matérielles et aux incertitudes d'une existence menacée par l'Occupant, s'ajoute sa mise à la retraite par le gouvernement de Vichy, ressentie comme une exclusion. Elle mène cependant

[61] E. Cotton, *Aimé Cotton..., op. cit.*, p. 176.

à de nouveaux engagements scientifiques et, cette fois-ci, militants également.

Le mois de septembre 1939 est donc le moment déclencheur d'évolutions multiples. Elles infléchissent le destin d'une nation, d'une institution, d'une femme.

a. Diriger l'École normale supérieure de jeunes filles en temps de guerre

Le 10 septembre, une semaine après la déclaration de la guerre à l'Allemagne, Eugénie Cotton range dans l'archive de la correspondance officielle de l'École les instructions du recteur de l'académie de Paris sur l'inscription des élèves à Sèvres et envoie une note concernant la date de la rentrée. À la demande de l'administration, elle examine aussi les conditions de transfert de l'établissement auprès d'une faculté de province. La solution du partage des élèves dans deux centres, dont l'un à Paris, envisagée un moment, est rejetée par la directrice qui veut maintenir l'intégrité de son École. Mais, entretemps, les autorités de tutelle reviennent sur leur décision initiale. La rentrée allait avoir lieu à Sèvres, au grand regret de Cotton pour qui la proximité des usines Renault fait craindre des bombardements[62]. En même temps, elle essaie de mettre en place en collaboration avec la Sorbonne une préparation des certificats de la licence.

Le vendredi 3 novembre, la traditionnelle réunion de rentrée, l'avant-dernière à Sèvres même, a lieu dans la grande bibliothèque en présence de presque toutes les élèves. Au cours de cette réunion, la directrice explique que l'état de guerre impose une nouvelle organisation matérielle que la mobilisation des agents les plus jeunes et les plus qualifiés (du chef cuisinier, du chauffeur, de l'aide de laboratoire) rend difficile. L'École avait aménagé des abris, préparé le camouflage de la lumière, acheté des masques pour toutes les élèves. Pour diminuer les risques d'incendie, les combles avaient été débarrassés et 56 chambres sous les toits avaient été évacuées.

Il en résulte un nouvel aménagement de l'espace : les élèves, groupées par deux ou trois dans les chambres vétustes, inconfortables et sans eau courante du troisième étage, doivent travailler en commun dans les salles du premier étage et dans les bibliothèques. Mais ces

[62] AN/20080426/13, Correspondance officielle 1939 : lettres et circulaires, 14, 19, 21 septembre, 11 octobre 1939.

mesures ainsi que les exercices de défense passive[63] perturbent la vie quotidienne, changent l'atmosphère de l'École et dérangent les élèves.

En cette dernière année avant « l'assimilation totale », l'organisation des études reste compliquée. Les Sévriennes des sections de philosophie, de langues vivantes et de sciences naturelles sont réunies à Paris dans des locaux loués à leur intention, où elles sont nourries aux frais de l'École. Elles conservent la possibilité de vivre à Sèvres les jours où elles n'ont pas de cours. Les autres, littéraires et scientifiques, logent à Sèvres. Parmi celles-ci, les élèves de première année préparent la licence, les élèves de deuxième passent les certificats qui leur manquent ou bien la seconde partie du concours intérieur réformé et celles de troisième se préparent aux concours d'agrégation. Les littéraires suivent les cours de la faculté des lettres regroupés sur deux jours par semaine et, à l'École, les enseignements complémentaires à raison d'une conférence par jour. Les scientifiques de première année reçoivent pour la première fois, à la Sorbonne, l'enseignement de la physique et, à Sèvres, celui des mathématiques. Quant aux deuxième et troisième années de la section scientifique, elles continuent à suivre dans leur établissement les enseignements nécessaires. Mais cinq physiciennes travaillent déjà en vue du Diplôme d'Études supérieures à Ulm et à la Sorbonne.

Tout ce petit monde féminin se déplace en métro. En corps constitué, masque à gaz en bandoulière, elles gagnent l'amphithéâtre rempli de foules de plus de trois cents étudiants. Elles y passent de longues journées fatigantes interrompues par la pause-déjeuner. Elles vont alors à pied au foyer d'étudiantes sur le boulevard de l'Observatoire pour manger et se reposer. Ces repas silencieux dans « une petite salle sombre sans chauffage » ont laissé à quelques-unes des Sévriennes un triste souvenir[64].

Cotton reconnaît que l'enseignement magistral offert par la faculté tient ses élèves plus en éveil que leurs « conférences fermées ». Mais regrette aussi de constater que les déplacements constants des Normaliennes rendent impossible la création et le maintien d'un milieu « propice à l'atmosphère de travail et de formation intellectuelle et morale » qui sont l'un des principaux avantages des grandes écoles.

---

[63] Cours pratiques de Défense passive avec le concours de la Croix Rouge ; démonstration de respiration artificielle donnée par les Sapeurs-Pompiers de Meudon.

[64] Jeanne Coutelle-Marintabouret, promotion 1939, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *op. cit.*, p. 33.

Du moins, la guerre ayant réduit à la fois le nombre des cours à la Sorbonne et la durée de trajets en métro, permet de concilier les deux volets de la préparation normalienne : parisien et sévrien.

À Sèvres, s'opère un certain renouvellement du personnel enseignant chargé d'assurer les enseignements complémentaires. Il est lié à la mobilisation de nombreux professeurs aux armées. Élie Cartan et le brillant mathématicien André Lichnerowicz sont parmi ceux qui rejoignent l'École en 1939. Cotton recrute également comme répétitrices de jeunes agrégées masculines, afin de faciliter la période de transition.

L'absence de Marie-Jeanne Roger, en congé de longue durée, lui permet de faire appel à Jacqueline Ferrand. Cette Ulmienne, reçue première à l'agrégation de mathématiques, réussit à effectuer un travail énorme pour mettre les élèves au niveau de l'agrégation de mathématiques. Dans son témoignage intitulé « Souvenirs de Madame Cotton », Ferrand se souvient de l'enthousiasme avec lequel elle remplit la mission que la directrice lui proposa : « aider trois promotions de Sévriennes à réussir à leurs examens de licence et à l'agrégation ». Eugénie Cotton lui avait d'ailleurs donné carte blanche pour organiser son service. « Avec l'aide d'André Lichnerowicz et d'un ou deux nouveaux conférenciers, raconte Jacqueline Ferrand, nous pûmes [...] assurer des compléments de cours en deuxième année [sciences] et une préparation complète en troisième année »[65]. Les premières furent même autorisées à suivre les conférences de certains de leurs professeurs à l'ÉNS de la rue d'Ulm.

En chimie, c'est Yvonne de Schuttenbach qui est nommée agrégée-répétitrice. Docteure ès sciences elle aussi, elle devait assumer plus tard les fonctions de directrice d'études scientifiques à Sèvres. Elle fascine les élèves qui la regardent étonnées en hiver « faire de la Chimie en manteau de fourrure ». Mais les jeunes filles reconnaissent aussi sa « sûreté de geste » et le « goût du travail bien fait »[66].

Soucieuse de ressusciter l'enseignement des sciences naturelles abandonné à Sèvres depuis 1930, la directrice confie à la première Sévrienne agrégée de sciences naturelles, Yvette Neefs, professeure du lycée parisien Camille Sée et travailleuse au laboratoire du professeur

[65] J. Ferrand, « Souvenirs de Madame Cotton », *op. cit.*, p. 21-22. Docteure en juin 1942, elle devait recevoir, en 1943, sa nomination en tant que chargée de cours à l'université de Bordeaux.

[66] J. Coutelle-Marintabouret, , *op. cit.*, p. 44.

de la Sorbonne Charles Pérez, la réorganisation du laboratoire d'Histoire naturelle de l'École. Elle est aussi chargée de séances de travail comprenant des interrogations et des travaux pratiques[67].

Pour renforcer l'effectif du personnel assurant l'enseignement des mathématiques, Eugénie Cotton a l'idée de faire appel à une autre ancienne élève de la rue d'Ulm, Marie-Louise Dubreil née Jacontin. La directrice se souvient sans doute de l'émotion que le succès de cette brillante mathématicienne, reçue seconde au concours d'entrée à l'ÉNS de jeunes gens, avait suscité en 1926[68]. Or, grande surprise, Marie-Louise avait dû se contenter d'une bourse de licence. En janvier 1927, toutefois, le Conseil supérieur de l'Instruction publique prend la décision de permettre son inscription à l'École en qualité d'externe et de l'autoriser à prendre ses repas au réfectoire. Ainsi, Marie-Louise Jacontin créa « un précédent et des traditions », selon l'expression de Jacques Cavalier, directeur de l'Enseignement supérieur à l'époque. Agrégée de mathématiques en 1929, puis docteure en sciences mathématiques en 1934, elle avait été chargée un an plus tard du cours Peccot au Collège de France. En 1938, elle assurait à la faculté des sciences de Rennes, la suppléance d'un professeur titulaire[69]. C'est à ce moment-là que Cotton demande au directeur de l'Enseignement supérieur l'autorisation de l'appeler à Sèvres. Mais Théodore Rosset lui annonce sa prochaine nomination à la faculté des sciences de Lyon en tant que « maître de conférences ».

Pour l'enseignement des langues et littératures étrangères, une conférence de direction est prévue surtout pour l'anglais et l'espagnol. Par ailleurs, des lectrices de nationalités étrangères sont appelées depuis 1937 à l'École. Le rôle de ces jeunes filles, qui souvent préparent un mémoire de littérature comparée, consiste à converser avec les élèves de toutes les disciplines qui désirent se familiariser avec une

[67] Les ressources de l'École « sont réelles, note Cotton, il y en a des collections intéressantes et un petit jardin botanique. Mais […] il est nécessaire d'y remettre de l'ordre ». AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : rapport du 11 mars 1940.

[68] L'écho de l'événement se retrouve dans toute la presse de l'époque V. *Le Droit des Femmes,* novembre 1926, p. 566 et février 1927, p. 58 ; *Le Journal,* 10 oct. 1926. Mais aussi des articles dans *L'Œuvre* ou le *Temps.*

[69] En 1940, elle allait revenir à la Faculté de Rennes. La valeur de ses travaux scientifiques est attestée par deux distinctions : en 1935, par le prix Peccot du Collège de France et, en 1938, par le prix de M. de Parville de l'Académie des Sciences. En 1956, elle devait recevoir sa nomination à Paris, d'abord comme « maître de conférences » et, ensuite, en 1958, comme professeure. Elle prend sa retraite en 1972. AN/F/17/27596, dossier de carrière Marie-Louise Dubreil née Jacontin.

langue étrangère et à aider les candidates aux certificats de licence et aux agrégations de langues vivantes dans l'étude des auteurs mis aux programmes. Or du fait de la guerre, il n'y a plus de nouvelles candidatures. À partir de 1941, elles sont remplacées par des professeures du secondaire. Parmi les dernières lectrices à rester à l'École, se trouve une israélite allemande réinstallée dans ses fonctions pour l'année 1939-1940. Elle allait finalement quitter la France en 1939 pour se rendre en Palestine. Il se peut qu'Eugénie Cotton ait voulu la garder à Sèvres pour la protéger des persécutions nazies. Cette même année une licenciée de l'Université de Madrid, est désignée comme assistante d'espagnol.

La période transitoire avant l'assimilation complète des études féminines et masculines devait toucher à sa fin en été 1940. Au mois de janvier, Eugénie Cotton considère l'éventualité de faire connaître à un public plus large l'œuvre accomplie à Sèvres. De montrer aussi la contribution et la participation de ses élèves à des activités développées pendant la guerre : tombola de bienfaisance, œuvres organisées par la commune de Sèvres, œuvres d'assistance aux Intellectuels aux Armées et aux Étudiants mobilisés[70]. Pour ce faire, Cotton entre en contact avec la journaliste Magdeleine Paz. Elle avait certainement rencontré cette intellectuelle dans les milieux militants de gauche qu'elle fréquente avec son mari. Paz est membre du bureau du « Comité de vigilance des intellectuels antifascistes », mais, en 1938, réagissant aux tensions suscitées par les accords de Munich, elle fonde avec deux autres militantes pacifistes la Ligue des femmes pour la Paix. Son reportage sur « l'École de Sèvres d'aujourd'hui » est transmis le 9 mars, à 13h00, sur Radio Paris[71].

La situation militaire s'aggrave rapidement. Eugénie et ses proches sont fort inquiets : « Nous étions souvent réunis à Sèvres dans l'attente angoissée de ce qui allait se passer », raconte-t-elle[72]. La protection de la ligne Maginot lui semble bien précaire. L'évolution des combats lui donne raison. Consternée, elle apprend son contournement, l'écrasement des armées franco-belges sur la Meuse, « la course à la mer »,

[70] Comité d'Aide aux familles nécessiteuses de Sèvres, Comité d'Aide aux soldats. Ces œuvres utilisent l'aide matérielle et morale offerte par la Coopérative fondée par des Sévriennes en 1938. En outre, les élèves cousent, tricotent et aident les réfugiés.

[71] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Enseignement et administration, 1 AP 68, doc. cité.

[72] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

l'occupation éclair des côtes françaises[73]. Elle comprend tout de suite que la partie est perdue. Préoccupée du sort de ses élèves, elle se met à chercher un lieu de « repli momentané » pour le cas où l'École subirait des bombardements. Dans sa correspondance administrative journalière, elle informe ses supérieurs de ses initiatives, leur communique ses suggestions et observations sur l'évacuation d'une centaine de personnes (lieu de repliement officiel en cas de danger, moyens de locomotion appropriés, préparation d'un itinéraire spécial, approvisionnement en vivres), laisse transpercer son anxiété, aggravée par les pressions des familles d'élèves inquiètes[74].

Mais le front des « envahisseurs arrive presque à la vitesse de leurs side-cars »[75]. La France est paralysée. L'effondrement commence. Elle persuade ses élèves d'attendre l'ordre d'évacuation dans le calme, alors qu'elle multiplie les démarches. Enfin, au matin du dimanche 9 juin, alors que les armées allemandes avaient franchi la Somme, la directrice de Sèvres reçoit par téléphone l'ordre de renvoyer les élèves dans leurs familles. Les examens sont reportés. Les élèves sont autorisées à passer leurs examens dans l'université la plus proche de leur lieu de repliement. En début d'après-midi du même jour, arrive l'autorisation pour le personnel de quitter les lieux. Le lendemain, Eugénie prend soin d'assurer la garde de l'École par deux agents désirant demeurer à Sèvres.

Dans le même temps, Aimé Cotton, déjà profondément affecté par l'humiliante et foudroyante défaite de son pays, doit, selon l'ordre du CNRS, institution créée quelques mois plus tôt (octobre 1939), se replier dans le Midi de la France[76]. Son fils est affecté à la 17e Batterie au Mont Valérien. Il allait donc être démobilisé dans la zone sud où sa femme et sa fille devaient le rejoindre. Marié à Jeannette depuis mai 1939, son gendre Pierre Manigault, docteur en biologie et préparateur à la Station biologique de Roscoff, est mobilisé à Paris.

Quatre récits – dont les trois sont rédigés par Eugénie elle-même, alors que le quatrième, intitulé « Sur la route et dans la grange – Juin

[73] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 91.
[74] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : courriers du 18 mai au 3 juin 1940.
[75] J. Coutelle-Marintabouret, *op. cit.*, p. 40.
[76] Dans le cadre du projet d'évacuation, tous les laboratoires avec leur personnel masculin et féminin, considéré comme mobilisé sur place, sont mis à la disposition des services de Défense Nationale. Un certain nombre de mobilisés y travaillent comme affectés spéciaux. ÉNS, AAC, 22, Guerre de 1939-1940, recherche : Instructions CNRS, 17 mai 1940 ; Consignes, 22 mai 1940.

1940 », porte la signature d'Aimé – relatent une version intime de l'histoire de l'évacuation de l'École, du départ de Sèvres et de la débâcle nationale. Celui d'Aimé Cotton est de quelques jours antérieur au rapport envoyé par sa femme au directeur de l'Enseignement supérieur, et sert de base aux deux textes d'Eugénie, bien postérieurs aux événements. Un cinquième texte, sous forme de notes, continue le récit à partir du moment où Eugénie est rentrée à Sèvres et à l'Ecole[77].

La « triste randonnée » des Cotton accompagnés par une nièce d'Anna Cartan, qui vit en famille avec eux depuis 1939, par leur fille Jeannette et ses beaux-parents et, enfin, par la directrice adjointe de Sèvres, Jeanne Streicher, dont la serviette renferme une partie des copies du concours d'entrée à l'École de Sèvres[78], débute le 10 juin, jour de la déclaration de guerre de l'Italie à la France. Dans son récit de 1967, Eugénie laisse entendre que c'est justement la prise de position de Mussolini qui les avait décidés de quitter Sèvres. Mais il est déjà trop tard, puisque la zone de bataille se déplace vers le Sud.

Dans la grande confusion de l'exode, leurs deux voitures prennent la route en direction de Dhuys[79]. Le journal qu'Aimé Cotton tient scrupuleusement du 10 juin au 12 juillet décrit avec précision et minutie les péripéties, les dangers, les « heures difficiles » en somme de ce petit groupe qui fuit Paris, passe la Loire et avance lentement vers le Sud sous les bombardements des avions italiens. Alors que son mari se limite à un simple compte rendu des événements vécus, Eugénie Cotton analyse et interprète. Elle réussit en quelques phrases à évoquer sa détresse, sa consternation, son sentiment d'abandon : « C'est une chose affreuse, avoue-t-elle, que d'assister au bouleversement de la vie de tout un peuple, de faire partie d'un long convoi qui s'efforce sans y

---

[77] Ils sont conservés dans différents fonds d'archives : ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : Aimé Cotton, « Sur la route et dans la grange – Juin 1940 » ; AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : rapport du 25 juillet 1940 ; BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité ; E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 91-95 ; BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 46, Agendas personnels d'Eugénie Cotton : 1940, retour d'exode.

[78] Dans son rapport, Eugénie explique au directeur de l'Enseignement supérieur les raisons qui ont poussé les deux administratrices à partir ensemble : « Nous avons pensé que nous devions rester à votre disposition pour restituer éventuellement notre École là où vous le jugeriez convenable en France libre ».

[79] La famille d'Eugénie avait offert d'accueillir Jeannette et Malou à Soubise. BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettres de Louis Feytis, du 23 septembre 1939 au 12 juin 1940.

parvenir de fuir l'ennemi car l'ennemi le survole et le bombarde. Où vont tomber les bombes que l'on voit une à une se détacher d'un avion ? ». « Jamais nous n'avons senti la France aussi malheureuse »[80]. Huit jours plus tard, cette fugue connaît une fin peu glorieuse à cause d'une panne d'auto. Ils sont accueillis alors dans une grange désaffectée, dépendant de la ferme de La Roche, près de Ménétréol dans le Cher. « Le bon air, le bon lait, la beauté du pays nous ont remis d'aplomb », écrit-elle au directeur de l'Enseignement supérieur[81].

Dans ses récits, Eugénie Cotton s'attribue implicitement un rôle de protagoniste. On dirait même qu'elle assume des responsabilités masculines : elle conduit la voiture, remorque la Rosengart de sa fille, trouve de la nourriture, essaie « vainement » de se débrouiller pour faire réparer les deux voitures en panne. Finalement, un jeune mécanicien apprenti qui accepte de venir à la ferme découvre « la cause du mal » et, sous l'œil vigilant d'Aimé, arrive à réparer les autos de la famille.

Les nouvelles qui leur parviennent sont navrantes : la formation d'un ministère Pétain-Weygand-Darian, la signature de l'armistice dans le wagon de 1918, l'installation du gouvernement à Clermont et des Chambres à Vichy, la démobilisation prochaine des soldats français, les discussions de la paix, la rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre, le mauvais ravitaillement de Paris. On parle aussi d'un gouvernement Laval qui voudrait changer la constitution. Eugénie essaie en vain d'obtenir l'autorisation de franchir la ligne de démarcation pour « aller à Clermont prendre des instructions » au sujet de son établissement[82]. La situation ayant entretemps dramatiquement changé, les Cotton renoncent à continuer leur chemin vers Dhuys. Alors, ils prennent le chemin du retour à Sèvres sans Jeanne Streicher qui était déjà rentrée à Paris depuis le 2 juillet.

Leur voyage de retour commence le 12 juillet. Le journal d'Aimé s'arrête à ce moment-là. C'est au tour d'Eugénie de sauvegarder la

[80] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 92; BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

[81] Dans un de ses brouillons, elle note pourtant : « Les sept passagers des deux voitures […] eurent beaucoup de mal à se nourrir ».

[82] Dans son rapport au directeur de l'Enseignement supérieur ainsi que plus tard dans certains de ses discours ou allocutions, elle présente la fuite de Paris comme un effort de rejoindre ses chefs installés en zone sud. *Cf.* BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Association des anciennes élèves de l'ÉNS de Sèvres, 1 AP 93 : Hommage d'Eugénie Cotton à Jeanne Streicher, s. d.

mémoire de ces deux jours de trajet. Sa narration évoque ses inquiétudes : « Y arriverons-nous ? Et qu'y trouverons-nous. Notre voyage de retour se passe vite. [...] nous sommes malheureux devant les marques de l'occupation allemande… »[83]. À partir du 14 juillet, jour de leur retour à Sèvres, qui coïncide – ironie du sort – avec la fête nationale française, et jusqu'au 19 août, la directrice commence à tenir un journal de bord, où elle note les initiatives mises en œuvre pour faire face à la situation inédite de son établissement.

La maison particulière des Cotton à Sèvres était restée intacte. Après y avoir déposé les parents Manigault, Eugénie et Aimé « descend[ent] l'École par le parc » : « Nous apercevons de loin, sur les portes, des affiches en deux langues : petit serrement de cœur. Nous nous approchons : il s'agit de spécifier qu'une partie des bâtiments est réservée à l'enseignement, le reste au logement d'officiers ».

L'École avait été pillée par les Allemands entre le 14 et le 15 juin et de nouveau entre le 2 et le 3 juillet. La plus grande partie des provisions avait été emportée, des portes ouvertes à coup de hache, les serrures brisées. Les soldats avaient bu et mangé tout ce qu'ils avaient trouvé de comestible, gâché inutilement des objets, déchiré des draps et sali la Maison. Du moins, les laboratoires, le bureau de la directrice, les archives avaient été respectés. La décision est vite prise par Eugénie. Le couple s'installe de nouveau dans l'appartement privé de la direction qui se trouve en grand désordre.

Aimé Cotton reprend ses occupations à la Sorbonne et à Bellevue. Il n'allait plus cependant enseigner à Sèvres. Eugénie essaie avec l'aide des fonctionnaires « rentrées » de mettre de l'ordre dans la Maison, de « faire quelques rangements ». Ce n'est pas toujours facile, étant donné que Sèvres reste partiellement à la disposition de l'autorité militaire allemande. Dans ce contexte, les Allemands réclament des lits, des matelas, des ustensiles de cuisine. Vingt chambres sont aussi réservées à l'usage des officiers de passage.

Au cours de cette période, les Cotton rencontrent souvent des amis. Beaucoup d'entre eux, très éprouvés par « l'affreuse guerre », sont pessimistes sur l'avenir. Ils parlent des absents et des amis dispersés. Eugénie est certainement soulagée de savoir que son fils avec sa femme et son gendre Pierre Manigault se trouvent « bien logés, bien nourris » à Montpezat dans le Gard. La « tristesse des temps », les rues vides de la capitale l'accablent. Elle a le cœur serré de voir commencer

[83] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 95.

la chasse aux Juifs. Le soir, elle écrit beaucoup de lettres « pour Vichy, pour la famille », ainsi que son rapport pour le directeur de l'Enseignement supérieur sur la situation de l'École. Et puis deux références indiquent qu'elle avait commencé des cours d'allemand.

Fin juillet, aucun projet précis n'est encore arrêté pour la reprise des études. Ses supérieurs au ministère la renseignent aussi que rien n'était prévu pour le concours d'entrée à Sèvres. Aucune information non plus sur les concours du certificat et des agrégations. Afin de préparer la rentrée et organiser l'enseignement, les professeurs et les élèves dispersés par les événements sont contactés. Tout le personnel est convoqué pour le début du mois de septembre. Une lettre circulaire est envoyée aux élèves le 1er août. Parallèlement, la directrice s'emploie à obtenir l'exemption totale de réquisition de l'École.

Mais, sa demande n'aboutit pas à temps. Le 14 août, une compagnie militaire allemande (140 hommes environ) vient occuper une grande partie des bâtiments. Seuls les laboratoires, la bibliothèque et quelques salles de classe peuvent être utilisés par les anciennes résidentes. Eugénie aime raconter son altercation avec les officiers allemands qui vinrent négocier dans son bureau. Cette anecdote fait ressortir la détermination, la vaillance et le sang-froid d'une femme et d'une Française face à des hommes et à des Allemands :

> *Je leur demandai l'objet de leur visite – « Nous venons occuper votre École Madame ». Je répondis que c'était impossible. Sur quoi ils me dirent : « En 1918, Madame, les Français commandaient, aujourd'hui, c'est nous qui commandons ». Sans me troubler, je leur répondis à mon tour : « En 1918, je n'étais pas directrice de l'École de jeunes filles. Je le suis aujourd'hui et je répète qu'il est impossible de loger des soldats dans une école de jeunes filles »*[84].

La rentrée des Sévriennes, dont la date est fixée pour le 27 octobre, doit donc être organisée en fonction de la nouvelle situation. Progressivement, selon les aléas des convois autorisés à franchir la ligne de

[84] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité. Dans une de ses lettres, son cousin Louis Feytis se réfère à l'incident en le présentant lui aussi comme un affrontement du féminin et du masculin, de la germanité et de la francité, comme une victoire féminine française et une humiliation masculine allemande : « Ces messieurs doivent plutôt trouver la pilule amère d'avoir à discuter avec une femme, qui leur tient tête [...] et ce doit être pour eux une humiliation. Si tout le monde leur résistait pareillement, ils ne seraient peut-être pas si arrogants et exigeants ». *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettre du 7 mars 1941.

démarcation entre zone libre et zone occupée, celles-ci reviennent de province, souvent avec leurs certificats de licence en poche. En raison des circonstances particulières cependant, douze Normaliennes obtiennent l'autorisation de s'inscrire pour l'année 1940-1941 à la faculté de leur choix avec jouissance d'une bourse de licence (Lyon, Lille, Montpellier et Alger). Les premières venues sont obligées de s'entasser dans les chambres de bonne louées par quelques-unes de leurs camarades. Entretemps, Eugénie Cotton « se démène » pour trouver à Paris des locaux en vue d'y installer provisoirement l'internat[85]. Mais ne découvrant aucun immeuble pouvant abriter l'ensemble de ses élèves, elle se résigne à louer à partir du 20 octobre un pavillon de la « Maison des Étudiantes » au 214, bd Raspail. Celui-ci étant trop exigu, toutes les élèves n'arrivent pas à y être logées et les Parisiennes sont autorisées à habiter provisoirement dans leur famille faute de place. Certes, la réunion de rentrée[86] se fait comme il était d'usage dans la bibliothèque de l'École, mais, en réalité, les Sévriennes avaient déjà quitté Sèvres de manière définitive.

Tenue le 27 octobre 1940, la « 60e Rentrée » devait également être la dernière que connut Eugénie Cotton en tant que directrice. Peut-être, le soupçonne-t-elle déjà, puisque ses opinions politiques étaient bien connues du gouvernement de Vichy. Après avoir préalablement expliqué la nouvelle organisation matérielle, scientifique et pédagogique de l'École, donné lecture des appels aux Français du nouveau chef d'État[87], apporté aux élèves des conseils de conduite à l'égard des Allemands qui occupent leur établissement et informé des deuils et des nominations, elle dresse un bilan succinct de l'œuvre de sa direction et

[85] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : lettre d'Eugénie Cotton, 15 octobre 1940. Elle réclame aussi parallèlement la réfection des bâtiments de l'École à Sèvres et l'inscription du projet du transfert complet de l'École à Paris dans le programme des Grands Travaux envisagés en 1940. En attendant, elle suggère le maintien de l'internat, des bibliothèques, des laboratoires et des cours complémentaires à Sèvres et l'organisation dans le voisinage de la Sorbonne d'une annexe. AN/F/17/17714 gestion administrative et financière, Bâtiments 1936-1943 : note du 19 septembre 1940.

[86] Pour ce qui est du contenu de ces réunions, Anna Amieux écrit en 1932 : « il est de tradition que l'année scolaire débute par une réunion simple et familiale ou la Directrice, entourée de ses collaboratrices, souhaite la bienvenue aux entrantes, indique les postes obtenus par les élèves sortantes, dit l'essentiel de ce qui constitue "les nouveautés de l'année" : changements survenus parmi le Personnel, créations ou suppressions de conférences, améliorations projetées pour la vie matérielle, intellectuelle et sociale de la collectivité ». A. Amieux, *op. cit.*, p. 202.

[87] Elle a dû depuis le 29 novembre placarder à l'École l'affiche reproduisant l'allocution radiodiffusée du Maréchal Pétain.

des moyens mobilisés pour rouvrir l'École « au milieu des malheurs qui ont fondu sur [le] pays ».

Cotton est obligée de supprimer un grand nombre des conférences données jusque-là à l'École : « Dans le grand bouleversement actuel c'est un déchirement pour moi que cet éloignement momentané des grands amis de l'École de Sèvres », écrit-elle au professeur de littérature moderne Maurice Levaillant[88]. Finalement, une équipe de vingt-deux maîtres de conférences assure les enseignements intérieurs. À l'exception de ceux destinés aux mathématiciennes, ils sont dispensés à l'École même. De son côté, l'ÉNS de la rue d'Ulm accepte d'accueillir les Sévriennes scientifiques dans un de ses amphithéâtres.

Malgré les nombreuses difficultés d'ordre pratique rencontrées, la proximité de la Sorbonne, d'une part, de l'Institut Henri Poincaré et de l'École normale de la rue d'Ulm fréquentés par les scientifiques, d'autre part, résout bien des problèmes : « plus de course dans la neige, plus de métro malodorant ! un quart d'heure de promenade à travers les jardins du Luxembourg », se rappelle une scientifique[89]. On arrive à y regrouper les cours toujours sur deux jours. Les physiciennes retournent à Sèvres avec leur agrégée-répétitrice Madeleine Chenot pour les travaux pratiques et les historiennes pour l'enseignement de l'histoire de l'art, étant donné que les collections sont restées dans l'ancienne maison. Des permanences y sont assurées, question aussi de maintenir le contact avec la « Maison de Sèvres » et de montrer l'utilité de ces locaux aux occupants. Mais Eugénie Cotton confie dans ses notes qu'elle eut beaucoup de mal à faire respecter l'accord avec les Allemands.

L'organisation des enseignements complémentaires et de la préparation aux agrégations scientifiques habituellement réalisée à l'École s'en est trouvée ainsi gênée. Mais les résultats au concours d'agrégation de mathématiques de 1940 sont fort prometteurs : un seul échec est enregistré. La directrice et Jacqueline Ferrand s'en réjouissent. Ce grand succès confirme que la voie choisie était la bonne. Pour l'année 1940-1941, la date des concours d'agrégation étant fixée au 18 septembre, les conférences dispensées aux élèves devaient continuer jusqu'au 15 juin et, à partir du 18 août, des séances d'exercices prépa-

[88] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : lettre au professeur de lettres Levaillant, 23 novembre 1940.
[89] J. Coutelle-Marintabouret, *op. cit.*, p. 43.

ratoires à l'écrit sont organisés à l'ÉNS de jeunes filles, boulevard Raspail.

La location d'une partie de la Maison des Étudiantes n'étant qu'une solution d'attente en raison de l'exiguïté des locaux, un accord est intervenu en 1941 entre le ministère et l'Association Fénelon pour la vente à l'État d'un immeuble situé rue Férou, à cinq minutes de la Sorbonne, et un crédit est réservé pour son aménagement. Le nouveau bâtiment s'annonce très moderne. Il comprend entre autres une salle à manger et des services de cuisine, le bureau de la directrice, des locaux de travail, des salles de conférences, une salle de gymnastique, une salle de lecture et de repos. Mais pour des raisons que je ne pus découvrir, ce projet allait être abandonné et la solution d'une nouvelle location privilégiée. Quant au retour de l'internat à Sèvres, il n'est pas envisagé, même si le 8 avril 1941 le régiment allemand quitte les locaux de l'ancienne Maison à la suite des démarches réitérées d'Eugénie Cotton.

À la rentrée 1941, l'École occupe désormais deux locaux à Paris : le pavillon du boulevard Raspail loué depuis l'année précédente et un hôtel du XVIIIe siècle dans la rue de Chevreuse, le « Reid Hall », club des Universitaires américaines, déserté du fait de la guerre. Pour des raisons de commodité, l'administration et les littéraires s'installent rue de Chevreuse, désormais centre de la vie de l'École, et les scientifiques, à la Maison des Étudiantes.

Mais, en octobre 1941, ce n'est plus Eugénie Cotton qui dirige Sèvres. La séance de rentrée de la 61e promotion est organisée par sa successeure Edmée Hatinguais, Cotton étant « mise d'office à la retraite » le 13 octobre 1941.

b. Sous l'autorité du gouvernement de Vichy : réagir, protéger, résister

Pourquoi ? Dans quelles circonstances ? Le récit autobiographique d'Eugénie Cotton, fort succinct, en donne quelques explications sans entrer dans le détail. « Diriger l'École devenait pour moi bien difficile sous le gouvernement du Maréchal », note-t-elle[90].

C'est qu'après l'armistice, avait prévalu chez les dirigeants vichyssois une logique exterminatrice. Elle prend surtout la forme, à partir de juillet 1940, d'une action répressive menée contre les communistes, puis contre les juifs. Promulguées le 3 octobre 1940 et le 2 juin 1941, les lois sur le statut juif marginalisent socialement hommes et femmes identifiés comme juif.ve.s. L'article 2§4, en particulier, leur interdit l'exercice du professorat et l'accès à l'agrégation. À cette politique répressive, s'ajoute « le nouvel ordre économique » que le régime de Vichy tente d'imposer par la loi du 11 octobre 1940. Le but déclaré est la lutte contre le chômage ; en réalité cependant, il s'inscrit dans le projet plus large de promotion et de réaffirmation du rôle masculin de travailleur, ce qui devait entraîner l'effacement des femmes comme individues et travailleuses devant l'intérêt supérieur de la famille. Concrètement, ce texte législatif interdit l'embauche des femmes mariées dans le secteur public[91]. Par ailleurs, les femmes de plus de 50 ans sont mises d'office à la retraite.

La correspondance officielle arrivant de Vichy, de la Sorbonne, du rectorat abonde en documents portant sur ces trois axes de la politique vichyssoise : circulaires, instructions ou déclarations à signer. Être directrice oblige désormais d'imposer aux élèves une stricte discipline, de « prendre les sanctions les plus rigoureuses contre les personnes qui troubleraient l'ordre » ; de dénoncer les collaboratrices et les collaborateurs communistes, les fonctionnaires et les élèves juives également ; d'indiquer les agentes ayant atteint l'âge de 50 ans.

Cotton doit se montrer à la hauteur de sa fonction et des circonstances. Ses réponses aux lettres circulaires révèlent que, quand il n'y a rien à rapporter, elle se plie aux instructions données : « J'ai l'honneur de vous informer [...] », « qu'aucun fonctionnaire de mon établisse-

[90] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

[91] Selon Michèle Bordeaux, l'acte ne visait pas les femmes qui avaient passé un concours de la fonction publique. Michèle Bordeaux, « Femmes hors d'État français, 1940-1944 », *in* Rita Thalmann (dir.), *Femmes et fascismes*, Paris, Tierce, 1986, p. 135-155.

ment ne tombe sous le coup de la loi du 2 juin 1941 », « qu'aucun fonctionnaire [...] ne participe aux activités communistes »[92].

Mais qu'en est-il, lorsqu'il est question de ses trois élèves juives, deux mathématiciennes et une historienne, candidates à l'agrégation ? Peuvent-elles se présenter à ce concours ? poursuivre leurs études à l'École ? Les Sévriennes mariées tombent-elles sous le coup de la loi du 11 octobre ? La circulaire du 18 février 1941 les prive de la possibilité de se présenter à l'agrégation. Que faire pour les protéger ? « J'avais dû faire des démarches », note-t-elle. Elles n'ont pas eu toujours les résultats souhaités [93]. Elle ne se décourage pas et cherche des alliés : les doyens des facultés des sciences et des lettres de la Sorbonne, le directeur de la rue d'Ulm…

Surtout, elle écrit, et elle écrit beaucoup et souvent. Et elle argumente : l'agrégation n'est pas seulement un concours professionnel de l'enseignement secondaire, mais également la sanction de certaines études supérieures poursuivies au-delà de la licence ; les mesures d'exclusion ont été formulées au milieu de l'année scolaire, alors que les étudiantes avaient déjà « fourni en vue du concours une somme de travail considérable » ; les Normaliennes mariées qui ont déjà souscrit un engagement de dix ans par rapport à l'État devraient être autorisées à se présenter aux concours d'agrégation et cette mesure devrait s'étendre à toutes les candidates non célibataires ; d'ailleurs, le professorat, pouvant « s'exercer de façon discontinue et à proximité du domicile des fonctionnaires », doit être inclus dans la liste des emplois non visés par la loi du 11 octobre 1940 ; enfin, le nombre des Sévriennes juives, toutes d'excellentes étudiantes, n'excède pas 3 % de l'effectif des élèves de l'École[94].

Finalement, au sujet de la loi sur le travail féminin, Jérôme Carporino, secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la jeunesse affirme son intention d'accorder les dérogations qui lui « paraîtront légitimes ». Laïc modéré, il n'est pas non plus antisémite et applique le *numerus clausus* aux étudiants et aux étudiantes.

Profitant de cette politique des quotas, le conseil des professeurs sous la présidence d'Eugénie Cotton prend, le 15 septembre 1941, la décision de maintenir à l'École les élèves juives. Dans ses souvenirs,

[92] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1941.
[93] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.
[94] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1941.

l'une d'entre elles sait gré à sa directrice d'avoir « eu le courage » – c'est l'expression qu'elle emploie – de les garder à l'École en troisième année et même d'obtenir pour elles, un peu avant son brusque départ, une quatrième année[95].

En effet, le rôle joué par Eugénie Cotton au cours de cette année difficile est, selon un certain nombre de Sévriennes des promotions 1938-1940, celui d'une protectrice vigilante : elle veille à la bonne marche de leurs études et à leur confort matériel ; elle respecte leur liberté, tant physique que morale ou intellectuelle[96]. Sa sollicitude va surtout à celles qui, courageuses et fidèles à leurs principes, s'exposent au danger. Eugénie, elle-même, évoque l'arrestation de deux Sévriennes, lors de l'impressionnante manifestation antiallemande organisée par les étudiant.e.s de Paris à l'Arc de Triomphe, le 11 novembre 1940, date de l'anniversaire de l'Armistice mettant fin à la Première Guerre mondiale. Considéré comme le point tournant de l'opinion publique face au régime de Vichy, ce mouvement protestataire important est directement lié à l'arrestation, au mois d'octobre 1940, de Paul Langevin, professeur connu pour ses positions antifascistes[97]. Cent-cinquante étudiant.e.s et lycéen.ne.s environ sont arrêté.e.s ce jour-là, parmi lesquel.le.s les deux Sévriennes. « Elles ne rentrèrent qu'après le couvre-feu, se rappelle la directrice, pieds nus pour étouffer le bruit de leurs pas. L'une d'elles était juive et j'avais peur qu'on la garde emprisonnée ». Elle devait disparaître un jour de 1943 avec vingt-sept membres de sa famille. Son nom, Andrée Dana[98]. Eugénie allait lui porter hommage, comme d'ailleurs aux autres Sévriennes « mortes pour la France », après la guerre[99].

Dans les témoignages d'anciennes Sévriennes et résistantes, Eugénie Cotton est en outre érigée en modèle qui inspire par ses idées, son attitude, son exemple : « Je suis persuadée, affirme Marcelle

[95] Témoignage de Paulette Libermann, *op. cit.*, p. 20-21.
[96] J. Coutelle-Maritabouret, *op. cit.*, p. 42-47.
[97] Laurent Mazliak, Glenn Shafer, « Emile Borel's Difficult Days in 1941 », 2010, p. 9-10, consulté le 09 avril 2018, disponible sur <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00337822v3 /document>.
[98] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.
[99] *Ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Association des anciennes élèves de l'ÉNS de Sèvres, 1 AP 98 : « Allocution de Mme Cotton », hommage de l'Association des élèves de Sèvres réalisé par Eugénie Cotton pour commémorer la déportation des huit Sévriennes mortes pour la France pendant la guerre de 1939-1945, p. 13-14 (l'allocution est parue dans le *Bulletin* de l'Association).

Clerc-Moreau (promotion de 1935), que c'est grâce […] à l'éducation qu'elle nous a donnée que tant de ses anciennes élèves ont été des Résistantes. Madeleine Michelis avec qui je fus arrêtée par la Gestapo, parlait toujours avec beaucoup de respect et d'affection » de Mme Cotton qu'elle allait souvent voir et avec qui elle aimait discuter[100]. Et un collègue ajoute :

> *Je sais avec quelle intelligence et quelle ingéniosité vous avez corrigé pour vos « filles » les méfaits de l'occupation. Il y a encore de braves Françaises, si on ne sait pas trop où gîtent les bons Français*[101].

L'image d'Eugénie Cotton, directrice progressiste, courageuse, protectrice, hostile à l'idéologie du gouvernement de Vichy est ainsi forgée. Elle est évoquée, rappelée, diffusée chaque fois qu'il est question d'expliquer son départ de la direction de l'École, présenté comme un éloignement, une révocation liée à son appartenance politique (située « trop à gauche »), ce qui, d'une manière camouflée, l'est aussi. Dans tous les récits, discours, hagiographies, les expressions utilisées pour s'y référer relèvent du champ sémantique de la disgrâce : elle fut « limogée », « démise de son poste », « mise à la retraite d'office », « révoquée » par le gouvernement.

Or la loi d'octobre 1940, mesure phare de la politique familialiste de Vichy, frappe toutes les femmes ayant atteint l'âge de 50 ans : elles sont admises d'office à la retraite. Des dérogations par arrêté sont aussi prévues. Alors qu'Eugénie Cotton appuie les démarches de ses collaboratrices désirant demeurer provisoirement en fonctions, elle, de son côté, ne tente même pas de s'engager dans un tel processus. Cette décision lui est dictée par sa ferme conviction que sa demande aurait été rejetée. « Chacun savait qu'il n'y avait qu'une École Normale Supérieure de jeunes filles en France et qu'on aurait pu me conserver à la direction de cette École si on l'avait voulu. Mais on ne le voulait pas

---

[100] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, « Survivances », Mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 27, doc. cité. Sur l'action résistante de Madeleine Michelis, v. Lucienne Chamoux-Cavayé, « Madeleine Michelis », *À la mémoire des Sévriennes mortes pour la France. 1939-1945*, Paris, ÉNS de Sèvres, 1946, p. 83-89 ; Julien Cahon, *Madeleine Michelis (1913-1944), une Amiénoise dans la Résistance*, Amiens, Préfecture de la région de Picardie, préfecture de la Somme, 2013. *Cf.* L. Efthymiou, « Mémoire-s de guerre, images de résistantes : des professeures au service de la France pendant la Seconde Guerre mondiale », *in* Gislinde Seybert (Hrsg.), *Götzendämmerung – Crépuscule des idoles. Seconde Guerre mondiale dans la mémoire collective : Littérature, Art, Histoire*, Frankfurt am Main, Peter Lang Editions, 2017, p. 515-529.

[101] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 7 janvier 1941, signature illisible.

et je ne fus pas étonnée de recevoir le 1er août 1941 une lettre du Ministère de l'Éducation Nationale qui me disait "au moment où la loi…" », écrit-elle sans terminer sa phrase[102]. L'administration, de son côté, dans une note envoyée le 4 juillet 1941, interprète l'absence de demande de dérogation comme une acceptation de la part de la fonctionnaire de son admission à la retraite[103].

Curieusement, l'arrêté du 30 juillet 1941, repéré à la fois dans le dossier de carrière d'Eugénie Cotton et dans la correspondance officielle de l'École, stipule que la directrice de Sèvres « est admise, pour ancienneté d'âge et de services, à faire valoir ses droits à une pension de retraite ». Il est vrai qu'en 1941, Eugénie a 60 ans. C'est la limite d'âge fixée par la loi du 18 août 1936 au-delà de laquelle les professeur.e.s des lycées et collèges ne peuvent plus être maintenu.e.s en activité. Est-ce aux termes de cette loi que Cotton est mise à la retraite pour ancienneté d'âge et de services ? Il se peut. Dans tous les cas, pour le ministère, le départ de Cotton s'inscrit dans la normalité administrative. Cette approche est corroborée par le témoignage d'une de ses collègues qui lui écrit en décembre 1941 : « Mlle Guenot m'avait expliqué que votre retraite n'était pas aussi anormale que je pensais »[104]. Selon d'autres témoignages cependant, cinq années la séparent en 1941 de l'âge légal de la retraite. En effet, le décret du 2 février 1937 avait fixé à 65 ans la limite d'âge du directeur de l'ÉNS de la rue d'Ulm. Or, la fonction de la directrice de l'ÉNS de Sèvres ne figure pas dans ce texte[105].

L'avis de cessation d'activité lui est communiqué « sous forme d'une belle lettre » rédigée par Jérôme Carporino. Elle s'y attendait. Le texte du secrétaire d'État est élogieux : il la félicitait pour sa « féconde carrière » toute consacrée à Sèvres et la remerciait pour les « éminents services qu'elle a rendus à l'Université »[106]. Elle déménage rue Berteaux le 11 septembre. Et en novembre 1941, elle est nommée directrice honoraire de l'établissement ; « en guise de consolation »,

[102] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.
[103] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1941 : note du 4 juillet 1941.
[104] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 30 décembre 1941, signature illisible. Hélène Guenot est une Sévrienne littéraire de la 21e promotion.
[105] AN/F/17/26592, dossier de carrière de Lucy Prenant : Note sur Madame Prenant, 13 juillet 1955.
[106] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, 1 AP 57 : lettre du secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse, 31 juillet 1941.

précise sa collaboratrice Jacqueline Ferrand, à qui Eugénie avait confié son amertume[107]. Jeanne Streicher, sa directrice adjointe, est également mise à la retraite en 1941. Elle devait continuer ses travaux littéraires personnels et exercer les fonctions de maire-adjointe à Chassemy dans l'Aisne. Ainsi, l'équipe féminine ayant fait de l'assimilation des deux formations professionnelles, féminine et masculine, un objectif de carrière et de vie, est éloignée d'un seul coup de la direction de Sèvres

Le gouvernement de Vichy nomme à la place de Cotton Edmée Hatinguais,un choix personnel de Carporino. Eugénie Cotton accueille plutôt favorablement cette succession. Elle avait reçu sa visite et avait travaillé avec elle pour organiser le mieux possible la transition à la nouvelle direction : « Elle a beaucoup d'allant », écrit-elle à son ancienne élève et amie intime Marthe Weiss-Klein. Sa phrase continue par un « mais », rayé pourtant par la suite. Elle préfère poursuivre ainsi sa confidence : « C'est de bon augure : ce serait si pénible de voir l'enseignement féminin faire marche arrière »[108].

Pourtant, la nomination Hantiguais, annoncée également à la radio dès août 1941, provoque, scandalise, indigne ses collègues et ses élèves : non Sévrienne, celle-ci n'est, de surcroît, qu'une simple directrice de lycée n'appartenant pas aux cadres de l'enseignement supérieur. « Nous n'avions jamais entendu parler » d'elle, affirment certaines Sévriennes ; « elle n'avait aucun renom universitaire à son actif », ajoutent-elles. « On ne comprend que trop ce que cela signifie », commente la présidente de la Société des Agrégées, Catherine Schulhof[109] ; « dirai-je que je suis un peu choquée que la Directrice n'ait pas appartenu à notre chère École ? », avoue une autre collègue. Qui plus est, très coquette, la nouvelle venue est fort différente physiquement de Cotton « toujours vêtue [, elle,] d'amples jupes noires qui s'harmonisaient si bien avec les anciens bâtiments de Sèvres »[110]. Et là, où l'ancienne directrice inspirait respect et admiration par une dignité proche de la majesté qu'elle conservait en toutes circonstances,

[107] J. Ferrand, « Hommage à Eugénie Cotton, Directrice de l'ENSJF de 1936 à 1941 », *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 147, juin-septembre 1993, p. 14.
[108] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Weiss : lettre à Marthe Weiss-Klein, 27 août 1941.
[109] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 3 septembre 1941.
[110] J. Ferrand, « Souvenirs de Madame Cotton », *op. cit.*, p. 24.

Hantiguais essaie « de nous faire du charme », remarquent-elles[111]. En somme, dans les milieux universitaires progressistes, le sentiment de déchéance du statut du poste est forte.

Au fur et à mesure que la nouvelle de son départ à la retraite se diffuse, les lettres de soutien à Eugénie Cotton se multiplient : elles insistent sur « la leçon de courage et de dignité » qu'elle a donnée « dans les épreuves qui [l']ont atteinte ces derniers mois » (Jacqueline Ferrand) ; elles expriment la reconnaissance de ses collaboratrices et de ses élèves à son égard (Cotton reçoit un coffret rempli de leurs lettres) ; critiquent son remplacement par une directrice de lycée ; cultivent l'espoir d'un retour, « lorsque les choses seront possibles » (Schulhof) ; et tentent de la consoler en invoquant les joies familiales qui l'attendent dans sa « nouvelle vie ». En somme, toutes ces lettres jouent sur le registre de la brusque interruption de carrière de Cotton et confirment le récit de l'éloignement forcé : « il me semblait que vous faisiez de la belle besogne et que vous étiez de force de continuer », s'étonne une ancienne collègue[112].

Effectivement, le bilan de la direction d'Eugénie Cotton ne peut qu'être positif : « ce sont toutes les promotions d'après 1936, note Jacqueline Ferrand, qui peuvent être reconnaissantes à Mme Cotton de l'œuvre accomplie… », « du grand pas en avant » réalisé grâce à ses efforts persévérants[113]. Elle réussit dans une large mesure à organiser son École symétriquement à celle de la rue d'Ulm, même si, quelques mois avant son départ, ses efforts en faveur de l'assimilation des études féminines et masculines furent compromis par le décret du 28 avril 1941 qui modifiait le régime du concours d'admission à Ulm. Dans sa réponse à la lettre de protestation de la directrice, le secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la jeunesse, s'il affirmait qu'il était disposé « à apporter des modifications au programme du concours d'admission à l'École de Sèvres dans le sens du nouveau régime du concours de la rue d'Ulm », il mettait aussi en question le principe même d'unification des concours féminins et masculins : « il ne saurait y avoir assimilation automatique du concours d'admission à l'École de Sèvres au concours d'admission à l'École de la rue d'Ulm », signalait-il[114].

[111] Juliette Cossoul-Creno et Denise Brohand-Mercier, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *op. cit.*, p. 51 et 63.
[112] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse.
[113] J. Ferrand, « Souvenirs de Madame Cotton », *op. cit.*, p. 24.
[114] AN/20080426/14, Correspondance officielle 1940 : n°285, 29 mai 1941.

Quoi qu'il en soit, lors du départ d'Eugénie Cotton, l'essentiel de la réforme était acquis.

c. Vivre sous l'Occupation. De nouveaux engagements

> *L'atmosphère est lourde sous un régime qui nous est insupportable. Nous sommes tous les deux soulagés lorsque cessent pour mon mari ses fonctions à la Sorbonne et pour moi mes fonctions à l'École de Sèvres*[115].

En effet, Aimé prend également sa retraite en octobre 1941. C'est Jean Cabannes qui lui succède à la Sorbonne. Cotton demeure directeur du laboratoire de Bellevue, où il passe désormais toutes ses journées. Eugénie, qui l'y accompagne, peut alors se consacrer de nouveau à la recherche. « C'est avec joie, se rappelle-t-elle, que nous prenons ensemble le chemin de Bellevue le 1er octobre 1941 ». Dix journées passent ainsi : l'un près de l'autre à Sèvres comme à Bellevue.

Leurs enfants se trouvent loin de Paris. Sortis indemnes de la tourmente, les couples se sont réunis en zone sud, de l'autre côté de la ligne de démarcation. Eugène est installé avec sa famille à Lyon et Jeannette est partie rejoindre son mari à Marseille, où d'ailleurs habite une partie de la famille d'Émile Cotton. Ils y louent une maisonnette meublée avec jardin située à la Corniche. La jeune femme prépare un certificat de licence à la Faculté des sciences de la ville, alors que Pierre Manigault travaille dans le laboratoire du professeur à la faculté de médecine Jean Roche. Mais Eugénie a le cœur serré en pensant qu'elle aurait du mal à voir ses enfants et petits-enfants. « Alors, on s'efforce de se regrouper », écrit-elle. Libérée de ses obligations administratives, et ayant assumé de nouveau « sérieusement » son « rôle de maîtresse de maison », elle essaie d'organiser le retour des deux ménages à Sèvres. La nouvelle vie en commun projetée prévoit le partage du pavillon en trois appartements : les Manigault occuperaient le deuxième étage, les Cotton le premier et Eugène et sa femme le rez-de-chaussée. « Enfin, cela est susceptible de remaniement, note-t-elle avec prudence. Nous ne savons pas bien ce qui nous attend »[116]. En effet, les événements survenus par la suite devaient empêcher la réalisation de ce projet et troubler la retraite voulue tranquille des Cotton.

---

[115] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 95.

[116] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Weiss : lettre à Marthe Weiss-Klein, 27 août 1941, doc. cité.

Le 10 octobre, les Allemands arrêtent à la Sorbonne les professeurs Mauguin et Borel et recherchent Lapicque et Cotton. Ils viennent plus tard demander le professeur Cotton à son domicile, mais ne l'y trouvent pas. Il était allé rejoindre Eugénie chez un tailleur. Averti à temps de l'imminence de son arrestation, Aimé aurait pu se cacher chez un collègue et ancien élève, le professeur Jean-Paul Mathieu, qui lui propose de l'accueillir dans son appartement parisien. C'est lui d'ailleurs qui l'avait averti. Mais Cotton refuse de quitter sa maison de Sèvres. Il ne veut surtout pas impliquer ses amis. Le couple passe une grande partie de cette nuit-là à « ranger », à détruire des papiers compromettants. Le 11 octobre, au petit jour, selon Eugénie, à 8h00, selon Aimé, « cinq Allemands entr[ent] dans la maison ». Ils arrêtent Aimé Cotton et, pendant deux heures, ils fouillent la maison de fond en comble, mais la perquisition effectuée est infructueuse. Comme Borel, Mauguin et Lapicque, Aimé est conduit à Fresnes. Eugénie ne cache pas son inquiétude autour de l'état délicat de la santé de son mari. Âgé de 72 ans, il souffre de la gorge et d'une mauvaise circulation.

Dans son discours mémoriel, elle revient à trois reprises sur l'histoire de l'arrestation de son mari[117]. Les trois récits, rédigés dans les années 1960 s'appuient pour l'essentiel sur ses notes prises durant la détention d'Aimé (11 octobre-13 novembre 1941). Particulièrement captivants, avec des dialogues très vivants, ils mettent en valeur ses qualités d'admirable conteuse, capable de restituer après tant d'années cette aventure éprouvante. Sa narration recoupe celle qu'Aimé rédige dans une sorte de journal intime sous forme de notes[118]. Ainsi, émergent deux versants d'une histoire d'incarcération, qui s'organisent en fonction du paramètre spatial : dans une cellule à Fresnes et à l'extérieur de la prison. Dans le second, c'est Eugénie Cotton qui a l'initiative d'action ; dans le premier, le protagoniste est bien Aimé lui-même.

Les notes du professeur retraité, brèves, elliptiques, regroupées sur une feuille de papier, montrent, d'une part, un souci de scander le temps, de le périodiser pour mieux le quantifier et le gérer probablement et, d'autre part, décrivent la vie dans la cellule. Les difficultés pratiques, d'abord, générées par le manque de vêtements de rechange ; le problème du froid aussi, l'automne parisien de 1941 étant glacial ;

[117] Dans ses brouillons autobiographiques (FEC, 1 AP 29 et 1 AP 218) et dans le livre consacré à Aimé Cotton ; ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : agenda tenu par Eugénie Cotton.
[118] *Ibid.* : agenda tenu par Aimé Cotton et transcription faite par Eugénie Cotton.

le manque, enfin, de livres, de papiers et de crayon. Cette privation lui est encore plus pénible que celle de la faim[119]. Une fois le crayon et les feuilles de papier obtenus, il commence à travailler, à écrire, à dessiner même. Le régime cellulaire devient ainsi plus supportable. Le petit dessin d'une demi-page repéré dans ses papiers révèle l'aménagement spatial de la « Zelle 313 », une cellule spartiate et sombre qui le tient loin de tout contact humain. Aimé note également les questions qui le préoccupent ou l'inquiètent : l'interrogatoire ou encore l'état de sa santé qui se détériore (frissons, insomnies, fièvre). Et puis, le monde extérieur fait brusquement et de manière saccadée irruption dans sa cellule : il reçoit la visite de sa femme[120], les paquets qu'elle lui envoie avec des vêtements de première nécessité, des vivres. En marge de l'enregistrement scriptural de ces menus faits quotidiens, quelques interjections marquant sa joie, sa satisfaction, son soulagement : « bravo ! », « chic ! », « épatant ! ».

Dans le même temps, Eugénie se démène pour le libérer. Elle tient toutefois à affirmer que, « conformément à [leurs] opinions », elle n'a pas accepté l'aide offerte par « certains collaborateurs »[121]. Tout d'abord, elle doit apprendre où l'on garde son mari. Dans cet effort, elle a une alliée précieuse, Marguerite Borel, épouse du collègue et codétenu d'Aimé, Émile Borel. « Nous formions un îlot d'angoisses au milieu d'une population résignée », raconte de son côté cette dernière et elle précise : « nous nous agitions comme deux bourdons

[119] On lui donne à manger tous les jours une « assiette de soupe, un bloc de graisse, un morceau de pain et une tranche de citron ».

[120] Deux permis de visite sans date l'attestent. Selon les notes d'Eugénie, elle a visité son mari le 14 octobre.

[121] Et pourtant, dans la correspondance conservée dans les papiers d'Aimé Cotton, on trouve une lettre signée Guy Crouzet et adressée à Eugénie. Dans cette lettre, ce journaliste collaborateur, fils de l'inspecteur général Paul Crouzet et d'une des premières Sévriennes, Jeanne Benaben, écrit : « si l'on a pris cette mesure de justice envers votre mari et ses collègues, c'est parce que mes pressantes démarches avaient attiré l'attention sur leur cas. […] Croyez bien que ni tous les Allemands, ni tous les "collaborateurs" ne se ressemblent aux portraits qu'on peut s'en faire à la suite d'aussi pénibles aventures ». Et il invoque les « relations anciennes de [leurs] deux familles ». Dans le même carton du fonds Aimé Cotton, j'ai repéré l'ébauche d'une réponse dans laquelle Eugénie Cotton remercie son correspondant (« Monsieur ») et le prie de rappeler Aimé Cotton et elle-même au bon souvenir de ses parents. Mais je n'ai découvert aucune indication concernant le nom de la personne (à part son sexe) et la date de la rédaction de cette note. ÉNS, AAC, 1, Documents à caractère personnel et biographique : lettre du 1 décembre 1941.

affolés »[122]. Toutes les deux multiplient les démarches : auprès de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, auprès du directeur de la Police et du ministre de l'Éducation nationale, auprès de collègues susceptibles d'intervenir avec quelque succès. Il semble que ces initiatives sont restées sans résultats tangibles : Carporino oppose à Marguerite Borel un refus net et les grandes institutions scientifiques refusent d'entreprendre une intervention qui, pouvant être interprétée comme une action politique, comporte le risque de les faire dissoudre. La police française, de son côté, ignore les motifs de l'arrestation d'Aimé : selon les sources consultées, elle n'a pas été impliquée dans cette affaire[123].

Le 14 octobre, Eugénie se rend à Fresnes mais ne réussit pas à passer le paquet contenant des vêtements chauds pour son mari. Dans ce domaine, l'aide de la secrétaire fidèle d'Aimé Cotton, Mlle Hiltenbrand, est précieuse. Cette Alsacienne, profitant de sa bonne connaissance de l'allemand, réussit à lui faire parvenir des couvertures, des livres et de quoi écrire. Les nouvelles qui commencent enfin à parvenir sur l'état matériel des détenus sont plutôt encourageantes : Borel et Cotton « sont bien soignés ».

À partir du 20 octobre, Eugénie Cotton reprend son travail au laboratoire et y va tous les matins ou presque. C'est à ce moment-là que les deux femmes, jugeant que leur effort personnel n'est plus suffisant, se décident d'engager un avocat. Mais selon Marguerite Borel, on les « expédie chez un avocat inefficace », E. Stoeber. Elles cherchent aussi à se procurer des certificats médicaux pour les faire parvenir à Fresnes. Une copie de deux certificats est conservée dans les papiers d'Aimé Cotton : le premier se réfère à la trachéite dont il souffrait et le second à une artérite des membres inférieurs.

Le 4 novembre, Eugénie est avertie que la libération de son mari est imminente. Ce même jour, Jeannette, étant enceinte de son premier

[122] Dans son récit autobiographique, Marguerite Borel, romancière connue sous le pseudonyme de Camille Marbo, se souvient que, pendant quinze jours, elle n'avait eu aucune nouvelle de son mari. Cette lauréate du prix Femina 1913 publie ses mémoires en 1967 sous le titre *À travers deux siècles, souvenirs et rencontres (1883-1967)*. Cinq pages (298-304) sont consacrées à l'arrestation de son mari en 1941. Ne connaissant pas le mois exact de sa parution, je me demande si Eugénie Cotton qui décéda en juin 1967 eut le temps de lire l'ouvrage. Dans tous les cas, elle proposa sa propre version de l'affaire dans la biographie de son mari *Aimé Cotton* parue en janvier de cette même année.

[123] APPP, 1 W 1458 - n° dossier 81179, « Feytis Eugénie veuve Cotton » (archives issues du Cabinet du Préfet de Police) : note du 21 octobre 1941, d'après un extrait de rapport du 16 octobre.

enfant, Jean-François, aurait dû aussi rentrer à Paris pour s'y installer définitivement. Sa mère ne quitte pas la maison pour les attendre. En vain. Quelques jours plus tard, les nouvelles arrivées de Fresnes sont décevantes : « le principe de la libération n'est pas acquis pour les savants ». Quant à Jeannette, elle avait pris la décision de donner naissance à son fils à Marseille. Elle accouche le 22 novembre.

La déception d'Eugénie est immense. Seul réconfort : le soutien d'amis et de collègues dévoués. Le futur prix Nobel, Alfred Kastler et le physicien Pierre Jacquinot envisagent l'éventualité de demander de prendre à Fresnes la place d'Aimé Cotton. Ils donnent en effet leurs noms dans une « supplique » remise à l'académicien Georges Claude que Vichy avait nommé membre du Conseil national consultatif. Émue certes par leur généreuse proposition, marque « d'affection et de dévouement », Eugénie essaie toutefois de les en dissuader. « J'étais persuadée, explique-t-elle, qu'ils risqueraient ainsi l'emprisonnement pour eux-mêmes sans pour cela libérer mon mari »[124]. Elle intervient alors pour demander à Georges Claude de ne pas accepter ce sacrifice[125]. Le projet en question n'est cependant jamais mis en œuvre, puisque le 13 novembre, Eugénie reçoit le coup de fil d'Aimé Cotton qui lui annonce la bonne nouvelle : il avait été libéré et l'attendait à la gare Montparnasse. Il y était arrivé en métro accompagné d'un de ses codétenus, Charles Mauguin.

La description que donne Eugénie Cotton de son mari quand elle l'aperçoit pour la première fois après trente-trois jours d'incarcération est choquante : « C'est un vieillard épuisé, amaigri, que j'allais retrouver là, traînant des souliers sans lacets, n'ayant ni cravate, ni bretelles et portant sous le bras un pauvre baluchon enveloppé dans sa robe de chambre et noué avec les manches »[126].

L'épreuve de 1941 a longtemps préoccupé la pensée de l'ancienne directrice. Pourquoi quatre universitaires et académiciens renommés et d'un âge avancé avaient été arrêtés par les Allemands ? C'est pour elle une énigme qu'elle cherche à résoudre.

---

[124] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 97.

[125] Dans le manuscrit de la biographie d'Aimé, elle écrit pourtant qu'elle lui avait demandé de procéder à la démarche s'il jugeait qu'elle aurait été efficace, mais sans fournir les noms des deux jeunes savants. BMD, FEC, Carrière scientifique, Publication, Livre sur Aimé Cotton, 1 AP 153 et 1 AP 154.

[126] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 97. Et voici la description d'Émile Borel faite par sa femme : « Maigri de sept kilos, hâve, le visage mangé de barbe. Il avait souffert du froid plus que de la faim ».

Les renseignements qui lui parviennent en octobre-novembre 1941 associent d'abord l'arrestation des quatre professeurs à « l'affaire Villey ». Jean Villey, gendre du professeur de la Sorbonne et maître de conférences à Sèvres, Émile Picard, fut arrêté par la police française le 13 octobre 1941. Accusé d'avoir fait de la propagande gaulliste, il fut condamné à deux ans de prison[127]. Puis, Eugénie Cotton et Marguerite Borel apprennent que leurs maris sont inculpés pour avoir « proféré des paroles contraires à l'honneur de l'armée allemande » et qu'une fois relâchés, ils seraient placés en résidence surveillée. Mais, avec le recul, Eugénie associe l'arrestation d'octobre 1941 aux vives démonstrations étudiantes du 11 novembre 1940. Elle est convaincue que l'attitude exemplaire d'intellectuel antifasciste adoptée par Aimé Cotton, bien connue tant par Vichy que par l'Occupant, aurait dû faire du poids dans cette décision répressive : il aurait été question de neutraliser les professeurs les plus progressistes qui auraient pu entraîner les étudiant.e.s dans une nouvelle manifestation.

> *Arrêtés les 10 et 11 octobre 1941 à la date où la préparation de la manifestation auraient dû commencer, Borel, Cotton, Lapicque et Mauguin furent libérés le 13 novembre sitôt passée la date anniversaire de l'armistice*, note-t-elle[128].

Cette perception des événements de 1940-1941 révèle la perspicacité avec laquelle Eugénie Cotton interprète, explique, émet des hypothèses.

Mais l'étude des archives que laissèrent derrière eux les Allemands fuyant Paris met en évidence un second niveau d'analyse[129]. Il permet d'inscrire l'arrestation des quatre académiciens dans un projet bien plus vaste visant à l'épuration de l'espace universitaire et, en particulier, des grandes institutions scientifiques d'éléments susceptibles d'inspirer des actes de résistance et d'opposition aux Allemands et au nouveau *statu quo*. Des listes de professeurs sont alors dressées. Paul Langevin est la première victime de cette politique répressive.

---

[127] AN/AJ/16/7117, Incidents dans les établissements. Incidents survenus dans les établissements scolaires et les facultés parisiennes (déc. 1940-1944).

[128] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 97. *Cf.* BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

[129] Elles sont conservées aux Archives nationales en série AJ/40 (boîtes 558, 563, 566, 567). V. Laurent Mazliak, Glenn Shafer, « What Does the Arrest and Release of Emile Borel and His Colleagues in 1941 Tell Us about the German Occupation of France ? », *Science in context*, vol. 24, n° 4, december 2011, p. 587-623 ; *ibid.*, L. Mazliak, G. Shafer, « Emile Borel's…, *op.cit.*

Révoqué de ses fonctions au Collège de France, il est arrêté le 30 octobre 1940, incarcéré et, ensuite, « exilé » à Troyes, où il est mis en résidence surveillée. L'objectif des autorités allemandes est d'en faire un exemple susceptible d'intimider et d'empêcher toute sorte de résistance universitaire ; d'encourager en même temps la collaboration avec les occupants. Toutefois, l'arrestation de Langevin, « animateur des intellectuels en France », selon l'expression d'Eugénie Cotton, semble avoir au contraire provoqué la grande manifestation antiallemande du 11 novembre qui devait entraîner la fermeture provisoire de la Sorbonne[130].

Les Allemands continuent à travailler sur les noms des professeurs à inclure dans la liste qu'ils préparent[131]. Au cours du printemps 1941, l'intérêt allemand est étendu à des institutions scientifiques, telle l'Académie des Sciences. Un mémoire des SS du 15 avril 1941 fait état d'une accusation qui peut être considérée comme étant à l'origine de l'arrestation d'Aimé Cotton : l'académicien ainsi que son confrère Charles Mauguin auraient été impliqués dans une affaire de diffusion et de distribution de l'*Université libre*, journal clandestin dont les premiers numéros sortirent en novembre 1940. Le gendre de Langevin, le physicien Jacques Solomon, fut un des principaux rédacteurs de ce journal destiné aux universitaires[132].

En essayant de donner une réponse à la question « pourquoi les Allemands ont-ils arrêté les quatre académiciens les 10 et 11 octobre 1941 », les chercheurs Laurent Mazliak et Glenn Shafer émettent certaines hypothèses. Ils considèrent qu'au moment de leur arrestation, les Allemands ne possédaient pas des preuves suffisantes attestant leur engagement résistant. L'échec des interrogatoires conduits à Fresnes en témoigne. Selon eux, des questions d'un autre ordre (à savoir la déstabilisation du gouvernement français, les rivalités entre Allemands) avaient précipité les arrestations[133]. Par conséquent, ils n'associent pas les événements d'octobre-novembre 1941 à la manifestation étudiante de 1940.

Libéré, Aimé met longtemps à se remettre de son séjour en prison. Mais, d'après le témoignage de sa femme et de ses collaborateurs, cette

[130] L. Mazliak, G. Shafer, « What Does the Arrest…, *op. cit.*, p. 11 et s.
[131] Rita Thalmann, *La Mise au pas. Idéologie et stratégie sécuritaire dans la France occupée*, Paris, Fayard, 1991, p. 354-361.
[132] V. L. Mazliak, G. Shafer, « What Does the Arrest…, p. 15.
[133] *Ibid.*, « Emile Borel's…, *op. cit.*, p. 25.

épreuve ne l'a pas intimidé. Il ne songe pas un instant à se cacher. Avec un de ses confrères, Charles Fabry, il va même visiter à Troyes, dans sa résidence forcée Paul Langevin. Il revient enfin travailler à Bellevue avec Eugénie.

Or, l'arrestation d'Aimé Cotton devait changer les plans de son fils Eugène qui, évaluant le danger de la situation telle qu'elle se présentait après novembre 1941, renonce à quitter Lyon et la faculté des sciences pour venir travailler au laboratoire de Frédéric Joliot-Curie. Très « avancé politiquement » dès le temps de ses études à l'ÉNS, il était devenu à Lyon, après sa démobilisation en 1940, très actif dans la Résistance. Avec des camarades de l'École normale, il avait essayé de rassembler le matériel nécessaire pour monter un poste d'émetteur. Parallèlement, il était entré en contact avec « Libération » et les Aubrac (Lucie et Raymond). Puis, en 1941, au sein du front patriotique des étudiants, il avait travaillé, d'après les informations livrées par Eugénie, à la diffusion de tracts clandestins et à l'organisation de manifestations en liaison avec des groupes résistants gaullistes. Ayant ensuite adhéré aux Francs-Tireurs et Partisans, le bras armé du Front national, il devait devenir, en 1943, adjoint responsable et entrer en liaison avec tous les maquis de la zone Sud ; en juillet 1944, il allait passer à l'État-major des Francs-Tireurs de la zone Sud[134]. Sachant qu'il était exposé à des dangers quotidiens et qu'il menait une vie sans cesse menacée, sa mère s'inquiétait. Mais il réussit à échapper à la mort et à l'arrestation du moins à Lyon. Car, venu à Paris à Pâques 1942, il est arrêté avec son père dans la maison de famille des Cotton.

En effet, en avril 1942, Eugène Cotton fait usage des possibilités données aux étudiants pour aller voir leurs familles habitant l'autre zone et arrive à Sèvres avec sa fille aînée Françoise, âgée alors de cinq ans. Les retrouvailles avec ses parents sont chaleureuses. Aimé peut enfin raconter à son fils de vive voix son aventure éprouvante d'octobre 1941. Eugène lui rend compte de l'émotion considérable qu'elle avait causée dans son pays natal.

Mais, au matin du vendredi saint, des soldats allemands qui viennent chercher Aimé Cotton emmènent finalement à Fresnes, avec le père, le fils également. Ils devaient être vite relâchés. Mais pendant ces quelques jours de leur incarcération, Eugénie revit les mêmes angoisses,

[134] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité ; *ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1961.

démultipliées, parce que, cette fois-ci, c'est aussi son fils qui est en danger. Les questions qui lui traversent l'esprit révèlent ses craintes : « Qu'avait-on relevé de nouveau contre Aimé Cotton ? Que savait-on sur l'activité d'Eugène Cotton dans la Résistance à Lyon ? ». Grand est donc son soulagement, quand elle les voit rentrer à la maison le matin de Pâques. Elle conclut avec le recul que l'arrestation de son fils ne fut que l'effet d'un hasard malencontreux. Les Allemands ne découvrirent jamais les activités de Gérard engagé dans la Résistance en zone sud[135].

Ce qu'Eugénie Cotton ne sait pas ou ne dit pas, c'est qu'en cet avril 1942, plusieurs arrestations d'universitaires eurent lieu. Parmi eux, se trouvaient deux membres de l'Académie des Sciences : Aimé Cotton, bien sûr, et le biologiste Maurice Caullery. L'accusation est la même pour tous les deux : ils recevaient le journal clandestin *La France Continue*, organe du mouvement homonyme constitué par Henri de Monfort, directeur des services de l'Institut de France. Une partie des membres du réseau est arrêtée en février 1942. D'où sans doute la découverte d'une liste de diffusion où figuraient les noms des savants arrêtés. Selon Maurice Caullery, ce document était la seule preuve – insuffisante d'ailleurs une fois de plus –, dont les Allemands disposaient contre eux[136]. En constatant que parmi les détenus se trouvaient quelques-uns de ses propres confrères à l'Académie des Sciences morales, le Maréchal intervint et tout le monde fut libéré. Dans ses mémoires cependant Jérôme Carporino soutient que le vrai but de ses arrestations ne fut pas la répression du mouvement résistant. Les Allemands visaient à contraindre Pétain à un renouvellement de son gouvernement et réussirent à imposer le rappel de Laval (18 avril) et l'éloignement de Carporino et de Pierre Caziot, ministre de l'Agriculture[137].

Aimé et Eugène Cotton sont donc relâchés le 4 avril 1942. Eugène, rentré avec sa fille dans sa famille, allait être chargé en juillet d'un

---

[135] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 99 ; BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité ; *ibid.*, Hommages posthumes, Baptêmes, 1 AP 311, Correspondance diverse autour de groupes scolaires portant le nom d'Eugénie Cotton : lettre d'Eugène Cotton, 24 septembre 1996.

[136] Maurice Caullery, *Maurice Caullery, 1868-1958, un biologiste au quotidien,* texte tiré des « Souvenirs d'un biologiste » et présenté par Éva Telkes, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2001, p. 239-243.

[137] Jérôme Carcopino, *Souvenirs de sept ans, 1937-1944*, Paris, Flammarion, 1953, p. 560-565. V. aussi L. Mazliak, G. Shafer, « Emile Borel's…, *op. cit.*, p. 25-26.

travail d'ingénieur « à l'usine de Delle », assez loin de Lyon[138]. Peu après, le 17 avril, Jean Perrin s'éteint aux États-Unis[139]. Quand la nouvelle de la mort en exil de cet ami de toujours les atteint-elle ? Jeanne Streicher leur écrit dès qu'elle l'apprend : « pour la France, c'est encore une fierté qui disparaît »[140].

Aimé et Eugénie « reprennent ensemble le chemin du laboratoire de Bellevue ». Situé dans le voisinage des usines Renault, il devait être constamment menacé par les bombardements alliés qui s'intensifient fin 1942-début 1943. Le danger encouru est grand. Heureusement, tant les installations que le personnel sont épargnés (les dégâts se limitent à quelques vitres cassées).

Le travail se poursuit donc et apporte des fruits, malgré les problèmes et les « difficultés de l'heure », comme elle note dans la biographie de son mari. Au cours de cette période, les recherches d'Aimé Cotton portent en premier lieu sur l'optique et la magnéto-optique. Il les mène seul ou avec la collaboration de certains de ses élèves. Assisté de son gendre, qui vient travailler à Bellevue après la naissance de son fils en 1941[141], il s'attache aussi à perfectionner « les appareils pour l'observation en lumière polarisée à la loupe ou au microscope » et continue à déposer jusqu'en 1946 au CNRS nombre de brevets.

Quant à Eugénie, elle se consacre entre 1941 et 1944 à l'étude des propriétés magnétiques des fibres de caoutchouc et parvient à signaler en 1942 l'existence d'une propriété nouvelle : l'anisotropie magnétique. Ses découvertes ont mené à de nombreuses publications. Du fait de la nature de ses travaux, elle entre aussi en relation avec l'Institut français du caoutchouc, dont la création, en 1934, était directement liée aux besoins des planteurs en Indochine[142]. L'étude du phénomène

[138] Jusque-là, il dispensait des cours à Saint-Cyr, « faisait » des colles et corrigeait des problèmes. Sa femme avait trouvé un travail de bibliothécaire.

[139] Perrin s'était réfugié avec les ministres et les députés à Casablanca. De là, il est emmené à New York. Il y débarque le 23 décembre 1941.

[140] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 29 avril 1942.

[141] Il allait y rester jusqu'en 1945. Il est ensuite nommé chef d'un service à l'Institut Pasteur.

[142] E. Cotton-Feytis & Emanuel Fauré-Frémiet, « Anisotropie magnétique de quelques substances organiques à structure fibreuse », note présentée par Aimé Cotton, séance du 2 mars, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. 214, janvier-juin 1942, p. 996-998 ; *Ibid.*, « Sur l'anisotropie magnétique », note présentée par Aimé Cotton, séance du 2 mars, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. 214, janvier-juin 1942, p. 485-488 ; *Ibid.*, « Variation de l'anisotropie magnétique du caoutchouc étiré en fonction de la tension à laquelle il est

devait être poursuivie après 1944 aux États-Unis. En 1943, elle est inscrite sur la liste des chercheurs du CNRS avec le titre honorifique de « chargée de recherches » sans allocation.

Eugénie a enfin auprès d'elle Jeannette. Quelles sont ses relations avec sa fille ? Ses notes autobiographiques ne livrent aucune information. Juste une description de la personnalité de Jeannette Manigault, qui ne peut que surprendre : « ce fut toujours une très belle plante ayant hérité de l'altruisme de ma mère et de la délicatesse de sentiments de mon mari ». Eugénie insinue-t-elle un certain manque d'autonomie de la part de sa fille ? « Très modeste, continue-t-elle, elle a fait d'excellentes études et est devenue un très bon professeur, passionnée pour son enseignement ». Elle n'est pas passée par Sèvres toutefois. Le modèle féminin offert par sa mère, femme de sciences et de tête issue de surcroît d'une famille modeste, ne semble pas avoir inspiré Jeannette qui, devenue mère de famille à l'âge de 22 ans, limite ses ambitions professionnelles à l'exercice du métier de professeure au lycée de Sèvres.

En juillet 1943, Eugénie est félicitée pour le succès de sa fille. Jeannette « est reçue » écrit sa correspondante. À l'agrégation ? Aucune indication, si ce n'est ce commentaire qui brouille les pistes : « sa vaillance méritait bien d'être récompensée ». Il acquiert du sens, ou du moins il devient plus clair, quand on l'associe à la phrase qui suit : « Nous espérons que sa fatigue se dissipe et qu'elle va se trouver en bonne forme pour l'événement plus proche que nous le pensons »[143]. Est-elle donc encore enceinte ? Elle devait en effet dans quelques jours, le 17 juillet, accoucher de son second fils.

Toutes ses jeunes femmes qui, comme Jeannette ou Malou, ont donné naissance à leurs bébés sous l'Occupation allemande, période où, en matière de natalité, débute ce qui allait s'appeler par la suite *baby-boom*, ont dû souffrir des carences alimentaires que cause la guerre. Dès l'hiver de 1941, les problèmes de ravitaillement ont touché les magasins : peu de beurre, pas d'huile, pas de savon, le café se fait désirer… De jour en jour, les restrictions se multiplient, deviennent

soumis », note présentée par Aimé Cotton, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. 215, juillet-décembre 1942, p. 299-301 ; *Ibid.*, « Le phénomène de l'anisotropie magnétique », *Revue Générale du Caoutchouc*, n° 21, 1944, p. 26-30.

[143] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : lettre du 20 juillet 1943 signée Marie-Louise (Malou Cotton probablement).

plus sévères, les marchés squelettiques, les produits introuvables. Pour gérer la pénurie, il faut rationner. Les files d'attente s'allongent devant les boutiques qui doivent parfois fermer sur ordre administratif quelques jours par semaine.

En vue d'améliorer l'approvisionnement des grandes villes et de satisfaire une « opinion publique facilement frondeuse », lorsqu'il est question du petit ravitaillement familial, Vichy adopte un certain nombre de mesures. Le colis familial en est une : « chaque producteur pouvait expédier à des membres de sa famille un colis comprenant des denrées, à condition qu'il ne dépasse pas cinquante kilogrammes et respecte certaines conditions quant à sa composition »[144]. Les Cotton profitent de cette mesure et s'arrangent avec le cousin Louis qui leur envoie toutes les semaines des colis pleins de victuailles (du beurre, du jambon, des œufs, de la viande, des légumes), collectés au cours d'expéditions « vers d'heureuses campagnes encore préservées de la famine ». En échange, les Cotton lui envoient leurs tickets de rationnement. Et puis, dès avril 1941, quand la viande devient introuvable, que les pommes de terre tirent à leur fin et que les œufs se font rares, les colis deviennent, à leur tour, maigres. Louis court la campagne dans tous les sens pour arriver à découvrir un petit supplément d'approvisionnement sans y réussir toujours. Il n'est donc point surprenant de constater que, dans la correspondance échangée au cours de ces années sombres avec Louis Feytis ou Émile Cotton, les questions touchant à la vie matérielle – lutter contre les privations, trouver de quoi se faire un repas correct ou se chauffer – occupent une place privilégiée ; et cela n'étonne pas non plus de voir Eugénie couvrir ses agendas de listes d'achats effectués, de recettes pour le savon, de sommes d'argent dues ou à récupérer. Elle arrive tout de même à bien nourrir Jeannette qui peut ainsi donner à son bébé « tout le lait nécessaire ». Les mois d'août sont toujours passés à Dhuys, où le ravitaillement est plus facile.

Au moment de la débâcle allemande, la violence se radicalise. Un palier en est franchi avec le débarquement en Normandie. Au cours de l'été 1944, Allemands et Miliciens se livrent à des atrocités « inimaginables » contre les civils. Les Cotton, craignant de possibles représailles, couchent très souvent à Paris. Mais rien de « sensationnel » ne leur étant arrivé, ils continuent à travailler à Bellevue. Leurs amis

[144] Fabrice Grenard, « Les implications politiques du ravitaillement en France sous l'Occupation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 94, 2007/2, p. 209.

s'inquiètent pourtant de leur sort. Leur correspondance en témoigne. C'est que la succession des événements est « vertigineuse ». La Libération de Paris commence le 19 août 1944. Des grèves agitent la capitale qui, sous l'impulsion des mouvements de résistance, s'insurge. De nombreuses barricades s'élèvent dans les rues et les combats s'intensifient. Les Américains, qui avancent en grande vitesse, entrent dans la ville. Le 25 août la reddition de la capitale est signée. Elle symbolise la défaite allemande en France. En marge de ces évènements, des accrochages et des embuscades sont organisés en banlieue parisienne par des partisans et des résistants : « d'ultimes combats eurent encore lieu à Sèvres, raconte Eugénie, avec les troupes de la division Leclerc »[145].

La libération du territoire progresse : c'est une véritable vague qui déferle sur la zone sud. Mais il demeure des îlots de résistance, réduits il est vrai, à l'Ouest, où les combats s'étendent même au-delà de novembre 1944. Des lettres renseignent les Cotton sur les dangers que durent affronter leurs proches en province à cause des raids aériens des alliés qui s'intensifient. Le nombre des victimes civiles de bombardements s'alourdit. Les cibles sont parfois des villes ou des agglomérations entières. « Tous les ponts ont été coupés. Il n'y a que Tonnay-Charente qui n'a pas été détruit, parce que les FFI se sont interposées, mais il y a eu des victimes », écrit Louis Feytis, le 22 décembre 1944. Il ajoute pourtant : « On attend toujours que La Rochelle, Royan et le Verdon soient délivrés et débarrassés de cette sale engeance, qui continue à faire du mal »[146]. Ces villes allaient rester sous contrôle allemand jusqu'au 15 février 1945. Le bilan de la guerre est lourd. La perte d'êtres chers, les deuils sont nombreux : Eugénie déplore surtout celle de l'ami de son fils, Louis Cartan, mort en déportation.

Dès les premiers jours de la Libération, dans un contexte d'épuration de la fonction publique, René Maheu, haut fonctionnaire et ancien normalien, ami de Jean-Paul Sartre, propose à Eugénie Cotton de reprendre la direction de l'École de Sèvres. Un arrêt de nomination est même publié la veille de la libération de Paris (le 24 août 1944). Il suit de quatre jours celui qui suspendait de ses fonctions Edmée Hatinguais, nommée à la tête de cet établissement par le gouvernement de Vichy. Or Cotton n'accepte pas sa réintégration dans les cadres de l'enseignement secondaire. Dans sa lettre au ministre, elle explique les raisons

[145] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 99.

[146] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis.

de son refus : ayant repris les recherches de physique, abandonnées depuis fort longtemps, un tel poste ne l'intéresse plus ; ce qu'elle souhaite désormais c'est de « travailler constamment auprès de [son] mari ». Qui plus est, elle considère que la direction de l'École devrait être confiée à une personne « dans la force de l'âge »[147].

De son côté, Edmée Hatinguais réagit contre la décision de sa révocation. Son cas est alors examiné par le Conseil supérieur d'Enquête qui l'entend. Elle est d'ailleurs soutenue par des pétitions de professeures, d'agentes et d'élèves et René Capitant, ministre de l'Éducation nationale du gouvernement provisoire, finit par prendre la décision de la rétablir dans ses fonctions par l'arrêté du 24 janvier. Non installée à ce poste toutefois, elle devait être chargée en 1945, grâce à l'appui de l'ancien résistant et directeur de l'Enseignement secondaire, Gustave Monod, de l'organisation du Centre international des Études pédagogiques[148].

La direction de l'École normale supérieure de jeunes filles allait être confiée à Lucy Prenant, philosophe, professeure à Fénelon[149] et épouse du professeur de la Sorbonne Marcel Prenant, communiste et résistant. Toutes proportions gardées, le couple de Lucy et Marcel Prenant semble s'inscrire dans la continuité de celui d'Eugénie et d'Aimé Cotton. D'ailleurs, les agendas d'Eugénie révèlent qu'ancienne et nouvelle directrice entretiennent des relations assez proches et se retrouvent souvent pour discuter. Ainsi, dans une certaine mesure, Eugénie tient la promesse donnée au ministre dans sa lettre de juillet 1944, à savoir de faire profiter l'élue de l'administration de son expérience, acquise « au cours d'une carrière consacrée presqu'entièrement à l'École de Sèvres ».

Le refus de Cotton de reprendre la direction de Sèvres doit être associé également à son implication dans les comités féminins zone nord qu'animent et dirigent surtout des militantes et résistantes communistes ou proches du Parti communiste (PCF). Ces comités, qui rassemblent des femmes d'origine et d'horizons différents, sont réunis au sein de l'Union des femmes françaises (UFF) dirigée par Maria

[147] *Ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Direction, 1 AP 63 : lettre de réponse adressée au ministre, 27 août 1944.
[148] Antoine Savoye, « L'Éducation nouvelle en France. De son irrésistible ascension à son impossible pérennisation (1944-1970) », *in* Annick Ohayon, Antoine Savoye & Dominique Ottavi, *L'Éducation nouvelle. Histoire, présence et devenir*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 257-258.
[149] AN/F/17/26592, dossier de carrière de Lucy Prenant.

Rabaté et Claudine Chomat. En zone sud, ils sont encadrés par les Comités des Femmes de France.

Dans un effort d'élargir la direction nationale, l'UFF avait depuis le printemps 1944 engager « avec prudence » un « travail d'approche » de diverses personnalités. Cette stratégie ne peut sans doute être considérée indépendamment de la signature par le chef du gouvernement provisoire de l'ordonnance du 21 avril faisant des femmes des citoyennes à part entière. La réunion du 11 juin, présentée par les militantes de la première heure comme l'affirmation officielle de l'organisation, avait rassemblé au collège de jeunes filles de Sainte-Marie de Passy les dirigeantes de la zone nord[150]. Un appel largement diffusé par la suite y avait été préparé et adopté le lendemain. Eugénie Cotton n'y avait pas assisté. Ni son amie Pauline Ramart, professeure à la Sorbonne, révoquée par Vichy également en 1941. Le récit associatif signale leur seul support moral à la cause[151]. Ce commentaire implique-t-il que Cotton avait déjà adhéré à l'UFF ? Et si oui, à quel moment ?

Dans son récit mémoriel, Eugénie se limite simplement à revenir à maintes reprises à l'anecdote de la simultanéité de son engagement à l'organisation avec celui d'Irène Joliot-Curie et de Pauline Ramart, sans aucune autre précision chronologique toutefois. J'ai essayé de trouver une réponse dans sa propre aventure avec les autorités allemandes relatée dans ses brouillons autobiographiques : après Aimé, ce fut son tour à être recherchée à Sèvres. Même flou temporel pourtant. « Un jour », note-t-elle, où elle venait de partir pour Lyon ; au moment du concours d'entrée à Sèvres, précise-t-elle ailleurs ; dans tous les cas, après la seconde arrestation de son mari. Il a fallu recourir à son dossier de police pour découvrir que cette péripétie eut lieu en juillet 1942[152]. Le dossier reste pourtant silencieux sur les raisons de la mobilisation allemande à son encontre. Eugénie Cotton également. Aussi, en suis-je réduite à des conjectures. Lyon, où se trouve le domicile de son fils et de son amie Marthe Weiss-Klein, est aussi le

[150] Une pareille réunion fut tenue en zone sud, le 6 mai 1944.

[151] « Pauline Ramart et Eugénie Cotton sont "moralement" avec nous, qui n'avons pu trouver le moyen pratique de les joindre ». ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : *Huit mois de travail de l'Union des Femmes Françaises*, juin 1945, p. 7. Selon Gisèle Sapiro cependant, Irène Joliot-Curie et Eugénie Cotton y étaient présentes. Gisèle Sapiro, « Union des Femmes Françaises », *in La Résistance locale en Île-de-France*, DVD-ROM, AERI, coll. « Histoire et mémoire » 2004.

[152] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : Biographie de Madame Eugénie Cotton-Feytis, présidente de la Fédération démocratique des femmes, 11 décembre 1945.

siège de la direction des Comités des Femmes françaises, la branche de la zone sud du mouvement. A-t-elle déjà développé des contacts avec elles ? Selon divers témoignages c'est fort peu probable. À son retour à Paris, Eugénie, instruite par la mésaventure de son mari, se cache pendant quelques semaines à Paris, « dans un immeuble à double issue ». Mais on cesse de la surveiller et elle rentre à Sèvres. Dès lors elle se borne, comme elle le note, à « aider les jeunes ». Si elle choisit ce champ d'action quelque peu vague et imprécis, c'est qu'elle ne veut pas « risquer de compromettre son mari âgé et mal portant ». « Je ne suis, avoue-t-elle ailleurs, ni une Zoïa ni une Danielle Casanova : je n'ai rien fait d'héroïque personnellement. J'ai aidé qui je pouvais en vue de la libération de la France »[153].

En juillet ou en août 1944, une affiche non datée mais signée par « l'Union des Femmes Françaises pour la défense de la Famille et pour la libération de la France » appelle les femmes à participer à la seconde réunion des dirigeantes de la zone nord. Celle-ci a des objectifs précis : d'une part, préparer la Libération qui doit prendre la forme d'une « insurrection » au caractère résolument révolutionnaire et, d'autre part, mieux structurer l'organisation, dont l'action dans le combat contre l'occupant est de plus en plus reconnue. D'ailleurs, ses représentantes font partie des Comités départementaux de Libération dans les zones libérées. L'ambition des dirigeantes est d'imposer l'UFF comme « une organisation féminine de la Résistance susceptible de représenter l'ensemble des femmes » et de créer un large rassemblement autour de thèmes fédérateurs[154].

Toutefois, la requête d'affiliation de l'UFF au Conseil National de la Résistance (CNR) est rejetée. L'organisation décide alors d'envoyer deux déléguées à l'Assemblée consultative provisoire de Paris qui se réunit le 7 novembre 1944. C'est pour participer à la procédure de cette élection, s'en souvient Eugénie Cotton dans une interview donnée en

[153] Zoïa Anatolievna Kosmodemianskaïa est une résistante soviétique décédée en 1941. BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité ; *ibid*, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité. Le témoignage suivant peut dans une certaine mesure être éclairant : « Quand j'ai été arrêté [pendant la guerre], raconte un ancien camarade d'École d'Eugène Cotton, elle a demandé de me rencontrer, ce qui était fort dangereux ; elle m'a réconforté et avait eu la délicatesse de penser que je pouvais manquer d'argent et de m'apporter de quoi voir venir un peu. Je ne l'ai jamais oublié » *Ibid.*, Sources biographiques, 301, lettres de condoléances : lettre de Léopold Vigneron, 1er juillet 1967.

[154] S. Fayolle, *op. cit.*, p. 54.

1965, que les militantes de l'UFF la contactent : « Maria Rabaté était venue me chercher au laboratoire de Bellevue, où je travaillais, pour me demander de présider une réunion de l'UFF. Il fallait élire parmi nous, deux membres de l'assemblée consultative ; il fallait présenter nos candidates : Pauline Ramart et Mathilde Gabriel-Péri [future députée constituante de Seine-et-Oise]. Dans la salle se trouvait un très grand nombre de personnalités politiques. Je n'avais aucune habitude des réunions publiques et j'étais particulièrement impressionnée… »[155].

La question du fusionnement des deux branches du mouvement avait émergé dès octobre 1944. Plusieurs réunions préparent celle du 18 novembre. Lors de la « journée d'études » de l'Union des femmes françaises, les comités directeurs des deux organisations se réunissent dans une salle de la mairie de Clichy pour discuter les principaux objectifs de l'action à entreprendre. Là, Eugénie Cotton a l'idée d'une Union internationale des femmes pour « détruire le fascisme dans le monde, instaurer la Démocratie et la Paix, donner aux femmes des droits égaux à ceux des hommes et travailler à améliorer le développement physique, intellectuel et moral des enfants »[156].

Le 27 novembre, Maurice Thorez, qui avait trouvé refuge en URSS durant la période où le PCF était interdit, rentre avec sa famille à Paris et, à peine trois jours plus tard, il expose dans un discours au Vel d'Hiv la nouvelle plateforme politique du Parti communiste[157].

Électrices depuis peu, les Françaises sont déjà devenues un enjeu politique de taille et le secrétaire général du PCF, parti électoraliste par excellence, s'intéresse tout particulièrement à leur bulletin de vote. Les statuts de « l'Union des Femmes Françaises pour la défense de la famille, pour la Libération et la reconstruction de la France » ne tardent pas dès lors à être déposés à la préfecture (15 avril 1945)[158]. Dans le

---

[155] « Un vaste courant d'amitié entre toutes les femmes du monde. 20 ans de la FDIF », *Heures claires,* n° 21, novembre 1965, p. 13. *Cf.* AN, Annexe du répertoire : Assemblée consultative provisoire (Paris), 1944-1945, (C//15247 à C//15281), p. 13 ; ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : *Huit mois de travail de l'Union des Femmes Françaises,* doc.cité, p. 19-20.

[156] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : Biographie de Madame Eugénie Cotton-Feytis…, doc. cité.

[157] V. Annette Wieviorka, *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez,* Paris, Perrin, 2016, p. 406-412.

[158] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : *Huit mois de travail de l'Union des Femmes Françaises*, doc. cité, p. 30. On y trouve un premier organigramme qui doit assurer le fonctionnement de l'UFF jusqu'à la tenue du premier congrès national. Eugénie Cotton y figure comme présidente de l'organisation.

même temps, est annoncée l'organisation du premier congrès de l'UFF. Il allait s'ouvrir le 17 juin 1945, à la salle de la Mutualité à Paris, quelques semaines seulement après la capitulation allemande du 8 mai. À l'issue du congrès constitutif, Eugénie Cotton, non communiste mais sympathisante, devait être élue présidente d'une importante organisation de masse, à vocation certes œcuménique, mais attachée idéologiquement au PCF.

Ce récit, encore obscur par endroits, n'éclaire pas non plus les raisons qui ont poussé la nouvelle présidente à changer de cap dans sa vie. Quel est le moment de rupture ? l'étincelle qui déclenche le basculement, à savoir le passage d'une carrière scientifique respectueuse des règles et des conventions universitaires au militantisme social et politique, la transition d'un positionnement politique progressiste, nourri de sentiments militants de gauche à l'adhésion active à de nombreuses causes de l'UFF et du Parti communiste, même si Cotton n'en devient jamais membre ? Est-ce Munich, sa mise à la retraite par le régime vichyssois, la double arrestation d'Aimé par les Allemands ou l'invitation des résistantes de l'UFF ?

C'est son mari qui, lors de la célébration de son jubilé en 1948, propose une réponse à la question de la genèse de l'engagement. L'entrée dans l'action militante directe est présentée comme un prolongement de l'expérience douloureuse de 1941-1942 :

> *Nous avons été arrêtés ensemble, mon cher Borel pour la seule raison que nous voulions demeurer des consciences libres, et c'est le crime de lèse-dignité humaine que les Allemands ont commis à notre égard qui a su fortement révolter nos femmes. C'est pour éviter le retour d'une tyrannie aussi odieuse qu'Eugénie Cotton qui poursuivait à Bellevue des recherches intéressantes a momentanément quitté son travail pour se joindre à des millions de femmes du monde entier [...] avec la volonté de constituer une grande force neuve en faveur de la Paix »*[159].

Quelques années plus tard, dans sa lettre au président de l'Assemblée générale Édouard Herriot, l'ancienne directrice de Sèvres reprend à son compte cette interprétation du choix de s'engager dans l'action militante tout en approfondissant son analyse : la voie de l'engagement passe par un processus de prise de conscience dont les modalités sont liées aux modèles familiaux masculins.

[159] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Aimé Cotton : « Réponse d'Aimé Cotton », *op. cit.*, p. 57.

> *L'indignation et la douleur que j'ai éprouvées m'ont déterminée à travailler de mon mieux sur le plan national et sur le plan international avec ceux qui veulent empêcher le retour des guerres, sources de tant de douleurs et de tant d'injustices. [...] La ferme attitude de mon mari, la courageuse conduite de mon fils pendant la Résistance, à Lyon, me convainquirent de la nécessité pour tout homme et pour toute femme résolus de s'unir et d'agir, d'abord pour vaincre l'hitlérisme et ensuite pour éviter le retour de régimes aussi dégradants pour l'humanité. Et c'est ainsi que je suis entrée à l'Union des Femmes Françaises*[160].

En raison même de ces variations – que j'essaierai d'examiner dans un autre chapitre –, les débuts de son engagement politique et militant restent enveloppés d'un certain flou délibéré, dissimulant les étapes de ce cheminement.

Or, il semble que le virage de 1944 ait vite fait oublier sa vie d'avant la guerre axée sur la recherche, l'enseignement et le combat pour l'assimilation des études des Normaliens et Normaliennes. Une de ses plus proches collaboratrices des années 1939-1941, Jacqueline Ferrand, soutient que la célébrité qu'Eugénie Cotton acquit par son engagement passionné dans de nombreuses « activités associatives » finit par occulter l'œuvre essentielle qu'elle avait accomplie à Sèvres[161]. Dans une certaine mesure, elle n'a pas tort. Eugénie Cotton devait en prendre elle-même conscience, quand elle se voit obligée d'intervenir personnellement dans un projet biographique la concernant, entrepris dans les années 1960. Elle est alors fortement sensibilisée à des questions de sauvegarde de la mémoire scientifique et universitaire.

Mais, en 1945, attirée par d'autres causes, elle tourne résolument le dos – ou, du moins, elle en donne l'impression – à une « première vie bien remplie »[162] – paradoxalement, c'était justement sa réputation

---

[160] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Manifestations publiques et relations publiques, 1 AP 172 : lettre du 26 mars 1952.

[161] J. Ferrand, « Souvenirs de Madame Cotton », *op. cit.*, p. 19 et « Hommage à Eugénie Cotton… », *op. cit.*, p. 14. Eugénie Cotton ne tente même pas de la rappeler dans le discours qu'elle prononce lors du 75e anniversaire de l'École, célébré le 19 et 20 mai 1956 à Sèvres même. BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Discours aux élèves, 1 AP 75 : 75e anniversaire de l'École de Sèvres, tapuscrit.

[162] BMD, FEC, Sources biographiques, Hommages posthumes, Plaque à Soubise, 1 AP 308, discours, 1976 : « Eugénie Cotton : une femme de notre temps », discours de Marie-Claude Vaillant-Couturier, son amie et proche collaboratrice au sein de la Fédération démocratique internationale des femmes, prononcé le 10 octobre 1976 à l'occasion de la cérémonie d'inauguration de la plaque commémorative sur l'ancienne maison des Feytis à Soubise.

universitaire et scientifique qui lui avait valu initialement l'invitation à adhérer à l'UFF –, pour se lancer vers un avenir non défini et non planifié cette fois-ci depuis son plus jeune âge par sa famille. Cet avenir est à inventer. Elle en sera l'actrice principale.

TROISIÈME PARTIE

« Ma seconde vie »[1] *: militer pendant la guerre froide (1945-1967)*

Vous m'avez enlevé ce poids paralysant de la retraite et vous m'avez jetée dans une action qui justement donne quelque chose d'inexprimable aux années qui peuvent rester devant moi.

« L'anniversaire de Mme Cotton », *Femmes françaises*, n° 568, 22 octobre 1955.

Je sais par expérience ce qu'il en coûte à quelqu'un qui est resté longtemps uniquement occupé de recherche et d'enseignement de sortir du monde de la spéculation pour entrer dans l'action.

BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels, 1 AP 31 : Discours de Mme Cotton sur la paix du Mouvement des Intellectuels français du 16e arrondissement chez Mme Duchêne, octobre 1950.

La page fut tournée. Dans l'euphorie de la Libération, Eugénie Cotton entra avec fougue dans sa nouvelle vie. Les premières réunions, les journées d'études, la préparation des statuts de l'UFF tinrent lieu d'initiation, de rite de passage en quelque sorte, au militantisme actif. Certes, elle possédait déjà une expérience associative, puisqu'elle avait été avant la guerre membre d'associations professionnelles et intellectuelles féminines importantes : la Société des agrégées, l'Association des élèves et anciennes élèves de l'École normale supérieure de jeunes filles (AÉAÉÉNSJF) où elle avait exercé même pendant quelque temps les fonctions de présidente, l'As-

[1] *Ibid.*

sociation française des femmes diplômées des Universités (AFDU), la Ligue française de l'Enseignement, la Confédération générale des Œuvres laïques. Mais, l'action militante politique et féministe à un niveau national et international – qu'elle ne dissocie d'ailleurs jamais – constituait pour elle un champ à découvrir et à conquérir dans une France et une Europe désorganisées, appauvries et couvertes de ruines.

Les enjeux politiques et sociaux s'en trouvaient forcément modifiés en profondeur. Épuisées par les tourments de cinq années de guerre attribués à la propagande belliciste et à une diplomatie désastreuse – toutes deux masculines –, hantées par la faim et le froid – les pénuries perdurant bien après la Libération –, les Françaises étaient fortement sensibles aux campagnes construites autour de mots d'ordre tels que « du pain » et « la paix ». Devant les problèmes graves de survie quotidienne, les droits féminins étaient passés au second plan.

D'ailleurs, la revendication centrale du féminisme réformiste de l'entre-deux-guerres avait été satisfaite : elles étaient devenues dès avril 1944 électrices et éligibles grâce surtout à l'appui des résistants communistes, membres de l'assemblée consultative réunie à Alger avant même le Jour-J. Les autres délégués, devant le danger de voir les communistes se rallier les femmes à leur programme de reconstruction du pays, durent reculer et donner leur consentement à un amendement qui pourtant leur répugnait : alors que, argumentaient-ils, le résultat de toute élection devait toujours miroiter « l'image vraie du pays », le déséquilibre consécutif à la supériorité numérique des femmes (62 % du corps électoral) menaçait sérieusement de la falsifier[2].

Sur le plan européen, le manque de motivation pour les beaux droits de liberté, d'égalité et de justice poussa les organisations féministes internationales fondées à la fin du XIXe et au début du XXe siècle – à savoir, le Conseil international des femmes (CIF, 1888) et l'Alliance internationale pour le suffrage des Femmes (AIF, 1904) – à la recherche de membres et de nouveaux thèmes fédérateurs[3].

[2] Pour les débats du 24 mars 1944, v. William Guéraiche, « Le débat du 24 mars 1944 à l'Assemblée consultative d'Alger : "Les femmes seront électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes" », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 1, *Résistances et Libérations. France 1940-1945*, p. 263-271. Sur l'histoire de l'amendement du 17 avril 1944, v. *Ibid.*, *Les Femmes et la République : comportement politique et condition sociale*, Paris, Éditions ouvrières, 1999 ; *Cf.* Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000.

[3] Karen Offen, *Les Féminismes en Europe, 1700-1950*, Rennes, PUR, 2012, p. 484-485.

C'est dans un tel contexte que la proposition féminine/féministe des mouvements progressistes de la gauche communiste prit très vite forme. Or, soutenus activement par le parti communiste renaissant dans toute l'Europe, ils inquiétaient l'Occident. En France, l'UFF, qui, en 1945, incarnait encore la Résistance féminine et, en 1946, faisait pression pour que des réformes fussent entreprises dans le domaine du travail en faveur d'une plus grande égalité entre les sexes, ébaucha progressivement un programme d'action. Visant à mobiliser la grande masse des ménagères, il fut centré dès le départ sur le triptyque mères-travailleuses-citoyennes[4]. Parallèlement, l'association féminine française lança au niveau international la Fédération démocratique internationale des femmes (FDIF). Cette organisation, dont la création (1945) fut tout de suite explicitement revendiquée par Eugénie Cotton, devait devenir une rivale de taille pour les militantes du CIF et de l'AIF. Selon la présidente de cette dernière association, Margery Corbett Ashby, le programme présenté au congrès fondateur de la FDIF « était aussi avancé, en ce qui concerne l'égalité, qu'auraient pu le désirer les féministes les plus traditionnelles »[5]. En déclin, leurs organisations cherchent à reprendre leur action. Leur discours fut un moment axé autour de revendications concernant les droits humains. Ainsi, selon des historiennes des féminismes, au cours de cette période de l'immédiat après-guerre, la FDIF, tout en capitalisant les luttes des femmes antifascistes pendant la guerre et l'Occupation, se réserva au niveau international la défense des « droits des femmes ». « Évidemment le féminisme n'était plus bourgeois », écrit Karen Offen[6].

Poursuivant dans le même ordre d'idées, l'historienne des femmes et du genre Francisca de Haan invite à reconsidérer l'histoire de cette association à travers le prisme de l'opposition Est-Ouest, de la notion de guerre froide et de décolonisation, afin de mieux comprendre celle des féminismes nationaux et internationaux globalement[7]. Partant de

---

[4] *Cf*. Dominique Loiseau, « L'Union des femmes françaises pendant les Trente Glorieuses : entre "maternalisme", droit des femmes et communisme », *Le Mouvement Social*, n° 265, 2018/4, p. 37-51.

[5] Margery Corbette Asjby, « International Congress of Women, Paris, 1945 », *International Women's News*, 40/4, janvier 1946, p. 39, cité par K. Offen, *op. cit.*, p. 491.

[6] K. Offen, *op. cit.*, p. 492.

[7] Francisca de Haan, « The Global Left-Feminist 1960s : From Copenhagen to Moscow and New York », *in* Chen Jian *et al* (dir.), *The Routledge Handbook of the Global Sixties. Between Protest and Nation-Building*, Routledge, 2018, p. 230–242 ; *ibid.*, « Continuing Cold War Paradigms in the Western Historiography of Transnational Women's Organisations : The Case of the Women's International Democratic Federation (WIDF) »,

la définition du féminisme de gauche qui se construit dans une perspective intersectionnelle de l'oppression des femmes (intersection de race, de classe et de genre)[8], elle s'emploie à démolir certains mythes et postulats de l'historiographie hégémonique de l'Ouest, qui font de ce mouvement féminin, antifasciste et procommuniste, comprenant dans ses rangs des organisations membres issues des États socialistes, capitalistes et des « jeunes États nations », une organisation de Moscou sans agenda propre et sans vocation féministe.

Or, bien plus qu'un combat annexe, la question des droits des femmes assimilés aux droits humains et, par là même, intimement liés à la lutte anticapitaliste et anti-impérialiste, occupe dans le programme social et politique de l'organisation une place importante, qui s'inscrit dans la continuité du féminisme réformiste égalitaire d'avant-guerre, mais « avec un internationalisme et un spectre politique plus étendu »[9].

Women's History Review, vol. 19, n° 4, sept. 2010, p. 547-573 ; *ibid.*, « The Women's International Democratic Federation (WIDF) : History, Main Agenda and Contributions, 1945-1991 », *op. cit.* ; *ibid.*, « Eugénie Cotton, Pak Chong-ae, and Claudia Jones : Rethinking Transnational Feminism and International Politics », *in Journal of Women's History*, vol. 25, n° 4, Winter 2013, p. 174-189 ; *ibid.*, « Writing Inter/Transnational History : The Case of Women's Movements and Feminisms », *in* Barbara Haider-Wilson, William D. Godsey & Wolfgang Mueller (eds), *Internationale Geschichte in Theorie und Praxis/International History in Theory and Practice*, Vienna, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2017, p. 501-536. Je remercie Françoise Thébaud de m'avoir communiqué les articles de Francisca de Haan. V. aussi Elisabeth Armstrong, « Before Bandung: The Anti-Imperialist Women's Movement in Asia and the Women's International Democratic Federation », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 41, n° 2, Winter 2016, p. 318-320 ; Celia Donert, « Femmes, communisme et internationalisme. La Fédération démocratique internationale des femmes en Europe centrale (1945-1979) », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 121, janvier-mars 2014, p. 119-131 ; Jadwiga Pieper-Mooney, « Fighting Fascism and Forging New Political Activism: The Women's International Democratic Federation (WIDF) in the Cold War », *in* Jadwiga E. Pieper Mooney & Fabio Lanza (ed.), *De-centering Cold War History : Local and Global Change*, New York, Routledge, 2013, p. 53–54 ; Mercedes Yusta, « Réinventer l'antifascisme au féminin : la Fédération démocratique internationale des femmes et le début de la Guerre Froide », *Témoigner entre histoire et mémoire. Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, nº 104, Dossier « L'antifascisme revisité. Histoire – Idéologie – Mémoire », 2009, p. 98-104.

[8] Ellen C. DuBois, « Eleanor Flexner and the History of American Feminism », *Gender & History*, n° 3(1), 1991, p. 81-90.

[9] Florence Rochefort, *Histoire mondiale des féminismes*, Paris, Que sais-je ?, Humensis, 2018, p. 76. Le but est de créer une communauté solidaire partageant les mêmes valeurs et les mêmes objectifs. D'où une « solidarité de la complicité », qui vise à liquider les asymétries de pouvoir liées à la classe, au sexe, à la race et à la nation par l'organisation coordonnée à l'échelle internationale d'actions de pression sur tous les gouvernements concernés (luttes anticolonialistes, pacifistes…). V. E. Armstrong, *op. cit.*, p. 311-313.

En témoignent les acquis et les initiatives entreprises à l'échelle internationale, dont l'importance amène à questionner d'une part la notion de « vague » en tant que clé de lecture de l'histoire des féminismes et d'autre part les dichotomies classiques de la guerre froide (gauche/droite, communiste/capitaliste)[10].

L'histoire politique et militante d'Eugénie Cotton, figure de proue et actrice de cet espace d'engagements multiples qui influencent la manière de penser la cause des femmes, mobilise ces problématiques. Elle permet ainsi d'approfondir notre connaissance sur les mouvements féminins nationaux et trans/internationaux de gauche ainsi que sur la façon dont ceux-ci modelèrent la relation entre le communisme et les femmes et façonnèrent la conception du féminisme des deux côtés de la ligne de partage idéologique imposée par la guerre froide[11]. Elle peut aussi apporter un éclairage intéressant tant sur les voies empruntées pour entretenir les droits des femmes dans les débats internationaux que sur les méthodes d'organisation d'une institution supranationale, sans cesse aux prises avec les tensions idéologiques que provoquaient ses sections nationales.

Cette dernière partie de la vie de Cotton est aussi celle de ce livre. Le récit s'étale sur trois chapitres et couvre une période de deux décennies riches et emplies de contradictions, allant du congrès constitutif de l'UFF à la mort de la militante (1945-1967). Si la perspective chro-

---

[10] Sur les critiques de la métaphore des vagues féministes dans le contexte français, v. Bibia Pavard, « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires, Littérature, textes, cultures*, 2017-2 (2018) : Stéphanie Pahud & Marie-Anne Paveau (dir.) *Féminismes quatrième génération. Textes, corps, signes*, consulté le 17 juillet 2018, disponible sur <https://journals.openedition.org/itineraires/3787>. *Cf.* Nancy A. Hewitt, *No Permanent Waves : Recasting Histories of U.S. Feminism*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2010 ; Barbara Molony & Jennifer Nelson, *Women's Activism and « Second Wave » Feminism : Transnational Histories*, London and New York, Bloomsbury Academic, 2017.

[11] Sylvie Chaperon a bien montré la vitalité de cette période marquée par l'émergence d'une nouvelle génération de militantes qui poursuit des combats articulés autour des droits des femmes. S. Chaperon, *op. cit.* Sur la guerre froide et la notion de rideau de fer, v. Patrick Wright, *Iron Curtain : from Stage to Cold War*, Oxford, Oxford University Press, 2007 ; Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe : the Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford University Press, 1994 ; Helen Laville, *Cold War Women : the International Activities of American Women's Organisations*, Manchester and New York, Manchester University Press, 2002. Sur l'examen de la notion de guerre froide à travers l'exemple de l'Organisation Internationale du Travail (OIT) v. Sandrine Kott, « Par-delà la guerre froide. Les organisations internationales et les circulations Est-Ouest (1947-1973) », *Vingtième Siècle – Revue d'histoire*, n° 109 : *Le bloc de l'Est en question*, 2011/1, p. 142-154.

nologique est respectée, la démarche ne se veut pas strictement biographique. Les chapitres adoptent par ailleurs une logique thématique. Le premier déroule le fil de ses mobilisations plurielles au sein de diverses instances et organisations nationales et inter/transnationales et interroge le discours et les prises de position publiques de cette intellectuelle féministe de gauche au regard de l'agenda des associations qu'elle présida et au prisme des grands mouvements et événements de cette période liés au processus de décolonisation. Les deux derniers chapitres examinent, d'une part, le discours mémoriel d'Eugénie Cotton en rôle de gardienne de la mémoire scientifique, universitaire et militante et, d'autre part, l'icône et la légende de femme, d'intellectuelle et de militante, construite méthodiquement au cours de cette période tant par elle-même que par le discours associatif diffusé largement en France et dans le monde entier à travers la presse associative. Jeu intéressant entre images et réalités ou leur mirage.

Mobilisations, discours militants et mémoriels, identités féminine et féministe se tissent sur fond d'une histoire de vie.

CHAPITRE VII

De voyage en voyage, de congrès en congrès : une combattante passionnée au service de toutes les « causes généreuses » (1947-1963)

« Où ma lettre te trouve-t-elle ? à Sèvres ou à Strasbourg, ou à Prague, où à Moscou ? à moins que ce ne fût chez les Anglo-Saxons ? » (5 août 1947) ; « Et toi, ma bonne amie, es-tu toujours la grande voyageuse et l'enthousiaste propagandiste que tu étais encore l'an dernier ? » (27 janvier 1955) ; « Et te voilà partie aux antipodes. Ma chère Eugénie, tu es infatigable » (16 avril 1955) ; « Je sais que tu as accompli le "Voyage en Chine". Cela prouve que tu as conservé un dynamisme qui fait notre admiration » (29 janvier 1956) ; « Toujours prête à t'envoler vers de lointaines contrées » (17 janvier 1960)…[1] Les archives consultées abondent en lettres pleines d'admiration pour cette voyageuse intrépide qu'est devenue Eugénie après la guerre. Admiration mêlée toutefois d'inquiétude pour sa santé. Car Eugénie Cotton n'est plus très jeune : en 1945, quand elle commence son périple « autour du monde », elle a 64 ans ; elle en a 86 au moment de son dernier grand voyage, entrepris un mois seulement avant sa mort, survenue en juin 1967.

Au cours de ces deux décennies, de conseil en congrès, Eugénie bouge en effet beaucoup : elle sillonne l'Europe, voyage en Asie, en Afrique et en Amérique latine. La mobilité devient alors un élément constitutif de son parcours militant, qui acquiert de la sorte une dimension spatiale qui le structure. D'abord, parce qu'elle éclaire les objectifs et les priorités de l'agenda d'une dirigeante, militante multi-positionnée, engagée dans l'univers de luttes à la fois sociales, politiques et féministes. Ensuite, parce qu'elle invite à aller plus loin.

---

[1] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b, lettres et cartes postales de la famille Feytis ; *idem*, 1 AP 114, Madeleine Conduche ; *ibid.*, 1 AP 115, Correspondance de Sévriennes.

À la lumière du concept de l'espace de la cause des femmes, perspective analytique proposée par Laure Bereni en 2012, elle permet de transcender un itinéraire individuel pour dresser une cartographie de « sites » de mobilisation associative féminine, de réseaux et de liens les unissant à un niveau inter/trans/national. Émergent alors les « cheminements croisés » du mouvement des femmes et d'institutions internationales, tel l'ONU, les lignes de fractures importées d'autres mouvements sociaux et politiques, les mécanismes rendant possible la mise en place de « campagnes transversales ». Bref, recomposer les étapes majeures du parcours militant d'Eugénie Cotton amène à configurer la nébuleuse de mobilisations féministes et féminines, sociales et politiques en France et dans le monde au cours des deux décennies de l'après-Seconde Guerre mondiale[2].

Certes, ce chapitre est consacré au premier chef à la mise en évidence d'un militantisme pluriel. Je n'ai pas voulu pour autant contourner la dimension plus intime de sa vie. D'ailleurs, les nouveaux engagements assumés entraînèrent une modification de nature sociale et spatiale du cercle de ses relations dans le sens d'un élargissement d'abord et surtout. D'une certaine restriction également, aussi paradoxal que ceci puisse paraître. C'est que les clivages de la guerre froide éloignèrent parfois des amies et des collaboratrices de longue date. « Chère, chère Madame, lui écrivait en 1947 Catherine Schulhof, c'est votre cœur qui vous fait voir à vous comme à Monsieur Cotton, le parti en question sous un aspect idéal [...] qui est bien loin d'être [le sien] [...] Il ne m'est pas possible de me créer des attaches avec l'UFF ». De son côté, son ancienne compagne du temps de Sèvres, Marthe Baillaud-Privat, pour qui « l'Association des Femmes Françaises [était] d'obédience moscoutaire », s'attristait en 1950 de voir « une belle page de vie » définitivement tournée : « la conversation est devenue plus difficile, car lorsqu'on est amis, on ne peut être d'opinion différentes qu'en vidant chacun entièrement son sac devant l'autre. C'est la réticence, conclut-elle, qui coupe l'amitié »[3]. Ainsi, quelques collègues, amies et élèves ne la suivirent pas dans les nouveaux chemins emprun-

[2] Laure Bereni, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », *in* C. Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, p. 27-41.

[3] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Correspondance, 1 AP 198, lettres diverses liées à l'UFF : lettre du 30 décembre 1947 ; *ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettres s. d. et du 2 décembre 1950.

tés. D'autres cependant, telle Marthe Weiss-Klein, lui restèrent fidèles jusqu'au bout. Sa famille de Rochefort également.

Aimé, quant à lui, l'encouragea à se consacrer entièrement à la défense de la paix et des beaux principes de justice et d'égalité. Il fut certainement très fier de voir sa femme, sortie de son sillage et occupant le devant de la scène, présider deux importantes organisations de masse féminines. Mais les forces du compagnon aimé et vénéré déclinaient de plus en plus. L'aggravation de la santé du physicien conjuguée à ses propres absences fréquentes à l'étranger devint pour elle une source d'inquiétude constante. De son côté, Aimé avait-il commencé à s'en plaindre ? Peut-être, puiqu'en décembre 1948, Yvonne Dumont, membre du secrétariat national de l'UFF, lui écrivait de Budapest où se tenait le deuxième congrès de la FDIF présidé par sa femme « Nous savons ce que les occupations absorbantes [...] de Mme Cotton comportent pour vous [cher Monsieur Cotton] de sacrifices »[4].

Militante active et voyageuse infatigable, Eugénie Cotton l'est sans conteste. Pourrait-elle cependant être qualifiée d'actrice du changement ? Infléchit-elle par ses initiatives, ses actions, son discours la « fabrique du féminisme »[5] de gauche de l'après-Seconde Guerre mondiale ? Son nom n'est même pas mentionné par Karen Offen dans son analyse sur « Les féminismes, la guerre froide et la politique des partis ». L'historienne se réfère cependant à l'épouse de Maurice Thorez, Jeannette Vermeersch, qui « avec ses camarades proposèrent une ébauche de leur vision et de leur programme lors du tout premier congrès » de l'association[6]. Dans la thèse de Sandra Fayolle consacrée à l'histoire de l'UFF entre 1944 et 1965, sa visibilité est aussi nettement moindre par rapport à celle d'une Jeannette Vermeersch, d'une Yvonne Dumont ou d'une Claudine Chomat[7]. Cette mise en retrait historique insinuerait-elle qu'en dépit de son titre de présidente d'organisations importantes formées au niveau national et international, Cotton avait été limitée dans la mouvance féminine et féministe de gauche à un rôle décoratif ? Sa voix n'aurait-elle pas eu un impact sur l'élaboration des politiques et des stratégies à mettre en œuvre ?

---

[4] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 45, Correspondance personnelle et diverse : 10 décembre 1948.

[5] Pour reprendre l'expression de la philosophe Geneviève Fraisse.

[6] K. Offen, *op. cit.*, p. 487.

[7] S. Fayolle, *op. cit.*, t. 2 : Index, p. 513-520. De son côté, pourtant, Francisca de Haan dans ses divers articles portant sur l'histoire de la FDIF met en relief le rôle décisif de Cotton dans la fondation de l'association.

En « tissant » l'individuel et le collectif, le temps et l'espace, le local et le transnational, les pages qui suivent tentent d'apporter quelques éléments de réponse à ces questionnements.

1. Du local au trans/international : participer à la « fabrique » de l'espace d'un féminisme de gauche (1945-1947)

Au sortir de la guerre, Eugénie Cotton, indignée et éprouvée, selon son propre témoignage, par quatre ans d'odieuse oppression, voit large dans l'espace et dans ses collaborations et est prête à travailler tant sur le plan national qu'international avec celles et ceux qui souhaitent comme elle empêcher le retour des guerres, sources de douleurs, d'injustices et d'inégalités : « Il n'est permis actuellement à personne, femme ou homme de se désintéresser de la vie du monde », griffonne-t-elle sur une feuille de papier non datée[8]. Il est fort probable que l'idée d'une internationale de femmes la travaille longtemps avant de la formuler en octobre 1944, lors de la première réunion publique de Clichy. Elle est porteuse des aspirations des femmes antifascistes de l'entre-deux-guerres et de leurs luttes au cours de l'Occupation nazie.

C'est peut-être sous son influence que l'UFF noue très tôt des relations avec les mouvements féminins des pays alliés, « estimant qu'il serait très fructueux [...] de confronter l'expérience acquise de manières diverses, mais au prix d'une lutte semblable ». Dans le cadre de ces contacts, des rencontres à l'occasion de la journée internationale des femmes sont organisées en mars 1945. À Paris, à la Mutualité, dans une salle « pleine et enthousiaste », les représentantes des femmes américaines et soviétiques prennent la parole au meeting organisé par l'UFF, au même moment qu'une délégation de cinq membres dirigeants de l'organisation, dont Eugénie Cotton, se dirigeait vers l'Angleterre invitée par « Mme King, présidente du Comité anglais de la journée internationale des femmes et de Miss Elnal [*sic*], secrétaire générale du Conseil national pour les libertés civiles », vice-présidente de la Fédération Libérale des Femmes et membre du Comité anglais de la journée internationale des femmes[9]. Eugénie est chargée d'aller prononcer un discours à Manchester, alors que ses compagnes

[8] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 175 : Discours au brouillon sur le comité d'initiative internationale.
[9] Miss Allen au lieu d'Elnal. ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : *Huit mois de travail de l'Union des Femmes Françaises*, doc. cité, p. 24-25.

représentent l'UFF aux cérémonies de Londres, Swansea, Blackpool et Birmingham. Elles arrivent en Grande Bretagne en bateau par un « black-out total, en pleine alerte ». Personne ne les attend. Elles n'ont pas « d'argent anglais ». Un policeman les conduit dans une pension tenue par des Français. Soulagement[10].

Cette mission risquée est fort révélatrice pour Eugénie, encore novice en matière de militantisme international. Elle constate que les Britanniques avaient déjà concrétisé leurs revendications pour les « droits de la femme » en tant que mère, travailleuse et citoyenne dans une « Charte Internationale des Femmes ». De toute apparence, c'est le principe d'« égalité dans la différence » qui sous-tend ce texte. Présenté aux réunions organisées pour la journée internationale, celui-ci est immédiatement adopté. La composition sociale et nationale très variée de ces rassemblements célébrant l'union des femmes impressionne la militante. Quant aux cérémonies placées sous le signe de la victoire des Alliés, elles réussissent à l'émouvoir :

> *À l'appel des noms des Nations alliées, une représentante de chaque pays traversait la salle en portant le drapeau national aux accents de l'hymne patriotique et venait se placer sur l'estrade derrière les oratrices. Cela était d'un fort bel effet… Il nous a semblé que les applaudissements étaient particulièrement chaleureux lorsqu'il s'agissait [...] de la France, et nous en avons été profondément émues.*

L'idée de s'unir « avec toutes nos amies des autres pays » pour instaurer « une paix durable dans le monde » est formulée en tant que vœu par la délégation française, qui précise également les étapes du processus : fondation d'unions nationales dans tous les pays, en premier lieu, puis fédération de toutes les associations nationales dans une organisation internationale. « Cette idée proposée à la fin du dîner que nous offrions aux déléguées de tous les pays a rallié leurs suffrages »[11].

L'idée chemine. Mais, avant de la mettre en œuvre, il faut d'abord, note Jeannette Vermeersch dans ses mémoires, « officialiser » « en quelque sorte » l'UFF. « Nous organisâmes une sorte de conseil national dont le but était la préparation d'un premier congrès. Il eut lieu en 1945 et fut l'occasion d'un moment tout à fait extraordinaire, beau et douloureux »[12].

---

[10] Une interview d'Eugénie Cotton, *Heures claires,* n° 315, 9 mars 1963, p. 5.

[11] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : *Huit mois de travail de l'Union des Femmes Françaises,* doc.cité, p. 24-25.

[12] Jeannette Thorez-Vermeersch, *La Vie en rouge. Mémoires*, Paris, Belfond, 1998, p. 123.

a. Le premier congrès national de l'Union des femmes françaises, 17-20 juin 1945

Femmes françaises, film documentaire de propagande, 35 minutes. Première séquence : zoom sur l'insigne « UFF », puis sur l'affiche du congrès ; sur les portraits photographiques enfin de Danielle Casanova et de Berty Albrecht. S'y enchaînent rapidement des panoramiques de villes françaises et de capitales étrangères ; puis fondu enchaîné sur les rails de train et les gares parisiennes, l'une après l'autre. Enfin, l'objectif de la caméra s'arrête sur un avion militaire soviétique ayant atterri à l'aéroport d'Orly. Gros plan sur les visages des déléguées soviétiques qui descendent l'une après l'autre la passerelle. Elles sont accueillies en France par Eugénie Cotton vêtue d'un strict tailleur noir et d'un chapeau avec voilette, petite coquetterie de bourgeoise. Elle est accompagnée de plusieurs membres de la direction nationale de l'UFF. Cette rapide série de scènes montées avec la musique du compositeur communiste Jean Wiener est commentée, selon le générique du film, par Cécile Didier :

> *Du 17 au 20 juin 1945, s'est tenu à Paris le premier congrès national de l'UFF placé sous l'égide de Danielle Casanova et de Berty Albrecht. De toutes les villes de France les congressistes partent pour Paris. Elles viennent des provinces les plus lointaines et même de l'étranger, car les nations alliées ont envoyé des déléguées des mouvements féminins pour apporter à la France le salut de leurs pays. Par toutes nos gares elles arrivent en foule. Voici la délégation soviétique sur l'aérodrome d'Orly. Mme Eugénie Cotton, présidente de l'UFF [...] est venue recevoir les déléguées....*[13].

La séquence continue au bureau directeur de l'organisation sur l'avenue des Champs Élysées où les congressistes se rendent avec leurs bagages pour recevoir leur bon d'hébergement. Elles allaient être logées chez des familles parisiennes. Le lendemain, lundi matin, le 18 juin, elles se retrouvent devant le Palais de la Mutualité décoré d'un grand panneau souhaitant la bienvenue. Une foule de jeunes femmes se rassemble lentement devant le bâtiment. Elles discutent en attendant l'arrivée de leurs camarades. Le « seul élément masculin » du congrès : un service qui contrôle les mandats à l'entrée. Plus de deux

[13] *Femmes françaises*, documentaire enregistré à Ciné-France en 1945, commenté par Cécile Didier et Renée Simonot. Ministère de la Culture, Les Archives françaises du film du Centre nationale de la cinématographie.

milliers de déléguées désignées par quatre-vingts congrès départementaux montent l'escalier. Zoom sur quelques visages souriants, enthousiastes. Elles pénètrent dans la salle et cherchent le fauteuil qu'elles devaient occuper pendant trois jours de sessions continues.

La salle est pleine, pas un seul siège inoccupé. Derrière le présidium, elles peuvent voir les portraits de Casanova et d'Albrecht, les héroïnes martyres de la Résistance française. Le bureau directeur du congrès est déjà installé. L'objectif de la caméra passe devant chacune de ses membres. La commentatrice les présente, Eugénie Cotton, en premier. Portant ses lunettes, le regard sur ses papiers, celle-ci semble être en train de relire son discours. Angoisse d'une militante inexpérimentée Juste à côté d'elle, avaient pris place les déléguées étrangères.

La deuxième séquence du film se construit autour du rapport sur les « Droits et les devoirs de la femme » lu par Claudine Michaut[14]. Il s'agit d'une sorte d'ébauche de la vision essentialiste et du programme de l'UFF l'étayant, « sur lequel toutes les femmes [du] pays et non pas seulement [les] adhérentes pourraient se mettre d'accord »[15]. La commentatrice en donne le compte rendu, alors que parallèlement passent devant nos yeux des images de reportage et d'archives évoquant tous les moments difficiles des cinq années de guerre : le conflit, l'exode, « l'oppression étrangère aggravée de la trahison nationale », la Résistance. Michaut insiste surtout sur le rôle important que les femmes avaient joué dans l'effort de guerre général et la libération du pays ; sur leur participation massive à la vie politique et sur l'obtention du droit de vote. Elle réclame l'égalité de salaire entre hommes et femmes. Dans le même temps, apparaît sur l'écran le slogan « À travail égal, salaire égal ». L'oratrice énumère aussi les devoirs des femmes dans cette nouvelle ère qui commence après la Libération : être à la fois bonne mère de famille, « travailleuse de qualité » et citoyenne avisée. Pour que les femmes réussissent dans ce rôle pluriel, Michaut revendique des infrastructures (des crèches, des pouponnières, des garderies, des colonies de vacances pour les enfants), de nouveaux logements. Sous les applaudissements enthousiastes des congressistes,

[14] Par son titre, ce rapport fait penser à la déclaration – très bourgeoise – des droits et des devoirs de l'homme de 1795.

[15] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 170 : brouillon « Formation d'un Comité d'initiative internationale féminin ».

elle clôt son intervention par « Vive la France républicaine et démocratique ».

Eugénie Cotton est la troisième oratrice qui monte à la tribune. L'objectif ne la capte que quelques secondes. Son intervention constitue pourtant un moment fort du congrès. En soulignant que les problèmes traités jusque-là (droits égaux au travail pour les deux sexes, extension des droits des citoyennes, meilleures conditions de vie pour les enfants) ne se limitent pas à la réalité française, elle propose officiellement aux invitées étrangères de collaborer avec l'UFF pour mettre en œuvre une « action internationale »[16]. Cotton fait ainsi du congrès constitutif de l'organisation le noyau d'un mouvement mondial féminin ouvert à toutes les femmes indépendamment de classe et d'appartenance politique. Le souci de doter la nouvelle association d'un caractère politique progressiste, non exclusivement communiste, est évident.

Après cette pause sur la présidente, de nombreux visages de déléguées se succèdent à l'écran. L'Alsacienne, vêtue de son costume régional, attire l'attention. Le film assure une visibilité importante aux représentantes des « nations amies » et fait par conséquent ressortir, aussi paradoxal que ceci puisse paraître, la dimension internationale d'un congrès national[17]. Les déléguées yougoslave, italienne, anglaise, soviétique, chinoise, espagnole montent tour à tour à la tribune pour apporter le salut de leur pays. Des gerbes de fleurs leur sont offertes. Tout le monde se lève pour applaudir.

Au cours de la séance de clôture, les congressistes élisent le Conseil qui à son tour désigne le bureau de l'association. Cotton reste présidente. Elle est d'ailleurs la candidate idéale pour ce poste honorifique : femme de gauche non communiste (elle n'a jamais adhéré au PCF et n'a d'ailleurs pas été encouragée à le faire[18]), respectée dans le milieu universitaire et scientifique, attachée aux idéaux familiaux communistes (mère de famille et grand-mère heureuse), elle constitue la per-

[16] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : « Contre le Fascisme, Pour la Paix et le Bonheur, Réalisons l'Union des Femmes de tous les Pays ! », Interventions des déléguées étrangères au 1er Congrès National de l'UFF, Paris, 17-20 juin 1945, p. 6, brochure éditée par le Comité d'initiative international pour la préparation et l'organisation d'un Congrès International des Femmes.

[17] Sept délégations arrivées du Royaume Uni (cinq représentantes), de la Belgique (une représentante), de la Chine (deux représentantes), de l'Espagne (trois représentantes), de l'Italie (une représentante), de l'URSS (dix représentantes) et de la Yougoslavie (deux représentantes).

[18] V. S. Fayolle, *op. cit*, t. 2 : Annexes, p. 14.

sonnalité adéquatement qualifiée à mettre en avant, afin de « donner à l'Union un lustre » et de marquer sa volonté bien réelle d'ouverture à d'autres espaces politiques et féminins.

Le congrès, grand événement féminin de l'immédiat après-guerre, est donc couronné de succès malgré des difficultés d'organisation bien réelles. Diplomatiques et administratives d'abord : courriers, échanges de correspondance, visas à délivrer ; matérielles et pratiques également : salles à louer, manifestations à prévoir, logement à assurer…

À son issue, les congressistes passent dans les salles annexes. Là, un échange de vues entre les principales organisatrices du congrès, Cotton et Vermeersch, et les déléguées étrangères présentes – l'objectif capte l'espagnole Dolores Ibarruri, la célèbre Pasionaria de la guerre civile espagnole et membre du parti communiste d'Espagne, et la soviétique Nina Popova, cheffe de sa délégation[19] – aboutit à l'adhésion unanime de ces dernières à la proposition de la présidente de l'UFF. Au sujet de cet accord, Eugénie Cotton note dans un brouillon un peu plus tard : « Toutes ont immédiatement reconnu que nos aspirations dépassaient nos frontières et avaient un caractère universel. C'est pourquoi elles ont adhéré [...] à notre projet »[20].

Certes, les images de femmes souriantes, discutant entre elles, ne constituent pas la scène finale de ce film de propagande de l'UFF, dont la troisième séquence est consacrée aux manifestations organisées dans le cadre du congrès ; elles marquent cependant officiellement le début d'une nouvelle entreprise de rassemblement international, conçue dans la fièvre de la Libération de l'Europe et ouverte, selon la volonté de maintes participantes étrangères, à toutes les femmes démocrates, pacifistes et soucieuses d'égalité entre les sexes. Quelques jours plus tard, le 26 juin, prend fin la conférence internationale de San Francisco. L'Organisation des nations unies est née.

[19] « Cela se voyait, devait écrire plus tard Eugénie Cotton, à son regard, à son attitude, à la déférence du petit groupe de ses compatriotes ». BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 242 : Discours d'Eugénie Cotton sur Nina Popova, s. d.

[20] *Ibid.*, UFF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 175, doc. cité.

b. Vers le congrès fondateur de la FDIF : les travaux du Comité d'initiative international

> *Par l'action, le travail, les femmes de tous les pays doivent gagner des droits égaux à ceux des hommes, bâtir pour leurs enfants un avenir heureux, assurer la démocratie dans le monde et participer à l'élaboration de la paix.*
>
> *Femmes françaises*, documentaire enregistré à Ciné-France en 1945, commenté par C. Didier et R. Simonot. Ministère de la Culture, Les Archives du film du Centre nationale de la cinématographie.

Une commission est immédiatement constituée. Elle se réunit le lendemain (21 juin) pour élaborer un texte exposant le « programme essentiel des femmes » et portant création d'un Comité d'initiative international (CII). Celui-ci aurait comme charge « de préparer et d'organiser un Congrès international des femmes où les déléguées de toutes les nations représenteront les différents aspects de leur pays, sociaux, religieux ou politiques »[21]. Une conférence internationale est prévue pour le 5 septembre à Paris dans le but de fixer les modalités du travail.

Entre ces deux dates, le Comité travaille « avec ardeur » dans des conditions difficiles : « nous n'avions pas de chauffage, peu d'aliments et les transports étaient difficiles », se souvient Eugénie Cotton deux décennies plus tard. Des pannes d'électricité interrompaient parfois le travail. Cotton raconte aussi une anecdote qui traduit l'ambiance de cordialité qui régnait au cours de ces rencontres de travail :

> *Nous avions fait un feu de bois et nous causions amicalement en attendant le retour de la lumière. Je plaisantais, je disais : quand nous sommes en avion, Marie-Claude Vaillant Couturier essaie toujours mes chapeaux [...] Marie-Claude riait et se tournant vers Dolores dit à son tour : "Et toi, aimes-tu les chapeaux ?" Dolores riait aussi et elle nous raconte que la seule fois de sa vie où elle porta un extraordinaire chapeau à plumes sur une toilette non moins extravagante, ce fut le jour où elle réussit à sortir d'un immeuble entièrement cerné par la police de Franco. On la cherchait. Mais qui, sous cet accoutrement de demi-mondaine, aurait pu reconnaître la sobre Pasionaria*[22] *?*

[21] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : « Contre le Fascisme, Pour la Paix et le Bonheur, Réalisons l'Union des Femmes de tous les Pays ! », doc. cité, p. 5.
[22] « Un vaste courant d'amitié entre toutes les femmes du monde… », interview d'Eugénie Cotton, *Heures claires,* p. 12, doc. cité.

Le secrétariat réussit tout de même à établir « un contact permanent » avec des associations et des personnalités de presque tous les pays européens. Des adhésions collectives commencent à leur parvenir, même de pays comme le Mexique, alors que les négociations se poursuivent avec les organisations féminines d'autres pays comme la Grèce, le Danemark, l'Autriche et la Finlande. Enfin, un certain nombre de pays n'ont pas répondu à l'appel, pourtant bien médiatisé : il est retransmis par la radio, diffusé par les grands quotidiens mondiaux de toutes les tendances politiques, envoyé à tous les gouvernements qui ont participé à la guerre contre Hitler et à nombre d'organisations féminines. De nombreux articles sont par ailleurs consacrés à la promotion du programme de « cette force neuve émanant de la base qui arrive à son heure dans la vie internationale [...] pour établir la démocratie dans tous les pays, pour assurer le bonheur des jeunes générations, pour accorder aux femmes des droits légitimes, pour instaurer une paix durable »[23]. Un bulletin mensuel est imprimé dont le premier numéro paraît au début de septembre.

Le 5 et 6 septembre 1945 a aussi lieu la seconde session du Comité. Lors de cette rencontre, se retrouvent toutes celles qui en juin avaient donné leur adhésion à l'idée de l'UFF et de sa présidente : Eugénie Cotton bien évidemment, Dolorès Ibarurri pour l'Espagne, Mme Dubreau pour la délégation belge, la soviétique Nina Popova, Elizabeth Allen pour la Grande-Bretagne, l'italienne Marchesini Bobetti. L'australienne Lady Jessie Street, célèbre suffragiste et pacifiste de gauche, seule déléguée australienne à la conférence de San Francisco[24], rejoint également cette compagnie de femmes dont quelques-unes d'entre elles se connaissent depuis de longues années, ayant été avant la guerre membres d'organisations telles que la Fédération internationale des femmes diplômées des universités, le Rassemblement universel de la paix, le Mouvement communiste international ou le Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme de Gabrielle Duchêne. Certaines, comme Nina Popova et Dolores Ibarruri, s'étaient rencontrées en URSS, où la Pasionaria, exilée, s'était installée en 1941. Toutes y présentent des rapports succincts, qui mettent en avant leurs

[23] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Bulletin mensuel du Comité d'initiative international « Pour la préparation et l'organisation d'un Congrès International des Femmes », n° 2, 05/09/1945, p. 13.

[24] Avec d'autres déléguées de l'Amérique latine et de l'URSS, elle y fut très active dans le domaine des droits des femmes. V. Heather Radi (ed.), *Jessie Street : Documents and Essays*, Sydney, Women's Redress Press, 1990.

idées sur l'orientation à donner au grand projet entrepris. Celui d'Eugénie Cotton notamment est focalisé sur la lutte contre le fascisme et l'œuvre de rétablissement de la démocratie.

Il n'est point surprenant que, trois jours seulement après la fin du conflit sur le théâtre d'opérations Asie-Pacifique (2 septembre 1945), la guerre soit à ce point présente dans l'esprit de l'ensemble des membres du comité ; d'autant que nombreuses sont celles qui vécurent également la Grande Guerre ou prirent part active au sein d'organisations, qui allaient d'ailleurs devenir membres de la FDIF, à la résistance contre l'oppresseur nazi. L'expérience douloureuse de la guerre ne pouvait que contribuer grandement au façonnement de l'identité et des buts de la fédération, du moins à cette première étape de son histoire. D'ailleurs, pour ces femmes, la paix et la démocratie ne sont que des conditions préalables au respect des droits de leur sexe. Ainsi, dans leur approche marxiste du féminisme, le combat en faveur de l'égalité entre les sexes se mêle à des causes politiques et pacifistes ; quant à la lutte contre le fascisme, elle ne se départit point de sa dimension genrée : l'accent y est mis à la fois sur la contribution féminine à la Résistance, sur les aspects genrés de l'oppression fasciste ainsi que sur l'élément de nouveauté que représente le pouvoir politique de femmes-citoyennes.

Les questions sur lesquelles elles doivent trancher sont nombreuses. Les discussions aboutissent parfois à des désaccords. Ils révèlent les différentes approches des questions traitées et les enjeux qui y sont liés. L'étude approfondie de ces conflits permit à l'historienne Francisca de Haan, d'une part, de constater le rôle important joué dans le comité par la représentante anglaise Elizabeth Allen, secondée efficacement par l'australienne Jessie Street, et, d'autre part, de démontrer les limites de l'influence soviétique dans cette instance. Il n'empêche que les représentantes antifascistes de l'URSS, de la Yougoslavie et de l'Espagne y donnent le ton[25].

[25] F. de Haan, « Continuing Cold War Paradigms in the Western Historiography of Transnational Women's Organisations… », *op. cit.*, p. 559-561. *Cf.* K. Offen, *op. cit.*, 491-493 ; J. Pieper-Mooney, *op. cit.*, p. 60. Pour la contribution de la délégation anglaise Eugénie Cotton note : elle « a pris une part très active à la préparation des différents rapports et à l'élaboration des statuts ». L'importance du rôle des Anglaises dans la mise en œuvre de l'idée d'une organisation universelle des femmes pourrait aussi se lire dans l'ordre de mission délivré le 5 mars 1945, mais daté du 1er février 1946. Selon ce document, Eugénie Cotton est missionnée de Maurice Thorez, alors vice-président du Conseil des ministres, pour se rendre en avion à Londres « auprès de la FDIF ». Ce document suggère qu'Eugénie a voyagé une deuxième fois en Angleterre en mars 1946 pour

Le 6 septembre le Comité annonce les décisions prises au cours de cette conférence. La date d'ouverture du congrès fondateur est fixée pour le 26 novembre. Parallèlement, allait être organisée une « grande exposition internationale », dont l'inauguration est prévue pour le 25 novembre. Suivant l'ordre du jour adopté, sont établies des commissions chargées d'élaborer les positions de la FDIF à partir de rapports pertinemment documentés. Ils devaient traiter les questions suivantes : « la participation des femmes à la lutte pour l'écrasement du fascisme », « la participation des femmes à l'œuvre de rétablissement de la démocratie et de consolidation de la paix », « la situation économique, juridique et sociale des femmes et les moyens à appliquer pour améliorer cette situation », « les problèmes de l'enfance et de l'éducation », « les statuts »[26]. La préparation du projet de statuts est confiée au secrétariat, mais devait être discutée dans une commission composée des déléguées françaises, anglaises, soviétiques et espagnoles[27]. Le rôle stratégique de ces quatre sections dans l'organisation du congrès est visible non seulement dans leur participation à cette dernière commission, dont l'importance est évidente, mais aussi dans le choix des langues employées à la rencontre internationale projetée.

Onze semaines restent jusqu'à l'ouverture du congrès marquant la fin de l'isolement des femmes. Or, le 6 et 9 août 1945, par un temps clair, les avions américains larguent deux bombes atomiques sur

---

la journée internationale des femmes. BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 221 : Ordre de mission d'information à la demande de M. Maurice Thorez, délivré le 5 mars 1945. Selon Celia Donert pourtant, même si ce premier congrès n'est pas entièrement dominé par les communistes, la FDIF devait plus tard passer sous le contrôle plus systémique du bloc socialiste. V. C. Donert, *op.cit.*, p. 121.

[26] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Bulletin mensuel du Comité d'initiative international, doc. cité.

[27] De Haan rend compte des objections des Anglaises au sein de cette commission. F. de Haan, « Continuing Cold War Paradigms in the Western Historiography of Transnational Women's Organisations… », *op. cit.*, p. 559-561. Finalement, lors de la troisième session du CII (19-24 novembre), une commission composée des déléguées d'Albanie, d'Angleterre, d'Australie, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie, de Pologne, d'URSS et de Yougoslavie, allait être chargée de préparer un projet de statuts. Au début du congrès, la délégation anglaise devait annoncer sa décision de prendre part aux travaux avec voix consultative. En lisant les documents publiés dans les comptes rendus du congrès, le commentaire d'Eugénie Cotton dans son « Introduction » ainsi que son agenda de l'année 1945, on pourrait supposer que ce sont les désaccords au sein du CII et, peut-être aussi, la nouvelle commission désignée pour préparer le projet de statuts qui décidèrent les Britanniques de retirer leur adhésion à la Fédération.

Hiroshima et Nagasaki. Les écrits personnels d'Eugénie Cotton restent pourtant silencieux sur ce nouveau désastre.

c. La naissance de la FDIF : le congrès constitutif de novembre 1945

> *Il me semblait revivre des souvenirs de la Révolution Française. Les mots Patrie, Citoyenne, République étaient revenus naturellement. [...] On venait de ressusciter la Patrie.*
>
> « Un vaste courant d'amitié entre toutes les femmes du monde… », interview d'Eugénie Cotton, doc. cité.

Curieuse déclaration que celle d'Eugénie Cotton, empreinte de patriotisme, alors que cet événement majeur, « historique » selon ses propres mots, qu'est le premier congrès de la FDIF prétend à l'universalité et à la solidarité. Elle marque aussi la volonté de sa future présidente de l'inscrire dans le sillage de la tradition révolutionnaire

Il se tient également au Palais de la Mutualité et rassemble du 26 novembre au 1er décembre les représentantes de 40 pays et de 181 organisations féminines et féministes[28] qui affluent vers Paris de tous les coins du monde, des lointaines Amériques, de l'Asie, de l'Australie, de l'Islande, de l'URSS, des Balkans…, et ceci malgré les maintes difficultés et vicissitudes affrontées : pénibles voyages en chemin de fer, longues attentes d'avion, complications de passeports… Il est suivi d'un meeting qui réunit au Vélodrome d'Hiver « plus de 10 000 personnes », selon le rapport qu'en fait Eugénie Cotton dans son introduction de la brochure du congrès[29].

Véritable âme du meeting international avec Marie-Claude Vaillant-Couturier[30], elle en ouvre solennellement les travaux. Elle

---

[28] Dans sa lettre de remerciement au président du gouvernement provisoire de la République française, les chiffres qu'Eugénie Cotton fournit sont quelque peu différents : le congrès aurait regroupé les déléguées de 39 pays, représentant 163 organisations féminines. E. Cotton, Introduction, *Congrès International des Femmes*, Compte rendu des travaux du congrès qui s'est tenu à Paris du 26 novembre au 1er décembre 1945, première édition, p. X.

[29] *Ibid*.

[30] Membre du PCF entre les deux guerres et résistante, elle fut arrêtée en 1942 par les Allemands et envoyée à Auschwitz. Transférée à Ravensbrück, en 1944, elle fut libérée par l'Armée rouge. Elle fut la première secrétaire générale de la Fédération jusqu'en 1954. V. S. Fayolle, *op. cit.* t. 2 : Annexes, p. 23-24.

inscrit de prime abord le congrès dans la continuité des grands mouvements féminins pour la paix et l'égalité de l'avant-Seconde Guerre mondiale : l'AIF, le CIF, la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (LIFPL) et salue les dirigeantes qui se trouvent parmi les congressistes, Margery Corbette Ashby, Cécile Brunschvicg et Gabrielle Duchêne[31]. Elle cherche ensuite à codifier les « ambitions qui sont au cœur de toutes les femmes » et qui ont dicté le programme du congrès :

> *Il faut développer partout l'esprit démocratique si l'on veut garantir la paix [...]. La paix, c'est la grande ambition de toutes les femmes et c'est de toutes leurs forces qu'elles veulent travailler solidement pour avoir enfin la possibilité d'élever des enfants heureux. Travailler au relèvement de la démocratie, à la paix, au bonheur de leurs enfants, ce sont des tâches que les femmes ne mèneront à bien que si elles en ont le pouvoir. C'est-à-dire, si elles deviennent selon la justice, les égales des hommes dans tous les domaines.*

Elle met alors longuement l'accent sur la nécessité d'assurer aux femmes les droits contenus dans la Charte internationale des femmes adoptée par les Britanniques en mars 1945. Sa perspective féministe privilégie l'universalisme, sans exclure une approche différentialiste. Les femmes ont une triple identité : elles sont mères, travailleuses et citoyennes. Tout à la fois[32]. Par conséquent, elles doivent jouir des mêmes droits que les hommes dans le domaine politique et économique, social et culturel (accès à tous les postes et emplois publics, mêmes possibilités d'éducation et de formation, égalité de rémunération, égalité des droits et des responsabilités dans la famille). Mais elles ont aussi un rôle spécifique, consubstantiel à leur nature même : celui d'élever et de protéger leurs enfants. Cela étant, des politiques spéciales doivent être mises en place à leur intention, des institutions

---

[31] Cécile Brunschvicg est la présidente depuis 1924 de l'*Union française pour le suffrage des femmes* ; elle avait aussi joué un rôle prééminent dans le CIF. Sous le Front populaire, on l'a vu, elle fut sous-secrétaire d'État à l'Éducation nationale et avait soutenu la candidature d'Eugénie Cotton à la direction de Sèvres. Elle allait être élue membre du Conseil et du Comité exécutif de la FDIF. Sur la vie et les combats de Brunschvicg v. Cécile Formaglio, *« Féministe d'abord » : Cécile Brunschvicg (1877-1946)*, Rennes, PUR, 2014. Quant à Gabrielle Duchêne, membre de la FDIF, elle allait créer le Comité France-URSS et participer à la Commission des droits de l'homme et au Comité sur les questions de discrimination raciale de l'ONU en 1948. Elle s'éteint en 1954.

[32] *Cf*. Intervention d'Eugénie Cotton, juin 1945. ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : « Contre le Fascisme, Pour la Paix et le Bonheur, Réalisons l'Union des Femmes de tous les Pays ! », doc. cité, p. 6.

créées pour les faciliter à remplir leurs fonctions maternelles, le Code civil réformé. Cette perception se retrouve tant dans la « Résolution du congrès sur la situation économique, juridique et sociale des femmes et les mesures nécessaires pour l'amélioration de cette situation » que dans le « Serment » voté le dernier jour par acclamation[33]. Le discours d'Eugénie Cotton se clôt sur l'incitation, « Femmes du Monde entier, unissons-nous pour le triomphe de la Démocratie et de la Paix. Vive la FDIF ». Ainsi, après avoir explicitement rapproché ces journées fiévreuses du congrès à l'atmosphère et aux principes de la Révolution française, elle établit également un lien direct entre la mission qu'elle préconise pour la nouvelle FDIF et l'appel à l'association internationale de la classe ouvrière lancé par Flora Tristan en 1843 « Ouvriers, ouvrières, [...] unissez-vous » et par Marx et Engels en 1848 : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous »[34].

Une fois Eugénie Cotton descendue de la tribune, commencent les travaux du congrès. Ils sont axés autour de la présentation des rapports, sorte d'enquêtes sociales bien documentées sur les questions à l'ordre du jour, et autour de l'élaboration des statuts[35]. Ceux-ci sont soumis à la discussion des colloques souvent réduite à une succession de communications formelles de délégations nationales. Les recommandations et la déclaration finale sont adoptées en séance plénière de clôture, après un vote qui se fait à main levée.

Les heures de la journée paraissent insuffisantes aux congressistes. « La nuit nous préparions les statuts, le jour nous tenions séance », raconte Eugénie. Les discussions étaient longues, laborieuses, « chaque mot était pesé ». Qui plus est, ces femmes travaillaient dans des conditions qu'elle qualifie d'« héroïques » : les salles n'étaient pas chauffées, « nous n'avions pas la nourriture nécessaire pour nos hôtes », ni « assez de matériel pour ronéoter les documents » en raison de la

[33] « Le congrès International des Femmes [...] a souligné dans ses résolutions [...] qu'il ne peut y avoir de la démocratie véritable là où une égalité complète n'existe pas entre les hommes et les femmes », « Appel aux femmes du monde entier à l'occasion de l'anniversaire du jour de la victoire », *Bulletin d'information*, n° 3 et 4, avril-mai 1946.

[34] Discours d'ouverture de Mme Cotton, *Congrès International des Femmes…, op. cit.*, p. XV-XXIV, 291-293, 442. Flora Tristan, *L'Union ouvrière*, Paris, Lyon, 1844 ; Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Londres, 1848.

[35] Un congrès international, instance dirigeante suprême, y est prévu tous les trois ans, un Conseil, composé des déléguées de tous les pays membres, une fois au moins par an, un Comité exécutif de 27 membres élus par le Conseil et confirmés par le Congrès, deux fois par an. Le Secrétariat, composé d'une secrétaire générale et de quatre membres, est chargé de la gestion de l'organisation ainsi que du service de propagande.

pénurie de papier. Point de traduction simultanée non plus : seuls les rapports avaient été traduits à l'avance dans les quatre langues du congrès. « Les déléguées se rassemblaient [alors] par groupes et quelques traductrices bénévoles s'efforçaient de rendre compte de l'essentiel des interventions. Cela produisait un brouhaha incroyable. Mais tout le monde voulait suivre attentivement[36] ».

À l'issue du congrès, Madame Cotton, Française, intellectuelle progressiste n'appartenant pas à un pays socialiste, figure fédératrice entre l'Est et l'Ouest, capable d'assurer l'unité d'un mouvement de femmes qui s'annonce important, est élue présidente. Elle peut alors tenter de mettre en œuvre sa vision organisatrice qui est déjà transnationale : « La fédération ne voulait pas être une organisation supranationale. Elle ne voulait pas non plus être une simple juxtaposition des différentes organisations nationales. Ce que nous souhaitions c'est qu'un courant d'amitié et d'information circule dans les deux sens : entre la fédération et les organisations nationales. Chaque organisation a des particularités, ses formes propres. Il fallait les respecter… Tout cela n'empêche pas le caractère d'universalité que nous souhaitons donner à la FDIF… »[37].

Un an plus tard, à l'occasion du premier anniversaire de la fédération, Cotton définit également son originalité par rapport aux « unions internationales qui combattent pour la cause des femmes et des enfants » : celles-ci limitent leur rôle aux « conquêtes sociales et économiques et se défendent de faire de la politique »[38], alors que la

---

[36] « Un vaste courant d'amitié entre toutes les femmes du monde… », interview d'Eugénie Cotton, doc. cité ; « Il y a 20 ans naissait la FDIF », *Femmes du monde entier,* n° 1 : FDIF 20e anniversaire, 1945-1965, 1965, p. 17.

[37] « Un vaste courant d'amitié entre toutes les femmes du monde… », interview d'Eugénie Cotton, doc. cité, p. 13.

[38] L'historienne Francisca de Haan a montré que, tant l'AIF que le CIF, s'ils prétendent rester attachés à une « neutralité politique », en refusant de condamner le colonialisme et en dotant d'un caractère anti-communiste leur agenda, adoptent une posture foncièrement politique. F. de Haan, « Continuing Cold War Paradigms in the Western Historiography of Transnational Women's Organisations… », *op. cit.*, p. 551-557 ; *ibid,* « Writing Inter/Transnational History : The Case of Women's Movements and Feminisms », *op. cit.*, p. 530. C'est également l'avis formulé au cours de la Ve session du Comité exécutif tenu à Rome en 1948. Il est recommandé aux membres de la FDIF « de démasquer les dirigeantes réactionnaires de certaines organisations nationales et internationales de femmes qui se cachent sous le masque de l'apolitisme ». « En conclusion du rapport présenté par Madame Cotton et des interventions auxquelles il donna lieu, les Déléguées adoptèrent, à l'unanimité, la résolution suivante », *Bulletin d'information*, n° 29, juin 1948, p. 10.

FDIF associe étroitement les questions économiques, sociales et politiques et, « courageusement, elle prend position dans tous les domaines ». Elle redéfinit également la lutte dite « antifasciste » en l'enrichissant d'une analyse anti-impérialiste et anticolonialiste. Ainsi à la question : « Était-ce bien la peine de créer une institution [internationale] de plus ? », elle répond par l'affirmative, en soulignant qu'« à situations nouvelles, institutions nouvelles ! »[39].

L'idée de « circulation » des informations et des personnes préconisée par Cotton, est mise en œuvre dès 1946 (24 avril-12 mai) par Nina Popova qui, en tant que présidente du comité des Femmes antifascistes d'URSS, invite à Moscou une délégation de l'UFF, dont Eugénie Cotton fait partie.

Long voyage qu'elle prépare avec minutie comme d'ailleurs tous ceux qui allaient suivre. Elle a d'ailleurs, depuis le temps de Sèvres, l'habitude de confectionner de longues listes avec les démarches à effectuer, les vêtements, les accessoires, les aliments, les boissons et les ustensiles à emporter. Ses agendas constituent ainsi une source privilégiée pour s'informer de ses habitudes vestimentaires et alimentaires et offrent de ce fait un aperçu du quotidien « cottonien ». On y lit par exemple : « robe soie noire », « robe laine mouchetée », jupe-tailleur, veste, écharpe, corsage nylon, flanelle, chemise de nuit, bas, trousse, « souliers bas », paire de petites pantoufles, imper, sweater blanc… ; mais aussi allumettes, cuiller, bananes, « Babybel », lait, café et sa chère camomille qu'elle consomme le soir, quand elle rentre dans sa chambre d'hôtel « harassée » après de longues journées bien remplies. Souvent, à la belle saison, elle dort la fenêtre ouverte, ce qui lui permet de profiter d'une nuit de sommeil réparateur.

Or, le temps est probablement encore frais, quand elle entreprend le voyage de Moscou. Cette expérience est vécue par Cotton comme une véritable révélation. Son discours mémoriel en témoigne. D'une écriture aérée, elle note au crayon, dans un petit carnet, ses impressions du voyage en avion et des paysages traversés ; elle enregistre également maintes informations sur les lieux visités, les officiel.le.s et les travailleur.se.s rencontré.e.s[40]. Elle allait revenir à ce « séjour d'études »

[39] E. Cotton, « Anniversaire de la FDIF », *Bulletin d'information*, n° 11, décembre 1946. Sur la redéfinition de la lutte antifasciste, v. E. Armstrong, *op. cit.*, p. 322-325.

[40] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 46, Agendas personnels d'Eugénie Cotton.

en URSS[41] dans son hommage à Nina Popova, où elle évoque l'intérêt que lui avaient suscité ses visites à des « laboratoires, usines, ateliers, kolkhozes, écoles »[42]. À ce début de guerre froide, Eugénie voit à Moscou ce qu'on veut bien lui montrer et note tout ce qu'elle-même juge digne d'intérêt. Son enthousiasme rappelle celui d'Irène Joliot-Curie qui s'était rendue en URSS l'année d'avant et avait publié ses impressions dans *Femmes françaises*. À son tour, la présidente écrit un article dans *Heures claires*. Elle y fait l'éloge des femmes soviétiques qui, pendant la guerre, ont su sauver Leningrad, et, en temps de paix, participer à la reconstruction de leur pays[43]. Le 24 juin, Cotton donne également une conférence qui se tient au cinéma le « Mondial » à Sèvres. Le titre choisi, « Impressions sur mon voyage en URSS », ne fait pas preuve d'une grande originalité[44].

Au cours de cette même période, son fils Eugène, membre du PCF, avait opté lui aussi pour un militantisme actif. Bon orateur, cet ancien résistant et collaborateur de Frédéric Joliot-Curie dans le laboratoire de Marie Curie tient le 23 mai à Bourg, sous la présidence du maire de Jasseron une conférence intitulée « Programme du parti communiste dans le domaine de la culture ». Le dossier de police de sa mère nous apprend qu'après avoir développé « le sens de l'idée communiste », il s'applique à expliquer que le véritable enjeu de la période d'après-guerre est de défendre la démocratie contre le fascisme.

Cette rhétorique est aussi celle de sa mère lors de la deuxième session du Comité exécutif, l'organisme dirigeant de la FDIF, réuni à Moscou entre le 10 et le 15 octobre. Cette session est considérée comme « une étape extrêmement importante dans le travail et le développement de la Fédération »[45]. Une cinquantaine de femmes se rendent dans la capitale soviétique. Elles viennent de dix-sept pays, dont les États-Unis, la France, l'URSS, l'Italie, les Indes, la Grèce.

---

[41] Expression utilisée dans un rapport de police. AN/F/7/15482B Police générale, dossier Eugénie Cotton : note n° 3040 du Commissaire principal-Chef du Service départemental, 23 novembre 1948, doc. cité.

[42] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 242, doc. cité.

[43] « Nina Popova et Mme Cotton », *Heures claires*, n° spécial des *Femmes françaises en URSS*, juin 1946. En 1947, elle devait écrire dans *France-URSS* encore un article sur la condition de la femme en Union soviétique.

[44] Irène Joliot-Curie avait aussi intitulé son voyage « Impressions d'URSS ».

[45] « Communiqué du Secrétariat sur la session du Comité exécutif », *Bulletin d'information*, n° 9-10, octobre-novembre 1946.

Un film réalisé en URSS enregistre les travaux du Comité[46]. Il s'ouvre sur le plan de l'arrivée, le 8 octobre, à l'aéroport de Moscou, d'un groupe de déléguées. La présidente de l'UFF et de la FDIF Eugénie Cotton descend de l'avion, suivie de Dolores Ibarruri. Elle porte un tailleur sévère, un chapeau noir, un foulard clair et un large sourire aux lèvres – « ce sourire si jeune, si vivant, qui lui attire tous les cœurs ». Elle est sûrement fatiguée, les voyages étant à l'époque moins rapides, moins confortables aussi et sûrement plus dangereux qu'aujourd'hui.

Second plan : Moscou belle ville aux larges avenues. On pénètre dans la salle où allait se tenir la session du comité : les tables sont disposées des deux côtés du présidium, derrière lequel domine le grand portrait de Staline et, en face, une belle cheminée surmontée d'une glace de trumeau. Les membres du comité commencent à se rassembler. Des petits groupes se forment et des discussions plus personnelles s'engagent. Ces femmes sont présentées une à une et l'objectif s'arrête pour quelques secondes sur leur visage. Cécile Brunschvicg ne se trouve pas parmi les déléguées. Indisposée, elle n'a pas tenté ce long voyage. Elle allait s'éteindre le 5 octobre 1946 à Paris.

Eugénie Cotton se lève et inaugure la session. Elle commence à prononcer son discours et je peux enfin entendre sa voix pendant 35 secondes. Elle est claire, forte, déclamatoire, son articulation nette, ses gestes quelque peu embarrassés. Tout autour, les déléguées prennent des notes, fument. Cotton lance le signal pour l'organisation de la lutte des femmes « contre le fascisme » et pour la défense de la paix, devenue prioritaire dans le programme de l'organisation. D'ailleurs, dit-elle, la « menace de nouvelles compétitions » plane à nouveau sur le monde. De nombreuses déléguées interviennent dans la discussion et demandent le renforcement du mouvement démocratique féminin. Dans ce but, le comité propose la mise en œuvre de diverses actions : pressions auprès des gouvernements nationaux, multiplication des démarches pour obtenir le statut consultatif auprès de l'ONU[47], la participation aux rencontres internationales, révision des rapports avec certaines organisations féminines internationales et rapprochement avec la Fédération syndicale mondiale et la Fédération mondiale de la

[46] *À la session de Moscou du comité exécutif de la fédération démocratique internationale des femmes*, production réalisée par Esther Choub, Studio central des films documentaires décorés de l'ordre du drapeau rouge 1946, commentaire d'Irène Ehrbourg, Ministère de la Culture, Les Archives françaises du film du Centre nationale de la cinématographie.

[47] En 1946, la FDIF a acquis l'autorisation d'envoyer une déléguée en qualité d'observatrice aux séances de l'Assemblée générale.

jeunesse, l'édition d'une revue internationale et la multiplication des voyages pour faire connaitre les buts de l'organisation[48].

Mais dans un climat international de plus en plus lourd, cette mobilité est entravée. Cotton dénonce le refus des autorités anglaises et australiennes d'autoriser les représentantes du Comité antifasciste des femmes soviétiques et de la FDIF à se rendre à la Conférence de la Charte des femmes australiennes à Sydney[49]. Elle-même s'était vu refuser le visa pour assister, à New-York, à une Assemblée internationale de femmes, organisée par un Comité de patronage présidé par Eleanor Roosevelt. « En raison de ses activités communistes », elle est jugée indésirable. Plus tard, dans une lettre, elle qualifie ce rejet de « profondément discourtois et regrettable », d'autant qu'elle reste indépendante de toute adhésion partisane. C'est « appauvrir l'humanité que de limiter arbitrairement les échanges », affirme-t-elle. Elle ne devait jamais visiter la « terre promise » de l'Occident[50].

En 1946, le temps de l'ouverture semble donc déjà être révolu. « De Stettin, dans la Baltique, à Trieste, dans l'Adriatique, un rideau de fer est descendu à travers le continent », tonnait Churchill, le 5 mars, dans

---

[48] « Participation des femmes à la défense de la paix et à la lutte contre la recrudescence de l'activité agressive des forces du fascisme et de la réaction », *Bulletin d'information*, n° 9-10, octobre-novembre 1946, p. 3. Après la fin de la session, les déléguées descendent le bel escalier et quittent les lieux en voiture. Des visites sont organisées à leur intention à des entreprises industrielles, des musées, des théâtres, des crèches.

[49] E. Cotton, « Les Travaux du Comité exécutif », *Bulletin d'information*, n° 9-10, octobre-novembre 1946.

[50] Elle allait recevoir une seconde invitation en 1949 pour assister à New-York avec Paul Éluard et l'abbé Boulier, catholique progressiste, à une « Réunion Culturelle et Scientifique pour la Paix du monde » (Waldorf Astoria). Les autorités américaines refusent une deuxième fois de lui délivrer le visa pour l'entrée aux États-Unis. BMD, FEC, Activités professionnelles, carrière scientifique, 1 AP 121 : lettre à Edward Shils, 6 juin 1952. Irène Joliot-Curie avait affronté une aventure pareille en mars 1948. Invitée par le Comité d'aide aux réfugiés espagnols antifascistes à New York, elle est détenue pendant une nuit à Ellis Island malgré un visa de deux semaines délivré par l'ambassade des États-Unis en France. Elle allait être libérée sur l'intervention de l'ambassadeur de France et du ministre de la Justice américain. V. L.-P. Jacquemond, *Irène Joliot-Curie*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 202-203. *Cf.* BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1963. À partir de 1948, la question de l'obtention de visa pour pouvoir circuler dans les deux blocs Ouest-Est allait grandement préoccuper Cotton en tant que présidente de la FDIF : les déléguées de la fédération à l'ONU, aux divers congrès et meetings ne sont jamais certaines de pouvoir l'obtenir à temps ou l'obtenir tout court. V. aussi Raymond Aron, « La politique américaine des visas », *Preuves*, 23 janvier 1953. *Cf.* Sabine Dullin, « L'invention d'une frontière de guerre froide à l'ouest de l'Union soviétique (1945-1949) », *in Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 102, 2009/2, p. 49-61.

son discours à Fulton[51]. Les camps se forment – en Europe d'abord, dans les années 1940, et dans le reste du monde après 1949 – portés par les différences idéologiques, culturelles et politiques entre les deux Grands. Une atmosphère de méfiance et de peur s'installe ainsi progressivement. Il en résulte une longue période de tensions internationales, ponctuée de crises aiguës, qui, si elles débouchent parfois sur des conflits militaires locaux, ne déclenchent jamais une guerre ouverte entre les États-Unis et l'URSS.

Comment cette guerre dite froide allait-elle infléchir la vie d'Eugénie Cotton ainsi que son action inscrite dans la mouvance communiste ? En effet, entre 1947 et 1953, elle s'y invite à plusieurs reprises et sous diverses formes.

2. La guerre froide d'une « combattante de la paix » (1947-1953)

En décembre 1946, la tension internationale grandit. Alors qu'Eugénie se prépare à partir à Moscou, l'accord anglo-américain (2 décembre) crée la bizone en Allemagne, entérinant la rupture de la grande alliance. Et, quelques jours après son retour en France, éclate au grand jour la guerre d'Indochine, évolution consécutive à la faillite diplomatique de la conférence de Fontainebleau en août de cette même année. Le printemps de 1947 apporte l'échec de la tentative des Quatre réunis à Moscou de trouver un compromis sur l'avenir institutionnel de l'Allemagne (conférence tenue du 10 mars au 24 avril) ; ce résultat décevant est à associer à la politique d'endiguement (*containment*) présentée par le président Truman le 13 mars, dans le but de contenir le communisme tant sur le plan du terrain que sur celui de l'idéologie : légitimant la rupture de l'alliance avec les Soviétiques, elle appesantit le climat.

L'affrontement des superpuissances exaspère les luttes à l'intérieur du pays et fragilise la Quatrième République. Celle-ci est déjà en proie aux coups de boutoir du général de Gaulle, à l'opposition communiste face à la politique suivie au sein de l'Union française (à Madagascar et en Indochine), à des problèmes sociaux liés aux difficultés de ravitaillement ainsi qu'à l'inflation galopante qui paupérise la classe

[51] Anne Dulphy, « La gauche et la guerre froide », *in* Jean-Jacques Becker & Gilles Candar (dir.), *op. cit.*, p. 417.

ouvrière. Le malaise social s'accroît. L'unité gouvernementale est mise à l'épreuve. La grève déclenchée en avril à Renault-Billancourt est à l'origine de l'éviction, survenue début mai, de la délégation des ministres communistes du gouvernement Ramadier. Mais la véritable rupture du tripartisme est plutôt liée à la fondation du Kominiform en URSS (septembre 1947), vision soviétique des blocs, qui somme les dirigeants communistes français de changer de ligne politique. En novembre, alors que se déploie un mouvement de grèves suivies de manifestations violentes, Thorez est convoqué à Moscou. Les grèves de l'automne 1947 et 1948 et la répression organisée pour les juguler devaient être instrumentalisées par le PCF dans sa campagne contre le gouvernement socialiste accusé d'avoir accepté le plan Marshall, fer de lance de l'impérialisme américain. Est mise alors en œuvre une stratégie du « front de la paix », conforme au programme social et politique, anticapitaliste et anti-impérialiste promu par l'Union soviétique.

Dans ce contexte international qui complique la réalisation des objectifs féministes, la mobilisation pour la paix l'emporte. Les femmes de l'UFF s'y lancent avec frénésie en l'associant à la sauvegarde de la démocratie, à la lutte contre le fascisme et les « réactionnaires du monde entier », fauteurs de guerre. Eugénie Cotton, présidente à la fois de l'UFF et de la FDIF, donne le ton à cette croisade par des interventions ponctuelles, tributaires de leurs conditions d'énonciation (presse associative et congrès nationaux et internationaux).

a. 1947, « l'année terrible » d'Eugénie Cotton

Au cours de 1947, Eugénie voyage surtout pour présider les réunions du Conseil et du Comité exécutif de la FDIF qui se tiennent respectivement à Prague en février et à Stockholm en septembre. En Suède notamment, où elle se rend après de longues et reposantes vacances passées en famille à Dhuys, des meetings publics sont en outre organisés à Norrköping et à Göteborg. Une photographie d'une demi-page devant le siège du parlement à Stockholm immortalise, probablement le 20 septembre, les membres du comité, large groupe d'une quarantaine de femmes. Au milieu du premier rang, la silhouette d'Eugénie, grande et fine, bien enveloppée dans son élégant manteau, chapeau à la tête, attire le regard. Elle est encadrée par les déléguées de l'URSS, de la Suède et de la Chine.

La réunion du Comité se déroule « dans un local officiel ». L'ambiance est lourde : « Tous les rapports trahissent la préoccupation des

femmes devant les bruits de guerre »[52]. Les questions à l'ordre du jour sont nombreuses et en rapport avec l'actualité politique internationale. Trois d'entre elles intéressent Cotton plus particulièrement : l'admission de l'Union démocratique des Femmes allemandes au sein de la fédération, envisagée pour 1948[53] ; l'organisation pour 1948 d'une conférence des femmes « des pays d'Orient et des pays coloniaux et semi-coloniaux », question significative du souci de la fédération d'étendre son influence à cette partie du globe[54] ; et enfin, les rapports de la fédération avec l'ONU.

Le 28 mars 1947, est accordé à la FDIF le statut consultatif catégorie B, qui accorde le droit à des organisations non gouvernementales (ONG) de soumettre des déclarations écrites, auprès du Conseil économique et social (ECOSOC) de l'ONU et de ses commissions. Eugénie attribue ce succès important aux démarches bien coordonnées du Secrétariat de la FDIF qui avait chargé la professeure d'anthropologie à l'université Columbia, Gene Weltfish, vice-présidente de la fédération et présidente du Congrès des femmes américaines, d'assister à la réunion de la Commission de la condition de la femme (CCF) et de présenter les buts et les activités de l'organisation. Le soutien de Moscou y contribua également largement[55]. Jugeant cet acquis insuf-

[52] « Le 4e Comité exécutif de la FDIF », *Bulletin d'information*, n° 21, octobre 1947.

[53] La FDIF était entrée en rapport avec les Allemandes en juin 1946 et avait envoyé une commission d'enquête dans les différentes zones d'occupation pour se rendre compte de leur « sincérité dans leur désir de Paix ». Il semble que l'action commune avec les Allemandes suscite quelques résistances au sein de l'UFF. Pour Eugénie Cotton cependant, une collaboration est nécessaire « pour éviter que la haine s'accumule de nouveau de chaque côté des barrières », argument qu'elle reprend dans son discours au Congrès de Budapest de 1948.

[54] Initialement projetée d'être convoquée à Calcutta en 1948, la Conférence des Femmes d'Asie allait – en raison du refus du gouvernement indien, hostile au leadership communiste – être tenue à Pékin, en décembre 1949 (367 déléguées venues de 37 pays). Préparée par les organisations asiatiques avec l'appui de la FDIF, qui aspire à influencer ainsi des « centaines de millions de femmes », elle marque la pénétration de la fédération dans les pays sur la voie de l'indépendance, à un moment où l'AIF refuse de faire de la lutte contre l'impérialisme une affaire féminine. Elle est axée autour d'un programme relevant aussi bien d'un féminisme réformiste et nationaliste que d'un féminisme d'État et de gauche procommuniste. V. E. Armstrong, *op. cit.*, p. 308-315, 319, 321.

[55] F. de Haan, « The Women's International Democratic Federation (WIDF) : History, Main Agenda and Contributions, 1945-1991 », *op. cit.*, p. 9. Grâce à la bataille de la brésilienne Betha Lutz, déléguée à la réunion de San Francisco qui aboutit à la création de l'Organisation des nations unies (ONU) en 1945, soutenue par Minerva Bernardino, déléguée de la République Dominicaine, et d'autres femmes des pays du Sud, les femmes obtinrent d'être mentionnées spécifiquement dans la Charte des Nations unies (insertion du critère de sexe à côté de celui de race dans la Déclaration universelle des droits de

fisant, la présidente tient à rappeler dans sa lettre de remerciements au secrétaire général Lie Trygve que la fédération avait toujours demandé à être dotée d'un statut consultatif auprès de l'ECOSOC[56].

Entre les deux rencontres des organismes statutaires de la FDIF, a lieu en mai le IIe congrès national de l'UFF. Plusieurs déléguées de l'Union française (Algérie, Maroc, Tunisie, Côte d'Ivoire, Antilles) y assistent. Eugénie consacre une partie de son discours d'ouverture à mettre l'accent sur la sororité des femmes de la métropole et d'Outre-mer, une autre à « La vie de famille et [au] travail » des femmes. Son intervention reflète ce début de changement de la rhétorique de l'UFF à l'égard des droits des femmes : le glissement vers la défense de la famille et des mères y est perceptible. Cotton n'oublie cependant pas d'insister sur la nécessité de concilier le rôle de mère et de travailleuse : « La France [...] a besoin de ses femmes pour lui donner à la fois des enfants qui lui manquent et une main-d'œuvre irremplaçable »[57].

Mais la défense de la cause d'une paix universelle devient centrale dans son discours, notamment après l'organisation du congrès de l'Entente mondiale pour la paix, tenu en septembre 1947 à Paris, au siège de l'Unesco, sous la présidence de Michelle Auriol et de Suzanne Bidault. Cet événement donne de la publicité, en l'officialisant, à un mouvement « non politique et non confessionnel », qui aurait émergé des milieux féminins ouvriers et paysans français en 1945 et aurait rassemblé cinquante-deux nations. Selon Sylvie Chaperon, cependant, il aurait été fondé sous l'impulsion des Nations unies[58]. Ripostant à cette initiative de l'Ouest, l'UFF organise le 10 novembre, dans la

---

l'homme de 1948). En outre, malgré les résistances rencontrées, l'intervention décisive de la déléguée indienne, présidente de la Conférence des femmes de toute l'Inde, aboutit à la création d'une sous-commission de la condition de la femme. Initiatrice de conventions sur les droits politiques et civils, soumises au vote des États membres de l'ONU, elle devait devenir une « arène politique de la Guerre froide et lieu d'expression des jeunes États issus de la décolonisation ». F. Thébaud, *Une traversée…*, *op. cit.*, p. 391.

[56] « La FDIF et l'ONU », *Bulletin d'information*, n° 16, mai 1947. Le vœu de participer aux travaux de l'ONU à titre consultatif avait été formulé dès 1946. En France, Jeannette Vermeersch avait demandé à l'Assemblée nationale constituante d'appuyer la délégation française. Le ministre des Affaires étrangères s'engagea alors à soutenir la demande de la fédération. « Relations de la FDIF avec l'ONU », *Bulletin d'information*, n° 6, juillet 1946.

[57] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : Rapport d'ouverture de Madame Eugénie Cotton, *Journées nationales de l'UFF*, 2e Congrès, 25, 26, 27 et 28 mai 1947, Rapports, p. 5.

[58] S. Chaperon, *Les Années Beauvoir*, *op. cit.*, p. 126-127.

grande salle des fêtes du XIIIe arrondissement, la Journée nationale des Amies de la Paix, qui réunit des déléguées de tous les départements français. Cotton préside cette journée de travail. Elle argumente en faisant appel à sa propre expérience de femme qui a vécu deux grandes guerres mondiales et en a souffert :

> *Dans l'air immobile de l'automne, voilà bientôt 29 ans,* note-t-elle, *que les cloches de l'armistice ont annoncé la fin de la première guerre mondiale. Les jeunes femmes d'alors ont écouté longuement sonner ces cloches, le cœur gonflé d'émotion, les yeux ouverts sur leur rêve qui devenait réalité : elles allaient enfin cesser de trembler pour la vie de leur mari, et les petits qui les entouraient, et ceux qu'elles portaient en elles, et ceux qui viendraient plus tard, grandiraient dans la paix conquise par les millions de morts de la Grande Guerre ! Et ce fut, en effet, la paix, mais une paix mal assise, qui a laissé une nouvelle guerre plus cruelle encore fondre sur le monde.*

Les hommes ayant échoué à garantir la paix, son édification doit devenir aussi une affaire féminine. Car les femmes, travailleuses et mères, ont désormais la compétence technique nécessaire ainsi que « l'agilité de l'esprit et l'excellence du jugement » pour régler les « affaires du monde ». Mixité, égalité, compétence : le pacifisme de Cotton a une dimension féministe certaine[59].

Les années qui suivent « l'année terrible » 1947 s'avèrent particulièrement marquantes pour la présidente tant sur le plan du militantisme que sur celui de la famille : créations et nouvelles mobilisations, honneurs et reconnaissance internationale, mais aussi maintes difficultés personnelles, préoccupations et épreuves familiales.

[59] « Conquérir la Paix », *Heures claires*, n° 28, novembre 1947, p. 1-2. L'organisation des Amies de la paix est fondée sous l'impulsion du comité français de coordination de la FDIF en juillet 1947. V. S. Fayolle, *op. cit.*, p. 430.

b. « Provoquer dans le monde entier un grand mouvement des peuples pour la Défense de la Paix » : Wroclaw (août 1948)

L'année 1948 s'annonce particulièrement chargée pour Eugénie. Le contexte international y contribue : elle s'ouvre avec le coup de Prague auquel répond la signature du traité de Bruxelles (17 mars). Celui-ci ouvre la voie à la constitution du bloc militaire occidental unissant États-Unis et Europe de l'Ouest. La tension croissante entre les Grands débouche en juin sur le blocus de Berlin. Une troisième guerre mondiale est-elle envisageable ? Empêcher une telle issue devient pour la mouvance communiste l'enjeu principal du moment.

Eugénie s'y investit. Elle envisage avec ses collaboratrices à la FDIF et l'UFF d'ouvrir à Paris, du 12 juin au 18 juillet une exposition internationale des femmes, à l'image de celles organisées au début du siècle par les féministes[60]. Afin de faire connaître ce projet, dont le but est de « montrer ce que les femmes démocrates apportent à la vie du monde, dans les œuvres sociales, éducatives, scientifiques, politiques, dans leurs foyers, à l'usine, à la ferme », Eugénie donne une réception dans les salons de l'hôtel Lutétia en décembre 1947. Là, se réunissent de nombreuses personnalités, dont ses amies Irène Joliot Curie et Pauline Ramart, la fille de Cécile Brunschvicg, Anna Weil, Gabrielle Duchêne, le reporter Geo London, qui avait publié en 1927 le récit de son voyage en URSS, des universitaires, qui acceptent de faire partie du comité d'honneur international. L'affiche de l'exposition, réalisée par le peintre du PCF André Fougeron, met sur scène une mère, qui, serrant son nouveau-né contre son sein, lève le bras comme pour montrer à l'humanité, représentée par le globe terrestre à l'arrière-plan, la voie de la liberté et du bonheur. C'est une « belle » tentative de visualiser « les idées principales » qui sous-tendent cette entreprise, telles qu'Eugénie Cotton les définit lors de la soirée d'amitié qui clôture l'événement : « Démocratie, paix, bonheur ».

Elle avait déjà développé cette vision théorique dans son rapport présenté à la Ve session du comité exécutif de la FDIF tenu à Rome le 10 mai 1948 et adopté à l'unanimité par les « 36 déléguées de seize pays ». Ce texte, bien structuré autour d'un argumentaire qui puise

[60] « Il n'y a jamais eu d'exposition semblable dans l'histoire des expositions internationales », note-t-on pourtant dans le *Bulletin d'information*. Visiblement, les militantes de la FDIF n'ont pas de souvenir du féminisme européen d'avant 1945. « L'Exposition internationale des femmes », *Bulletin d'information*, n° 26, mars1948.

largement dans l'arsenal idéologique et rhétorique communiste[61], est intéressant sous deux rapports. Le premier est relatif à son souci de proposer une lecture sexuée de la « réaction », terme qui se substitue au niveau lexical à « fascisme ». Celle-ci « attaque le mouvement féminin de différentes manières. Dans certains pays, ce sont des tentatives pour priver les femmes des libertés civiques et du droit au travail. On essaie de les exclure de la vie politique et sociale, de les reléguer dans leur cuisine »… Par ailleurs, une autre thématique est ici privilégiée : la menace d'une « nouvelle guerre » préparée par « les impérialistes » occidentaux, désormais assimilés aux fascistes, et la nécessité d'éliminer les armes atomiques dangereuses pour l'humanité toute entière. Dans ce contexte de guerre froide, où les tensions entre les deux blocs s'exacerbent, elle s'inscrit dans le débat plus large, ouvert sous l'impulsion des mouvements et des organisations patronnés par le parti communiste, tels les Combattants de la Liberté, association fondée le 22 février 1948 par d'anciens résistants.

Cotton rentre à Paris à la mi-mai. C'est une période de sa vie où le temps lui manque cruellement : ses agendas couverts de dates d'interventions, de réunions, de meetings en témoignent[62]. Grande est la surprise d'une journaliste d'*Heures claires* de devoir poser ses questions sur le voyage de la présidente à Rome dans la voiture de cette dernière « qui stationnait en face d'un des plus beaux paysages de Paris : devant l'Institut, à côté du Pont des Arts. Mme Cotton attendait son mari [...] et utilisait au mieux son temps. Je m'installe donc à ses côtés [...], munie du calepin et du crayon indispensables »[63].

Bientôt, le 5 juin 1948, avec sept ans de retard à cause de la guerre, a lieu dans les salons du rectorat à la Sorbonne la cérémonie du jubilé d'Aimé. À l'époque, le mari de Madame Cotton se porte plutôt bien. Certes, ses troubles circulatoires et une trachéite qui insiste le gênent, mais ne l'empêchent pas encore de travailler. Il se rend donc tous les jours au laboratoire de Bellevue et s'acquitte consciencieusement de ses fonctions d'académicien. En outre, depuis 1946, il est membre du Bureau des Longitudes. L'organisation de la célébration jubilaire, assumée par un comité de patronage composé de ses confrères et

[61] E. Cotton, « La participation des femmes à la lutte contre les instigateurs de guerre », *Bulletin d'information*, n° 29, mai 1948, p. 3.
[62] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 46, Agendas personnels d'Eugénie Cotton.
[63] Marianne Milhaud, « Les femmes de 17 nations ont mesuré le chemin parcouru vers la paix », *Heures claires*, n° 118, 12 juin 1948, p. 7.

élèves, prévoit aussi, dans une salle attenante, d'une part, le montage d'une petite exposition avec les appareils imaginés par le physicien – sa balance magnétique, l'ultramicroscope, le prisme en toit… – et, d'autre part, la réunion des très nombreuses thèses que ses découvertes avaient inspirées. Neuf universitaires – amis, collègues et élèves – avaient « accepté de prononcer quelques paroles à cette occasion » et de mettre en valeur les aspects les plus importants de son œuvre scientifique et de son enseignement. Ces allocutions, qui rendent aussi hommage à l'homme engagé et au patriote emprisonné par les Allemands, devaient être recueillies et publiées sous forme de plaquette commémorative après la mort du professeur[64].

Parallèlement à l'organisation de cette cérémonie, Eugénie doit jongler sans répit avec des obligations militantes, comme, par exemple, la présidence du meeting du 25 mai, manifestation qui est « placée sous le signe de la Paix », selon ses propres termes. C'est la première d'une série de mobilisations exclusivement consacrées à cette cause conformément aux directives du parti communiste.

La stratégie internationale du Kominform vient renforcer les initiatives engagées pour défendre la paix universelle contre l'impérialisme américain et européen avec une volonté de les structurer. C'est donc avec l'accord du Bureau d'information qu'est convoqué du 25 au 28 août à Wroclaw (Pologne) le Congrès mondial des Intellectuels pour la paix dont le but est d'initier un mouvement massif autonome, pont entre l'Est et l'Ouest par la réunion de personnalités mondialement connues. Cinq cents délégations représentant quarante-cinq pays y prennent effectivement part.

La délégation française est impressionnante en nombre et en personnalités de renom, telles que Paul Éluard, Pablo Picasso et Fernand Léger. De composition largement communiste[65] et masculine, elle compte tout de même parmi ses rangs quelques femmes, dont Eugénie Cotton et Irène Joliot-Curie qui préside en commun avec le biologiste anglais et directeur de l'Unesco Julian Huxley le congrès. Frédéric Joliot, empêché, ne s'y rend pas. Plusieurs clichés montrent les deux femmes parmi une foule d'hommes. Vêtues sombrement, tête

[64] ÉNS, AAEAEES, dossier Aimé Cotton : *Hommage à Aimé Cotton*, *op. cit*.

[65] Les communistes y tiennent une place hégémonique (16 des 27 membres). Cette proportion imposante conjuguée au profil des militants investis assurent à la délégation une homogénéité politique. V. Olivier Le Cour Grandmaison, « Le mouvement de la paix pendant la guerre froide : le cas français (1948-1952) », *Communisme*, n° 18-19, 1988, p. 122.

découverte pour Irène, grand chapeau et foulard à pois pour Eugénie, elles sont assises côte à côte. Elles suivent les débats de ce grand congrès qui, selon Eugénie, vise à « développer la compréhension mutuelle entre cultures et peuples dans l'intérêt de la civilisation et de la paix »[66]. À un autre moment, l'objectif capte Eugénie, papiers à la main, en train de lire attentivement.

Wroclaw impressionne la présidente, notamment le « saisissant contraste qu'offr[e] une ville détruite à 80 % avec l'espoir en l'avenir que tradui[t] la grandiose exposition de la reconstruction édifiée dans le voisinage immédiat »[67]. Pendant la tenue des assises, plusieurs manifestations populaires ont lieu. Un de ces meetings est organisé par les femmes polonaises affiliées à la FDIF et venues de toute la Pologne[68]. Eugénie en parle longuement dans ses textes, mais garde au contraire un silence curieux sur la fracture produite au congrès par l'intervention du président de la délégation soviétique Fadeïev dont la dénonciation des impérialistes atteint un point d'orgue avec une phrase devenue depuis célèbre : « Si les chacals pouvaient apprendre à taper à la machine et si les hyènes savaient manier le stylo, ce qu'ils composeraient rassemblerait sans doute aux livres des Miller, des Eliot, des Malraux et d'autres Sartre… »[69].

À l'issue de cette rencontre internationale, dont le bilan politiquement mitigé montre les limites et les contradictions (créer un mouvement unificateur de masse ou un mouvement sous la houlette soviétique ?), un bureau de liaison, désigné par le Congrès et la FDIF et contrôlé par le Kominform, est constitué dans le but « de provoquer dans le monde entier un grand mouvement des peuples pour la Défense de la Paix »[70]. La présence française y est importante : Mme Romain

---

66 BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 238 : discours au brouillon sur la Seconde Guerre mondiale, 27 octobre 1948.

67 *Ibid.*, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 143 : Article d'Eugénie Cotton pour l'hebdomadaire polonais *Swiat*, 1er février 1954.

68 E. Cotton, Rapport d'activité de la FDIF, *Deuxième Congrès mondial des femmes*, compte rendu des travaux du congrès qui s'est tenu à Budapest (Hongrie) du 1er au 6 décembre 1948, p. 46.

69 *Congrès des intellectuels pour la paix*, Compte rendu réalisé par le bureau du secrétariat général du Congrès, Varsovie, 1949, p. 25.

70 BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 149 : Discours d'Eugénie Cotton sur les Curie, s. d. « Au cours d'une conversation entre congressistes, raconte Eugénie, une question se posa : quel était le mouvement qui disposait des forces suffisantes pour appeler à l'organisation d'un mouvement

Rolland, Pablo Picasso, Vercors, Justin Godard, Yves Farge, Irène et Frédéric Joliot-Curie, Eugénie Cotton. Sous l'autorité de Laurent Casanova, membre du Bureau national du PCF, ce comité, installé à Paris, ne devait pas tarder à prendre la décision de préparer un congrès mondial pour la paix. Eugénie Cotton allait participer activement aux débats.

c. Le Congrès mondial des femmes à Budapest (décembre 1948)

Eugénie quitte la Pologne pour rentrer en France où l'attend le gros travail d'organisation d'un congrès mondial à Budapest, le deuxième de la FDIF. Son objectif premier est d'assurer à cet événement important une grande publicité. Dans cette intention, des rassemblements sont organisés. À Paris, le 22 octobre, pendant que se déroule la session de l'ONU, Eugénie, entourée des membres du bureau directeur de l'UFF, reçoit les déléguées (« anglaises, américaines, indoues, soviétiques, vénézuéliennes ») et les représentantes du Secrétariat international de l'ONU dans les salons du Foyer Daniel-Casanova, où une exposition sur les femmes dans la résistance française est organisée. Elle y prononce également une « émouvante allocution sur la paix »[71]. Quelques jours plus tard, c'est au tour de la FDIF d'organiser une manifestation de la paix au Vélodrome d'Hiver. Elle se déroule sous la présidence d'Eugénie Cotton toujours, qui donne le ton avec son discours adressé aux « milliers de Parisiennes et de Parisiens » qui avaient répondu à l'appel de la « grande fédération » : il faut, dit-elle, que les femmes affirment leur volonté de contribuer à l'édification d'« une paix juste et durable »[72]. Le reportage propagandiste de l'hebdomadaire de l'UFF, *Femmes françaises*, tient à souligner la présence des représentantes de diverses organisations démocratiques, venues « des pays "marshallisés" de l'Europe occidentale et des

mondial. J'avançai que peut-être notre Fédération… l'idée fut acceptée ». « Il y a 20 ans naissait la FDIF », *Femmes du monde entier*, n° 1 ; FDIF, 20e anniversaire, 1945-1965, 1965, p. 19.

[71] « Quand l'UFF reçoit l'ONU », *Femmes françaises*, n° 207, 20 octobre 1948. La FDIF est représentée à l'Assemblée générale de l'ONU tenue à Paris par Gabrielle Duchêne, Françoise Leclerc et Nena Cot. La FDIF devait recevoir la délégation de l'ONU le 19 novembre.

[72] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 238 : discours au brouillon sur la Seconde Guerre mondiale, 27 octobre 1948, doc. cité.

USA » proclamer leur opposition à la politique de guerre. C'est une manière de marquer une petite victoire contre le camp adverse[73].

Ces mobilisations en amont du grand événement inscrivent forcément le Congrès de Budapest dans le sillage de la croisade en faveur de la paix. De ce fait, la lutte pour les droits des femmes est reléguée au second plan. Troisième sujet à l'ordre du jour, après ceux consacrés à la lutte pour la paix et la démocratie, il occupe de surcroît seulement deux des trente pages du compte rendu des activités de la FDIF présenté par sa présidente[74], autant que l'analyse consacrée à la « guerre froide » installée entre les organisations féminines pacifistes internationales. En effet, pendant dix minutes environ, Eugénie Cotton accuse ouvertement le camp « réactionnaire » de fonder, tant en France qu'ailleurs, des mouvements féminins pour la défense de la paix dans le seul but d'entraver le développement et l'expansion de la FDIF : elle apporte plusieurs exemples, mais insiste surtout sur celui du très catholique Mouvement mondial des mères et du congrès de l'Entente mondiale pour la paix. C'est le même discours que tenait en 1947 Jeannette Vermeersch à ce propos : « N'essaie-t-on pas de ressusciter des vieux mouvements féministes morts depuis longtemps et même d'en créer de nouveaux pour tenter de contrecarrer la FDIF ? »[75].

---

[73] « Le Vél' d'Hiv, nouvelle étape sur la route de la Paix ! Et demain Budapest ! », *Femmes françaises,* n° 208, 27 octobre 1948. Le 15 novembre, avant son départ pour Budapest, Eugénie est invitée à la Sorbonne pour rendre hommage à ses maîtres à Sèvres, Jean Perrin et Paul Langevin.

[74] Je retiens deux informations importantes que fournit ce rapport : la constitution par le Conseil de Prague de 1947 d'une commission internationale pour la défense des droits des femmes et la préparation par cette commission, d'une part, d'une brochure dans l'intention de faire connaître la condition féminine dans différents pays du monde et, d'autre part, d'un rapport sur les droits des femmes dans « 35-40 pays », destiné à être présenté à la CCF de l'ONU. E. Cotton, Rapport d'activité de la FDIF, *op. cit.*, p. 40-41. La commission est composée des déléguées britanniques, belges, américaines, soviétiques, danoises. Dans les résolutions votées sur le sujet, le statut des femmes des pays colonisés n'est pas oublié, ni les questions des discriminations raciales et sexuées. « Résolution concernant la défense des droits politiques et économiques des femmes », *Deuxième Congrès mondial des femmes, op. cit.*, p. 371-374. Le 4 janvier 1949, devait être envoyée au Conseil économique et social de l'ONU une demande appuyée d'une documentation pour la défense des droits des femmes. Les revendications sont de trois sortes : égalité salariale, protection de la maternité et égalité des droits des époux dans la communauté conjugale. ADSSD, Fonds Femmes, 261J4, FDIF, dossier 2, Les relations entre la FDIF et l'ONU : Coopération de la FDIF avec l'ONU, s. d.

[75] Le terme « féministe » est ici discrédité, car considéré par Vermeersch comme un vestige du capitalisme bourgeois éloigné des intérêts des femmes des couches populaires. *Femmes françaises,* n° 153, 11 octobre 1947.

Ce deuxième congrès de la FDIF, tenu du 1er au 5 décembre 1948, célèbre le troisième anniversaire de la fédération. Il rassemble dans la capitale hongroise, pavoisée de dizaines de drapeaux de toutes les nations, 390 déléguées de 51 nations qui arrivent par tous les moyens. Sur les murs, la « belle » affiche de cette rencontre invite les Hongroises au congrès qui a lieu au parlement même. Eugénie souligne dans l'introduction qu'elle rédige pour le compte rendu des travaux du congrès le chaleureux accueil qui leur avait été réservé. La session inaugurale est empreinte d'une grande solennité : tant le président du Conseil que plusieurs ministres adressent aux congressistes des allocutions.

Le dernier jour, après un rassemblement sur la place du parlement de « milliers de femmes » qui ont bravé le froid hivernal, le deuxième congrès de la FDIF lance un « Manifeste pour la défense de la paix ». Ce texte politique, rédigé en grande partie par la vice-présidente soviétique Nina Popova, reprend les arguments et les accusations de la mouvance communiste internationale contre l'Ouest et « ses projets expansionnistes ». Sa diffusion devient le devoir premier de toutes les déléguées : investies d'un rôle presque apostolique, elles sont chargées une fois rentrées dans leurs pays d'appeler leurs compatriotes à s'unir pour agir contre la guerre.

Le manifeste féminin de Budapest constitue, selon Eugénie Cotton, une première étape vers le Congrès mondial des partisans de la paix, projet conçu à Moscou à ce moment-là. La deuxième se déroule en février 1949 à Paris. Là, la FDIF et le Bureau international de liaison des Intellectuels pour la paix constitué à Wroclaw lancent en commun l'appel de sa convocation.

La troisième étape se construit autour de la célébration de la journée internationale des femmes qui a lieu le 6 mars au stade Buffalo à Montrouge. Les slogans, les mots d'ordre utilisés, les discours prononcés lors de cette journée préparent les esprits. Une fois à la tribune, Eugénie Cotton souligne de prime abord le nouveau sens dont cette célébration est investie :

> *Chaque année, à cette même date, les femmes, dans le monde entier font valoir leurs revendications en tant que mères, travailleuses et citoyennes. Mais cette année, en raison des circonstances, leur action s'est orientée sur un sujet unique, sur la question dont dépendent toutes les autres, et qui leur tient le plus à cœur, la défense de la Paix !*

[…] Voici qu'à leurs voix s'est joint l'appel des Intellectuels réunis cet été au Congrès de Wroclaw[76].

Ainsi la guerre froide avait transformé cette journée commémorative[77]. Tout au long de sa carrière militante, Cotton a écrit de nombreux textes et prononcé plusieurs discours consacrés à ce lieu de mémoire communiste qui condense les stratégies du Parti. Partie prenante du développement de cette institution, « trait d'union précieux », comme elle dit, entre les femmes du monde entier, elle s'y investit beaucoup. Mais, elle s'en sert aussi pour promouvoir les mots d'ordre communistes ou bien pour préparer les adhérentes de l'UFF aux congrès mondiaux de la fédération féminine internationale qu'elle dirige. Dans son discours, Eugénie Cotton met tour à tour l'accent sur l'union des femmes au-delà des classes et des races, sur les dangers qui menacent la démocratie et la paix, seules conditions préalables au bonheur. Le pacifisme antiatomique de la physicienne y devient aussi visible : pourquoi utiliser l'énergie atomique à des fins meurtrières ? Elle s'attaque alors à l'impérialisme de l'Occident et notamment des Américains, qui s'étaient lancés dans la construction de la bombe à hydrogène. Il est vrai qu'en mars 1949, le programme nucléaire des Soviétiques n'est pas encore rendu public, la première explosion atomique dans le Kazakhstan devant se produire le 29 août de cette même année. Depuis, l'escalade nucléaire se radicalise des deux côtés : mise au point de la bombe thermonucléaire ou bombe H par les Américains qui allaient être bientôt rattrapés par les Soviétiques...

À la veille du Congrès mondial des Intellectuels, les mobilisations en faveur de la paix s'enchaînent. Eugénie est prise dans le tourbillon. Ses interventions publiques se succèdent. Ainsi, le 30 mars, elle se trouve à Dijon pour donner une conférence organisée par le Comité d'initiative des intellectuels pour la défense de la culture et de la paix. Dans l'amphithéâtre de la faculté des lettres, elle entretient un public de deux-cent-cinquante personnes environ, dont cent-cinquante « intellectuels » (professeurs, instituteurs et étudiants), de la question de la paix. Ce discours n'est pas conservé dans ses papiers. On en trouve cependant un résumé dans une note d'information signée par le

[76] La photographie qui illustre la brochure éditée à l'occasion de cet événement montre un cortège de femmes défilant avec des banderoles, des panneaux et des drapeaux devant le siège de l'État-Major étranger à Fontainebleau. ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : E. Cotton « Journée Internationale des Femmes, 6 Mars 1949 », *À Buffalo, le 6 Mars 1949. Des témoignages de l'Union pour la défense de la paix*, p. 1-2.
[77] V. S. Chaperon, *op. cit.*, p. 135-138 ; S. Fayolle, *op. cit.*, p. 161-173.

chef du Service départemental des renseignements généraux et conservée dans son dossier, pas très épais d'ailleurs, de police générale. Certaines questions abordées par Cotton ce soir-là sont déjà connues : ainsi, le procès fait à la guerre, la défense de la paix et l'espoir apporté par le congrès de Wroclaw et de la FDIF ; mais d'autres thématiques sont nouvelles : l'importance du capital que représente le rayonnement de la culture française dans le monde et plus particulièrement dans l'Europe de l'Est, les rapports ambigus qu'entretiennent les scientifiques avec le pouvoir. Malgré la critique virulente développée, l'oratrice s'est abstenue de toute attaque contre le gouvernement. L'informateur de la police en prend bonne note. La séance est levée à 22h00. À la sortie, une quête est faite pour couvrir les frais de location de la salle. Parallèlement, sont distribués des bulletins d'adhésion au Mouvement des Intellectuels français pour la paix[78].

d. Le Mouvement mondial de la Paix et l'appel de Stockholm (1949)

Eugénie quitte Dijon rapidement, puisque, le 2 avril, elle doit se rendre à Bruxelles où commencent les travaux du premier Congrès national du Rassemblement des femmes pour la paix. Et puis, retour à Paris pour les dernières préparations, discussions et pourparlers en vue du congrès mondial dont l'ouverture approche. Une question importante reste encore ouverte. Celle de la présidence. Dans son récit mémoriel consacré aux Curie, Eugénie revendique un rôle décisif dans le règlement de cette affaire délicate :

> *J'ai eu l'honneur,* raconte-t-elle*, d'être chargée d'aller proposer à Frédéric Joliot d'en occuper la présidence. Il ne me donna pas tout de suite sa réponse définitive : il soutint d'abord le point de vue que les Femmes ayant été l'élément nouveau marquant de la lutte pour la libération au cours de la 2e guerre mondiale, il serait juste d'élire une Présidente et non un Président. Je fus très sensible à cette appréciation élogieuse venant de Frédéric Joliot-Curie du rôle des femmes, mais je n'en insistai pas moins pour qu'il devienne, lui, le Président du Congrès international qui allait se tenir à la salle Pleyel en avril 1949. Il donna son accord quelques jours après…*[79].

[78] AN/F/7/715482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : Note d'information 2/152, du 31 mars 1949.

[79] BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 144 : Article pour la revue *La Pensée* (manuscrit et dactylographié), novembre 1958.

L'événement est grand. De tous les départements, les congressistes affluent vers Paris par cars et par trains entiers. L'« importante fraction » des délégués du bloc de l'Est, auxquels les autorités françaises avaient refusé des visas, se rendent à Prague, où ils tiennent une réunion parallèle. Le 20 avril, à 10h45, devant deux mille deux cents délégués représentant soixante-douze pays, six cents journalistes et la foule des partisans de la paix, Frédéric Joliot se lève et monte à la tribune décorée de colombes et des drapeaux de toutes les nations participantes. De sa voix claire et posée, il déclare l'ouverture du Congrès mondial des partisans de la paix. Derrière lui, la colombe de Picasso, promise depuis à un bel avenir, attire tous les regards.

C'est au cours de la séance du jeudi 21 avril qu'Eugénie Cotton prend la parole pour présenter son rapport sur « La participation des femmes dans le Mouvement de la Paix », où, comme le reste des intervenants, elle s'oppose encore une fois à l'arme nucléaire et dénonce la politique américaine. Mais elle prend aussi soin d'introduire la dimension féminine de la question en soulignant le rôle des femmes dans la création du front unique des « organisations démocratiques du monde » : « Tous unis, nos forces sont immenses, ensemble nous discuterons des grands thèmes proposés au Congrès et qui intéressent au même chef les hommes et les femmes ; [...] ensemble nous constituerons une Assemblée permanente des Partisans de la Paix… »[80]. Le congrès crée en effet un comité permanent pour la mobilisation des forces de la paix, le Conseil mondial de la paix (CMP), et en confie la direction à Frédéric Joliot-Curie. Eugénie Cotton, petite minorité féminine dans cette instance, est élue vice-présidente et devient désormais une figure prééminente de la mouvance pacifiste internationale. Le Mouvement mondial de la Paix était né. La composante française allait donner au mouvement son identité[81].

Il est bien possible que la mise en valeur de l'union des forces de la paix, un acquis important du congrès, ait soulevé des inquiétudes

[80] ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J173, Participation du Mouvement de la Paix au Conseil mondial de la paix, Congrès mondiaux : *Congrès mondial des Partisans de la Paix*, Prague-Paris, 20-25 avril 1949, p. 165. Au lendemain du Congrès mondial des partisans de la paix, est réuni à Paris le Comité exécutif de la FDIF. Il est surtout consacré au bilan des mobilisations des sections nationales pour la défense de la paix depuis le Congrès de Budapest. Ce rapport est présenté par Cotton.

[81] Michel Pinault, « Le Conseil mondial de la paix dans la guerre froide », *in* Jean Vigreux et Serge Wolikow (dir.), *Cultures communistes au XXe siècle : entre guerre et modernité*, La Dispute, Paris, 2003, p. 152.

parmi les adhérentes de l'UFF concernant l'autonomie de leur organisation. C'est peut-être la raison pour laquelle Eugénie tient à expliquer dans son allocution d'ouverture adressée au IIIe Congrès national (4-6 juin) réuni à Marseille le rôle et la place de la section française de la FDIF dans le Mouvement de la Paix :

> *En prenant sa part, une très large part, au Congrès mondial des Partisans de la Paix, l'UFF, ne s'est pas incorporée à une nouvelle et puissante organisation où elle court le risque de perdre son originalité et son indépendance,* précise-t-elle. *[...] Le Comité du Congrès Mondial des Partisans de la Paix, assure de la façon la plus simple la liaison des activités des associations et des personnalités indépendantes qui y sont représentées*[82].

Est-elle convaincante ? La mobilisation active de l'UFF aux côtés des Partisans pour la Paix laisse supposer que ces quelques réticences se sont vite dissipées.

D'ailleurs, l'année 1950 est consacrée toute entière au combat pour la paix. Grande année de pacifisme pour Eugénie aussi, qui s'investit sans compter dans cette cause[83]. Le 14 mars 1950, elle participe à la session du Conseil mondial des partisans de la paix tenue à Stockholm et est parmi les premières signataires de l'appel qui commence par la dernière phrase du discours prononcé par Joliot-Curie lors de cette rencontre : « Nous exigeons l'interdiction absolue de l'arme atomique… ». Le savant est immédiatement révoqué sans explications de son poste de haut-commissaire du Commissariat d'énergie atomique (CEA), à la fondation duquel il avait participé.

Lancé le 18 mars, l'appel de Stockholm est le fer de lance d'une nouvelle croisade pacifiste que légitime le potentiel américain. Elle rencontre un véritable succès populaire : partant d'une base minimale, l'inquiétude devant ce type d'armement, elle réussit à associer à sa cause des millions de personnes venues d'horizons politiques différents. Dans un climat international déjà lourd que dégrade davantage le déclenchement, en juin, de la guerre de Corée et les négociations engagées par les Américains pour le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest, la mobilisation est sans précédent : 400 millions de signatures

---

[82] E. Cotton, allocution d'ouverture lors du IIIe congrès national de l'UFF du 4-6 juin 1949 à Marseille, *Pour faire reculer la misère et la guerre, pour que triomphe la vie, IIIe Congrès de l'UFF,* p. 30-31. *Cf.* S. Fayolle, *op. cit.*, p. 439-440.

[83] Toutefois, Eugénie Cotton ne peut se rendre à Moscou, où se réunit du 15 au 19 novembre 1949, après les fêtes organisées pour la célébration de l'anniversaire de la révolution d'octobre, le Conseil de la FDIF élu au congrès de Budapest.

sont collectées jusqu'à la fin octobre 1950, dont 14 millions en France, selon les estimations du mouvement lui-même. Selon le politologue Olivier Le Cour Grandmaison ce chiffre est exagéré : il est plus proche de 9 millions et demi soit le double de l'audience électorale communiste[84]. Mais même ainsi, il est sans conteste impressionnant.

Cette victoire des chiffres est à associer à la campagne de diffusion efficace mise en œuvre : sur les murs, la colombe de Picasso « gagne la bataille des affiches », des personnalités très connues se prononcent en faveur de l'appel et contribuent ainsi à la promotion de la cause, enfin « le travail de porte à porte fait en commun dans chaque rue, chaque entreprise, chaque village » triomphe de toutes les difficultés. Cette dernière pratique allait jouer depuis un rôle décisif dans la réussite de telles campagnes[85].

Eugénie fait sienne cette « chasse aux signatures ». Elle suit de près les manifestations organisées à cette fin dans le monde entier. Dans ses carnets on en trouve le calendrier tenu scrupuleusement. Elle écrit aussi beaucoup et elle contacte ami.e.s, anciennes collègues et élèves, la communauté des Sévriennes. « Les signatures individuelles s'ajoutent les unes aux autres, note-t-elle avec satisfaction, et deviennent une force capable d'empêcher la guerre »[86]. Parfois, elle recueille des refus, comme celui de Marthe Baillaud-Privat ou cet autre, retentissant, de Pauline Ramart : « Il y a quelques années, c'est de tout cœur que j'aurais signé cet appel avec le désir ardent de joindre mes efforts aux vôtres. Actuellement je ne le puis. [...] je suis née en 1848 [*sic*] et c'est ce qui explique que j'ai été amenée à prendre la décision de ne plus rien signer ayant un caractère politique. Ma conception de la liberté est bien différente de celle de nos amies et je ne puis accepter l'idée d'une dictature »[87].

Plongée dans la lecture de ces échanges entre vieilles amies, je suis avec intérêt l'évolution de ces relations de longue date. Mêlant les nouvelles de famille et les problèmes de santé aux préoccupations associatives et militantes, ils me révèlent des histoires de vie qui se déploient parallèlement à celle d'Eugénie, tout en la croisant plus ou

[84] O. Le Cour Grandmaison, *op. cit.*, p. 127-128.
[85] ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J1, Historique de l'association : « Les Combattants de la Paix et de la Liberté », 1951.
[86] E. Cotton, « Il est au pouvoir des peuples d'empêcher la guerre », *Bulletin d'information*, n° 45, juin 1950.
[87] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 112, Pauline Ramart : lettre du 6 avril 1950.

moins souvent en fonction des motifs qui les rapprochent de la présidente.

Sous ce rapport, la correspondance avec Marthe Weiss-Klein, ancienne élève, puis amie des plus proches, mariée en secondes noces à Pierre Weiss décédé en 1940, est précieuse. Eugénie partage avec cette habituée du « petit cercle » de Dhuys des souvenirs de jeunesse, des idées, l'amour de la science. Quatre-vingt lettres environ d'« Ombrette » adressées à son « amie chérie », remplies d'une écriture à l'encre bleue-grise, sont conservées dans les archives de Cotton. Elles permettent de reconstruire une causerie féminine embrassant toute la gamme de sujets – petites joies et grands succès, questions de santé et souffrances intimes, sérieuses ou moins sérieuses –, et révèlent les sentiments profonds d'une amitié tendre et confiante qui évolue avec le temps. Cela étant, cet échange constitue aussi ma source privilégiée pour pénétrer dans l'espace intime d'Eugénie Cotton au cours de cette période[88].

e. Soucis familiaux

Les problèmes personnels de son fils Eugène semblent préoccuper sérieusement Eugénie à partir de 1949-1950. Le mariage avec Malou semble avoir irrémédiablement échoué après quinze années de vie commune et la naissance de trois enfants. Marthe Weiss-Klein ne mentionne pas les raisons qui ont conduit à cette séparation. Elle donne pourtant quelques indices : « le vrai tort là-dedans a été de se marier si mal assortis, et chacun en a eu sa part » ; et ailleurs : « son dégoût de la vie commune avec Malou est bien grand ». Incompatibilité de caractères donc et, peut-être aussi, l'intrusion d'une autre femme : « pour essayer d'organiser une vie normale avec une femme professeur, il faudrait qu'il obtienne le divorce ». S'agirait-il de la future épouse d'Eugène, la biologiste Hélène Charniaux ? C'est fort probable, puisque cette jeune Belge de 31 ans intègre les réseaux scientifiques parisiens à la fin des années 1940 : elle entre au CNRS en tant qu'attachée de recherche en 1949 et, parallèlement, travaille au laboratoire du professeur Teissier, auprès de qui elle avait commencé une thèse. Elle devait écrire d'importants travaux sur le sexe des crustacés.

Dans tous les cas, Malou, qui quitte le foyer conjugal et s'installe avec ses enfants à Marseille, où elle obtient un poste de professeure de

[88] *Ibid.*, 1 AP 109, Marthe Klein-Weiss.

lycée, refuse au début de libérer Eugène en lui accordant le divorce. Est-ce parce qu'elle est « peu généreuse », selon le mot de Marthe, ou tout simplement l'attitude de son mari aurait-elle blessé son orgueil ? Progressivement, les relations entre les deux époux deviennent très tendues, notamment quand des différends d'ordre économique émergent. Et puis la situation des enfants préoccupe grandement Eugénie. Dans ses lettres, Marthe Weiss-Klein sait traduire avec justesse l'inquiétude de son amie : « Les visites d'Eugène suffiront-elles à faire contrepoids [à la conception de vie que leur aurait inculqué leur mère à longueur d'années] ? Je comprends vos préoccupations ma chérie. Si seulement Eugène savait être aussi diplomate que vous ! ». Car bien que cette séparation l'ait peinée, Eugénie, conserve de bonnes relations avec son ex-belle-fille, ce qui lui permet de se rendre souvent à Marseille pour voir ses petits-enfants[89]. Des photos la montrent en effet, sur une terrasse de café ou assise sur une pelouse, en train de profiter du soleil radieux du Midi en buvant du thé ou en discutant avec eux.

En juin 1950, Eugène soutient enfin sa thèse. Mais ce succès entraîne de nouveaux soucis pour ses parents au sujet de son avenir professionnel. Certes il a l'ambition de suivre l'exemple de son père et de s'engager dans la carrière universitaire, mais, pour ce faire, il doit d'abord passer par le poste de maître de conférences d'une université provinciale. Or, pour des raisons ayant affaire à sa vie personnelle, il ne veut plus quitter Paris. « J'espère, écrit Marthe Weiss-Klein à Eugénie, qu'il préférera tout de même être maître de conférences en province plutôt que… chauffeur de taxi à Paris ». Finalement, il devait opter pour une carrière d'ingénieur au Centre national de l'Énergie Nucléaire à Saclay[90].

À partir de 1950, la santé d'Aimé décline. Eugénie essaie de lui apporter tous les soins possibles, de le gâter même : de temps en temps, elle lui prépare des caillebottes qu'il aime bien – heureusement le cousin Louis envoie souvent de Soubise la chardonnette[91]. Progressivement, il arrête de travailler au laboratoire. Je retrouve le fil de la progression de la déchéance physique d'Aimé dans la biographie qu'Eugénie lui consacre en 1967. Afin de lui donner la possibilité de

[89] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.
[90] Il devait être promu en chef du service de physique nucléaire à basse énergie et, en avril 1968, être décoré de la Légion d'honneur.
[91] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettres et cartes postales de Louis Feytis.

continuer ses travaux, elle devient pour lui la secrétaire la plus dévouée : « Il me dicte des notes, des lettres, écrit-elle. Nous travaillons chez nous dans le bureau ensoleillé d'où l'on voit les coteaux de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray et je lui dis parfois, consciente du prix de ces moments dont je voudrais arrêter la fuite : "Ne sommes-nous pas bien ici, tous les deux, pour travailler ?" Il soupire et répond : "Oui, nous sommes bien, mais ce n'est pas le laboratoire !" ». Toutefois, en collaboration avec son gendre, Pierre Manigault, il continue à imaginer de nouveaux appareils et à obtenir des brevets malgré ses 81 ans.

Marthe Weiss-Klein essaie de l'encourager. « Les malaises de votre mari sont passagers », lui écrit-elle. D'autant plus qu'Aimé donne l'impression d'être en forme : « Mr Cotton, en taille, l'œil lumineux, le sourire bon, sans l'espèce de réserve qui l'ennuage parfois, m'a paru extraordinairement jeune », lui rapporte-t-elle en juin 1950 alors qu'Eugénie est à Londres pour participer au Bureau du Congrès mondial de la paix (31 mai-1er juin). C'est par contre la santé de son amie qui l'inquiète : « Je pense que les soucis ont dû agir sur votre foie plus que la nourriture anglaise si insipide », remarque-t-elle. Et elle ne se réfère pas seulement à ceux liés à la santé d'Aimé. En juin 1950, Eugénie Cotton est aux prises avec la justice pénale : elle est « poursuivie devant les tribunaux français pour son action en faveur de la paix ».

f. Inculpée

> *À Buffalo, dimanche [4 juin], Mme Cotton présidait l'extraordinaire fête, la grande fête si fraîche, si joyeuse, si émouvante aussi, des enfants de Paris et de sa banlieue*[92]*. Buffalo, dans le soleil, et tous ces merveilleux enfants, quelle féérie de couleur, quel ravissant, quel bouleversant spectacle !*
>
> *Au milieu d'eux tous, Mme Cotton, bonne, délicate, fine, grand-mère de tous les petits enfants, leur dit l'amitié qui les unit à tous les petits enfants du monde [...]. C'est parce qu'elle est cette courageuse grand-mère de tous nos enfants que Mme Cotton est inculpée aujourd'hui de « provocation à une entreprise de démoralisation de l'armée et de la nation, dans le but de nuire à la défense nationale ».*[93]

[92] En 1950, la FDIF a créé la Journée internationale de l'enfance. Elle est célébrée pour la première fois en juin 1950.

[93] Françoise Leclercq, secrétaire de l'UFF, « Madame Cotton », *Femmes françaises*, n° 290, 10 juin 1950.

La procédure de poursuite est mise en branle le 26 mai. Elle relève de la loi, « scélérate » selon le PCF, du 11 mars 1950 (n° 50 298) qui précise les actes de trahison en temps de paix[94] et vise au premier chef les militant.e.s communistes engagé.e.s dans des actions contre la guerre d'Indochine.

C'est que le PCF avait décidé, à partir de 1949, d'amplifier la mobilisation en cours contre ce conflit colonial en organisant des manifestations, souvent violentes, des grèves et des actions de refus de transport et d'envoi de matériel en Indochine ou des actions de sabotage de matériel militaire. L'UFF s'implique elle aussi davantage dans la dénonciation de la « sale guerre ». Sa lutte prend surtout la forme d'actions pour le retrait du corps expéditionnaire d'Indochine.

En janvier 1950, l'organisation, ayant engagé une campagne en direction des mères de soldats, diffuse une affiche intitulée *Non tu ne t'engageras pas*. Son message incendiaire – « Mamans, avec l'UFF exigez le retour du corps expéditionnaire et la fin de la Guerre au Viêt-Nam ! » – est illustré par deux photographies : au premier plan, une mère et, loin à l'arrière-plan, son fils infirme. Dans son rapport envoyé en juin au juge d'instruction Pérez chargé de l'affaire, Eugénie Cotton est amenée à décrire et à expliquer le sens de l'affiche :

> *La mère soudain réalise que son fils, s'il s'engage, peut lui revenir infirme pour toujours ; avec la perspective d'une vie à jamais diminuée. La vision de ce jeune soldat, qui n'a plus qu'une jambe et qui marche avec deux béquilles, ne la quitte plus. Que pourrait-elle bien faire, elle, pour que son fils ne devienne pas un jour ce soldat mutilé… ou pire ? Tout d'un coup, elle prend conscience que les enfants mineurs ne peuvent s'engager sans l'autorisation de leurs parents et elle décide de refuser son consentement à l'engagement volontaire éventuel de son fils*[95].

Images fortes donc, qui visent à convaincre les mères de s'opposer à l'engagement de leurs fils dans le corps expéditionnaire. Mais après le vote de la loi du 11 mars, l'affiche en question est considérée comme un « attentat à la sûreté extérieure de l'État » et, de ce fait, Eugénie Cotton, présidente de l'organisation qui l'a éditée, est inculpée. Com-

[94] 1. La « malfaçon volontaire dans la fabrication de matériel de guerre » ; 2. la « détérioration ou la destruction volontaire de matériel ou fournitures destinées à la défense nationale » ; 3. l'« entrave violente à la circulation du matériel » ; 4. la « participation en connaissance de cause à une entreprise de démoralisation de l'armée… ».

[95] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Contentieux, 1 AP 183 : lettre d'Eugénie Cotton au juge d'instruction, juin 1950.

parue devant le juge d'instruction le 26 mai à 17h30, elle en prend sur le plan moral l'« entière responsabilité » tout en protestant vivement contre son inculpation – les statuts de l'UFF ne prévoyant point de responsabilité pénale particulière à la charge de sa présidente.

Un cliché publié dans *L'Humanité* montre la présidente de l'UFF discutant avec son avocat Michel Bruguier avant leur entrée dans le cabinet du juge[96]. Ancien résistant (commandant Audibert, chef FFI des maquis du Gard), celui-ci est alors un jeune avocat de 29 ans. Il est fort probable que le contact avec sa future cliente s'est noué au sein des réseaux militants communistes. À partir de l'automne 1950 notamment, alors qu'il assurait déjà la défense d'Eugénie, il allait rejoindre le collectif d'avocats anticolonialistes qui se constitue sur l'initiative de Marcel Willard. En liaison avec le bureau politique du PCF, ce cabinet devait s'occuper principalement d'affaires politiques et notamment de la défense de militants anticolonialistes poursuivis en France[97].

Ce rapport étroit de Bruguier avec le PCF n'est pas considéré comme un avantage particulier par Marthe Weiss-Klein qui écrit à son amie : « les avocats ont une tendance à faire des plaidoiries qui sont des justifications de leur position politique et de celle de leur client. Ce genre de plaidoiries, écoutées poliment par les juges, sont sans effet sur eux, quand elles ne les agacent pas ». Et elle recommande à Eugénie de jouer selon les règles et d'embaucher « un avocat roublard qui connaît parfaitement son code plutôt qu'un avocat qui partage [ses] vues »[98].

Tout au long de cette période difficile pour Eugénie, les deux femmes s'écrivent beaucoup et souvent. Seules sont conservées cependant les lettres de Marthe Weiss-Klein. Malgré l'absence de la contribution d'Eugénie à l'échange, ce dialogue à une voix, du fait de sa sincérité et de son naturel, est fort intéressant, d'autant que les écrits autobiographiques de Cotton se limitent à une vague évocation de cette aventure éprouvante. Ce qui ressort de la plume de Marthe et qu'on devine de la part d'Eugénie, c'est que cette dernière se sent un peu la victime d'un conflit qui la dépasse. Certes, elle a pris devant le juge la responsabilité morale de l'affiche incriminée ; ceci n'empêche toutefois qu'elle pense avoir fait l'objet d'une inculpation injuste : sa fonc-

[96] « Mme Eugénie Cotton inculpée ! », *L'Humanité*, 27 mai 1950.
[97] ADSSD, APCF, Fonds Marcel Willard, 1940-1957, 308 J 1-22.
[98] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Klein-Weiss : lettre du 7 juin 1950.

tion de présidente ne l'obligeait point de représenter en justice une organisation qui de surcroît ne la consultait pas « sur toutes les modalités de réalisation des tâches »[99]. Et Marthe Weiss-Klein de répondre : « On regrette que les communistes se soient "servis de vous" pour s'abriter derrière vous, tout en étant prêts à agir encore pour obtenir le non-lieu ». Dans ce contexte de guerre froide qui exaspère les tensions, Weiss-Klein rapproche l'inculpation de son amie à une « chasse aux sorcières » : Eugénie est persécutée car elle est communiste. Finalement, l'ennemi n'est autre que le fascisme lui-même. En 1950, « Hitler est peut-être mort, mais il n'est pas encore vaincu ; ses méthodes se propagent et s'installent insidieusement ». L'intention des persécuteurs est de faire de la présidente de l'UFF et de la FDIF un exemple pour « en intimider d'autres ». Mais il y a pire : « pour trouver grâce devant eux, il ne suffit plus de n'être pas communiste, il faut être violemment anticommuniste ».

L'inculpation d'Eugénie Cotton provoque beaucoup d'émoi dans les rangs des militant.e.s communistes. Dès le lendemain, *l'Humanité* prend sa défense. Quant au bureau de l'UFF, il se mobilise aussitôt en médiatisant l'inculpation et en invitant ses adhérentes à manifester leur soutien envers leur « chère présidente » par l'organisation des délégations auprès du juge d'instruction Pérez et l'envoi au Palais de Justice de lettres, de pétitions, de motions, de télégrammes : quand celui-ci « verra s'accumuler sur sa table les lettres qui lui viendront de tous les faubourgs des grandes villes, de toutes les villes, [il] saura que ce n'est pas si simple d'inculper la grande Française qu'est Mme Cotton »[100].

En effet, entre juillet et novembre 1950, les lettres de soutien, les protestations collectives et individuelles, les cadeaux même[101] affluent de tous les coins du globe et émanent de personnalités importantes et d'organisations nationales et internationales de masse, de syndicats aussi. Les articles-dénonciations dans la presse communiste se multiplient. Toute cette littérature militante joue sur plusieurs registres : sur

[99] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, UFF, Contentieux, 1 AP 197 : papiers divers relatifs à la mise en accusation d'Eugénie Cotton.
[100] F. Leclercq, *op. cit.*
[101] Le nombre des cadeaux est tel que le Foyer Danielle-Casanova inaugure le 20 juillet une exposition pour que « tous puissent juger de l'écho profond éveillé dans le monde entier par [la] magnifique attitude [de Mme Cotton] et sa lutte courageuse pour la Paix ». « Du monde entier l'affection et le respect vis-à-vis de Mme Cotton », *Femmes françaises*, n° 297, 29 juillet 1950.

celui de la protestation (condamnation de la loi de mars 1950, indignation devant l'inculpation « ridicule et outrageante », demande de l'abandon immédiat des poursuites), de l'analyse politique (l'inculpation d'Eugénie Cotton est une affaire d'envergure internationale liée à la guerre froide et au processus de décolonisation ; elle constitue une tentative d'intimidation du mouvement pacifiste), de l'émotion (on insiste sur le courage, la noblesse, la dignité de l'inculpée). Des hagiographies, plus ou moins proches de la réalité, sont élaborées et publiées dans tous les bulletins, revues et journaux que contrôle la mouvance communiste. Elles mettent en avant l'exceptionnalité du parcours de la présidente de l'UFF et de la FDIF, son patriotisme et son rôle social féminin : « éducatrice respectée », « grand-mère tendre » aux « cheveux blancs », « femme courageuse, honneur de la science française », « ardente patriote », elle « n'a rien d'une dangereuse agitatrice ». « C'est [pourtant] cette femme qui doit se présenter devant la justice française », constate avec étonnement son amie et vice-présidente de le FDIF Dolorès Ibarruri[102].

Eugénie Cotton lit tous les articles de presse la concernant et, si nécessaire, elle demande à la direction des journaux des rectifications[103]. L'intérêt sincère de ses sœurs de lutte la console et l'émeut. Elle tient à le souligner tout particulièrement dans le message qu'elle adresse aux membres du Conseil national de l'UFF réunies à la mairie de Saint-Ouen les 9 et 10 septembre, où, pourtant, elle ne peut se rendre. Elle invoque des raisons de santé qui la retiennent loin de la capitale jusqu'au 1er octobre. Elle se trouve sans doute à Dhuys, où, avec Aimé, elle passe comme d'habitude les dernières semaines avant la « rentrée d'octobre » à « faire des provisions de santé ».

Décision prudente, puisque, après la défaite française de Cao Bang en Indochine en octobre, la procédure judiciaire se complique. Avec l'accord du ministre de la Défense nationale, le juge Pérez rend, le 4 novembre 1950, une ordonnance d'incompétence : Cotton est accusée d'avoir « participer » et non plus simplement « provoquer »

---

[102] Dolorès Ibarruri à Madame Cotton, « Avec vous de tout cœur », *Bulletin d'information*, n° 45, juin 1950 ; « Madame Cotton est inculpée pour tentative de démoralisation de la nation », *Libération*, 27 mai et 7 novembre 1950 ; BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 222 : grande soirée anniversaire de la FDIF, 5 ans, « Madame Cotton ne doit pas être poursuivie » ; *ibid.*, 1 AP 236, doc. cité.

[103] *Ibid.*, UFF, Contentieux, 1 AP 190, Correspondance d'Eugénie Cotton et de Maître Bruguier : lettre au directeur du journal *Le Monde*, 19 novembre 1950.

une « entreprise de démoralisation de l'Armée ayant pour objet de nuire à la Défense Nationale », ce qui, en vertu de l'article 76 du code pénal, entraîne la traduction de l'inculpée devant le tribunal militaire pour trahison. Eugénie Cotton fait dès le 7 novembre appel de cette ordonnance.

L'UFF reste mobilisée autour de sa présidente et dénonce le non-respect des « lois les plus élémentaires » et des libertés fondamentales par le gouvernement. Les protestations reprennent de plus belle. Le but est toujours le même : « La table du juge d'instruction [...] doit plier sous le poids du courrier reçu chaque jour à ce sujet »[104]. De son côté, Eugénie Cotton met en œuvre des démarches pour associer les membres du corps universitaire au mouvement de protestation. Une motion de solidarité exaltant le patriotisme de l'inculpée et demandant l'abandon des poursuites à son encontre est ainsi préparée à son instigation par ses amies et anciennes compagnes Alberte Préceptis et Marie Gaide, professeures honoraires. Elle est présentée à la signature des anciennes Sévriennes dans des lycées et des collèges. À Pau, les dirigeantes régionales de l'UFF créent un « Comité d'Action pour la défense de Mme Cotton » et s'efforcent de recueillir des signatures au bas de cette même lettre de protestation. Selon une note d'information de la police, une cinquantaine de femmes signèrent au cours d'une réunion de l'UFF[105].

Eugénie écrit en outre à ses amies. La réponse de Marthe Baillaud-Privat aurait pu mettre à l'épreuve leur amitié :

> *Je cherche,* lui écrit Marthe, *par quel moyen je pourrais, en restant d'accord, moi aussi, avec ma conscience, signer la circulaire que ton amitié me soumet. Je ne l'ai pas trouvé. [...] J'aurais tant voulu te parler librement et logiquement de tout cela. Je ne l'ai jamais pu. [...] Heureusement toutes les autres « Madame Cotton » sont assez respectées et leurs mérites reconnus pour que ma signature en plus ou en moins soit sans importance pratique dans ce débat. Crois qu'il m'est néanmoins bien douloureux, en accord, moi aussi, avec mon mari et avec ma conscience, d'être obligée de te la refuser*[106].

[104] « Quel exemple d'amour du travail et de l'honnêteté intellectuelle nous a toujours donné Mme Cotton », *Femmes françaises,* n° 299, 12 août 1950.

[105] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : Note d'information, 30 novembre.

[106] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettre du 2 décembre 1950.

Eugénie se montre compréhensive pourtant. D'autres anciennes Sévriennes expriment publiquement leur soutien à leur ancienne professeure et directrice, telle Jeanne Michard, enseignante en Tunisie dont la lettre au juge Pérez est publiée dans l'hebdomadaire de l'UFF. Parmi les sociétés, l'Union française universitaire condamne les poursuites engagées contre Cotton, mais le Conseil de l'Association des élèves et anciennes élèves de l'ÉNSJF, composé de nombreuses de ses anciennes collaboratrices, dont Jeanne Streicher, Madeleine Chenot et Lucienne Félix, se refuse à élever une protestation collective.

La police surveille étroitement cette mobilisation qui trouble, selon une note d'information conservée dans le dossier de Cotton, la routine des lycées : « beaucoup de professeurs se déclarent gênés par la présentation de cette motion » ; elles estiment « la valeur professionnelle » de leur ancienne professeure, mais « désapprouvent son activité politique présente ». Le rapport conclut que seules les professeures communistes « apposent leur signature sous les motions présentées »[107].

Dans le même temps, Cotton doit s'impliquer activement dans la préparation du deuxième congrès mondial pour la paix qui devait initialement se tenir à Londres au mois de novembre. Depuis le mois d'octobre, des listes de souscription sont dressées et, dans tout le pays, des assises départementales élisent les déléguées au congrès. Destinés à un public plus restreint et ciblé, des débats sont aussi organisés chez des particuliers. Les documents conservés dans les archives privées de la présidente de l'UFF suggèrent que celle-ci a – dans une certaine mesure – profité de ces rencontres pour gagner à sa cause personnelle un plus grand nombre d'enseignants et d'enseignantes. Un exemple en serait la réunion-débat sur la paix tenue le 27 octobre chez Gabrielle Duchêne avec deux intervenants : Cotton et un professeur de la Sorbonne. L'initiative appartient certes aux professeurs du lycée Janson-de-Sailly, membres du « Mouvement des Intellectuels français du 16e arrondissement ». Mais, je ne peux m'empêcher de penser que cette manifestation qui cible les professeurs des établissements secondaires de l'Ouest de Paris n'est pas aussi un beau geste de soutien de la part d'une amie de vieille date désireuse de lui assurer un plus grand nombre de signatures d'universitaires. Compte tenu des circonstances, le court discours qu'Eugénie prépare à cette occasion se focalise sur ses préoccupations du moment : les dangers qui menacent les libertés

[107] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : Note d'information, n° 4494, 29 novembre 1950.

de pensée et d'expression dans un contexte de guerre froide : « C'est certainement une des choses auxquelles les intellectuels sont le plus sensibles », a-t-elle expliqué à son public[108].

Le bilan final de cette collecte de signatures, entreprise difficile dans un milieu plutôt rétif à tout activisme politique, est, selon les données livrées par l'UFF, positif : en décembre, une délégation porte au secrétariat du procureur général mille signatures « de membres du corps enseignant des Universités, Lycées, Collèges, Instituts ».

À ce moment-là, Eugénie Cotton est à Paris après un séjour d'une semaine à Varsovie, où s'était tenu finalement du 16 au 22 novembre le Deuxième Congrès mondial des partisans de la paix. Le projet de l'organiser à Sheffield avait dû être abandonné « au dernier moment », après le refus du gouvernement travailliste britannique d'accueillir en Angleterre cette rencontre internationale de la paix. Grande indignation de la part des organisateurs : « le plus sûr résultat de l'attitude du gouvernement anglais [qualifiée de "discourtoise" par Cotton], aura été d'éclairer l'opinion sur la "démocratie" occidentale »[109]. Une fois dans la capitale polonaise pavoisée de drapeaux et des colombes de la paix, Eugénie, comme d'ailleurs tous les congressistes, est étonnée de la petite merveille technique accomplie par les Varsoviens : ils ont réussi en une petite semaine à transformer « un immense local destiné à devenir une imprimerie en une salle de séances pourvue d'un éclairage ultra-moderne (avec deux mille écouteurs en huit langues), tendue d'une étoffe lumineuse sur laquelle se détachaient de blanches statues de paix et des milliers de drapeaux. Entre un sol fleuri de chrysanthèmes et un plafond frémissant du vol d'innombrables colombes, des hommes et des femmes de soixante-douze nations » ont été réunis[110].

---

[108] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Écrits personnels divers, 1 AP 31 : Discours sur la paix du Mouvement des Intellectuels français du 16e arrondissement, doc. cité. Son numéro spécial publié à Noël 1950 donne des informations sur le nombre des signatures recueillies dans divers établissements : 12 signataires au lycée Molière de Paris, 14 à l'Institut de mathématiques de la faculté des sciences de Strasbourg, 32 à l'ÉN et 19 au lycée de Saint-Germain-en-Laye, 17 au lycée de jeune filles de Grenoble, 8 à Saint-Etienne, 7 seulement à Lyon où enseigne son amie Marthe Klein-Weiss, 7 à Rennes également.

[109] ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J173, Participation du Mouvement de la Paix au Conseil mondial de la paix, Congrès mondiaux : E. Cotton, discours, *Deuxième Congrès mondial des Partisans de la Paix*, Varsovie, 16-22 novembre 1950, p. 93 ; André Chevrin, « Cessez les poursuites contre Madame Cotton », *Femmes françaises*, n° 313, 18 novembre 1950.

[110] E. Cotton, « 91 000 000 de femmes forment l'immense ronde de la Paix », *Femmes françaises*, n° 315, 2 décembre 1950.

Après le succès de l'Appel de Stockholm, l'enjeu se cristallise maintenant autour de la quête d'un nouveau thème fédérateur de mobilisation en rapport avec l'évolution de la tension internationale qui se concentre désormais en Europe (émergence de la question du réarmement et de l'intégration de l'Allemagne dans le système de défense occidentale, projet d'armée européenne). Sans grand succès cependant.

Eugénie rentre à Paris très inquiète pour Aimé qu'elle avait hésité, un moment, à laisser seul à la maison après son attaque cérébrale. Son état de santé s'améliorant progressivement, elle peut organiser une « grande soirée » pour célébrer le cinquième anniversaire de la FDIF. Elle a lieu le 3 décembre à la salle Pleyel et son programme illustré par Picasso (avec le beau dessin d'une mère et de ses deux enfants sur fond de la colombe de la paix) comprend des allocutions et une « partie artistique » (musique et danse). Une brochure intitulée *Femmes du monde* est aussi éditée avec les soins de Cotton. Sur sa couverture, un dessin de Picasso encore. Ce texte retrace l'action de la fédération au cours de ses cinq premières années de vie.

Ainsi, clôt le cycle parisien de l'histoire de la fédération : en janvier 1951, après la publication par le gouvernement français de l'arrêté prononçant sa dissolution, elle est contrainte à transférer son siège à Berlin-Est. Cette mesure de nature punitive est à associer à la campagne menée par l'UFF contre la guerre d'Indochine et à l'inculpation consécutive d'Eugénie Cotton[111].

Au moins, sur ce dernier front, les évolutions sont positives : le 15 décembre, après la déposition par Bruguier d'un mémoire à l'appui de l'opposition à l'ordonnance du juge Perez, la chambre des mises en accusation statue sur la juridiction civile du cas Cotton[112], mais ordonne aussi un supplément d'information pour savoir si « la publication et la diffusion de l'affiche incriminée constitue un acte isolé ou s'insère au contraire dans le cadre d'une action plus vaste émanant de l'UFF et tendant à entraver l'action de la France au Viet-Nam »[113]. Le juge Perez en est chargé. Grand soulagement pour Eugénie, même si

[111] V. F. de Haan, « The Women's International Democratic Federation (WIDF) : History, Main Agenda and Contributions, 1945-1991 », *op. cit.*, p. 12 ; S. Fayolle, *op. cit.*, t. 2 : Annexes, p. 24.

[112] « Mme Cotton n'a pas à comparaître devant un tribunal militaire », *L'Humanité*, 16 décembre 1950.

[113] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Contentieux, 1 AP 190, Correspondance entre Eugénie Cotton et Me Bruguier : lettre de l'avocat, 21 juin 1951.

le danger de comparaître en Conseil de guerre n'est pas définitivement écarté. En attendant, elle organise le déménagement de la FDIF.

C'est donc depuis son nouveau siège, les bureaux situés sur l'avenue Unter den Linden à Berlin-Est, que la fédération poursuit son combat contre « l'agression américaine » en Corée et « s'élève contre l'utilisation des Nations-Unies pour couvrir cette intervention »[114]. En début février 1951, son Conseil réuni dans les locaux de Berlin prend la décision d'envoyer en Corée une commission internationale composée de 21 femmes pour y constater les ravages de la guerre dans la population civile. Une photographie les montre toutes en tenue sportive, les unes sérieuses, les autres souriantes. L'invitation venait de la présidente de l'Union démocratique des femmes coréennes et membre du Comité exécutif de la FDIF. Après douze jours d'enquête sur le terrain, la commission prépare sous la présidence de la Canadienne Nora Rodd une brochure qu'elle soumet au secrétariat de la FDIF. Ce « Rapport de la Commission Internationale Féminine pour l'enquête sur les atrocités commises par les troupes américaines et les troupes de Syng-Man-Rhee en Corée du 16 au 27 mai 1951 », intitulé *Nous accusons*, est envoyé par Eugénie Cotton le 11 juin en plusieurs exemplaires au président de l'Assemblée générale, au président du Comité de Sûreté et au secrétariat de l'ONU[115]. Il devait être traduit en vingt-trois langues et prendre une large publicité. Selon l'historienne Francisca de Haan, cette diffusion a indigné le gouvernement américain à tel point qu'en 1954, à son instigation, la FDIF allait perdre son statut consultatif auprès de l'ONU. Après plusieurs demandes infructueuses, elle réussit à le reprendre en juin 1967[116].

Pour l'instant, à ce début de 1951, l'expulsion de la FDIF à Berlin bouleverse le train de vie militant d'Eugénie Cotton : « c'est encore une activité intéressante qui s'éloigne de moi », soupire-t-elle dans sa lettre du 14 mars à Marthe Weiss-Klein. Elle vient de sortir d'une « pneumonie double » qui l'a obligée à subir toutes les trois heures des

[114] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4, FDIF, dossier 2, Les relations entre la FDIF et l'ONU : Coopération de la FDIF avec l'ONU, s. d., doc. cité.

[115] *Ibid.*, Brochures de la FDIF, dossier 1 Brochures : *Nous accusons.* Rapport de la Commission Internationale Féminine pour l'enquête sur les atrocités commises par les troupes américaines et les troupes de Syng-Man-Rhee en Corée du 16 au 27 mai 1951, p. 46.

[116] V. F. de Haan, « The Women's International Democratic Federation (WIDF) : History, Main Agenda and Contributions… », *op. cit.*, p. 12. C. Donert attribue le succès de 1967 à la fois aux efforts de la FDIF, à l'appui des États arabes et africains et « au changement d'atmosphère à l'ONU sur ces questions » avec la résurgence des féminismes aux États-Unis et en Europe occidentale. C. Donert, *op. cit.*, p. 125.

piqûres d'antibiotiques et à avaler de gros biftecks en dépit de son manque d'appétit. Très affaiblie, elle ne peut assister au grand rassemblement du 11 mars à Gennevilliers, organisé à l'occasion de la journée internationale des femmes autour du mot d'ordre principal de désarmement : « cela a été pénible de ne pas aller à Gennevilliers, de ne rien faire pour tant de femmes qui comptaient sur moi », confie-t-elle dans cette même lettre à son amie. Elle envoya pourtant un message qui fut lu devant cette large « Assemblée nationale » de plus de 30 000 déléguées. Ces quelques mots de la présidente font, tout comme ses autres textes et discours de cette période, appel aux sentiments maternels des Françaises : il est donc encore ici question d'épargner les enfants des ravages d'une éventuelle nouvelle guerre et de leur bâtir un avenir heureux. Le langage de l'appel de Stockholm y est pleinement reconnaissable[117].

Mais, si sa « peine » de ne pouvoir se joindre à toutes ces femmes est bien sincère, « [son] plus grand souci [du moment] n'est pas là ». Il est dans ce « crépuscule » dans lequel Aimé « s'enfouit chaque jour davantage »[118].

g. Le « deuil cruel »

Il avait frisé l'hémiplégie en 1950. Progressivement, il se sert un peu mieux de sa main droite, mais sa pensée « s'évade fréquemment ». Elle craint que « les échos de ce ridicule procès » ne lui causent trop d'émotion, même si, de son côté, il la rassure et « la félicite d'avoir agi selon sa conscience »[119]. Pour le calmer, on lui donne de petites doses de gardénal. Au début du mois de mars, la nouvelle de sa proposition à l'unanimité par l'Académie des sciences pour l'obtention d'un prix important de physique le réjouit beaucoup : un « bon sourire » se dessine sur son visage. Et puis encore, le 6 avril, Eugénie lui apprend une deuxième bonne nouvelle : elle se trouve parmi les sept premier.ère.s lauréat.e.s désigné.e.s par le Comité pour l'attribution des

---

[117] « Le message de Madame Eugénie Cotton », *Femmes françaises*, n° 331, 24 mars 1951.

[118] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Klein-Weiss : lettre d'Eugénie Cotton du 14 mars 1951. Cette lettre se termine par une phrase qui traduit la souffrance des jours anniversaires : « Il y a un an aujourd'hui, Émile [le frère d'Aimé] mourrait. Il y a 34 ans aujourd'hui, Minnie naissait ».

[119] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

Prix Staline internationaux de la Paix, dont Aragon est le vice-président. C'est ce dernier qui avait proposé sa candidature. Cette distinction vient récompenser non seulement son travail personnel, mais aussi les « efforts de millions de femmes du monde entier qui luttent au sein de la FDIF ». C'est ce qu'elle écrit dans sa réponse au Comité qui la désigna ; elle devait le répéter lors de la cérémonie de remise du prix[120]. À cette nouvelle, Aimé « [l'] embrasse doucement, écrit-elle en 1967. "N'est-ce pas notre prix à tous les deux ?" », l'interroge-t-il avec malice[121]. Tout au long du mois d'avril, elle est submergée par des lettres de félicitations d'amis, de militantes inconnues, de collectifs, d'organisations dont elle est membre : « C'est avec les mains pleines de télégrammes de félicitations [...] que nous trouvons Mme Cotton », écrit Louise Dervaux, membre du Bureau directeur de l'UFF qui se rend chez elle à Sèvres un matin d'avril pour l'interviewer. Debout, près de la fenêtre donnant sur le jardin fleuri, Cotton lui confie sa grande joie de partager avec « son grand ami Frédéric Joliot-Curie l'honneur de représenter la France dans ce palmarès » de trois femmes et quatre hommes[122].

Moments de joie avant le malheur qui approche. Dans la biographie qu'elle consacre à son mari, Eugénie décrit les dernières heures qu'elle vécut avec lui : « Le dimanche 15 avril, il sourira encore à son petit-fils Jean-Pierre Cotton qui a fait devant lui une réflexion amusante. Mais sa faiblesse est de plus en plus grande et au matin du 16 avril 1951, Aimé Cotton s'éteindra entouré de sa femme et de ses enfants après une nuit agitée… »[123] – avant la fin du procès, avant la décoration de sa femme à Moscou.

Dans le petit pavillon de Sèvres, les lettres de condoléances affluent : amis, collègues et anciens élèves d'Aimé, des anciennes Sévriennes, des militantes aussi essaient par quelques mots réconfortants d'atténuer l'énorme douleur que cause cette perte à Eugénie. Le 23 avril, à l'Académie des sciences, une nécrologie est lue en son honneur par le président de l'institution Maurice Javillier ; et le 9 juin une longue

[120] *Ibid.*, 1 AP 206, Félicitations diverses après avoir reçu le prix Staline : lettre d'Eugénie Cotton au président du jury des prix Staline, 8 mai 1951. Les Prix Staline Internationaux pour la Consolidation de la Paix entre les peuples avaient été institués en 1949, à l'occasion du 70e anniversaire de Staline, par décret du Présidium du Soviet Suprême de l'URSS.

[121] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 107.

[122] Louis Dervaux, « Prix Staline de la Paix », *Femmes françaises*, n° 335, 21 avril 1951.

[123] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 107.

notice biographique paraît dans *Nature*, l'une des revues scientifiques britanniques les plus anciennes et les plus réputées au monde[124]. Enfin, le 11 juin une cérémonie modeste est organisée à la mémoire du savant par l'Association des Travailleurs scientifiques, dont il avait été membre. Eugénie rentre de Dhuys pour y assister. Une dizaine d'amis et d'anciens élèves y ont pris la parole pour évoquer leurs souvenirs du maître. Ces témoignages allaient être publiés plus tard dans une belle plaquette illustrée de quelques photographies. De nombreux hommages et des notices sur la vie et l'œuvre de Cotton, préparés par des physiciens de renommée, tels qu'Alfred Kastler et Louis de Broglie, devaient voir le jour entre 1953 et 1970 (en 1969 on allait fêter le centenaire de sa naissance)[125]. Enfin, ce n'est qu'en 1956 que le CNRS édite les Œuvres complètes d'Aimé Cotton, travail en grande partie préparé par le savant avant sa mort. Eugénie devait toutefois jouer un rôle décisif dans cette publication.

Un petit périple, qui la mène de Sofia (Comité exécutif de la FDIF du 20 au 25 juin et visite d'un lycée de langues étrangères), à Helsinki, lieu de réunion du Bureau du Conseil mondial de la Paix, puis, enfin, à Moscou pour la remise du prix Staline de la Paix, lui permet de remettre à plus tard toutes les décisions importantes à prendre et les obligations désagréables à remplir, telle la convocation devant le juge Pérez qui désire l'entendre une dernière fois avant d'envoyer son dossier à la Chambre des mises en accusation.

L'UFF voit dans tous ces déplacements la marque du dévouement et de l'abnégation : malgré son deuil, « Mme Cotton n'a pas ralenti son inlassable activité au service de la Paix ».

L'heure est d'ailleurs à la célébration. Vive Madame la Présidente !

[124] « Prof. Aimé Auguste Cotton », *Nature*, v. 167, june 9, 1951, p. 923.

[125] P. ex. Louis de Broglie, Notice sur la vie et l'œuvre d'Aimé Cotton, Lecture faite en la séance annuelle des prix du 14 décembre 1953 ; Alfred Kastler, « Aimé Cotton », *Annales de Physique*, doc. cité.

h. Célébrations

« Désirez-vous que votre médaille et votre diplôme du Prix Staline vous soient apportés à Paris ou préférez-vous vous rendre sur place les recevoir et ceci à l'époque qui vous conviendra le mieux – dans un mois, ou deux, ou six ? », lit-on sur une lettre non datée et à la signature illisible envoyée de Moscou. Eugénie opte pour la deuxième solution et, d'Helsinki, elle prend le train qui la mène à Kiev, où elle est accueillie par les dirigeantes du Comité Antifasciste des Femmes soviétiques. Sur la photographie prise au moment de son arrivée, on la voit vêtue en noir et submergée par les nombreux bouquets de fleurs offerts par ses amies soviétiques. Elle fixe l'objectif en souriant « avec douceur et modestie », deux qualités féminines par excellence.

La cérémonie a lieu au Kremlin le 2 juillet. Selon toutes les descriptions fournies par la presse communiste, elle est simple : le décor est sobre et au présidium siègent des écrivains, tel Ilya Ehrenbourg, des académiciens, des militantes. Frédéric Joliot, accompagné à Moscou par Irène Curie, se trouve aussi parmi ces premiers lauréats. Les deux physiciens venaient d'être éloignés de leur poste de haut-commissaire et de commissaire, respectivement, du CEA (avril 1950 et janvier 1951)[126]. Après les allocutions, Nina Popova, sa collaboratrice fidèle à la FDIF, remet à Eugénie le diplôme et lui épingle sur la poitrine la médaille d'or. La présidente n'a pas préparé un long discours. Consacré à la paix et à sa défense qui « n'est pas une question de parti ni de politique », mais « de conscience, de cœur et d'humanité », elle fait également l'éloge des femmes soviétiques et de Joseph Staline, auquel elle attribue le titre « du plus grand des défenseurs de la Paix »[127]. À la fin de la cérémonie, elle reçoit les félicitations des femmes des dix-sept Républiques soviétiques. Parmi elles, elle reconnaît le « beau visage grave aux traits simples et au regard résolu » de Véra Moukhina qu'elle avait rencontrée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale à Moscou. Ce qui avait impressionné Eugénie dans le temps, c'était la

[126] Eugénie Cotton exprime sa protestation contre cette exclusion dans deux discours prononcés en 1951 et 1952. BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 133.

[127] « Les Femmes se doivent d'obtenir encore plus de signatures sous l'appel pour la conclusion d'un Pacte de paix ». *Femmes françaises*, n° 350, 4 août 1951. Sept années plus tard, elle allait se retrouver à Moscou pour prendre la parole lors de la remise du prix Lénine à Nikita Khrouchtchev. BMD, FEC, Activités associatives et militantes, Association de l'amitié France-URSS, 1 AP 275 : Intervention à la cérémonie du Prix Lénine à M. Khrouchtchev, 16 mai 1959.

ferme volonté de cette jeune femme, qui avait beaucoup souffert, « de travailler au maintien d'une paix durable »[128].

Après la cérémonie, elle peut jouir de quelques jours de repos dans la capitale soviétique et sillonne ses rues en compagnie des Joliot-Curie. Ils rendent également visite au « directeur des travaux de la nouvelle université alors en pleine construction » Puis, Eugénie part avec eux passer le 14 juillet dans une datcha entourée d'un grand parc. La proximité d'un lac permet à Irène de nager et de canoter ainsi que d'organiser pour Frédéric une grande pêche nocturne. Le jour de la fête nationale, ils dînent ensemble : « il y avait des fleurs tricolores sur la table et on évoqua gaiment des souvenirs du pays et de nos familles. Irène chanta même une chanson qu'elle avait composée autrefois pour un 14 juillet à l'Arcouest »[129].

De retour à Paris, Eugénie arrange par l'intermédiaire de son avocat de se rendre chez le juge Pérez le 24 juillet. La veille, Bruguier diffuse un communiqué de presse et, par lettre, suggère à l'UFF d'organiser une manifestation de soutien ce même jour au profit de sa cliente : des dirigeantes d'organisations et des personnalités éminentes pourraient venir la saluer au Palais de Justice.

Et puis silence complet des sources. Que s'est-il passé lors de cette entrevue avec le juge ? Un non-lieu serait-il envisageable ? Comment a-t-elle passé ces premières vacances d'été sans Aimé ? À Dhuys ? Seule ? Avec la famille de sa fille ? Des amies ?

Je retrouve le fil du récit en septembre, dans les notes d'information des agents de police qui surveillent étroitement l'action de l'UFF et ont eu ainsi accès à la lettre-circulaire du bureau directeur de l'UFF envoyée aux secrétaires des comités locaux de l'organisation. Elle annonce le 70e anniversaire de la présidente née le 13 octobre 1881 ainsi que l'intention des dirigeantes de donner à ce jour commémoratif « tout l'éclat qu'il mérite » en organisant le 10 octobre à la salle Pleyel, un « grand gala »[130].

Le récit est ainsi relancé. Les mois de septembre et d'octobre allaient être consacrés aux préparatifs de cette grande célébration.

---

[128] *Ibid.*, FDIF, Relations avec d'autres sociétés, 1 AP 261, Correspondance diverse avec les Unions de femmes à l'étranger et membres de la FDIF : lettre au Comité antifasciste des Femmes soviétiques, 16 octobre 1953.

[129] *Ibid.*, Activités professionnelles, Publications, Livre *Les Curies*, 1 AP 144, doc. cité.

[130] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton : Lettre-circulaire, objet : 70e anniversaire de Mme Cotton, 14 septembre 1951 ; note d'information, 24 septembre 1951 : Activité du Bureau directeur de l'UFF.

Comme le fait remarquer Annette Wieviorka, de telles manifestations destinées d'habitude à la glorification du chef tout puissant sont inhérentes à la nature même des régimes communistes établis en URSS ou en Chine. En France, cependant, dans un contexte de guerre froide et d'isolement politique du PC, elles doivent en outre s'inscrire dans une stratégie plus large qui consiste à inventer des mécanismes qui maintiennent les militants et les militantes constamment mobilisé.e.s.

La fête organisée pour le 70e anniversaire de Mme Cotton n'est pas la première activité de commémoration communiste de ce type en France. Avaient précédé en 1949 et 1950, la célébration du soixantième anniversaire de Staline et du cinquantième anniversaire de Maurice Thorez[131]. C'est pourtant, à ma connaissance, la première fois que le culte du leader est pratiqué pour glorifier une femme en vie, fait qui incite à interroger sa dimension sexuée et genrée.

De là, sans doute, le besoin de protéger la présidente, depuis longtemps drapée dans ses précieuses qualités féminines de douceur et de modestie. Selon le Bureau, elle ne serait pas au courant de cette initiative : « Sans nul doute, la modestie de Mme Cotton souffrira de notre démarche quand elle l'apprendra ». De surcroît, la fête du 10 octobre n'est pas conçue comme un simple hommage à une femme de tête, mais aussi et surtout comme la célébration de l'idéal que cette femme défend avec dévouement, la « Paix ». En incarnant une idée, Eugénie Cotton en devient automatiquement l'allégorie. Ainsi, l'ordre genré n'est pas perturbé.

Enfin, l'aventure judiciaire de Cotton conduit l'UFF à investir la soirée projetée d'une fonction politique : « Dès maintenant, écrit la secrétaire nationale de l'UFF, Gilberte Séguy, dans *Femmes françaises*, se multiplient toutes les initiatives qui donneront à la soirée [...] un tel retentissement qu'elle prendra le caractère d'une véritable manifestation nationale et internationale en l'honneur de Mme Cotton. [...] Nous nous demandons vraiment quelle pourra être ensuite l'attitude de ceux qui veulent traîner Mme Cotton devant les tribunaux ?[132] ».

Le bureau incite en outre toutes les adhérentes à « manifester leur affectueuse amitié » à l'égard de leur présidente par l'envoi d'une

[131] Dans sa biographie du couple Thorez, Annette Wieviorka y a consacré quelques belles pages d'histoire. A. Wieviorka, *op. cit.*, p. 510-527.

[132] Gilberte Séguy, « Il y a 70 ans, naissait Mme Cotton », *Femmes françaises*, n° 357, 22 septembre 1951.

déléguée à la fête ou d'un cadeau. Des idées de cadeau sont même suggérées : préparer des cahiers de lettres individuelles ou collectives en l'honneur de Mme Cotton ; trouver de vieilles photos ou des écrits relatifs à l'histoire de la lutte des femmes « pour la paix et la liberté » ; offrir « un beau livre » à la grande savante. D'ailleurs, signalent les dirigeantes de l'organisation, le cadeau prend toute sa valeur dans la recherche et dans l'amour mis à le préparer[133].

Dans cette période marquée par une résurgence catholique (héritage de la guerre[134]), ces cadeaux offerts à celle qui lutte pour assurer au monde entier un avenir paisible et, donc, radieux, s'investissent d'un caractère religieux. Ils rappellent les offrandes qui ont lieu lors du culte d'adoration d'une sainte. En même temps, cependant, en faisant du 10 octobre une « fête de la Paix », je ne peux m'empêcher de penser aux fêtes morales que Robespierre institua le 22 prairial de l'an II.

Des télégrammes, des lettres de vœux, collectives ou individuelles, de belles cartes colorées avec l'inscription « Joyeux anniversaire » dans toutes les langues, porteuses de dizaines de signatures, des recueils de signatures aussi commencent à arriver du monde entier. La liste de tous les messages reçus comprend 444 inscriptions[135]. Des femmes de tous les continents décrivent les cadeaux envoyés et espèrent que cette offrande satisfera la présidente, comme cette déléguée de Chicago : « Après avoir examiné puis rejeté, plusieurs cadeaux du type traditionnel, comme nous savions que vous n'aviez aucun goût pour les colifichets, nous avons décidé de vous offrir ces petits cahiers que nous avons arrangés avec amour [...] Nous vous les offrons pour vous montrer que l'Amérique n'a pas toute entière sombré dans la folie… »[136].

---

133 Le département de la Seine organise pour le 6 octobre une vente en masse du journal en l'honneur d'Eugénie Cotton. Le Comité qui devait effectuer la plus grosse vente allait remettre à la présidente au cours de la soirée une lettre et lui offrir le résultat de ses efforts comme cadeau d'anniversaire. *Ibid*. Le bureau directeur lui offre une cage fleurie contenant une colombe, un insigne de l'UFF en or et un buste de Danielle Casanova, chacun de ces objets étant lourd de symbolismes. La FDIF lui offre une montre en or et une automobile.

134 René Rémond, « Le catholicisme français pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 64, n° 173, 1978, p. 203-213.

135 BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Relations avec d'autres sociétés, 1 AP 263, liste de récapitulation des messages reçus par Eugénie Cotton de France et de l'étranger.

136 *Ibid.*, Membres, 1 AP 207, Célébrations des anniversaires d'Eugénie Cotton par la communauté internationale : lettres et cartes de vœux (55 pièces).

La préparation et l'organisation de la cérémonie suivent en partie le « rituel » déjà mis en place : campagne de promotion lancée dans la presse communiste, en particulier féminine (articles d'information, hagiographies, témoignages), choix d'un lieu de réception associé idéologiquement aux manifestations communistes ; on fait par ailleurs appel à des artistes (« de l'écran, du théâtre, de l'Opéra-comique ») pour composer des chants spécialement pour l'occasion (le compositeur Jean Wiener et la poétesse Madeleine Riffaud sont encore une fois sollicités), interprétés par des solistes et des chorales et accompagnés par des danseurs. Plusieurs délégations étrangères, des personnalités diverses, d'anciennes élèves de l'ÉNS de Sèvres, des travailleurs scientifiques, des dirigeants du Mouvement de la Paix, des écrivain.e.s et des actrices se sont engagé.e.s à venir rendre hommage à la présidente.

La salle est décorée de fleurs. Un gigantesque tableau avec la photographie de la présidente est dressé derrière la tribune où ont pris place une quarantaine de « personnalités appartenant à tous les milieux ». Elles encadrent Eugénie Cotton et son fils Eugène. Le public arrive nombreux. Les déléguées présentes dans la salle attendent les bras chargés de fleurs et de cadeaux, « porteuses de lettres et de messages émouvants ».

Nombreux sont ceux qui prennent la parole : Claudine Chomat, la secrétaire de l'UFF chargée de la présidence, présente les délégations et les intervenant.e.s ; Elsa Triolet révèle « l'exceptionnalité ordinaire » d'Eugénie Cotton ; Frédéric Joliot-Curie lit le message d'Irène, qui se focalise sur la relation de Cotton et de Marie Curie et sur son rôle dans la promotion de l'égalité hommes-femmes au cours de la période où elle dirigeait Sèvres ; Marthe Weiss-Klein, évoque le dévouement de son amie à la science, à son mari, à la cause de la paix ; son ancienne élève Suzanne Cheinet donne lecture aux messages des Sévriennes absentes appartenant à différentes générations (Catherine Schulhof, Germaine Privat-Journot et Marcelle Clerc-Moreau). D'autres intervenant.e.s se succèdent (le collaborateur de son mari à Bellevue, Belling Tsaï, le président du Mouvement de la paix Yves Farge, l'actrice Simone Signoret…) Dernière, monte à la tribune Eugénie Cotton. Dans son bref discours, elle tient surtout à rendre hommage aux personnes qui ont marqué sa vie en façonnant par leur pensée, leur attitude, leurs choix, son esprit et son cœur : ses parents, ses professeur.e.s, son mari, ses ami.e.s. Elle est, pour sa part, « fière

de participer à l'éveil de la conscience des hommes et des femmes [...]. Seule la coordination de toutes les bonnes volontés, conclut-elle, sera efficace. Chers amis, quelles que soient nos opinions, unissons-nous pour sauver la Paix ! »[137]. Ainsi cette soirée est bien placée sous le signe de la paix, comme les organisatrices l'avaient projeté. La salle, debout, acclame Eugénie Cotton.

Puis, la présidente reçoit ses cadeaux. Elle y trouve de beaux objets qui lui font plaisir – un cliché pris quelques jours plus tard la montre portant une liseuse et tenant entre ses mains une boîte, cadeaux offerts pour son anniversaire. Mais, ce sont surtout les « souvenirs donnés par les parents d'êtres chers ayant donné leur vie pour chasser l'occupant » qui retiennent son attention. Comme elle le confiera plus tard à ses compagnes de l'UFF, ces témoignages d'affection et de confiance la « bouleversent ». « Ce don ne peut qu'être religieux » remarque Annette Wieviorka, quand elle procède à une catégorisation des cadeaux offerts à Maurice Thorez à l'occasion de ses cinquante ans. Son interprétation est, à mon avis, valable pour le cas d'Eugénie Cotton également. Certes, elle n'est pas, comme Thorez, le leader qui « mène le parti vers [un] avenir radieux », rôle masculin qui exclut visiblement la mixité. Mais, on peut toujours modeler d'autres images, qui confortent sa féminité. D'ailleurs, Yves Farge, président du Mouvement mondial de la Paix, ne l'a-t-il pas érigée le soir de son anniversaire en icône de la Vierge ?

> *Vous êtes pour nous, la femme, la mère, la compagne, c'est-à-dire l'être le plus respectable, le plus pur, la personnification de la souffrance, qui toujours cherche à se cacher derrière un doux sourire, l'incarnation du sacrifice qui vous a procuré, je le sais, vos joies les plus profondes*[138].

Enfin, la partie artistique du programme de la fête clôt cette « soirée d'amitié en l'honneur des 70 ans de Madame Cotton ». « Ce fut une belle rencontre », conclut Eugénie. « Une telle soirée, continue-t-elle, ne pouvait manquer de porter ses fruits… »[139].

Le 26 octobre, en effet, la Chambre des mises en accusation prononce un non-lieu définitif : « La diffusion de l'affiche incriminée

---

[137] « L'inoubliable soirée de Pleyel », *Femmes françaises*, n° 361, 21 octobre 1951.

[138] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, membres, 1 AP 209, Intervention d'Yves Farge à la soirée d'anniversaire d'Eugénie Cotton. *Cf.* A. Wieviorka, *op. cit.*, p. 519-522.

[139] *Ibid.*, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

ne paraissant pas susceptible d'aucune autre qualification pénale, il y a lieu de faire droit aux réquisitions tendant à dire n'y avoir lieu à suivre contre l'inculpée »[140]. Quelle fut la réaction d'Eugénie ? Elle n'en dit mot, elle, si loquace d'habitude quand il s'agit de ses succès. Mais l'UFF jubile. C'est une grande victoire : pour l'Union des femmes françaises, pour sa présidente et pour la paix, affirme haut et fort Françoise Leclerc. Cette militante devait bientôt se trouver avec Eugénie à Vienne où est réuni du 1er au 6 novembre le Conseil mondial de la Paix. Là, la vice-présidente consacre une large partie de son discours à la portée et aux réactions violentes et injustes qu'entraîna aux États-Unis et au Canada la diffusion du rapport relatif à l'enquête menée par la FDIF en Corée. Dernière rencontre, celle du Comité exécutif de la FDIF en décembre, à Berlin

Porteuse de célébrations et de deuils, de combats et de victoires, de distinctions et d'affrontements, l'année 1951 s'achemine doucement vers sa fin.

i. Du réaménagement familial à la « coexistence pacifique »

Le prix Staline s'accompagnait d'une importante somme d'argent. Après sérieuse réflexion, Eugénie prend la décision d'en utiliser une large part « à procurer un logement convenable à [ses] enfants ». Le reste, un petit capital rondelet, est confié à une société de courtage[141].

Après la mort d'Aimé, Eugénie se trouve seule dans son spacieux chez soi. Un cliché photographique montre la grande maison de la rue Maurice Berteaux, piquée dans la verdure, s'élevant sur trois étages de six pièces chacun. Eugénie prend soin du grand jardin arboré comme jadis le faisait son père à Tonnay-Charente : ainsi, en été, elle peut jouir du cerisier et des couleurs éclatantes des œillets d'Inde répandus en profusion ou bien admirer ses roses depuis son salon d'été, quand il fait un peu frais ou quand une averse la contraint à quitter le jardin. Des bribes d'informations recueillies çà et là m'ont amenée à en déduire un instant, sans grande certitude pourtant, que, depuis leur retour à Sèvres, en 1942, les Manigault occupent avec leur premier fils, Jean-François, une partie du vieux pavillon aménagé dans ce but. Ce projet de « cohabitation » était d'ailleurs conçu depuis 1941. Par la

[140] *Ibid.*, UFF, Contentieux, 1 AP 193, Document de la Cour d'Appel de Paris, 26 octobre 1951.

[141] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 39, lettre à son banquier : 18 octobre 1965.

suite, la famille grandit avec la naissance de deux garçons encore, Bernard et Laurent, en 1943 et 1945. Eugénie et Aimé adorent leurs trois petits-fils qu'ils voient grandir tous les jours. Leurs photographies avaient même figuré dans le reportage que *Femmes françaises* avait consacré à la vie de famille de la présidente de l'UFF au moment de son aventure judiciaire[142]. Il n'empêche que l'espace commence à manquer. Est-ce à ce moment-là que les Manigault prennent un logement rue des Rossignols à Sèvres ou dès leur retour de Marseille même ? Ou bien y ont-ils déménagé à cause des travaux entrepris en 1952 rue Berteaux ? Je ne puis répondre avec certitude.

Eugène, quant à lui, avait commencé une nouvelle vie avec Hélène Charniaux, qui a déjà deux enfants à elle[143]. Ils louent un pavillon à Arcueil, car ils ne veulent pas être hébergés chez Eugénie. Les enfants d'Eugène, Françoise, Jean-Pierre et Jacques, habitent avec leur mère à Marseille.

Une légère opération subie au cours de l'hiver, les deuils qui s'accumulent lui rappelant constamment et de la manière la plus cruelle que son temps est compté. L'argent ne posant plus problème, le projet d'Eugénie, qui « comme toutes les mères » se préoccupe de l'avenir de ses proches, prend forme. Il comporte deux volets : tout d'abord, l'aménagement et l'agrandissement de la maison de Sèvres, afin de mieux loger la famille nombreuse de Jeannette, ainsi que ses beaux-parents.

Il s'agit d'une gigantesque entreprise. Elle commence en juillet. Tout le mois d'août 1952 lui est aussi consacré. Eugénie, se trouve seule à la maison, sans être isolée pourtant, comme elle l'écrit à Marthe Weiss-Klein. Car elle a « la chance d'avoir une voisine sur laquelle [elle] peut entièrement compter qu'il s'agisse de son dévouement ou de sa discrétion »[144]. Elle évite pourtant toute invitation pour de petites escapades, aussi tentante qu'elle puisse être, car la tâche est énorme et « a besoin de continuité » dans sa direction. Le déménageur avait déjà enlevé « ce qui devait partir pour Dhuys ». Cette expression vague ne

---

[142] Dominique Desanti, « La vie si belle d'Eugénie Cotton », *Femmes françaises*, n° 313, 18 novembre 1950.

[143] En 1966, Hélène Charniaux-Cotton, allait être nommée professeure à l'université Paris VI et prendre sa retraite en 1986. Elle est décédée quelques mois plus tard d'un cancer. V. Geneviève G. Payen, « Hélène Charniaux-Cotton (1918–1986) », Invertebrate Reproduction & Development, vol. 16, issue 1-3, 1989.

[144] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Klein-Weiss : lettre d'Eugénie, 16 août 1952.

permet pas d'identifier les objets ou les meubles qui ont dû être déménagés faute de place, d'autant qu'Eugénie n'a pas conservé les devis émis. Ainsi, il n'est réellement pas possible d'avoir une idée du mobilier des Cotton – ou au moins d'une partie de celui-ci –, indice objectif de leur train de vie et de leurs habitudes. Seules les photographies du bureau d'Aimé sont accessibles et captent différents coins, déjà décrits, de cet espace par excellence de l'intellectuel et de l'homme de sciences ; ou bien encore, celles des cadeaux qu'Eugénie a rassemblés dans son salon. Une description repérée dans la biographie de son mari concerne encore la chambre d'Aimé à Dhuys : « c'était un vaste cabinet de travail avec une grande bibliothèque tous deux en bois noir et il s'y trouvait, en bonne place, un grand portrait de Pasteur »[145]. Je suppose par ailleurs qu'en obéissant à une « esthétique du plein » propre à leur milieu social[146], le salon des Cotton est sans aucun doute rempli de nombreux souvenirs, exotiques ou moins exotiques, traces tangibles des pérégrinations militantes d'Eugénie. Le propos de Colette Jakob qui lui rend visite pour l'interviewer en 1965 en est révélateur : « Voir Mme Cotton chez elle, c'est un peu faire le tour du monde »[147] : dans son appartement le dieu chinois de la longévité voisine avec une grande poupée du Brésil, des broderies roumaines, un vase de Saxe, une isba de marbre.

Une fois la besogne du déménageur terminée, c'est au tour du brocanteur de passer récupérer les innombrables caisses de chiffons, de métaux et de bouteilles, de cuirs et de peaux, les « caisses porcelaine », les paquets de vieux papiers soigneusement ficelés empilés à l'entrée de la maison. Fidèle à son habitude, Cotton a établi un calendrier des travaux entrepris par différents corps de métier : un maçon-artisan ouvre le bal avec des travaux préliminaires qui devaient permettre aux plombier, électricien, fumiste de mettre en place les lavabos, WC, canalisation électrique, radiateurs, afin que le peintre puisse commencer le 23 août. De son côté, elle doit déplacer des meubles, vider des placards, son buffet et des armoires, s'ingénier à trouver des endroits stables et accessibles où placer sa vaisselle.

En début septembre, alors que tout le rez-de-chaussée et le sous-sol sont en chantier, Eugénie quitte, le cœur gros, « sa » Jeannette, rentrée

[145] E. Cotton, *Aimé Cotton…, op. cit.*, p. 34.
[146] Expression empruntée à F. Thébaud, *Une traversée…, op. cit.*, p. 418.
[147] « Il y a 20 ans naissait la FDIF », *Femmes du monde entier*, n° 1 : « FDIF 20e anniversaire, 1945-1965 », 1965.

plus vite que prévu du petit village des Pyrénées, où elle campait pour les vacances, à cause de la chute plutôt bénigne d'un de ses fils. Elle prend le volant pour se rendre à Dhuys avec deux amies. Bientôt son petit-fils qui habite Marseille les rejoint : belle occasion « pour faire un peu d'anglais », langue désormais nécessaire pour la présidente d'une organisation internationale. Malou arrive elle aussi et elles partent ensemble pour un après-midi à Bourg. Pendant tout ce temps, Eugène se trouve à Amsterdam pour un congrès de radioactivité.

Pendant l'absence d'Eugénie, c'est son gendre qui assume la responsabilité de surveiller les travaux, « sans cela les ouvriers vont d'un autre côté ». L'ancienne maison devait être prête au 1er novembre pour accueillir les parents de Pierre Manigault, au second étage, alors que Jeannette et sa famille « auront chambre, salle à manger, cuisine, salle de bains, WC, chambre au sous-sol et la possibilité de faire coucher des garçons chez les grands-mères »[148]. Le grand luxe. Mais la construction du nouveau bâtiment n'avait pas encore commencé, le premier entrepreneur ayant abandonné le chantier ; quant au second, il promettait terminer la bâtisse « avant les froids ».

Le deuxième volet du projet d'Eugénie prévoit, l'achat d'un pavillon à Arcueil pour Eugène et sa nouvelle compagne. La situation compliquée de la vie personnelle de son fils la préoccupe notamment au regard des éventuelles difficultés de partage de ses biens personnels, « qui pourraient survenir après [elle] ». Prudente comme Amélie, sa mère, elle veut avoir tout arrangé à temps. Elle a alors recours aux conseils de son avocat[149].

Parallèlement à la prise en charge des grands travaux entamés rue Berteaux, Eugénie Cotton poursuit inlassablement son activité militante. Les mobilisations de 1952 se construisent autour de deux axes principaux, dont le dénominateur commun est toujours la sauvegarde de la paix, et aboutissent à l'organisation de quatre grandes rencontres : la Conférence internationale pour la défense de l'enfance (Vienne, du 12 au 16 avril), le IVe Congrès national de l'UFF au Palais de la Mutualité (du 31 mai au 2 juin), la journée nationale des mères pour sauver leurs enfants de la guerre (le 29 novembre) et, enfin, le

[148] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Klein-Weiss : lettre d'Eugénie, 4 septembre 1952.

[149] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 39, Correspondance avec Mr Granvilliers : lettre d'Eugénie, 19 février 1953. Eugénie finit par acheter le pavillon à Arcueil, où Eugène devait fonder sa nouvelle famille.

Congrès des peuples pour la paix (Vienne, du 12 au 19 décembre). Ainsi, Cotton se rend au cours de cette année deux fois à Vienne et, de toute évidence, enchaîne son voyage d'avril à la capitale autrichienne à un séjour en Pologne, puisque la transcription d'un « message téléphoné » à l'attention de la Direction générale de la Sûreté nationale annonce son arrivée à Bourget en provenance de Varsovie dans l'après-midi du 28 avril. Or, sur cette étape de son parcours viatique, je ne possède aucune information.

La rencontre internationale d'avril centrée sur la défense de l'enfance avait été préparée en France par une conférence tenue à la Sorbonne en octobre 1951. Conduite par Eugénie Cotton, la délégation française, importante en nombre, rejoint à Vienne les cinq cents cinquante-huit déléguées venues de soixante-quatre pays. D'après le rapport principal de Gustave Monod, directeur général honoraire de l'enseignement secondaire français, les débats portent sur trois questions essentielles : la santé, l'instruction et l'éducation des enfants. Dans son intervention, Eugénie Cotton, restant fidèle à la cause qu'elle défend depuis plusieurs années déjà, insiste sur la nécessité « d'opposer aux œuvres de destruction, les œuvres constructives de la civilisation » et d'orienter « le génie humain vers des applications pacifiques »[150].

De retour à Paris à la fin du mois d'avril, elle doit préparer son discours d'ouverture au IVe Congrès national de l'UFF. Après sept années de présidence, elle maîtrise bien cette tâche. Une fois encore, elle dresse en quelques pages le bilan des mobilisations entreprises depuis 1945 en faveur de la paix au niveau national et international. Tour à tour, dans ce discours elle rappelle la lutte pour la cessation de la guerre de Corée (l'enquête réalisée par la FDIF en Corée est mise en relief), pour l'abandon du projet de réarmement de l'Allemagne, en faveur du désarmement, de la défense des enfants avec l'élaboration d'une Charte de l'enfance[151]. Elle connaît bien toutes ces questions : elle y avait adhéré et s'y était investie personnellement à divers degrés.

---

[150] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : « Rapport de la Commission de la Fédération démocratique internationale des femmes en Corée 16-17 mai 1951 », *Les Cahiers de l'Union des Femmes françaises*, revue mensuelle n° 9, mai 1952.

[151] *Ibid.* : « Discours de Madame Cotton au IVe Congrès national de l'UFF », *IVe Congrès national de l'UFF*, Paris, les 31 mai, 1er et 2 juin 1952. Dans le cadre de la lutte contre la Communauté européenne de défense (CED), véritable enjeu stratégique dans le contexte de guerre froide, elle fait partie du groupe des cent trente-deux personnalités françaises

Toutefois, au cours de cette période, Cotton, probablement sous la houlette de Jeannette Vermeersch, soutient aussi des initiatives du PCF, sans vraiment les faire siennes, à mon sens. Ainsi, pourrait s'expliquer l'existence dans ses archives de textes (articles, discours, lettres) qui ne semblent pas véritablement correspondre à ses propres préoccupations militantes. Un exemple en serait le discours prononcé en octobre 1952 au Vélodrome d'Hiver en faveur du secrétaire général de la CGT, Alain Le Léap, et de quelques autres communistes qui avaient été incarcérés et accusés de complot contre la sécurité de l'État, à la suite des manifestations organisées contre la venue en France de l'ancien responsable des troupes américaines en Corée, le général Ridgway, pour prendre la tête des forces de l'OTAN. Ou bien la lettre envoyée en juin 1952 au président de l'Assemblée, Édouard Herriot, pour obtenir son soutien dans la libération de Jacques Duclos. Ce militant, qui dirige le Parti entre 1950 et 1953, alors que Maurice Thorez, victime d'une attaque d'hémiplégie, se trouve en URSS, avait été arrêté pour les mêmes raisons[152]. Mentionnons, enfin, son article, écrit dans le cadre de la lutte contre la guerre bactériologique en Corée, campagne, qui, selon certaines analyses, doit être liée à des intérêts tactiques et conjoncturels de la diplomatie soviétique[153].

Cette campagne ainsi que la manifestation du 28 mai contre « Ridgway la peste », qui fait à nouveau des États-Unis la cible privilégiée des attaques communistes, ne constituent qu'une parenthèse française, vite fermée d'ailleurs dans un contexte international de montée en puissance de la « coexistence pacifique ». C'est le mot d'ordre de la politique extérieure de l'URSS, qui depuis 1950-1951 s'investit dans la préservation du *statu quo* international par le recours à la négociation et à la coopération diplomatique et économique entre l'Est et l'Ouest. En février 1951, Staline lui-même, dans sa *Déclaration sur les problèmes économiques du socialisme en URSS*, préfiguration de ses thèses sur la coexistence pacifique, avait proposé publiquement la

appartenant à toutes les disciplines, qui devait organiser, le 8 novembre 1953, la Conférence nationale sur le problème allemand.

[152] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, Mouvement pour la Paix, 1 AP 289 : Discours d'Eugénie Cotton au Vél d'Hiv, 22 octobre 1952 ; *ibid.*, UFF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 172 : lettre du 26 juin 1952.

[153] E. Cotton, « Les Bourreaux de l'humanité lancent la peste et le choléra », *Femmes françaises*, n° 388, 26 avril 1952. *Cf*. O. Le Cour Grandmaison, *op. cit.*, p. 133 ; Ariane Chebel d'Appollonia, *Histoire des intellectuels en France (1944-1954),* t. 2 : *Le temps de l'engagement*, Paris, Éd. Complexe, 1999, p. 179-182. S. Fayolle, *op. cit.*, p. 459-463.

conclusion d'un pacte de paix entre les cinq Grands laissant sous-entendre la possibilité d'une négociation et la volonté d'une entente[154]. Quelques jours plus tard, le Conseil mondial de la paix, réuni à Berlin, adoptait cette analyse et ce nouvel impératif géopolitique de la diplomatie soviétique devenait la base de son second Appel lancé le 26 février (le « Pacte à 5 »).

Soumis lui aussi aux directives kominformiennes, le Mouvement de la paix français et international, qui n'a plus la même force qu'en 1950, poursuit dans la même lignée et prépare le Congrès des Peuples pour la Paix. Convoqué par le Conseil mondial, celui-ci se déroule à Vienne du 12 au 19 décembre. Signe de l'ouverture recherchée : la composition de la délégation française. Elle comprend trente-cinq communistes sur ses cent soixante-quinze membres. Sartre figure parmi leurs rangs. Eugénie Cotton est là également et constate avec satisfaction la présence des représentantes de la Fédération des femmes diplômées des Universités de Belgique et de la Ligue pour la paix et la liberté. L'événement est d'ailleurs grand : 1 674 délégué.e.s venu.e.s de 85 pays. C'est ainsi que Cotton traduit le nouvel esprit : « Sous le fez ou le turban, sous le voile blanc des musulmans ou le sari des Indiennes, dans les cœurs de tous les délégués jaunes, blancs ou noirs une résolution : faire triompher l'esprit de négociation sur les solutions de force »[155]. Vision enthousiaste et romantique d'une nouvelle ère qui se prépare.

Ainsi, le congrès persiste-t-il dans l'axe de la « coexistence pacifique » qui structure l'ensemble des revendications posées. Cotton prend la parole au nom des femmes de la FDIF. Elle associe la guerre à l'attaque contre les droits démocratiques des peuples et notamment des droits des femmes et, puisant dans l'arsenal des arguments communistes, impute à l'augmentation des budgets de guerre « le déséquilibre de l'économie des pays » (chômage, diminution du pouvoir d'achat des couches populaires[156]). Elle énumère les mobilisations

---

154 Suite aux directions politiques du Kominform, la campagne contre le réarmement allemand dans laquelle Eugénie Cotton s'était énergiquement investie en 1951 fut abandonnée. ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : « Discours de Madame Cotton au IVe Congrès national de l'UFF », *op. cit.*, p. 6-7.

155 *Ibid.*, Fonds Mouvement de la Paix, 170J173, Compte rendu du Congrès des peuples, Vélodrome d'Hiver, 23 décembre 1952 : message tapuscrit d'Eugénie Cotton.

156 En 1955, alors que la France connaît un développement économique sans précédent, Maurice Thorez allait publier un article sur l'aggravation de la paupérisation de la classe ouvrière. V. A. Wieviorka, *op.cit.*, p. 633.

lancées à l'initiative du Conseil mondial de la Paix et en particulier l'organisation de la « Journée des Mères pour sauver leurs enfants de la guerre »[157]. Fidèle à la ligne du mouvement, elle insiste sur la nécessité de la conclusion d'un Pacte de Paix qui assurerait l'amélioration des conditions de vie et la sécurité des foyers[158]. Les revendications formulées au cours du congrès se trouvent synthétisées dans le manifeste adopté à la fin de cette rencontre. Sa dernière phrase est un véritable appel à la « coexistence pacifique » : « Nous appelons les peuples du monde à lutter pour l'esprit de négociation et l'entente, pour le droit des hommes à la paix »[159].

Le « super-show international » terminé, Eugénie rentre à Paris le matin du 23 décembre. Le soir même, elle doit présider une réunion au Vélodrome d'Hiver destinée à faire connaître à Paris les travaux du meeting de Vienne. Mais la fatigue du voyage la contraint à décliner cet « honneur ». En rôle d'apôtre (« Et maintenant chaque délégué va dans son pays, dans sa région, parler du grand Congrès des Peuples »), elle tient toutefois à y apporter son propre témoignage. Dans ce but, elle envoie un message, où elle insiste sur le « vif dialogue » qui s'y était engagé. C'est une autre manière pour évoquer les dissensions entre les divers courants politiques représentés au congrès. Ce message est lu au cours de la rencontre de Vél d'Hiv. Il se conclut par une véritable envolée : « si nous appliquons les décisions de Vienne, si nous nous unissons tous, hommes et femmes résolus à vaincre la guerre, nous pouvons réellement ouvrir les portes d'un monde nouveau »[160].

À quelques mois de la mort de Staline, le 1er mars 1953, alors que les luttes pour le pouvoir font rage à la tête du parti et de l'État

---

[157] En France, cette journée eut lieu le 29 novembre. Un appel d'Eugénie Cotton invita les « mères de France » à y participer. L'incitation à l'élargissement (« mères de toutes les conditions et de toutes les opinions ») y est visible. Selon le rapport du commissaire spécial de la police, cet appel était resté sans écho dans le département des Vosges. Par ailleurs, le 13 novembre, Cotton donna une réception dans les salons de l'Hôtel « Continental » dans l'intention de préparer cette journée nationale ainsi que le Congrès des Peuples pour la Paix. Assistée d'Yves Farge, président du Mouvement de la paix et de Gilberte Séguy, secrétaire de l'UFF, elle y accueillit diverses personnalités féminines. AN/F/7/15482B, Police générale, dossier Eugénie Cotton.

[158] ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J173, Congrès des peuples pour la paix, Vienne, 12-19 décembre 1952 : Discours d'Eugénie Cotton, p. 495-502.

[159] *Combat pour la paix*, n° 26/27, 8 janvier 1953, p. 32.

[160] ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J173, Compte rendu du Congrès des peuples, Vélodrome d'Hiver, 23 décembre 1952 : message tapuscrit d'Eugénie Cotton, doc. cité.

soviétique, le congrès, événement-charnière, annonce, selon Le Cour Grandmaison, la conjoncture nouvelle : la « détente », le « dégel » selon le mot de l'écrivain et journaliste soviétique, Ehrenbourg. Elle est marquée, on l'a noté, par une tendance à l'ouverture et à l'élargissement[161].

Les textes d'Eugénie Cotton s'y adaptent. L'analyse, les arguments, les injonctions se conforment au nouvel esprit, à savoir la résolution des conflits internationaux par la négociation, la coopération et le développement de relations diplomatiques stables entre les deux blocs. « À la faveur des accords économiques, qui se nouent actuellement entre l'Est et l'Ouest, il se fera certainement des rapprochements politiques, peut-être plus vite même qu'on ne pense, les domaines économique et politique n'étant pas indépendants », écrit-elle dans son texte « Pour la détente internationale » probablement lu à la Société d'esperanto en 1953. Et sur ce point, la présidente de l'UFF élargit le débat : « il faut aussi compter avec l'art, qui est un ambassadeur de qualité »[162].

La nouvelle conjoncture devient favorable à la poursuite par les organisations féminines procommunistes d'autres causes également, délaissées un moment à cause des tensions internationales provoquées par la guerre froide. L'hommage d'Eugénie Cotton « au grand Staline », publié dans les *Femmes françaises* à quelques semaines du congrès mondial des femmes convoqué à Copenhague, réintroduit la dynamique en faveur des droits des femmes : « vous voyez, chères amies, note-t-elle, que Staline a compris l'importance de toutes les tâches, de toutes les ambitions des femmes dans le monde : lutte contre la guerre et la misère, amélioration de la condition de l'enfance, lutte pour la conquête et la défense des droits des femmes »[163]. Signe avant-coureur également de ce tournant, le mémorandum présenté par la FDIF à la session mars-avril 1952 de la Commission de la Condition de la femme où, à l'exigence d'un Pacte de Paix entre les cinq grandes puissances, se joignent des revendications relatives « aux droits politiques, économiques et civiques des femmes »[164].

---

[161] O. Le Cour Grandmaison, *op. cit.*, p. 136.

[162] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 245 : texte préparatoire « Pour la détente internationale », s. d.

[163] « Au Grand Staline », l'hommage de Madame Cotton, *Femmes françaises*, n° 435, 17 mars 1953.

[164] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, Dossier 2 : Les relations entre la FDIF et l'ONU, « Mémorandum présenté par la FDIF à la session de la CCF

L'esprit de Copenhague est déjà là. L'ouverture aux socialistes et autres féministes, la création d'espaces de discussion et de coopération féminines entre l'Est et l'Ouest devaient renforcer cette évolution et aboutir à des conquêtes importantes tant en France qu'au sein de l'ONU. Eugénie Cotton est partie prenante de ce « tournant féministe ».

3. Arborer l'étendard des droits des femmes (1953-1963) ?

> *Femmes de France, catholiques, socialistes, communistes, femmes qui n'appartenez à aucune organisation, le Congrès Mondial des femmes est notre Congrès [...] De tous les coins de la terre, des millions de femmes enverront leurs déléguées à Copenhague : pour la défense des droits des femmes : mères, travailleuses, citoyennes ; pour la défense des droits de l'enfance ; pour la défense de la Paix*[165].

Tel est l'appel au congrès mondial des femmes, convoqué du 5 au 10 juin 1953, à Copenhague, grande capitale de l'Europe occidentale : l'accent y est mis sur des notions telles que le rapprochement, l'élargissement et l'égalité des droits des sexes. Eugénie Cotton le confirme devant 613 déléguées venues de 67 pays[166] et 1 300 congressistes, quand elle souligne dans son discours d'ouverture que la revendication féminine pour des droits « plus étendus » « dans tous les domaines » est placée « au premier plan » des travaux du Congrès[167]. Mais, pour sa part, elle persiste à Copenhague dans la rhétorique de la coexistence pacifique en y présentant le deuxième rapport de l'ordre du jour : il concerne « l'action des femmes pour la défense de la paix, des intérêts des femmes et des enfants ». Publié ensuite dans les actes du Congrès, le texte est fort long et détaillé : il ne serait pas exagéré de dire qu'en

auprès du Conseil Économique et Social de l'ONU (Genève, 24 mars-16 avril 1952) sur les droits politiques, économiques et civiques des femmes », supplément à la revue *Femmes du monde entier*.

165 « Appel du Conseil national de l'UFF », *Femmes françaises*, n° 437, 4 avril 1953.

166 Elles sont membres d'organisations nationales et internationales telles que la Guilde Internationale des Coopératrices, l'Alliance internationale pour l'égalité des droits et l'égalité des responsabilités, la Ligue internationale pour la paix et la liberté, le Conseil mondial des jeunes filles chrétiennes, la Fédération australienne des femmes, l'Association des femmes japonaises…

167 ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : « Mme Cotton, Présidente de la FDIF, ouvre les travaux », Brochure intitulée « Une seule volonté de Justice, de Bonheur et de Paix », compte rendu du Congrès Mondial des Femmes, 5-10 juin 1953, p. 7.

trente-deux pages et au moyen de trente-six photographies, il « fait le tour du monde ». Mais, sorte de bilan aussi des mobilisations, des congrès et des rencontres des années 1949-1952, il donne l'impression de n'être pas en phase avec le tournant du moment, preuve que la thématique de la paix maintient son dynamisme même après la mort de Staline, tout comme d'ailleurs l'intérêt pour les droits des femmes ne s'était pas évaporé complètement pendant la période précédente. Le Congrès devait adopter une « charte des droits des femmes » qui renvoie à celle élaborée par les Britanniques en 1945. Revendiquant une portée universelle, elle porte le titre « Déclaration des droits des femmes » ; sa mise en page rappelle d'ailleurs celle des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Elle devait être enregistrée en 1954 par la Commission de la Condition de la Femme auprès de l'ONU et allait servir, selon le « Memorandum » envoyé par la FDIF en 1957, de « base » pour l'organisation « de larges actions en faveur des droits politiques, sociaux, économiques et civils des femmes ». Ce dernier texte rappelle l'importance que la fédération accorde à ce «point » dans son programme[168].

Dans les différents pays, le travail préparatif des sections nationales avait commencé plus tôt. En France, dans la première quinzaine de mai, l'UFF avait publié dans son hebdomadaire, ainsi que dans *L'Humanité* un avant-projet de charte, conçu comme base de discussion pour l'organisation revendicative des déléguées françaises. Tout comme en 1945, il se construisait autour de trois axes principaux : droits des travailleuses (rôle économique), droits des mères (rôle social) et droits des citoyennes (rôle politique des femmes). La même structure finit par être adoptée également par le congrès de Copenhague. Il semble que le texte final – qui comprend une référence spécifique au droit des femmes au travail et à l'égalité salariale, au droit d'accès à tous les degrés d'instruction et à la vie politique, à un code civil égalitaire et au droit égal à l'assurance sociale – soit grandement influencé par la Charte du mouvement des femmes australiennes dirigé par Jessie Street[169]. Les déléguées quittent Copenhague

[168] *Ibid.*, 261J4, FDIF, dossier 2, Les relations entre la FDIF et l'ONU : « Mémorandum », rapport de la FDIF sur le « Point 6e de l'ordre du jour de la 11e session de la Commission de la Condition de la Femme, "les travailleuses, y compris les mères travailleuses ayant des charges familiales, ainsi que les moyens d'améliorer leur condition" ».

[169] F. de Haan, « Eugénie Cotton, Pak Chong-ae, and Claudia Jones : Rethinking Transnational Feminism and International Politics », *op. cit*, p. 180.

avec la mission de lutter pour l'extension des droits des femmes dans leur pays.

Eugénie ne rentre pas à Paris tout de suite. Elle se dirige vers Budapest, où du 15 au 20 juin se tient le Conseil mondial de la Paix – le bureau s'étant réuni à Stockholm entre le 5 et 6 mai. Pour le voyage de retour, elle opte pour le train avec une correspondance à Bâle. Elle est accompagnée par une jeune femme, Isabelle Barontini-Fernandez, qu'elle présente aux agents qui les contrôlent à la frontière comme sa secrétaire. Ceux-ci examinent surtout la valise contenant les archives de la présidente et procèdent au microfilmage de certains documents. La note d'information qui relate l'incident est encore une source permettant de se faire une idée de la manière dont Eugénie Cotton organise ses déplacements[170]. Il semble qu'avec l'âge, elle préfère être accompagnée par une personne de confiance, le plus probablement chargée d'aplanir les difficultés rencontrées au cours des longues pérégrinations militantes entreprises par Cotton à travers l'Europe. Elle est choisie sans aucun doute avec soin, puisque c'est elle qui transporte les « archives » de la présidente, dont le contenu me reste pourtant inconnu, les documents joints à la note de police n'étant pas conservés dans le dossier de Cotton.

À son retour, le 23 juin, la saison chaude avait déjà bien commencé. En août, le plus probablement, Eugénie prend la route de Dhuys. Après la mort d'Aimé, elle avait adopté ce village. Elle y entame des travaux d'entretien de la maison, fait réparer les meubles. Elle lit des livres qu'elle a soigneusement choisis, écoute de la musique, reçoit des amis. Elle aime y retrouver des parents et les paysans de la région. Elle fréquente des amis du Mouvement de la paix des environs : Louise Dard de Bourg, une résistante dont le frère était mort en déportation, l'écrivain Roger Vailland dont la maison était à cinq kilomètres de Dhuys. Au cours de l'été 1954, cependant, elle passe aussi quelque temps à Soubise avec la famille du cousin Louis dont la fille, Louisette, mère prolifique des « années » *baby-boom*, attend son cinquième enfant[171].

En septembre (26 et 27), le Conseil national de l'UFF constitue la première grande rencontre de la rentrée. À cette occasion, ses membres

[170] AN/F/7/15482B, Police générale, dossier E. Cotton : Note d'information 1301/53, du 24 juin 1953.

[171] Sur la génération du *baby-boom*, v. J.-F. Sirinelli, *Génération sans pareille. Les baby-boomers de 1945 à nos jours*, Paris, Texto, Éd. Tallendier, 2016.

sont informées par la socialiste Andrée Marty-Capgras, déléguée française à Copenhague, de la nouvelle ligne d'organisation militante établie au cours du dernier congrès de la FDIF : qualifiée de mobilisatrice et fédératrice, car respectant la sensibilité des non communistes, la campagne pour les droits des femmes est promue avec enthousiasme par la militante.

Les tâches s'accumulent. Après son voyage à Vienne, où était convoqué en novembre (23-28) le Bureau du Conseil mondial de la paix, c'est la préparation de la réunion du Comité exécutif de la FDIF pour janvier 1954 (du 15 au 20) qui requiert de la part de Cotton un suivi attentif. Cette fois-ci, c'est la ville de Genève qui est choisie comme lieu de rencontre. Elle allait l'être également pour celle du Conseil de la Fédération en février. Or, l'obtention de l'autorisation des autorités fédérales s'impose comme un préalable nécessaire. Certes, elle est accordée en décembre, mais elle est très restrictive : la « session doit garder le caractère d'une assemblée strictement privée sans aucune manifestation ou démonstration publique »[172]. Compte tenu de ces limitations, l'intervention des autorités genevoises pour interdire la diffusion de l'interview donnée par Eugénie Cotton à un reporter de la radio suisse ne surprend guère.

Entretemps, à Paris, Cotton et l'UFF préparent un grand congrès « sur la presse féminine » qui s'inscrit dans le cadre de la campagne menée contre la presse du cœur. Il est ouvert le 5 décembre dans les vastes halls du Parc des Expositions. Devant un large public de 2 000 déléguées venues de toute la France et plusieurs personnalités, telles qu'Irène Joliot-Curie qui préside une des séances, Elsa Triolet et le cinéaste Louis Daquin, Eugénie Cotton insiste sur la nécessité de défendre et de développer la culture française indépendamment du support utilisé (presse, livre, radio, cinéma), et encourage les femmes à être plus combatives dans ce domaine[173].

Il va de soi qu'au cours de cette décennie (1953-1963) riche en mobilisations, congrès mondiaux, meetings et réunions s'enchaînent[174]

[172] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Bureau et conseil d'administration, 1 AP 199 : lettre relative à la prochaine session du comité exécutif de la FDIF, 1er décembre 1953.

[173] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : *Les joies culturelles et les femmes. D'un Congrès à un autre*, brochure éditée par l'UFF, E. Cotton, « Le peuple entier a droit à la culture ».

[174] Meetings organisés par le Mouvement de la paix et le Conseil mondial de la paix entre 1954-1956 : Bureau du Conseil mondial de la paix : Vienne, mars 1954 ; Conseil mondial

et réduisent souvent le récit de vie d'Eugénie Cotton à la présentation unidimensionnelle d'une mobilité militante qui croît et s'étend d'ailleurs sans cesse dans l'espace : Pékin, Santiago, New Delhi, Bamako... Cet agenda fort chargé et contraignant de présidente et de vice-présidente d'organisations de masse nationales et internationales, soigneusement mis en valeur par la presse associative, s'impose par la force des choses et accapare presque tout son temps, toute son énergie. Il s'ensuit qu'une telle vie publique éclipse les déclinaisons privées de son existence, d'autant que, pour la période 1954-1963, Eugénie Cotton laissa fort peu d'« archives de soi ». Dès lors, le *storytelling* s'en ressent forcément : privé de la sève que seuls peuvent apporter des détails de la vie intime, le récit de vie risque de devenir aride, fastidieux, monotone.

Que nous révèle Eugénie au cours de cette période sur sa vie en famille, ses loisirs, ses vacances, ses problèmes de santé, ses espoirs et déceptions, ses aspirations et projets personnels ? Pas grand-chose en général : des fins d'été à Dhuys avec la famille de sa fille ; quelques escapades en Suisse avec ses petits-fils et leurs amis, décidés, eux, à camper ; des « pèlerinages » dans les campagnes « à la fois sévères et riantes du Périgord » avec son amie Suzanne Lacore, l'ancienne sous-secrétaire d'État du gouvernement Léon Blum ; leurs projets de réaliser une longue marche « sur le chemin de souffrance et de gloire de Jacquou le Croquant ». Par ailleurs, ses carnets et agendas, pleins de listes avec les affaires à régler, les choses à ranger, les tâches à effectuer évoquent sa vie minutieusement réglée[175].

Eugénie choisit également de conserver dans ses archives une lettre contenant les bribes d'information qu'une grand-mère, fière de ses petits-enfants, consent à livrer au début des années 1960 à la militante russe désireuse d'écrire la biographie de la présidente de la FDIF. Elles concernent, entre autres, la naissance, en 1954, de Martine, la fille d'Eugène et d'Hélène Charniaux mariés en 1953 ; l'éclosion d'une nouvelle génération de scientifiques : selon Eugénie, « Jean-Pierre

---

de la paix : Berlin, mai 1954 (sans la présence de Joliot-Curie retenu à Paris par son état de santé) ; Assemblée mondiale des forces pacifiques : Helsinki, 22-29 juin 1955, réunie sur l'initiative du Mouvement de la paix ; Conseil mondial de la paix : Stockholm, 5-9 avril 1956...

[175] En voici un exemple révélateur : « Mardi matin : mettre couvert, réchauffer grenier Sud, rechercher paniers chinois, ranger literie, scier planche, acheter équerre ». BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative.

voudrait être ingénieur électronique », « Jean-François adore l'astronomie » et « Bernard « s'intéresse à tout »[176] ; le parcours estudiantin de Francette, l'aînée de cette bande de successeurs des Cotton, diplômée de l'École de Chartes : « elle veut être bibliothécaire », précise-t-elle[177]. En 1961, invitée de Nina Popova, elle fait connaître l'URSS à deux de ses petits-fils, Jean-Pierre Cotton et Bernard Manigault.

Elle ne raconte nulle part cependant les gestes qui révèlent la nature des relations d'une « grand-maman » aimée et respectée avec ses petits-enfants. Ce sont Jeannette et Eugène qui allaient assumer cette tâche dans leur article de 1968 consacré à leur mère :

> *Taquine, malicieuse grand-mère, cherchant à élargir la culture et les loisirs de chacun… elle faisait la surprise de se déguiser* in-extremis *en espagnole pour offrir une guitare à l'un de ses petits-enfants, elle jouait avec un autre figurant La Fontaine, le rôle de Molière en cours d'un impayable duo improvisé ; elle disait avec joie des histoires dans le patois saintongeais de son enfance qu'elle adorait et lisait ou racontait avec autant d'esprit des histoires de Wells* (Les vacances de M. Ledbetter, Douze histoires et un rêve…) *et les récits de ses rêves à elle et les impromptus en vers à l'occasion de nos anniversaires*[178].

Face à ces difficultés incontournables et, afin d'éviter l'écueil d'une histoire forcément impersonnelle de réunions, comités et congrès, j'ai opté de mettre en relief dans cette unité les rencontres permettant de percevoir – en fonction des mutations du contexte politique, idéologique et militant national et international – les temps forts dans l'évolution des préoccupations militantes d'Eugénie Cotton.

Après cette longue mais nécessaire digression, je reprends le fil du récit qui me ramène au tournant, certes encore hésitant, de 1953-1954. Au cours de cette période, bien que la voix de Cotton ne soit guère perceptible dans la transcription des discussions engagées au sein des

---

[176] En 1985, Jean-François travaille dans un laboratoire d'Astrophysique à Nice, Bernard au Bureau de recherches géologiques et minières et Laurent, devenu médecin généraliste, avait fait une « reconversion dans la recherche médicale ». Jean-François a trois enfants de son premier mariage : Serge (21 ans) élève à l'IUT de Génie Électrique de Grenoble, Claire (20 ans) en deuxième année de Médecine à Necker, Pierre-Alain (16 ans) et un petit garçon de son second ménage. Bernard a une fille Isabelle (16 ans) et Laurent une fille aussi, Marine (6 mois). AAÉAÉÉNSJF, dossier Aimé Cotton : lettre de Jeannette Manigault-Cotton, 12 octobre 1985.

[177] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 218 : Trame de la conception du livre et organisation des paragraphes au brouillon (s. d.), doc. cité.

[178] E. Cotton & J. Mangault, *op. cit.*

instances dirigeantes qu'elle préside, ses déplacements indiquent qu'elle poursuit avec ferveur son combat pour le maintien de la paix. Par ailleurs, elle adopte aussi avec conviction la rhétorique de l'égalité sexuée. Le 19 novembre 1954, trois mois environ après la signature des accords de Genève qui mettent fin à la guerre d'Indochine, elle ouvre le Ve congrès national de l'organisation. Celui-ci officialise le virage égalitaire au sein du mouvement féminin procommuniste. Dans son discours, la présidente, après avoir salué les victoires remportées sur le front de la paix, associe explicitement l'amélioration des conditions de vie des familles à l'extension des droits féminins. Plus précisément, elle impute les inégalités dont souffrent les femmes, éternelles « mineures », soit à l'ignorance de leurs droits, soit à leur désintérêt pour les affaires publiques, soit, enfin, à la tendance de la législation française à ne pas reconnaître le principe d'égalité des sexes en matière d'économie, de droits civils et d'inclusion politique. Ses interventions successives lors de la célébration du dixième anniversaire de l'« accession au titre de citoyenne » révèlent notamment l'importance qu'elle attribue à la conquête de ce droit : il s'agit d'une étape nécessaire dans la marche vers l'égalité et la démocratie [179].

Compte tenu de ce tournant, la commission mise en place pour la promotion des droits des femmes allait mener sous la présidence d'Andrée Marty-Capgras un travail, d'une part, d'étude, de veille et de « lobbying » auprès des parlementaires et, d'autre part, d'information et de diffusion auprès du public féminin (guides, permanences juridiques). Son action se construit autour de trois axes : le travail féminin (formation, statut), les droits des mères (reconnaissance de la maternité en tant que fonction sociale) et la réforme du code civil « réactionnaire et antisocial »[180]. C'est la « femme nouvelle, née depuis la résistance », la « citoyenne qui ne peut rester indéfiniment une mineure dans la société », la jeune femme investie dans de nouvelles occupations qui est visée par cette campagne, comme devait le préciser Cotton quelques années plus tard[181].

[179] « L'évolution des femmes va de pair avec le développement de la démocratie. » BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 46, agendas personnels d'Eugénie Cotton : Carnet de notes, 1954.
[180] V. S. Fayolle, *op. cit.*, p. 279-280.
[181] « À la recherche du bonheur », *Heures claires*, n° 14, 1er juin 1957. *Cf.* S. Fayolle, *op. cit.*, p. 205.

a. Partir à la découverte de la Chine de Mao (1955)

« Femme nouvelle » à l'âge de 74 ans, Eugénie entreprend le grand « voyage en Extrême-Orient » en 1955. À quelle occasion ? Réunion de travail ? Invitation dans le cadre des échanges encouragés par la FDIF entre sections nationales ? Ses archives restent silencieuses sur la question. Elle se contente d'écrire dans une lettre : « J'ai eu le privilège de me rendre en Chine en avril et mai dernier. Je me suis posée beaucoup de questions au cours de ce voyage forcément trop rapide, quand on pense à l'immensité du pays et au nombre prodigieux de ses habitants »[182].

Je plonge dans la lecture de ses carnets. J'en découvre un, rempli d'une petite écriture désordonnée, qui relate cette expédition au cours de laquelle la militante s'est transformée pour quelque temps en voyageuse admirative de la Chine de Mao. Elle y transcrit ses pensées et impressions.

Il ne s'agit pas d'un récit viatique typique toutefois, mais de notes elliptiques, qui, prises systématiquement, pourraient lui servir à rédiger un article ou à préparer le texte d'une conférence sur la Chine. Au calendrier présenté au départ, succèdent des unités consacrées aux divers sites, institutions et lieux visités : véritables répertoires d'informations, de dessins et de descriptions d'objets, de monuments, de personnes, d'activités, elles reconstituent un itinéraire spatial, intellectuel et spirituel fort intéressant[183].

Le récit s'étend sur une durée de dix-sept jours, à savoir du 21 avril au 7 mai. Or le voyage, lui, avait débuté et allait s'achever bien au-delà de ces dates. Le mercredi 20 avril au plus tard, Eugénie se trouve à Moscou. Elle quitte son hôtel dans la nuit du mercredi au jeudi : son vol pour Kazan est prévu à 1h30 du matin (21 avril). Est-elle seule ? Je ne le pense pas. Avec d'autres militantes ? C'est fort probable, puisqu'elle a toujours recours dans ses notes au pronom personnel « on ».

J'ai essayé de reproduire sur une mappemonde ce long trajet vers Pékin, jalonné de nombreuses étapes : Kazan, Sverdlovsk, Omsk, Novossibirsk, Krasivaya, Oulan-Bator en Mongolie. Eugénie survole la Sibérie « neigeuse et glacée par un temps magnifique ». De la fenêtre de l'avion, elle voit la « plaine énorme comme plage vaseuse à

[182] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Correspondance, 1 AP 268, Correspondance avec les éditeurs de la revue *Chine*.

[183] *Ibid.*, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative.

marée basse » qui entoure Kazan, ville au confluent de la Volga ; toujours changeante, « la plaine sans neige, toute noire », puis « grisonnante, entourée de montagnes grises » lui laisse « une impression de désolation ». Cette avancée vers l'Est est entrecoupée de longues haltes pour déjeuner ou pour dîner, pour se reposer aussi un peu dans des hôtels « confortables », en attendant « qu'on dépanne l'avion ». Mais on s'envole à nouveau et elle commence à se sentir épuisée après tant d'heures de vol. Ses jambes enflées la gênent beaucoup. Et puis, un vent fort et froid s'élève. Alors, une infirmière lui met avec « autorité » dans la main un petit sachet avec deux comprimés de dramamine qu'elle avale avec du thé. Le « survol des montagnes grises » est loin d'être « commode ».

Elle arrive à Pékin le 23 avril. Une liste et un calendrier de dix pages esquissent un programme fort chargé et surtout riche de visites : de la ville, de ses quartiers, de sa banlieue, de ses monuments et églises (Cité interdite, Temple du Ciel, Palais impérial, d'été…) des villages environnants ; d'institutions sociales également (hôpitaux, crèches, maternités, prisons…), d'écoles, d'universités, de bibliothèques et du laboratoire de l'Académie des sciences, de centres industriels et de coopératives agricoles.

À la radio, elle donne une interview de quinze minutes et répond aux questions qu'elle a elle-même suggérées : elles portent sur ses impressions pour la Chine, sur le Congrès mondial des mères qui allait être organisé à Lausanne en juillet, sur les accords de Paris signés et ratifiés par la France en 1954…

Le 30 avril, elle assiste à la clôture, en séance plénière, de la Conférence des femmes chinoises, rencontre militante axée autour d'objectifs tels que l'instruction des masses, la paix, le travail féminin, l'institution du mariage. On précise des tâches et des objectifs, mais on n'adopte point de résolutions. Il y a discussion et critiques. Il est enfin question de décider d'une meilleure forme d'organisation qui permette à la section chinoise de la FDIF de « pénétrer plus profondément parmi les masses ».

Et puis, Eugénie entame une nouvelle unité qui porte le titre « Congrès Mères ». S'agit-il d'une réunion préparatrice à la rencontre internationale de juillet ? Sans aucun doute. Les déléguées de plusieurs pays y sont présentes. Il y est question de la stratégie à adopter pour attirer au congrès « des femmes de toutes les opinions » (« un mot d'ordre valable pour toutes les femmes », par exemple) : après on

pourrait « les influencer ». On discute aussi de la situation politique internationale marquée notamment par la crise du détroit de Taïwan : « Tout le monde a été impressionné par l'attitude de la Chine. [...] Les dix-neuf pays avaient des opinions variées ». Un peu avant la fin de la session, Cotton, femme fédératrice, note rapidement sa pensée : « Principe : se mettre d'accord sur les points communs ; laisser de côté les divergences ».

Les soirs à Pékin sont consacrés à divers spectacles : représentations artistiques, théâtre, opéra, soirées de danses et chansons, « meetings pour saluer la présidente de la FDIF ». Çà et là, une matinée libre pour se reposer et faire des achats pour les bien-aimés. Le premier mai, sur la tribune devant la « porte de tranquillité céleste », Eugénie assiste aux différentes festivités : feu d'artifice, « défilé des sportifs chinois, hommes et femmes ».

Elle quitte Pékin le lendemain pour se rendre à Shanghai. Ainsi commence un voyage ferroviaire de deux jours. Elle s'installe dans son wagon-lit, dont elle apprécie les commodités fonctionnelles (« la table sur laquelle on mange se soulève et on a la toilette »). Avant que la nuit ne tombe, elle a l'occasion de regarder par la fenêtre les villages et les fermes entourées de murs, les « jolis endroits boisés », les rizières et les champs où travaillent des hommes « avec le chapeau pointu », les « montagnes arrondies » enfin. Le matin, elle préfère rester allongée pour éviter l'enflure des jambes dont elle a tant souffert lors de son voyage aérien. Elle remplit plusieurs pages avec des descriptions des lieux et des villes traversés : anthologie de remarques trahissant le goût du pittoresque oriental.

Le train entre dans la ville de Shanghai le 4 mai au petit matin. Eugénie se sent bien fatiguée. Elle est contente de pouvoir se reposer dans son « magnifique hôtel ». Sa première impression de Shanghai est mitigée : « Ville dominée par des gratte-ciels américains », note-t-elle dans son carnet. Suivent deux pages avec un agenda particulièrement serré jusqu'au 7 mai : rencontres, visites, dîners. Là, le récit s'arrête brusquement. Seul existe un programme, sorte de calendrier, indiquant vaguement un périple de dix jours dans le sud de la Chine.

Une fois à Paris, Eugénie, désirant contribuer à la promotion de la culture chinoise en France, lance une correspondance avec l'éditrice de la revue *Chine*, contactée lors de son séjour à Pékin. Elle lui communique des suggestions qui pourraient contribuer à rendre les sujets traités dans la revue plus attrayants au public français ; lui révèle son

admiration pour les cartes postales chinoises « qui reproduisent vos si jolis découpages ou vos œuvres d'art », pour les peintures chinoises contemporaines aussi « qui s'inspirent à la fois du passé et du présent », pour les réalisations grandioses modernes enfin, « élan formidable du peuple vers un avenir de progrès et de paix »[184]. C'est sa manière d'évoquer le Grand bond en avant. Cette correspondance lui permet de persévérer pendant un peu plus longtemps dans le dépaysement, l'exotisme et le rêve socialiste. Car, les tribulations internationales ne tardent pas à reprendre le dessus dans sa rhétorique militante.

b. Coexister pacifiquement au féminin : le Congrès mondial des Mères (1955-1956)

Présentés à travers le prisme souvent déformant d'une militante procommuniste, les événements du monde de 1955 défilent dans ses textes et ses discours. Elle ne peut qu'applaudir la volonté d'indépendance et le non-alignement sur les puissances mondiales des vingt-neuf pays d'Afrique et d'Asie qui se réunirent à Bandung en avril (du 18 au 24) : « chacun peut voir, note-t-elle, que les principes de la coexistence pacifique sont valables pour tous les continents ». En Europe, la signature du traité de paix avec l'Autriche « a ouvert des perspectives nouvelles et l'on perçoit des améliorations entre l'Est et l'Ouest ». « De nouveaux courants favorables à la paix se dessinent », conclut-elle soulagée.

Mais, parallèlement, Cotton, fidèle à ses positions politiques faites d'un pacifisme critique à l'égard de l'hégémonie des États-Unis, attire l'attention sur la ratification par un certain nombre de parlements de l'Europe occidentale des « accords de Londres et de Paris entraînant le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest » et reconnaissant par conséquent sa souveraineté. Elle rappelle encore que le « Conseil de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord a autorisé les militaires à se préparer à une éventuelle guerre atomique ; [que le] Pacte du Sud-Est asiatique, pendant du Pacte Atlantique, a conduit à l'aggravation de la tension en Extrême-Orient, comme le prouve la situation créée autour de Formose ; [que le] développement des bases stratégiques, par exemple l'installation en Allemagne Occidentale de canons atomiques et de fusées de longue portée, sont autant de dangers pour la paix du

[184] *Ibid.*, Correspondance, 1 AP 268, Correspondance avec les éditeurs de la revue *Chine*, doc. cité.

monde ». Ces agissements montrent que le dégel diplomatique reste limité, puisque les deux blocs continuent à défendre avec fermeté leurs positions. Autrement préoccupante, la guerre en Algérie envahit également son discours. « Des motifs d'angoisse subsistent » alors dans le monde. La paix reste précaire. Ce qui explique, et justifie les craintes des mères et leur volonté d'agir « pour sauver les enfants qu'elles ont mis au monde ». Un Congrès mondial des mères devrait faire connaître, selon Cotton, leurs revendications[185]. L'appel préparé par la FDIF est traduit en trente-deux langues.

Le meeting (7-10 juillet) s'annonce grand : 1 000 déléguées venues de 66 pays. La délégation française compte 147 membres, dont 81 militantes de l'UFF. Ambitionnant de toucher toutes les femmes – on l'a vu –, toute référence au communisme est effacée. Une attention toute particulière est attribuée aux préparatifs : des réunions, des commémorations, des rassemblements, des congrès régionaux et nationaux sont organisés dans tous les pays. Le projet initial prévoit la convocation du congrès à Paris. Mais le refus du ministre des Affaires étrangères d'autoriser l'organisation de cette rencontre internationale dans la capitale française, oblige Cotton et ses collaboratrices – notamment Nina Popova qui s'y investit beaucoup – à opter pour la ville de Lausanne (7-10 juillet). Un Comité international permanent des mères pour la défense de leurs enfants contre la guerre est mis en place par le congrès. En son sein cependant devaient bientôt se manifester des dissensions provenant surtout de sa branche britannique.

Entretemps, au Sommet de Genève tenu du 18 au 23 juillet, les quatre grandes puissances discutent sur des questions de paix internationale et de sécurité. Cette conférence marque un moment de regain d'optimisme quant aux relations Est-Ouest. Eugénie Cotton jubile. Mais les résultats des réunions des ministres des Affaires étrangères la déçoivent : « Toutes ensemble nous avons eu de grandes espérances cet été après la Conférence des Quatre Grands à Genève, écrit-elle aux déléguées allemandes venues à Paris pour le dixième anniversaire de la FDIF. Nous avons compris alors combien nous avons eu raison de nous opposer ensemble à la ratification des accords de Paris, de ces

[185] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Texte de l'intervention d'Eugénie Cotton notamment sur le Congrès Mondial des Mères (juillet 1955) et appel pour la convocation de ce nouveau congrès, 5e Conseil de la FDIF, Genève, février 1955 ; Brochure intitulée « Congrès Mondial des Mères – 7/10 Juillet 1955 – Lausanne – Documents », Texte du discours d'ouverture de ce Congrès Mondial des Mères prononcé par Mme Cotton.

accords qui créent maintenant de telles difficultés à la réunification de votre pays ». Face à cette issue, le congrès de 1955, déroulé sous le signe de l'immense maternité de Picasso couvrant le mur derrière la tribune, constitue la proposition féminine de coexistence pacifique et un geste fort en faveur de la paix[186].

Réuni dans la première quinzaine d'octobre, le bureau de la fédération s'occupe aussi bien de la mise sur pied du Comité issu du congrès que de la préparation de la célébration du dixième anniversaire de la FDIF. Il a lieu dans la même salle où dix ans plus tôt, dans le cadre du premier congrès national de l'UFF, fut lancée l'idée de la création de la fédération. C'est donc l'occasion d'une double fête célébrée une fois de plus avec le concours d'artistes. Eugénie Cotton en profite pour rappeler à son public féminin que les élections législatives du 2 janvier approchent et souligne l'importance de la participation des femmes aux procédures électorales de la Quatrième République. Adoptant une analyse genrée du lien entre guerre, impérialisme et colonialisme, elle se réjouit de l'essor du mouvement féminin international, à savoir de l'extension de l'action de la FDIF, à la fois dans les pays sous domination coloniale et dans les nouveaux États issus du processus de décolonisation : « de grandes Fédérations d'organisations féminines se sont formées au Japon, en Inde, en Afrique du Sud, au Nigéria [...]. Dans les pays d'Afrique Noire [...]. La fédération nationale des Femmes Chinoises ne cesse de se développer… »[187].

C'est justement à Pékin que se déroule du 24 au 30 avril 1956 le Conseil de la FDIF, qui rassemble cent quatre-vingt-trois déléguées et invitées de quarante-huit pays : un cliché photographique la montre parmi des militantes de toutes les races et de toutes les religions admirer le feu d'artifice du premier mai. À ses côtés, on distingue un petit garçon en costume. S'agirait-il d'un de ses petits-fils ? Je ne sais. Elle se rend donc à Pékin à nouveau (mais aussi au Népal, au Pakistan et en Indonésie), juste après avoir fini d'écrire un hommage à sa chère Irène décédée en mars : texte chargé d'émotion qui retrace les souvenirs de cinquante ans d'amitié.

---

[186] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 229, Discours d'Eugénie Cotton pour le 10e anniversaire de la FDIF ; *Ibid.*, Éléments autobiographiques, 1 AP 46, agendas personnels d'Eugénie Cotton : Carnet de notes, 1955.

[187] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Correspondance, 1 AP 270, Correspondance diverse de la FDIF : lettre du 10 septembre 1955. V. E. Armstrong, *op. cit.*

Dans un contexte hésitant de dégel de la guerre froide, les déléguées mettent en 1956 l'accent sur les synergies entre des organisations nationales et internationales engagées dans la lutte en faveur de la paix et des droits des femmes et des enfants[188]. Le Bureau de la fédération allait assumer le rôle de promotion de la coopération transnationale par le développement de contacts et l'organisation de rencontres entre les différents groupes de femmes. Afin de faciliter cette tâche, le Conseil décide de procéder à une modification des statuts.

C'est dans le cadre de ce projet que s'inscrit sans doute la tenue, à l'initiative de deux militantes soviétiques, membres de la Commission de la condition de la femme à l'ONU, d'un séminaire sur les droits des femmes à Moscou. Eugénie est une des quatre-vingt-dix-huit participantes venues de trente-neuf pays qui s'y rendent en septembre. Une fois de plus, l'URSS est dépeinte dans les écrits de la présidente comme un exemple édifiant à la fois d'organisation rationnelle de l'économie et d'égalité sexuelle. Nina Popova est la responsable principale de cette rencontre. Tous les aspects de la vie des femmes sont touchés : le domaine économique politique, culturel, judiciaire... Des conférences sur chacune de ces thématiques sont prévues, suivies de visites dans des usines, au Soviet Suprême, au Soviet de la ville, dans les bibliothèques, au tribunal. Admirative, Eugénie note dans son carnet : « On pouvait y interroger qui on voulait ». Enfin, les participantes ont l'occasion de faire un grand voyage dans la République de leur choix. Cotton choisit le « kolkhoze Staline », près de Tachkent en Asie centrale. Embarquée dans un avion à réaction, elle franchit en quatre heures les 3 000 km qui séparent Moscou de la capitale d'Ouzbékistan. Impressionnée par les prouesses agricoles et l'instruction dispensée aux filles dans ce kolkhoze, elle ne peut que se féliciter d'avoir participé à cette expérience directe promue par la FDIF afin de faciliter « les contacts humains entre les femmes de conditions et d'opinions très variées »[189].

En octobre, on fête à Paris le 75e anniversaire de la présidente. Une soirée est organisée à cette occasion. Le cousin Louis voit dans les *Femmes françaises* sa photo : « nous avons été heureux, lui écrit-il

[188] Ainsi, en France, l'UFF met en œuvre une « politique de la main tendue » en direction des catholiques. V. S. Chaperon, *op. cit.*, p. 251.

[189] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 242, doc. cité. Il paraît que les femmes soviétiques accueillirent vingt-cinq pareilles délégations et, à leur tour, elles furent reçues dans seize pays.

dans sa lettre de vœux pour les fêtes de fin d'année, de te voir [...] souffler tes 75 bougies. Ça c'est une date et c'est magnifique de te voir avec une vitalité semblable »[190].

La rentrée d'octobre 1956 est aussi marquée par une série de crises internationales importantes qui brisent « le grand espoir que nous avait apporté la rencontre de Genève » écrit-elle dans le brouillon d'un « message » destiné à être publié dans la presse associative au début de l'année 1957 : « voilà que nous pleurons sur la mort de milliers d'êtres humains en Algérie[191], en Égypte, en Hongrie ». Furtivement évoqués, ces conflits de nature différente témoignent, selon elle, de l'échec de l'ONU d'empêcher le retour « des luttes meurtrières ». Pourtant, Cotton revient dans ce texte à la répression de l'insurrection hongroise et en fait le centre de son propos : elle admet l'« emploi de la force en Hongrie » – elle doit avoir suivi attentivement les événements de Budapest –, mais elle invoque aussi des « conditions obscures [adjectif rayé] sur lesquelles les avis sont très partagés ». Ce n'est donc pas une critique de l'intervention militaire soviétique en Hongrie qu'elle propose ici. En réalité, son discours transforme en simples « déclarations » et « prises de position nouvelles » de « personnes de grande valeur » la vague de protestations des intellectuels communistes français qui condamnent sans aucune réserve l'agression soviétique et quittent le parti les uns après les autres[192]. Elle leur reproche même de troubler l'opinion publique. À son avis, l'essentiel est de ne pas laisser « l'arbre cacher la forêt ». Et elle s'explique : il ne faut pas que « ce que nous considérons actuellement comme des erreurs puisse ébranler notre confiance dans les forces du progrès qui sont au cœur des peuples ». Ainsi Eugénie Cotton en posture d'intellectuelle progressiste, essaie de tenir un discours qui, sans adopter directement les

[190] *Ibid.*, Éléments autobiographiques, Correspondance personnelle, 1 AP 40b lettres et cartes postales de la famille Feytis : lettres et cartes postales de Louis Feytis : lettre du 28 décembre 1956.

[191] En juin 1956, les députés communistes s'abstiennent du vote de confiance sur la politique algérienne. L'UFF s'aligne sur la position adoptée par le Parti et son discours devient bien plus critique. Le nom de la présidente de l'UFF figure sur la « première liste de signataires de la pétition nationale pour la paix en Algérie ». ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J139, Actions menées par le Mouvement de la paix : pétition nationale pour la paix en Algérie, juin-novembre 1956.

[192] V. Florence Grandsenne, « Les intellectuels français et l'insurrection hongroise de 1956 », *Les cahiers d'histoire sociale*, n° 28, 2006, p. 7-31. Même le CMP demande « le retrait des troupes soviétiques » et « le plein exercice de la souveraineté hongroise » (*Le Combat pour la paix*, décembre 1956).

positions prises par la direction du PCF, propose aux adhérentes de l'UFF une lecture de l'événement visant l'émotionnel : « Je voudrais que ce billet apporte à chaque Française qui le lira amitié et réconfort »[193].

À une échelle internationale pourtant, l'insurrection de Budapest questionne la légitimité de la FDIF en tant qu'« organisation faîtière » de toutes les femmes du monde et annonce les clivages qui devaient apparaître en son sein dans les années 1960, période où s'affirment de nouveaux enjeux politiques et sociaux trans/internationaux[194]. Quant au Mouvement de la Paix et au CMP, victimes de leurs divisions internes, contrôlés par les communistes, ils périclitent[195].

c. Hommage à Marie Curie (1957)

Ce début d'année 1957 permet à Eugénie de reprendre contact avec son ancien milieu universitaire. À l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne, elle est invitée à apporter son hommage à « l'une des femmes géniales qui ont montré le chemin aux autres »[196]. Le compte rendu de cette séance solennelle est établi par Cotton. Le soin qu'elle y apporte – le nombre de brouillons conservés dans ses archives en témoigne – implique son intention de le rendre un jour public[197]. Le souci de la sauvegarde de la mémoire scientifique s'annonce déjà.

Le récit de cette célébration, compilation de discours et de résumés d'interventions, débute par la mise en relief des éléments qui indiquent

---

[193] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 241 : introduction sur la politique internationale, rédigé probablement au début de 1957.

[194] C. Donert, *op. cit.*, p. 122 et s.

[195] P. Pinault, *op. cit.*, p. 154.

[196] Invitée en 1954 (6-8 octobre) par l'Académie des sciences de Varsovie – qui, en novembre 1953, lui avait offert une médaille commémorative, frappée à l'occasion de la session consacrée à l'œuvre de Copernic – elle avait participé aux cérémonies organisées à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Marie Sklodowska-Curie et intervenue au colloque scientifique international présidé par Irène Joliot-Curie. Cette dernière avait également inauguré le Musée Marie Sklodowska-Curie. Après les cérémonies officielles, elle avait présenté Eugénie Cotton à sa famille polonaise. *Ibid.*, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 150 : discours d'Eugénie Cotton à l'Académie polonaise des Sciences. Des passages entiers de ses discours et de ses articles sur sa professeure, rédigés dans les années 1950, devaient être reproduits, en 1963, dans le livre consacré aux Curie (j'y reviendrai dans un autre chapitre).

[197] *Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne, op. cit.* V. aussi Chapitre IV.

sa solennité, marques de consécration officielle : « Le samedi 12 janvier 1957, à 17 heures, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne eut lieu, sous le haut patronage de Monsieur le Président de la République et la présidence d'honneur de Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale, une cérémonie commémorative du premier Cours de Marie Curie à la Sorbonne. Monsieur Bayen, directeur adjoint de l'Enseignement Supérieur [...] présidait la séance », à ses côtés, Francis Perrin, haut-commissaire d'énergie atomique et, au premier rang d'une dense assistance, la famille Joliot-Curie. À tour de rôle, la parole est donnée à la nouvelle directrice de l'École normale supérieure de jeunes filles, la poétesse et professeure de lettres à la Sorbonne depuis 1947, Marie-Jeanne Durry, à des anciennes élèves de Curie à Sèvres et à la Sorbonne, dont Eugénie Cotton et Catherine Schulhof, à des ancien.ne.s collaboratrices et collaborateurs, au fils de Pauline Ramart, René Lucas, professeur de la Sorbonne et directeur de l'École normale supérieure de physique et de chimie, qui parla du hangar historique où le radium fut découvert. Les interventions sont entrecoupées par la lecture d'extraits du livre que la physicienne avait consacré à son mari Pierre et par des chants de chœur.

Tous les orateurs sans exception ont insisté sur la signification de la consécration solennelle d'une « femme de génie » : elle sert à marquer une « date importante dans l'histoire de l'émancipation de la femme ». Ainsi commence la fascinante histoire de la construction de l'icône d'une femme de sciences d'abord, d'une héroïne progressivement : exceptionnalité à la fois des dons, des compétences et du parcours scientifique de la savante. Son exemple allait inspirer d'autres femmes : d'une part, elle leur a ouvert le champ des possibles – Marie-Jeanne Durry en est la meilleure illustration, puisqu'elle est, elle-même, la première femme à être élue professeure à la Sorbonne – et, d'autre part, elle a proposé un modèle de solidarité féminine, qui, dans une certaine mesure, renvoie à une attitude « féministe » acceptable par ce milieu austère : « Son grand souci ne fut pas de rester isolée dans sa gloire mais, au contraire, d'aider d'autres femmes à faire de la science et de leur épargner les difficultés qu'elle avait elle-même rencontrées ». Lors de sa longue carrière universitaire, Cotton avait essayé de suivre l'exemple de vie de sa professeure : « C'était au travers de Marie Curie que j'ai découvert toutes les raisons d'être de ma vie, le culte de la Science, l'amour de la justice, la défense des droits des femmes et de la Paix », conclut-elle dans son intervention et

elle ajoute : « Je lui dois personnellement d'avoir pu préparer une Thèse de Doctorat tout en enseignant à l'École de Sèvres »[198].

Eugénie Cotton revient à l'hommage rendu à Marie Curie lors du sixième congrès national de l'UFF qui se tient du 9 au 12 mai : « Dans ce Congrès, où nous enregistrons les changements si importants dans la condition des femmes », l'évocation de l'œuvre et de l'action de celle qui a « montré le chemin aux autres femmes » doit aussi trouver sa place à côté de Danielle Casanova et de cette « femme nouvelle [...] née depuis la Résistance » qui fait l'objet d'une activité militante accélérée de la part de l'UFF[199].

d. Tiers-monde et coexistence pacifique

Les événements survenus au cours du dernier trimestre de 1957 sont commentés par Eugénie dans la préface qu'elle rédige pour la « Brochure sur la coexistence pacifique et l'amitié entre les peuples ». En sa qualité de savante, elle note chaque étape de la conquête de l'espace par les Soviétiques : elle évoque tout d'abord le lancement, en octobre 1957, de Spoutnik 1, puis la mise en orbite du deuxième satellite artificiel « porteur d'un chien », deux événements d'une « grande portée scientifique », dont l'impact psychologique sur la population des pays occidentaux est aussi considérable : on en conclut que le programme balistique soviétique est bien plus avancé que ce qu'il était en réalité.

Cotton critique en outre la méfiance des représentants des pays de l'OTAN, réunis à Paris en décembre 1957, à l'égard des « propositions de paix que le Soviet suprême de l'URSS a adressées au monde » à l'occasion du quarantième anniversaire du régime soviétique. Fidèle à la ligne du parti communiste, elle considère que désormais, la solution de paix repose sur le « troisième groupe de nations » entré de manière dynamique sur la scène internationale depuis la conférence de Bandung : « Entre l'Est et l'Ouest grandit, note-t-elle, une association de nations qui souhaitent vivre en bons termes et avec l'Est et avec l'Ouest et cela pourrait bien aider au rapprochement des points de vue

[198] *Ibid.*, 1 AP 147 : Brouillons sur Marie Curie ; *ibid.*, 1 AP 148 : Discours « Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne » par Catherine Schulhof ; *ibid.*, 151 : Commémoration du Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne.
[199] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : Rapport d'ouverture d'Eugénie Cotton, Les séances plénières, « 6e Congrès National de l'Union des Femmes Françaises », Paris, 9-12 mai 1957, compte rendu complet du Congrès.

des pays de l'Est et de l'Ouest ». Approche romantique d'un nouveau terrain d'affrontement des deux Grands que l'on appelle alors Tiers-Monde[200]. Dans son texte, Eugénie Cotton évoque aussi la Conférence de solidarité des peuples afro-asiatiques, réunie au Caire du 26 décembre 1957 au 1er janvier 1958. La FDIF y avait envoyé une déléguée pour « se rendre compte du travail accompli par les femmes en Asie et en Afrique ». Patronnée par l'URSS et la Chine qui mesurent déjà le poids du Tiers Monde en même temps que l'essoufflement du Mouvement de la paix, la Conférence s'inscrit dans la ligne de celle de New-Delhi de 1949 pour le relâchement de la tension internationale. Ses résolutions ne sont guère plus anti-occidentales que ne l'avaient été celles de Bandung[201]. Le rôle des pays du Tiers-Monde dans la promotion de la coexistence pacifique annonce déjà, selon Cotton, une année 1958 plus pacifique, objectif auquel allaient sûrement contribuer aussi tant le congrès mondial de la FDIF, en juin, que le Congrès mondial pour le désarmement et la coopération internationale de la paix prévu pour juillet (16-22)[202].

e. « Le rôle et la responsabilité de la femme dans le monde moderne »[203] : le congrès de Vienne (1958)

La préparation du congrès mondial de la FDIF commence plusieurs mois plus tôt. L'ordre du jour du congrès est fixé lors du Bureau réuni à Berlin du 20 au 22 novembre 1957. Parallèlement, sont discutées des questions relatives à la rencontre pour le désarmement et aux rapports des organismes statutaires avec les sections d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. D'ailleurs, Eugénie Cotton – qui arrive à Berlin directement de Moscou, où elle avait séjourné pendant deux semaines – avait aussi participé au Bureau du Conseil mondial de la paix convoqué à Stockholm le 27 octobre.

Au cours de cette période, la présidente est largement sollicitée par des revues (*New World Review*, *Femme Soviétique*, *Femmes du Monde entier*, organe de la FDIF) pour des articles et des interviews, consacrés

[200] L'expression « Tiers-Monde » est lancée en 1952 par le démographe Alfred Sauvy.
[201] Odette Guitard, « Organisation politique du Tiers Monde de Bandoung à Santiago », *in* Guy Caire (dir.), *Tiers-Monde*, t. 15, n° 57, 1974, p. 87-102.
[202] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 251 : Préface à la « Brochure sur la coexistence pacifique et l'amitié entre les peuples ».
[203] Thématique générale du congrès de 1958. *Ibid.*, 1 AP 254 : article pour la revue *Femmes soviétiques* sur le 4e congrès de la FDIF.

à l'histoire de la FDIF et à son évolution depuis le congrès de Copenhague. Une conférence de presse est même cette fois-ci organisée. Dans tous ces textes et interventions, Cotton, fidèle à la ligne adoptée lors du Conseil de 1956, met l'accent sur l'ouverture de la fédération depuis 1955 à des synergies avec d'autres organisations internationales et passe en revue les initiatives et les actions jusque-là entreprises (mémorandums et journées d'études). La FDIF ambitionne de devenir, comme la présidente allait le noter en 1962, lors de la réunion du Bureau de l'organisation à Bamako (18-22 janvier), premier meeting en Afrique, « une mutuelle mondiale de la solidarité et de l'amitié féminine » cherchant à « s'adapter à chaque instant aux besoins de l'heure, dans un univers de perpétuelle évolution »[204].

Cette volonté d'union et de coopération impose donc l'adoption de nouveaux statuts plus simples, permettant les rapprochements, d'où l'importance du congrès. Elle s'exprime également dans le choix des trois axes/conférences de l'ordre du jour : la défense de la vie (paix, amitié entre les peuples), l'instruction des jeunes (droits des enfants), la réalisation des conditions nécessaires à l'accomplissement du triple rôle des femmes dans la société (conquête de l'égalité entre les sexes, amélioration des conditions de vie des familles).

La présidente explique au cours de la conférence de presse ce dernier point : « Donner aux femmes des droits et donner aux femmes la volonté d'utiliser ces droits ; grand travail d'éveil des consciences », notamment en Asie et en Afrique, où « des peuples longtemps opprimés recouvrent leur indépendance le plus souvent avec une participation active des femmes, affranchies des longues traditions qui faisaient d'elles de véritables esclaves »[205]. Elle insiste sur la place importante que le congrès allait accorder « à la question des droits des femmes » et érige les crises provoquées en contexte de guerre froide en facteur important de la violation du principe d'égalité entre les sexes ainsi que des libertés démocratiques et des « droits des peuples » : « les hommes

[204] Message d'Eugénie Cotton. ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : *Bulletin d'information* sur le Bureau de la F.D.I.F. « élargi aux pays africains », qui a eu lieu à Bamako du 19 au 23 janvier 1962. Les participantes viennent de France, du Ghana, de Guinée, de l'Inde, de l'Indonésie, d'Italie, de l'Irak, du Maroc, de Pologne, de la RDA, de Rhodésie, de Sierra Léone, de Somalie, de Tchécoslovaquie, de Tunisie, de l'URSS, du Venezuela, du Mali.

[205] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 253 : Conférence de Presse sur le 4e Congrès ; *ibid.* 1 AP 233 : questions Tass, préparation au 4e Congrès de la FDIF, mai 1958.

de la guerre [...] voudraient écarter les femmes de la vie de leur pays pour les empêcher d'affirmer leur volonté de paix et de progrès, de prendre une part déterminante dans les affaires nationales et internationales ». Son analyse ne prend pas seulement en compte la variable du sexe mais aussi celle de la race. Enfin, Cotton, qui – en tant que membre du Bureau du Conseil mondial de la paix réuni à New Delhi en mars (20-21, voyage 19-28 mars) – avait déjà participé à la rédaction de l'appel au Congrès mondial du Mouvement de la paix consacré au désarmement, ne manque point l'occasion d'évoquer ce jour-là, d'une part, la décision de l'URSS de suspendre à partir du 31 mars 1958 unilatéralement et temporairement les essais nucléaires et, d'autre part, de fustiger encore une fois les États-Unis pour avoir établi en Europe occidentale des rampes de lancement de fusées atomiques[206].

L'UFF encadre la préparation au congrès en organisant une conférence d'information et en faisant publier chaque semaine, dans son organe mensuel, un article relatif à cette rencontre internationale. Quant à son Conseil, il se réunit pour préciser les conditions de participation de la section française au congrès. La FDIF encourage de son côté les réunions des représentantes des pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.

Selon la brochure publiée après le Congrès, quatre-vingt-dix-huit déléguées et observatrices venues de cinquante-cinq pays y participent (1er-5 juin). Ce nombre réduit est à associer, selon les organisatrices, à un effort conscient d'éviter d'« occasionner de trop nombreux frais aux pays lointains d'Asie et d'Afrique »[207]. Les déléguées ont la possibilité d'assister à la conférence de leur choix.

Eugénie organise cette nouvelle migration militante depuis le mois de mai : les feuilles y afférentes de son agenda sont remplies de maints détails sur les préparatifs du voyage. Elle arrive à Vienne le 30 mai

[206] L'URSS venait d'achever une série d'essais d'armes nucléaires, alors que les États-Unis n'avaient pas encore entrepris leur propre série d'essais. Cette initiative contraint les États-Unis et la Grande-Bretagne à annoncer le 22 août leur intention de suspendre leurs essais pendant une année, sous réserve toutefois que des négociations soient engagées en vue de la création d'un système de contrôle international.

[207] Dans son carnet, Cotton note pourtant : « 360 participantes, 298 déléguées, 35 observatrices, 237 dirigeantes d'organisations féminines, 56 parlementaires, 31 ouvrières, 7 paysannes, 25 journalistes, 5 artistes, 11 médecins. *Ibid.*, Documentation, 1 AP 271, carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1958.

pour participer aux réunions du Bureau et du Conseil de l'organisation prévues pour le 31.

À l'ouverture de la rencontre mondiale, qui coïncide avec la journée internationale de l'enfance instituée par la FDIF en 1950, une chorale d'enfants accueille les très nombreuses congressistes, alors que les femmes qui ont participé au comité de préparation du congrès offrent des cadeaux. Dans la belle salle de style rococo où se tient la séance plénière, Eugénie Cotton, entourée des vice-présidentes et des dirigeantes des délégations qui forment le présidium, se lève pour apporter le salut de la présidence et passe ensuite à la tribune, où elle présente le rapport général qui résume sa pensée politique et militante. D'où son intérêt. Indirectement dans ce discours Eugénie s'affirme comme agente, à savoir comme sujet capable d'agir, puisqu'à travers l'organisation internationale qu'elle préside, elle œuvre activement pour « former le monde » et le transformer. Sa stratégie comporte deux volets : l'adhésion d'une « opinion publique puissante » au principe de « coexistence pacifique » qui implique le désarmement et la préparation de la « société » à accepter les nouveaux rôles du sexe féminin. L'objectif est d'en finir avec les discriminations et de permettre aux femmes de maîtriser leur destin. Dès lors, le domaine politique acquiert de l'importance : « La FDIF n'[y] a pas attaché assez d'importance [jusque-là]. Avoir dans les parlements des femmes résolues à proposer et soutenir des lois améliorant la condition des femmes et susceptibles d'agir efficacement pour la paix est du plus haut intérêt. Nous devrions ainsi nous efforcer d'améliorer la représentation féminine à l'ONU ». Les moyens dont la FDIF dispose : sa presse, perçue comme « une fenêtre ouverte sur le monde », l'organisation de journées d'étude et de congrès mondiaux, la rédaction de mémorandums adressés à l'ONU, la mise en place de commissions internationales permanentes qui devaient continuer à travailler entre les congrès. Son combat pour la paix focalise à ce moment-là sur les essais nucléaires conduits par les États-Unis et la Grande-Bretagne. Pour réagir, elle propose aux personnalités et aux organisations féminines, aux déléguées et aux femmes d'agir en adressant au président du Conseil de Sécurité une lettre réclamant son intervention auprès des gouvernements des pays possesseurs d'armes atomiques et thermonucléaires. Quant à sa vision

tiers-mondiste, elle se déploie à travers son analyse genrée du processus de décolonisation[208].

Dans son rapport, Cotton ne se réfère pas à la guerre d'Algérie déjà largement internationnalisée. Elle en laisse le soin à la vice-présidente de l'UFF, Marcelle Huisman, et à Marie-Claude Vaillant-Couturier qui marquent, dans leurs rapports respectifs présentés le 2 juin, le tournant que ce conflit connaît en mai 1958 : l'aggravation de la guerre, la crise du régime et le retour sur le devant de la scène politique du général de Gaulle, l'état d'urgence voté par l'Assemblée, la crainte de la guerre civile en Algérie, les actions menées et les manifestations organisées par les organisations procommunistes, les appels lancés par des personnalités où figure la signature de Cotton.

Certes, la réception organisée sur un bateau flottant sur le Danube le soir du 2 juin, où les déléguées ont pu chanter et danser, et les centaines de ballons de toutes les couleurs lâchés dans l'air lors de la séance de clôture – après le vote des nouveaux statuts de l'organisation – manifestent l'espoir d'un meilleur avenir. Mais, « les guerres, sources de douleurs et de ruines » se poursuivent. La solution que la militante propose encore dans la préface rédigée pour la brochure *Les femmes et la coexistence pacifique* ne s'écarte pas de la ligne dictée par la diplomatie soviétique : « désarmement, coexistence pacifique, coopération entre les États ». Elle y ajoute pour sa part cependant une dimension sexuée : le regard neuf porté sur le problème par les femmes nouvellement impliquées dans la vie politique. Défendre leurs droits, c'est défendre les droits humains : « en luttant pour la conquête des droits si longtemps contestés des femmes, [la FDIF] ne s'associait-elle pas déjà aux revendications de tous les êtres, de tous les peuples, de toutes les races opprimées », se demande-t-elle[209] ? C'est aussi le discours qu'elle tient lors du Congrès pour le réarmement et la coopération internationale convoqué à Stockholm du 16 au 22 juillet 1958. Cette rencontre, au cours de laquelle Joliot lit le message adressé aux congressistes par le philosophe anticommuniste, Bertrand Russel,

[208] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : E. Cotton, Rapport général sur « le rôle et la responsabilité de la femme dans le monde moderne et les tâches de la FDIF », *IVe Congrès de la FDIF*, Vienne, 1-5 juin 1958, Vienne, Séances plénières éditées par le Secrétariat de la FDIF.

[209] *Ibid.* : Texte introductif de Mme Eugénie Cotton à la brochure intitulée « Les femmes et la coexistence pacifique. Pour la Paix et le progrès de l'humanité. Pour le bonheur des femmes et des enfants », éditée par la FDIF.

témoigne de la reprise de l'activité du Mouvement de la paix ainsi que de l'effort de son élargissement voulu par Frédéric Joliot-Curie.

Un mois plus tard, celui-ci s'éteint. Le moment est crucial : une nouvelle période s'annonce pour l'histoire du CMP ainsi que pour celle de la guerre froide avec la déstabilisation du mouvement communiste international et le nouveau style imposé par Khrouchtchev dans la politique extérieure soviétique[210]. Le dixième anniversaire du Conseil mondial de la paix allait être célébré à Stockholm en mai (8-13) 1959 sans lui[211]. Mais, à cette époque-là, « un organisme destiné à perpétuer la mémoire de Frédéric et Irène Joliot-Curie » avait déjà été mis sur pied sur l'initiative de la fille du physicien et de quelques universitaires et amis du couple, dont Eugénie Cotton. J'y reviendrai plus loin.

f. Prêcher l'union des femmes « par toute la terre » : le Congrès des Femmes d'Amérique Latine à Santiago (1959)

« Je ne perds pas de vue nos grands projets », écrit en octobre 1959 Eugénie Cotton à Carmen Zanti, dirigeante de l'Union des femmes italiennes (Unione Donne Italiane) et vice-présidente de la FDIF de 1957 à 1963, année de son élection à la Chambre des députés italienne. Ils furent discutés au Conseil de Prague tenu du 7 au 10 octobre. Le premier est la préparation de la célébration, à Copenhague, en avril 1960, du cinquantième anniversaire de la journée internationale des femmes. Le second, lié au premier, a trait à l'expression du soutien de la FDIF à la Conférence au sommet des quatre grandes puissances, « première étape vers le désarmement ». Une lettre est adressée dans ce but aux quatre chefs d'État. Le troisième projet, enfin, concerne son voyage au Chili pour participer en tant que représentante de la FDIF au Congrès des Femmes d'Amérique Latine (18-24 novembre). C'est une décision prise après mûre réflexion : certes, sa santé est bonne et elle s'était bien reposée à Dhuys au mois d'août où elle avait surtout beaucoup lu (*Lolita* de Nabokov, *Pedro Páramo* du mexicain Juan

[210] M. Pinault, *op. cit.*, 158.

[211] Entre juillet 1958 et septembre 1959, Eugénie Cotton se rend aussi à Moscou pour prendre part au Conseil exécutif du Conseil mondial de la paix (11-13 octobre) ; à Berlin, aux quartiers généraux de la FDIF, en décembre 1958, en mars 1959 également, pour participer au Comité exécutif de la FDIF ; à Moscou pour la remise du prix Lénine à Nikita Khrouchtchev le 16 mai ; à Prague, où se réunit la présidence du Conseil mondial de la paix les 21 et 22 septembre 1959.

Rulfo, *Lune pâle* de W.R. Burnett…) ; certes, elle a maintenant l'habitude des longs voyages, mais elle est bien décidée également à prendre toutes les précautions nécessaires pour se ménager. Ainsi, elle a projeté d'arriver un jour plus tôt à Santiago, le 17 novembre, afin d'avoir le temps de se reposer avant l'ouverture du congrès. Elle a par ailleurs l'intention de suivre uniquement les interventions portant sur les « activités féminines ». Elle en informe la présidente du congrès et ancienne députée Lia Laffaye et la prie de respecter ses « moments de repos »[212].

Accompagnée par la vice-présidente argentine de la FDIF, Margarita de Ponce, Eugénie arrive dans la capitale du Chili par un vol de KLM. Sa venue, qui coïncide avec la ratification par le Congrès du pays d'un accord culturel franco-chilien, est soigneusement préparée. De nombreux articles sur sa vie et son activité militante sont publiés dans des journaux de différents pays de l'Amérique latine. Ces textes véhiculent avant tout son image : celle d'une vieille dame aux cheveux blancs, mère et grand-mère, mais aussi celle d'une femme « courageuse » et dynamique, présidente d'une organisation internationale. L'Institut franco-chilien de culture l'invite toutefois en sa qualité de présidente de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie à donner le 26 novembre une conférence sur les deux couples de physiciens célèbres : « Deux générations de savants français. Pierre et Marie Curie, Frédéric et Irène Joliot-Curie »[213]. Elle donne également une deuxième conférence sur la vie, l'œuvre et les conquêtes de l'ethnologue, explorateur, ingénieur et écrivain, Paul-Émile Victor. D'autres rendez-vous sont aussi fixés : avec le recteur de l'Université et les représentants du Mouvement de la paix (24 novembre). Elle trouve tout de même le temps d'acheter quelques cadeaux : un poncho, des cartes-postales, des timbres, des fruits…

Santiago est, à la fin de novembre, « un immense jardin fleuri au pied de l'impressionnante Cordillère des Andes » : « Le dimanche, sur le parc Quinta Normal, note la voyageuse cosmopolite dans son carnet, c'est un peu comme le dimanche au parc de Saint-Cloud, foule, repas sur l'herbe, jeux des enfants. Grands arbres, pas les mêmes. Il y a des gens qui pêchent comme à Hyde Park, des acrobates, des danses et

[212] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Correspondance, 1 AP 270, Correspondance diverse de la FDIF : lettre du 5 novembre 1959.
[213] AMC, don Eugénie Cotton (28 mars 1991), Statuts procès-verbaux, correspondance, bulletins (1958-1959) : invitation, Instituto Chileno-Frances de cultura, 1959.

chants populaires ». La « multiplicité des races l'impressionne » ; mais « l'exubérance » et la « volubilité » des Chiliens la gênent, l'embarrassent même. Elle constate avec satisfaction que l'influence de la France est encore « considérable », surtout chez les gens d'un certain âge[214].

Telle une véritable souveraine, Cotton entame son récit du congrès écrit pour *Femmes du monde* par la phrase : « quand on a l'honneur d'être présidente d'une association internationale comme la FDIF, on a tout naturellement le désir de connaître directement par toute la terre, le plus grand nombre possible de ses membres »[215]. Le congrès de Santiago offre en effet une belle occasion de rencontres intracontinentales, puisque, dans un contexte de détente internationale que scelle le voyage de Khrouchtchev aux États-Unis en septembre, elle réunit 503 déléguées de 13 pays. Eugénie constate que la décolonisation avait permis l'émergence d'une « nouvelle femme », celle qui avait contribué à la « libération » des pays dépendants des Européens. C'est à ces femmes affranchies ou luttant pour leur émancipation que font appel les organisatrices du colloque « Femmes d'Amérique latine unies pour la défense de la vie, du travail et de la culture ».

Cotton semble apprécier beaucoup l'organisation du congrès. Dans son discours, elle retrace les nombreuses étapes franchies dans sa préparation : rencontres, choix d'un thème qui « permet la collaboration de femmes très nombreuses et très diverses », adoption du texte du message. Ouvert dans le salon d'honneur de l'université, le congrès se termine « en toute beauté » au Grand Théâtre de Santiago. Les travaux se déroulent au quinzième étage d'un grand hôtel. De la terrasse, elle peut admirer la « vue merveilleuse » sur tout le pays « inondé de lumière » : elle voit une ville « très étendue, avec beaucoup de maisons sans étages, entourées de magnifiques jardins… ».

Le soir, après des journées bien remplies, les congressistes ont la possibilité de passer quelques « heures de détente agréables » : dans un parc, sous des arbres d'une « ampleur inaccoutumées pour des Européens », où se tient une petite fête folklorique ; dans un palais de style français où, invitées par le maire de la ville, elles assistent à un cocktail. Là, elles ont le plaisir d'écouter une jeune femme chanter des

[214] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1959-1960.
[215] E. Cotton, « Nous voulons vivre avec notre temps », *Femmes du monde entier*, n° 3, 1960.

airs chiliens accompagnée d'une guitare. Ce moment est capté par l'objectif d'un photographe. Belle photographie qui montre Eugénie assise dans un grand fauteuil, entourée par un groupe de femmes de tout âge. La présidente a quitté son tailleur classique et paraît très élégante dans sa robe noire agrémentée de bijoux et d'une écharpe multicolore. Certains petits détails dans sa toilette, attestant un goût personnel, sont peut-être confectionnés par elle-même. Car Eugénie, quand son agenda chargé le lui permet, coud, tricote, fait du crochet. Elle s'adonne avec plaisir à ces activités « féminines » qui lui permettent de couper du travail intellectuel soutenu.

C'est peut-être un peu plus tôt, dans cette même journée, qu'elle a prononcé son discours. Elle y a clairement adopté la rhétorique de l'égalité : « Il faut que l'association des hommes et des femmes se fasse sur des bases équitables ». Il s'agit pour elle d'un préalable à l'acquisition de « la dignité que vaut [à la femme] sa qualité d'être humain », premier point de l'ordre du jour. Elle n'a cependant pas oublié la question de la paix et de la « défense de la vie », comprises dans la dernière thématique proposée par le congrès, belle occasion pour parler des Algériennes et de « l'horrible guerre » à laquelle elles font face[216].

g. La crise algérienne : « la paix n'est pas faite encore » (1959-1960)

En octobre 1959, la ligne du parti communiste s'est infléchie au regard du conflit en Algérie : il accepte l'existence d'une « nation algérienne » aspirant à l'indépendance et reconnaît le Front de Libération National (FLN) comme seul interlocuteur légitime pour engager des négociations avec les autorités françaises. Certes, il ne fait pas de la question algérienne sa mobilisation principale, mais il dénonce la politique coloniale française et, à travers les organisations de masse se trouvant sous sa houlette, mène des actions et organise des manifestations en faveur de la paix en Algérie[217].

Eugénie Cotton se mobilise activement. Elle participe aux travaux de la deuxième assemblée nationale du Mouvement de la paix, « Pour la Paix en Algérie par la négociation », tenue le 7 juin 1959 à la salle

[216] *Ibid.*, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 250 : Discours au congrès des femmes d'Amérique latine.

[217] Sur les communistes, leurs organisations et l'Algérie, v. Alain Ruscio, *Les Communistes et l'Algérie. Des origines à la guerre d'indépendance*, 1920-1962, Paris, La Découverte, 2019.

Pleyel, une semaine après l'investiture du général de Gaulle ; à l'assemblée pour le désarmement en décembre (10-12) à Kungölv (Suède) ; à la réunion publique pour la paix en Algérie du 19 janvier 1960, en tant que membre de la présidence nationale du Mouvement de la paix, où est mise en place une campagne de réunions publiques en France ; au Congrès national du Mouvement de la paix des 7 et 8 mai 1960, où un appel est lancé pour rassembler à la Mutualité, les 11 et 12 juin 1960, toutes les « forces, personnalités et organismes » qui sont favorables « à une négociation rapide en vue de mettre fin à la guerre d'Algérie ».

Dans ces rassemblements, Cotton prend la parole en tant que femme et représentante des femmes, qui laisse pourtant l'analyse de la situation politique à d'autres orateurs « avec plus de compétence qu'[elle] ». Elle exprime toutefois, elle aussi, le jugement négatif porté sur le Front républicain par la gauche et dans lequel l'Algérie pèse de tout son poids d'aveuglement répressif et d'échecs : « On a été partout déçu de ce qu'un gouvernement auquel toute la gauche avait fait confiance en 1956 n'ait abouti qu'à un leurre », note-t-elle. Comme tou.te.s les communistes, elle regrette la victoire du *oui* au référendum pour la nouvelle constitution qui enterre la Quatrième République. Avec son organisation, elle avait essayé sans succès de « passionner les femmes » en les avertissant que, voter *oui*, c'est remettre les libertés du peuple français « entre les mains d'un seul homme ». Invoquant ses relations avec des organisations étrangères et des réseaux internationaux, elle déplore « la perte de prestige [que cause cette guerre] pour le pays qui a le premier proclamé la déclaration des droits de l'Homme en 1789 ». L'allocution du 16 septembre 1959 du général de Gaulle en faveur de l'autodétermination de l'Algérie laisse espérer une fin rapide du conflit, mais, en réalité, la guerre se poursuit, ainsi que « les mauvais traitements [infligés] à la population dans les camps » et la torture[218]. En effet, jusqu'en juin 1960, la politique gaullienne en Algérie ne rompt pas fondamentalement avec la logique du fameux triptyque de Guy Mollet : « cessez le feu, élections, négociations ». Le vrai tournant devait devenir visible après le printemps 1960. Et ce n'est qu'en juin que le Président allait proposer au FLN des négociations sans cessez-le-feu préalable.

[218] *Ibid.*, 1 AP 221-255 : Discours prononcé à la « grande réunion publique pour la paix en Algérie, tenue à la Mutualité, 19 janvier 1960 (non repéré dans le catalogue du fonds, mais placé dans le carton : Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 221-255).

h. Célébrer, coopérer, coexister (1960-1961)

La décision de célébrer le cinquantième anniversaire de la journée internationale des femmes par une rencontre internationale organisée à Copenhague en avril 1960 (21-24), la ville même où, en 1910, l'Internationale des femmes socialistes avait conçu et lancé cette institution, avait été prise – on l'a vu – en 1959, lors du Conseil de la FDIF. L'idée s'inscrit dans l'effort d'ouverture de la Fédération[219]. La politique de collaboration succède à celle de coexistence. Elle promeut les synergies avec des personnalités et des organisations internationales, afin d'élargir son action pour la promotion des droits des femmes.

Eugénie Cotton annonce le « grand événement mondial » dans son intervention traditionnelle pour la commémoration de cette journée dans la presse de la FDIF, où elle adopte une approche intéressante dans l'analyse de la signification de cette journée de célébration féminine : elle souligne son caractère, ou mieux encore, son essence mixte.

> *La célébration de son cinquantième anniversaire,* explique-t-elle, *sera un événement mondial et pas seulement pour le mouvement féminin, mais pour l'humanité toute entière. Dans un monde qui vit de l'association constante des hommes et des femmes, il ne peut exister en effet d'événement proprement masculin ou proprement féminin*.

Et point d'orgue de cette rhétorique paritaire qui reprend une idée déjà développée en 1959, la mise en évidence de l'objectif égalitaire de cette fête : « donner à l'association des hommes et des femmes des bases équitables »[220].

Le texte d'Eugénie Cotton est introductif au dossier historique que l'organe mensuel de la FDIF consacre à l'histoire de la journée internationale des femmes, mais aussi à celle de leurs droits sociaux, politiques et juridiques. Cette dernière unité est intitulée « La femme hier, aujourd'hui, demain ». C'est aussi le titre de la rencontre de Copenhague.

Eugénie Cotton n'a pas conservé de documents dans ses archives afférents à cette grande manifestation féminine. J'ai pu toutefois puiser

[219] Du 21 au 25 janvier 1960, Cotton se trouve à Rome pour assister à la présidence du Conseil mondial de la paix. Elle y rencontre aussi Carmen Zanti, probablement dans l'intention de discuter sur ce projet de célébration.

[220] E. Cotton, « Le 8 mars 1960. Un grand événement mondial », *Femmes du monde entier*, n° 1, 1960.

des informations dans ses carnets de notes résumant le contenu des rapports préliminaires et dans l'agenda des réunions en vue de la préparation de la rencontre. Le récit de Françoise Thébaud, biographe de Marguerite Thibert, est aussi très éclairant sur le maillage des réseaux associatifs qui, à propos d'un événement rassembleur tel que la journée internationale des femmes, unit entre elles des militantes multi-positionnées[221].

En effet, autour de Copenhague et d'une institution internationale, créée en 1960 et destinée à la coordination des mobilisations féminines pour la meilleure promotion des droits des femmes, le Bureau de liaison[222], les itinéraires de Cotton et de Thibert se croisent. Socialiste, pacifiste, féministe, ancienne fonctionnaire du BIT, puis experte « envoyée en mission dans les pays émergents », cette dernière est une des principales organisatrices du meeting international de 1960. Les deux femmes s'apprécient. Eugénie qualifie même cette collaboratrice occasionnelle de « personnalité affirmée » de « tendance très féministe ».

Les archives de Thibert révèlent tant le travail considérable fourni sous la direction de la Danoise Anna Westergaard, militante éminente de l'Open Door, par le Comité d'initiative international avec présidence et commissions de travail, que les tensions qui se manifestèrent entre les militantes communistes et les autres[223]. L'enjeu fut d'établir « sur un pied d'égalité le programme de la célébration ». La plateforme thématique proposée par la FDIF comprend quatre axes : droit au travail, droit à la culture et à l'instruction, famille et droits civils, droits politiques. Le préprogramme sous forme de dépliant servirait à solliciter les adhésions. La composition des différents comités préoccupent aussi la présidence du Comité[224].

La liste des adhésions au cours des deux mois qui précèdent la rencontre miroite « la guerre froide des femmes », pour reprendre la formule heureuse de Sylvie Chaperon : y figurent surtout des grandes organisations procommunistes et des personnalités de taille (artistes,

[221] F. Thébaud, *Une traversée…, op. cit.*, p. 450-469.

[222] Sa constitution évoque celle du Bureau international de liaison des Intellectuels pour la paix (1948).

[223] Le Comité d'initiative international comprend vingt membres, dont Eugénie Cotton. Selon cette dernière, ce sont des organisations féminines comme l'Open door International fondé à Berlin en 1929 et luttant pour « l'émancipation économique de la travailleuse », les Femmes juristes, la FDIF qui l'ont constitué.

[224] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1959 et 1959-1960.

romancières, savantes, avocates ou « enseignantes et des Femmes diplômées des universités qui ont tant fait pour amener les femmes à jouir des mêmes possibilités que les hommes »[225]).

Un comité de patronage français auquel sont ralliées diverses personnalités est constitué. Marguerite Thibert invite pour le compte de la France l'amie d'Eugénie Cotton et femme de lettres, Elsa Triolet, Simone de Beauvoir, la présidente de l'Association française des femmes des carrières juridiques, Yvonne Tolman… Parmi les personnalités invitées par la FDIF, figurent les noms de la professeure de la Sorbonne et directrice de l'École normale supérieure de jeunes filles, Marie-Jeanne Durry, de la fille d'Irène Joliot-Curie, Hélène Langevin-Joliot, de Jeanne Chaton, figure prééminente tant de l'Association française que de la fédération internationale des femmes diplômées des universités, de Mademoiselle du Rostu, secrétaire de l'Action catholique générale féminine, de la sous-secrétaire d'État du Front populaire Suzanne Lacore, de l'ancienne présidente de la Société des agrégées Catherine Schulhof qui devait cependant décéder peu après. Eugénie Cotton écrit aussi à la professeure de chimie norvégienne Ellen Gleditch qui accepte d'y adhérer. Scientifique réputée, deuxième femme à obtenir un poste de professeure à l'université d'Oslo, celle-ci avait également déployé une activité militante, politique et féministe, intense[226].

Des séances de travail ont lieu à Rome le 20 mai 1959, à Stresa du 10 au 12 juillet, à Genève du 21 au 23 septembre (sur les droits politiques). On se réunit aussi chez Marguerite Thibert, où la présidente rencontre Simone de Beauvoir. On y envisage des meetings régionaux ; on y discute la médiatisation de la rencontre par des articles publiés dans la presse féminine, des festivals de jeunesse, des réunions d'intellectuelles et de femmes de carrière ; on planifie la préparation d'une conférence de presse pour la présentation de la « délégation Copenhague » les 19 et 20 avril à l'hôtel Lutecia.

Selon le compte rendu de la rencontre produit par l'organe de la FDIF *Femmes du monde entier* et les notes tenues par Eugénie Cotton, l'événement est un succès. Dans une perspective quantitative surtout :

---

[225] AMC, don Eugénie Cotton (28 mars 1991), à propos de la création de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie, Correspondance (1958-1963) : lettre du 10 janvier 1960.
[226] *Ibid*. Elle avait également pris part à la célébration du cinquantième anniversaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne. Sur Ellen Gleditch, v. N. Pigeard-Micault, *Les Femmes du laboratoire de Marie Curie, op. cit.*, p. 105-111.

un millier de participantes et près de huit cents déléguées venues de soixante-quatorze pays et représentant des organisations notamment procommunistes, sont accueillies dans l'immense salle du Palais des sports et réparties entre les six colloques prévus. Il jouit également d'une large diffusion : cinquante-quatre journalistes de dix-sept pays couvrent la rencontre. Enfin, un programme parallèle avec des manifestations diverses confère à la rencontre des « allures de festival » : expositions (presse, livres, portraits de pionnières), films, événements artistiques et manifestations culturelles (théâtre, danse, musique).

Pour cette « grande assemblée mondiale des femmes », les organisatrices mettent sur pied « un large système de traductions » : une photographie montre justement les congressistes munies d'écouteurs suivre avec intérêt les débats. Une ouverture musicale est prévue au début de la première séance plénière. Le discours de bienvenue est prononcé par Anna Westergaard. Après avoir présenté son rapport consacré à la défense de la paix (« Rôle et responsabilité des femmes pour libérer le monde de la guerre, de la faim, de l'ignorance »), Cotton suit scrupuleusement les rapports préliminaires sur l'instruction, « la participation des femmes à la vie économique », les droits civils, le désarmement et la coopération internationale et note dans son petit calepin les informations et les réflexions qui l'intéressent.

C'est ainsi que l'envoyée spéciale de *Femmes du monde entier* résume le programme de la rencontre : « rendre hommage aux pionnières et dresser le bilan du chemin parcouru, discuter du rôle et de la responsabilité des femmes à l'époque actuelle, tracer de nouvelles perspectives à la lumière de l'examen du passé et du présent »[227].

Une délégation internationale, désignée en séance plénière par l'assemblée de Copenhague sur proposition du « Colloque sur les tâches des femmes pour la paix, le désarmement et la coopération », est chargée de remettre à chacun des Quatre Grands, lors de leur rencontre prochaine à Paris, une adresse exprimant « le désir de paix des femmes »[228]. Composée d'Eugénie Cotton, Marguerite Thibert, Palma Guillén de Nicolaou, ancienne ministre plénipotentiaire du Mexique et ancienne déléguée à la Société des nations et au BIT, et d'Isabelle

[227] Yvonne Quilès, « Copenhague ! Le rendez-vous du souvenir et de l'espoir », *Femmes du monde entier*, n° 6, 1960.

[228] Les revendications des femmes du monde entier : « la cessation complète de toutes les explosions nucléaires ; des négociations rapides pour mettre un terme à tous les conflits et les hostilités actuels ; le désarmement total, universel et contrôlé ». E. Cotton, « La volonté de paix demeure », *Femmes du monde entier*, n° 7, 1960.

Pontheil, présidente de la section française de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, elle allait pourtant se contenter de remettre le 17 mai son message à des secrétaires d'ambassade, à l'exception de l'ambassade de l'URSS à Paris, où c'est Nikita Khrouchtchev en personne qui les reçut, ce qui est peut-être aussi indicatif des affinités idéologiques qui le liait à ce groupe de femmes. Eugénie Cotton rapporte cette entrevue dans un texte publié dans l'hebdomadaire de l'UFF et reproduit dans *Femmes du monde entier*. Inconsciemment, elle y propose un intéressant *gender game* :

> *Loin de nous déclarer que la Conférence au sommet n'était pas l'affaire des femmes, comme cela fut dit à la radio française,* écrit-elle, *M. Khrouchtchev tint à nous préciser longuement son point de vue. Il savait qu'il avait devant lui des représentantes d'une grande rencontre internationale, et par conséquent les déléguées d'une grande partie de l'opinion mondiale [...] Il comprenait notre déception [devant l'échec de la Conférence], mais il pensait que dans une telle situation, il valait mieux attendre quelques mois pour se rencontrer [...] En remerciant Nikita Khrouchtchev du bienveillant accueil qu'il nous a réservé, Mme Thibert souligna que nous étions des femmes qui travaillions depuis longtemps pour obtenir l'égalité avec les hommes dans tous les domaines et qu'elle était particulièrement reconnaissante à Nikita Khrouchtchev de nous avoir reçues et traitées comme des hommes*[229].

Dans un éditorial publié en octobre 1960 dans la revue *France-URSS*[230], Cotton, en membre de la présidence de cette association, revient à la question de l'échec de la conférence au sommet de mai 1960, dont le chef de l'Union soviétique fut, à son avis, injustement rendu responsable par la presse occidentale : en réalité, son naufrage doit être imputé à des « événements troublants » liés à des pratiques d'espionnage mises en œuvre par les Américains[231], ainsi qu'à la méfiance mutuelle dans laquelle les quatre grandes puissances avaient préparé cette rencontre. Cotton a tenu à souligner que, malgré cette évolution décevante, le gouvernement soviétique continue à travailler

[229] « Nous avons causé avec M. N. S. Khrouchtchev », *Femmes du monde entier*, n° 7, 1960.
[230] Sa collaboration avec la revue commença en 1947 : elle y publia alors un article sur la « condition juridique des femmes en Union Soviétique ». En 1954, elle devint vice-présidente de l'Association de l'amitié France-URSS.
[231] À 2 000 kilomètres de la frontière turco-soviétique, les Soviétiques avaient abattu un avion du service américain de renseignements militaires. Le survol de l'Union soviétique par des avions de reconnaissance américains avait permis à l'État-major américain de découvrir que le programme balistique soviétique n'était pas aussi avancé qu'il le pensait à l'origine.

pour « faire aboutir à la coexistence pacifique » ; qui plus est, les accords économiques et culturels franco-soviétiques conclus lors de la visite de Khrouchtchev à Paris ont donné une impulsion considérable aux échanges entre les deux pays[232].

Un mois plus tôt, pour revenir à la rencontre internationale de Copenhague, avait été approuvé, au cours de la séance de clôture le texte d'une déclaration générale faisant le point des travaux. La décision avait été prise également de constituer un « Bureau de liaison » « pour favoriser la coopération entre les mouvements et les associations féminines ». Ses dix-sept membres, des communistes mais aussi des « indépendantes », se réunissent pour la première fois à Rome, au Palais Venezia, du 21 au 24 janvier 1961. Sur la liste des participantes figurent les noms d'Eugénie Cotton et de Marguerite Thibert. La FDIF définit le Bureau comme une institution « administrée par un collège de personnalités – présidentes d'associations – et dont le nombre n'est pas limité »[233]. Au départ, c'est Anna Westergaard qui en assume la présidence ; à sa mort, en 1964, cette fonction revient à Palma Guillén de Nicolaou. Six commissions sont établies à Rome : économique, juridique, participation à la vie publique, culturelle, coexistence pacifique. Pour cette dernière, le nom de Cotton est proposé.

À part les notes prises par la présidente de la FDIF qui, en substance, se limitent à un compte rendu des principaux sujets discutés lors de la rencontre de 1961, je n'ai pu trouver des sources éclairant le rôle que celle-ci joua au sein de ce bureau, qui s'organise lentement, partiellement en raison des difficultés pratiques rencontrées – relatives au financement des initiatives projetées, à l'absence de siège, aux réunions espacées, aux contacts limités entre organisations, alors que l'objectif était l'ouverture –, en raison aussi de la méfiance et de la concurrence que manifestent à son égard d'autres organisations féminines (certaines « personnalités sont au service de l'impérialisme » entonnent les dirigeantes de la FDIF) ; à cause, enfin, des graves crises internationales des années 1960. Françoise Thébaud mentionne la collaboration de la présidente de la FDIF avec Thibert pour constituer

[232] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, Association France-URSS, 1 AP 277 : éditorial pour le magazine *France-URSS*, « Où en sommes-nous six mois après la visite en France du Président Khrouchtchev » octobre 1960. Les archives de l'association sont conservées aux Archives Nationales sous la cote 88AS.

[233] *Ibid.*, FDIF, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1961.

un comité français qui reçoit le soutien de la Fédération des libraires. Sous leur patronage, une Semaine nationale du livre est organisée en 1965. Par ailleurs, une lettre de Cotton, adressée à Jeannette Vermeersch en 1967, indique qu'à la veille de sa mort, la militante avait cessé d'être favorable à la poursuite des activités d'une structure, d'ailleurs peu présente lors des activités de la FDIF[234].

De toute manière, le Bureau de liaison ne convoque de 1962 à 1967 que deux grandes rencontres internationales, dont Cotton fait partie de la présidence : un « Forum mondial des femmes sur l'éducation des enfants et de la jeunesse dans un esprit d'amitié et de compréhension entre les peuples », en novembre 1962, à Bruxelles, qui, peu après la crise des missiles de Cuba, rassemble des personnalités appartenant à diverses organisations internationales (l'AIF, la LIFPL, la FIFDU) et reçoit le soutien de l'Unesco, et un Séminaire d'études sur la question de la participation des femmes à la vie publique, en octobre 1966 (du 12 au 15), à Rome, financé en partie par la FDIF. Ce dernier meeting, ambitionnant d'arriver à « des conclusions pratiques », est également une occasion de célébrer le quinzième anniversaire de la création du Bureau. Or, au grand regret de sa présidente, si, en 1966, la FDIF avait « fait de grands frais », seulement un nombre relativement faible de membres du bureau de la fédération y avait assisté. Quoi qu'il en soit, la mise sur pied d'un bureau de liaison constitue, selon le propos de Françoise Thébaud, « une expérience de rapprochement entre l'Est et l'Ouest avec l'objectif de promouvoir les droits de toutes les femmes »[235]. Mais, j'ai encore beaucoup avancé dans le temps. En avril 1960, l'idée venait juste de naître.

Du 26 juin au 15 juillet, Cotton effectue un voyage encore. Certains indices dans son agenda et son carnet de cette année-là suggèrent que sa destination est l'Indonésie, lieu d'une session du Conseil mondial de la paix : notes prises lors d'une réunion, préparatifs, détails sur le vol, adresses des personnes rencontrées. Fin juillet, elle se trouve à Sèvres où elle prépare son départ pour Dhuys : elle note les livres à acheter dont *Un certain Monsieur Blot* de Pierre Daninos et *Sur la route* de Jack Kerouac. Grande *fan* des nouveaux appareils électro-ménagers, considérés comme des gadgets amusants qui permettent de gagner du temps, elle flirte avec l'achat de la cafetière automatique

[234] AN/626AP379, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), 1951-1968 : lettre du 11 février 1967.
[235] F. Thébaud, *Une traversée…, op. cit.*, p. 450.

Sambra. Alors qu'elle se trouve déjà dans son petit village, elle note sur son agenda l'embarquement d'Eugène sur le bateau grec *Arkadia* à destination de Montréal et de là à Kingstone-Ontario, lieu de convocation du congrès « Nuclear Structure Conference ».

Eugénie rentre à Sèvres en octobre pour participer à la préparation du Conseil national de l'UFF. Au début du mois de novembre, Charles de Gaulle annonce un référendum sur l'autodétermination de l'Algérie et, aux États-Unis, John Fitzgerald Kennedy remporte les élections présidentielles. Dans un contexte international « compliqué mais passionnant » selon ses propres mots, se déroule, du 18 au 20 novembre, à Paris, le VIIe Congrès national de l'UFF. Dans son discours d'ouverture, Eugénie Cotton place cette rencontre sous le signe d'une double célébration, celle « du 15e anniversaire de notre premier Congrès National et aussi le 15e anniversaire de la FDIF »[236]. En effet, quelques jours plus tard, elle quitte Paris pour Varsovie, où devait se réunir du 29 novembre au 4 décembre le Conseil de la FDIF pour célébrer les quinze années de vie de l'organisation. C'est Eugénie Cotton, gardienne de la mémoire militante, qui entreprend de retracer l'histoire de l'organisation et de rappeler ses actions passées dans son rapport d'ouverture. Les deux autres points de l'ordre du jour, qui font l'objet de six rapports, portent sur la participation de la fédération à « la défense de la personne humaine » et sur la « contribution que les femmes peuvent apporter au désarmement général et total, à l'indépendance nationale, à la coexistence pacifique et l'amitié entre les peuples »[237]. Des missions en Afrique sont projetées. Dans un esprit d'ouverture, on prend aussi la décision d'élargir le bureau en y accueillant des déléguées des pays du Tiers monde.

La discussion sur la question de la détente internationale devait être reprise au Conseil de 1961 à Budapest. Dans ce contexte, la lutte pour le désarmement et la paix domine l'agenda militant de Cotton des années 1961-1962.

---

[236] Le discours d'ouverture de Madame Cotton, présidente, *La Vie de l'Union des Femmes Françaises*, (revue bimensuelle éditée par le bureau directeur de l'U.F.F.), nouvelle série, n°19, numéro spécial de compte rendu du 7e Congrès national de l'UFF, 18 novembre 1960.

[237] « Cet homme était à Varsovie », *Femmes du monde entier*, n° 1, 1961.

i. Lutter pour la paix et le désarmement : une affaire de femmes (1961-1963)

Dans un monde marqué par les guerres de décolonisation et la course aux armements atomiques, les vœux « les plus chers » d'Eugénie Cotton pour 1961, exprimés dans sa déclaration envoyée à l'agence soviétique Tass à Berlin, résument ainsi les questions encore ouvertes : « nous attendons, écrit-elle qu'un pas en avant soit fait sur le chemin du Désarmement dès que le nouveau Président des États-Unis sera entré en fonction et pourra officiellement parler au nom du pays », et elle continue : « comme tous les Français, ce que je souhaite le plus ardemment pour l'an prochain, c'est la fin de la guerre d'Algérie »[238].

Des soucis d'une autre nature doivent pourtant l'avoir préoccupée davantage au début de cette nouvelle année. Pour la première fois, le 12 février, elle note dans son carnet : « douleurs vives dans le dos, à hauteur des omoplates ; difficulté à respirer ; battements, douleurs dans les mâchoires ». Sa plus grande aventure de santé qui devait bientôt la contraindre à réorganiser sa vie, venait de se manifester[239]. Pour le moment, elle continue avec passion sa lutte en faveur de la paix. Elle part pour deux semaines en mars à New Delhi pour participer à la session du Conseil mondial de la paix (24-28), grand meeting intercontinental consacré au désarmement, puis effectue en mai une courte visite en Italie (son carnet ne précise pas la ville) et se rend à Berlin du 6 au 8 juin pour prendre part au Bureau de la FDIF.

Dans les textes qu'elle publie au cours de l'année, elle s'oppose encore à l'arme nucléaire et dénonce l'entrée de la France gaulliste dans le « club atomique » ; elle recense en outre les projets de résolution sur le désarmement, étudiés par la commission politique de sécurité de l'ONU, et réitère les appels aux femmes pour agir (par des messages, des pétitions, des délégations) sur leurs gouvernements et sur l'ONU en faveur du désarmement et contre le colonialisme. Elle fait ainsi du désarmement une affaire féminine.

La question commande l'ordre du jour du Conseil de la FDIF réuni à Budapest entre le 4 et 8 octobre 1961. Deux mois après la construction du mur de Berlin et quelques jours seulement avant la crise

[238] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, Association de l'amitié France-URSS, 273-286 : Déclaration agence Tass, 1er janvier 1961 – signé Cotton, 29.12.60 (le document ne fut pas repéré dans le catalogue du fonds).

[239] En août 1961, elle se rend pour plusieurs semaines à Moscou. À mon avis, ce voyage doit être lié en partie à sa maladie coronarienne. Deux de ses petits-fils l'y accompagnent.

des missiles de Cuba, moments paroxystiques de la guerre froide, les deux rapports consacrés aux continents de l'Europe et de l'Afrique ainsi que les interventions des déléguées abordent divers aspects de la crise internationale touchant au problème allemand, à la guerre d'Algérie et au processus de décolonisation – en écho aux résolutions de la première Conférence de la femme Afro-asiatique convoquée au Caire en décembre 1960 (10 octobre). La FDIF y avait envoyé une déléguée, la suédoise vice-présidente Andrea Andreen, médecin et militante féministe depuis les années 1930.

Outre ses notes manuscrites, Eugénie n'a pas conservé dans ses archives des sources internes à la fédération. Elle a en revanche gardé les allocutions du recteur de l'université Loránd Eötvös de Budapest et du vice-doyen de la faculté des sciences. Elles avaient été prononcées à l'occasion de la séance solennelle du 6 octobre organisée en son honneur pour lui attribuer le titre du « docteur *honoris causa* » pour les sciences naturelles, « en hommage à ses importantes activités scientifiques et publiques ».

Dans le grand amphithéâtre de la faculté de droit, fut réunie l'élite politique, universitaire et scientifique hongroise : les représentants du parti, du gouvernement et du corps diplomatique, le conseil universitaire, des académiciens et des professeurs, des membres de la FDIF enfin. À la tribune, les deux universitaires dressèrent le portrait de « l'une des plus remarquables personnalités de notre époque ». Eugénie Cotton fut présentée comme un « éminent savant », dont le travail dans le domaine de la physique avait été d'une « importance exceptionnelle » pour les recherches ultérieures, comme une « enseignante hors classe » et une « grande éducatrice de l'humanité progressiste », comme une femme enfin à l'écoute des « grands problèmes » de son temps, militante de l'égalité en faveur des femmes victimes du capitalisme et du colonialisme. Tous les éléments constitutifs de la biographie officielle de la présidente-modèle, dont il sera question plus loin, sont déjà là. Un élément supplémentaire est ajouté à cette icône : Cotton est la première femme à obtenir ce titre en Hongrie « et c'est là un symbole »[240]. Dans sa réponse, la présidente peut encore une fois rappeler la lignée des grand.e.s savant.e.s qui lui ont donné le goût de la recherche. Elle profite de l'occasion pour mettre en relief sa conviction, qui est aussi celle d'Irène et de Frédéric Joliot-Curie, que

[240] Le vice-doyen précise toutefois qu'en 1897 la Cour avait ordonné à l'université de Budapest d'offrir ce titre à la reine de Roumanie.

la science ne devrait pas être mise au service de la guerre. Le temps où Pierre Weiss et Aimé Cotton mettaient en place leur système de repérage des canons ennemis par le son paraît fort lointain. L'objectif la capte au moment où elle reçoit le titre de « docteur *honoris causa* » : habillée en noire, toute simple, un peu courbée[241].

La remise de cette distinction coïncide, à quelques jours près, avec le 80e anniversaire d'Eugénie Cotton. À son retour à Paris, le 12 octobre, une réception dans les salons de l'hôtel Moderne, place de la République, est organisée par l'UFF pour célébrer l'anniversaire de sa présidente.

La violente répression policière de la manifestation pacifique du 17 octobre contre l'instauration du couvre-feu imposé aux Algérien.ne.s installé.e.s en France, efface pourtant vite ces célébrations, même si l'événement n'entraîne pas de réaction massive. Mais Eugénie se trouve déjà à Dhuys où elle entame son premier livre. J'y reviendrai.

Au cours des mois qui suivent, les mobilisations pour la paix et contre l'Organisation de l'armée secrète (OAS) se succèdent. En décembre, le Conseil de la paix tient sa session ordinaire à Stockholm et décide la convocation pour l'été 1962 d'un Congrès mondial pour le désarmement et la paix. À Paris, l'escalade de la violence inquiète : le visage ensanglanté de la petite Delphine Renard à la Une des journaux, victime de l'attentat organisé par l'OAS contre le ministre de la Culture André Malraux choque l'opinion, ainsi que les neuf victimes de la police, dont trois femmes, qui trouvent la mort au métro Charonne, lors de la manifestation du 8 février rassemblant les principaux syndicats soutenus par le Mouvement de la paix, le PCF, le Parti socialiste unifié et le MRP. Deux de ces trois militantes étaient membres de l'UFF et l'une d'entre elles, Fanny Dewerpe, mère d'un jeune enfant, ce qui augmente l'émotion. Le 11 février, les négociations entre le gouvernement français et les représentants du FLN reprennent et le 13, jour des funérailles, le PCF et ses alliés organisent une grande manifestation silencieuse à laquelle des milliers de Parisien.ne.s participent.

[241] Un an plus tard, en 1962, le recteur de l'université Charles de Prague lui remet la médaille d'argent de son établissement. Selon l'universitaire, Cotton « a su allier la discipline du savant avec l'élan du combattant pour une vie meilleure ». *Femmes du monde entier,* n° 8, 1962.

Les attentats ne cessent pourtant pas et, un mois plus tard, les commandos de l'OAS attaquent les représentants des comités de paix rassemblés à Issy-les-Moulineaux, où se tient les 10 et 11 mars le congrès organisé par le Conseil national du Mouvement de la paix. La première séance s'ouvre sous la présidence d'Eugénie Cotton qui condamne « l'odieux attentat […] visant les meilleurs représentants des Comités de Paix qui luttent depuis si longtemps pour la fin négociée de la guerre d'Algérie ». Elle termine son intervention en évoquant la rencontre mondiale pour le désarmement et la paix de juillet 1962 (9-14) à Moscou. En effet, le congrès de mars a comme objectif de décider les moyens d'action susceptibles d'assurer à cet événement international un large écho dans le pays. Les travaux à peine terminés, se diffuse la nouvelle de la signature, le 18 mars, des accords d'Évian sur le cessez-le-feu.

Eugénie Cotton est alors peut-être déjà partie pour Vienne, où la FDIF avait convoqué pour le vendredi 23 mars une « Assemblée mondiale des femmes pour le désarmement ». Cette rencontre, placée sous le signe de l'ouverture et de l'unité, réunit, selon la brochure éditée par la fédération, plus de trois cents déléguées venues de cinquante-neuf pays. Plusieurs organisations féminines internationales et nationales y envoient leurs déléguées : la LIPFL, dont les relations avec la fédération sont, au cours de cette période, fluctuantes, le Mouvement des femmes américaines pour la paix, la Voix des femmes du Canada, fondé en 1960 et souvent accusé de déloyauté envers l'Occident[242]. C'est Cotton qui ouvre comme d'habitude les travaux de cette assemblée également. Son long rapport introductif intitulé « À l'époque actuelle, le désarmement général et total doit devenir une réalité » met l'accent sur l'actualité de cette question et sur l'importance de la contribution des femmes à sa solution du fait de la spécificité de leur rôle social.

Fidèle à la ligne adoptée lors du Conseil de la fédération de 1961, la présidente privilégie une analyse « non politique », focalisée sur les conséquences économiques et sociales d'un désarmement général : l'argumentation se décline essentiellement autour des thématiques liées aux difficultés quotidiennes que rencontrent les femmes ne

[242] Veronica Strong-boag, « Mouvements de femmes au Canada : 1960 à 1985 », *Encyclopédie Canadienne*, septembre 2016, consulté le 16 août 2018, disponible sur <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/womens-movements-in-canada-196085>.

disposant que d'un faible budget familial pour nourrir leurs enfants, les habiller, les loger. La présidente de la FDIF, qui prend sans ambages position en faveur de la solution négociée des conflits, fait le bilan des initiatives prises dans ce sens au sein de l'ONU ou bien entre les grandes puissances[243] et dresse le tableau des manifestations menées ou projetées par des organisations féminines nationales et internationales (1961-1962) en faveur du désarmement[244].

Dans ce contexte, elle ambitionne de voir la FDIF jouer un rôle fédérateur entre des femmes appartenant à des organisations et à des mouvements différents (la journée internationale des femmes est, par exemple, un événement rassembleur par excellence). Seul obstacle à ce rêve de solidarité et d'union, les différences idéologiques. Or le désarmement général, objectif bien supérieur à toute considération d'idéologie ou de prestige, suffit à lui seul, selon son avis, à fédérer toutes les femmes indépendamment de leur appartenance politique. Belle illustration de cette amitié et arme dans la propagande militante, la photographie qui montre les déléguées américaines et soviétiques partageant la même table pour suivre les travaux de l'Assemblée mondiale des femmes[245].

En terminant son discours, Cotton lance l'idée de former une délégation, qui se rendrait à Genève porter aux membres du Comité de désarmement la proposition de l'Assemblée de Vienne relative à un programme de désarmement général[246]. Une délégation est en effet

[243] Résolution en faveur du désarmement, 1959, 1961 ; déclaration commune des États-Unis et de l'URSS sur les principes de base pour de futures négociations sur le désarmement, 20 septembre 1961 ; rapports soumis au Comité des dix-huit puissances sur le désarmement qui siège de 1962 à 1968 à Genève ; conquête pacifique de l'espace, démilitarisation de l'Antarctique – traité de décembre 1959.

[244] Le Conseil national des femmes italiennes, membre du CIF (septembre), la Guilde internationale des Coopératrices (octobre), la Conférence non-officielle des femmes américaines et soviétiques (novembre). Les délégations, les comités, les organisations de femmes de Washington, du Chili, de Grande Bretagne prennent position, rédigent des déclarations, lancent des appels, organisent des marches et la « grève de la paix ». Pour l'année 1962, sont prévues dans plusieurs pays des « manifestations des femmes socialistes contre la mort atomique » (mars-avril), le congrès de la LIPFL (en août, à Philadelphie).

[245] Y. Quiles, « À Vienne, 300 femmes », *Femmes du monde entier*, n° 6, 1962 ; *ibid.*, « L'Assemblée mondiale des femmes pour le désarmement. À l'image du monde », *Femmes du monde entier*, n° 5, 1962.

[246] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Rapport d'introduction d'Eugénie Cotton, *Assemblée mondiale des femmes pour le désarmement* – Vienne – 23, 24 et 25 mars 1962.

constituée dans ce but. Elle devait communiquer au Comité la déclaration de la présidente de la FDIF en mars 1964.

Ce long rapport sert d'introduction aux trois exposés qui reprennent et analysent les principales idées développées par Cotton. Le premier est présenté par la professeure allemande Klara-Marie Vassbinder et la docteure britannique Alice Rouchton, le second par la secrétaire de l'Union des femmes de l'Argentine Fanny Edelmann et le troisième par la brésilienne Dina Bilkie et la japonaise Toshiko Yuasa. Ensuite, les congressistes sont réparties entre trois colloques qui traitent du rôle que l'enseignement, les médias et les femmes peuvent jouer dans la promotion de l'idée d'amitié et de solidarité entre les peuples et dans « la réalisation du désarmement et de la coexistence pacifique ». À la séance de clôture, un appel condamnant la guerre et incitant à l'action pour le désarmement est adopté à l'unanimité.

Les militantes pour le désarmement devaient se réunir une deuxième fois, en juillet, à Moscou, dans le cadre du congrès organisé par le Conseil mondial de la paix. Eugénie est membre du Comité de préparation qui assume la lourde tâche de l'organisation. Fidèle au rendez-vous, elle arrive à la capitale soviétique élégante comme d'habitude. Elle met une certaine coquetterie à prendre soin tous les jours de son apparence : tailleur en soie, robe noire et blanche, robe en soie noire, en dentelle, écharpes noire et blanche.

Le congrès est ouvert le 9 juillet dans le grand Palais des sports de Moscou « aux baies ouvertes sur un ciel décoré de coupoles d'or ». Dans la délégation française figurent les noms de Pablo Picasso et de Jean-Paul Sartre qui devaient intervenir au cours du meeting. Eugénie Cotton préside la première séance plénière qui se déroule à l'ombre d'une mauvaise nouvelle : les États-Unis avaient procédé à l'essai à haute altitude d'un engin nucléaire. Prenant en considération cette évolution, la présidente de la FDIF prononce un discours qui définit avec soin les « tâches du Congrès ». Ensuite, les travaux s'organisent en séances plénières et dans des commissions. Le 10 juillet, Nikita Khrouchtchev vient au congrès exposer la position de l'URSS sur la question du désarmement. Les lettres d'autres chefs de gouvernement y sont lues également. Mais, le nouveau président américain John Kennedy n'envoie pas de réponse à l'appel lancé par le comité international du congrès. Le quatrième jour des travaux, les sept cents participantes (sur un ensemble de deux mille cinq cents délégué.e.s environ venu.e.s de 121 pays) prennent, à l'instigation de Cotton, une décision

qui fait état de la ferme conviction des militantes procommunistes de la spécificité féminine au sein du mouvement pacifiste : à savoir de se séparer des autres congressistes et d'organiser une réunion non mixte, afin de mieux se concentrer sur les questions qui les concernent plus particulièrement en raison de leur rôle social spécifique ainsi que sur les mobilisations à engager pour réaliser le désarmement général.

Le 14 juillet, jour à forte charge symbolique, les congressistes adoptent avant de se séparer le message du congrès en faveur du maintien de la paix et se dispersent en vue de mobiliser l'opinion publique mondiale et de l'attacher à leur cause[247]. Eugénie, elle, une fois rentrée, part le 18 juillet à Dhuys : dans sa valise, les nouveaux livres achetés pour les vacances.

j. « L'avènement de la femme de demain » : le Congrès mondial des femmes à Moscou (1963)

Le projet de programme des activités de la FDIF, tel qu'il est annoncé dans le cadre du Bureau réuni à Berlin en mars (14-17), et le programme adopté à l'issue du 8e Congrès national de l'UFF de mai 1963 attestent un tournant important : après deux années où la FDIF et ses sections nationales se concentrèrent sur l'organisation de campagnes pour défendre la paix dans le monde et pour soutenir un environnement sain pour les enfants, la primauté est donnée à nouveau à la défense des droits féminins. Ainsi, en 1963, les Droits des femmes restent bien vivants en France et sur la scène mondiale où s'activent les organisations féminines que dirige Eugénie Cotton[248].

Celle-ci prend d'ailleurs fermement leur défense. S'inspirant du « vol [spatial] couplé de Valeri Bikovski et de Valentina Terechkova » (1963), sa vision de la société soulève dichotomies et inégalités : « nous souhaitons voir s'établir, note-t-elle, [la collaboration] dans tous les domaines et dans tous les pays entre hommes et femmes également qualifiés »[249]. Elle allait inviter la cosmonaute au congrès

[247] « La voix de la conscience », *Femmes du monde entier*, n° 9, 1962.

[248] En 1964, la FDIF édite une brochure intitulée *Protection des droits de la femme et de l'enfant*, où elle énumère les « instruments internationaux concernant la protection des droits particuliers de la femme et de l'enfant ». BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Publications, 1 AP 204.

[249] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Eugénie Cotton, Compte rendu de la Délégation française au Congrès mondial des femmes, *La Vie de l'Union des Femmes Françaises*, nouvelle série, n°31 et 32, juillet-

mondial de la FDIF convoqué à Moscou du 24 au 29 juin 1963, grand événement dont l'agenda relatif aux droits féminins obtient le plein support de Nikita Khrouchtchev[250]. Dans un contexte de concurrence avec l'Occident où le mouvement féministe retrouve son énergie, c'est un témoignage du rôle clé que les pays de l'Est ambitionnent de jouer dans ce domaine.

Le projet de programme des futures activités de la FDIF, auquel auraient pu adhérer la plupart des féministes de l'époque, est établi par une commission ayant examiné les propositions des sections. Il est présenté, à la Mutualité, lors de la conférence de presse du 18 juin et figure sur le dépliant distribué à cette occasion.

Une délégation importante en nombre (trente-six membres et quatre observatrices) est désignée par le Bureau directeur du Congrès pour « représenter la France à Moscou ». Sa composition est largement diffusée par la presse associative : vingt-et-une dirigeantes et militantes de l'UFF, des membres d'autres associations féminines communistes, des syndiquées de la CGT, les envoyées spéciales d'*Heures claires* et de *L'Express*, des avocates, une cheffe du service de montage de films à l'Unesco, une femme de mineur, des paysannes… Des personnalités sont aussi invitées : l'actrice Simone Signoret, l'écrivaine socialiste et féministe Colette Audry, Françoise Sagan… Dans la liste constituée le 22 avril, figurait aussi le nom de Simone de Beauvoir qui déclina pourtant l'invitation. Formant donc un large groupe, les militantes françaises sont photographiées à l'aéroport du Bourget juste avant d'embarquer dans l'avion : des femmes d'un certain âge, souriantes et élégantes, entourent Marcelle Huisman, qui préside la délégation, et la femme de l'ambassadeur de l'URSS à Paris, qui est venue les saluer avant leur départ.

Eugénie Cotton ne se trouve pas parmi elles. Ayant participé à la présidence du Conseil mondial de la paix à Varsovie le 7 juin, elle se rend directement à Moscou, où entre le 10 et le 24 ont lieu diverses réunions. Elle avait cependant adressé « un mot » aux déléguées françaises « pour évoquer le sens de [leurs] luttes ». Par une véritable analyse genrée, la présidente, qui cherche dans ce long message à repérer les facteurs qui « freinent encore le désir des femmes de par-

août 1963, numéro spécial de compte rendu du Congrès Mondial des Femmes à Moscou du 24 au 29 juin 1963.

[250] F. de Haan, « The Global Left-Feminist 1960s : From Copenhagen to Moscow and New York », *op. cit.*, p. 233.

ticiper aux luttes sociales », met en évidence les rapports de domination sexuelle ainsi que la dichotomie des espaces, des qualités et des rôles des sexes. Elle a sûrement lu *Le Deuxième Sexe* de Beauvoir : on le voit dans les arguments utilisés. Mais, sur ce point, je reviendrai dans un autre chapitre. Cotton y adopte tout de même, à la fin, une approche différentialiste pour parler des missions du sexe féminin et de sa nature : « Ayons confiance [...] dans notre mission de femmes, mission éducative, moralisatrice, pour tout dire, supérieurement civilisatrice » ; et plus loin elle se réfère à : « l'essence maternelle de [l']esprit de sacrifice et de dévouement » féminins[251]. Elle allait reprendre cette analyse dans son discours prononcé au congrès de juin.

Les déléguées françaises arrivent à Moscou le 23 juin et sont accueillies à l'aéroport par de jeunes filles avec des bouquets de fleurs. Elles traversent Moscou, décrite par l'envoyée spéciale d'*Heures claires* comme une ville moderne, fonctionnelle, belle et même « occidentalisée ». Lundi matin, elles rejoignent au Palais des congrès, bâtiment imposant logé dans la vieille enceinte du Kremlin, les 1 500 congressistes (déléguées, invitées et observatrices) venues de 113 pays. Le poids de l'Afrique et de l'Asie avec 35 et 23 pays respectivement dans la représentation par continent témoigne encore une fois de l'importance que la fédération attribue à l'organisation des femmes dans les nouveaux États issus de la décolonisation. Par ailleurs, la large plateforme thématique proposée se trouve à l'origine de la présence à ce grand meeting de Canadiennes, d'Allemandes (venues de la RFA) et d'Américaines. En tout, 181 organisations participent au congrès, dont 62 adhérentes à la FDIF. Enfin, des correspondant.e.s de 33 pays couvrent le déroulement des travaux.

Le cadre dans lequel se tient le congrès est somptueux. Eugénie, qui connaît déjà les lieux depuis le congrès du Mouvement de la paix de juillet 1962, peut à nouveau admirer le plafond où scintillent des centaines de lumières, les murs de métal doré, les fauteuils rouges. Au-dessus de la tribune fleurie est dressé un panneau énorme avec l'emblème du congrès : le profil de trois femmes, une « blanche », une « jaune » et au fond une « noire », dont les têtes sont enveloppées par le même foulard. Sur ce fichu, symbole de féminité, des plis sont formés par la phrase « congrès mondial des femmes », écrite en sept

[251] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 240 : Un mot pour nos amies déléguées.

langues. Cet emblème est reproduit un peu partout dans Moscou : sur des banderoles, des broches, des foulards, des boîtes de chocolats.

La présidente pouvait sûrement sentir la tension dans l'atmosphère : les protestations des Italiennes qui avaient fait savoir leur désir de modernisation de la FDIF « pour correspondre au degré de maturité atteint actuellement par le mouvement féminin »[252], celles les Indiennes, qui voulaient introduire à ce forum de femmes le conflit sino-indien, ne laissaient pas présager de très bons augures pour le déroulement paisible des travaux du grand meeting. Par ailleurs, juste une semaine plus tôt, le Bureau constatait avec surprise que les rapports rédigés par Cuba et le Japon étaient « imbuvables » : le titre et le contenu ne correspondaient pas et il y avait « des différences d'opinions »[253].

C'est dans cette ambiance tendue que la vice-présidente de la FDIF Nina Popova accueille gracieusement les participantes et déclare le congrès ouvert. Le maire de Moscou leur adresse à son tour une allocution. À côté de lui, est installée « Gagarine avec une jupe », Valentine Terechkova, la première femme cosmonaute[254]. Issue d'un milieu modeste, peu instruit et toujours fidèle au Parti, cette jeune femme, qui vient juste de rentrer de son voyage en orbite au bord de *Vostok 6*, est érigée en symbole de « femme nouvelle ». Ambassadrice de la vision soviétique de l'égalité entre les sexes proposée aux femmes du monde, Terechkova devait aussi prendre la parole au cours de cette première journée de travaux. Son intervention, largement diffusée par la presse, est conçue dans le même esprit que le mot adressé aux déléguées françaises par Eugénie Cotton : les femmes sont capables de réaliser les rêves les plus extraordinaires et leur rôle ne peut qu'être décisif dans la construction de l'avenir de l'humanité.

Dans son rapport d'ouverture, Eugénie Cotton salue d'une manière imagée la conquête féminine de l'espace. Elle retrouve ensuite les thématiques, les arguments, les schémas rhétoriques, auxquels elle a habituellement recours. Elle insiste sur l'importance croissante du rôle

[252] Depuis le début des années 1960, quand le lien entre pacifisme, féminisme et internationalisme socialiste commence à se dénouer, les Italiennes critiquent la subordination de la FDIF à la politique étrangère de l'URSS qui, en 1961, avait de surcroît repris les essais nucléaires. V. C. Donert, *op. cit.*, p. 120, 123.

[253] *Ibid.*, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1963.

[254] Florence Porcel, *L'Espace sans gravité : Histoires insolites de l'exploration spatiale*, Paris, Marabout, 2016, p. 85.

des femmes dans les affaires d'un monde décloisonné et évoque l'activité déployée par la FDIF depuis le congrès de 1958 dans les domaines de la défense de la paix et des droits féminins. Elle ne voit cependant pas, ou tout simplement refuse de voir, que celui-ci embrasse l'ancien programme féministe et son discours sur les droits des femmes. Cotton ne manque de se référer ni au discours conciliant que le président Kennedy avait délivré à l'American University le 10 juin 1963, ni à la réunion des trois Grands – États-Unis, Grande-Bretagne et URSS –, qui devait avoir lieu à Moscou en juillet pour discuter de l'interdiction totale des expériences nucléaires[255].

Quand elle descend de la tribune, les congressistes suivent en séance plénière quatre rapports axés sur les droits des femmes, la paix et le désarmement, l'indépendance nationale, la santé et l'instruction des enfants[256]. Ensuite, les travaux se poursuivent dans quatre commissions. Une cinquième s'occupe du programme d'activités « dans le but de donner à la FDIF le caractère qu'[on] souhaite lui voir pour répondre aux aspirations des femmes dans le monde moderne en évolution accélérée ». De toute évidence, les pressions exercées par les Italiennes ne sont pas restées sans effet. Eugénie suit assidument les discours et les interventions des déléguées. L'objectif photographique la capte remplissant avec soin son petit carnet de notes.

En marge du congrès, l'envoyée de *Femmes du monde entier* arrange une interview avec les fondatrices de la FDIF – Eugénie Cotton bien sûr, mais aussi Marie-Claude Vaillant-Couturier, Jeannette Vermeersch, Françoise Leclerc et Nicole de Barry – qui se rappellent les conditions dans lesquelles avait été organisé le congrès de 1945. Les déléguées françaises ont aussi l'occasion de visiter une chocolaterie et sont reçues par Nina Popova et Nina Khrouchtcheva dans l'un des petits salons du Palais des congrès. Petit détail humoristique donné par l'envoyée spéciale des *Femmes du monde entier* : les militantes françaises font la découverte du caviar et de la vodka. Une soirée culturelle et la réception offerte aux congressistes au palais de Kremlin par le gouvernement soviétique leur permettent

[255] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : « La FDIF dans la lutte pour la paix, l'indépendance nationale, les droits des femmes et le bonheur des enfants », rapport présenté par Eugénie Cotton, *La Vie de l'Union des Femmes Françaises*, nouvelle série, n°31 et 32, juillet-août 1963, *op. cit*.

[256] L'ordre du jour du congrès avait été fixé lors du conseil de la FDIF, tenu en décembre 1962, à Berlin.

aussi de se détendre après de longues journées de participation assidue aux travaux du congrès.

Au cours de la séance de clôture, Eugénie Cotton, acclamée par « six mille femmes » levées, est réélue à la présidence de la FDIF. Quant à l'appel du congrès, il n'est pas adopté à l'unanimité[257], résultat qui laisse soupçonner des dissensions quant aux résolutions adoptées et au programme de la FDIF proposé par Eugénie Cotton. Les revues associatives restent silencieuses sur la question. Une seule allusion seulement qui ne suffit toutefois pas à expliquer les différenciations de certaines délégations : elle concerne « la façon tendancieuse et inexacte dont la grande partie de la presse, la radio, la télévision ont rendu compte des travaux de ce congrès »[258].

En effet, le discours déployé par la presse grand public est beaucoup plus analytique. Il se réfère au départ, dès le premier jour des travaux, de la délégation italienne, qui manifeste ainsi son opposition aux idées exprimées dans les rapports présentés. Il révèle aussi deux autres incidents, interprétés comme une version féminine du conflit sino-soviétique – refus des Chinois d'adhérer à la critique exercée à Staline par Khrouchtchev et à sa politique de coexistence pacifique – qui traverse à ce moment une phase particulièrement aiguë : la délégation chinoise, désapprouvant la position promue « sur l'impérialisme », entame un bras de fer avec le bureau du congrès. Ces échauffourées sont longuement commentées par nombre de quotidiens. Belle occasion d'attaquer le mouvement féminin d'obédience communiste (« paracommuniste », selon l'expression d'un journaliste) et de le railler dans un esprit misogyne : « Crêpage de nattes à Moscou » (*La Vie catholique illustrée*), « Les femmes soviétiques et chinoises ont failli "se crêper le chignon" » (*Paris jour*), ou bien encore « Fin du congrès mondial des femmes, cinq jours de "crêpage de nattes" » (*Le Figaro*) sont quelques-uns des titres choisis pour rendre compte de ces incidents.

Eugénie Cotton essaie de maintenir les apparences. Ainsi, le 5 juillet, lors de la présentation, à la salle Pleyel, du compte rendu de la délégation française sur les travaux du congrès, elle rappelle : « en une telle rencontre, il y avait sur certains sujets, en particulier sur le sujet le plus brûlant de tous, le désarmement et la paix, des points de vue différents comme c'est le cas à l'heure actuelle dans beaucoup

[257] La Corée s'est abstenue et les délégations chinoise et albanaise ont voté contre.
[258] *Heures claires*, n° 335, 27 juillet 1963.

d'organisations, et dans beaucoup de pays »[259]. Pour certaines historiennes pourtant, ces disputes sur « les relations entre paix et féminisme menacèrent de détruire la FDIF de l'intérieur »[260].

Quelques semaines après le retour d'Eugénie Cotton et de la délégation française en France, Khrouchtchev engage des pourparlers avec le négociateur américain William Averell Harriman et le britannique Quintin Hogg en vue d'un accord sur l'interdiction des essais nucléaires dans l'atmosphère, dans l'espace cosmique et sous l'eau. Ils aboutissent au traité du 5 août 1963, signé à Moscou par les représentants des trois puissances. De Gaulle, que le résultat du référendum de novembre 1962 sur l'élection du président de la République au suffrage universel avait renforcé politiquement, malgré les oppositions rencontrées, refuse d'y associer la France et poursuit sa politique nucléaire, présentée en tant que clé d'autonomie militaire vis-à-vis des cercles européens et atlantiques. À ce titre, le président de la République et le gouvernement français deviennent des destinataires de revendications réitérées de la part notamment des organisations procommunistes.

Les plans pour un second sommet entre Khrouchtchev et Kennedy sont balayés par l'assassinat du président américain en novembre 1963. « À côté des grandes figures qui œuvrent sans relâche au progrès de l'humanité [...], subsistent, hélas, des forces barbares qui arment la main des criminels et perpétuent la haine », écrit dans sa déclaration Eugénie Cotton à l'annonce de cette nouvelle. Puis, en octobre 1964, Khrouchtchev est renversé par les brejnéviens. Cette fois-ci, la présidente reste silencieuse.

[259] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Eugénie Cotton, Compte rendu de la Délégation française au Congrès mondial des femmes, *La Vie de l'Union des Femmes Françaises*, nouvelle série, n°31 et 32, juillet-août 1963, *op. cit*.
[260] C. Donert, *op. cit.*, p. 123.

Un engagement pluriel, des interventions publiques multiples, une foi intarissable dans la capacité des femmes à changer le monde, une volonté enfin de s'imposer comme sujet d'histoire ayant une prise sur les événements : voilà en quelques mots le récit de la « seconde vie » d'Eugénie Cotton, celle qui commence en 1945.

Depuis Hiroshima et Nagasaki, celle-ci milite à la tête ou au sein de diverses organisations procommunistes contre les essais nucléaires et pour le désarmement. Fermement anticolonialiste, anti-impérialiste et antifasciste, partisane de l'autodétermination des peuples, de « l'indépendance nationale, [de] la démocratie et [du] progrès social », elle réclame avec insistance le respect de la Charte, des résolutions et des déclarations adoptées par l'ONU. C'est donc l'histoire de la guerre froide, en France et dans le monde, qui apparaît en filigrane dans le/son récit des combats engagés.

Mais, au cours de cette période d'étiage du mouvement féministe traditionnel, elle prétend aussi peser sur l'évolution de la condition des femmes en tant que présidente de la plus grosse organisation internationale féminine justement par sa capacité à rassembler les femmes « sans distinction de races, de nationalités, de religions, d'opinions politiques » – réalisation concrète d'un idéal humaniste et universaliste –, ainsi qu'à les mobiliser sur la défense et la conquête des « droits de citoyennes, de mères, de travailleuses ». En effet, comme le montre Francisca de Haan, le programme adopté au Congrès mondial de Moscou sur les droits des femmes fonctionna comme déclencheur du processus qui aboutit en 1967, grâce surtout au poids croissant des jeunes États indépendants et des pays de l'Est, à la Déclaration des Nations Unies sur l'élimination des discriminations à l'égard des femmes[261].

Et ce n'est pas tout. La dernière grande croisade, à laquelle Eugénie Cotton se consacra systématiquement dans les années 1960, concerne la sauvegarde de la mémoire scientifique et universitaire ainsi que celle des acteurs et actrices du progrès. Le nouvel engagement permit à cette « fidèle des congrès » – belle formule de Françoise Thébaud – de

[261] F. de Haan, « The Global Left-Feminist 1960s : From Copenhagen to Moscow and New York », *op. cit.*, p. 234-235. Toutefois, l'application de la Déclaration n'est pas obligatoire. Elle allait servir de base à la Convention de 1979 contre les discriminations (CEDAW).

s'essayer également sur un autre terrain qui s'avéra tout aussi passionnant pour elle que ses activités et responsabilités militantes : celui de l'écriture biographique et autobiographique.

Quand, en 1963, au congrès mondial des femmes de Moscou, Eugénie Cotton révélait dans son discours d'ouverture le scepticisme de Pierre Curie face à l'utilisation que l'on peut faire des découvertes de la science, son premier livre, *Les Curie et la radioactivité*, venait juste de paraître aux éditions Seghers. Heureuse coïncidence, dans la mesure où son lancement au congrès allait faciliter, espère Eugénie, sa diffusion.

CHAPITRE VIII

Gardienne de la mémoire scientifique, universitaire, militante (1963-1967)

Mon rôle n'est que de saluer une dernière fois la femme de science et l'écrivain des sciences.

Hilaire Cuny, « Eugénie Cotton, écrivain scientifique », *Lettres françaises*, 22 juin 1967.

Le discours mémoriel d'Eugénie Cotton, biographique et autobiographique, est multiforme : interviews, livres, allocutions et articles, plus ou moins longs et plus ou moins hagiographiques, publiés dans la presse associative, récits également, manuscrits et tapuscrits, conservés dans ses archives. Il porte sur ses « Maîtres » à Sèvres et à la Sorbonne, sur ses parents et son mari, sur l'histoire de l'École de Sèvres et des organisations qu'elle dirigea. Il revêt enfin plusieurs fonctions : de vulgarisation des prodigieuses découvertes scientifiques du début du XXe siècle qui changèrent le monde ; de diffusion d'icônes de savant.e.s et d'intellectuel.le.s à l'écoute du monde, sorte d'hommage à la Science et à ses agent.e.s, démocrates vigilant.e.s, voué.e.s au progrès de l'humanité ; de construction d'une histoire et d'une mémoire mixte, scientifique et militante, où l'affectif et l'intime tiennent une place importante.

Mais, dans le même temps, chacun de ces portraits scientifiques et militants forme une pièce importante d'une mosaïque plus large, celle de la vie de l'auteure elle-même. D'une certaine manière, à travers les histoires de vie des hommes et des femmes de sciences, des militants et militantes qui l'ont façonnée en lui ouvrant « le chemin de la Recherche scientifique » ou qui l'ont influencée dans ses choix personnels, professionnels et militants, Eugénie Cotton se raconte elle-même et sauve ainsi de l'oubli le parcours de sa propre vie. En effet, dans ce discours documentaire et mémoriel à la fois, sa présence est toujours palpable et se lit en creux dans l'action, l'œuvre, le travail, la

vie de personnalités importantes qui ont croisé son chemin. Parallèlement, c'est aussi sa propre identité qui se forge progressivement : Eugénie éducatrice, savante, progressiste, féministe, pacifiste, mémorialiste s'affirme et se confronte aux grands modèles de sa vie.

Dhuys, lieu à la fois de repos et de sociabilité, devient également à présent espace de recueillement et de méditation, cadre privilégié de production mémorielle destinée, selon ses dires, à ses petits-enfants, à la communauté scientifique, aux femmes du monde.

Ses premiers essais dans le domaine de la gestion de la mémoire commencent juste après la fin de la guerre. En 1946, présidente déjà de l'UFF et de la FDIF, elle s'engage elle aussi dans l'effort de préservation du souvenir des martyres de la Résistance française et de sa transmission à la nouvelle génération. Elle opte de glorifier les « huit martyres de Sèvres » et de « l'Université » française, dont certaines furent des compagnes de promotion et d'autres ses élèves, et réussit par l'exemple des Sévriennes, femmes de sciences et patriotes mortes pour la France, à ériger la transmission de l'« histoire nationale » et de du savoir en condition primordiale pour l'existence même de la Patrie et de la Science[1].

La mémoire universitaire est alimentée dès les années 1950 par les hommages posthumes rendus à des collaboratrices proches (Jeanne Streicher, Catherine Schulhof…[2]), au ministre de l'Éducation nationale du Front populaire Jean Zay et surtout à ses maîtres à Sèvres – Jean Perrin, Paul Langevin et Marie Curie –, mais aussi à des collègues et amis qu'elle affectionne et respecte (p.ex. le linguiste et professeur au Collège de France Jules Bloch, la professeure de chimie organique et compagne de route Pauline Ramart). À ces hommages d'universitaires s'ajoutent les témoignages sur la vie de militant.e.s et d'hommes politiques, tels Yves Farge, président du Mouvement de paix, Nina Popova ou Nikita Khrouchtchev.

La mort d'Irène et de Frédéric Joliot-Curie en 1956 et 1959 respectivement enclenche dans le processus mémoriel « cottonien » une prise de conscience de la nécessité d'assumer plus systématiquement la sauvegarde d'une mémoire scientifique et militante de gauche. L'ex-

[1] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Association des élèves et anciennes élèves de l'ÉNS de Sèvres, 1 AP 98, doc. cité. Sur la résistance féminine universitaire v. L. Efthymiou, « Mémoire-s de guerre, images de résistantes : des professeures au service de la France pendant la Seconde Guerre mondiale », *op. cit.*

[2] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Association des élèves et anciennes élèves de l'ÉNS de Sèvres, 1 AP 97 et 1 AP 92 respectivement.

clusion des deux savants de tous les postes étatiques (CEA, Académie des sciences pour Irène) et des honneurs officiels doit avoir pesé dans cette décision. « Il faut que les femmes connaissent tous les aspects de la vie d'Irène Joliot-Curie », écrit-elle en mai 1956 dans *Heures claires*[3]. Est-elle au courant des tergiversations et des palinodies « par réflexe anticommuniste » d'un gouvernement « ingrat » et « injuste », quand se pose pour Irène en 1956 la question des funérailles nationales ? Il paraît que non, puisqu'elle écrit dans un hommage publié en 1956 dans *La Pensée* : « Le Gouvernement a fait à celle qui a donné tant de gloire à la France des funérailles nationales d'une grandeur et d'une beauté émouvantes »[4].

En 1957, elle s'investit, on l'a vu, dans le comité de préparation de la célébration du cinquantième anniversaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne et prépare une plaquette réunissant tous les textes des discours prononcés au cours de cette cérémonie[5], alors qu'en octobre 1958, à peine quelques mois après la mort de Frédéric Joliot, elle est chargée par le Conseil mondial de la paix de préparer une brochure sur la vie et l'œuvre du grand physicien (*L'homme de science qui lutte pour la paix*).

Cette volonté testimoniale, de plus en plus consciente avec l'âge, devait aboutir à la publication d'un premier livre sur la famille Curie en 1963, suivie de celle de la biographie de son mari en 1967 et de plusieurs tentatives autobiographiques qui n'ont toutefois pas vu le jour. Conteuse de talent comme sa mère, Eugénie Cotton entreprend ainsi, dans la neuvième décennie de sa vie, de raconter l'histoire de la science française de la première moitié du XXe siècle. À sa manière.

---

[3] E. Cotton, « Elle était notre amie. Elle était notre orgueil », *Heures claires*, n° 130, mai 1956.

[4] AMC, don E. Cotton (28 mars 1991), à propos de la création de l'Association F. et I. Joliot-Curie, Textes sur I. et F. Joliot-Curie : E. Cotton, « Irène Joliot-Curie », Extrait de *La Pensée, op. cit. La Pensée* est une revue pluridisciplinaire fondée en 1939 par P. Langevin, G. Cogniot et d'autres intellectuels communistes ou compagnons de route du parti communiste français. Cotton écrit aussi en 1963 dans *Les Curie* : « Je dois reconnaître que j'ai été très sensible à la grandeur de ces funérailles nationales. [...] J'ai trouvé dans les discours officiels une sorte de réparation publique de la part du gouvernement, aux injustices que la grande savante avait eu à subir… ». E. Cotton, *Les Curie, op. cit.*, p. 150-151. Sur les hésitations du gouvernement v. L.-P. Jacquemond, *Irène Joliot-Curie, op. cit.*, p. 269-270.

[5] *Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne, op. cit. ;* BMD, FEC, Éléments autobiographiques, 1 AP 46, agendas personnels d'Eugénie Cotton : Carnet de notes, 1958.

1. Il était une fois une dynastie scientifique[6]

> *Mme Eugénie Cotton, qui fut l'élève de Marie Curie, fait revivre pour nous la belle et émouvante histoire de leurs recherches dont le but, dans leur esprit, avait toujours été le bonheur de l'humanité. Par une rencontre spécialement touchante, leur génie, comme aussi leur idéal, se trouve aujourd'hui incarné dans leurs enfants : Irène Curie et Frédéric Joliot.*
>
> E. Cotton « 15 juillet 1900 – Pierre et Marie Curie découvraient le radium », *Femmes françaises*, n° 294, 8 juillet 1950.

La publication en 1963 de la « multi-biographie » scientifique, d'où son originalité, *Les Curie et la radioactivité*, est le aboutissement d'une activité mémorielle poursuivie systématiquement pendant trois années au sein de l'« Association Frédéric et d'Irène Joliot-Curie » fondée en 1959 pour « perpétuer [leur] mémoire » (œuvre scientifique et action sociale) au moyen de conférences, de cérémonies, d'expositions, de films[7].

a. Organiser la sauvegarde de la mémoire des Curie et des Joliot-Curie

Eugénie Cotton est contactée dès décembre 1958 pour faire partie du groupe restreint d'initiateur.ice.s comprenant les enfants des deux physiciens, Hélène Langevin et Pierre Joliot, quelques amis et collaborateurs immédiats, en tout dix-huit personnes. À la première réunion du 9 janvier, qui a lieu à la bibliothèque du Laboratoire de physique et chimie nucléaires du Collège de France, ils prennent la décision de former le conseil provisoire de l'association. Leur seconde rencontre se tient le 19 mars à l'Institut du radium, siège officiel de l'association, fixé après l'obtention de l'autorisation du recteur de la Sorbonne. L'Assemblée générale est convoquée le 27 mai. Elle élit en tant que

[6] Titre inspiré de : « Une femme dans le gouvernement : le beau roman de la famille Curie, dynastie de l'intelligence », *Paris-Soir*, 14 juin 1936.

[7] AMC, don Eugénie Cotton (28 mars 1991), à propos de la création de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie, Statuts procès-verbaux, correspondance, bulletins (1958-1959) : lettre du 17 décembre 1958. À la réunion constitutive de l'association sont prises des décisions concernant les statuts de l'association, ses fonds et ressources, les modalités d'adhésion, son bureau et conseil, son siège (Institut du Radium).

présidente Eugénie Cotton, jusque-là chargée d'un mandat provisoire. Or, le passage de la militante par la présidence de l'association, rebaptisée Curie et Joliot-Curie, n'a pas réellement laissé de traces, puisque son site web officiel omet de mentionner son nom dans l'énumération des universitaires qui l'ont dirigée : on y trouve les seuls noms de Jean Teillac, élève, collaborateur et successeur de Frédéric Joliot à la Sorbonne, de Pierre-Gilles de Gennes (prix Nobel de physique 1991) et d'Hubert Curien[8].

Combien de temps Eugénie Cotton est-elle restée à la tête de l'association ? Je ne puis dire avec certitude, les archives déposées au Musée Curie (inauguré selon Eugénie en 1963) couvrant une période de deux ans seulement. En revanche, ses notes prises lors des Conseils vont jusqu'en 1966. Selon la notice nécrologique que lui consacre Pierre Biquard, en juillet 1967, dans la brochure publiée par l'association, *Souvenirs et documents*, elle reste à sa tête jusqu'à sa mort en juin 1967[9]. Compte tenu de l'information fournie par le professeur, dont le nom figure toujours par surcroît parmi les membres du bureau de l'association, l'omission de celui de Cotton de la liste des « présidents » étonne et suscite à juste titre des questions sur les raisons de ce silence.

Une des premières tâches à laquelle Eugénie Cotton s'attelle avec enthousiasme concerne la publication, d'une part, des œuvres complètes des deux savants et de leur correspondance et, d'autre part, d'un recueil de témoignages. L'édition des études des Joliot-Curie, gros travail d'ensemble, est assumée surtout par leur fille Hélène. Il allait s'achever en 1961[10]. Hélène Langevin commence toutefois par faire publier en 1959 « des textes choisis » de son père aux Éditions Sociales. Par ailleurs, des collectes de documents (photographies, lettres, manuscrits, textes inédits) sont périodiquement lancées dans le bulletin de l'association, dont le premier numéro paraît en novembre 1959. Des démarches sont aussi effectuées dans ce sens auprès de diverses

[8] https://musee.curie.fr/nous/qui-sommes-nous/acjc

[9] BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 134. Pierre Biquard, proche ami de Frédéric Joliot-Curie depuis le temps de leurs études à l'École supérieure de Physique et de Chimie industrielles de la ville de Paris, travaille dans le laboratoire d'électricité générale de l'École dirigé par Paul Langevin. De 1936 à 1938, il remplit les fonctions de chef de cabinet d'Irène Joliot-Curie puis de Jean Perrin, secrétaire d'État à la Recherche scientifique dans le gouvernement de Léon Blum. En 1964, il est nommé professeur de l'École supérieure de Physique et de Chimie industrielles de la ville de Paris.

[10] Frédéric et Irène Joliot-Curie, *Œuvres scientifiques complètes*, Paris, PUF, 1961.

académies des sciences et de revues scientifiques. Enfin, est envisagée l'organisation de conférences et de manifestations publiques lors des anniversaires.

Cotton participe activement à l'effort de rassemblement des documents écrits et photographiques que des personnes ayant travaillé avec eux possèdent. Elle écrit ainsi à l'ancienne laborantine de Marie Curie (1907-1912), professeure de chimie à l'université d'Oslo, militante politique et féministe, Ellen Gleditsch, pour lui demander de photocopier les lettres reçues d'Irène ainsi que de traduire en français les articles qu'elle avait consacrés au cours des années précédentes à la grande savante française[11].

b. Variations sur « les Curie »

Parallèlement, Cotton conçoit l'idée de faire connaître la vie, l'action et l'œuvre d'Irène Curie à un public jeune. Dès l'été 1959, parallèlement aux articles et discours qu'elle prépare sur les Curie et Joliot-Curie pour des revues et pour diverses manifestations[12], elle se lance en commun avec la professeure du lycée Fénelon et amie d'Irène depuis 1922, Angèle Pompéi, dans l'écriture d'un petit livre sur la physicienne. Elles pensent sans doute pouvoir le faire publier pour le cinquième anniversaire de la mort de la physicienne.

Au départ, la structure de la biographie est plutôt simple : souvenirs de deux personnes très proches d'Irène Curie, articulés autour d'un schéma binaire et exposés chronologiquement. Ainsi, l'enfance et l'adolescence est racontée par Eugénie (« Souvenirs d'Eugénie Cotton »), alors que le temps des études et de la consécration professionnelle et scientifique par Angèle Pompéi (« Souvenirs d'Angèle Pompéi », 1922-1956). Mais, la recherche d'un éditeur s'avère infructueuse.

Après le refus de Denoël, en mai 1960, qui « trouve le livre trop mince », Eugénie propose dans un premier temps de renforcer la partie documentaire de l'ouvrage en augmentant le nombre des illustrations, des lettres et des textes écrits par Irène. Mais, ensuite, elle met en cause la structure même adoptée, considérant qu'elle est bien plus apte qu'Angèle Pompéi à présenter avec suffisance et vivacité le « rôle

[11] AMC, don Eugénie Cotton (28 mars 1991), à propos de la création de l'Association F. et I. Joliot-Curie, Correspondance (1958-1963) : lettres des 10 janvier et 11 février 1960.
[12] En mai (1er, 2 et 3) 1959, elle participe au Congrès national France-URSS consacré à Frédéric Joliot-Curie, président de l'association France-URSS jusqu'à sa mort.

social » de son amie (elle a « eu plus d'occasions qu'Angèle de connaître Irène sous ce rapport »), et à « évoquer plus largement [ses] rencontres avec Irène à Varsovie et à Moscou ». Elle partage ces pensées avec Angèle Pompéi bien évidemment, mais aussi avec Hélène et Luce Langevin (belle-sœur d'Hélène) et leur communique le nouveau plan qu'elle avait entretemps élaboré : « Souvenirs d'Eugénie Cotton, enfance et activités sociales – Souvenirs d'Angèle Pompéi – Textes d'Irène ». Ainsi présenté, il ne respecte plus l'approche chronologique, initialement optée. Finalement, bien que Luce Langevin ait proposé de contacter un autre éditeur spécialisé en ouvrages éducatifs pour jeunes (Bourrelier), le projet en question est abandonné[13].

À quel moment ? Pour quelles raisons ? Faute de sources, la correspondance de Cotton conservée au Musée Curie s'arrêtant en mai 1960, je ne puis donner de réponse sans recourir à de vagues conjectures. En tout cas, en mai 1961, Angèle Pompéi publie ses souvenirs dans un article paru dans la revue *Europe*[14] et, de son côté, Eugénie prépare à l'occasion de l'hommage rendu à la savante pour le cinquième anniversaire de sa mort un long texte, « La vie d'Irène Joliot-Curie, souvenirs vécus », présenté à la Sorbonne, le 17 mars 1961[15]. Son témoignage, qui reproduit certainement des passages rédigés dans le cadre du projet biographique des années 1959-1960, est jumelé à l'exposé du professeur Jean Teillac sur la radioactivité artificielle. La lecture de textes de la physicienne suivie de la projection de deux films clôt cette deuxième manifestation publique de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie placée sous la présidence du doyen de la faculté des sciences Joseph Pérès.

La décision de l'organisation de cette manifestation est prise à la réunion du Conseil de l'association du 15 novembre 1960. Eugénie Cotton ouvre cette séance avec un hommage au mathématicien, ancien doyen de la faculté des sciences de Paris et membre de l'association, Albert Châtelet, décédé brusquement le 30 juin 1960. Elle avait elle-même collaboré étroitement avec cet « administrateur bienveillant » et d'une « remarquable largeur de vues » dans le cadre de la mise en application du projet d'assimilation des études des Sévriennes et des

[13] *Ibid.* : lettres du 9 mai 1960.

[14] Angèle Pompéi, « Irène Joliot-Curie (1897-1956) », *Europe*, mai-juin 1961.

[15] AMC, don Eugénie Cotton (28 mars 1991), à propos de la création de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie, Textes sur Irène et Frédéric Joliot-Curie : Cinquième anniversaire de la mort d'Irène Joliot-Curie (17-3-61), discours prononcé par Mme Eugénie Cotton.

Ulmiens (1937-1940). Ensuite, elle l'a retrouvé au sein du Mouvement de la paix. Un instant de silence est observé et le Conseil passe aux questions de l'ordre du jour, dont la célébration du trentième anniversaire de la découverte de la radioactivité artificielle. Une commémoration solennelle devait en effet être organisée à la Sorbonne, en juillet 1964, avec le concours de l'association, alors qu'une plaquette, contenant les allocutions prononcées, allait être publiée peu après. Eugénie y a-t-elle participé ? Je n'ai pu trouver le programme de la manifestation. Mais, dans ses archives, j'ai repéré plusieurs tapuscrits de discours sur les Joliot-Curie, non datés, qui pourraient avoir été prononcés ce jour-là.

Toutes ces initiatives s'inscrivent dans le programme d'activités publiques de l'Association. Allaient venir s'ajouter sept conférences, enregistrées ou publiées, tenues du 21 mai 1960 au 26 mai 1966 : il s'agit pour la plupart d'hommages aux deux physiciens et de discours sur le rôle de la science et la responsabilité sociale des scientifiques. Dans la nécrologie que Pierre Biquard consacre à Cotton, il ajoute la conférence, non incluse dans cette liste, que celle-ci avait donnée en 1966 à la Sorbonne sur la vie, le rôle et la personnalité d'Irène Joliot-Curie[16].

c. Faire publier son premier livre

En tête de liste des publications sur les Curie et Joliot-Curie fournie par la brochure de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie, *Souvenirs et Documents* de juillet 1967, figure l'ouvrage d'Eugénie Cotton, *Les Curie et la radioactivité*, paru en janvier 1963, dans la collection « Savants du monde entier » des éditions Seghers. Suit *Frédéric Joliot-Curie et l'énergie atomique* de Pierre Biquard, publié chez le même éditeur deux ans plus tôt[17]. La correspondance entre Jacques Ahrweiler, directeur de la collection, et Eugénie Cotton montre que ces deux parutions d'ouvrages écrits par des membres de l'Association Frédéric et Joliot-Curie n'est pas le résultat d'une pure coïncidence.

[16] 21 mai 1960, 17 mars 1961, 27 mars 1962, 31 mars 1962, 11 mai 1963, 28 octobre 1963, 26 mai 1966. BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier famille Curie et Joliot-Curie, 1 AP 134 : *Souvenirs et Documents*, publié par l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie, juillet 1967.

[17] E. Cotton, *Les Curie et la radioactivité*, *op. cit.* ; Pierre Biquard, *Frédéric Joliot-Curie et l'énergie atomique*, Paris, Éd. Seghers, Collection « Savants du monde entier », 1961.

À la fin des années 1950, dans un contexte de course à l'espace entre les superpuissances, Jacques Ahrweiler, ingénieur d'usine et époux de la future rectrice de l'Académie de Paris Hélène Glykatzi-Ahrweiler, conçoit l'idée d'une collection grand public consacrée à l'œuvre des savants du monde[18]. Il discute de ce projet avec son ami de longue date, l'éditeur Pierre Seghers. Ainsi naît la collection « Savants du monde entier », dont il assume la direction. Chacun de ses livres de petit format porte, outre le titre (nom du/de la savant.e), un sous-titre scientifique et se compose d'une préface de cent quarante pages environ, suivie d'un « choix de textes du savant ou autour du savant » de soixante-neuf pages, d'une bibliographie et de seize photographies. Quarante-cinq ouvrages à la couverture identifiable, présentant quarante-huit scientifiques, paraissent de 1961 à 1971, année où la collection s'arrête.

Les trois premiers livres voient donc le jour dans le premier trimestre de 1961 : *Léonide Sedov et l'astronautique* de Cuny, *Teilhard de Chardin, un évolutionniste chrétien* de Grenet et *Frédéric Joliot-Curie et l'énergie atomique* de l'ancien professeur d'Ahrweiler, Pierre Biquard. C'est ce dernier qui le met en contact avec Eugénie Cotton à la recherche, à l'époque, d'un éditeur disposé à publier un livre sur « Les Curie », Pierre, Marie et Irène. L'idée paraît intéressante au directeur de la nouvelle collection qui imagine un ouvrage « s'ouvrant par un panorama scientifique à l'orée de l'ère des Curie ». Il y voit, non sans raison, « une ligne continue tout à fait passionnante à la fois familiale et scientifique, un livre qui ne serait comme aucun des livres déjà parus sur les Curie »[19]. Cet ouvrage pour lequel Eugénie choisit le sous-titre « la Radioactivité » – « leur grand trait d'union scientifique à tous les trois », note-t-elle – devait de surcroît être le seul de la collection, consacré à la vie et à l'œuvre de deux *femmes* savantes.

Ahrweiler envoie le contrat à Eugénie le 5 mai 1961. Le livre doit être remis à l'éditeur en octobre 1962. « Je prends là une grande

[18] On lit sur la quatrième de couverture : « La collection Savants du monde entier ne s'adresse pas seulement à un public de spécialistes, mais à tous ceux qui, se sachant concernés par la Science et par la Technique, désirent connaître les grands problèmes de leur temps, clairement et simplement exposés. Chaque livre retracera l'histoire d'une science réelle, l'astronautique ou la biologie, l'atomistique ou la psychanalyse et la collection décrira un panorama de la science vue à travers les savants ». Sur Hélène Ahrweiler, v. L. Efthymiou, « Ahrweiler-Glykatzi, Hélène », *in* B. Didier, A. Fouque & M. Calle-Cruber (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Paris, des femmes, 2013, t. 1, p. 75.

[19] BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 141, Correspondance avec les éditions Seghers : lettre du 21 avril 1961.

responsabilité et j'en suis émue », lui répond-elle. Elle lui retourne le contrat signé dans la deuxième quinzaine du mois de mai. Entre congrès pour la paix et le désarmement, diverses tâches militantes et de fréquents déplacements, elle trouve le temps d'écrire : à Sèvres, à Dhuys, à Caire Val. Elle réussit ainsi à remettre son texte dans les délais prévus. Le 23 octobre 1962, Ahweiler lui écrit pour la remercier et la rassurer de la qualité de son témoignage. Et en novembre, quand Eugénie lui annonce la bonne nouvelle de la traduction des *Cotton* au Mexique, il peut lui promettre que le livre allait paraître dans le premier trimestre 1963, donc à temps pour son « Congrès international de juin ».

L'ouvrage, quatorzième de la collection, paraît en effet comme promis bien avant le congrès de Moscou de juin 1963 : 150 pages de récit, 68 pages de textes et documents, 16 illustrations[20], une brève bibliographie d'une page et un lexique, 220 pages en tout. La couverture d'une esthétique recherchée est composée de quatre photographies montrant de profil les membres de la famille Curie : Pierre et Marie, Irène et… Frédéric. Car, finalement, même si le nom Joliot n'apparaît pas dans le titre, Cotton a opté pour une biographie à la fois des Curie et des Joliot-Curie. L'idée d'une telle approche lui est familière : elle en avait déjà réalisé quelques années plus tôt une première version. Sans doute, le choix du seul nom de « Curie » pour son livre est-il dicté par une contrainte éditoriale, « un Joliot-Curie » ayant déjà paru dans la même collection[21].

La structure du récit est révélatrice de la large place que fait Eugénie à son ancienne professeure et à sa fille Irène par rapport aux hommes de la famille. Sous ce rapport, neuf des quinze unités sont consacrées à Marie Curie dont une seule relate sa vie commune avec

[20] Les clichés photographiques servent pour Cotton de déclencheur du souvenir. Elle écrit en 1956 dans l'hommage consacré à Irène Joliot-Curie : « Comme il arrive après la mort d'un être cher, j'ai rassemblé toutes les photographies que j'avais d'Irène Joliot-Curie et j'ai revécu en les regardant longuement, les souvenirs de mes cinquante années d'amitié. Ces souvenirs je veux les retracer… » AMC, don Eugénie Cotton (28 mars 1991), à propos de la création de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie, Textes sur Irène et Frédéric Joliot-Curie : E. Cotton, « Irène Joliot-Curie », Extrait de *La Pensée*, *op. cit.* Et, en 1958, elle écrit, pour *Heures claires*, l'article
« En feuilletant l'album de la famille Joliot-Curie » (15 mars 1958). Les photographies choisies pour illustrer l'ouvrage des *Curie* sont peut-être parmi celles qui lui ont permis de construire son discours mémoriel.

[21] *Ibid.* : « La vie et l'œuvre de Pierre et Marie Curie-Skodowska et de Frédéric et Irène Joliot-Curie », s. d.

son époux Pierre. Quatre autres unités focalisent sur la personne d'Irène Joliot-Curie dont deux sur sa collaboration scientifique avec son mari Frédéric Joliot et leur vie de famille.

Érigée en modèle pour la relation égalitaire qu'elle a su entretenir avec Pierre Curie – intériorisé et reproduit par Irène dans sa vie conjugale –, présentée comme une incarnation asexuée de la Science – le scandale de « l'affaire Langevin » étant passé ici sous silence[22] –, dépeinte comme une mère attentionnée et tendre, admirée comme professeure, Marie Curie se transforme en icône qui se construit progressivement à travers le regard d'Eugénie, en posture de témoin et de sujet de l'histoire[23]. Ensuite, afin de mettre en valeur l'exceptionnalité du parcours d'Irène, l'auteure dessine son portrait de « savante » et de « féministe » (contrairement à d'autres militantes communistes, cette étiquette ne lui répugne point). Elle reprend et exploite avec habileté tous les éléments qui forgent le mythe d'Irène Joliot-Curie. Prix Nobel de chimie, scientifique de réputation internationale, celle-ci n'hésite pas à occuper des postes de prestige et des fonctions importantes – universitaire et directrice de laboratoire, secrétaire d'État dans le gouvernement de Léon Blum et commissaire du CEA – pour « prouver que les femmes en étaient capables » et pour promouvoir ainsi leur « droit d'accéder à tous les postes ». Elle prend également la défense du « droit de vote des femmes », considéré avant tout comme « une question de principe et les questions de principe ont, comme elle dit, une grande importance ». Elle milite enfin contre le fascisme et pour la paix. Ainsi, conclut Cotton dans son approche hagiographique, « Irène Joliot-Curie était devenue pour toutes les femmes en France et dans le monde entier, un très grand exemple ».

Compilation de divers témoignages, le récit mémoriel d'Eugénie Cotton, vivant et facile à lire, atteint donc, à côté de l'objectif principal de la collection qui est de « retracer l'histoire d'une science réelle », un but qui, pour l'auteure, est bien plus qu'annexe : celui de montrer des trajectoires féminines à la fois pionnières, héroïques et exceptionnelles. Cette fin recherchée par Cotton est perçue également par les

[22] À savoir la liaison extraconjugale de Paul Langevin avec Marie Curie qui provoque en 1911 un grand scandale.

[23] « Pour nous, qui sommes de vieux intellectuels républicains, amis de longue date de Pierre et Marie Curie [...] et qui avons rêvé avec eux d'un monde où une science libre améliorerait sans cesse les conditions des hommes… », écrit-elle dans un de ses discours consacrés aux Curie. BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 149 : Discours d'Eugénie Cotton sur les Curie, s.d. doc. cité.

comptes rendus publiés sur le livre : « le but, écrit l'universitaire Mirko Dražen Grmek pour la *Revue de synthèse*, est de glorifier deux autres femmes. L'histoire embrasse bien entendu quatre personnages, mais les véritables héros sont, cette fois-ci, Marie et Irène ». Le critique n'oublie pas de souligner « la finesse et la sensibilité toute féminine du livre », dotant ainsi son écriture d'un genre. Il nie enfin une identité propre à l'auteure, elle-même savante et intellectuelle reconnue pourtant, en la définissant uniquement par rapport à son illustre professeure et à son mari[24].

Le livre sort le 27 janvier 1963. Sa campagne de diffusion est soutenue par les réseaux féminins militants proches de l'UFF et de la FDIF qui tient son grand congrès mondial – déjà évoqué dans le chapitre précédent – en 1963. *Heures claires* consacre aux *Curie* une page entière, où sont surtout présentés des extraits du livre. Une photographie montre par ailleurs Eugénie en pullover noir avec col blanc en train d'écrire « dans le coin de son bureau qu'elle préfère », image forte, qui forge l'icône d'Eugénie-écrivaine[25].

Selon son éditeur, le livre connaît « un réel succès » : en octobre 1963, il est déjà « réédité deux fois » ; mais des données quantitatives sur le nombre des lecteurs et son écoulement ne sont pas fournies. En tout cas, grâce aux relations internationales d'Eugénie, il est traduit dans plusieurs langues : en espagnol parallèlement à sa sortie en France – on l'a vu –, en japonais et en polonais en 1964, en bulgare en 1967 en vue du centième anniversaire de la naissance de Marie Curie. L'édition bulgare est même préfacée par l'auteure[26]. En avril 1967, Cotton participe à une soirée consacrée à la grande savante : elle est organisée avec le concours de l'AFDU et celui de l'Académie polonaise des sciences à Paris et dans ses salons. Mais elle n'est plus en vie quand, à partir d'octobre, plusieurs cérémonies et colloques (à l'École de Physique et de Chimie, à l'Institut du radium) allaient avoir lieu à l'instigation du Comité français du centenaire de la naissance de Marie Sklodowska-Curie.

---

[24] BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 142, Correspondance diverse : M. D. Grmek, *Revue de synthèse*, n° 40, octobre-décembre 1965, p. 352.

[25] « Les Curie et la radio-activité par Eugénie Cotton », *Heures claires*, n° 313, 23 février 1963.

[26] BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre *Les Curie*, 1 AP 141, Correspondance avec les éditions Seghers.

En 1963, commence donc pour Eugénie une nouvelle carrière. Dès mars 1963, elle fait part à Jacques Ahrweiler de son intention d'écrire un nouveau livre « Aimé Cotton et la Magnéto-Optique », qu'elle estime parvenir à achever en octobre 1964. Si elle désire entreprendre ce deuxième projet de longue haleine, c'est pour répondre, note-t-elle, à la demande des savants français et étrangers, anciens étudiants de son mari, qui poursuivent son œuvre. Certes, dans un premier temps, Ahrweiler lui donne son accord de principe, mais, en même temps, il lui fait savoir que la publication en question ne peut pas être envisagée avant 1967 en raison d'un programme bien rempli à respecter. En effet, de 1963 à 1967, vingt-et-un nouveaux livres paraissent dans la collection « Savants du monde entier », six par année jusqu'en 1966.

En 1967, Eugénie Cotton allait avoir 86 ans. Son âge avancé la préoccupe énormément : aurait-elle le temps d'accomplir son projet mémoriel ? C'est pourquoi elle écrit à Ahrweiler : « mes 83 ans voudraient vous remettre ce travail avant cette date. J'ai peu d'espoir de le voir imprimé de mon vivant »[27].

Ainsi commence une nouvelle aventure éditoriale qui devait beaucoup l'affecter au cours des deux dernières années de sa vie.

2. Dernier hommage à Aimé Cotton

Tout au long de l'année 1964, « dès qu'[elle] en a le loisir », elle passe de « belles heures » à écrire son *Aimé Cotton*. À Sèvres, mais aussi dans une maison de repos de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale en Provence (à Caire Val, près du village de Rognes, pas très loin de Malou et des enfants d'Eugène), où elle passe d'habitude le mois de janvier et de février, à Dhuys, en août et en septembre, parfois aussi en octobre.

Mais, en février 1964, grand brouhaha familial avec l'arrivée de Serge René Aimé Manigault, son premier arrière-petit-fils. Elle doit interrompre pour quelque temps. Sans grand regret : « Puisse-t-il, écrit-elle à Jeannette Vermeersch, ressembler à Aimé Cotton son arrière-grand-père ! »[28].

---

[27] *Ibid.*, 1 AP 153, Correspondance avec les éditions Seghers : lettre du 25 novembre 1964.

[28] AN/626AP/379, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), UFF, correspondance et notes manuscrites de Jeannette Vermeersch, 1951-1968 : lettre d'Eugénie Cotton, 28 février 1964.

Diverses obligations associatives et tâches militantes continuent par ailleurs à accaparer une part non négligeable de son temps et la retiennent également loin de son manuscrit. Elle s'en plaint : « J'ai de plus en plus de travail et je mets de plus en plus de temps à faire ce que j'ai à faire »[29].

En juin 1964, rentrée de Moscou où elle avait passé quelques jours (du 2 au 6), elle participe au Congrès national du Mouvement de la paix célébrant à la salle Pleyel le quinzième anniversaire de la « naissance du Mouvement mondial des Partisans de la Paix ». Elle a alors l'occasion à la fois de rendre hommage à Yves Farge et d'évoquer le discours d'ouverture au congrès de 1949 de Frédéric Joliot-Curie, couronné par son appel à « l'union de tous ». À la présidence et à la tribune, se trouvent de nombreux membres de l'Association Frédéric et Irène Joliot Curie. Le soir du 13 juin, afin de promouvoir son livre, elle participe, seule femme parmi vingt-deux écrivains – Pierre Adamov, Pierre Biquard, Jacques Madaule… – à une vente-signature : « succès matériel, note-t-on dans la brochure *Combat pour la paix*, mais aussi et surtout, succès de l'amitié envers des écrivains qui n'ont jamais ménagé leur concours aux initiatives en faveur de la paix »[30]. Cotton allait compléter et élargir son témoignage-contribution à l'histoire du mouvement par un long article paru en septembre dans les *Femmes du monde entier*[31].

Dans la deuxième quinzaine du mois d'août, Cotton voyage encore à Moscou, où elle rencontre des ami.e.s. Elle passe aussi quelque temps dans une « maison de repos ». Je n'ai pu cependant repérer aucune information supplémentaire sur ce nouveau séjour dans la capitale soviétique.

À partir d'octobre, les meetings associatifs reprennent de plus belle. C'est pour planifier les activités à entreprendre à l'occasion d'un autre anniversaire, le 20e de la fondation de la FDIF, que se tient à Sofia, en octobre 1964 (21-25), le Conseil de la fédération qui réunit des déléguées et des invitées de soixante pays et des représentantes de nombreuses associations et organismes dont le BIT, l'Institut international de la paix, la Fédération internationale des femmes des carrières

[29] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Correspondance, 1 AP 269, Correspondance avec le secours populaire : lettre du 25 octobre 1963.
[30] ADSSD, Fonds Mouvement de la Paix, 170J7, Congrès nationaux, Congrès national – salle Pleyel – 13-14 juin 1964 : *Combat pour la Paix*.
[31] E. Cotton, « Le Mouvement mondial de la paix a 15 ans », *Femmes du monde entier*, n° 9, 1964.

juridiques, la Conférence des femmes africaines… Des dissensions sur l'exclusion de l'Indonésie des places de vice-présidence au Bureau émergent également et de longues discussions y sont consacrées. Dans son discours de clôture, où elle explique pourquoi l'année 1965 doit être consacrée à l'effort de faire connaître « le vrai visage de notre Fédération », Cotton adopte encore une rhétorique différentialiste tout en mettant en évidence cependant les rapports de domination entre les sexes, générateurs des inégalités dont les femmes sont victimes[32].

Quelque temps plus tard, Khrouchtchev est destitué du pouvoir. Les soubresauts de son renversement agitent les partis communistes à l'Est et à l'Ouest. En France, le Parti, depuis qu'il avait approuvé la déstalinisation en Union soviétique (1961), avait modernisé ses analyses. Le XVIIe congrès avait même décidé en janvier 1964 « l'union de la gauche » et, aux présidentielles de 1965, premières élections au suffrage universel, le PCF devait apporter son soutien à la candidature de François Mitterrand. Un an plus tôt, en juillet, Maurice Thorez s'était éteint brusquement.

Que pense Eugénie de ces évolutions ? Les commente-t-elle ? Mes sources apparaissent désespérément silencieuses sur la question. Pas un mot dans ses carnets de notes et ses agendas. Dans sa correspondance personnelle des années 1965-1966, conservée dans ses archives, deux sont les sujets qui monopolisent son intérêt : d'une part, sa santé, qui à partir de 1965 s'était considérablement dégradée, et, d'autre part, la publication de son livre sur la vie et l'œuvre de son mari.

a. Négocier la diffusion de la mémoire de son mari bien-aimé

Entre Sofia et Berlin, où elle doit se rendre en début décembre 1964 (présidence du Conseil de la Paix), Eugénie écrit à Ahrweiler pour lui annoncer qu'elle vient d'achever son *Aimé Cotton, la magnétique et la magnéto-optique*. Elle tient surtout à souligner l'actualité et l'intérêt de son ouvrage, qualités qui devaient en garantir le succès éditorial. Elle finit par lui remettre son manuscrit le 19 décembre. La réponse encourageante du directeur de la collection lui parvient en janvier 1965. Elle est alors en train d'écrire un petit mot pour les lectrices d'*Heures claires*, où elle place l'année 1965 sous le signe de deux anniversaires d'événements importants pour « l'évolution de la condition féminine » : le 20e anniversaire de la « décision gouvernemen-

[32] « Le Conseil de la FDIF s'est réuni », *Femmes du monde entier*, n° 1 et n° 9/10, 1965.

tale qui a donné aux femmes le droit de voter »[33] et celui de la naissance de la FDIF.

En janvier, Eugénie est déjà toutefois bien souffrante : ses « vieilles coronaires » lui ont donné « quelques ennuis ». Dans la paisible maison de repos de Caire Val qu'elle connaît déjà bien, elle retrouve progressivement ses forces. Les livres de la bibliothèque de l'établissement doivent lui avoir tenu compagnie. Dans un de ses carnets, elle a confectionné une liste d'une trentaine d'ouvrages qui l'intéressent. Parmi les titres transcrits, certains portent sur une femme ou sur un aspect de la « condition féminine ». Elle se sent déjà mieux en février, ce qui lui permet de marcher un peu plus. Mais, elle se fatigue encore vite et « dort à contretemps, plus facilement le jour que la nuit »[34]. Elle s'efforce aussi de travailler un peu et rédige quelques textes, comme ce long témoignage sur Nina Popova que j'ai déjà mentionné.

Elle suit aussi avec inquiétude l'escalade de la guerre au Vietnam. En août 1964, le nouveau président américain Lyndon Baines Johnson, prenant prétexte de l'agression de deux destroyers dans le golfe du Tonkin, avait lancé les premiers raids américains sur les positions communistes au Sud-Vietnam ; il avait obtenu aussi du Congrès les pleins pouvoirs militaires pour un engagement contre le Nord-Vietnam. Le 7 février 1965, Américains et Vietnamiens commencent à bombarder la République démocratique du Vietnam soutenue par l'URSS et la Chine. La mobilisation contre la guerre s'intensifie également. Le Bureau national du Mouvement de la paix prend l'initiative de lancer un appel qui demande l'ouverture d'une conférence avec la participation de tous les pays signataires des accords de Genève. Parmi les premier.ère.s signataires de ce texte, figure le nom de Cotton mais aussi celui de Beauvoir et de Sartre. À l'initiative du Bureau, un meeting est organisé le 29 mars à la Mutualité. Cotton, se trouvant encore dans le Midi, ne peut s'y rendre. Elle signe pourtant avec d'autres membres de l'enseignement supérieur l'adresse du Mouvement de la paix au président Johnson pour la paix au Vietnam et lance, en début avril, un appel aux femmes de toutes les sections nationales de la FDIF pour les inciter à participer « à la semaine internationale de solidarité organisée par le Mouvement mondial de la paix du 23 au

[33] E. Cotton, « 1965 », *Heures claires*, n° 12, janvier 1965.

[34] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, UFF, Correspondance, 1 AP 198, lettres diverses liées à l'UFF : lettre du 26 février 1965.

30 mai »[35]. En juillet 1965, à l'occasion du vingtième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, est convoqué à Helsinki le Congrès mondial pour la paix, l'indépendance nationale et le désarmement général. Elle ne peut s'y rendre.

La fragilité de sa santé l'oblige à prendre en mai la décision de se faire hospitaliser pendant un mois dans une clinique de Moscou (du 5 au 31). L'activité militante mondiale continue d'être présente toutefois dans son agenda : grève de la paix aux États-Unis, Conseil national de l'UFF… Elle note aussi les aménagements et rangements à entreprendre à son retour à Sèvres : organiser le « grand Bureau », retapisser une petite pièce, faire disparaître « saletés fond jardin », acheter un canapé-lit, des rideaux mais aussi des cadeaux de Finlande.

À son retour, elle écrit à Marthe Baillaud-Privat pour lui raconter son aventure. Dans la longue réponse que son ancienne amie de promotion lui envoie, elle met en mots de la manière la plus cruelle leur déchéance physique due à l'âge : « nos 83 ans se ressemblent beaucoup. Tu n'as qu'à changer dans ton histoire, le début de mai par la fin d'avril, la clinique de Moscou par la maison de Marie Didier, ta dame Docteur par le mari d'une de mes petites-filles et tu auras la mienne. Même cœur fatigué, même nécessité de repos »[36]. Avant de partir à Dhuys, le 14 juin, pour approximativement deux semaines, elle participe activement au Congrès de France-URSS (5-7), où Nina Popova est hôte d'honneur. L'objectif photographique la capte au moment où, vieille dame aux cheveux blancs, affaiblie, elle s'approche de la tribune soutenue par Jeannette Vermeersch et Nina Popova elle-même. Une dernière rencontre militante avant août est marquée sur son agenda : le congrès mondial de la paix, convoqué à Helsinki entre le 10 et le 17 juillet. Aucune autre information n'indique pourtant qu'Eugénie y a effectivement assisté. Ce qui est certain, c'est qu'elle passe la semaine du 17 au 24 juillet à Sèvres, afin de faire réaménager une pièce dans son appartement. Puis, elle part de nouveau à Dhuys jusqu'au 20 septembre.

Certes, les vacances à la campagne lui « font le plus grand bien », mais se sachant le cœur « capricieux » et au seuil de ses 84 ans, la publication de son livre sur Aimé Cotton la préoccupe vivement. Elle

[35] *Ibid.*, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 248 : appel au brouillon, 26 avril 1965.

[36] *Ibid.*, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 110, Marthe Privat : lettre du 12 juin 1965.

reprend donc la plume à la fin de septembre pour écrire à Jacques Ahrweiler à propos de la signature d'un contrat, ce qui lui donnerait « une grande tranquillité ». « Je savais, confie-t-elle au directeur honoraire du CNRS, Gaston Dupouy, que Biquard avait depuis 1965 un contrat pour un Langevin qu'il ne trouve pas le temps d'écrire ». Grande est donc sa déception, quand le directeur de la collection lui signifie qu'il lui est impossible de lui préparer un contrat avant 1967. Qui plus est, précise-t-il, la question de la publication de l'ouvrage allait être examinée en fonction des possibilités commerciales de la maison. Dans ces conditions, elle est « libre d'utiliser à sa guise son livre ». Cotton ne réagit pas tout de suite à cette lettre. Elle veut réfléchir et prendre conseil avant d'apporter à Ahrweiler sa réponse.

D'ailleurs, elle doit aussi faire face à deux mois bien chargés de réunions et de meetings militants : présidence et comité national de France-URSS, Conseil national du Mouvement de la paix... Elle est aussi la principale oratrice lors de la célébration de l'anniversaire de la révolution d'Octobre 1917, organisée par l'association France-URSS. Elle profite de cette occasion pour signaler avec satisfaction les progrès réalisés dans les rapports des deux pays, notamment après la visite du ministre des Affaires étrangères de de Gaulle à Moscou. C'est sans doute ce moment qu'Eugénie Cotton choisit pour adresser au président de la République une demande d'abrogation du décret interdisant en France la FDIF[37].

Le 23 octobre, Eugénie quitte Sèvres, chargée d'une grosse valise pleine de robes, de vestes, d'écharpes, d'un manteau et de son renard, pour se rendre dans la froide ville de Salzburg, où elle doit présider la réunion solennelle du Comité exécutif de la FDIF (26-29) célébrant le 20e anniversaire de la création de la fédération. L'année 1965 est en effet marquée par de nombreux grands anniversaires. « Ce n'est pas là le fait du hasard, explique-t-elle dans une interview. La guerre avait donné aux hommes le besoin de se grouper, de mieux se connaître, de s'entendre par-delà les frontières pour tenter de mettre au point ensemble les conditions d'une paix durable ». À la réunion de

[37] J'en ai découvert un projet tapuscrit non daté dans les papiers de Jeannette Vermeersch. AN/626AP/380, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), Assises pour la réduction du temps de travail des femmes, notes manuscrites et dactylographiées, 1967 : Projet de lettre de Mme Cotton à Monsieur le Président de la République. Il semble que Cotton attache également une grande importance à la création au sein de l'association France-URSS d'une commission féminine, chargée du développement des contacts entre les femmes des deux pays.

Salzburg, deux thèmes qu'Eugénie connaît sur le bout des doigts sont privilégiés : l'indépendance nationale du Vietnam, question liée à une guerre atroce qui se poursuit, et les « conditions de vie des femmes ». La présidente prononce un long discours, où elle fait le bilan du travail réalisé pendant ces vingt ans de vie de la fédération. Elle insiste notamment sur les mobilisations organisées et les actions entreprises pour assurer le plein exercice des droits féminins dans les domaines économique, social et politique. Sur les nombreuses photos du meeting publiées dans la presse associative, elle a l'air en forme : souriante, robe noire, foulard imprimé, bijoux achetés au cours de ses voyages de par le monde, elle pose seule ou avec des déléguées. Seule note discordante, les reproches adressés une fois de plus à la FDIF par la délégation chinoise au sujet des résolutions prises sur la guerre au Vietnam. La photo qui immortalise la soirée organisée à la fin de la réunion, montre pourtant des femmes souriantes trinquer leurs verres avant de passer à table pour dîner ensemble.

À partir de novembre, une série de manifestations militantes exigent d'elle une forte présence à Paris, susceptible de lui peser. Elle y rentre le 3, après avoir passé quelques jours à Genève. Une semaine environ plus tard, est ouvert le 9e Congrès national de l'UFF « dans cette salle de la Mutualité où [l'organisation] a tenu son premier Congrès national le 18 juin 1945 », précise la présidente dans son discours d'ouverture, heureuse de « célébrer à la fois le vingtième anniversaire de l'UFF et de la FDIF ». Comme en 1945, la rencontre (12-14 novembre) est ouverte aux déléguées d'associations d'autres pays (60 pays y sont représentés) et d'organismes internationaux comme l'Unesco ou la Conférence des Femmes d'Afrique. Elle est encore axée autour des mêmes thématiques : droits des femmes, enfance heureuse et paix. Mais le nouveau débat qui éclate au grand jour est « la régulation des naissances ». Prudente, Eugénie ne se prononce pas sur la question dans ce discours. Une semaine plus tard, se réunit dans la capitale de Bulgarie (20 et 21 novembre) la présidence du Conseil mondial de la paix. Eugénie Cotton, fidèle au rendez-vous militant, ne renonce pas à ce nouveau voyage et arrive à Sofia dans son manteau de fourrure.

À son retour, elle reste quelques semaines à Sèvres pour participer à l'élection présidentielle qui a lieu le 5 décembre. Face au pouvoir personnel de Charles de Gaulle, la candidature de François Mitterrand, incarnant la modernité dans un contexte d'évolutions sociales et économiques importantes, rassemble, je l'ai déjà mentionné, « les

partis de la gauche et autres organisations démocratiques » et convainc une large part de l'électorat féminin. L'UFF affirme explicitement dès le mois d'octobre son soutien à Mitterrand qui réussit finalement à mettre son adversaire en ballotage. La présidente n'en dit pourtant mot.

Juste après la réélection de de Gaulle, Eugénie repart dans le Midi, où, sur le conseil de son médecin, elle doit encore passer une grande partie de l'hiver, afin d'éviter le froid de Paris, fort nuisible à sa santé, et la neige qu'elle déteste. « La Provence est une merveille, écrit-elle dans sa lettre de vœux pour le nouvel an adressé à la directrice de Sèvres Marie-Jeanne Durry. J'ai de ma chambre, presque chaque jour, ajoute-t-elle, des levers et des couchers de soleil féériques. […] J'en profite au maximum, ma santé ne me donnant pour l'instant aucun souci important », si ce n'est de temps en temps une trachéite qui la maintient dans un état fiévreux pour quelque temps. Sa vie s'est progressivement routinisée. Le climat clément lui permet de faire de longues marches « dans des bois de pins fleuris d'ajonc et de romarin sans rencontrer qui que ce soit ». Elle apprécie énormément « cette atmosphère de liberté dans ces promenades en pleine nature » qui l'emmènent parfois à près de dix kilomètres de la maison.

La longue séparation d'avec sa famille lui pèse beaucoup. Au moins, pour Noël ses enfants et petits enfants passent la voir. Quelques lignes rayées dans ce brouillon révèlent pourtant qu'elle a réussi à se créer dans la belle maison de repos du Caire Val un petit milieu : « quelques bonnes relations et une bonne amie », Jeanne Renault, compagne fidèle lors de ses promenades. Dans tous les cas, elle a désormais « le temps de réfléchir » dans ce petit paradis[38].

Quelques tâches militantes la préoccupent toujours, comme par exemple le renouvellement de la physionomie de la revue de la FDIF, *Femmes du monde entier*, dont la diffusion rencontre des obstacles : c'est que, explique-t-elle dans le petit mot qu'elle écrit pour les lectrices, « au cours des vingt dernières années, de nombreuses revues nationales ont pris naissance et elles apportent aux femmes, en temps voulu, les informations que *Femmes du monde entier* ne pouvait leur apporter qu'avec de long retards et avec de très grands frais ». Désormais, l'organe de la fédération allait paraître tous les trois mois

[38] BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre sur Aimé Cotton, 1 AP 154, lettres de soutien de la communauté scientifique appuyant la parution du livre : lettre à Marie-Jeanne Durry, 2 janvier 1966.

et publier des « études importantes sur les grandes questions qui intéressent toutes les femmes »[39].

C'est en ce début d'année 1966 qu'Eugénie lance avec l'aide de Gaston Dupouy, directeur général honoraire du CNRS, ancien élève et collaborateur d'Aimé Cotton, une « campagne » pour la publication de son manuscrit sur la vie et l'œuvre de son mari chez Seghers. Elle lui avait exprimé dans une longue lettre sa déception et expliqué, d'après les informations recueillies par Pierre Biquard, la raison de l'attitude dilatoire de la maison d'édition. C'est l'opposition de Pierre Seghers lui-même qui en est à l'origine. L'éditeur considère, d'une part, que « le nom d'Aimé Cotton ne s'impose pas assez » pour assurer la vente du livre et pour couvrir en conséquence les frais de sa publication et, d'autre part, que le témoignage de l'épouse du savant, en raison de sa subjectivité, n'est pas non plus le plus adéquat pour convaincre de la valeur scientifique de ce dernier. Eugénie demande alors à Dupouy de faire agir des physiciens renommés – collègues, élèves et amis d'Aimé Cotton – auprès de Seghers pour faire valoir à la fois l'actualité de l'œuvre et l'importance de l'homme. Qui plus est, ajoute-t-elle, commercialement, l'affaire est bonne, puisque sa propre position de présidente d'une importante organisation nationale et d'une fédération mondiale groupant des millions de membres est la garantie de la large diffusion de l'ouvrage en France et à l'étranger. Bel exemple, *Les Curie*, traduit dans plusieurs langues. Une solution de dernier recours, vite abandonnée toutefois vu le travail important qu'elle exigerait, serait de faire publier le livre par une autre maison d'édition[40].

Elle opte au départ pour l'envoi d'une seule lettre porteuse des signatures des savants et de leurs titres. Gaston Dupouy se charge de mener à bien cette entreprise avec l'aide de Jeannette et d'Eugène Cotton qui assument la tâche de la collecte des signatures.

En mars, Eugénie rentre à Paris pour « participer à d'importantes réunions », selon ses propres mots, celles, parmi d'autres, des comités de préparation des rencontres internationales organisées pour 1966 : soit elles sont convoquées à l'initiative de la FDIF, soit la fédération y participe en envoyant une représentation (p. ex. à la Conférence de

[39] Dans un contexte de reprise du mouvement féministe, le premier numéro de la nouvelle série traite des droits des femmes. Les numéros des années 1966-1967 sont consacrés à des questions relatives aux droits humains, aux enfants, au désarmement, au rôle des femmes dans les organisations, la famille et la société moderne, à la condition des paysannes enfin.

[40] *Ibid.* : lettre à Gaston Dupouy, 2 janvier 1966.

l'Open Door International réunie à Londres en juillet). Cotton participe au mois d'avril au Bureau de l'UFF et, en mai, au Conseil de l'Association de Frédéric et Irène Joliot-Curie, au Congrès extraordinaire de la France-URSS, aux Assises de l'enfance heureuse, à une conférence-débat de l'Association des Joliot-Curie.

Mais elle doit aussi trouver le temps nécessaire pour faire aboutir la publication de son livre. Elle juge opportun de prévenir Jacques Ahrweiler de la mobilisation universitaire. Seghers est aussi alerté par les lettres que certains physiciens lui avaient envoyées individuellement. Sa réponse l'atteint toutefois le 19 juillet. Est-elle à Paris ? Je ne sais. En tout cas, il n'y a pas longtemps qu'elle est rentrée de Genève, où le Conseil mondial de la paix s'était réuni en juin (13-16), après être passée à Berlin, où s'était tenue la réunion du Bureau de la FDIF (2-5 juin). Son nom figure parmi ceux des quarante-cinq membres de la présidence du CMP fraîchement élus. La lettre de l'éditeur reprend les arguments déjà mentionnés : programme chargé, livre non sollicité, risque commercial. Mais elle apporte un élément nouveau : il accepterait une formule d'édition « à compte d'auteur ». Bonne nouvelle

En août, Eugénie Cotton se trouve comme d'habitude à Dhuys et profite de la tranquillité de la maison pour réfléchir à ses prochaines initiatives. « On n'a pas de temps à perdre quand on approche de 85 ans », écrit-elle le 4 août dans sa lettre à l'éditeur. Elle l'informe par ailleurs qu'elle est prête à se conformer à la condition financière posée et effectue un versement de 5 520 francs correspondant à la vente de 1 200 exemplaires. Elle devait noter ailleurs que, ce qui comptait pour elle à ce moment-là, c'était de rendre à son mari « l'hommage qui lui tenait à cœur ». Le 16 août, Seghers s'empresse de répondre à Dupouy que l'ouvrage « est mis en fabrication ». En septembre, Cotton propose par lettre à diverses associations de leur fournir un certain nombre d'exemplaires (la Société des élèves et anciennes élèves de Sèvres, les Espérantistes français…). Elles devraient par la suite se charger de sa diffusion.

Elle rentre à Sèvres le 15 septembre pour préparer son voyage à Stockholm, où, à l'initiative de la FDIF qui collabore avec plusieurs organisations internationales, est convoquée, du 3 au 6 octobre, la Conférence mondiale de l'enfance. Assise entre deux vice-présidentes de la FDIF, la suédoise Andrea Andreen et la soviétique Nina Popova, elle présente un long rapport bien fourni sur les problèmes essentiels

qui touchent l'enfance dans le monde et sur les initiatives nationales et internationales entreprises pour apporter des améliorations au statut des enfants[41]. À la fin de la conférence, un appel contre la guerre au Vietnam, autre préoccupation de la FDIF, est lancé. Eugénie quitte Stockholm pour se rendre directement au siège de la FDIF à Berlin, où une fête pour ses 85 ans est organisée le 11 octobre. Quelques jours plus tard, le 14, à Paris, l'UFF donne à son tour une réception en son honneur.

Le mois de novembre est consacré à la prévente de son ouvrage à paraître[42]. La Société française de physique, qui dispose d'un service pour envoyer les numéros du *Journal de Physique*, lance à l'intention de ses membres une lettre circulaire avec bon de souscription, de même que la Société espérantiste. En échange, sans doute, Eugénie accepte de donner une interview à l'occasion de la sortie du livre et de parler de l'espéranto et des avantages de sa diffusion[43]. L'intention d'Eugénie est d'attribuer le montant des souscriptions à la bourse Aimé Cotton. Alfred Kastler, élève et ami de son mari, prix Nobel de physique 1966, lui propose d'écrire un court avant-propos pour le livre : bonne nouvelle qu'elle annonce avec fierté à son éditeur. Obéissant à l'obligation de migration hivernale que lui impose sa santé, elle quitte Sèvres pour Caire Val, le 29 novembre. De là, tout en accomplissant scrupuleusement l'effort intellectuel que requiert sa fonction (rédaction d'articles, correspondance), elle corrige les épreuves et donne, au début de janvier 1967, le bon à tirer.

[41] ADSSD, Fonds Femmes, 261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures : Rapport présenté par Madame Eugénie Cotton, Présidente de la FDIF, sur les « Conditions de vie nécessaires à l'épanouissement de tous les enfants », lors de la Conférence Mondiale de l'Enfance de Stockholm, 3-6 octobre 1966.

[42] Elle participe aussi, entre le 18 et le 20, au Bureau directeur et au Comité de France-URSS et, le 22, au Conseil de l'Association de Frédéric et Irène Joliot-Curie.

[43] BMD, FEC, Activités professionnelles, Publications, Livre sur Aimé Cotton, 1 AP 156 : Entretien avec Eugénie Cotton au sujet du livre qu'elle a consacré à son époux, s. d.

b. Raconter l'histoire d'un compagnonnage conjugal

Aimé Cotton, l'optique et la magnéto-optique, trente-quatrième livre de la collection « Savants du monde entier » sort le 30 janvier 1967[44]. Ce livre, « monument » mémoriel destiné à raviver le souvenir d'un homme et d'un savant quinze ans après sa mort, condense toute l'énergie dépensée par Eugénie Cotton pour l'« édifier ».

Certes, l'accent est mis sur le caractère pionnier du parcours personnel et scientifique poursuivi par Aimé, des positions adoptées, des idées défendues. Mais, en filigrane, se lit aussi l'histoire d'un couple idéal, mythifié, conforme au modèle qu'imposent des « époux-associés » dans un mariage-compagnonnage. Les conditions pour accéder à cette « rare » union sont là : un « accord profond dans le respect de chacun », une complémentarité et un équilibre du ménage parfaits, des affinités spirituelles et professionnelles, à savoir la « vie commune [des] esprits où la science, la découverte et l'exploration des phénomènes physiques représentent un si puissant intérêt commun », « le soutien réciproque dans l'harmonie des joies et des peines »[45].

C'est ce modèle que prône également le milieu arcouestien des Curie, des Borel et des Perrin et qu'Henriette Perrin avait théorisé dans son article « Quelques réflexions sur le mariage » paru en 1911 dans la revue mensuelle *La Femme*. Avait-t-elle lu l'essai de Léon Blum *Du mariage* publié en 1907 ? Peut-être. En tout cas, elle n'hésite pas, sinon à préconiser, du moins à justifier la nécessité de « liberté réciproque dans le mariage » et, par là, à attaquer implicitement le Code civil[46]. En apprenant le mariage prochain d'Eugénie, elle lui écrit

[44] À partir de 1967, le rythme de publication de nouveaux livres dans la collection ralentit : deux en 1967, un seul en 1968 et trois par année de 1969 à 1971. *Norbert Wiener et la cybernétique* est le quarante-cinquième et dernier ouvrage de la collection.

[45] ÉNS, AAC, 1, documents à caractère personnel et biographique, Lettres reçues par Eugénie Cotton à la suite de la parution du livre *Aimé Cotton* chez Seghers : lettre de Lucienne Gosse, amie résidant dans le Midi, 17 mars 1967.

[46] « Voici des époux qui n'ont pas été rapprochés par des considérations de situation et d'intérêt, ni même uniquement par l'attraction physique. Ils ont cédé à une attraction plus sûre et plus durable : à l'attraction morale. Ils aiment les mêmes choses et ils le savaient avant de s'épouser. […] Par tous les actes, ils définissent le mariage comme […] " la grande amitié ". [...] le sentiment de la propriété est un des plus nécessaires à extirper du contrat conjugal. […] La femme n'est pas la propriété de son mari ; l'homme n'est pas la propriété de sa femme ». Elle admet cependant que « la liberté réciproque dans le mariage peut amener des complications terribles… Des complications oui ; des drames non ». Henriette Perrin, « Quelques considérations sur le mariage », *La Femme*, n° 1, janvier 1911, p. 5. « Complications », heureuse formule que son mari devait adopter pour nommer ses relations extra-conjugales. V. C. Marbo, *op. cit.*, p. 92.

pour la féliciter d'« entrer dans une vie de douce et solide affection »[47].

Eugénie est consciente d'appartenir à une élite, voire à une petite minorité de femmes qui ont cette chance : « les mœurs mettent très longtemps à s'adapter aux lois, écrit-elle en 1958, et les femmes doivent faire un effort permanent pour faire accepter dans tous les domaines des pratiques plus conformes à la justice. [...] on trouve beaucoup de maris qui estiment encore que la place des femmes, à eux, est au foyer »[48]. Elle cherche alors à se documenter sur les rapports des hommes et des femmes dans le couple. Son carnet de 1963, comprend des notes de lecture du livre *Le Couple* (Grasset, 1963), dans lequel son auteure, Suzanne Lilar, tente par une approche essentialiste de réconcilier les sexes déchirés par la « guerre féministe » en prônant le principe de « complémentarité »[49].

Mettre en récit, romancer cette relation conjugale fusionnelle, c'est aussi par extension façonner un mythe familial, c'est enfin un peu – ou même beaucoup – romancer sa propre histoire évoquée dans neuf des quatorze chapitres : elle y explique ses choix de vie, parle de la paternité et de la maternité, de ses aspirations et de sa trajectoire qu'elle veut implicitement à la fois exceptionnelle et proche de la norme sociale imposée aux femmes de son temps. C'est aussi le moment de faire ses adieux à sa petite Minnie.

c. Échos

Eugénie Cotton est donc bien plus qu'une témoin fidèle rendant un simple « hommage émouvant à la mémoire d'un savant illustre », comme le note dans son compte rendu du livre son ancienne collaboratrice à Sèvres Madeleine Chenot[50]. Elle est aussi, selon la notice que *L'Humanité* consacre au livre, la gardienne de la mémoire d'une démarche scientifique et d'une communauté de savants, d'une époque aussi marquée par les progrès éblouissants de la physique moderne. Il

[47] BMD, FEC, Activités professionnelles, Carrière scientifique, Dossier Jean Perrin, 1 AP 131, Correspondance avec la famille Perrin : lettre d'Henriette Perrin, 3 août 1913, doc. cité.

[48] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 254 : article pour les *Femmes Soviétiques* sur le 4e Congrès de la FDIF.

[49] *Ibid.*, Documentation, 1 AP 271, Carnets personnels d'Eugénie Cotton relatifs à son activité associative : 1963.

[50] Madeleine Chenot, « Note bibliographique », *Sévriennes d'Hier et d'aujourd'hui*, n° 48, juin 1967.

s'agit de deux critiques choisies parmi une bonne vingtaine de comptes rendus, tous élogieux, publiés dans la presse scientifique ou associative. Certains même paraissent après la mort d'Eugénie. Comme celui qui, rédigé dans un style poétique, fait de l'auteure la médiatrice entre passé et avenir :

> *Écrivain méconnu, Eugénie Cotton nous avait lu quelques pages de souvenirs qu'elle réunissait avant qu'il ne fût trop tard… Pages perdues peut-être, irremplaçables, car cinquante années des plus grands savants de notre temps y étaient véritablement chantées. […] À Eugénie Cotton, nous disons Adieu. Mais à la science et à la poésie enfin réunies, que son exemple demeure tel un sel de radium dans la nuit, « lumière bleue de l'avenir »*[51].

Une liste conservée dans ses archives indique que quinze jours après la parution du livre, alors qu'elle avait déjà entamé une correspondance relative à la rédaction d'un article biographique sur Aimé Cotton pour le *Dictionary of Scientific Biography*, Eugénie Cotton envoie soixante-quinze exemplaires environ de l'ouvrage aux membres de sa famille, à des amis et à des collaborateurs. Une foule de lettres de félicitations, datées de la fin du mois de février au début du mois de juin, arrivent à Sèvres. Ses correspondants la confirment dans sa décision de persévérer et de faire publier à la fois son témoignage scientifique et une biographie édifiante : « ta joie peut être grande, lui écrit sa nièce, fille d'Émile Cotton, de donner ce témoignage à nos enfants, petits-enfants, à la famille, aux amis, et élèves d'oncle Aimé » ; « merci pour tous ceux qui le liront, note Marthe Baillaud-Privat, et pour les miens en particulier »[52].

Et puis dans une lettre cette information qui introduit une nouvelle question de gestion de la mémoire scientifique :

> *Quant à Maria Ovsiannikova, je suis satisfaite que vous l'ayez rencontrée, car c'était la dernière chance pour la rendre à la sagesse qui serait de raconter votre vie telle qu'elle fut et non telle qu'elle l'a rêvée – cela avec les meilleures intentions du monde. […] Quand j'en*

[51] BMD, FEC, Documentation, 1 AP 316, Coupures de presse. : Poésie vivante, n° 25-26, 1967 (Genève). La presque totalité des comptes rendus sont conservés dans les fonds Aimé Cotton et Eugénie Cotton : ÉNS, AAC, 1, documents à caractère personnel et biographique et BMD, FEC, Documentation 1 AP 316, Coupures de presse.

[52] ÉNS, AAC, 1, documents à caractère personnel et biographique, Lettres reçues par Eugénie Cotton à la suite de la parution du livre *Aimé Cotton* chez Seghers.

aurais fini avec mon livre, peut-être me décernerez-vous l'honneur de me consacrer, en français, à votre vie[53].

La lettre est signée par la professeure de lycée et écrivaine Jeanne Delais, nom de plume de Jeanne de la Poix de Fréminville, épouse du journaliste et éditorialiste d'« Europe n° 1 » Claude Terrien (Claude de la Poix de Fréminville) qu'Eugénie estime beaucoup. Fondatrice de l'Association pour la défense des droits de l'enfance, elle a aussi travaillé à la constitution des archives de l'adolescence. Son livre sur son mari mort en 1966 devait paraître chez Grasset en 1969 sous le titre *L'Ami de chaque matin. Vie et luttes de Claude Terrien.*

Deux femmes engagées, donc, une journaliste soviétique et une écrivaine française, « se disputent » l'honneur d'écrire la biographie d'Eugénie Cotton.

3. Eugénie Cotton par elle-même

Je vous ai dit plusieurs fois, lors de nos rencontres, que le rêve d'écrire un livre sur votre vie ne me laissait pas dormir tranquille […] Je voudrais que ce soit une nouvelle sur votre vie, qui ces derniers quinze ans est merveilleusement liée à la naissance et à l'activité de la FDIF dont vous êtes la Mère.

BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 213 : lettre de Maria Ovsiannikova, 7 février 1961.

Le parallélisme avec le Père Enfantin est inévitable : Eugénie Cotton est présentée par Maria Ovsiannikova comme la Mère d'une nouvelle Église du XXe siècle, la Fédération démocratique internationale des femmes. Cette rédactrice en chef de la revue « sociale, politique et littéraire illustrée » *Femme Soviétique*, éditée par le Comité des Femmes soviétiques et le Conseil central des syndicats de l'URSS, rencontre pour la première fois Cotton en 1948, à Paris, lors de l'Exposition internationale de la femme. Elle allait participer depuis à tous les congrès et rencontres organisés par la fédération et étudier très attentivement tous les discours de sa présidente. L'idée lui vint alors d'écrire sa biographie. Pourtant, elle « ne sai[t] pas très bien écrire », elle « connaît mal la France », pas du tout la langue française et, si elle

[53] *Ibid.* : lettre du 4 avril 1967.

a pris soin de rassembler « tout ce qui a été écrit à [son] sujet jusqu'à ce jour », il lui « manque [encore] beaucoup de renseignements sur [la] vie » de la femme qu'elle admire.

a. « Dicter » sa biographie

Elle prend ainsi la décision de contacter Eugénie en février 1961 pour lui demander de répondre par écrit à une longue liste de questions qui devraient, pense-t-elle, lui permettre de faire aboutir son projet ambitieux, entamé depuis quelque temps déjà, puisqu'elle est en train de terminer la première partie du livre. Pour cette femme, au discours empreint d'accents d'une ferveur apostolique, il est surtout question de révéler à tous et à toutes, sympathisant.e.s et détracteur.e.s, la vie édifiante d'une « Française sans parti, ardente patriote et combattante dévouée pour le triomphe de la paix dans le monde entier ». Elle espère être en mesure de publier son travail « pour le 80e anniversaire de [sa] chère et éternellement jeune Eugénie Cotton »[54].

Eugénie lui fait parvenir sa longue réponse par l'intermédiaire d'amies soviétiques communes qui rentrent à Moscou à la fin du mois de février. Elle y avait joint un récit de trente-cinq pages, rédigé depuis quelque temps déjà, l'article que lui avait consacré Irène Joliot-Curie pour son 70e anniversaire et la brochure sur le cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne. Elle lui fait savoir également que ce projet l'intéresse beaucoup : elle souhaiterait faire traduire ce livre en français et se charger elle-même de son adaptation pour le public français[55].

L'échange entre la biographe et la biographiée s'arrêtant brusquement en février 1961, l'histoire de cette initiative mémorielle reste aussi en suspens. Le fil est renoué quatre ans plus tard, en janvier 1965, par Eugénie elle-même qui révèle que « l'essai » de la journaliste soviétique, ne lui ayant pas donné satisfaction, avait avorté : « les renseignements que j'avais donnés avaient été déformés et j'étais devenue une petite fille russe [...] S'il s'agissait d'écrire pour un public russe seulement, je laisserais faire M. Ovsiannikova [...]. Mais il y a 70 pays adhérant à la Fédération et ceux où on me connaît ne pourraient prendre la chose au sérieux »[56]. La volonté de contrôler l'image livrée

[54] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Membres, 1 AP 213 : lettre de Maria Ovsiannikova, 7 février 1961, doc. cité.
[55] *Ibid.* : réponse d'Eugénie Cotton, s.d.
[56] *Ibid.* : lettre du 22 janvier 1965.

à la postérité – consubstantielle, il va sans dire, au malaise de la biographe dont l'approche est soumise à la censure – et de participer par conséquent à sa fabrication est plus qu'évidente. L'ardeur d'Ovsiannikova reste pourtant intacte : « je vous appartient entièrement », lui écrit-elle.

Le projet est donc mis en sommeil pendant quelques années. Il est réactivé au cours de l'été 1964, lors du séjour de la présidente de la FDIF à Moscou. Il semble qu'à l'approche de la célébration du 20e anniversaire de la FDIF, Maria Ovsiannikova soit revenue à la charge. Eugénie cherche alors à aider cette biographe très motivée et bien intentionnée. En octobre de cette même année, elle a recours à l'association France-URSS pour assurer à la journaliste une aide financière qui lui permettrait de venir en France avec son interprète. Son intention est de lui montrer la « géographie » de sa vie (Soubise, Niort, Sèvres) et de mettre au point avec elles certains passages de la biographie. Or, paraît-il, cette solution est abandonnée, le plus probablement à cause du refus des autorités française de délivrer les visas nécessaires.

Cotton se décide alors à écrire elle-même la partie du livre se référant à l'histoire de sa vie jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En février 1965, elle termine la rédaction de soixante-cinq nouvelles pages qu'elle fait taper ensuite par sa secrétaire à l'UFF. Elle accorde une importance particulière au chapitre VII, intitulé « Eugénie Cotton entre à l'Union des Femmes Françaises » (onze pages tapuscrites), focalisé autour de deux épisodes des années 1950-1951 : son inculpation et la célébration de son 70e anniversaire. Elle envoie ce gros dossier à Moscou en mars 1965. Afin d'éviter de transformer explicitement en autobiographie ce qui avait à l'origine été conçu comme une entreprise biographique, elle propose à Maria Ovsiannikova d'attribuer ce récit à « une amie française » qui voulut pourtant garder son anonymat. La deuxième partie de l'ouvrage devrait être consacrée « au rôle joué par Eugénie Cotton en tant que Présidente de la FDIF » et, la troisième, à l'hommage rendu par Cotton à ses collaboratrices les plus proches et en particulier à Nina Popova. Finalement, toutefois, la limite chronologique de décembre 1965 n'est pas respectée, le livre n'étant pas de toute évidence achevé à temps.

L'implication dans la rédaction de « cet ouvrage très important pour toutes les femmes du monde » de la poétesse Nathalia Kontchalovskaïa marque en 1966 un troisième temps fort de cette

histoire. Cette intellectuelle pacifiste, qui venait de publier un livre sur Édith Piaf, est présentée par Ovsiannikova comme une spécialiste du « roman documentaire ». Elle avait dans sa jeunesse séjourné avec son père, le peintre Piotr Kontchalovski, dans le Midi de la France. Nathalia arrive à Paris en octobre 1966 et projette de visiter les lieux associés à la vie de la présidente de la FDIF : Soubise, Rochefort et Sèvres. Elle rencontre Eugénie Cotton au cours de la soirée donnée par l'UFF à l'occasion de son 85e anniversaire et lui confie le tiers du livre déjà écrit, en traduction française.

Cotton se met aussitôt à lire le manuscrit. Une grande déception l'attend néanmoins. Elle constate avec consternation que l'imagination de la journaliste soviétique avait encore déformé tous les documents fournis : le récit regorgeait d'épisodes et de détails imaginaires et inexacts. Bref, elle découvre « une héroïne », alors qu'elle n'est « qu'une travailleuse tenace qui a toujours confiance dans la force de la solidarité et de l'amitié ». Cela la gêne : bien plus par souci d'exactitude que par modestie intrinsèque à son éducation. Elle envoie donc à sa biographe une préface – sorte d'« avertissement au lecteur », signalant le caractère « fantaisiste » du récit de vie raconté –, lui demande aussi des modifications et des suppressions et, enfin, lui propose d'accepter pendant quelques mois l'aide d'une « amie française », pour arriver ainsi à écrire « un texte agréable à lire, bien sûr, mais conforme à la vérité », « un livre intéressant même en dehors de l'Union soviétique »[57]. Elle pense notamment à Jeanne Delais, qui cherche une occasion pour se rendre dans les pays de l'Est pour des recherches sur le sujet qui lui tient à cœur, les enfants. Celle-ci décline toutefois cette mission, mais propose à Eugénie une amie agrégée de russe, disponible et parfaitement capable de défendre l'image de la biographiée en bridant l'imagination rebelle de sa biographe : « la vie d'Eugénie Cotton, lui écrit-elle, est plus passionnante et d'un enseignement plus riche qu'un roman sur Eugénie Cotton »[58]. Et puis, en avril, dans une nouvelle lettre, Delais laisse insinuer que, finalement, c'est Eugénie elle-même qui « rencontr[a Ovsiannikova] dans le but de « la rendre à la sagesse ». À Moscou ? Sans doute. Malgré tant d'efforts transnationaux, cette longue aventure mémorielle aboutit à

[57] *Ibid.* 1 AP 215, Correspondance avec Maria Orsiankova et Nathalia Kontchalovskaïa : 30 septembre-24 octobre 1966.
[58] *Ibid.*, 1 AP 216, Correspondance avec Jeanne Delais de Fréminville : 16 décembre-12 janvier 1967.

un échec. À ma connaissance, *Eugénie Cotton* de Maria Ovsiannikova n'a jamais été publié.

Dès lors, il appartenait à Eugénie Cotton elle-même « de raconter [sa] vie telle qu'elle fut »[59].

b. Projets d'une autobiographie

Quand Eugénie se met-elle à l'écriture autobiographique ? Je ne peux émettre que des hypothèses sur la question. En 1961, année où sa maladie se manifeste, elle en a déjà rédigé quelques pages : « Mon père », « La Maison de Papa Bourdeau », « La petite Minnie »... À l'origine, son intention était – elle l'avoue d'ailleurs explicitement dans sa correspondance – de laisser à ses enfants et petits-enfants « des détails sur plusieurs membres de leur famille » et de les sauver ainsi de l'oubli : en d'autres termes de créer une galerie de portraits des personnes bien aimées disparues. Elle excelle d'ailleurs dans ce genre hagiographique, pour avoir depuis les années 1950 rédigé plusieurs textes consacrés à la vie d'éminents scientifiques et éducateurs. Or, ici, il est question de forger une mémoire familiale et d'ériger les membres de sa famille en sujets d'histoire.

Sans doute, entre 1961 et 1964, avait-elle été presqu'entièrement absorbée dans l'écriture des récits de vie des Curie et d'Aimé Cotton. Mais, à partir de la fin de 1964, son implication active dans l'entreprise biographique menée par Maria Ovsiannikova lui redonne le goût de poursuivre la tâche autobiographique laissée en suspens. La volonté testimoniale de la fille, de la mère, de l'élève, de la professeure, de la militante est présente dès l'annonce du projet d'un texte qui ne porte pas son nom mais est intitulé *Survivances* :

> *... les richesses que je voudrais sauver de l'oubli ce sont des faits, des souvenirs et aussi des confidences et des réflexions qui ont compté dans la vie. Certains chapitres concernent l'évolution de la condition féminine, d'autres se rapportent à la défense de la paix, d'autres évoquent de grandes personnalités scientifiques sur le plan du travail et sur le plan de l'amitié, d'autres enfin se rapportent à ma carrière, à ma famille, à mes amis ou à des gens qui ont un moment retenu mon attention. S'il fallait mettre de l'ordre dans mes souvenirs et les grouper autour d'une idée centrale je pense que ce serait autour de l'intérêt, du goût que j'ai toujours eu pour la vie, pour une vie active et utile*

[59] ÉNS, AAC, 1, documents à caractère personnel et biographique, correspondance reçue par Eugénie Cotton à la suite de la parution de son livre : lettre de 4 avril 1967, doc. cité.

si possible. […] J'espère que c'est cela qu'on ressentira en lisant les récits décousus rassemblés dans ce recueil de Survivances[60].

Ainsi *Survivances* ne constitue pas un récit autobiographique classique, dans la mesure où il ne respecte pas une linéarité chronologique, mais suit une logique différente. La succession d'épisodes, de portraits, de réflexions, d'anecdotes rappelle un peu la manière dont les souvenirs remontent à la surface : décousus, en séquences, révélant le labyrinthe mémoriel. Mais, par ailleurs, dans une autre perspective, la structure adoptée évoque également un recueil de contes, à travers lesquels elle raconte sa vie, tout en forgeant ses propres mythes : celui de ses origines sociales modestes et de sa proximité avec les hommes du labeur, première sensibilisation aux inégalités sociales, ceux, très importants pour elle, relatifs au profil paternel progressiste et à ses rapports avec les grands savants de son temps…

Un brouillon conservé dans ses archives fournit une ébauche de table des matières. Les huit chapitres prévus au départ comprennent autant de portraits de ses bien-aimé.e.s que d'aspects de son activité multiforme. Toutefois, certains de ces récits ne devaient pas être rédigés, alors que, dans ses archives, on en trouve d'autres, non annoncés pourtant dans cette liste préliminaire. Inachevés donc, faute de temps le plus probablement – mais étaient-ils destinés à la publication ? –, ces mémoires mettent encore en lumière son talent de conteuse maîtrisant l'art du *storytelling*. Leur construction propose quatre axes : les personnes (Eugène et Amélie Feytis, sa sœur Amélie, les Menant et notamment Esther, Papa et Maman Bourdeau, Henriette, Augustine), les lieux (le lycée de Niort, les années de recherche à la Sorbonne et à Zurich, UFF), les objets (la robe de fiançailles), les causes poursuivies.

Mais, alors que l'unité sur le pacifisme et le Mouvement de la paix ne fut jamais écrite, celle, plutôt longue, exposant ses réflexions sur les rapports des sexes et l'évolution de la « condition » féminine fut traitée prioritairement. Dans une France en pleine mutation économique sociale et culturelle, ce choix est-il significatif d'une attitude qui se veut féministe, bien qu'Eugénie n'en revendique point l'étiquette alors dévalorisée et assimilée par l'UFF au vieux suffragisme ?

[60] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 16 : Introduction.

c. Eugénie Cotton, une « féministe au meilleur sens du terme »[61]

> *J'ai compris que les femmes avaient un grand rôle à jouer dans la société nouvelle.*
>
> BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.
>
> *Le féminisme désigne l'ensemble des tentatives menées par des femmes pour leur reconnaissance, leur autodétermination, leur participation politique et le respect de leurs droits.*
>
> Ute Gerhard, « Concepts et controverses », *in* Éliane Cubin (*et al.*), *Le Siècle des féminismes*, Paris, Les Éd. de l'Atelier/Les Éd. ouvrières, 2004, p. 48.

Cotton appartient à cette génération de Françaises et d'Européennes, qui confrontée aux dangers de la guerre et aux menaces des crises politiques et économiques, assuma des engagements tels que la défense de la démocratie et de la paix et fut attirée par la promesse d'espérance que proposait le communisme. Quelle militante ne fut-elle pas pacifiste d'ailleurs à l'ère de la bombe atomique ? Eugénie n'est donc pas principalement connue en tant que féministe et n'est par conséquent pas classée comme telle.

Cela ne fut alors guère une surprise pour moi de ne point trouver de notice qui lui soit consacrée dans le très récent *Dictionnaire des féministes* françaises – si ce n'est deux rapides références à son nom dans l'entrée « Union des femmes françaises »[62]. Quant à Sylvie Chaperon, elle lui accorde dans *Les Années Beauvoir* une place bien limitée – son nom ne figurant que treize fois, souvent dans des notes de bas de page ou dans de simples énumérations de personnalités[63].

Certes, comme ses compagnes communistes de l'UFF, elle ne s'est jamais définie comme féministe. Certes, en fonction des contextes

---

[61] *Ibid.*, Sources biographiques, Hommages posthumes, 1 AP 303 : « Eugénie Cotton : une femme de notre temps », allocution à la soirée commémorative organisée par l'UFF pour le centenaire de sa naissance (1981).

[62] À la différence de son amie et compagne militante, Irène Joliot-Curie, qui, elle, bien qu'elle promeuve l'égalité homme-femme « à titre personnel », a droit à une entrée. C. Bard (dir.) & S. Chaperon (coll.), *Dictionnaire des féministes. France XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, PUF, 2017, p. 774-777 et 1 470.

[63] S. Chaperon, *op. cit.*, p. 25, 67-69, 91, 127, 130, 133, 137, 145-146, 277 et 328. Alors que Jeannette Vermeersch, qui condamne *avec tant de virulence* le *birth control*, y a droit à 26 mentions.

concernés, imposant chaque fois des énonciations subjectives diversifiées, elle a des fois adopté – comme d'ailleurs de nombreuses militantes féministes de son temps – un discours différentialiste associé à une conception essentialiste des deux sexes ; ou bien elle s'est ralliée à des campagnes en faveur de revendications spécifiques aux femmes[64]. Il n'empêche que, durant toute sa vie, Eugénie Cotton associe « le droit des femmes » à tous ses engagements. C'est sans doute cette attitude militante qui devait inspirer aux *Times* le titre de la nécrologie qu'ils lui consacrent quelques jours après sa mort : « Campaigner for women's rights ».

D'ailleurs, comme le soulignent Laurence Klejman et Florence Rochefort, il existe différentes façons d'être féministe[65].

Celle choisie par Cotton passe aussi par la conquête de droits sociaux et par le pacifisme. Eugénie s'est construite comme féministe dès son plus jeune âge : « J'ai eu du mal à accepter d'être une femme, écrit-elle dans *Survivances*. Cette condition qui se révélait par une déficience physique m'apparut comme une infériorité par rapport aux hommes, comme une injustice »[66]. Son éducation, ses études, sa carrière atypiques la prédisposaient à « un féminisme du quotidien », non contesté par son entourage familial[67]. Elles la préparaient aussi à lutter contre les inégalités entre les sexes et à revendiquer pour elle d'abord, pour les Sévriennes ensuite, pour toutes les femmes enfin, l'égalité des droits. Les arguments sont là, la rhétorique aussi et s'inscrivent dans la continuité de ceux des féminismes réformistes égalitaires d'avant-guerre. Ils mettent en relief sa vision mixte de la

[64] Par exemple, elle signe en 1964 en faveur de la vaste campagne de la CGT pour « la réduction du temps du travail et la reconnaissance de la fonction sociale de la maternité ».
[65] Laurence Klejman & Florence Rochefort, *L'Égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques/Des femmes, 1989, p. 305.
[66] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 25 : « Sur la condition féminine ».
[67] Formulation empruntée à C. Bard. V. C. Bard, « Marie Curie et Irène Joliot-Curie. Le féminisme arcouestien », *op. cit.*, p. 31. Eugène et Jeannette évoquent les enseignements reçus par leur mère, lorsqu'ils étaient enfants : « Un objectif constant et prédominant de son action était la défense des droits des femmes. Elle nous en parlait souvent lorsque nous étions enfants, surtout au garçon à qui elle voulait faire sentir l'injustice de la condition féminine à la fois à cause des règles sociales […] et de l'égoïsme des hommes, de ceux qui […] laissent souvent leurs femmes après leur travail au dehors, effectuer seules les travaux ménagers et soigner seules les enfants, ce qui lui paraissait à juste titre, particulièrement lourd. […] Elle n'aimait guère faire le ménage ». E. Cotton & J. Manigault, *op. cit.*

société qui fut aussi celle d'une Olympe de Gouges, d'une Flora Tristan ou d'une Hubertine Auclert : « Que l'association des hommes et des femmes se fasse sur des bases équitables », entonnait-elle, en 1959, au Congrès des femmes de l'Amérique latine[68]. Ainsi, n'aurait-elle peut-être pas compris le caractère révolutionnaire de la parole des femmes de 1970 et leur revendication du « droit à la différence ».

Domaines prioritaires de son intervention : la profession, la formation, les droits civils et la participation au politique incluant aussi la lutte pour la démocratie et la paix. C'est que, même si l'égalité politique des sexes est reconnue en France depuis 1944 et qu'en 1946 le principe en est inscrit dans la Constitution, elle constate avec regret que la place des femmes dans la représentation politique, toujours faible, se rétrécit d'avantage « au fur et à mesure qu'on avance vers le centre du cercle intérieur »[69] ; que l'écart salarial avec les hommes demeure et que persiste la division entre métiers féminins et masculins ; que les inégalités civiles, flagrantes et révoltantes, se perpétuent. Ce sont là des causes défendues aussi par l'UFF et la FDIF, mais Cotton, travaillant systématiquement pour « assurer aux femmes des droits égaux à ceux des hommes dans tous les domaines », s'éloigne souvent de la vision qui fait des femmes une catégorie particulière qui nécessite une approche différente et s'attache de façon explicite et cohérente à une idéologie égalitaire et paritaire.

Elle considère avoir été, elle-même, victime des inégalités, des interdits et des stéréotypes véhiculés par une société misogyne. Mais ses déboires l'ont « fait réfléchir et [l]'ont conduite à faire de [son] mieux pour assurer aux jeunes filles les mêmes possibilités qu'aux jeunes gens tout au long de leurs études »[70]. Sa carrière en tant que directrice de l'École de Sèvres fut tout entière tournée vers ce but. Évaluer sa marge de manœuvre et agir pour faire évoluer institutions et mentalités, voilà le profil intéressant d'une féministe sans le titre.

L'accès des femmes aux mêmes carrières que les hommes est synonyme pour elle d'indépendance économique. Dès lors, le mariage cesse d'être l'unique destinée féminine. C'est un choix. Approche qui n'est pas largement partagée toutefois, ce qui l'amène à vouloir déceler

---

[68] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 250 : Discours au congrès des femmes d'Amérique latine, doc. cité.

[69] *Ibid.*, 1 AP 234 : « Participation de la femme à la vie sociale », rapport présenté devant une assemblée d'assistantes sociales de la Seine-et- Marne.

[70] *Ibid*.

les raisons pour lesquelles une femme qui décide de se marier, accepte simultanément de se transformer en éternelle mineure, en « auxiliaire de l'homme », privée de sa personnalité d'individue. Il y a quelques soixante ans, écrit-elle dans un rapport de 1961, « quand une jeune fille souhaitait s'instruire et participer à la vie sociale, on ne manquait pas de lui objecter que cela l'empêchait d'être une bonne mère de famille ». À cet interdit social, s'ajoute la répugnance des hommes de « voir [les femmes] sortir de leurs besognes ménagères »[71]. Le modèle de l'époux pourvoyeur du salaire familial demeure prégnant. Elle avait rejeté, quant à elle, un tel statut : « J'ai toujours tenu à mon indépendance, même avec un mari que j'aimais beaucoup. Je n'ai jamais été de l'avis qu'une femme doit être considérée comme seulement un membre de la famille et un membre dépendant », affirme-t-elle dans une interview.

Elle ne peut faire abstraction non plus de l'importance de la « longue tradition [qui] a consacré la dépendance de la femme dans tous les domaines. Au foyer, c'est le père qui est chef de famille et dispose des enfants. Sur le plan économique, le travail féminin est généralement moins rétribué que le travail masculin, à valeur égale… », à condition toutefois que le mari autorise sa femme à exercer un métier. Cette « longue tradition » porte le nom de Code civil. Eugénie Cotton demande sa révision (régime matrimonial et puissance paternelle) en 1954. La réforme du statut civil des femmes est un mot d'ordre de l'UFF également à partir de 1953 et surtout dans les années 1960[72]. L'action menée dans ce domaine a permis à l'organisation de se rapprocher d'autres associations féminines et d'obtenir en 1965 le vote de la réforme, critiquée toutefois, du régime matrimonial légal (loi sur les biens des femmes mariées).

En revanche, l'UFF et le parti communiste s'opposent dans un premier temps à la campagne pour la contraception, considérée comme une manifestation de l'individualisme petit bourgeois[73]. La ligne

[71] ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : Rapport d'ouverture d'Eugénie Cotton, *Journées nationales de l'UFF*, 2e Congrès, des 25, 26, 27 et 28 mai 1947.

[72] S. Fayolle, *op. cit.*, p. 316-319.

[73] Jeannette Vermeersch note dans un carnet : « c'est seulement avec la victoire du socialisme, avec la construction du communisme qu'on pourra parler d'une véritable émancipation de la femme [...] pour résoudre la question féminine, il faut résoudre la question sociale » ; et plus loin : « avec la fin des différences des classes, s'atténueront et disparaîtront les antagonismes entre les sexes ». AN/626AP/379, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), UFF, correspondance et notes manuscrites de

officielle communiste est annoncée par Marie-Claude Vaillant-Couturier lors du meeting à la Mutualité célébrant la journée internationale des femmes en 1956, année également de la fondation de la Maternité heureuse par la gynécologue Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé[74]. Alors que cette dernière, proche des milieux communistes pourtant, cherche à sensibiliser le monde médical aux tragédies des femmes ayant avorté et à transformer les usages sociaux de la contraception, au sein de l'UFF, sous la houlette puritaine de Jeannette Vermeersch et conformément à l'idéologie anti-individualiste de Maurice Thorez, le rejet du *birth control* imposé aux militantes communistes traduit « une crispation sur des schémas idéologiques obsolètes », un « alignement sur ce que la société compte de plus conservateur », « l'incapacité des dirigeants à percevoir les nouveaux enjeux sociaux » liés au mouvement d'individualisation déjà en œuvre dans les sociétés occidentales[75].

L'UFF lance le nouveau mot d'ordre de « droit à la maternité » et mène une campagne de « diversion » en faveur de l'accouchement sans douleur qui a l'avantage de conforter l'identité de mère et de compenser son positionnement en matière de contraception[76]. Eugénie Cotton soutient avec enthousiasme l'application « de la méthode Pavlov » qui permet aux femmes d'échapper « à la cruelle malédiction qui pesait sur elles "Tu enfanteras dans la douleur" »[77]. En 1956, l'UFF organise diverses actions et mobilisations pour l'accouchement sans douleur (une journée nationale, une exposition au Musée social), occasionnellement en collaboration avec des personnalités impliquées dans la campagne pour la libéralisation de la contraception.

Jeannette Vermeersch, 1951-1968 : « Les conditions de l'émancipation des femmes », notes prises pour son rapport au congrès de la FDIF de 1968.

[74] Par son souci de réguler les naissances, non pas pour les limiter, mais pour leur donner les meilleures conditions possibles, l'association se démarque des néo-malthusiens. En 1960, la Maternité heureuse allait devenir le Mouvement français pour le planning familial (MFPF). Avec le soutien de divers réseaux laïques et du mouvement protestant Jeunes Femmes, forte également d'une assise nationale, cette organisation allait contribuer de manière déterminante au vote, en 1967, de la loi Neuwirth sur la contraception.

[75] S. Chaperon, *op. cit.*, p. 247-252 ; *cf.* A. Wieviorka, *op. cit.*, p. 692-707. Certaines militantes adhèrent pourtant à la Maternité heureuse à titre personnel, telle la socialiste Andrée Marty-Capgras, responsable de la commission des droits des femmes de l'UFF, qui devient même membre du conseil d'administration de l'association.

[76] S. Chaperon, *op. cit.*, p. 247-251.

[77] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 25, doc. cité.

Mais, en 1965, revirement communiste spectaculaire, qui doit être associé aux recompositions qu'imposent dans le paysage politique les nouvelles lois électorales. La décision de soutenir le candidat unique de la gauche aux présidentielles, François Mitterrand, qui avait inscrit dans son programme le planning familial, infléchit la position des communistes. Par ailleurs, le nouveau mode de suffrage accorde davantage de poids à l'électorat féminin et contraint à prendre en considération ses aspirations. Cette volte-face s'affiche explicitement en novembre, au cours du 9e congrès de l'UFF, avec une motion par laquelle l'organisation réclame, bien plus que la libéralisation de la contraception, celle beaucoup plus radicale de l'avortement. Suit quelques jours plus tard une proposition de loi demandant l'abrogation de celle de 1920 qui pénalise sévèrement, en plus de la provocation à l'avortement, la propagande anticonceptionnelle. Mais, « l'opportunisme politique » ne peut faire renoncer les dirigeantes de l'UFF au « vieux fonds maternaliste » et au conformisme moral qui imprègne leur discours depuis la fondation de l'organisation[78].

De cette rhétorique communiste Eugénie Cotton semble se démarquer, avec discrétion toutefois. Dès 1961, elle se présente comme partisane de la maîtrise de la fécondité par l'information et l'éducation sexuelle, même si elle ne va pas jusqu'à exprimer explicitement cette idée : « Je n'arrive à comprendre, s'exclame-t-elle dans le chapitre de ses mémoires consacré à la condition féminine, comment on a pu si longtemps laisser les filles dans l'ignorance de [...] tout ce qui se rapporte à la reproduction », la connaissance de leur corps et du processus biologique[79]. Et dans son discours de 1961 devant une assemblée d'assistantes sociales, si elle évite de prononcer le mot « sexualité » ou « relations sexuelles » en recourant au terme vague et romantique d'« amour », elle n'hésite pas à faire l'éloge des initiatives entreprises par les militantes de la contraception et du planning familial, maintes fois attaquées par les communistes : « de nos jours, dit-elle, on commence à aborder le problème avec plus de loyauté et d'humanité et des femmes comme [...] Simone de Beauvoir et Mme

[78] S. Chaperon, *op. cit.*, p. 321-322 ; S. Fayolle, *op. cit.*, p. 356-362 ; ADSSD, Fonds Femmes, 261J3, UFF, dossier 1, brochures : « 9e Congrès National de l'Union des Femmes Françaises, 20e Anniversaire », Paris, salle de la Mutualité, du 12 au 14 novembre 1965, supplément à la Vie de l'UFF, n° 12 ; « Neuvième Congrès de l'UFF », *Heures claires*, n° 22, décembre 1965.

[79] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 25, doc. cité.

Weill Hallé s'efforcent courageusement d'informer les jeunes »[80]. Au même moment où Jeannette Vermeersch écrit : « La femme n'est pas libre d'avoir ou de ne pas avoir d'enfant. [...] c'est pourquoi le parti communiste ne participe pas à la campagne en faveur du planning familial qui dans une grande mesure est un leurre pour le plus grand nombre… »[81], Cotton refuse de le qualifier comme « individualiste ». Pour elle, il est bénéfique tant pour la vie des femmes et que pour la société, principale bénéficiaire de la croissance qu'apporte la participation féminine « aux différentes activités qui font la prospérité d'un pays » : « Jusqu'à présent en effet la maternité avec ses perpétuelles incertitudes absorbait la femme au point qu'elle ne pouvait jouer dans le monde du travail qu'un rôle limité et cela aux dépens de sa santé, car elle avait en fait deux existences à mener de front ». Et elle ajoute : « Quel immense soulagement pour les femmes si désormais elles peuvent concevoir ou non ! Nul ne peut se rendre compte de ce que la liberté d'esprit qu'elles y gagneront leur permettra d'accomplir »[82]. Écrit-elle ces lignes avant le dépôt par le député gaulliste Lucien Neuwirth de la proposition de loi pour la légalisation de la contraception ? Je ne puis l'affirmer avec certitude. Déposé une première fois en juin 1966, le texte est examiné par une commission spéciale. À l'issue de ses travaux, presqu'un an plus tard, la proposition complétée est déposée à nouveau par Neuwirth en avril 1967[83]. Entretemps, le Haut Comité consultatif de la population et de la famille sur la régulation des naissances s'était également prononcé en faveur de la libéralisation des moyens contraceptifs, mais s'était opposé à l'abolition de la loi de 1920.

Il est évident qu'Eugénie Cotton, sans être tombée dans le piège d'un élitisme qu'on retrouve chez d'autres féministes de sa génération, semble avoir perçu, malgré son âge avancé et ses affinités idéologiques, les aspirations des jeunes femmes de l'époque, senti leurs attentes et

[80] *Ibid.*, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 234, doc. cité. Cotton doit d'ailleurs connaître assez bien et estimer Marie-Andrée Laugroua Weill-Hallé, membre comme elle de l'association France-URSS.
[81] AN/626AP/381, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), Contrôle des naissances : notes manuscrites et dactylographiées, presse : lettre au brouillon du 10 décembre 1964.
[82] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 25, doc. cité.
[83] La loi devait être votée en décembre de la même année.

mesuré l'importance de l'enjeu que constitue la question du contrôle des naissances.

Elle a en outre lu attentivement *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, comme elle devait lire *La Grand'peur d'aimer* de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé (préfacé par Beauvoir) et *La femme mystifiée* de Betty Friedman, quelques mois après la parution de sa traduction française faite par Yvette Roudy. Alors que l'UFF, fidèle aux directives du parti communiste[84], a ostensiblement ignoré l'essai de Beauvoir, Eugénie adopte l'interprétation historique de la philosophe pour expliquer les inégalités et l'oppression subies par le sexe féminin et, sous un certain rapport, elle déconstruit la soi-disant nature féminine : « Ces épreuves, subies par tant de femmes, note-t-elle, proviennent de ce que le comportement des sociétés est réglé depuis fort longtemps par les hommes et à leur avantage. […] Mais c'est un fait qu'au cours des siècles la femme a été la grande opprimée »[85]. Sa dénonciation de la subordination féminine rappelle aussi le discours que Flora Tristan tenait un siècle plus tôt, quand elle qualifiait l'ouvrière, doublement soumise, comme « la prolétaire du prolétaire même ».

Toutefois, chez Eugénie, l'épanouissement personnel, presque toujours associé à l'indépendance économique, donc à l'intégration dans la vie professionnelle, dépend d'une politique sociale favorable au développement de la structure familiale : seule la création de crèches, de garderies, de maternelles… permettrait aux femmes de concilier leur triple fonction de mère, de travailleuse et de citoyenne. Sous ce rapport, Cotton reste proche de la ligne officielle de l'UFF. Elle considère enfin qu'il appartient aux associations féminines de préparer les femmes à ce rôle compliqué, de les informer, de les éduquer. Présidente elle-même de deux grandes organisations de masse, elle valorise ainsi implicitement sa propre contribution à la promotion de la condition féminine.

> *Si les gouvernements, écrit-elle, reconnaissant de mieux en mieux l'importance nationale de la fonction maternelle aident de plus en plus matériellement les femmes dans l'accomplissement de cette fonction en créant des crèches et les établissements parascolaires indispensables, elles pourront exercer des métiers ou des fonctions qui leur étaient jusqu'ici fermées et vers lesquelles elles étaient pourtant atti-*

[84] S. Chaperon, *op. cit.*, p. 188-189.

[85] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 25, doc. cité.

> *rées par leurs aptitudes. Mères et travailleuses, elles pourront aussi devenir des citoyennes à part entière, alors qu'elles ne sont encore que très peu préparées à exercer leur droit de vote et moins encore à jouer le rôle qu'elles devraient jouer parmi les élus, dans les mairies, les parlements ou les ambassades*[86].

Ainsi s'exprime Eugénie Cotton dans le chapitre des *Survivances* intitulé « Sur la condition féminine ». Il n'allait cependant pas voir le jour, étant donné que ce projet autobiographique ambitieux reste inachevé.

La même volonté de se raconter est manifeste dans sa décision de s'investir en 1966 dans la réalisation pour la Radio diffusion allemande d'un « film télévisé » sur sa vie. La « proposition de programme » déposée le 20 mai prévoyait des tournages à Berlin, à Soubise, à l'École de Sèvres, avec ou sans Eugénie Cotton. Autant de scènes, autant d'étapes de sa vie : dans la salle de physique d'une école supérieure, à Berlin, elle raconte aux lycéen.e.s « comment elle s'est dévouée à la science » et dans une salle de réunion au siège de la FDIF, elle explique « comment elle s'est engagée dans les affaires politiques » ; puis c'est Marie Claude Vaillant-Couturier qui prend la parole pour témoigner de la contribution de la présidente « au développement de la FDID ». Devaient suivre des scènes montrant la présidente en conversation agitée, dans une crèche présentant des cadeaux aux enfants ou, accompagnée de sa secrétaire, en promenade dans les rues de Berlin-Est pour acheter un livre. À l'École de Sèvres, sa fille parle « du travail de sa mère au temps où elle était professeur et directeur de cette école » et explique « ce qui a changé pour les filles et pour l'école sous son influence ». Chez Eugénie Cotton, 18, rue Maurice Berteaux, on projette de filmer la « réunion d'une famille heureuse » : la présidente entourée de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants dans le jardin ou dans la maison ; mais aussi une séance de travail avec sa secrétaire : « conversation quotidienne concernant le courrier et les devoirs prochains », l'achat des billets pour un de ses voyages en avion[87]. Je ne sais si ce film documentaire fut achevé. Un deuxième cependant, réalisé par la Soviétique Nina Soloviéva, allait être présenté en 1967 au cours d'une soirée consacrée à Eugénie Cotton quelques jours après sa mort.

---

[86] *Ibid.*

[87] *Ibid.*, Sources biographiques, 1 AP 300b : Proposition de programme pour le film télévisé sur le portrait de Madame Eugénie Cotton, 20 mai 1966.

Durant les premiers mois de 1967, son agenda militant reste considérablement chargé : diverses tâches organisatrices, réunions, meetings, voyages. Mais fidèle à sa migration hivernale vers le Midi, Cotton se trouve en janvier à Caire Val. En cette année 1967, l'hiver est rude même en Provence. Le verglas est à l'origine d'un petit drame de famille : la chute malencontreuse de Malou, son ex-belle fille, qui s'est cassé le tibia et le péroné et a dû être hospitalisée. Eugénie, dont la tâche de présidente n'occupe à Caire Val qu'une partie de son temps, règle les affaires par courrier, probablement par téléphone aussi, ou par l'entremise des autres dirigeantes de l'UFF et de la FDIF, telle Jeannette Vermeersch qui lui rend visite dans son petit refuge. Cette proche collaboratrice, marginalisée dans le parti depuis la mort de Maurice Thorez, lui rappelle la multitude des questions pendantes à traiter.

La convocation du Comité international féminin de solidarité avec le Vietnam pour le 18 et le 19 février à Berlin en est une. Il avait été fondé à l'instigation de la FDIF en octobre 1964, au moment où la guerre s'intensifie (engagement des États-Unis dans la guerre du Nord). Au présidium de la réunion constitutive s'étaient trouvées des représentantes des cinq continents et Eugénie Cotton, désignée présidente honoraire. Le but de la convocation des représentantes de trente-huit pays en février 1967 est de décider la nature des mobilisations à entreprendre. Elle est jugée urgente par Vermeersch en raison de la concurrence qu'entraîne la création (fin 1966-début 1967) de comités Vietnam de différentes tendances (trotskiste, maoïste), souvent hostiles au PCF. Malgré la demande explicite de sa collaboratrice, Eugénie n'y assiste toutefois pas : « après avoir fui le froid de Paris tout l'hiver, je ne voudrais pas compromettre le sacrifice que je fais en m'éloignant trois mois des miens en allant prendre mal au froid de [Berlin en février] », lui répond-elle. Elle prépare toutefois un appel à destination des organisations et associations féminines. Lancé en février, il leur demande d'organiser à l'occasion de la journée internationale des femmes, le 8 mars, une « journée de protestation contre l'agression américaine au Vietnam ».

Ce qui préoccupe davantage la présidente depuis la rébellion des Italiennes en 1963, c'est la nécessité de réviser les méthodes de travail de la fédération en les adaptant « à la situation mondiale » et à ses « possibilités financières » : « il est indispensable, écrit-elle en janvier à Jeannette Vermeersch, de faire au Bureau l'analyse critique des

travaux effectués et de leurs répercussions, afin d'en tirer les conséquences »[88]. Dans le but d'améliorer le travail réalisé, elle propose de demander aux membres du Bureau et du Conseil d'un continent d'entretenir entre eux des relations suivies. Son idée est, d'une part, de rapprocher les organismes statutaires de la FDIF des « femmes par toute la terre », dans l'intention de recueillir leur revendication la plus urgente à faire aboutir en vue du congrès mondial projeté pour 1968 ; et, d'autre part, de les voir établir des contacts avec des personnalités féminines faisant partie des commissions qui examinent la candidature de la fédération à l'ONU et à l'Unesco.

La présidente attache également une grande importance à la célébration de la journée internationale des femmes qu'elle qualifie de « tribune », dans la mesure où elle donne à « toutes [les femmes] sans exception » le moyen d'exprimer leurs aspirations et leurs revendications communes. Bien qu'institution encore trop associée au patrimoine du seul parti communiste, elle est considérée par Cotton, qui aspire plus que jamais à son universalisation, comme un site de convergence et d'entente dans l'espace de la cause des femmes. Cette idée, qui lui tient à cœur depuis 1945, ne devait prendre corps qu'en 1982, quand la ministre mitterrandienne des Droits de la femme, Yvette Roudy initie, en France, sa célébration.

Pour le moment, la présidente de la FDIF accepte deux invitations pour participer comme oratrice aux manifestations du 26 février, à Marseille et du 8 mars, à Moscou. La première, qui a pour objet la « personnalité de la femme, personne humaine », tient lieu aussi de protestation contre la guerre au Vietnam. Malgré le rôle plutôt limité que joua le Bureau de Liaison dans son organisation, dix-sept organisations féminines et partis politiques – dont les Mouvement démocratique féminin (MDF) et le Mouvement jeunes femmes[89], l'UFF, l'Association des femmes diplômées des universités, le PCF, le Parti socialiste SFIO, le Parti socialiste unitaire – y participent. Leurs

[88] AN/626AP/379, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), UFF, correspondance et notes manuscrites de Jeannette Vermeersch, 1951-1968 : lettre d'Eugénie Cotton, janvier 1967.

[89] MDF : créée en 1962, cette association ne réussit pas à devenir une organisation de masse ; elle accueille des femmes de gauche et des progressistes d'origines politiques diverses et contribue à apporter dans la vie politique un discours de la modernité. En 1965, le MDF avait soutenu la candidature de François Mitterrand. Le Mouvement Jeunes femmes, protestant, né en 1946 mais imposé dans le paysage associatif après 1955, réunit une jeune génération de militantes influencées par les thèses formulées par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*.

représentantes ainsi que les personnalités féminines du Comité de parrainage se rassemblent dans la vaste salle Saint-Jacques « dans un esprit de large union ». Devant une assistance nombreuse et très « intéressante » dans sa diversité, selon son propre mot[90], Cotton adresse une allocution focalisée sur la question du respect des femmes en tant qu'individues et êtres humains « à part entière ». Elle exalte le rôle que les associations féminines ont joué dans les progrès du statut féminin, notamment dans le domaine politique, et insiste sur les nouveaux devoirs des citoyennes. L'oratrice profite enfin de l'occasion pour diffuser le texte du Comité international féminin de solidarité en vue d'une action unie pour le Vietnam.

La deuxième rencontre, consacrée au 50e anniversaire de la révolution d'octobre, a lieu à Moscou le 8 mars. Invitée de Nina Popova au symposium « Le Rôle de la femme dans la société socialiste », Cotton y arrive probablement le 5 pour partir le 11, afin de pouvoir participer aux élections législatives du 12 mars. Du haut de la tribune du Palais des congrès, elle s'adresse à une assemblée de femmes venues selon la presse associative de quatre-vingts pays. Son intervention est construite autour de l'idée que l'URSS est bien un État ayant pu concrétiser toutes les aspirations féminines. Ainsi, à travers la mise en valeur du rôle des femmes dans l'édification du pays, la présidente de la FDIF elle revient au récit de la libération féminine en Union soviétique depuis 1917 et souligne la modernité du modèle proposé[91].

Moscou, est le dernier grand voyage d'Eugénie Cotton et l'intervention du 8 mars, sa dernière devant une assemblée aussi large et diversifiée. En avril, on l'a vu, dans le cadre d'une manifestation organisée conjointement par l'Association des Françaises diplômées des universités et le Centre parisien de l'Académie polonaise des sciences pour célébrer le centenaire de la naissance de Marie Curie, elle prend une dernière fois la parole pour parler de sa professeure bien-aimée. Elle rédige aussi son dernier éditorial pour la revue *France-URSS Magazine* qui devait paraître en juin. Ironie de l'histoire, il est consacré à la mort du cosmonaute Komarov. Elle clôt son texte par la phrase prophétique « Ami, quand tu tombes, un ami sort de l'ombre pour prendre ta place ». Les 20 et 21 mai, trois semaines avant sa propre

[90] *Ibid.* : lettre d'Eugénie Cotton, 11 février 1967 et coupure de presse (« Une belle rencontre »).

[91] « Mme Cotton : une vie au service de toutes les causes », *Femmes du monde entier*, n° 3, 1967.

mort, elle se trouve à Pleyel, à la tribune des États généraux pour la paix au Vietnam. Enfin, la réadmission de la FDIF à l'ONU et son admission à l'Unesco en tant qu'organisation non gouvernementale de catégorie B, est la dernière bonne nouvelle qu'elle annonce par voie de lettre aux membres du Bureau de la fédération en juin 1967. Elle est déjà clouée au lit par la maladie.

CHAPITRE IX

L'épilogue d'une vie

« D'une main faiblissante » « que guettait déjà la mort », elle écrit en juin 1967 dans sa lettre adressée à ses compagnes de la FDIF : « Vous saviez [...] quelle importance j'attachais à la tenue du prochain Bureau, [...]. Et voici qu'une maladie douloureuse me retient loin de vous ». Elle poursuit en exposant ses propositions sur des questions « qui auront une grande influence sur l'avenir de la Fédération »[1].

Cette « maladie douloureuse » est le zona. La douleur physique qu'elle ressent est aiguë. Elle essaie de la dominer. Mais, son cœur déjà affaibli ne tient pas. La nouvelle de sa mort survenue le 16 juin tombe lors du dernier jour des travaux du Bureau de la FDIF convoqué à Berlin depuis le 14. Ses membres bouleversés se réunissent alors en séance solennelle pour rendre un dernier hommage à leur présidente défunte. Les déléguées se séparent le lendemain.

Eugénie avait dû sentir la fin approcher : en juin, le plus probablement, elle avait rédigé deux lettres – la première à Nina Popova et la seconde à l'UFF –, où elle annonçait sa décision de cesser ses fonctions de présidente :

> *À plusieurs reprises, cet hiver, j'ai dû refuser de prendre la parole ou de faire des démarches [...]. J'en ai eu beaucoup de peine, parce que je sais bien que la présidente d'une Association aussi dynamique [...] doit être beaucoup plus active que je ne puis l'être maintenant. Je n'ai pas l'intention de demeurer désormais inactive, mais je demande tout simplement à être déchargée des fonctions de présidente, trop lourdes pour mes possibilités familiales actuelles*[2].

Dans le même temps, elle sonde sa fidèle vice-présidente soviétique à la FDIF sur ses intentions de lui succéder à la tête de cette grande

---

[1] *Ibid.* ; BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Bureau et Conseil d'administration, 1 AP 203 : lettre d'Eugénie Cotton à Nina Popova, s. d.

[2] *Ibid.*, UFF, Correspondance, 1 AP 198 : lettres diverses liées à l'UFF, lettre d'E. Cotton, s. d.

organisation. Finalement, ce sont la députée communiste finlandaise Hertta Kuusinen et l'historienne Marcelle Huisman, principale artisane de l'admission de la FDIF à l'Unesco, qui devaient être élues présidentes de la FDIF et de l'UFF respectivement, la première en 1969, lors du Congrès mondial d'Helsinki, la seconde, à l'issue du Congrès national de 1968.

Obsèques émouvantes mais sobres. Gestion de l'icône d'une militante et intellectuelle, honneurs posthumes, autant d'aspects qui maintiennent vivante la mémoire d'Eugénie Cotton et lient le passé au présent, elle à nous.

« Place aux jeunes ! », écrivait-elle en 1967 à ses collaboratrices. « Elle n'a jamais été vieille », répondait Aline, la fille de son cher professeur Jean Perrin[3].

Point de retraite de militante donc pour Eugénie Cotton qui a travaillé « de la façon la plus intense jusqu'à la dernière seconde de sa vie » ; et ceci, malgré la fatigue qui s'accumule, les problèmes d'audition qui lui interdisent progressivement la possibilité de mener un débat. Juste quelques pauses, après 1964, pour ménager sa santé. C'est là un choix bien conscient : « Je suis résolue à travailler comme si je ne devais jamais mourir », écrivait-elle en 1949 à son amie Marthe Weiss-Klein[4].

1. « Madame Cotton n'est plus »

« Mots terribles », marque-t-on dans le communiqué publié par le bureau directeur de l'UFF. « Cette nouvelle brutale nous a bouleversées toutes »[5].

S'est-elle éteinte doucement ? Ses enfants font le récit de cette mort très brusque :

> *Le 16 juin au matin, après avoir écouté « Bonjour Monsieur le Maire », discuté des événements du Moyen-Orient, à propos desquels elle venait de rédiger un appel à la Paix contre le fanatisme et le racisme, elle est emportée en une demi-heure à peine, en pleine lucidité, belle dans son dernier sommeil*[6].

[3] A. Lapicque-Perrin, *op. cit.*
[4] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Correspondance de Sévriennes, 1 AP 109, Marthe Klein-Weiss : lettre d'Eugénie Cotton, 18 septembre 1949.
[5] Communiqué, *Heures claires*, n° 49, juillet-août 1967.
[6] E. Cotton & J. Manigault, *op. cit.*

Eugénie n'a pas dû ainsi quitter sa maison, qui désormais abrite quatre générations de sa famille : les Manigault, deux de ses petits-fils avec « leurs jeunes femmes et leurs trois bébés »[7]. Le lendemain, de nombreuses délégations et diverses personnalités se rendent à son domicile pour présenter leurs condoléances à la famille de la défunte. Une de ses élèves décrit la scène qu'elle aperçoit dans sa chambre : « sur la bure noire du cercueil, une gerbe rouge. Tout près, sur la table, le livre consacré par elle à Aimé Cotton. Tout autour, la maison familière et ses horizons baignés de soleil »[8]. Le décès est annoncé dans la presse et à la radio.

« Imposantes », selon certains journaux, rappelant dans une certaine mesure les grandes liturgies funéraires communistes, les obsèques sont célébrées dans l'après-midi du lundi 19 juin, au milieu d'une affluence nombreuse, et sont largement relayées par la presse. On se réunit d'abord rue Maurice-Berteaux pour accompagner Eugénie Cotton jusqu'à sa dernière demeure. Des clichés photographiques montrent le long cortège défiler lentement « sous les arbres verts ». Tout le monde est là : ses enfants et petits-enfants, des personnalités, des collègues, des anciennes élèves, des compagnes et des compagnons d'armes, une foule émue d'ami.e.s, dont Francis Perrin, Nina Popova, Jeannette Vermeersch, Marguerite Thibert, sa collaboratrice au Bureau de liaison, les professeurs Lucas, Kastler, Biquard, les représentant.e.s des ambassades d'URSS et de Bulgarie, du PCF et de la CGT, des organisations dont elle était membre ou prési-dente. La profusion des couronnes et des monceaux de fleurs fraîches est impressionnante. Selon sa dernière volonté, elle est inhumée en toute simplicité et avec grande discrétion au cimetière de Sèvres, à côté de ses parents, de son mari et de la petite Minnie. Aucun discours n'est prononcé.

Nombreuses sont en revanche les nécrologies : succinctes ou plus étoffées, respectueuses et enthousiastes, elles donnent la liste de ses titres, énumèrent les personnalités qui étaient allées lui rendre un dernier hommage et mettent en avant son action, les causes et les idées qu'elle défendait ; s'y ajoutent, dans un second temps, les articles d'hommage,récits plus ou moins hagiographiques et édifiants, illustrés

[7] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Cotton, coupures de presse : « Elle avait foi en l'Homme » ; *ibid.* Allocution de Madame Dumont, *Hommage à Eugénie Cotton*, 23 juin 1967, p. 7.

[8] *Ibid.*, Documentation, 1 AP 316 : R. Rouanet (57e L), « In memoriam ».

de nombreuses photographies. Parfois, un texte est reproduit tel quel dans plusieurs quotidiens, ce qui laisse supposer qu'il avait été distribué aux services de presse des journaux. Par l'UFF ? Par la famille ? Je ne puis dire.

Dans un contexte international, où la détente s'impose lentement – le sommet américano-soviétique de Glassboro affichant la volonté des deux grandes puissances de traiter les problèmes du monde par le dialogue vient juste de s'ouvrir –, l'événement traverse les frontières françaises et est annoncé, relaté, diffusé dans les pays de l'Europe de l'Est et du Sud européen, au continent américain et en Asie, en d'autres mots, partout où existent des sections nationales de la FDIF, et provoque selon la presse associative une « profonde émotion ».

De nombreux messages sont aussi adressés à sa famille endeuillée, dont celui du recteur de l'Université de Paris et du nouveau (depuis mai 1964) secrétaire du PCF, Waldeck Rochet. Certain.e.s s'excusent de ne pas avoir pu se rendre aux obsèques ; d'autres disent leur affection pour « la grande dame », à laquelle les lie souvent une expérience personnelle. En grand nombre, les télégrammes et les lettres de condoléances affluent du monde entier à Sèvres également. Eugène Cotton, investi désormais du rôle de gardien de la mémoire de sa mère, s'emploie à rassembler toutes les coupures de presse relatives au décès d'Eugénie[9].

Une semaine plus tard, le 23 juin, alors que l'orage se déchaîne sur Paris, un hommage lui est rendu, au cours d'une soirée solennelle organisée à la Maison de Chimie. Un immense portrait photographique au-dessus de la tribune, bien en vue, « semble veiller sur ses enfants ». De nombreuses personnalités de l'Université, des diplomates, des militantes et des militants, des membres d'associations diverses, des délégations du parti communiste et de la CGT y assistent. Des allocutions sont prononcées : elles devaient être rassemblées dans la brochure *Hommage à Madame Eugénie Cotton, 23 juin 1967*, éditée quelque mois plus tard. À la fin de cette réunion un orchestre interprète le « quintette opus 29 » de Beethoven qu'Eugénie affectionnait particulièrement de son vivant. Le 12 novembre, c'est l'Association France-URSS qui organise une soirée d'hommage à Eugénie Cotton à la Maison de l'amitié de Moscou. Après les allocutions, y est présenté le film documentaire de Nina Soloviéva déjà mentionné (production

[9] *Ibid.*, Sources biographiques, 1 AP 301 : lettres de condoléances ; *Ibid.*, Documentation, 1 AP 316 : coupures de presse.

l'URSS-France), retraçant sa vie : « Ce film, dont la productrice a si bien fixé ce que tous ceux qui ont connu Eugénie Cotton ont retenu de cette personnalité exceptionnelle, de ce visage calme, attentif, à la fois grave et bienveillant, de ce regard ouvert sur tous les problèmes du monde »[10].

2. Icône-s de militante et d'intellectuelle : le culte d'Eugénie Cotton

Films, photos, portraits... Après 1945, Eugénie Cotton est une personne éminemment médiatisée sur les réseaux internationaux communistes, féministes et pacifistes. Aussi son image et sa voix jeune, calme et chantante survivent-elles à sa mort.

Des centaines de photos, publiées dans des brochures, des revues ou des journaux, mettent d'abord en scène le corps : sa figure élancée, assombrie par les deuils successifs, sa coiffure immuable, ses robes et tailleurs stricts mais agrémentés de bijoux, de chapeaux impressionnants, parfois même d'une fourrure révélant une certaine recherche d'élégance. Et, chose étrange, en regardant cette image qui se reproduit continuellement, on a l'impression que le temps ne passe point, qu'Eugénie, toujours identique à elle-même, ne vieillit pas.

Les portraits-photos sont également légion. Largement diffusé « d'Helsinki à Ceylan, de Moscou à Tokyo, à Hanoi ou au cœur de l'Afrique », le visage d'Eugénie, lumineux, « empreint d'une douceur et d'une gentillesse sans égales » a donné à des « dizaines de millions d'hommes et de femmes » « la plus noble image qui soit » de la France et des deux organisations féminines qu'elle a présidées durant plus de deux décennies.

À côté du portrait officiel promu, l'UFF et la FDIF, principales gestionnaires de l'image de leur présidente, entreprennent aussi, souvent sous l'œil vigilent d'Eugénie, d'élaborer une biographie officielle : un récit hagiographique, constamment réécrit, souvent exagéré, voire partiellement faux, d'une vie militante exemplaire. D'une émancipation féminine raisonnable également, dans la mesure où celle-ci ne met pas en avant « l'opposition topique entre le paraître (féminin) et

[10] *Ibid.*, Hommages posthumes, Plaque de Soubise, 1 AP 308, cinq discours : discours de France-URSS.

l'être ou l'agir (masculin) »[11], mais des qualités qui font de la femme, même exceptionnelle, l'incarnation du dévouement militant et de la maternité. Afin d'ancrer dans la mémoire collective ce modèle de femme à la fois savante, simple, modeste, généreuse, courageuse, bref sans failles, ces deux organisations de masse mettent en œuvre des stratégies de diffusion qui rapprochent la dirigeante de la masse des militantes : on célèbre dignement son anniversaire en organisant des manifestations qui sont ensuite largement médiatisées par le canal de la presse militante, on y raconte chaque fois que l'occasion le permet sa vie, on y cite ses phrases érigées en préceptes, on y publie des interviews et ses adresses aux militantes.

Ses sœurs d'armes ambitionnent ainsi de faire accéder la présidente, dont la stature internationale solide est à tout instant affirmée, au rang d'icône militante. Dès lors sa trajectoire de vie est presque mythifiée. Son récit se compose d'histoires édifiantes, qui, revisitées, adaptées aux valeurs constitutives de l'UFF et de la FDID et réévaluées, sont reproduites scrupuleusement dans presque toutes les narrations biographiques qui lui sont consacrées[12].

a. Construire la légende d'une militante

La première essaie de percer le mystère de la « force » qui a permis à Eugénie Cotton d'être « au soir de la vie l'âme de tout ce qui s'est créé pour établir, pour affermir, pour défendre la paix » : évolution nécessaire, révolution personnelle ou longue maturation sociale et idéologique, la conversion militante de la Présidente est présentée comme un moment fondateur de sa vie, presque comme une révélation. Le « chemin de prise de conscience » acquiert dès lors une valeur toute particulière dans le récit biographique et mémoriel.

Ses origines humbles sont d'emblée mises en relief pour l'expliquer, pour l'éclairer. La démarche du *storytelling* débute par les premières années de sa vie passées dans de petites villes provinciales parmi des gens modestes et simples, tel son père nourricier, un chef cantonnier sans diplômes qui a influencé sa manière d'appréhender le monde, lui a enseigné les valeurs importantes de la vie – la dignité, la

[11] Juliette Rennes, *Le Mérite et la nature. Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige, 1880-1940*, Paris, Fayard, 2007, p. 513.

[12] Ce sont aussi des passages obligés des récits autobiographiques d'Eugénie Cotton (v. *supra*), ce qui montre que cette dernière avait participé de manière active et substantielle au façonnement de son image.

sincérité, la droiture, le courage – ainsi que l'amour de la République et a su éveiller sa conscience sociale. « C'est ainsi que l'estime, souligne-t-on, et l'amour de la classe ouvrière sont entrés, sans qu'elle s'en aperçût, dans [son] cœur »[13]. C'est aussi pourquoi, pense-t-on, Eugénie se sentait toujours à l'aise « parmi les femmes les plus simples », ouvrières, paysannes, employées ou ménagères. D'après les souvenirs de ses enfants publiés dans *Heures claires* en 1968, elle avait cherché à aider ces femmes personnellement, matériellement et moralement « tout en comprenant bien les limites et les insuffisances de cette action individuelle »[14].

« Papa Bourdeau » n'est pas le seul à être évoqué pour expliquer l'attachement d'Eugénie aux idées laïques et républicaines dès son plus jeune âge. La figure de son père, Eugène Feytis, ardent démocrate également, profile dans nombre de narrations. Celles-ci dressent le portrait d'un petit commerçant progressiste. C'est de lui « sans doute » que la chère Présidente « tenait ses convictions de républicaine et de démocrate »[15]. Tous les récits biographiques reproduisent fidèlement les mêmes anecdotes et exaltent ses qualités de « novateur en toutes choses ».

La narration militante met enfin en valeur l'influence qu'exercèrent sur elle des maîtres exceptionnels et « novateurs » (« le grand privilège de sa vie a été de vivre toujours avec des novateurs »), sous la direction de qui la jeune étudiante travailla pendant de longues années. Progressistes eux aussi, ils n'avaient hésité à s'engager, quand ils le jugèrent nécessaire, « dans la lutte pour un avenir meilleur ».

Et puis, les femmes de l'UFF focalisent sur le « sentiment de justice » qui poussa leur Présidente, « illuminée » par l'exemple de tant de personnes importantes, à se mettre au service de toutes celles qui l'entouraient. Des Sévriennes d'abord. Les campagnes communistes rappellent que Madame Cotton travailla « de toutes ses forces » à « atténuer, autant que faire se peut, l'importance du phénomène chance dans la vie féminine », en obtenant « l'identification des études supérieures féminines aux études masculines » ainsi que « les mêmes possibilités matérielles » pour les Normaliens et les Normaliennes.

[13] BMD, FEC, Documentation, 1 AP 316, Coupures de presse : « Femme de cœur, femme de science, femme d'action. Eugénie Cotton n'est plus », juin 1967.
[14] E. Cotton & J. Manigault, *op. cit.*
[15] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Cotton, Allocution de Madame Dumont, *op. cit.*, p. 8.

Elle était arrivée ainsi à transformer « un petit séminaire fermé et trop livresque » en « un haut lieu de la science expérimentale »[16].

Dans le discours hagiographique développé abondamment dans la presse militante, cet investissement dans une action réformatrice en faveur des Sévriennes stimula sa volonté d'aider les femmes au moment de la Libération à « s'unir » entre elles pour faire « bon emploi de ce droit de vote tombé dans leurs mains comme un fruit mûr ». En formant un front féminin elles pourraient « prendre conscience de leurs forces » et du « rôle immense qu'elles sont appelées à jouer [partout] dans le monde » dans l'élimination de tous les fanatismes, la préservation de la paix, le respect de l'égalité entre tous les êtres humains indépendamment de leur sexe et de leur race. C'est ce désir de s'adresser à toutes les femmes qui se trouve, d'après certaines narrations consacrées à sa vie, à l'origine de son adhésion à l'UFF en 1944.

Ailleurs d'autres versions sont proposées. L'influence, dans les années 1930, d'Aimé Cotton, « démocrate vigilant », « résolument antifasciste », « révolté contre le racisme des Nazis et les camps de concentration », est présentée comme un facteur indirect. Car, si Eugénie Cotton approuvait les positions de son mari, si elle apporta son aide matérielle et morale aux victimes du fascisme refugiés en France, elle n'avait pas encore « approfondi les problèmes politiques », qui restaient, semble-t-il, « à la marge de ses intérêts ». C'est qu'elle fut « élevée dans les murs de l'École normale de Sèvres » et dans une « tradition qui veut que la science soit apolitique »[17]. C'est aussi parce que ses devoirs maternels et professionnels absorbent presque tout son temps. Ainsi, sa vie coulait, tranquille, organisée, « sans temps creux ».

Le discours biographique situe alors plutôt la rupture au moment de la Seconde Guerre mondiale. Selon ses compagnes de lutte, les épreuves que Cotton a connues sous l'occupation allemande en tant qu'épouse et mère, en tant que travailleuse et patriote lui « ont dessillé les yeux », l'ont fait parvenir « à la maturité » politique : elle a enfin compris que « dans l'âpre bataille entre le fascisme et le progrès », il ne saurait avoir de position neutre. Ce processus de prise de conscience politique est très poétiquement évoqué dès 1951 par la jeune journaliste de *L'Humanité* qu'est à l'époque Dominique Desanti. Elle écrivait alors dans *Femmes françaises* :

---

[16] BMD, FEC, Documentation, 1 AP 316, Coupures de presse : Un témoignage de Marcelle Huisman, « Mme Cotton, une grande savante », octobre 1967.
[17] *Ibid.*, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 236, doc. cité.

> *Une révolution s'accomplit dans la femme droite et fière aux lèvres serrées. Elle comprit qu'il fallait d'abord combattre ceux qui tuaient la science en tuant la liberté, avant de pouvoir, à nouveau, se consacrer à la science. Sans doute ne le comprit-elle pas en un jour. Elle savait déjà tout cela, obscurément, au fond d'elle-même, et il fallut encore du temps pour que sa vue du monde se complétât : mais dès l'arrestation de son compagnon, sa vie occupée et paisible prit un autre tournant. Elle réfléchit beaucoup, révisa sans doute son échelle des valeurs. [...] Et à la Libération, elle accepta de présider l'UFF, elle qui n'avait ni parti, ni position politique définie, simplement parce qu'elle trouvait cette action juste et nécessaire*[18].

La légende est belle et bien méthodiquement construite. Grâce au long chemin parcouru, aux personnes et aux expériences de vie qui la marquèrent, Madame Cotton est, après 1944, la « militante idéale » : incarnant un socle identitaire commun, elle devient une personnalité capable de rassembler et de fédérer. Elle est présentée comme le symbole du travail et de « l'action unie et persévérante des femmes du monde entier ». Elle est en outre décrite comme une personne intègre et noble, simple dans sa vie quotidienne ; comme une « grande citoyenne et patriote authentique » également ; comme une combattante passionnée et infatigable enfin, ayant une foi profonde en l'avenir du monde. Bref comme une véritable héroïne. Toutes les causes menées par la Présidente, représentante exemplaire des « vraies Françaises », étaient bonnes et justes : l'émancipation des femmes, la liberté et l'indépendance des peuples, la promotion des opprimés, l'établissement d'une paix durable ; toutes ses prises de positions aussi. Le discours militant la transforme même en « symbole authentique de la France de 1789 et de la Déclaration des Droits de l'homme, [en] guide éclairée de l'UFF, [en] source permanente d'inspiration de la FDIF » qu'elle dirigea avec autorité de 1945 à sa mort[19].

Parfois, cependant, la légende mise en place donne dans l'erreur. Il en résulte une vision déformée des faits. Elle se construit surtout autour de la participation supposée de Cotton à la Résistante. Certaines narrations façonnent le mythe de la résistante héroïque, punie par Vichy pour ses idées et ses sentiments hostiles envers le régime autoritaire de Pétain[20]. S'élevant résolument contre le fascisme, la future présidente

[18] D. Desanti, *op. cit.*

[19] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Cotton : Allocution de Madame Aoua Kéïta, *Hommage à Eugénie Cotton, op. cit.*, p. 26.

[20] « Il fut facile au Ministre de l'Éducation nationale de Pétain de fabriquer un décret abaissant l'âge de la retraite de la Directrice de cette école et, ainsi, de se débarrasser

de l'UFF aurait lutté sans relâche, dans les rangs des combattants de la Résistance, « dans la clandestinité », contre l'occupant hitlérien. D'autres récits exagèrent ses succès scientifiques et professionnels : en 1905, elle aurait été nommée « maître de conférences » à Sèvres ; elle aurait poursuivi ses études après le mariage et aurait élevé quatre enfants sans abandonner ses recherches ; elle aurait été la collaboratrice de Marie Curie et d'Irène Joliot-Curie, aurait dirigé le travail d'un Institut national de recherches scientifiques et se serait fait connaître par ses travaux de magnéto-optique.

b. Exalter Eugénie Cotton, savante et mère

Le discours mémoriel insiste en outret sur le destin d'exception d'Eugénie Cotton, à savoir celui d'une savante en contact constant avec les plus grands esprits scientifiques de son temps : elle est souvent qualifiée de « femme de science de haute valeur », d'« éminente physicienne », de « grande universitaire », au service d'une science, destinée, de pair avec une lutte systématique, à assurer le progrès social et humaniste ainsi que le bien-être de l'humanité : « Elle rejoignait en cela, écrit en 1967 un membre du Comité national de France-URSS, les préoccupations de Joliot-Curie, de Langevin, d'Einstein, d'Oppenheimer qui, comme elle et tant d'autres, désiraient – selon sa propre expression – "un monde débarrassé de la guerre, de l'oppression, de la faim et de l'ignorance" »[21]. « Elle apporta [dès lors, selon ses compagnes] une contribution permanente » au combat pour une utilisation pacifique de la science et pour l'interdiction de l'arme atomique.

Celles-ci voient d'ailleurs, en cette savante, également la mère et la grand-mère qui ne peut admettre que l'on tue des enfants. Aussi, dans le cas d'Eugénie Cotton, l'image de femme de sciences n'introduit-elle point la « rupture dans l'ordre ordinaire de la répartition sexuée » des espaces et des rôles, ne déjoue-t-elle pas non plus les attentes[22]. Appareillée à la maternité, son érudition peut être mise en valeur sans hésitation. Pourquoi ne le serait-elle pas d'ailleurs ? C'est un honneur pour l'UFF et la FDIF d'avoir comme présidente une femme « de

d'une Directrice trop aimée de ses élèves. » BMD, FEC, Documentation, 1 AP 316, Coupures de presse : « Eugénie Cotton. Un grand savant. Une grande Française ».

[21] *Ibid.* : « Hommage rendu à Eugénie Cotton ».

[22] J. Rennes, *Le Mérite et la nature…, op. cit.*, p. 513.

génie » qui, par surcroît, n'est pas perçue comme une menace à la norme sexuée, à la « nature » féminine.

Le dispositif discursif et mémoriel, dépeint Eugénie Cotton comme « une femme véritable » : elle fonda une famille heureuse, à laquelle elle se consacra avec dévouement, elle fut « une mère et une grand-mère tendre » et « particulièrement attentive à la vie de ses enfants et petits-enfants ». Certaines narrations font d'elle l'incarnation même de la Mère : « la Mère de la Fédération », « la mère de nos mères », « la mère [sévère et aimante à la fois] de tous les enfants du monde », auxquels elle fit don de sa vie, de toute son énergie, de sa santé même. « Ô soucieuse mère mondiale » : belle image, qui rappelle un peu celle, sacrée, de la Vierge Marie. Érigée en symbole de l'amour maternel, Eugénie Cotton cessa d'appartenir aux seules « femmes de France » et, personnalité internationale, elle devint partie intégrante du « matrimoine » des femmes du monde entier.

c. Aduler la Présidente

> *« Ô madame Eugénie Cotton nourris-moi de ta sainte passion » ; « Tes paroles rejoignaient les âmes » ; « elle défend nos foyers [et] nos enfants » ; « tous les enfants du monde disent dans leur langue : "Vive Madame Cotton" »*[23].

Respectée, admirée, aimée, la Présidente est adulée par « de milliers de femmes à travers le monde » presque comme une divinité – ou du moins, c'est ce que la lecture de la presse militante, des lettres et des messages des adhérentes conservés laisse entendre. Il est certain que ce culte est créé et mis en scène par l'habile propagande de l'UFF et de la FDIF.

Ces « simples gens des Indes, de Finlande, de Chine, du Danemark, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Afrique noire, d'Union Soviétique, de Hongrie, d'Australie, sous tous les cieux et tous les climats »[24] avaient regardé dans les *Femmes du monde entier*, les *Heures claires* et les *Femmes françaises* les nombreuses photographies qui montrent son

[23] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, Mouvement de la paix, 1 AP 287 : deux poèmes dédiés à Madame Cotton, 24 avril 1949 ; *ibid.*, 1 AP 294 : chant « Madame Cotton, notre maman », s. d. ; AN/626AP/380, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), Mme Cotton, FDIF : « À toutes les lectrices de *Femmes Françaises* », 26 septembre 1951 ; « Vive Mme Cotton ! », *Heures Claires*, n° 83, 1952.

[24] « Quel exemple d'amour du travail et d'honnêteté intellectuelle nous a toujours donné Mme Cotton », *Femmes françaises*, n° 299, 12 août 1950.

visage, désormais devenu familier, comme d'ailleurs son nom, « Madame Cotton » : « quand on [le] prononce, les visages s'éclairent, l'attention se fait plus soutenue ». Elles avaient « lu et relu » « les mots qu'elle [leur] adressait par la voie du journal ». Elles avaient aussi suivi les événements qui la concernaient, les combats qu'elle menait, le travail qu'elle accomplissait, les mots d'ordre qu'elle lançait. Elles étaient par ailleurs au courant de certains aspects de sa vie (même si, parfois, ces informations leur étaient communiquées à travers un prisme déformant[25]). Elle leur « semblait » si proche, « simple et bonne » ; on dirait, une amie, auprès de qui elles pourraient trouver conseil et réconfort, elles, simples (mais d'une autre manière) paysannes ou ménagères.

Dans le même temps, leur chère Présidente est à leurs yeux une source d'inspiration, « une lumière », à la fois une guide et un modèle de vie, un exemple de volonté et de persévérance, de lutte et « d'action généreuse ». Elle « incarne l'énergie, le courage, le grand cœur » : c'est une militante qui défend « l'idéal de bonheur humain », « un savant hors ligne » ayant fait œuvre scientifique importante, une femme de carrière qui « ne s'est pas laissé décourager et [qui] a atteint son but » en menant de front vie familiale et vie professionnelle, une épouse, mère et grand-mère dévouée enfin.

Alors, à l'occasion de ses anniversaires, de ses succès, de ses deuils, des célébrations de l'UFF et de la FDIF, « les femmes du monde entier » tiennent, selon les dirigeantes des deux grandes organisations féminines, à apporter les marques de leur affection et vénération à travers les centaines de lettres, de messages, de télégrammes qu'elles lui envoient. Pour les adhérentes de l'UFF et de la FDIF, Eugénie Cotton représente ce qu'un « peuple peut donner de plus riche » : « une femme qui n'a pas craint de quitter le silence du laboratoire, le recueillement du cabinet de travail pour se mêler au peuple dans son combat »[26]. Elles se sentent honorées de ce sacrifice et en expriment

[25] Dans une « composition collective », deux garçons allemands (RDA), élèves de première B, s'en prennent à leur aise avec la vérité. Cotton est professeure de la Sorbonne, puis rectrice de l'Université. Le vocabulaire utilisé crée une empathie pour lui donner un caractère d'héroïne. BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 256 : « Composition collective de deux élèves de la classe Me 1b de l'École des Mines à Grosskayna, à l'occasion de la Journée Internationale des Femmes, 1949.

[26] *Ibid.*, Documentation 1 AP 316, Coupures de presse : « Hier soir à Pleyel. L'hommage à E. Cotton, *L'Humanité*, 11 octobre 1951.

leur « gratitude ». À la nouvelle de sa mort, il paraît que ce sont des centaines de millions de femmes qui « pleurent » leur chère présidente dont l'image est désormais « gravée dans les cœurs ».

Un peu avant de mourir, Eugénie Cotton, telle une véritable guide, la « Mère » de « l'Église féminine » de la FDIF, laissa aux femmes du monde, selon le récit biographique élaboré par ses collaboratrices les plus proches, un testament important, synthèse de tous les combats qu'elle a menés au cours de sa longue carrière militante : « consolider l'unité de cette Fédération en luttant avec opiniâtreté et désintéressement, sans un seul moment de relâche, en faveur de la paix, de l'indépendance nationale de tous les peuples, en faveur des droits des femmes, pour le bonheur des enfants »[27]. Et ses disciples, reconnaissant en elle la grande dirigeante, la femme admirable de haute culture, s'engagèrent à continuer cette « œuvre de raison, de justice et de fraternité ».

3. Garder vivante la mémoire d'Eugénie Cotton

> *Il est important de continuer l'œuvre de madame Cotton pour les femmes de la planète [...] Aujourd'hui rendre hommage à Madame Cotton, c'est continuer à œuvrer en faveur de l'émancipation des femmes, car les progrès des femmes sont et seront les progrès de tous.*
>
> BMD, FEC, Sources biographiques, Hommages posthumes, 1 AP 305 : Brochure en hommage à Eugénie Cotton, Sèvres, 18 novembre 1995.

Jusqu'en 1996, les archives étudiées montrent que l'effort mémoriel s'est poursuivi fidèlement : espacés certes, inaugurations, hommages, présentation de son œuvre, rappel de sa contribution à la cause des femmes et de la paix, célébrations et anniversaires se succèdent, preuve qu'on veilla à la sauvegarde de sa mémoire. Le parti communiste et l'UFF d'abord, son fils surtout gèrent une postérité qui s'affadit pourtant progressivement.

Entre 1968 et 1996, 9 crèches, 11 écoles maternelles, 3 écoles primaires, 1 collège, 1 lycée professionnel, 2 centres sociaux, 1 salle

[27] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Eugénie Cotton : Allocution de Madame Nina Popova, *Hommage à Eugénie Cotton, op. cit.*, p. 34.

polyvalente, 13 rues, 1 avenue, 1 allée, 1 square prennent son nom dans les municipalités contrôlées politiquement par les communistes. Des inaugurations, des cérémonies, simples ou plus copieuses, sont organisées par les autorités municipales, l'UFF, le Centre international d'études pédagogiques (CIEP). Y participent des maires, des maires-adjoints, des député.e.s, parfois même des ministres, des militantes communistes de l'UFF, des représentant.e.s d'associations familiales, des chef.fe.s de bureau et de services sociaux.…

La plus grande partie des manifestations, pour lesquelles je dispose d'informations suffisantes sont articulées autour de quatre moments forts : la mort d'Eugénie (1968-1969), l'année internationale de la femme (1974-1976), la commémoration du centenaire de sa naissance et de la création de l'École de Sèvres (1981), celle du cinquantième anniversaire de la fondation de l'UFF, de la FDIF et du CIEP (1995-1996).

Le bal des créations s'ouvre quelques mois après juin 1967. Au mois de février suivant, dans le cadre des travaux d'assainissement entrepris à Morsang-sur-Orge, « on met la dernière main à la crèche municipale "Eugénie Cotton" : les jardiniers municipaux et les maçons aménagent les abords et l'on parle d'une ouverture à la mi-mars ; de nombreuses jeunes travailleuses pourront laisser là leurs poupons en toute sécurité »[28]. Donner le nom « Eugénie Cotton » à cette structure municipale pour enfants a sûrement un symbolisme. Les crèches, les écoles maternelles sont bien ces structures que la présidente défunte de l'UFF avait réclamées avec insistance tout au long de sa longue carrière de militante pour « les mères qui travaillent », afin que « leurs enfants ne soient pas dans la rue, aux heures où elles ne sont pas elles-mêmes à la maison… »[29]. Cette création permet aussi aux communistes d'attaquer la politique sociale des gaullistes : « réalisation qui a été possible grâce à la ténacité des élus communistes [...] Cette bataille est dure et les réalisations sociales rendues difficiles du fait du pouvoir gaulliste actuel dont l'effort essentiel est dirigé vers des buts militaires ». L'inauguration a lieu le 18 mai en présence de l'ancienne collaboratrice de Cotton, la sénatrice Jeannette Vermeersch[30]. Un dépliant

[28] « Morsang-sur-Orge. Un tour sur les chantiers de la ville », *Le progrès de la Vallée de l'Orge Palaiseau*, 20 février 1968.

[29] BMD, FEC, Activités associatives et militantes, FDIF, Manifestations publiques, relations publiques, 1 AP 234, doc. cité.

[30] Celle-ci, en désaccord avec la désapprobation officielle par le PCF de la répression soviétique du Printemps de Prague, devait bientôt démissionner des instances dirigeantes du

annonce l'événement. Sur le verso, sous une brève présentation biographique de l'ancienne présidente, une photo la montre tenant dans ses bras l'enfant d'une militante hollandaise, devenu le symbole du Congrès mondial de la FDIF de 1953, à Copenhague.

Quelques jours plus tard, le 26, le maire de Villejuif inaugure une autre crèche « Eugénie Cotton », rue Barbusse. Il coupe le ruban en présence cette fois-ci de Marie-Claude Vaillant-Couturier. Dans son allocution, il explique le choix du nom de la physicienne pour la crèche départementale : Eugénie Cotton est « une grande amie des biens les plus précieux dès les premiers jours de l'enfant… ». Et il insiste lui aussi sur « les efforts communs du conseil municipal et de la majorité démocratique du précédent conseil général » pour achever cette réalisation[31].

Troisième inauguration au cours de 1968 (septembre), celle du groupe scolaire de la ZUP[32] à Tremblay, présidée par la dirigeante de l'UFF Yvonne Dumont, et le maire de la ville. « Pourquoi ce nom d'Eugénie Cotton ? » se demande le journaliste. Dumont apporte la réponse : « Cotton consacra sa vie à la lutte pour la justice sociale et pour la paix, c'est pourquoi la municipalité a décidé de lui rendre ainsi hommage en inscrivant son nom au fronton d'une école modèle »[33].

Vingt ans après la mort d'Aimé Cotton, un jeune maître assistant de la faculté des sciences à Brest termine une thèse de troisième cycle sur la vie et l'œuvre scientifique du physicien. Il s'appelle Jean Rosmorduc ; il devait devenir professeur d'histoire des sciences à l'université de Bretagne occidentale. Pour sa thèse intitulée *Aimé Cotton (1869-1951), le savant, l'homme, le citoyen*, il a certes étudié les papiers du professeur et a interviewé ses anciens collaborateurs ; mais, il s'est aussi appuyé sur le petit livre d'Eugénie, publié quatre ans plus tôt. Il va de soi qu'il a consacré à la militante également quelques pages dans son travail. La soutenance a lieu le 20 décembre 1971. Parmi ses examinateurs figure le nom du professeur Alfred

parti. « Inauguration de la crèche Eugénie Cotton », *Le progrès de la Vallée de l'Orge Palaiseau*, 7 mai 1968.

[31] BMD, FEC, Documentation, 1 AP 316, Coupures de presse : « Villejuif. Une nouvelle crèche inaugurée rue Henri-Barbusse ».

[32] « Zone à urbaniser par priorité » : politique administrative d'urbanisme opérationnel mise en place entre 1959 et 1967, afin de répondre à la demande croissante de logements.

[33] « Inauguration du groupe scolaire Eugénie Cotton à Tremblay », *Le Réveil*, 20 septembre 1968.

Kastler qui avait préfacé en 1967 l'ouvrage *Aimé Cotton, l'optique et la magnéto-optique*.

En décembre 1973, en présence des instances académiques, d'un député, des anciens élèves d'Aimé Cotton, Alfred Kaslter et Pierre Jacquinot, ainsi que des familles Cotton-Manigault est inauguré par le maire communiste de Sèvres le nouveau groupe scolaire « Aimé et Eugénie Cotton », constitué d'une école primaire et d'une école maternelle. L'intention est de « rendre hommage à deux Sévriens illustres, tous deux scientifiques et pédagogues, tous deux citoyens courageux, dont notre peuple est fier à juste titre ». À cette occasion, le maire prononce une longue allocution, où il présente en détail la vie et les activités des deux savants, « d'un Homme et d'une Femme, comme il souligne, au plein sens du terme »[34]. Ce sont les mêmes arguments qui sont invoqués par le maire d'Arles, quand il écrit à Eugène Cotton, en février 1974, pour lui faire connaître la décision du Conseil municipal de donner le nom de ses parents à une rue de cette petite ville du Sud de la France.

Placées sous le signe de l'année internationale de la femme décrétée par l'ONU en 1975, trois manifestations ont lieu à l'automne 1976 et plus précisément aux alentours de la date de l'anniversaire d'Eugénie Cotton. Tout d'abord, l'inauguration, le 29 septembre, à Argenteuil, d'un collège de près de 1 300 élèves, dénommé « Eugénie Cotton ». C'est une féministe qu'on souhaite célébrer, quand, en 1975, on décide de donner le nom de la physicienne au nouvel établissement : « Eugénie Cotton a su mieux que quiconque définir et défendre le rôle de la Femme dans le monde moderne », explique le maire dans son allocution adressée à une assistance nombreuse composée de personnalités et de représentantes de l'UFF, dont la présidente Marcelle Huisman[35]. Cette manifestation est jumelée avec une exposition de photos sur la vie et l'œuvre de la physicienne, pour l'organisation de laquelle est sollicité le concours de la directrice de l'École normale supérieure féminine. En 1978, le centre social Eugénie Cotton à Vénissieux devait accueillir une semblable exposition, dont plusieurs documents allaient être prêtés encore par l'École.

[34] BMD, FEC, Sources biographiques, Hommages posthumes, Baptêmes, 1 AP 312 : Allocution du maire de Sèvres.

[35] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Aimé Cotton : Victor Dupuy, maire d'Argenteuil, « Un nouveau collège d'enseignement secondaire ».

Une dizaine de jours plus tard, le 8 octobre, le nom de l'ancienne présidente de l'UFF est attribué à une nouvelle rue du 19e arrondissement de Paris qui, située entre l'impasse Compans et la rue des Lilas, mène à un modeste jardin, le square Eugénie Cotton. Au cours d'une brève cérémonie – à laquelle participent des représentants des autorités municipales, des députés, des universitaires, des militantes communistes et quelques ami.e.s dont Marguerite Thibert – des hommages émouvants lui sont rendus. C'est l'UFF qui a réussi à obtenir cet honneur pour sa présidente défunte. En avril 1975, elle avait déposé une pétition, où elle mettait en valeur les « idées généreuses » de Cotton sur l'égalité entre les hommes et les femmes. Elle concluait cet argumentaire par la phrase : « Elle fut une des militantes les plus efficaces dans ce qu'elle appelait la promotion féminine »[36].

Enfin, à peine deux jours après la célébration parisienne, le 10 octobre, dans la petite commune de Soubise, une plaque commémorative est apposée sur la maison natale d'Eugénie Cotton qui avait été préalablement restaurée. La manifestation avait été organisée par la section départementale de l'UFF avec le concours de la municipalité et d'Eugène Cotton qui, au courant des difficultés financières auxquelles la section faisait front, avait offert un don. Plus de six cents personnes y assistent : de très nombreuses femmes des comités de l'organisation étaient venues par cars avec leur famille de tout le département et même de la Vendée. Des allocutions et des discours retraçant la vie et l'œuvre d'Eugénie Cotton sont prononcés par des déléguées départementales de l'UFF et par des représentant.e.s des associations au sein desquelles elle avait milité (le Conseil national du Mouvement de la paix, la France-URSS). L'accent y est mis encore sur « son action pour les femmes ». C'est à son amie Marie-Claude Vaillant-Couturier que revient l'honneur de dévoiler la plaque commémorative. Deux articles parus dans la presse locale et une séquence de la télévision régionale rendent compte de la cérémonie qui se termine par un « Vin d'Honneur » offert par le maire et le Conseil municipal de Soubise.

Ces manifestations qui mettent l'accent sur l'aspect féministe du combat de Cotton, annoncent le changement qui allait s'opérer au niveau des thématiques des programmes de l'UFF à partir de la fin des années 1970 : confrontée à la concurrence d'autres mouvements

[36] BMD, FEC, Sources biographiques, Hommages posthumes, Baptêmes, 1 AP 310 : Correspondance diverse autour d'une rue Eugénie Cotton à Argenteuil et à Arles.

féminins et féministes, celle-ci affiche désormais « une plus grande attention aux revendications proprement féminines » et « se rapproche des organisations féministes »[37]. Cette évolution explique aussi le processus qui, dans le discours mémoriel, transforme Eugénie Cotton en figure emblématique du féminisme procommuniste :

> *À notre époque où la lutte des femmes pour leur droit à la formation est quotidienne,[...] l'histoire de la vie et du combat d'Eugénie Cotton est exemplaire.[...] Il est clair que [...] tout son combat tourna autour de la double dialectique de l'infériorité politique et de l'infériorisation sexuelle de la femme.[...] Le sentiment que seul un véritable front féministe uni arrachera aux pouvoirs qui nous entourent [...] les droits inhérents à la condition humaine, qu'elle soit féminine ou masculine, est réellement ce qui fait d'Eugénie Cotton, disparue en 1967, une figure de proue du féminisme actuel.*

Et à ce point, le discours mémoriel sur Cotton rejoint l'analyse féministe d'Yvette Roudy, ministre des Droits des femmes du gouvernement Mitterrand, qui faisait remarquer, lors d'une réunion-débat à Paris rassemblant des parlementaires européennes et des associations de femmes, l'importance de la « coalition féminine » pour œuvrer en faveur de « la cause des femmes » et de l'émergence d'une « conscience nouvelle de la lutte féministe » : « Eugénie Cotton, entonne l'oratrice qui rend hommage en 1981 à l'ancienne présidente, en eut certainement été persuadée, elle qui entendait que les femmes puissent participer plus activement à la marche en avant de l'humanité[38] ».

Yvette Roudy allait être représentée par une de ses conseillères à une des célébrations tenues pour le centième anniversaire d'Eugénie Cotton. Cette manifestation, destinée « à perpétrer le souvenir de celle qui joua un si grand rôle dans la lutte des femmes pour la reconnaissance de leurs droits », est organisée en commun par la municipalité de Sèvres et l'UFF. Elle se déroule en deux temps : dépôt de gerbes sur sa tombe au cimetière de Sèvres, puis apposition d'une plaque sur le mur du pavillon « où durant de nombreuses années, elle vécut avec son mari le physicien Aimé Cotton, ses enfants et petits-enfants »[39]. La longue allocution du maire Roger Fajnzylberg, est suivie par celle,

---

[37] S. Fayolle, *op. cit.*, p. 509.

[38] BMD, FEC, Sources biographiques, Hommages posthumes, Baptêmes, 1 AP 308 : cinq discours s. d.

[39] *Ibid.*, 1 AP 303, organisation par l'UFF d'une soirée commémorative pour le centenaire de la naissance d'Eugénie Cotton : lettre de la présidente de l'UFF, Yvonne Dumont, 2 octobre 1981.

consacrée à « une femme de notre temps », que prononce Yvonne Dumont, présidente de l'UFF, et par le discours du professeur Jacquinot, président de l'Académie des sciences.

L'événement s'inscrit dans un « plan de mesures » plus général, ébauché par l'UFF, à l'instigation aussi en partie, d'Eugène Cotton, afin de « faire apprendre aux générations actuelles les grands traits de l'activité » de la grande savante et militante née cent ans plus tôt : publication d'articles ou de témoignages dans la presse militante et grand public, organisation par l'intermédiaire de l'Union des maires de France de rassemblements dans les communes où le nom d'Eugénie Cotton avait été attribué à des rues, des établissements scolaires, des crèches ou des dispensaires... Des célébrations en son honneur, animées surtout par des collectifs départementaux de l'UFF, ont en effet lieu aux alentours du 13 octobre 1981 dans diverses villes de France. À Nîmes notamment, le centenaire de la naissance d'Eugénie est commémoré en présence de Françoise Cotton, fille de Malou et d'Eugène. On donne en outre son nom à de nouveaux établissements : par exemple à une crèche collective de Givors, dont l'inauguration est aussi l'occasion de préparer une brève biographie et d'exposer de « belles photos retraçant la vie militante et scientifique » de Cotton. Dix ans plus tard, de nouvelles festivités devaient être organisées pour célébrer le dixième anniversaire de la création de la crèche.

Par ailleurs, à l'occasion du centenaire de l'École normale supérieure de jeunes filles, fêté en décembre 1981, sa directrice Josiane Serre consacre une partie de son discours à l'œuvre accomplie par Cotton à Sèvres. Elle promet également à la présidente de l'UFF de rédiger et de publier « dans la revue des anciennes », *Sèvres d'hier et d'aujourd'hui*, une note sur la vie et l'action de sa prédécesseure.

1995, année de la célébration du cinquantième anniversaire de l'UFF, de la FDIF et du CIEP, constitue – pour le XXe siècle – le dernier temps fort du projet mémoriel mis en œuvre pour « faire connaître la vie exemplaire d'Eugénie Cotton aux générations montantes »[40]. En mars, voit le jour une plaquette réalisée grâce au concours financier de l'Association d'anciennes élèves de Sèvres et de sa présidente, l'historienne, spécialiste de l'enseignement secondaire des filles en France, Françoise Mayeur. Intitulée *À Sèvres, 1938-1945*,

[40] ÉNS, AAÉAÉÉNSJF, dossier Eugénie Cotton, Allocution de Madame Dumont, *op. cit.*, p. 12.

elle présente les souvenirs d'une quinzaine d'anciennes élèves de Cotton, représentant huit promotions de Sévriennes.

En outre, dans le cadre des manifestations organisées par les communistes, des cérémonies sont prévues pour rappeler le souvenir de la première présidente de l'UFF, « grande figure du mouvement féministe ». Ainsi, au cours de la fête de fin d'année scolaire (24 juin), le comité d'Argenteuil lui rend hommage en apposant une plaque commémorative sur la façade du collège qui porte son nom. Elle est dévoilée en présence de son fils. Dans le hall de l'établissement, les élèves guidé.e.s par leur professeure de français avaient monté une exposition consacrée « à Eugénie Cotton et à la cause des femmes ». La matinée est clôturée par un intermède musical : des chants interprétés par la chorale du collège.

Enfin, le 18 novembre, à l'initiative de la présidente de la section des Hauts-de-Seine, un hommage est rendu à Eugénie Cotton. Il a lieu à Sèvres, dans l'ancienne bibliothèque de l'École normale supérieure féminine, appelée « Salle Hatinguais » en l'honneur d'Edmée Hatinguais, fondatrice du Centre international d'études pédagogiques qui occupe depuis 1945 l'établissement sévrien. La manifestation se situe dans le cadre du cinquantième anniversaire de la FDIF. Parmi l'assistance se trouvent nombre d'anciennes Sévriennes, des directrices d'établissements primaires et secondaires, l'inspecteur d'Académie, des inspecteurs généraux, la petite-fille d'Eugénie, Caroline Cotton. Au cours de la soirée, se succèdent allocutions, projection du film du premier congrès de l'UFF convoqué en 1945, l'évocation par la directrice honoraire de l'École Josiane Serre de la carrière d'exception de la physicienne. Un *Hommage rendu à Madame Eugénie Cotton, Le 18 novembre 1995 à Sèvres* devait être bientôt édité. Présenté par la secrétaire nationale de l'UFF, il rassemble toutes les interventions et discours prononcés lors de la célébration.

Cette manifestation est cependant aussi à l'origine d'un conflit ouvert entre un groupe d'anciennes élèves communistes d'Eugénie Cotton et la direction du CIEP. Il débute en novembre 1995, quand celles-ci constatent indignées que leur ancienne bibliothèque avait pris le nom de la directrice de l'École normale supérieure féminine nommée sous Vichy en remplacement de Cotton. L'outrage arrive, selon elles, à son comble, quand le sous-directeur du CIEP, lors de son allocution, évoque parallèlement à Eugénie Cotton le nom d'Edmée Hatinguais. Denise Mercier et deux autres de ses anciennes compagnes

de promotion lui remettent alors la plaquette éditée quelques mois plus tôt par les soins de l'Association des anciennes élèves et le mettent au courant du « passé vichyssois » de « cette personne ». Dans une longue lettre, Mercier devait expliquer à Eugène Cotton qu'elle avait mené « cette guerre » pour réparer une injustice écœurante : la promotion auprès des enseignants étrangers qui affluent au CIEP du seul nom « d'une personne qui avait dû être épurée, qui n'avait aucun titre spécial pour être propulsée là où elle était », alors que le nom d'Eugénie Cotton, « ancienne résistante » qui avait travaillé à l'alignement de Sèvres sur Ulm, avait été « oublié »[41].

Il paraît que cet incident a enclenché la procédure d'attribution à une salle de l'établissement du nom de la physicienne (pourparlers avec la municipalité de Sèvres). Selon Denise Mercier cependant, il fallut l'intervention d'un ancien conseiller municipal de Sèvres et de sa femme, membre de diverses associations, pour la faire aboutir. Ainsi, dans le cadre des festivités marquant le cinquantenaire du CIEP, est inaugurée, le 12 septembre 1996, sous la présidence du directeur du CIEP et du Maire de la ville, la « Salle Eugénie Cotton » en présence de sa famille. Sèvres est donc sans conteste la ville avec le plus grand nombre de traces mémorielles d'Eugénie Cotton.

En 1996, son fils, octogénaire désormais, continue à collecter les coupures de presse où le nom de Cotton est mentionné. En juillet 1997, Birgit Buggel-Asmus, une doctorante allemande, qui est en train de préparer une thèse sur « la culture et l'engagement politiques d'Irène Joliot-Curie » le contacte, d'une part, pour lui demander l'autorisation de consulter des archives de l'UFF et, d'autre part, pour le prier de lui accorder un entretien. Leur rencontre a lieu finalement au mois de décembre 1997. Il paraît qu'à ce moment-là, Eugène entretint Buggel-Asmus de son intention de faire don à un centre d'archives des « papiers de sa mère ». Il avait déjà versé dix ans plus tôt (mai 1987), à l'École normale de la rue d'Ulm, les archives d'Aimé Cotton conservées par la famille (correspondance, carnets, notes de travail…). La chercheuse le met alors en contact avec les deux conservatrices des « archives Curie et Joliot-Curie ». Aujourd'hui, le Musée Curie dispose uniquement des documents d'Eugénie Cotton relatifs à la création

[41] BMD, FEC, Activités professionnelles, École de Sèvres, Centre international d'études pédagogiques, 1 AP 103 : lettre de Denise Mercier-Brohant au sous-directeur du CIEP Francis Debyser, 16 janvier 1996 et lettre du 16 septembre 1996. Dans la seconde partie de cet ouvrage, j'ai déjà présenté l'affaire Hatinguais.

de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie. Ils portent pourtant comme année de versement 1991.

Eugène contacte par la suite Annie Metz, directrice de la Bibliothèque Marguerite Durand, qui accepte le don des archives d'Eugénie Cotton. Or, en août 2001, Eugène décède. Après sa mort, c'est sa fille Françoise, chartiste de formation et gestionnaire désormais de la mémoire de sa grand-mère, qui se charge, en collaboration avec la Bibliothèque, de mener à bien cette entreprise mémorielle[42]. Le fonds, consultable à partir de 2003, enrichit désormais les collections de l'unique bibliothèque en France spécialisée en histoire des femmes et des féminismes. Eugénie Cotton y a dignement gagné sa place.

[42] Par l'intermédiaire de sa nièce Caroline Cotton, que je remercie ici vivement de son soutien et de son aide, j'ai pu contacter Françoise Cotton en décembre 2016. Mon intention était de lui demander de m'accorder un entretien. Or, le sort en décida autrement. Françoise Cotton décéda le 16 janvier 2017.

L'épilogue d'un livre

> *Je crois qu'on peut dire de Madame Cotton qu'elle a eu une vie complète, comme il est rare qu'une femme puisse vivre.*
>
> AAÉAÉÉS, dossier Eugénie Cotton, Allocution de Madame Dumont, *op.cit.*, p. 9.

Ainsi la boucle est bouclée et la fin du récit renoue avec son début.

Maintenant que ce livre touche à sa fin me viennent à l'esprit les doutes, les difficultés, les hésitations qui ont accompagné ce projet biographique.

Il n'est pas facile d'écrire une biographie, notamment quand des composantes du mouvement d'une vie restent dans l'obscurité, quand des pans entiers en demeurent secrets, faute surtout de sources. On peut parfois compenser, à la manière de Modiano[1], par l'évocation de la quête, de la perte ou de l'inexistence des traces, de leur nature signifiante. Mais est-ce suffisant ? L'exigence croît dès lors que la biographie devient prétexte à revisiter un siècle, à dépeindre une époque, une société tout en recherchant la marge de manœuvre, la capacité d'agir, l'*agency* de la biographiée. Parue juste au moment où j'entamais le travail à la fois épuisant et enivrant de l'écriture, la biographie de Françoise Thébaud, *Une traversée du siècle, Marguerite Thibert*, véritable ouvrage de référence dans le genre de la « biographie collective », fut une lecture précieuse et stimulante[2].

J'abordai donc *Eugénie Cotton* avec appréhension. Lors d'une de nos discussions sur le livre, une collègue et amie, pensant sans doute

---

[1] Jeanne Bem, « Dora Bruder ou la biographie déplacée de Modiano », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2000, n° 52. p. 221-232.

[2] F. Thébaud, *op.cit.*

aux biographies d'autres femmes célèbres, se demandait si, finalement, une vie comme celle d'Eugénie était vraiment passionnante. Sa remarque m'avait dans le temps fortement déconcertée, d'autant que je soupçonnais que, dans une certaine mesure, elle avait peut-être raison. La vie de Cotton ressemble, à première vue, au cours paisible d'un long fleuve tranquille. Sans doute, ne deviendrait-t-elle pas l'héroïne d'un film hollywoodien : au premier regard, il n'y a rien de véritablement héroïque dans sa vie, rien de romantique dans sa mort. Tout y semble bien rangé, sans aspérités, facile même peut-être. À la manière du mouvement naturel d'un Fred Aster. Toutefois, en regardant de plus près son parcours, je m'aperçus des défis auxquels elle s'était trouvée confrontée, des talents qui furent les siens, de l'énorme somme de travail qu'elle dut constamment fournir.

Et Eugénie, bien douée pour l'étude, fut sûrement une grande bosseuse. Femme de sciences, docteure et intellectuelle, elle pénétra et s'imposa au début du XXe siècle dans des territoires perçus comme exclusivement masculins. Elle fut également femme de tête : efficace et déterminée, elle mena son action par la parole, par l'écrit, par les démarches entreprises, sans fracas. Elle fut une militante, enfin, à la fois féministe, pacifiste et procommuniste, dont la vision égalitaire et pacifique du monde relève de la culture républicaine du réformisme, bien ancrée chez elle, et se construit dans un esprit d'ouverture, de collaboration et d'alliance entre femmes progressistes au-delà des clivages politiques. De là, la diversité des féminismes et des pacifismes en œuvre ici. Eugénie parcourut un long chemin, franchit beaucoup d'obstacles, affronta nombre de difficultés, releva des défis importants. Multi-positionnée, elle contribua au remodelage d'institutions nationales et d'organisations internationales impliquées directement ou indirectement dans l'entreprise ambitieuse de « refaire le monde » et ainsi prépara – toutes perspectives gardées – des évolutions significatives. Qui plus est, par les engagements multiples assumés de par le monde, les préoccupations d'ordre international mises en valeur, la pluralité des mobilisations menées, l'histoire de sa « traversée du siècle » (j'emprunte l'expression à Françoise Thébaud) déborde le cadre d'une simple histoire nationale et se situe dans l'univers à la fois international et transnational des luttes sociales et politiques, féminines et féministes. Par là même, elle s'inscrit dans une « histoire mondiale de la France », dans une histoire globale des femmes et des

féminismes également[3]. Histoires d'un siècle et d'une vie donc : voilà que le sous-titre de la biographie qui émergea dès le début de son écriture, s'impose aussi *in fine*.

Sujet de ces histoires, sujet d'histoire, Eugénie Cotton fut-elle femme exceptionnelle ? Certes, son parcours professionnel et militant fut hors normes. Âgée de vingt ans au tournant du siècle, elle est déjà bachelière et Sévrienne à une époque où les femmes ont un accès limité à l'instruction. Sa formation et ses modèles la prédisposent à la réalisation de soi. Elle peut alors nourrir des ambitions de carrière « masculines » : doctorat d'État, recherche, reconnaissance scientifique… Sous le Front populaire, elle dirige l'école féminine la plus prestigieuse de France et, après la guerre, deux grandes organisations de femmes, l'une nationale et l'autre internationale ; elle participe enfin à la présidence d'autres organisations mondiales, tel le Mouvement mondial de la paix et le Conseil mondial de la paix.

Cette carrière exceptionnelle, jamais revendiquée d'ailleurs par Cotton comme une transgression, ne va point de pair avec le sort d'une « pitoyable célibataire névrosée » – stéréotype misogyne solidement ancré concernant les femmes de sciences à l'époque. En témoignent sa longue vie conjugale et son rapport à la maternité. Tout en ayant secoué des barrières symboliques, Eugénie a su développer et protéger la sphère relationnelle et affective de sa vie. Elle assume, sans les contester réellement, les rôles sociaux d'épouse et de mère dévolus aux femmes, tout en réussissant à les concilier avec une profession exigeante. Elle se voit toutefois contrainte à certaines concessions – voulues ? inconscientes ? Elle ne s'est jamais exprimée ouvertement sur les sacrifices professionnels éventuels effectués, tels que l'abandon de la recherche et d'une carrière dans l'enseignement supérieur. Elle rentre à cet égard dans la normalité sociale voulue pour son sexe et se démarque ainsi sur ce point de son modèle, Marie Curie. Quand elle accepte le poste de directrice de l'École de Sèvres, ses enfants sont ou se préparent à partir de la maison pour fonder leur propre famille.

Pour synthétiser, Eugénie Cotton s'écarte du modèle imposé aux femmes de son temps et le respecte à la fois. C'est que, par son habileté

[3] Patrick Boucheron (dir.), Nicolas Delalande, Florian Mazel *et alii* (coord.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Points, 2018 ; Bonnie G. Smith (ed.), *Global Feminisms since 1945*, London & New York, Routledge, 2000 ; Karen Offen (ed.), *Globalizing Feminisms 1798-1945*, London & New York, Routledge, 2010. *Cf.* F. Thébaud, *op. cit.*, p. 560.

« quasi politique » à envisager les questions, elle sut équilibrer savamment dans sa vie publique et privée norme et exceptionnalité. Elle propose alors un modèle de femme nouvelle, moderne, autonome, savante, engagée et… socialement acceptable, car non extra-ordinaire. Elle devient de la sorte la mère-travailleuse-citoyenne idéale, promue par la mouvance féminine progressiste de l'après-Seconde guerre mondiale qu'elle préside. Promue au rang de symbole et d'icône, elle offre aux femmes du monde entier un exemple à suivre et leur ouvre le champ des possibles.

Cette normalité atypique est très poétiquement mise en mots par l'écrivaine communiste Elsa Triolet lors de la célébration du 70e anniversaire de Cotton :

> *Vous qui êtes [...] une femme très réelle, une femme « comme les autres » : c'est-à-dire, une femme qui a travaillé et qui travaille, une femme qui a eu un mari, des enfants, des petits-enfants… Seulement, ses dons exceptionnels ont amené Mme Cotton à être remarquée par Marie Curie [...] ; seulement, son mari fut le grand savant Aimé Cotton, et elle a pu collaborer avec lui ; seulement, son propre travail scientifique était d'une qualité telle, son autorité sur ses élèves si grande que, de répétitrice, Eugénie Cotton devait devenir la directrice de l'École de Sèvres et former des générations de jeunes filles de France. Elle a su démontrer ce que pouvait faire une femme capable, et elle a commencé à le faire, il y a environ un demi-siècle, où la « condition féminine » était autrement difficile et la lutte pour en échapper autrement dure qu'aujourd'hui. Mme Eugénie Cotton, une femme réelle, une femme comme les autres, qui n'est exceptionnelle que par sa qualité dans toute chose…*[4]

Eugénie avait beaucoup apprécié cette apostrophe de son amie. D'autant que, finalement, elle rejette pour elle-même la qualification de femme « exceptionnelle ». « Je demande, note-t-elle dans ses brouillons, qu'on ne me présente pas comme une femme exceptionnelle, ni comme une grande savante – j'ai fait peu de travaux originaux – ni comme une héroïne.[5] » Ce qui l'intéresse à transmettre aux générations avenantes de femmes, c'est sa passion pour la vie, à savoir pour son travail et pour les causes qu'elle a fidèlement et ardemment servies.

---

[4] Elsa Triolet, « Bon anniversaire, chère Madame Cotton », *Femmes françaises*, n° 359, 6 octobre 1951.

[5] BMD, FEC, Éléments autobiographiques, brouillons autobiographiques manuscrits, 1 AP 29, doc. cité.

Les derniers mots du livre, empruntés au projet autobiographique d'Eugénie Cotton, auraient pu être aussi ses dernières paroles :

> *Je fais partie de ceux qui aiment la vie. J'ai eu le bonheur d'avoir de bons parents, de fonder une famille heureuse [...]. Toute ma vie, j'ai travaillé à des tâches passionnantes : j'ai aimé mes études, j'ai fait avec joie de l'enseignement et de la recherche [...]. Je ne cesse de m'intéresser à la vie du monde, à la promotion de la femme, au maintien de la paix. Je fais confiance aux possibilités de l'homme et je crois au progrès. Je ne demande qu'à travailler, c'est-à-dire à vivre jusqu'à l'extinction de mes forces. Le crépuscule les réduit progressivement et je veux pouvoir travailler jusqu'à la tombée de la nuit*[6].

[6] *Ibid*., Survivances, mémoires manuscrits et dactylographiés, 1 AP 28 : « Vivre et Revivre ».

SOURCES[1]

1. BIBLIOTHÈQUE MARGUERITE DURAND (BMD)

Le Fonds Eugénie Cotton (FEC)

Éléments autobiographiques

« Survivances » : mémoires manuscrits et dactylographiés : 1 AP 16, 1 AP 17, 1 AP 18, 1 AP 19, 1 AP 20, 1 AP 21, 1 AP 23, 1 AP 24, 1 AP 25, 1 AP 26, 1 AP 27, 1 AP 28, « Souvenirs d'enfance en Saintonge » (1 AP 15-18, non classifié) ;

Brouillons autobiographiques : 1 AP 29, brouillons autobiographiques manuscrits ;

Écrits personnels divers : 1 AP 31, 1 AP 34.1 ;

Correspondance personnelle : 1 AP 39, 1 AP 40a, 1 AP 40b, 1 AP 42, 1 AP 45 ;

Agendas personnels : 1 AP 46.

Activités professionnelles

École de Sèvres : 1 AP 50, 1 AP 57, 1 AP 63, 1 AP 64, 1 AP 65, 1 AP 68, 1 AP 71 1 AP 72, 1 AP 75, 1 AP 76, 1 AP 77, 1 AP 79, 1 AP 92, 1 AP 93, 1 AP 95, 1 AP 97, 1 AP 98, 1 AP 103, 1 AP 109, 1 AP 110, 1 AP 112, 1 AP 114, 1 AP 115 ;

Carrière scientifique : 1 AP 121, 1 AP 131, 1 AP 133, 1 AP 134, 1 AP 136 ;

Publications : 1 AP 141, 1 AP 142, 1 AP 143, 1 AP 144, 1 AP 147, 1 AP 148, 1 AP 149, 1 AP 150, 1 AP 151, 1 AP 153, 1 AP 154, 1 AP 156.

Activités associatives et militantes

L'Union des femmes françaises : 1 AP 170, 1 AP 172, 1 AP 175, 1 AP 183, 1 AP 190, 1 AP 193, 1 AP 197, 1 AP 198 ;

La Fédération démocratique internationale des femmes : 1 AP 199, 1 AP 203, 1 AP 204, 1 AP 206, 1 AP 207, 1 AP 209, 1 AP 211,

---

[1] J'exprime ma gratitude à toutes celles et à tous ceux, qui au sein des différentes bibliothèques et centres d'archives ont facilité cette recherche. Mes remerciements tout particuliers vont à la directrice de la Bibliothèque Marguerite Durand, Annie Metz.

1 AP 212, 1 AP 213, 1 AP 215, 1 AP 216, 1 AP 218, 1 AP 221, 1 AP 222, 1 AP 229, 1 AP 233, 1 AP 234, 1 AP 236, 1 AP 238, 1 AP 240, 1 AP 241, 1 AP 242, 1 AP 245, 1 AP 248, 1 AP 250, 1 AP 251, 1 AP 253, 1 AP 254, 1 AP 256, 1 AP 261, 1 AP 263, 1 AP 268, 1 AP 269, 1 AP 270, 1 AP 271 ;
Association de l'amitié France-URSS : 1 AP 275, 1 AP 277 ;
Mouvement pour la paix : 1 AP 287, 1 AP 289, 1 AP 294.

Sources biographiques

20 mai 1966-24 septembre 1996 : 1 AP 300b ;
Hommages posthumes : 1 AP 301, 1 AP 303, 1 AP 305, 1 AP 308, 1 AP 310, 1 AP 312.

Documentation

1 AP 316, Coupures de presse.

2. BIBLIOTHÈQUE ULM - LETTRES ET SCIENCES HUMAINES (ÉNS)

Archives de l'Association des Élèves et Anciennes Élèves de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (AAÉAÉÉNSJF)

Dossier Collections de photos : collection de Catherine Schulhof ;
Dossier Études ;
Dossier Eugénie Cotton ;
Dossier Aimé Cotton ;
Dossier Excursions ;
Dossier Cotton, coupures de presse.

3. BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES EXPÉRIMENTALES (ÉNS)

Archives d'Aimé Cotton (AAC)

Dossier 1 : Documents à caractère personnel et biographique ;
Dossier 3 : Travaux, articles, notes, discours d'Aimé Cotton, 1907-1950 ;
Dossier 4 : Enseignement ;
Dossier 5 : Correspondance familiale ;
Dossier 16 : Physique de guerre, 1914-1918 ;
Dossier 22 : Guerre de 1939-1940, recherche.

4. ARCHIVES NATIONALES, SITE DE PIERREFITTE-SUR-SEINE (AN)

École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres (ÉNSJF)

AN/20080426/12, Correspondance officielle et semi-officielle 1936-1937 ;
AN/20080426/13, Correspondance officielle et semi-officielle 1938 et 1939 ;
AN/20080426/14, Correspondance officielle et semi-officielle 1940 ; correspondance 1941 ;
AN/20080426/71, Registre relatif à la vie scolaire.

Pour une histoire de l'École normale supérieure. Sources d'archives, presse de l'École normale supérieure (1794-1993)

AN/61AJ/94, Administration générale, gestion C. Bouglé.

Dossiers de carrière du personnel de l'enseignement primaire, secondaire, supérieur

AN/F/17/24282, dossier de carrière de Marguerite ARON ;
AN/F17/23207, dossier de carrière de Madeleine BESSETEAUX-ROTABOUL ;
AN/F/17/23575B, dossier de carrière d'Anna CARTAN ;
AN/F/17/24865, dossier de carrière Aimé COTTON ;
AN/F/17/24865, dossier de carrière d'Eugénie COTTON-FEYTIS ;
AN/F17/23581A, dossier de carrière de Marie COTTON ;
AN/F17/27596, dossier de carrière de Louise DUBREIL-JACOTIN ;
AN/F/17/23709, dossier de carrière de Gabrielle DUPONCHEL-MARCOURT ;
AN/F/17/24809, dossier de carrière d'Alix LAMBERT ;
AN/F17/26592, dossier de carrière de Lucy PRENANT-SOTO ;
AN/F17/26410, dossier de carrière de Marthe PRIVAT-BAILLAUD.

Académie de Paris. Archives rectorales relatives à la guerre de 1939-1945 (1939-1945)

Relations avec les autorités d'occupation - incidents dans les établissements – arrestations : AN/AJ/16/7117, Incidents dans les établissements. Incidents survenus dans les établissements scolaires et les facultés parisiennes (déc. 1940-1944).

Académie de Paris, chancellerie de l'Université de Paris : instituts français à l'étranger, relations avec les universités étrangères, prix, bourses et fondations (1843-1965)

AN/AJ/16/7003 : fondation Commercy.

Académie de Paris. Archives des facultés de droit, de pharmacie, théologie, lettres et sciences, 1803-1959 ; services rectoraux, 1821-1961 (1803-1961)

Services rectoraux, 1821-1961 Académie de Paris : AN/AJ/16/4691, enquête de 1906 : deuxième série (Mathématiques-sciences) ; AN/AJ/16/5516, Registre des doctorats d'État, Procès-verbaux d'examens et réceptions.

Direction de l'enseignement supérieur (1846-1969)

ÉNS d'Ulm : AN/F/17/17714 gestion administrative et financière, Bâtiments 1936-1943 ;

Scolarité à l'ÉNS de Sèvres : AN/F/17/17699, École normale supérieure de jeunes filles à Sèvres, élèves internes et externes, Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire, 1938-1940.

Police générale

AN/F/7/15482B, dossier Eugénie Cotton.

Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle)

AN/626AP379, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), 1951-1968 ;

AN/626AP/380, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), Assises pour la réduction du temps de travail des femmes, notes manuscrites et dactylographiées, 1967 ;

AN/626AP/381, Fonds Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch (XXe siècle), Contrôle des naissances.

Les archives des Assemblées nationales (1787-2007)

Annexe du répertoire : Assemblée consultative provisoire (Paris), 1944-1945, (C//15247 à C//15281)

5. BIBLIOTHÈQUE DE DOCUMENTATION INTERNATIONALE CONTEMPORAINE (BDIC)

Archives personnelles et familiales, Duchêne, Gabrielle, cote F delta res 239/1-7FGD, dossier Antifascisme, Article, 22.04.2932, s. d. : « Quelques éminents savants en face de l'annexion de l'Autriche ».

6. ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SEINE-SAINT-DENIS (ADSSD)

Fonds Femmes

261J3, UFF, dossier 1, brochures ;
261J4, FDIF, dossier 2, Les relations entre la FDIF et l'ONU ;
261J4 bis, brochures de la FDIF, dossier 1, brochures.

Archives du Parti communiste français (APCF) : Fonds Marcel Willard, 1940-1957

308 J 1-22.

Fonds Mouvement de la Paix

170J1, Historique de l'association ;
170J7, Congrès nationaux : Congrès national – salle Pleyel – 13-14 juin 1964 ;
170J139, Actions menées par le Mouvement de la paix ;
170J173, Participation du Mouvement de la Paix au Conseil mondial de la paix, Congrès mondiaux ; Compte rendu du Congrès des peuples Vélodrome d'Hiver 23 décembre 1952 ; Congrès des peuples pour la paix, Vienne, 12-19 décembre 1952 ;

7. ARCHIVES DU MUSÉE CURIE (AMC)

Don Eugénie Cotton (28 mars 1991)

Statuts procès-verbaux, correspondance, bulletins (1958-1959) ;
À propos de la création de l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie : Correspondance (1958-1963) ; Textes sur Irène et Frédéric Joliot-Curie.

8. ARCHIVES DE LA PRÉFECTURE DE POLICE DE LA VILLE DE PARIS (APPP)

APPP, 1 W 1458 - n° dossier 81179, « Feytis Eugénie veuve Cotton » (archives issues du Cabinet du Préfet de Police).

9. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE (BNF) & BIBLIOTHÈQUE MARGUERITE DURAND (BMD)

PÉRIODIQUES, REVUES, JOURNAUX DÉPOUILLÉS

Bulletin d'information de la FDIF
Femmes du monde entier
Femmes françaises
Heures claires
Les Cahiers de l'Union des Femmes Françaises

10. FILMOGRAPHIE

Femmes françaises, documentaire enregistré à Ciné-France en 1945, commenté par Cécile Didier et Renée Simonot. Ministère de la Culture, Les Archives françaises du film du Centre nationale de la cinématographie.

À la session de Moscou du comité exécutif de la fédération démocratique internationale des femmes, production réalisée par Esther Choub, Studio central des films documentaires décorés de l'ordre du drapeau rouge 1946, commentaire d'Irène Ehrbourg, Ministère de la Culture, Les Archives françaises du film du Centre national de la cinématographie.

11. ÉCRITS ET DISCOURS D'EUGÉNIE COTTON-FEYTIS

COTTON [-FEYTIS] Eugénie, Thèse principale : « Recherches sur les sels paramagnétiques » et seconde thèse : « Propositions données par la Faculté » (théories électroniques de valence), Paris, Masson et Cie Éditeurs, 1925.

_____, « L'évolution de l'enseignement scientifique à l'École de Sèvres », *Le Cinquantenaire de l'École de Sèvres, 1881-1931*, Paris, Ateliers Printory, 1932, p. 215-224.

_____, « Sur l'anisotropie magnétique », note présentée par Aimé COTTON, séance du 2 mars, *Comptes rendus hebdomadaires des*

séances de l'Académie des sciences, t. 214, janvier-juin 1942, p. 485-488.

_____, « Variation de l'anisotropie magnétique du caoutchouc étiré en fonction de la tension à laquelle il est soumis », note présentée par Aimé COTTON, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. 215, juillet-décembre 1942, p. 299-301.

_____ & FAURÉ-FREMIET Emanuel, « Anisotropie magnétique de quelques substances organiques à structure fibreuse », note présentée par Aimé COTTON, séance du 2 mars, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. 214, janvier-juin 1942, p. 996-998.

_____, « Le phénomène de l'anisotropie magnétique », *Revue Générale du Caoutchouc*, n° 21, 1944, p. 26-30.

_____, Introduction, *Congrès International des Femmes*, Compte rendu des travaux du congrès qui s'est tenu à Paris du 26 novembre au 1er décembre 1945, première édition, p. IX-XIV.

_____, Discours d'ouverture, *Congrès International des Femmes*, Compte rendu des travaux du congrès qui s'est tenu à Paris du 26 novembre au 1er décembre 1945, première édition, p. XV-XXIV.

_____, Rapport d'activité de la FDIF, *Deuxième Congrès mondial des femmes*, compte rendu des travaux du congrès qui s'est tenu à Budapest (Hongrie) du 1er au 6 décembre 1948, p. 20-51.

_____, Allocution d'ouverture lors du IIIe congrès national de l'UFF du 4-6 juin 1949 à Marseille, *Pour faire reculer la misère et la guerre, pour que triomphe la vie, IIIe Congrès de l'UFF*, p. 30-31.

_____, *Les Curie et la radioactivité*, Paris, Éd. Seghers, collection « Savants du monde entier », 1963.

_____, *Aimé Cotton, l'optique et la magnéto-optique*, Paris, Éd. Seghers, collection « Savants du monde entier », 1967.

FEYTIS Eugénie, « Magnétisme et Chimie », *Bulletin* trimestriel de Sèvres, n° 38, avril 1911.

_____, « Les théories du para- et du ferromagnétisme (notes prises au cours de M. Perrin) », *Bulletin* trimestriel de Sèvres, n° 43, juillet 1912.

_____, « Le paramagnétisme appliqué à l'étude des sels métalliques », Conférence faite à la Société de Chimie Physique, *Bulletin*, n° 49, janvier 1914.

12. TÉMOIGNAGES, ESSAIS, TRAVAUX, BROCHURES

AMIEUX Anna, « L'École normale des professeurs-femmes », *Le Cinquantenaire de l'École de Sèvres, 1881-1931*, Paris, Ateliers Printory, 1932, p. 113-212.

ARON Marguerite, *Le Journal d'une Sévrienne*, Paris, Felix Alcan, 1912.

BIQUARD Pierre, *Frédéric Joliot-Curie et l'énergie atomique*, Paris, Éd. Seghers, Collection « Savants du monde entier », 1961.

BROGLIE Louis de, « Aimé Cotton. L'hommage de l'Académie des Sciences », *Villages de l'Ain*, n° 25, 1954, p. 3-13.

_____, Notice sur la vie et l'œuvre d'Aimé Cotton, Lecture faite en la séance annuelle des prix du 14 décembre 1953.

BROHAND-MERCIER Denise, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *À l'École de Sèvres 1938-1945*, Paris, imprimerie de F.-D. Gié, 1995, p. 63-70.

CARCOPINO Jérôme, *Souvenirs de sept ans, 1937-1944*, Paris, Flammarion, 1953.

CAULLERY Maurice, *Maurice Caullery, 1868-1958, un biologiste au quotidien*, texte tiré des « Souvenirs d'un biologiste » et présenté par Éva TELKES, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2001.

CHAMOUX-CAVAYE Lucienne, « Madeleine Michelis », *À la mémoire des Sévriennes mortes pour la France. 1939-1945*, Paris, ÉNS de Sèvres, 1946, p. 83-89.

CHENOT Madeleine, « Note bibliographique », *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 48, juin 1967.

Cinquantenaire du premier cours de Marie Curie à la Sorbonne, Cahors, Imprimerie Coueslant, 1957.

Congrès des intellectuels pour la paix, Compte rendu réalisé par le bureau du secrétariat général du Congrès, Varsovie, 1949.

COSSOUL-CRENO Juliette, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *À l'École de Sèvres 1938-1945*, Paris, imprimerie de F.-D. Gié, 1995, p. 49-54.

COTTON Aimé, « L'Esperanto, Le Congrès de Cambridge », *Revue du Mois*, t. 4, octobre 1907, p. 490-498.

COTTON Eugène & MANIGAULT Jeannette, « Madame Cotton, ma mère », *Heures claires*, n° 49, mai 1968, p. 20-23.

COURTIN Madeleine, « Madame Cotton », *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 49, décembre 1967, p. 33-34.

COUTELLE-MARINTABOURET Jeanne, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *À l'École de Sèvres 1938-1945*, Paris, imprimerie de F.-D. Gié, 1995, p. 27-48.

CROUZET-BENABEN Jeanne Paul, *Souvenirs d'une jeune fille bête*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1971.

FERRAND Jacqueline, « Souvenirs de Madame Cotton », *Société des amis de l'École Normale Supérieure, Bulletin spécial*, mars 2005, p. 19-24.

_____, « Hommage à Eugénie Cotton, Directrice de l'ENSJF de 1936 à 1941 », *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 147, juin-septembre 1993, p. 11-14.

GIRARD Marie, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *À l'École de Sèvres, 1938-1945*, Paris, imprimerie de F.-D. Gié, 1995, p. 15-17.

Hommage à Aimé Cotton, 5 juin 1948, Paris, Librairie Duranton, 1951.

Hommage à Madame Eugénie Cotton, 23 Juin 1967, Paris, 1967.

JOLIOT-CURIE Frédéric et Irène, *Œuvres scientifiques complètes*, Paris, PUF, 1961.

KASTLER Alfred, « Avant-propos », *in* COTTON Eugénie, *Aimé Cotton, l'optique et la magnéto-optique*, Paris, Éd. Seghers, collection « Savants du monde entier », 1967, p. 8-14.

_____, « Aimé Cotton », *Annales de Physique*, vol. 14, n° 5, 1970, p. 8-14.

LANGEVIN André, *Paul Langevin mon père*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1974.

LIBERMANN Paulette, « Quelques souvenirs de l'École de Sèvres », *À l'École de Sèvres 1938-1945*, Paris, imprimerie de F.-D. Gié, 1995, p. 19-24.

LOT Ferdinand, *Jean Perrin et les atomes*, Paris, Seghers, collection « Savants du monde entier », 1963.

MARBO Camille, *À travers deux siècles, souvenirs et rencontres (1883-1967)*, Paris, Grasset, 1967.

M. C., « La Sévrienne littéraire », *Le Cinquantenaire de l'École de Sèvres, 1881-1931*, Paris, Ateliers Printory, 1932, p. 412-413.

PAYEN Geneviève G., « Hélène Charniaux-Cotton (1918–1986) », Invertebrate Reproduction & Development, vol. 16, issue 1-3, 1989.

PERRIN Henriette, « Quelques considérations sur le mariage », *La Femme*, n° 1, janvier 1911, p. 4-6.

PERRIN Jean, « Mouvement brownien et molécules ». *Journal de Physique Théorique et Appliquée*, 1910, 9 (1), p. 5-39.

POMPÉI Angèle, « Irène Joliot-Curie (1897-1956) », *Europe*, mai-juin 1961.

PRIVAT-BAILLAUD Marthe, « Eugénie Feytis, Sévrienne de la 21e promotion, *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 50, décembre 1967, p. 7-11.

« Prof. Aimé Auguste Cotton », *Nature*, v. 167, june 9, 1951, p. 923.

REVAL Gabrielle, *Les Sévriennes – Primary Source Edition*, 17e édition, Paris, Ollendorf, 1907.

_____, *Lycéennes*, Paris, Ollendorf, 1902.

THOREZ-VERMEERSCH Jeannette, *La Vie en rouge. Mémoires*, Paris, Belfond, 1998.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ARASA Yaelle, *Les Voyageuses d'Albert Kahn, 1905-1930, vingt-sept femmes à la découverte du monde*, Paris, l'Harmattan, 2014.

ARIÈS Philippe et DUBY Georges (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4 : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987.

ARMSTRONG Elisabeth, « Before Bandung : The Anti-Imperialist Women's Movement in Asia and the Women's International Democratic Federation », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, vol. 41, n° 2, Winter 2016, p. 305-331.

ARON Raymond, « La politique américaine des visas », *Preuves*, 23 janvier 1953.

AUDIN Michèle, « Dans la famille Cartan, je demande… la sœur », *En Hommage à Henri Cartan, SMF – Gazette*, n° 122, 2009, p. 45-51.

BARD Christine, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.

_____, « The French Communist Party and Women 1920-1939 », *in* GRUBER Helmut & GRAVES Pamela (ed.), *Women and Socialism, Socialism and Women*, New York-Oxford, Berghahn Books, 1998, p. 321-347.

_____, « Le dilemme des féministes françaises face au nazisme et à la menace de la guerre », *in* KANDEL Liliane (dir.), *Féminismes et Nazisme*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 148-161.

_____, « Marie Curie et Irène Joliot-Curie. Le féminisme arcouestien », *Revue de la BNF*, n° 32, 2009/2, p. 30-41.

_____ (dir.) & CHAPERON Sylvie (collab.), *Dictionnaire des féministes. France XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, PUF, 2017.

BEM Jeanne, « Dora Bruder ou la biographie déplacée de Modiano », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2000, n° 52. p. 221-232.

BENJAMIN Walter, « Sur le concept d'histoire » [1940], *Écrits français*, Gallimard, 1991.

BERENI Laure, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », *in* BARD Christine (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, p. 27-41.

BERTHON Madeleine, *De Solesmes à Auschwitz. Marguerite Aron, itinéraire d'une Sévrienne*, Paris, Cerf, 1993.

BESNÉ Claire, *Le Comité Mondial des femmes contre la guerre et le fascisme (1934-1939) : un mouvement de femmes communistes*, mémoire de maîtrise, Université Paris 8, 2005.

BORDEAUX Michèle, « Femmes hors d'État français, 1940-1944 », *in* THALMANN Rita (dir.), *Femmes et fascismes*, Paris, Tierce, 1986, p. 135-155.

BOUCHERON Patrick (dir.), DELALANDE Nicolas, MAZEL Florian, POTIN Yann & SINGARAVÉLOU Pierre (coord.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Points, 2018.

BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.

CABANEL Patrick & DURAND Jean-Dominique (dir), *Le Grand Exil des congrégations religieuses françaises, 1901-1914*, Paris, Le Cerf, coll. « Histoire », 2005.

CAHON Julien, *Madeleine Michelis (1913-1944), une Amiénoise dans la Résistance*, Amiens, Préfecture de la région de Picardie, préfecture de la Somme, 2013.

CAINE Barbara, « Feminist Biography and Feminist History », *Women's History Review*, n° 2, 1994, p. 247-261.

_____, *Biography and History*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010.

CHALINE Jean-Pierre & JACQUART Jean, *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1998.

CHAPERON Sylvie, *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000.

CHAPOULIE Jean-Michel**,** « L'organisation de l'enseignement primaire de la IIIe République : ses origines parisiennes et provinciales, 1850-1880 », *Histoire de l'éducation*, n° 105, 2005, p. 3-44.

CHARLE Christophe, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 1991, 3e édition, 2001.

_____, « Les "classes moyennes" en France. Discours pluriel et histoire singulière (1870-2000) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 50, n° 4, oct.-déc. 2003, p. 112.

CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane, *Histoire des intellectuels en France (1944-1954)*, t. 2 : *Le temps de l'engagement*, Paris, Éd. Complexe, 1999.

CONDETTE Jean-François, *Histoire de la formation des enseignants en France (XIXe-XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2007.

CRUBELLIER Maurice, *L'École républicaine 1870-1940 : esquisse d'une histoire culturelle*, Paris, Éditions Christian (Vivre l'histoire), 1993.

DARMON Pierre, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2000.

DIEBOLT Évelyne, *Dictionnaire biographique. Militer au XXe siècle. Femmes, féminisme, Églises et société*, Paris, Michel Houdiard, 2009 — Notes de Jacques Girault.

DONERT Celia, « Femmes, communisme et internationalisme. La Fédération démocratique internationale des femmes en Europe centrale (1945-1979) », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 121, janvier-mars 2014, p. 119-131.

DOSSE François, *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

DOUKI Caroline, « Entre État et société : la gendarmerie au XIXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 50-1, 2003/1, p. 189-197.

DREYFFUS Michel, « Eugénie Cotton », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. De 1940 à mai 1968*, version CD-Rom, Éditions l'Atelier, 2008, t. 4, p. 43.

DUBOIS Ellen Carol, « Eleanor Flexner and the History of American Feminism », *Gender & History*, n° 3(1), 1991, p. 81-90.

DUCLERT Vincent, « L'affaire Dreyfus et la gauche », *in* BECKER Jean-Jacques & CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France*, t. 2, Paris, La Découverte, 2005, p. 199-214.

DULLIN Sabine, « L'invention d'une frontière de guerre froide à l'ouest de l'Union soviétique (1945-1949) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 102, 2009/2, p. 49-61.

DULPHY Anne, « La gauche et la guerre froide », *in* BECKER Jean-Jacques & CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France*, t. 2, Paris, La Découverte, 2005, p. 416-434.

EFTHYMIOU Loukia, *Identités d'enseignantes, identités de femmes. Les femmes professeurs dans l'enseignement secondaire public en France, 1914-1939*, thèse de doctorat, Histoire et civilisation des Sociétés occidentales, 3 t., Université Paris 7, 2002.

_____, « Le genre des concours », *in* THÉBAUD Françoise & ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.), « Coéducation et mixité », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 18, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003/2, p. 99-112.

_____, « L'impact spirituel de Paul Claudel sur le milieu enseignant féminin entre les deux guerres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 181, 2006, p. 47-51.

_____, « Témoignages de professeures mobilisées : aspects genrés d'une histoire de l'intime durant la Grande Guerre en France », *in* SEYBERT Gislinde & STAUDER Thomas (Hrsg), *Heroisches Elend, Der Erste Weltkrieg im intellektuellen, literarischen und bildnerischen Gedächtnis der europäischen Kulturen*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang Éditions**,** 2013, t. 2, p. 857-871.

_____, « Ahrweiler-Glykatzi, Hélène », *in* DIDIER Béatrice, FOUQUE Antoinette & CALLE-CRUBER Mireille (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Paris, des femmes, 2013, t. 1, p. 75.

_____, « Mémoire-s de guerre, images de résistantes : des professeures au service de la France pendant la Seconde Guerre mondiale », *in* SEYBERT Gislinde (Hrsg), *Götzendämmerung – Crépuscule des idoles. Seconde Guerre mondiale dans la mémoire collective : Littérature, Art, Histoire*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang Éditions, 2017, p. 515-529.

_____, « L'École normale supérieure de Sèvres : naissance, évolutions, mutations d'une institution de formation professorale féminine sous la IIIe République », *in* GODLEWICZ-ACADEMIEC Johanna, KRAWCZYK Dariusz, LUCZYNSKA-HOLDYS Malgorzata & SOKOLOWICZ Małgorzata, *Les Femmes et le savoir. Women and knowledge. Frauen und Wissen*, Paris, coll. « Rencontres », éd. Classiques Garnier, 2020, p. 89-103.

FAYOLLE Sandra, *L'Union des femmes françaises : une organisation féminine de masse du Parti communiste français (1945-1965)*, thèse de doctorat en Science politique, Université Paris 1, Département de Science Politique, 2005.

FORMAGLIO Cécile, *« Féministe d'abord » : Cécile Brunschvicg (1877-1946)*, Rennes, PUR, 2014.

FOUCHER Charlotte, « Le Péril bleu. Images psychopathologiques de la femme artiste au passage du siècle » *in* DARRAGON Éric & TILLIER Bertrand (dir.), *Image de l'artiste, Territoires contemporains*, nouvelle série – 4, mis en ligne le 3 avril 2012, disponible sur <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/image_artiste/Charlotte_Foucher.html>.

GABORIAUX Chloé, « Fonder la République sur les "nouvelles couches sociales" (Gambetta) : description du monde social et préférences institutionnelles dans la France des années 1870 », *Histoire@Politique*, n° 25, 2015/1, p. 12-23.

GAC Julie de & VIRGILI Fabrice (coord.), *L'Europe des femmes XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, Perrin, 2017.

GAMBETTA Léon, *Discours et plaidoyers politiques de M. Gambetta*, Paris, G. Charpentier, 1880-1885, t. 3 (1880).

GERHARD Ute, « Concepts et controverses », *in* CUBIN Éliane (*et al.*), *Le Siècle des féminismes*, Paris, Les Éd. de l'Atelier/Les Éd. ouvrières, 2004, p. 47-63.

GRANDSENNE Florence, « Les intellectuels français et l'insurrection hongroise de 1956 », *Les cahiers d'histoire sociale*, n° 28, 2006, p. 7-31.

GRENARD Fabrice, « Les implications politiques du ravitaillement en France sous l'Occupation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 94, 2007/2, p. 199-215.

GUÉRAICHE William, « Le débat du 24 mars 1944 à l'Assemblée consultative d'Alger : "Les femmes seront électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes" », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 1, *Résistances et Libérations France 1940-1945*, p. 263-271.

_____, *Les Femmes et la République : comportement politique et condition sociale*, Paris, Éditions ouvrières, 1999.

GUITARD Odette, « Organisation politique du Tiers Monde de Bandoung à Santiago », *in* CAIRE Guy (dir.), *Tiers-Monde*, t. 15, n° 57, 1974, p. 87-102.

GUTHLEBEN Denis, *Histoire du CNRS de 1939 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2009.

HAAN Francisca de, « Continuing Cold War Paradigms in the Western Historiography of Transnational Women's Organisations : The Case of the Women's International Democratic Federation (WIDF) », *Women's History Review, vol.* 19, n° 4, sept. 2010, p. 547-573.

_____, « The Women's International Democratic Federation (WIDF) : History, Main Agenda and Contributions, 1945-1991, » *in* DUBLIN Thomas & KISH SKLAR Kathryn (eds) *Women and Social Movements International—1840 to Present* (WASI) online archive, oct. 2012.

_____, « Eugénie Cotton, Pak Chong-ae, and Claudia Jones : Rethinking Transnational Feminism and International Politics », *in Journal of Women's History*, vol. 25, n° 4, Winter 2013, p. 174-189.

_____,« Writing Inter/Transnational History : The Case of Women's Movements and Feminisms », *in* HAIDER-WILSON Barbara, GODSEY William D. & MUELLER Wolfgang (eds), *Internationale Geschichte in Theorie und Praxis/International History in Theory and Practice*, Vienna, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2017, p. 501-536.

_____, « The Global Left-Feminist 1960s : From Copenhagen to Moscow and New York », *in* JIAN Chen *et al* (eds), *The Routledge Handbook of the Global Sixties. Between Protest and Nation-Building*, Routledge, 2018, p. 230–242.

HAROUY Michel, *De Saumur à Poitiers par le rail*, Turquant, Éditions Cheminements, 2006.

HEWITT Nancy A., *No Permanent Waves : Recasting Histories of U.S. Feminism*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2010.

« Histoires parallèles du système éducatif français et des établissements scolaires niortais », Compte rendu des conférences des 27 juin et 3 octobre 2007, document produit par le secrétariat de la section des Deux-Sèvres de l'AMOPA, édité au collège Fontanes, novembre 2007, disponible sur <http://amopa79.org/pages/conferences/Histoires_paralleles/EditionCompteRenduHistoiresParalleles.htm#lycées>.

HOUTE Arnaud-Dominique, « Gendarmes en République, gendarmerie républicaine ? La compagnie du Nord sous la Troisième République (1870-1914) », *Bulletin de la Commission historique du Nord*, t. LIII, 2005-2006, novembre 2007.

HULIN Nicole, *Les Femmes et l'enseignement scientifique*, Paris, PUF, 2002.

« Illustres inconnus et inconnus illustres », *Le Débat*, vol. 50, n° 3, 1988, p. 230-256.

JACQUEMOND Louis-Pascal, « Irène Joliot-Curie, une féministe engagée ? », *Genre & Histoire*, n° 11, Automne 2012, mis en ligne le 02 août 2013, consulté le 09 août 2018, disponible sur <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1796>.

_____, *Irène Joliot-Curie*, Paris, Odile Jacob, 2014.

_____, *L'Espoir brisé. 1936, les femmes et le Front populaire*, Paris, Belin, 2016.

KLEJMAN Laurence & ROCHEFORT Florence, *L'Égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques/Des femmes, 1989.

KOTT Sandrine, « Par-delà la guerre froide. Les organisations internationales et les circulations Est-Ouest (1947-1973) », *Vingtième Siècle – Revue d'histoire*, n° 109 : *Le bloc de l'Est en question*, 2011/1, p. 142-154.

KROP Jérome, *La Méritocratie républicaine : élitisme et scolarisation de masse sous la IIIe République*, Rennes, PUR, 2014.

La Formation des maîtres en France 1792-1914. Recueil de textes officiels, Textes officiels réunis par Michel GRANDIÈRES, Rémi PARIS & Daniel GALLOYER, Lyon, INRP, 2007.

LAPERRIÈRE Guy, *Les Congrégations religieuses. Au plus fort de la tourmente, 1901-1904*, t. 2, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999.

LAVILLE Helen, *Cold War Women : the International Activities of American Women's Organisations*, Manchester and New York, Manchester University Press, 2002.

LE COUR GRANDMAISON Olivier, « Le mouvement de la paix pendant la guerre froide : le cas français (1948-1952) », *Communisme*, n° 18-19, 1988, p. 120-138.

LEJEUNE Dominique, *Les « Alpinistes » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1988.

LESCURE Jean-Claude, « L'espéranto, ou comment se protéger de l'exil (1900-1930) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 67, 2002, p. 17-27.

LIATARD Séverine, *Colette Audry, 1906-1990. Engagements et identités d'une intellectuelle*, Rennes, PUR, 2010.

LOISEAU Dominique, « L'Union des femmes françaises pendant les Trente Glorieuses : entre "maternalisme", droit des femmes et communisme », *Le Mouvement Social*, n° 265, 2018/4, p. 37-51.

LORIGA Sabina, *Le Petit x. De la biographie à l'histoire*, Seuil, 2010.

LUC Jean-Noël, (dir.), *Gendarmerie, état et société au XIXe siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

_____, « Françoise Mayeur (1933-2006). Les territoires d'une historienne », *Histoire de l'éducation*, n° 115-116 : *L'Éducation des filles XVIIIe-XXIe siècles*, 2007, p. 7-28.

MARAGE Pierre & WALLENBORN Grégoire, *La Naissance de la physique moderne racontée au fil des Conseils Solvay*, Bruxelles, Les Éditions de l'Université De Bruxelles, 2009.

MARCHAND Philippe (dir.), « Le baccalauréat, 1808-2008. Certification française ou pratique européenne ? », *Revue du Nord*, hors-série, n° 24, Lyon, INRP, 2010.

_____, « Un chantier à ouvrir : l'histoire du baccalauréat, 1808-1940 », *in Histoire de l'éducation*, n° 94, 2002, p. 201-208.

MARGADANT Jo Burr, *Madame le Professeur*, Princeton-New Jersey, Princeton University Press, 1990.

_____, *The New Biography : Performing Feminity in Nineteenth-century France*, Berkeley, University of California Press, 2000.

MARION Yves, *Madeleine Deries (1895-1924), première docteure « ès histoire »*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2017.

MARIOT Nicolas, « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », *Pôle Sud*, n° 36, 2012/1, p. 9-30.

MASSIOT Anaïs, PIGEARD-MICAULT Natalie, *Marie Curie et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Glyphe, 2014.

MATIZ Andrés Martinez, *Les Origines et les premières années de la société française de Physique (1873-1905)*, Mémoire de DEA, Épistémologie et histoire des Sciences, Université Paris 7, 2004.

MAYEUR Françoise, *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la Troisième République*, Paris, PFNSP, 1977.

_____, *L'Éducation des filles en France au XIXe siècle*, [1979], Paris, Perrin, 2008.

_____, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, t. 3 : *1789-1930*, Paris, Perrin, 1981.

_____, « Sèvres : une institution originale pour l'éducation féminine (1881-1940) », *Société des Amis de l'École Normale Supérieure, Bulletin spécial*, mars 2005, p. 6-16.

MAZLIAK Laurent, SHAFER Glenn, « Emile Borel's Difficult Days in 1941 », 2010, p. 9-10, consulté le 09 avril 2018, disponible sur <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00337822v3/document>.

_____, « What Does the Arrest and Release of Emile Borel and His Colleagues in 1941 Tell Us about the German Occupation of

France ? », *Science in context*, vol. 24, n° 4, december 2011, p. 587-623.

MELDOLESI Tommaso, « Le chemin de fer entre XIXe et XXe siècle : manifestations de l'inquiétude se penchant vers la folie pendant le voyage en train et à la gare », *Conserveries mémorielles*, n° 17, 2015, mis en ligne le 07 juin 2015, consulté le 28 décembre 2017, disponible sur <http://journals.openedition.org/cm/2070>.

MEURIOT Paul, « Le baccalauréat. Son évolution historique et statistique des origines (1808) à nos jours (suite et fin) », *Journal de la Société française de statistique*, t. LX, 1919, p. 67-89.

MOLONY Barbara & NELSON Jennifer, *Women's Activism and "Second Wave" Feminism : Transnational Histories*, London and New York, Bloomsbury Academic, 2017.

MOSCONI Nicole, « Les femmes et les disciplines instituées », *in* RACINE Nicole & TREBITSCH Michel (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles*, Paris, Éditions Complexe, 2004, p. 211-226.

MOULINIER Pierre, *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*, Paris, Belin, 2002.

NICOLAS Gilbert, « Les instituteurs sous le Second Empire », *Histoire de l'éducation,* n° 93, 2002, mis en ligne le 09 mai 2013, consulté le 03 décembre 2017, disponible sur <http://histoire-education.revues.org/271>.

OFFEN Karen (ed.), *Globalizing Feminisms 1798-1945*, London & New York, Routledge, 2010.

_____, *Les Féminismes en Europe, 1700-1950*, trad. de Geneviève Knibiehler, Rennes, PUR, 2012.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLO Cécile, « Des femmes à la conquête des sommets : Genre et Alpinisme (1874-1919) », *in* TERRET Thierry & ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.), « Le genre du sport », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 23, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, p. 165-178.

OZOUF Jacques, *Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Julliard, 1967.

_____ & OZOUF Mona, *La République des instituteurs*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1992.

PASTEUR Claude, *Les Femmes à bicyclette à la Belle Époque*, Paris, France Empire, 1986.

PAVARD Bibia, « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires, Littérature, textes, cultures*, 2017-2 (2018) : PAHUD Stéphanie & PAVEAU Marie-Anne (dir.) *Féminismes quatrième génération. Textes, corps, signes*, consulté le 17 juillet 2018, disponible sur <https://journals.openedition.org/itineraires/ 3787>.

PIEPER-MOONEY Jadwiga, « Fighting Fascism and Forging New Political Activism : The Women's International Democratic Federation (WIDF) in the Cold War », *in* PIEPER MOONEY Jadwiga E. & LANZA Fabio (ed.), *De-centering Cold War History : Local and Global Change*, New York, Routledge, 2013, p. 52-72.

PIGEARD-MAICAULT Natalie, *Les Femmes du laboratoire de Marie Curie*, Paris, Éditions Glyphe, 2013.

_____, « Marie Curie et les femmes de son laboratoire », *in* BRECHEMIER Dominique & LAVAL-TURPIN Nicole, *Femmes de sciences. Quelles conquêtes ? Quelle reconnaissance ?*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 109-124.

PINAULT Michel, « Le Conseil mondial de la paix dans la guerre froide », *in* Jean Vigreux et Serge Wolikow (dir.), *Cultures communistes au XXe siècle : entre guerre et modernité*, La Dispute, Paris, 2003, p. 143-158.

PORCEL Florence, *L'Espace sans gravité : Histoires insolites de l'exploration spatiale*, Paris, Marabout, 2016.

PROCHASSON Christophe & RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996.

RABAULT-MAZIÈRES Isabelle, « Chemin de fer, croissance suburbaine et migrations de travail : l'exemple parisien au XIXe siècle », *Histoire urbaine*, n° 11, 2004/3, p. 9-30.

RACINE Nicole & TREBITSCH Michel (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles*, Paris, Éditions Complexe, 2004.

RADI Heather (ed.), *Jessie Street : Documents and Essays*, Sydney, Women's Redress Press, 1990.

RÉMOND René, « Le catholicisme français pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 64, n° 173, 1978, p. 203-213.

RENNES Juliette, *Le Mérite et la nature. Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige, 1880-1940*, Paris, Fayard, 2007.

ROCHEFORT Florence (dir.), « Intellectuelles », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 13, 2001.

_____, *Histoire mondiale des féminismes*, Paris, Que sais-je ?, Humensis, 2018.

ROGERS Rebecca, *Disruptive Acts : the New Woman in Fin-de-siècle France*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

_____, *A Frenchwoman's Imperial Story : Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press, 2013.

ROSMORDUC Jean, *Aimé Cotton (1869-1951), le savant, l'homme, le citoyen*, thèse de troisième cycle, Philosophie, Université Paris 1, 1971.

RUSCIO Alain, *Les Communistes et l'Algérie. Des origines à la guerre d'indépendance*, 1920-1962, Paris, La Découverte, 2019.

SAPIRO Gisèle, « Union des Femmes Françaises », *in La Résistance locale en Île-de-France*, DVD-ROM, AERI, coll. « Histoire et mémoire » 2004.

SAVOYE Antoine, « L'Éducation nouvelle en France. De son irrésistible ascension à son impossible pérennisation (1944-1970) », *in* OHAYON Annick, SAVOYE Antoine & OTTAVI Dominique, *L'Éducation nouvelle. Histoire, présence et devenir*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 235-270.

SCHWEITZER Sylvie, *Les Femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002.

SÉVILLA Jean, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Paris, Perrin, 2005.

SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990.

_____ (dir.), *École normale supérieure : le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994.

_____, *Génération sans pareille. Les baby-boomers de 1945 à nos jours*, Paris, Texto, Ed. Tallendier, 2016.

SMITH Bonnie G. (ed.), *Global Feminisms since 1945*, London & New York, Routledge, 2000.

SOHN Anne-Marie, *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996.

STRONG-BOAG Veronica, « Mouvements de femmes au Canada : 1960 à 1985 », *Encyclopédie Canadienne*, sept. 2016, consulté le 16 août 2018, disponible sur <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/womens-movements-in-canada-196085>.

SULTAN Yvette, « Eugénie Cotton », *in* DIDIER Béatrice, FOUQUE Antoinette & CALLE-CRUBER Mireille (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Paris, des femmes, 2013, t. 1, p. 1080-1081.

THALMANN Rita, *La Mise au pas. Idéologie et stratégie sécuritaire dans la France occupée*, Paris, Fayard, 1991.

THÉBAUD Françoise, « Écrire la biographie de Marguerite Thibert (1886-1982) Itinéraire d'une recherche », *Modern & Contemporary France*, n° 20/4, 2012, p. 421-435.

_____, *Les Femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2013.

_____, *Une traversée du siècle. Marguerite Thibert, femme engagée et fonctionnaire internationale*, Paris, Belin, 2017.

TIKHONOV SIGRIST Natalia, « Les femmes et l'université en France, 1860-1914. Pour une historiographie comparée », *Histoire de l'éducation*, n° 122, 2009, p. 53-70.

TOURNIER Michèle, *L'Accès des femmes aux études universitaires en France et en Allemagne, 1861-1967. Contribution à l'étude du féminisme en France et en Allemagne durant ces cent dernières années*, thèse de troisième cycle, Sciences de l'éducation, Université Paris 5, 1972.

WALTON Whitney, « Professional Women and Travel in the Albert Kahn Around-the-World "Boursières" Reports on France and the United States, 1898-1930 », *in* BOURGUINAT Nicolas (dir.), *Le Voyage au féminin. Aspects historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 131-149.

WIEVIORKA Annette, *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez*, Paris, Perrin, 2016.

WOLFF Larry, *Inventing Eastern Europe : the Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford University Press, 1994.

WOLIKOW Serge, « Les gauches, l'antifascisme et le pacifisme pendant les années 1930 », *in* BECKER Jean-Jacques & CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France*, t. 2, Paris, La Découverte, 2005, p. 357-374.

WRIGHT Patrick, *Iron Curtain : from Stage to Cold War*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

YUSTA Mercedes, « Réinventer l'antifascisme au féminin : la Fédération Démocratique Internationale des Femmes et le début de la Guerre Froide », *Témoigner entre histoire et mémoire. Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, n° 104, Dossier « L'antifascisme revisité. Histoire – Idéologie – Mémoire », 2009, p. 91-104.

Cartographie de la mobilité militante d'Eugénie Cotton (1945-1967)[1]

	Date	Lieu	Manifestations militantes
1945	mars	Londres, Manchester	Journée internationale des femmes
	17-20 juin	Paris	Congrès national de l'UFF
	5 septembre	Paris	Conférence internationale et seconde session du CII
	26 novembre-1er décembre	Paris	1er Congrès mondial de la FDIF
1946	début février	Londres	Mission « auprès de la FDIF »
	24 avril-12 mai	Moscou	Membre de la délégation invitée par les Femmes Antifascistes d'URSS
	10-15 octobre	Moscou	Comité exécutif de la FDIF
1947	février	Prague	Conseil de la FDIF
	25-28 mai	Paris	IIe Congrès national de l'UFF, municipalité de Clichy
	20 septembre	Stockholm	Comité exécutif de la FDIF
	10 novembre	Paris	Journée nationale des Amies de la Paix
1948	10 mai	Rome	Comité exécutif de la FDIF
	12-18 juillet	Paris	Exposition internationale des femmes
	25-28 août	Wroclaw	Congrès mondial des Intellectuels pour la paix
	25 octobre	Paris	Manifestation de la paix au Vélodrome d'Hiver
	1er-5 décembre	Budapest	2e Congrès mondial de la FDIF

[1] Ce tableau ne prétend pas à l'exhaustivité.

	Date	Lieu	Manifestations militantes
1949	6 mars	Paris	Journée internationale des femmes, Buffalo
	30 mars	Dijon	Conférence organisée par le Comité d'Initiative des Intellectuels pour la défense de la culture et de la paix
	2 avril	Bruxelles	Congrès national du Rassemblement des femmes pour la paix
	avril	Paris	Comité de la FDIF
	20-25 avril	Paris	Congrès mondial des partisans de la paix
	4-6 juin	Marseille	IIIe Congrès national de l'UFF
	novembre	Moscou	Conseil de la FDIF
1950	15-19 mars	Stockholm	Session du Conseil mondial des partisans de la paix
	avril	Helsinki	Conseil de la FDIF
	31 mai-1er juin	Londres	Bureau du Congrès mondial de la Paix
	1er juin	Paris	Journée internationale de l'Enfance, Buffalo
	16-22 novembre	Varsovie	Congrès mondial des Partisans de la Paix
	3 décembre	Paris	Célébration du cinquième anniversaire de la FDIF, salle Pleyel
1951	1er-5 février	Berlin	Conseil de la FDIF
	20-25 juin	Sofia	Comité exécutif de la FDIF
	2 juillet	Moscou	Remise du Prix Staline
	20-23 juillet	Helsinki	Bureau du Conseil mondial de la paix
	10 octobre	Paris	Célébration du 70e anniversaire de Cotton, salle Pleyel
	1er-6 novembre	Vienne	Session du Conseil mondial de la Paix
	7-10 décembre	Berlin	Comité exécutif de la FDIF

	Date	Lieu	Manifestations militantes
1952	12-16 avril	Vienne	Congrès pour la défense de l'enfance
	31 mai-2 juin	Paris	IVe Congrès national de l'UFF, Palais de la Mutualité
	18-22 juillet	Bucarest	Comité exécutif de la FDIF
	25-26 octobre	Paris	Conférence nationale des femmes paysannes
	29 novembre	Paris	Journée nationale des mères pour sauver leurs enfants de la guerre
	12-19 décembre	Vienne	Congrès des peuples pour la paix
	20 décembre	Vienne	Conseil de la FDIF
1953	Avril	Moscou	Bref séjour
	5-6 mai	Stockholm	Bureau du Conseil mondial de la paix
	5-10 juin	Copenhague	3e Congrès mondial de la FDIF
	26-27 septembre	Paris	Conseil de l'UFF
	23-28 novembre	Vienne	Bureau du Conseil mondial de la paix
	5 décembre	Paris	Congrès sur la Presse féminine
1954	15-20 janvier	Genève	Comité exécutif de la FDIF
	28-30 mars	Vienne	Bureau du Conseil mondial de la Paix
	8-13 mai	Stockholm	Conseil mondial de la Paix
	24-28 mai	Berlin	Session extraordinaire du Conseil de la Paix
	6-8 octobre	Varsovie	Célébration du 20e anniversaire de la mort de Curie, Académie des Sciences de Varsovie
	19-21 novembre	Paris	Ve congrès de l'UFF, Asnières
1955	9-13 février	Genève	Conseil de la FDIF
	21 avril-7 mai	Pékin-Shanghai	Rencontres, manifestations
	22-29 juin	Helsinki	Assemblée mondiale des forces pacifiques
	7-10 juillet	Lausanne	Congrès mondial des mères pour la défense de leurs enfants contre la guerre
	début octobre	Vienne	Conseil mondial de la paix
	octobre	Moscou	Bureau de la FDIF

	Date	Lieu	Manifestations militantes
1956	5-9 avril	Stockholm	Session du Conseil mondial de la paix
	24-30 avril	Pékin	Conseil de la FDIF
	septembre	Moscou	Séminaire organisé par les Femmes soviétiques ; rencontres
1957	12 janvier	Paris Indonésie	Célébration du cinquantième anniversaire du premier cours de Marie Curie
	2-5 avril	Berlin	Bureau de la FDIF
	9-12 mai	Paris	6e congrès de l'UFF
	22-27 juin	Helsinki	Conseil de la FDIF
	27 octobre	Stockholm	Bureau du Conseil mondial de la paix
	20-22 novembre	Berlin	Bureau de la FDIF
1958	20-21 mars	New Delhi	Bureau du Conseil mondial de la paix
	1-5 juin	Vienne	4e Congrès mondial de la FDIF
	16-22 juillet	Stockholm	Congrès pour le désarment et la coopération internationale
	11-13 octobre	Moscou	Conseil mondial de la paix
	décembre	Berlin	Bureau de la FDIF
1959	mars	Berlin	Comité exécutif de la FDIF
	8-13 mai	Stockholm	Session du Conseil mondial de la Paix, 10e anniversaire
	16 mai	Moscou	Remise du prix Lénine à Nikita Khrouchtchev
	7 juin	Paris	Assemblée nationale du Mouvement de la paix, « Pour la Paix en Algérie par la négociation », salle Pleyel
	21-22 septembre	Prague	Présidence du Conseil mondial de la paix
	12-15 octobre	Prague	Conseil de la FDIF
	19-22 novembre	Santiago	Congrès des femmes de l'Amérique latine
	10-12 décembre	Kungälv	Assemblée Internationale des femmes pour le désarmement

	Date	Lieu	Manifestations militantes
1960	19 janvier	Paris	Réunion publique pour la paix en Algérie
	24 janvier	Rome	Présidence du Conseil mondial de la Paix
	21-24 avril	Copenhague	Rencontre internationale pour la célébration du 50e anniversaire de la journée internationale des femmes
	7 et 8 mai	Paris	Congrès national du Mouvement de la paix
	11 et 12 juin	Paris	Rassemblement à la Mutualité en faveur de la paix en Algérie
	18-20 novembre	Paris	7e congrès de l'UFF, Asnières
	29 novembre-5 décembre	Varsovie	Conseil de la FDIF
1961	21-24 janvier	Rome	Bureau de liaison issu de la rencontre internationale des femmes à Copenhague
	24-28 mars	New Delhi	Session du Conseil de la Paix
	6-8 juin	Berlin	Bureau de la FDIF
	4-8 octobre	Budapest	Conseil de la FDIF
	16-19 décembre	Stockholm	Conseil mondial de la Paix
1962	18-22 janvier	Bamako	Bureau de la FDIF
	10 et 11 mars	Paris	Congrès du Conseil national du Mouvement de la paix
	23 mars	Vienne	Association mondiale des femmes pour le désarmement
	9-14 juillet	Moscou	Congrès mondial pour le désarmement général et la paix
	2-5 novembre	Bruxelles	Forum mondial des femmes sur l'éducation de la jeunesse
1963	14-17 mars	Berlin	Bureau de la FDIF
	mai	Paris	8e Congrès national de l'UFF, Asnières
	18-19 mai	Paris	États généraux du désarmement
	7 juin	Varsovie	Présidence du Conseil mondial de la paix
	24-29 juin	Moscou	5e Congrès mondial de la FDIF

	Date	Lieu	Manifestations militantes
1964	12-13 juin	Paris	Congrès national du Mouvement de la paix célébrant le quinzième anniversaire de la naissance du Mouvement mondial des partisans de la paix, salle Pleyel
	21-25 octobre	Sofia	Conseil de la FDIF
	6-9 décembre	Berlin	Présidence du Conseil mondial de la Paix
1965	5-7 juin	Paris	Congrès de France-URSS
	octobre	Paris	Présidence et comité national de France-URSS, célébration de l'anniversaire de la révolution d'Octobre 1917, organisée par l'association « France-URSS »
	octobre	Paris	Conseil national du Mouvement de la paix
	14-17 octobre	Prague	Conseil de la FDIF
	26-29 octobre	Salzburg	Comité exécutif de la FDIF (20e anniversaire FDIF)
	12-14 novembre	Paris	9e Congrès national de l'UFF, Palais de la Mutualité
	20-21 novembre	Sofia	Présidence du Conseil mondial de la Paix
1966	2-5 juin	Berlin	Bureau de la FDIF
	13-16 juin	Genève	Conseil mondial de la Paix
	3-6, octobre	Stockholm	Conférence mondiale de l'enfance
	11 octobre	Berlin	Fête pour les 85 ans de Cotton
1967	26 février	Marseille	Journée internationale des femmes
	8 mars	Moscou	Journée internationale des femmes, 50e anniversaire de la révolution d'Octobre
	avril	Paris	Célébration du centenaire de la naissance de Marie Curie
	20 et 21 mai	Paris	États généraux pour la paix au Vietnam, salle Pleyel

Sigles et abréviations

AAC : Archives d'Aimé Cotton
AAÉAÉÉNSJF : Archives de l'Association des élèves et anciennes élèves de l'École normale supérieure de jeunes filles (Sèvres)
ADSSD : Archives départementales de la Seine-Saint-Denis
AÉAÉÉNSJF : Association des élèves et anciennes élèves de l'École normale supérieure de jeunes filles (Sèvres)
AFDU : Association des femmes diplômées des universités
AIF : Alliance internationale des femmes
AMC : Archives du Musée Curie
AN : Archives nationales
APCF : Archives du parti communiste français
APPP : Archives de la préfecture de police de la ville de Paris
BDIC : Bibliothèque de documentation internationale contemporaine
BIT : Bureau international du travail
BMD : Bibliothèque Marguerite Durand
BNF : Bibliothèque nationale de France
CCF : Commission de la condition de la femme
CEA : Commissariat à l'énergie atomique
CED : Communauté européenne de défense
CGT : Confédération générale du travail
CIEP : Centre international d'études pédagogiques
CIF : Conseil international des femmes
CII : Comité d'initiative international
CMP : Conseil mondial de la paix
CNRS : Centre national de recherche scientifique
DCA : Défense contre avions
ECOSOC : Conseil économique et social de l'ONU
ÉNS : École normale supérieure (Ulm)
ÉNSJF : École normale supérieure de jeunes filles (Sèvres)
FDIF : Fédération démocratique internationale des femmes
FEC : Fonds Eugénie Cotton
FFI : Forces françaises de l'intérieur
FIFDU : Fédération internationale des femmes diplômées des universités

FLN : Front de libération national
LIFPL : Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté
MDF : Mouvement démocratique féminin
MFPF : Mouvement français pour le planning familial
MRP : Mouvement républicain populaire
OAS : Organisation de l'armée secrète
ONG : Organisation non gouvernementale
ONU : Organisation des nations unies
OTAN : Organisation du traité de l'Atlantique nord
PCF : Parti communiste français
PCN : Certificat d'études physiques, chimiques et naturelles
RDA : République démocratique allemande
RFA : République fédérale d'Allemagne
SDN : Société des nations
SFIO : Section française de l'internationale ouvrière
UFF : Union des femmes françaises
URSS : Union des républiques socialistes soviétiques (Union soviétique)
ZUP : Zone à urbaniser par priorité

Index

A

Adamov Pierre *352*
Ahrweiler Jacques *346-348, 350-351, 353, 356, 360*
Albrecht Berty *224-225*
Allen Elizabeth *222, 229-230*
Amieux Anna *89, 93, 140-142, 146-147, 150, 154, 163, 183*
Ampère André-Marie *113, 166*
Andreen Andrea *324, 360*
Appel Paul *57, 95*
Aragon Louis *270*
Aron Marguerite *34, 50, 52*
Aster Fred *408*
Aubrac Lucie & Raymond *200*
Auclert Hubertine *373*
Audry Colette *14*
Auriol Michelle *243*
Averell Harriman William *335*

B

Baillaud Benjamin *53, 81, 115*
Baillaud Jules *126*
Baillaud-Privat Marthe *53-54, 56, 57, 61-65, 70-71, 73-74, 76-79, 81-82, 87, 98*
Bard Christine *135*
Barontini-Fernandez Isabelle *289*
Barry Nicole de *333*
Bayen Maurice *303*
Beaumarchais Pierre-Augustin Caron de *37*
Beauvoir Simone de *317, 330-331, 354, 376, 378, 381*
Becquerel Henri *58-59, 73*
Beethoven Ludwig van *388*
Belugou Louise *93-94, 140, 154*
Benaben-Crouzet Jeanne *45, 50, 52, 195*
Bérard Léon *141*
Bereni Laure *220*
Bergson Henri *113*
Bernard Jeanne *122*
Bernard Noël *107*
Bernhardt Sarah *64*
Bert Paul *26*
Berthelot Marcelin *114*
Bidault Suzanne *243*
Bikovski Valeri *329*
Bilkie Dina *328*
Biquard Pierre *343, 346, 347, 352, 356, 359, 387*
Block Jules *340*
Blondel A. *82*
Blum Léon *146, 152, 169, 291, 343, 349, 362*
Bobetti Marchesini *229*
Bohr Niels *107*
Bonaparte Roland [prince] *136*
Bordeaux Michèle *186*
Borel Émile *107, 114, 126, 127, 130, 135, 139, 150, 194-198, 210, 362*
Borel Marguerite [Camille Marbo] *195-196, 198*
Bossuet Jacques-Bénigne *30*
Bouglé Célestin *151, 155, 163*
Boulier Jean abbé *239*
Bourdeau [Maman] *20, 370*
Bourdeau [Papa] *20, 369-370*

Bourrelier Michel *345*
Bouty Edmond *53, 72, 74, 115, 126*
Brieux Eugène *37*
Brillouin Marcel *114*
Brizard Léopold *114*
Broglie Louis de *134, 170, 172, 271*
Bruguier Michel *261, 267, 273*
Bruhat Georges *126*
Brunschvicg Cécile *146, 150, 157, 233, 238, 245*
Buggel-Asmus Birgit *405*
Burnett William Riley *311*

C

Cabannes Jean *126, 193*
Calderon de la Barca Pedro…*34*
Capitant René *206*
Carporino Jérôme I
Carrier Jean-Baptise *17*
Cartan Anna *53, 61-62, 64, 71-72, 77-83, 85-87*
Cartan Élie *53, 74, 80, 82-83, 86-87*
Cartan Henri *53, 139*
Cartan Louis *135, 205*
Casanova Danielle *208, 224-225, 304*
Casanova Laurent *249*
Caullery Maurice *201*
Cavalier Jacques *176*
Caziot Pierre *201*
Chaperon Sylvie *217, 243, 316, 371*
Charniaux Hélène *257, 279, 291*
Châtelet Albert *345*
Chaton Jeanne *317*
Cheinet Suzanne *276*
Chenot Madeleine *160, 184, 265, 363*
Chomat Claudine *207, 221, 276*
Churchill Winston *239*
Claude Georges *197*
Clément Marguerite *85*
Clerc-Moreau Marcelle *189, 276*
Cogniot Georges *341*
Colette Sidonie Gabrielle *67*
Combes Émile *80*
Condorcet Nicolas de *25*
Constantin [professeur] *113*
Corbett Ashby Margery *215, 233*
Cot Nena *249*
Cotton Aimé *7, 86, 90, 101-102, 107-140, 143-144, 152, 166, 168, 170-172, 178-179, 181, 193-197, 199-201, 204-207, 210, 220-221, 246, 258-259, 263, 267, 269-271, 273, 278-280, 289, 325, 351, 355, 359, 361-362, 364, 369, 387, 392, 399-400, 405, 410*
Cotton Caroline *404, 406*
Cotton Émile *112-115, 119, 122, 124, 127, 135, 152, 193, 204, 269, 364*
Cotton Eugène [père d'Aimé] *111-113, 119, 122*
Cotton Eugène [fils d'Eugénie] *123, 127, 129, 135, 145, 152, 193, 200, 201, 237, 258, 279, 281, 291, 351, 359, 372, 388, 400, 403-404, 405-406*
Cotton Françoise *8, 162, 200, 279, 292, 403, 406*
Cotton Jacques *279*
Cotton Jean-Pierre *270, 279, 291*
Cotton Marie *45, 111-112, 114, 119, 122-123, 131*
Cotton Marie-Louise [Malou] *152, 179, 203, 257, 281, 351, 380, 403*
Cotton Martine *291*
Cotton Minnie *128-129, 134-135, 269, 363, 369, 387*

Cotton Paul *127*
Courtin Madeleine *97*
Coustols Angèle *39, 65, 77, 83*
Crouzet Guy *195*
Crouzet Paul *195*
Curie Eugène [docteur] *71-72*
Curie Pierre *58-59, 62, 65, 69-74, 80, 96-97, 99-101, 107, 109, 117, 132, 303, 337, 346-349, 362, 369*
Curien Hubert *343*
Curie-Sklodowska Marie *7, 57-62, 65, 70-74, 78-87, 96-101, 103, 105-107, 109, 111, 117-118, 125-126, 130, 132, 135, 137-138, 145, 237, 276, 302-304, 311, 340-342, 344-350, 362, 366, 369, 371, 382, 394, 409-410, 439, 440, 442*

D

Dana Andrée *188*
Daninos Pierre *321*
Daquin Louis *290*
Darboux Gaston *57-60*
Dard Louise *289*
Darian François *180*
Debierne André *71-72, 132*
Delais Jeanne [Jeanne de la Poix de Fréminville] *365-366*
Denoël Robert *344*
Dervaux Louise *270*
Desanti Dominique *392*
Dewerpe Fanny *325*
Didier Cécile *224*
Donert Celia *231*
Dreyfus Alfred *169-170*
Dubois Hélène *86, 96*
Dubreil-Jacontin Marie Louise *176*
Duchêne Gabrielle *171, 229, 233, 245, 249, 265*
Duclos Jacques *283*
Dumont Yvonne *221, 399, 403*
Duponchel Gabrielle *32-34, 46, 65, 77*
Duporge Amélie *39*
Dupouy Gaston *144, 356, 359, 360*
Durry Marie-Jeanne *303, 317, 358*
Duruy Victor *31, 38*

E

Edelmann Fanny *328*
Ehrenbourg Ilya *272, 286*
Einstein Albert *97, 103, 143*
Eliot Thomas Stearns *248*
Éluard Paul *239, 247*
Emerson Ralph Waldo *49*
Enfantin Barthélemy Prosper *365*
Engels Friedrich *234*
Épictète *49*
Érasme *110*

F

Fabry Charles *101, 200*
Fadeïev Alexandre *248*
Fajnzylberg Roger *402*
Falloux Alfred de *19*
Faraday Michael *116, 166*
Farge Yves *249, 276, 277, 285, 340, 352*
Favre-Velten Julie [Mme Jules] *49-50, 54, 56, 93-94*
Fayolle Sandra *10, 221*
Félix Lucienne *160, 265*
Ferrand Jacqueline *175, 184, 131, 192, 211*
Ferry Jules *24-25, 140*
Feytis Amélie *14, 24-26, 28-29, 370*
Feytis Charles *16*
Feytis Ernest *16, 32*

Feytis Eugène *13-17, 20, 23-24, 26-30, 46, 64-66, 72-74, 79, 83, 87, 105, 111, 119, 370, 391*
Feytis Isidore *16*
Feytis Jacques *15*
Feytis Louis *119, 182, 204-205, 258, 289, 300*
Feytis-Menant Amélie [Émilie] *15-17, 19, 24, 29-30, 41, 43, 46, 52-53, 63-66, 72-74, 77-79, 83, 84, 87, 104-106, 117-118, 123, 127-128, 134, 281, 370*
Feytis Valentin *124*
Foex Gabriel *133*
Fougeron André *245*
Fraisse Geneviève *221*
Franco Francisco *228*
Friedman Betty *378*

G

Gabriel-Péri Mathilde *209*
Gagarine Youri *332*
Gaide Marie *264*
Gambetta Léon *13, 93*
Gaulle Charles de *240, 309, 314, 322, 335, 357-358*
Gennes Pierre-Gilles de *343*
Gentil Louis *94*
Gernez Désiré *57*
Gillot Suzette *132*
Gleditch Ellen *317, 344*
Glykatzi-Ahrweiler Hélène *347*
Godard Justin *249*
Gouges Olympe de *373*
Gréard Octave *57, 96*
Grignard Victor *97*
Grmek Mirko Dražen *350*
Guenot Hélène *190*
Guillaume Charles Édouard *138*
Guillén de Nicolaou Palma *318, 320*

H

Haan Francisca de *10, 215-216, 221, 230-231, 268, 336*
Hackspill Louis *133*
Hadamard Jacques *126*
Hatinguais Edmée *185, 191-192, 205-206, 404*
Herriot Édouard *210, 283*
Hitler Adolf *170, 229, 262*
Hogg Quintin *335*
Holbein Hans *110*
Hugo Victor *37*
Huisman Marcelle *309, 330, 386, 400*
Huxley Julian *247*

I-J

Ibarruri Dolores [Pasionaria] *227-229, 238, 263*
Izarn Joseph *113*
Jacquemond Louis-Pascal *168*
Jacquinot Pierre *197, 400, 403*
Jakob Colette *280*
Janin Marguerite de *17, 20*
Jarousseau Jean *37*
Javillier Maurice *270*
Johnson Lyndon Baines *354*
Joliot-Curie Frédéric *137-138, 200, 237, 247, 249, 253-255, 270, 272-273, 276, 303, 310-311, 324, 340-343, 346, 348-349, 352, 360, 394, 406*
Joliot-Curie Irène *71-72, 74, 100-103, 132-133, 135, 138, 146, 150-152, 168, 170, 207, 237, 239, 245, 248-249, 272-273, 276, 290, 299, 302, 310-311, 317, 324, 340-346-350, 352, 360, 366, 371, 394, 405-406*
Joliot Pierre *342*

K

Kahn Albert *85*
Kant Emmanuel *49*
Kastler Alfred *116, 137, 139, 197, 271, 361, 387, 400*
Kennedy John Fitzgerald *322, 328, 333, 335*
Kerouac Jack *321*
Khrouchtchev Nikita *272, 310, 312, 319, 320, 328, 330, 334-335, 340, 353, 440*
Khrouchtcheva Nina *333*
Klejman Laurence *372*
Komarov Vladimir Mikhaïlovitch *382*
Kontchalovskaïa Nathalia *367*
Kontchalovski Piotr *368*
Kosmodemianskaïa Zoïa Anatolievna *208*
Kuusinen Hertta *386*

L

Lacore Suzanne *146, 171, 291, 317*
Laffaye Lia *311*
La Fontaine Jean de *30, 292*
Lagroua Weill-Hallé Marie-Andrée *375, 377*
Lamartine Alphonse de *37, 67*
Lambert Alix *42-43, 46, 66*
Langevin-Joliot Hélène *317, 342-343, 345*
Langevin Luce *171, 345*
Langevin Paul *72, 94, 97-99, 101, 107, 115, 125, 131, 138, 142,-143, 145, 150, 188, 198-200, 250, 340-341, 343, 349, 356, 394*
Lapicque Charles *135, 194, 198*
Lapicque-Perrin Aline *115, 386*
Lapotaire Alice *102*
Lasseron Georges *32*
Laue Max von *103*
Laval Pierre *180, 201*
Lavergne Bernard *164*
Leclerc [de Hauteclocque] Philippe *205*
Leclerc Françoise *249, 278, 333*
Le Cour Grandmaison Olivier *256, 286*
Léger Fernand *247*
Legouvé Ernest *93*
Le Léap Alain *283*
Lemonnier Henri *75*
Leprince-Ringuet Louis *137*
Levaillant Maurice *184*
Liard Louis *95*
Lichnerowicz André *175*
Lilar Suzanne *363*
Lindet Laurent *51*
Lippmann Gabriel *72, 133*
Logerot Gabrielle [Gabrielle Reval] *34*
London Geo *245*
Loti Pierre *254*
Lucas René *303, 387*
Lutaud Léon *94*
Lutz Betha *243*

M

Macé Jean *32*
Madaule Jacques *352*
Maheu René *205*
Malraux André *348, 325*
Manigault Bernard *279, 292*
Manigault Claire *292*
Manigault-Cotton Jeannette *83, 128-129, 135, 145, 152, 178-179, 181, 193, 196-197, 203-204, 278-281, 292, 359, 372,387, 400*
Manigault Isabelle *292*

Manigault Jean-François *197, 278, 292*
Manigault Laurent *279, 292*
Manigault Marine *292*
Manigault Pierre *178, 181, 193, 259, 278-279, 281, 387*
Manigault Pierre-Alain *292*
Manigault Serge René Aimé *292, 351*
Mao Zedong [Tsé-Toung] *294*
Marchal Germaine *132*
Marion Henri *56*
Marion Mme Henri *56, 86, 93, 94, 154*
Martin-Bastard Ludovic *32*
Marty-Capgras Andrée *290, 293, 375*
Marx Karl *234*
Massillon Jean-Baptiste *30*
Mathieu Jean-Paul *194*
Mauguin Charles-Victor *117, 194, 197-199*
Maurain Charles *107, 114, 126, 130, 135*
Mayeur Françoise *28, 40, 93, 157, 403*
Mazliak Laurent *199*
Menant Charles-Alexandre *18, 44*
Menant Ferdinand *18*
Menant Jean-Marie *17-18*
Menant Jules *18*
Menant Louis *18*
Menant-Moreau Esther *15-16, 18-19, 370*
Mercier Denise *404-405*
Mestivier Yvette *160*
Metz Annie *8, 406*
Michard Jeanne *265*
Michaut Claudine *225*
Michelet Jules *37*
Michelis Madeleine *189*
Michotte Jeanne *82-96*
Miller Henry *248*
Mitterrand François *353, 358, 376, 381, 402*
Modiano Patrick *407*
Moissan Henri *72*
Molière *292*
Mollet Guy *314*
Monfort Henri de *201*
Monod Gustave *206, 282*
Moukhina Véra *272*
Mouton Henri *114, 116-117*
Mussolini Benito *179*

N-O

Nabokov Vladimir *310*
Napoléon III *23, 31*
Neefs Yvette *175*
Neuwirth Lucien *377*
Offen Karen *215, 221*
Ollivier Helios *133*
Oppenheimer Robert *394*
Ovsiannikova Maria *364-369*

P

Painlevé Paul *126-127*
Pasteur Louis *57, 114, 137, 280*
Pavlov Ivan *375*
Paz Magdeleine *177*
Pérès Joseph *345*
Pérez Charles *94, 176*
Pérez [Maître] *260, 262, 263, 265, 267-268, 271, 273*
Perrier Edmond *57, 141*
Perrin Francis *303, 387*
Perrin Henriette *71, 108, 111, 362*
Perrin Jean *57-62, 70-73, 79-80, 86-87, 96-98, 101-102, 105-108, 115, 125,127, 103-133, 135-138, 143, 146-147, 149-152, 166, 171, 202, 250, 340, 343, 362, 386*

Perrot Michelle *9*
Pétain Philippe *7, 180, 183, 201, 393*
Philoche-Piédallu Charlotte *94, 96*
Piaf Édith *368*
Picard Émile *60, 114, 198*
Picasso Pablo *247, 249, 256, 267, 299, 328*
Piéron Dominique *77*
Planck Max *73*
Poincaré Henri *57, 59, 114*
Poincaré Lucien *57-58, 96*
Poincaré Raymond *57*
Pompadour marquise de *51*
Pompéi Angèle *344-345*
Ponce Margarita de *311*
Pontheil Isabelle *318*
Popova Nina *227, 229, 236-237, 251, 272, 292, 298, 300, 332, 333, 340, 354-355, 360, 367, 382, 385, 387*
Préceptis Alberte *264*
Prenant Lucy *171, 206*
Prenant Marcel *170, 172, 206*
Privat Jean *79, 81, 115, 131*
Privat-Journot Germaine *276*

Q-R

Quinet Edgard *37*
Rabaté Maria *207, 209*
Rabier Élie *82, 84-85*
Ramadier Paul *241*
Ramart-Lucas Pauline *152, 171, 207, 209, 245, 256, 303, 340*
Renard Delphine *325*
Renault Jeanne-Frédérique *60, 358*
Reval Gabrielle [Gabrielle Logerot] *34, 44, 49, 51, 56*
Ridgway Mathiew général *283*
Riffaud Madeleine *276*
Robin Henriette *35-37, 41, 46, 49, 52, 61, 64, 66-69, 77, 79, 86, 106, 117, 128, 169, 370*
Roche Jean *193*
Rochefort Florence *372*
Rochet Waldeck *188*
Rodd Nora *268*
Roger Marie-Jeanne *160, 175*
Rolland Romain Mme *249*
Röntgen Wilhelm *58*
Roosevelt Eleanor *239*
Rosemblum Salomon *137*
Rosmorduc Jean *399*
Rosny J. H. [Joseph Henri Honoré Boex] *107*
Rosset Théodore *176*
Rostand Edmond *64*
Rostu Marie du *317*
Rouchton Alice *328*
Roudy Yvette *378, 381, 402*
Roussy Gustave *138*
Roustan Mario *150*
Routaboul Madeleine *53-54, 76-77*
Rulfo Juan *311*
Russel Bertrand *309*

S

Sagan Françoise *330*
Sagnac Georges *72, 114*
Salomon Jacques *199*
Sand George *108*
Sapiro Gisèle *207*
Sartre Jean-Paul *205, 248, 284, 328, 354*
Schulhof Catherine *85, 96-97, 133, 150-151, 153, 191-192, 220, 276, 303, 317, 340*
Schuttenbach Yvonne de *175*
Sée Camille *27, 36, 51, 114, 175*
Seghers Pierre *347, 359-360*
Séguy Gilberte *274, 285*

Seignobos Charles *135*
Semeni-Vasilie Nora *167*
Serre Josiane *403-404*
Servant Roger *144,*
Shafer Glenn *199*
Signoret Simone *276, 330*
Soloviéva Nina *380, 388*
Staline Joseph *270-272, 274, 278, 283, 285, 288, 300, 334, 439*
Stoeber Ernest *196*
Street Jessie *229-230, 288*
Streicher Jeanne *155, 165, 179, 180, 191, 202, 265, 340*

T

Tannery Jules *53, 57, 74, 80-81, 114*
Teillac Jean *343, 345*
Teissier Georges *257*
Terechkova Valentina *329, 332*
Terrien Claude [Claude de la Poix de Fréminville] *365*
Thébaud Françoise *11, 132, 216, 316, 320, 336, 407, 409*
Thélier Antoinette *81*
Thibert Marguerite *316-320, 387, 401, 407*
Thorez Maurice *209, 221, 230, 241, 274-275, 283-284, 353, 375, 380*
Tieghem Philippe Van *57*
Tinayre Marcelle *107*
Tolman Yvonne *317*
Triolet Elsa *171, 290, 317, 410*
Tristan Flora *234, 276, 373, 378*
Tronchon Henri *117-118*
Truman Harry S. *240*
Trygve Lie *243*
Tsaï Belling *276*

U-V

Urbain Georges *97, 100-101, 107-108, 132*
Vacle Maurice *93*
Vailland Roger *289*
Vaillant-Couturier Marie-Claude *228, 232, 309, 333, 375, 379, 399, 401*
Valéry Paul *107*
Valiron Georges *139*
Vassbinder Klara-Marie *328*
Vercors [Jean Bruller] *249*
Verhaeren Émile *103*
Vermeersch Jeannette *10, 221, 223, 227, 243, 250, 283, 321, 333, 351, 355-356, 371, 374-375, 377, 380, 387, 399*
Vial Francisque *152-154*
Victor Paul-Émile *311*
Vignes Madeleine *81*
Villey Jean *198*
Vincent Marie Félicité Nathalie *112*
Violle Jules *115, 116*
Volta Alessandro *137*

W-Z

Waldeck-Rousseau Pierre *80*
Weil Anna *245*
Weiss Jeanne *104*
Weiss-Klein Marthe *103-104, 135, 191, 207, 221, 257-259, 261-262, 264-265, 268, 276, 279, 387*
Weiss Nicole *135*
Weiss Pierre *53, 101-104, 107-108, 111, 114, 116, 126-127, 130-133, 135, 138, 257, 325*
Wells Herbert George *292*
Weltfish Gene *242*
Westergaard Anna *316, 318, 320*

Weygand Maxime *180*
Wiener Jean *224, 276-277*
Wieviorka Annette *9, 274, 277*
Willard Marcel *261*
Woolf Virginia *52*
Yuasa Toshiko *328*
Zanti Carmen *310, 315*
Zay Jean *7, 10, 89, 147, 149, 150-153, 155, 160, 166, 340*
Zeeman Pieter *116, 137-138*

Table des matières

À la rencontre d'Eugénie Cotton 7

PREMIÈRE PARTIE
Se préparer au professorat féminin des sciences : ambitions sociales et aspirations scientifiques d'une femme sous la Troisième République 13

CHAPITRE PREMIER
Les Feytis et les Menant. L'irrésistible avènement des nouvelles couches sociales au XIXe siècle 15

1. Les Feytis : de l'artisanat au commerce 15
2. Les dames Menant : d'humbles travailleuses aux origines nobles 17
3. L'enfance heureuse d'Eugénie 20

CHAPITRE II
Écolière et lycéenne aux débuts de la Troisième République 23

1. Aller à l'école au temps de Jules Ferry 24
2. Profiter du développement de l'enseignement secondaire féminin 27
3. Une lycéenne ambitieuse 38

CHAPITRE III
Sévrienne à l'aube du XXe siècle 49

1. L'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres : s'installer 50
2. La 21e promotion scientifique : études et distractions 56
a. Évolutions de l'enseignement scientifique à Sèvres au début du XXe siècle 57
b. Escapades 63
3. Ambitions de carrière et projets de recherche : succès et entraves 69
a. Premiers réseaux scientifiques 70
b. Passer les concours d'enseignement destinés au sexe féminin 75
c. Premières expériences professionnelles 80

DEUXIÈME PARTIE
Chercheuse, enseignante et femme de tête. Lever des barrières pour les femmes dans le premier XXe siècle (1904-1944) 87

CHAPITRE IV
Être chercheuse avant la Grande Guerre (1905-1913) 93

1. Répétitrice et maîtresse adjointe pour les sciences à Sèvres 94
2. « La Recherche dans l'enthousiasme et l'amitié » 99
3. Famille, cercles intimes et cénacles savants parisiens 104

CHAPITRE V
Piété conjugale : entre Famille et Science (1913-1936) 109

1. Quand Eugénie rencontre Aimé 110
2. « Entrer dans une vie de douce et solide affection » 119
a. Un long voyage de noces : apprendre à connaître Aimé Cotton 119
b. Au service de la patrie : famille, enseignement et recherche scientifique 123
c. Épreuves, joies et succès scientifiques 128
3. Une docteure ès sciences à Sèvres : organiser l'enseignement de la physique entre les deux guerres 140

CHAPITRE VI
L'ère de l'assimilation : diriger, transformer, moderniser l'École de Sèvres 149

1. Rompre avec le passé : la nomination d'Eugénie Cotton à la direction de l'École normale supérieure de Sèvres 149
2. « Il y en a en vous l'étoffe d'une grande Directrice » : la réforme de l'École de Sèvres 154
a. Négocier 154
b. Réformer 155
c. Assouplir, éveiller, ouvrir l'École sur le monde 162
3. Le tournant de la guerre : ruptures et réorientations 172
a. Diriger l'École normale supérieure de jeunes filles en temps de guerre 173
b. Sous l'autorité du gouvernement de Vichy : réagir, protéger, résister 186
c. Vivre sous l'Occupation. De nouveaux engagements 193

TROISIÈME PARTIE
« Ma seconde vie » : militer pendant la guerre froide (1945-1967) 213

CHAPITRE VII
De voyage en voyage, de congrès en congrès : une combattante passionnée au service de toutes les « causes généreuses » (1947-1963) 219

1. Du local au trans/international : participer à la fabrique de l'espace d'un féminisme de gauche (1945-1947) 222
   a. Le premier congrès national de l'Union des femmes françaises, 17-20 juin 1945 224
   b. Vers le congrès fondateur de la FDIF : les travaux du Comité d'Initiative International 228
   c. La naissance de la FDIF : le congrès constitutif de novembre 1945 232
2. La guerre froide d'une « combattante de la paix » (1947-1953) 240
   a. 1947, « l'année terrible » d'Eugénie Cotton 241
   b. « Provoquer dans le monde entier un grand mouvement des peuples pour la Défense de la Paix » : Wroklaw (août 1948) 245
   c. Le Congrès mondial des femmes à Budapest (décembre 1948) 249
   d. Le Mouvement mondial de la Paix et l'appel de Stockholm (1949) 253
   e. Soucis familiaux 257
   f. Inculpée 259
   g. Le « deuil cruel » 269
   h. Célébrations 272
   i. Du réaménagement familial à la « coexistence pacifique » 278
3. Arborer l'étendard des droits des femmes (1953-1963) ? 287
   a. Partir à la découverte de la Chine de Mao (1955) 294
   b. Coexister pacifiquement au féminin : le Congrès mondial des mères (1955-1956) 297
   c. Hommage à Marie Curie (1957) 302
   d. Tiers-monde et coexistence pacifique 304
   e. « Le rôle et la responsabilité de la femme dans le monde moderne » : le congrès de Vienne (1958) 305
   f. Prêcher l'union des femmes « par toute la terre » : le Congrès des Femmes d'Amérique Latine à Santiago (1959) 310
   g. La crise algérienne : « la paix n'est pas faite encore » (1959-1960) 313

h. Célébrer, coopérer, coexister (1960-1961) 315
i. Lutter pour la paix et le désarmement : une affaire de femmes (1961-1963) 323
j. « L'avènement de la femme de demain » : le Congrès mondial des femmes à Moscou (1963) 329

CHAPITRE VIII
Gardienne de la mémoire scientifique, universitaire, militante (1963-1967) 339

1. Il était une fois une dynastie scientifique 342
a. Organiser la sauvegarde de la mémoire des Curie et des Joliot-Curie 342
b. Variations sur « les Curie » 344
c. Faire publier son premier livre 346
2. Dernier hommage à Aimé Cotton 351
a. Négocier la diffusion de la mémoire de son mari bien-aimé 353
b. Raconter l'histoire d'un compagnonnage conjugal 362
c. Échos 363
3. Eugénie Cotton par elle-même 365
a. « Dicter » sa biographie 366
b. Projets d'une autobiographie 369
c. Eugénie Cotton, une « féministe au meilleur sens du terme » 371

CHAPITRE IX
L'épilogue d'une vie 385

1. « Madame Cotton n'est plus » 386
2. Icône-s de militante et d'intellectuelle : le culte d'Eugénie Cotton 389
a. Construire la légende d'une militante 390
b. Exalter Eugénie Cotton, savante et mère 394
c. Aduler la Présidente 395
3. Garder vivante la mémoire d'Eugénie Cotton 397

L'épilogue d'un livre 407

Sources 413

Bibliographie sélective 423

Cartographie de la mobilité militante d'Eugénie Cotton (1945-1967) 437

Sigles et abréviations 443

Index 445

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Collections Bibliothèque Marguerite Durand - Ville de Paris/Fonds Eugénie Cotton. Avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Eugénie Cotton.